

Cours 5-4. Questions particulières en philosophie de la culture,

Emplacement

5. Cours de 1987 à 1990

5.1. Philosophie . Théorie de la pensée et méthodologie 87-88 , (WDM1-WDM397, 453 p.)

5.2. Rhétorique, 1988-1989 (RH01-RH152, 147 p.)

5.3. Philosophie du parcours de vie, 1988-1989 (FLL1-FLL290 , 258 p.)

5.4. Question t. tirée de la philosophie de la culture, 1989-1990, (KF1-KF351, 414 p.)

5.5. Analyse idéologique, 1989-1990, (IA1-IA59, 72 p.)

Remarque : Ce cours a été mis en page avec un interligne plus important que le texte du cours original. Par conséquent, les références de l'ancienne version ne correspondent pas à la pagination actuelle de Word. C'est pourquoi la pagination originale est affichée systématiquement avec les lettres « CF », qui signifient « Culture-Philosophie » et correspondent à l'ancien numéro de page.

Introduction : Ce cours présente un certain nombre de questions relatives à la philosophie de la culture à travers 36 exemples.

Contenu : Cliquez sur le texte que vous souhaitez lire.

Cours 5-4. Questions spéciales en philosophie de la culture,	1
1. Avant-propos (1/6)	5
a. Ontologie (étude de la réalité) (1)	5
b. Harmonologie (théorie de l'ordre) (1/2)	7
c. Logique (théorie de la pensée) (2/3) -	7
d. Méthodologie (logique appliquée) (3/6)	9
II. - Le platonisme.	10
Préface 2 (7/11)	14
a. Monde (Cosmos) (7/8)	15
b. Les éléments du monde (8/11)	16
Échantillons 1 à 36	20
1. Primitifs (12/15)	20
1.1. Le premier livre (12/14)	20
1.2. Le deuxième livre (14/16)	23
2. Historiologie traditionnelle et moderne (16/18)	24

2.1. K. Adam-Ba (16/17)	25
2.2. Griotisme (17/18)	26
3. Ethnologie (19/25)	27
3.1. Le sujet (19/20) -	28
3.2. L'objet (20/25)	29
3.3. Ethnopsychiatrie.	34
4. Primitivisme (26/32)	35
4.1. Nature, resp. naturalité (26/27)	36
4.2. Le primitivisme moderne (27/32)	37
5. Magie et puritanisme négro-africains (33/35)	43
5.1. Le puritanisme anglo-saxon (33)	43
5.2. Salem (33/34). -	44
6. Multiculturalisme harmonieux (36/53)	47
6.1. Modèle d'application 1.- Peur pour l'Afrique (37/42)	48
6.2. Modèle d'application 2 : Éducation laïque française et multiculturel (42/53)	54
7. Un milliard deux cents millions de Chinois (54/62)	67
7.1. Informations pour les touristes 55/58)	69
7.2. Les « éléments » à l'œuvre (explication) (58/62).-	71
8. Le discours marxiste sur l'abondance des enfants en Chine (63/77). 77	
8.1. Un contraste	77
8.1.1. Tradition/modernité (63). --	77
8.1.2. Réponses individuelles (63/64).	78
8.2. Métabletique (64/77)	78
8.2.1. L'État « national » (65/66)	79
8.2.2. La théorie du système des États-nations (66/78)	81
9. L'élément « économie moderne » (78/90)	95
9.1. Une première comparaison. -	96
9.2. Une deuxième comparaison.	102
9.3. Une troisième comparaison.	104
10. Éléments d'économie (91/101).	110
10.1. Que pourrait signifier « rationnel » ici ? (91/93)	111
10.2. L'ère industrielle et post-industrielle (93/96). -	114
10.3. Systèmes économiques (96/100)	117
10.4. L'économie en tant que science : quelques mots-clés (101)	122
11. La rationalité de l'économie (102/123)	123
11.1. La main invisible (102/103)	123

11.2. Les conquistadors aventuriers (103/107)	125
11.3. Les Crétois (107/109)	130
11.4. Pensée cynique (110/123)	133
11.4.1. La Loi sacrée archaïque (110/111)	133
11.4.2. Loi naturelle désacralisée (112/122)	135
12. Le triomphe actuel du libéralisme (124/134).	150
12.1. Les faits (124)	150
12.2. Le jugement de valeur (124/134)	151
13. Les première et deuxième révolutions industrielles (135/142).	163
13.1. La révolution industrielle médiévale (135)	163
13.2. La première révolution industrielle (135/136)	164
13.3. La deuxième révolution industrielle – l'information (137/142) .	165
14. Le Japon comme élément du monde (143/151)	173
14.1. Le groupe des sept (pays industrialisés les plus riches) (143) ..	173
14.2. L'expansion japonaise (143/151)	173
15. Le communautarisme au sein du multiculturalisme indien (152/155).	183
15.1. L'assassinat d'Indira Gandhi en 1984 (152/153)	184
15.2. Les scénarios communautaristes en 1989 (153/155)	185
16. L'élément fasciste (156/163).	188
16.1. La révision du fascisme italien (153/158)	189
16.2. Leonardo Sciascia, sur le fascisme actuel (158/)	192
17. L'élément nazi (164/174).	198
17.1. Le fascisme italien n'est pas le nazisme (164/165)	198
17.2. « Information » guidée pour les enfants et les adolescents (165/169).	200
17.3. Information guidée et intelligentsia allemande (169/172) -	204
17.4. La raison « inconsciente » du structuralisme (173/174)	209
18. Le fusionnisme des jeunes (175/182)	211
18.1. Le Grand Bleu (175/178)	211
18.2. Le problème principal (178/182)	215
18.2.1. « Quelque chose de tantrique » (178/179/)	216
18.2.2. « Vie fusionnelle » (179)	216
18.2.3. « Poussée euphorique de mort » (180)	217
18.2.4. « Un petit monde idéalisé » (180/181). -	218
18.2.5. Satisfaction de soi (narcissisme) (181)	219
19. La modernité comme liberté (183/187)	221

19.1. Liberté positive, mais aussi liberté négative (183/184)	221
19.2. L'histoire de l'idée de liberté aux États-Unis (184/)	222
20. Rationalisme moderne (188/191)	226
20.1. Rationalisme général (188/190)	227
20.2. Rationalisme moderne (190/)-	229
21. Rationalisme cartésien (192/196)	231
21.1. Autonomisme et critique de la tradition (192/193)	231
21.2. La raison cartésienne (193/196)	233
22. Le rationalisme empirique de John Locke (197/205)	237
22.1. Le prélude empirique (197/)	237
22.2. Francis Bacon de Verulam (1561/1626 ; cf. 194)	238
23 : Rationalisme sadien (203/222).	248
23.1. Les deux prépositions par excellence (206/212)	249
23.2. Rationalisme sadien (213/222)	257
24. Modernité (223/228)	269
24.1. Caractéristiques de la modernité (224/227)	271
24.2. Modèle de dialectique hégélienne-marxiste (228/229).	275
25. La révolution scientifique (229/231)	277
26. Raison cynique (232/239)	281
26.1. Le kunisme antique (cynisme) (232/234)	281
26.2. Le cynisme moderne (235/)	285
27. Modernisme (240/252)	291
27.1. Modernisme artistique (241/250)	292
27.2. L'« hypothèse » expressionniste (251/252)-	304
28. Modernisme et postmodernisme en architecture (253/261)	306
28.1. Le modernisme en architecture (253/255)	307
28.2. Le postmodernisme en architecture (255/261)	309
29. Postmodernité (262/266)	317
29.1. « Endisme » (262/263)	317
29.2. L'« endisme » américain actuel (264/)	320
30. La « fin » postmoderne des méta-récits (267/278)	323
30.1. Le méta-récit (« métarécit ») ou le grand récit (267/277)	324
30.1.1. Le mythe (267/268)	324
30.1.2. Le saint, consacré ou histoire du salut (268)	325
30.1.3. La structure de base de tous les types de métarécit (269) ..	326
30.2. La base inductive (271/277)	327

30.2.1. Modèle applicable : bioéthique (277/278)	335
31. Une multitude de postmodernismes (279/281)	337
32 : les beatniks comme postmodernes (282/313)	340
32.1. La caractéristique principale en deux parties (282)	341
32.2. Les manifestations du trait principal (282/313)	341
32.3. La contre-culture (284/286)	343
32.4. Beatniks et musique (286/288)	345
32.5. La musique rock en tant que « mouvement » (288/289)	348
32.6. « Musique pop » (290)	350
32.7. Beatnik et Batman(ia) (291/292)	351
32.8. Beatniks et Pop Art (293/296)	354
32.9. Beatniks et toxicomanie (296/298)	357
32.10. Beatniks et néo-sacralisme (298/300) -	360
32.11. Postface. (305/313)	368
33 : Médecine New Age et médecine traditionnelle (314/327)	379
33.1. L'hypothèse de la nouvelle ère (315/319)	380
33.2. Analyse (A).- Consommation de drogues (319/320)	385
33.3. Analyse (B). Usage de drogues comme moyen de contact (320/322)	387
33.4. Analyse (C). Utilisation de drogues comme méthode préliminaire (323)	390
33.5. Un jugement de valeur (324/327)	391
34. Fragments de presse concernant le « Nouvel Âge » (328/337)	396
35. Holisme(s) (338/341)	408
36. Néo-sacrisme(s) (342/350)	413
36.1. Le néo-sacralisme contemporain (342/345)	414
36.2. Deux types de religion « naturelle » (345/)	417
36.3. Le Nouvel Âge et la méthode hypothétique (350 -	423

CF1

1. Avant-propos (1/6)

Aperçu de la première et de la deuxième année. -- Ce que nous, dans la troisième année, nous le verrons, est une application des deux années précédentes.

a. Ontologie (étude de la réalité) (1)

-- « Ontologie », c'est-à-dire l'analyse de « l'être » L'ontologie, à travers le prisme des « êtres », dissèque le concept de « réalité ». Quelles hypothèses et

quels facteurs faut-il privilégier pour « comprendre tout ce qui est réel » ? Il nous enseigne à identifier. Plus précisément : à « identifier » la réalité (à questionner son identité ou son individualité), à examiner si elle existe (existence, existence factuelle) et ce qu'elle est (essence, mode d'être).

On établit une distinction stricte entre l'usage courant et l'ontologie : « l'être », tout ce qui est, est tout ce qui n'est pas le néant, donc « quelque chose ». Ce qui fut (le passé), ce qui est (le présent) et ce qui sera (le futur) – tout cela est « quelque chose ». Mais le simplement possible (le pensable) est aussi « quelque chose », non pas le néant. Même nos rêveries nocturnes et diurnes, le contenu d'un livre de science-fiction, l'absurde (sur lequel les mathématiciens s'appuient pour prouver son inexistence) – tout cela est « quelque chose », non pas le néant. Nos idéaux, nos rêves les plus chers sont « l'être ». Ceci montre combien l'« être » est extrêmement varié et diversifié. Pourtant, nous résumons tout cela dans le terme « être », qui est « transcendantal » (englobant).

Le langage de l'ontologie, comme celui de la tropologie (métaphore, métonymie, synecdoque), est identitaire. Dans la phrase « l'univers existe » ou dans la phrase « la nouvelle gauche (économie radicale) rejette l'économie de marché et la bureaucratie d'État », j'identifie l'existence, la factualité (l'existence), de l'univers et du rejet de l'économie de marché et de la bureaucratie d'État.

Après tout, je dis les choses telles que je les dis. Dans des phrases comme « a est un » ou « a est rouge », j'identifie le mode d'être (essence, forme d'être, essentialité) du sujet « a ».

La première fois, je le fais de manière tautologique : je dis que « a » est totalement identique à « a » (« a est lui-même ») (identité réflexive ou en forme de boucle).

La deuxième fois, je procède par analogie : je dis que « a » est partiellement identique à « rouge », « rouge » pouvant servir de modèle au « a » initial. – Comparez cela avec des expressions telles que « voici le lion de l'enseignement scolaire » (métaphore), « la barbe a dit : “Je ne veux pas” » (métonymie), « la pomme ne tombe jamais loin de l'arbre » (synecdoque : toutes les pommes ne tombent jamais loin de leur arbre). Parler de manière « identique » consiste à établir et à exprimer une identité totale ou partielle.

b. Harmonologie (théorie de l'ordre) (1/2)

L'harmonologue nous enseigne que, lorsque nous les choses identifier, procéder de manière ordonnée. Et ce, selon la méthode comparative. Le comparatif voit

CF2

relations, connexions, unité dans la multiplicité. – La connexion que le comparateur perçoit peut être une similarité (base de l'ensemble, soutenue par une propriété commune) ou une cohérence (base du système, soutenue par au moins une propriété commune, à savoir l'appartenance à la même totalité).

La comparaison interne ou réflexive (en forme de boucle) examine un élément de l'intérieur : « a est a » repose sur une telle « relation » interne (terme employé ici métaphoriquement). La comparaison externe, quant à elle, examine ce même élément de l'extérieur : « a est rouge » repose sur une telle relation externe, cette fois-ci réelle, entre le « a » rouge et tout ce qui est rouge (a est alors précisément un exemple de rouge).

Ces deux relations reposent en réalité sur le résultat de l'induction sommative, qui résume la comparaison d'une multitude d'éléments en une unité. La véritable méthode comparative n'est pas assimilationniste (concordiste). L'assimilationniste ne perçoit que la similitude et la cohérence. La véritable méthode comparative n'est pas non plus différentielle (différentialiste). Le différentialiste ne perçoit que la différence, l'écart et l'opposition. La véritable comparaison est analogiste : elle perçoit à la fois la similitude et la cohérence (aspect assimilationniste) et, simultanément, la différence et l'écart (aspect différentialiste). L'analogie, après tout, est le fait qu'une chose soit à la fois partiellement identique et partiellement non identique.

c. Logique (théorie de la pensée) (2/3) -

Le logicien, ou logisticien, nous enseigne à raisonner de manière méthodique. La théorie de la pensée est la théorie de l'ordre appliquée au raisonnement. Elle est, en effet, la théorie du raisonnement, dans laquelle les termes (concepts) et les propositions, les énoncés (jugements, propositions), constituent les éléments d'une argumentation. Concept, jugement et raisonnement sont les « éléments » (parties préétablies, facteurs) qui forment la logique dans son ensemble.

La forme linguistique par excellence dans laquelle s'exprime la logique est la phrase conditionnelle ou hypothétique. Même si la formulation n'est pas hypothétique. Un bref exemple : « Si, en comparant a et rouge, il s'avère que a est rouge, alors, si l'on est objectif (fidèle à la réalité) et honnête, on est tenu de penser et de dire que “a est rouge”. On peut, bien sûr, aussi dire la même chose de manière catégorique (non hypothétique) : “en comparant a et rouge, il s'avère que a est rouge”. Ainsi, si l'on est objectif et honnête, on est tenu de dire “a est rouge”. »

La phrase « si-alors » est purement logique. La seconde forme de phrase est logiquement justifiée, mais va plus loin (elle énonce une position). – Avec Platon d'Athènes (-427/-347), on distingue deux grands types de phrases hypothétiques :

(a) la « sunthesis » (dialectique directe) : si une proposition précédente (hypothèse, présupposition), alors une proposition suivante (inférence) ;

(b) l'« analisis » (dialectique à rebours) : si phrase (prononciation), alors la préposition d'une proposition précédente, qui transforme la phrase en une proposition ultérieure.

Dans la langue de Jan Lukasiewicz (1878/1956) :

(a) si a, alors b ; maintenant a ; donc b (déduction) ;

(b) si a, alors b ; maintenant b ; donc a (réduction).

CF3

Quelques exemples.

Déduction: Si Marilyn est intelligente, alors elle est favorable à l'éducation. Réceptive ; eh bien, Marilyn est intelligente ; par conséquent, elle est réceptive à l'enseignement.

Réduction: Si tous les enfants possèdent un esprit, alors cet enfant aussi (par exemple, notre Marilyn) ici et maintenant, ces enfants là-bas aussi (singulier, particulier) ; eh bien, les enfants en question (celui-ci ici, celui-là là-bas) possèdent un esprit ; ainsi tous les enfants possèdent un esprit » (généralisation ou réduction inductive) ;

Réduction : « Si Marilyn est intelligente, alors elle est favorable à ce qu'elle aille à l'école. » capable ; eh bien, elle est capable d'aller à l'école ; donc elle possède de l'intelligence » (raisonnement abductif ou par déduction).

Considérons le raisonnement économique suivant :

L'économiste libéral dira : « Si le marché et la bureaucratie d'État existent, alors une économie moderne complexe fonctionne bien ; eh bien, une économie moderne complexe fonctionne bien ; donc le marché et la bureaucratie d'État existent » (raisonnement réducteur et abductif) ;

L'économiste radical (de la nouvelle gauche) répond : « S'il existe une économie de marché et des bureaucrates d'État, alors il existe une grande inégalité entre les privilégiés (riches) et les défavorisés (pauvres) ; eh bien, il y a alors une grande inégalité entre les riches et les pauvres ; donc, une économie de marché et des bureaucrates d'État » (raisonnement réducteur et abductif).

Il est évident que la recherche économique peut prendre deux directions très différentes ! Un raisonnement correct est un élément nécessaire à l'identification de la réalité, par exemple économique : si l'on raisonne correctement, c'est-à-dire logiquement, alors on identifie correctement les données (la réalité).

d. Méthodologie (logique appliquée) (3/6)

-- L'intention ici est la Saisir la réalité par la connaissance véritable (identification correcte). La connaissance – qu'elle provienne du bon sens préscientifique ou de l'esprit scientifique – repose sur une identification ordonnée (aspect harmonologique) et logiquement justifiée (aspect logique) de la réalité. C'est la gnoséologie (théorie de la connaissance), et plus particulièrement l'épistémologie (théorie des sciences), qui traite de la vérité, c'est-à-dire de la correspondance entre notre intuition et les données de la réalité.

Il existe une multitude de méthodes, d'accès, d'approches à la réalité.

A. La méthode descriptive consiste à représenter ce qui est donné, autant que possible. sans éléments subjectifs. Pensons à la description, au récit et au compte rendu que l'on trouve dans les manuels de rhétorique. Une méthode descriptive remarquable est l'approche phénoménologique d'Edmond Husserl (1859-1938) et de son école.

B. La méthode sémiotique repose sur le traitement logique des signes (symboles, allégories), applicables en logique et en logistique, ainsi qu'en mathématiques.

C. La méthode axiomatique déduit toute une série de propositions à partir d'axiomes (pensez par exemple aux géométries euclidiennes et non euclidiennes).

D. Les méthodes réductionnistes, applicables aux sciences naturelles et humaines, donnent à nouveau (décrire) et expliquer la nature et l'homme (pensez à la méthode *Verstehende* (W. *Dilthey* (1833/1911 : *Geisteswissenschaft*)) et à la méthode dialectique (GWFr. Hegel (1770/1831). -- Il existe, bien sûr, de très nombreuses méthodes partielles.

CF4

II. - Le platonisme. -

La deuxième année était consacrée à l'étude du parcours de vie. Afin d'identifier ce qu'est réellement ce parcours, nous avons adopté la pensée platonicienne, non seulement la sienne, mais aussi celle des platoniciens. Nous avons mis en lumière deux aspects en particulier.

(1) la méthode platonicienne.

A. Comme nous l'avons déjà brièvement mentionné, elle est double : synthétique et analytique.

Platon emprunta la méthode « synthétique », ou déductive, aux Paléo-Pythagoriciens de son époque. Dans leurs mathématiques, ces derniers posaient les éléments (c'est-à-dire les facteurs à placer en premier) comme « *stoicheia* » — par exemple, l'unité (*monas*, la monade) — et « *arithmos* », le nombre, c'est-à-dire au moins deux monades ou unités. Ou encore, ils plaçaient en premier le point, la ligne, le plan et le solide. Ce faisant, ils formulaient des axiomes, des énoncés fondamentaux qui venaient en premier. À partir de ces « hypothèses », ils raisonnaient et parvenaient ainsi à des théorèmes, qu'ils construisaient de manière déductive, « synthétique ». C'est la dialectique progressive : une science mathématique était construite sur des fondements primordiaux. Pour Platon, cette méthode resterait l'idéal, y compris pour sa philosophie.

La méthode « analytique » et réductionniste trouve son origine chez Platon, qui s'interrogeait sur les fondements mêmes de ces fondements, qu'il considérait comme provisoires. Platon entreprit aussitôt une étude fondamentale de la science de son temps, aboutissant ainsi à la philosophie proprement dite. Il s'agit donc d'une dialectique à rebours. La question se

pose alors : « Quels éléments gouvernent, par exemple, les éléments mathématiques ? » Platon plaçait deux éléments au premier plan – les Idées – : l'« être » et le « bien » (la valeur). Une unité (la monade), un nombre (plusieurs unités), un point, une ligne, un plan, un corps – tous sont « non-rien », quelque chose, « être ». La question se pose alors : qu'est-ce que l'« être » ? Toutes ces choses représentent, d'une manière ou d'une autre, un « bien », c'est-à-dire l'incarnation de la valeur. La question se pose alors : qu'est-ce que ce bien, cette valeur ? On pourrait dire que la philosophie platonicienne s'articule autour de la question suivante : en quoi consiste cette réalité qui est bonne en soi ? Toute sa vie, il a cherché cet être (cette réalité) qui était bon sans autre question, et il a voulu l'identifier autant que possible.

B. La méthode hypothétique,

La méthode hypothétique, avec ses hypothèses présumées à rechercher, est, selon par exemple E.W. Beth (logicien et mathématicien néerlandais), spécifiée par la méthode factorielle (« stœchiotique », « élémentaire »). Tandis que la méthode hypothétique recherche des « archai », des « principia », des présuppositions, la méthode stœchiotique recherche ces principes dans les éléments (parties) d'un tout. Ou inversement : dans le tout au sein duquel les éléments (parties) sont situés.

(2) Le platonisme dans les sciences humaines.

Les enseignants se préoccupent des individus, et plus particulièrement des enfants. Les sciences humaines – appellation nouvelle des sciences éthico-politiques depuis environ 1950 – occupent donc une place prépondérante dans l'éducation et l'instruction. Ainsi, la biologie (notamment la théorie de l'évolution, selon le platonicien V. I. Soloviev (1853-1900)) est considérée comme une théorie du monde organique.

CF5

La vie a été brièvement examinée, non pas selon la « biologie » de Platon, mais selon la biologie plus récente et son concept de « vie » et d'« évolution de la vie ». Nous nous sommes longuement attardés sur la vie psychique, telle que la définit la psychologie philosophique de Platon : l'« âme », en tant que principe vital du corps, manifeste des « tendances », aux noms agréables tels que « le grand monstre » (les besoins de repos et de sommeil, de nourriture et de boisson, de vie sexuelle, de biens économiques), « le petit lion » (le besoin d'être honoré, la pulsion d'affirmation de soi) et « le petit homme » (l'esprit, « nous » (intellectus), c'est-à-dire l'intellect et la raison ainsi que la volonté et l'esprit, avec leurs besoins).

La sociologie platonicienne nous a enseigné des notions sur la vie sociale, telles que... Comme Platon l'a compris au fil du temps : selon la « nature » profondément individuelle qui caractérise chaque membre de la cité-État (polis) de son époque et qui se manifeste dans son tempérament, chaque être humain trouve au sein de la société une place où son « âme », avec sa personnalité propre, peut s'exprimer pleinement. D'ailleurs, le débat autour de l'État idéal a retenu notre attention ; une utopie que Platon lui-même juge difficilement réalisable.

La culturologie platonicienne (philosophie de la culture) enseigne la vie culturelle comme un - sur Le fondement du grand monstre et du petit lion : persévérer et amener le petit humain (esprit) en chacun de nous à son plein développement.

Enfin, l'historiologie platonicienne (philosophie de l'histoire) : le cosmos entier ou La « fusis » (la nature) manifeste la « kinesis », le motus, le processus (mouvement, changement), comme Platon l'avait appris de son maître héraclitéen Cratulus. Il en va de même pour notre vie sociale et culturelle collective, mais aussi pour notre vie psychique : notre vie est un parcours de vie, une progression ou un processus, au sein du processus cosmique, soumis à des phases de développement.

Par ailleurs : Platon, penseur scientifique de son époque, était régulièrement frappé par l'universel (commun à une multitude de phénomènes) et, plus encore, par l'aspect supérieur (qui rapporte les phénomènes à un modèle idéal) des phénomènes que nous observons en nous et autour de nous.

Cela l'a amené à s'interroger sur la condition de possibilité (l'« hypothèse », la présupposition) de ces deux caractéristiques dans la nature. À cela, il répond par ses idées, les facteurs immatériels (les éléments), qui rendent compréhensibles le général et le supérieur. Ainsi, il conçoit le cosmos et nous-mêmes, dans notre évolution, comme étant régis, entre autres, par des « idées » qui nous situent dans un cadre général et supérieur.

Décision . Ni une mode, ni une idéologie (avec ses contraintes, affirmations pseudoscientifiques), mais le platonisme nous offre une méthode. Concernant le système philosophique, Platon n'est jamais allé plus loin que

(1) l'échantillonnage inductif dans la réalité totale (réduction inductive)
et

(2) les suppositions abductives (réduction abductive), un système axiomatique-déductif, ont été mais n'ont jamais été trouvés dans ses dialogues. Ceci est reconnu par tous les spécialistes de Platon. V. *Tejera, Nietzsche et la pensée grecque*, Dordrecht/ Boston/ Lancaster, 1987, Cela est souligné une fois de plus. Platon ne fournit aucune explication systématique.

CF6

des traités, mais des dialogues, qui décrivent un processus de conversation (en principe sans fin). Les interlocuteurs expriment une opinion à un moment donné, qu'ils rétractent plus tard ; ils raisonnent logiquement, en principe, mais au fond, ces arguments ne sont parfois que pure éloquence ; ils parlent avec une conviction sincère, mais souvent non sans ironie.

Autrement dit : Platon considère bien la rigueur systématique des mathématiques de son époque comme un idéal, mais en réalité, la vie, dans son cours, diffère trop des entités mathématiques pour être saisie dans un système rigide.

Contre cette interprétation, certains affirment que les platoniciens postérieurs ont effectivement tenté de construire un système clos au sein duquel ils pensaient pouvoir identifier la réalité. C'est vrai, mais cela ne représente qu'une partie de la tradition platonicienne dans son ensemble : la Seconde Académie (à partir de 265 av. J.-C., avec Arkésilas) et la Troisième Académie (avec Carnéade, entre 214 et 129 av. J.-C.) n'étaient-elles pas des écoles typiquement sceptiques ? L'école dite du Moyen Platonisme – à l'époque du Christ et après – n'était-elle pas parfois une école éclectique qui, sans parvenir à une véritable cohérence logique dans ses enseignements, puisait ses idées dans diverses écoles de pensée (ce qui est, par essence, éclectique) ? Notre conclusion demeure : le platonisme est une pensée ouverte.

Ce qui est également confirmé par un ouvrage tel que celui de *Th. Szlezak, Platon und die Schriftlichkeit der Philosophie (Interpretationen zu den früheren und mittleren Dialogen)*, Berlin, 1985, qui affirme - non sans raisons sérieuses - que Platon, dès le début, s'opposait à la pleine représentation de la philosophie et de la philosophie sous forme de textes écrits (il s'en tenait à

la transmission orale), car les textes écrits trahissaient la véritable nature de sa pensée, comme l'exprime **La Septième Lettre **.

Note : rhétorique . En rhétorique, nous avons vu comment, depuis quelques années maintenant, un véritable pour expérimenter la mise à jour (le rétablissement) de la rhétorique traditionnelle. Et en tant que théorie stricte de l'éloquence (qui prévalait à l'origine, en Sicile) et en tant que littérature générale (théorie littéraire, depuis l'empereur Auguste (-63/+14)), la rhétorique était une théorie de la communication et de l'interaction. Classiquement, elle analysait le processus d'information en cinq composantes principales :

Découverte (appelée chez Hérodote (-484/-425) *historia*, recherche qui produit les données matérielles)

Agencement (ordre du texte) et conception (stylisation) - appelés « logos », texte, chez Hérodote ;

Temporisation et présentation. – Dans ce contexte, nous avons cherché à définir ce qui constitue un traité solide (thèse finale). Parmi les types de textes adaptés à un traité, nous avons cherché à préciser la description, le récit et le compte rendu (en tant que représentations de données). – Ce faisant, nous avons tenu compte, autant que possible, des apports des théories récentes du texte et de l'argumentation.

CF7

Préface 2 (7/11)

- Thèmes et enjeux de la troisième année.

Tout d'abord : le sujet (thème) de cette année est la culturologie, appliquée à notre monde actuel. En termes platoniciens : les éléments de notre monde.

En d'autres termes : quels « éléments » (*stoicheia*) devons-nous — en tant que « présuppositions » (*archai, principia*) — privilégier si nous voulons comprendre le monde dans lequel nous vivons actuellement, en 1989/1990 ?

Digression. Comme on le sait, l'expression « éléments du monde » apparaît également. Dans les textes de saint Paul (+5/67). Puisque cette conception paulinienne sur la question demeure valable aujourd'hui, nous nous permettons une brève halte sur les propos de saint Paul. Nous nous

appuyons principalement sur *F. Prat, SJ, *La théologie de Saint Paul **, II, Paris, 1937-1920, p. 505-509.

a. Monde (Cosmos) (7/8)

Nous n'avons pas besoin d'apprendre de M. Heidegger (1889/1976) que nous pouvons être définis – identifiés – comme « être au monde ». Saint Paul affirme déjà clairement que nous sommes « au monde ». Que signifie alors le mot « monde » dans son usage ?

a. 'cosmos' est un terme typique du grec ancien, qui signifie à la fois ordre (ordonner) et en même temps, La beauté (qui inspire l'admiration) signifie... Cf. *1 Pierre 3:3*.

b. Signification descriptive.

1.a. Le cosmos est l'univers ou la nature, telle qu'elle se manifeste en nous et autour de nous.

1.b. Dans ce cadre englobant tout, le cosmos est la Terre comme lieu d'habitation - maison - de l'humanité.

2. Le cosmos désigne également tout ce qui habite l'univers ou cette terre ; comme les Des puissances supérieures et invisibles gouvernent le cosmos ; de même pour l'humanité. – Dans ce sens multiforme mais interconnecté, le cosmos désigne le fait que nous, humains sur cette terre, nous situons au sein du cosmos, de l'univers, possiblement influencés par ce qui vit et se passe en dehors de la terre.

c . Évaluation de la signification « axiologique-culturologique » .

Il est frappant, concernant saint Paul, que le terme « cosmos », dans ses acceptions précédentes, ne soit pas toujours (ce qui souligne son caractère « bon » (précieux)) mais soit néanmoins souvent interprété de manière péjorative. Le monde, dans ses acceptions précédentes, est :

Soit comme une réalité indépendante, « autonome », livrée à elle-même (ce qui implique déjà une aliénation de Dieu), soit comme acceptant à la fois le mal et le bien éthiques (l'harmonie des contraires), un domaine tout à fait suspect au sein de la création divine, dont les contemporains de Paul cherchaient également à se libérer.

CF8

Aujourd'hui encore, les contemporains perçoivent la vie « dans ce monde » comme un fardeau, parfois suffocant, et aspirent à s'en libérer. Les nombreuses critiques culturelles, dont nous mentionnerons les plus notables, expriment un pessimisme culturel très net, qui présente une forte analogie avec les propos et les sous-entendus de saint Paul.

Nous considérons cela comme une raison valable de formuler le thème, comme la « devise » de ce cours, comme étant « les éléments de ce monde ».

b. Les éléments du monde (8/11)

« Ta stoicheia tou kosmou » (latin : « elementa mundi ») présuppose d'abord une sémasiologie (théorie du sens) du terme « stoicheion », élément. Le père Prat la décrit comme suit.

a. La stoicheion désigne tout ce qui constitue un élément, une partie, un membre d'un tout. (Collection ou système), au sein duquel il occupe une place telle que l'ensemble ne se comprend que si on le place, lui ou ses éléments, en premier, ou inversement. Le sens figuratif est parfois manifeste : un élément prend sa place dans une configuration (cf. Combinatoire).

b. Les corps célestes, qu'ils soient ou non conçus comme une unité, en sont des exemples. avec la ou les divinités astrales associées – avec lesquelles nous rencontrons une astrologie puissante de l'Antiquité tardive, qui a fortement guidé notre existence dans le monde à partir de telles réalités « célestes ».

Ces astres/divinités divines régissent nos vies à un tel point qu'on les qualifie d'« éléments par excellence » de notre monde – sans pour autant exclure les autres éléments. Partant de ce postulat, les textes de Paul deviennent parfaitement clairs.

BI L'Épître aux Galates.-

Selon *le Nouveau Testament* (Boxtel , 1980, p. 227), les destinataires étaient probablement les chrétiens de Galatie (la région d'Ankara, en Turquie actuelle, où vivaient les Celtes, tribus gauloises). Vers 50 ans, Paul note que des éditeurs, peut-être venus de Jérusalem, des judéo-chrétiens, ont remis en question son autorité. Ils ont présenté comme « éléments » du salut : (a) le pharisaïsme, (b) comme voie d'accès au christianisme.

Conséquence : même les païens qui se convertissaient au christianisme devaient d'abord être circoncis et Ils s'attachent également à respecter immédiatement la loi juive comme règle de vie. Ce à quoi saint Paul répond : « Nous aussi, dans notre enfance, nous étions soumis aux éléments du monde » (*Ga 4, 3*). Selon *La Bible de Jérusalem* , Paris, 1978, p. 1682, cela peut s'interpréter ainsi :

CF9

(1) Les « éléments du monde » désignent-ils tous les facteurs constitutifs à prendre en compte pour comprendre ce monde (matériel) ? – Appliqué ici : l'élément par excellence qui régit le monde juif (la culture) est la loi, initiée par la circoncision. Cf. *Gal. 4,10 ; Col. 2,16* .

(2) Une tradition juive affirmait que la loi provenait de Yahvé, mais qu'elle nous avait été transmise par des anges médiateurs, appelés « puissances » et « dominations » célestes. Or, selon Paul, ces esprits supérieurs contrôlent – et expliquent ainsi – la culture de la loi juive : ils tiennent les Juifs, en particulier ceux attachés à la tradition, sous leur emprise (*Galates 3.19 ; Colossiens 2.15, 2.18*). De cette emprise, toujours selon Paul, il fallait s'affranchir pour atteindre le véritable salut, le salut chrétien.

Conclusion : la culturologie paulinienne (comme toute la culturologie biblique) (ici dans sa forme négative) une forme de « critique culturelle » considère comme éléments culturels non seulement les données visibles et tangibles, que même les philosophes sceptiques de l'Antiquité supposaient (comme étant immédiatement données et donc indéniables), mais aussi les éléments culturels invisibles accessibles uniquement en dehors de la nature et/ou du surnaturel.

B.II. L'Épître aux Colossiens.

Selon le *Nouveau Testament* (Boxtel, 1980, p. 243), Paul (+50) établit qu'à Colosses et dans ses environs (sud de la Phrygie, Antiquités classiques), une philosophie était proclamée. Ceci présente les principales caractéristiques des théosophies de l'Antiquité tardive. Ces philosophies, outre les faits sceptiques incontestables, postulent également, en plus des faits rationalistes (qu'un Platon ou un Aristote expose par le raisonnement), des faits paranormaux, qu'elles intègrent dans le préfixe « théo » (formé en « théosophie » avec « sophia », sagesse ou philosophie).

Voici cette vision du monde.

1. Le cosmos, l'univers, renferme un abîme béant entre la plénitude de la divinité (invisible) et, d'autre part, ce monde matériel (les réalités terrestres). Notre âme, centrale comme dans le platonisme, se situe, en tant que principe vital du corps « terrestre » (matériel grossier), dans ce monde matériel et sa séparation d'avec la plénitude de la divinité.

2.1. Le Christ, considéré simplement comme un homme, et certainement comme le crucifié, semble entièrement Incapable de combler l'abîme béant.

CF10

Il est donc présenté à tort, par exemple par un certain Paul, comme le « médiateur » entre Dieu et l'humanité terrestre, voire entre Dieu et le cosmos tout entier.

2.2.a . Si donc l'humanité terrestre, voire le cosmos tout entier, est « un parfait Si l'humanité souhaite atteindre « l'union avec la plénitude divine », alors cette humanité et ce cosmos seront probablement contraints de chercher refuge auprès d'une multitude d'êtres immatériels et semi-immatériels — divinités, demi-dieux, héros, âmes de défunts célèbres (tous résumés dans la partie du mot « théo- ») — qui sont alors les véritables intermédiaires entre la divinité (quelle que soit sa conception) et le cosmos, au sein duquel l'humanité terrestre se situe.

Ils étaient — dans les religions païennes et dans les vestiges païens d'Israël — les souverains de l'univers, que la Bible fait remonter aux « anges » (messagers) de Dieu.

2.2.b. Pour donc atteindre le sens de « être au monde », il faut que Il s'agit de prendre au sérieux les « éléments du monde » (au sens de : de manière prééminente), par exemple en les vénérant, en « s'aliénant de ce monde corrompu » par une vie ascétique (morte), ainsi que par des rites (liturgies) ou des actes magiques. C'est seulement ainsi que l'humanité se libère de l'emprise du miasme, de l'impureté de la matière.

À cela, Paul, à l'instar de l'Épître aux Galates mais dans une perspective païenne, répond en expliquant que le Christ est bien plus qu'un simple homme crucifié par accident (révélant ainsi, en apparence, son impuissance), qu'il est l'unique médiateur, en tant que Christ glorifié (descente aux enfers, apparitions après sa résurrection, ascension, retour à la fin des temps). Le Christ est le véritable libérateur. Voici comment on comprend ce texte :

« Prenez garde que personne ne vous asservisse par les artifices d'une vaine philosophie, issue d'une simple tradition humaine, selon les principes du monde et non selon le Christ » (Col 2,8).

Paul aborde ensuite brièvement les questions de « nourriture et de boisson, de fêtes annuelles, de fêtes de la nouvelle lune, d'observances du sabbat ». En ces matières, des anges (êtres intermédiaires) contrôlent tous ceux qui se soumettent à de telles pratiques ; de plus, ces êtres intermédiaires abusent de leur position et font de leurs adorateurs des « esclaves ».

CF11

Au lieu de les « libérer » , ils s'approprient arbitrairement, voire délibérément, la position de pouvoir conférée par la divinité afin de se placer à la place de Dieu, comme dans *le Psaume, par exemple. 81(82)* - intitulé : « Contre les chefs païens » (« juges ») - dit-il.

Les princes se considéraient comme des fils de Dieu, dotés d'une nature identique à celle de la divinité qu'ils adoraient. Le psalmiste se trouve confronté à une situation analogue à celle de Paul : « Moi (Dieu) ai dit : “Vous êtes des divinités, des fils du Très-Haut, vous tous.” – Certainement pas ! C’est pourquoi vous mourrez comme des hommes (mortels) » (...).

En d'autres termes : au commencement de l'univers, Dieu avait désigné plusieurs êtres intermédiaires (anges ou divinités) comme co-gouverneurs ; mais il observe – ce que Paul décrit précisément – qu'ils abusent de leur pouvoir, ce qui les conduit à leur propre perte. Cet abus de pouvoir se manifeste également chez les princes païens, qui sont en quelque sorte possédés par leurs divinités et adoptent un comportement analogue.

Décision.

(1) Paul rejette à la fois le judaïsme, avec son asservissement aux pratiques pour le salut, et les philosophies païennes, avec leur asservissement aux pratiques pour atteindre le salut, notamment parce qu'elles trahissent les esprits (anges, intermédiaires) qui osent se substituer à Dieu. Ce faisant, Paul pénètre dans le domaine des théosophies de son temps, mais y situe le Christ comme celui qui le maîtrise et l'élève à un niveau supérieur (la catharsis).

(2) La piété juive et les théosophies païennes (astrologie, théurgie) perdurent encore aujourd'hui ; de plus, elles connaissent un regain d'intérêt depuis quelques années sous l'appellation américaine de « Nouvel Âge » (un nom qui correspond à l'ère astrologique du Verseau). Dans une perspective paulinienne, le Nouvel Âge est le signe que les éléments du monde, dont il parlait en son temps, exercent pleinement leur emprise sur l'univers et sur l'inconscient de l'être humain moderne. C'est une seconde raison pour laquelle nous avons si largement exposé les éléments du monde comme principe fondamental de notre philosophie de la culture.

CF12

Échantillons 1 à 36

1. Primitifs (12/15)

L'« élément » des primitifs (peuples indigènes, « sauvages ») dans notre monde moderne. Plutôt que de proposer une sorte d'exposé abstrait sur l'essence de la culture des « sauvages » (première désignation), des « peuples indigènes » (terme introduit par Herder en 1784) et des « primitifs » (appellation du XIXe siècle), nous traduisons un article qui nous plonge « in medias res » (au cœur même du sujet).

Valérie Ott, s'Adapter à la modernité ou disparaître, dans : Journal de Genève 11.02. 1989. -- Partout dans le monde, les gens, immigrés ou non, sont pris entre tradition et modernité et luttent pour un dernier souffle d'identité culturelle : comment, après tout, rester « différent » tout en vivant dans un monde de plus en plus dominé par la logique de la modernité ?

Note – Autrement dit : nous sommes confrontés ici, peut-être, aux deux principaux facteurs qui contribuent à façonner notre culture actuelle et, de ce fait, conduisent immédiatement à un conflit culturel.

1.1. Le premier livre (12/14)

J.Fr. Held et al., Les dernières tribus (Flammarion, Paris), suscite beaucoup de scepticisme Cette journée est consacrée aux capacités d'adaptation des derniers peuples de notre planète. Elle constitue, en particulier, un cri d'alarme concernant la situation actuelle des derniers « sauvages ». L'ouvrage comprend cinq analyses portant sur cinq groupes ethniques différents : les Peuls (Niger), les Aborigènes d'Australie, les Pygmées, les Inuits et les Yanomami (Amazonie). – Les auteurs souhaitent sensibiliser l'opinion publique au fait qu'une part importante de notre

patrimoine culturel est menacée de disparition. Pour ce faire, ils n'hésitent pas à employer des formulations percutantes qui, tout en occultant la complexité de la situation, n'en résonnent que plus profondément.

De ce point de vue, l'introduction de Held est très révélatrice : elle démontre combien il est difficile d'aborder les sociétés primitives sans tomber dans le misérabilisme (description de la misère, représentations de la misère), l'idéalisation ou un sentiment de culpabilité. – Notre lecteur ne sera pas rebuté par le fatalisme parfois agressif et appréciera la richesse informative de ce recueil d'articles.

Nous prenons note du texte de Landon sur les Aborigènes australiens : il illustre clairement la tension entre tradition et modernité dans laquelle ces vestiges tribaux sont pris au piège. À première vue, ils réussissent

CF13

concilier leurs deux traditions dans certaines de leurs pratiques. Par exemple, en échangeant des cadeaux, non plus en nature mais en argent, en pratiquant la circoncision de manière médicalement responsable, ou en transmettant leurs mythes à l'école. Ce qui, en somme, constitue un processus d'actualisation.

Note -- Nous faisons référence ici à ce que V. Ott, *On est toujours le sauvage de quelqu'un*, dans : Journal de Genève (17.06,1989), dit à propos du numéro spécial de la revue *Autrement (Monde)*, intitulée « *Les aborigènes : un peuple d'intellectuels* ».

(1) Au cœur de l'Australie, sur les terres rouges et craquelées, parsemées çà et là d'herbes jaunes et épineuses, de broussailles décharnées et de cours d'eau asséchés, sillonnent des centaines de sentiers invisibles. L'ethnologue Barbara Glowczewski (1956), jeune chercheuse, raconte que les autochtones les appellent « rêves ». C'est là que vivent les Warlpiri, les « rêveurs du désert », dont elle brosse le portrait sous forme de témoignage et d'interrogation.

(2) Au premier abord, les Blancs les ont identifiés comme des vestiges de l'homme préhistorique, voire comme des primates. – Lorsque Jules Verne (1828/1905), l'écrivain de science-fiction, les a vus, il se serait exclamé : « Des singes ! Mais ce sont des singes ! »

(2.a.) Entre-temps, les peuples ont pris conscience de la richesse de leur cosmogonie (leurs récits concernant l'origine de l'univers). En particulier : les Aborigènes vivent littéralement dans la sphère du « rêve » (au sens défini précédemment), non pas individuellement, mais collectivement. Ce « rêve » est à la fois une sorte de « temps », parallèle au « temps » dans lequel nous situons notre histoire humaine, et une sorte d'« espace », où se sont déroulés des événements mythiques. Cette sphère constitue leur cadre de référence : ils se tournent vers ce « monde » pour expliquer le passé, le présent et l'avenir.

(2.b.) Toute la solidité de leur vie quotidienne repose sur ce concept de « rêve ». Et il demeure inébranlable. Pourtant, il s'adapte : les rites d'initiation sont raccourcis pour permettre la scolarisation ; les pèlerinages religieux se font en camion.

Décision: Cela confirme ce que Landon affirmait à ce sujet : la tradition, le primitif, elle se modernise. De cette façon, une culture « archaïque » (ancienne) survit, dans une certaine mesure.

CF14

L'auteure V. Ott conclut sa critique du livre de Held et al. ainsi : « Le grand mérite de cet ouvrage réside dans le fait qu'il soulève des questions essentielles concernant l'évolution culturelle de l'humanité. Car chaque fois qu'une tribu disparaît, nous perdons un peu de diversité, ce qui a pour conséquence de nous rendre immédiatement un peu plus austères et uniformes. »

Remarque – C'est l'endroit pour *P. Feyerabend, Adieu la raison ; Paris , 1989 (// (Pour citer Farewell to Reason, Londres, 1987).* L'ouvrage du célèbre épistémologue (l'un des quatre grands critiques de la science, avec Popper, Lakatos et Kuhn) s'ouvre sur le texte suivant : « Les essais réunis dans cet ouvrage traitent de la diversité et du changement culturels. Ils s'efforcent de démontrer que la diversité est un atout, tandis que l'uniformité appauvrit notre expérience de la joie et nos moyens de subsistance (matériels, intellectuels et émotionnels). »

En effet, lorsque nous voyons les peuples primitifs sombrer lentement mais sûrement dans l'océan de la modernité, il est clair que nous nous dirigeons vers une culture monotone et uniforme. La modernité, avec son assurance et son autodétermination, détruit, telle une épée de Damoclès,

une richesse culturelle certes chaotique, mais immense. Et ce, au nom de la « raison » de prétendus esprits éclairés et rationnels.

1.2. Le deuxième livre (14/16)

Simonne Henry Valmore , *Dieux en exil* (Gallimard, Paris, le livre a été filmé), démontre que la pratique de la magie peut être un moyen efficace d'assurer la survie de sa propre identité culturelle dans un environnement moderne.

Cet ouvrage, écrit par une ethnoanalyste antillaise, risque de décevoir quiconque se contente de rechercher les secrets des sorciers et les règles de la divination. En effet, avec une grande sobriété, elle nous plonge dans l'univers de ceux qui « manipulent les mots et les âmes » (note : une description de la « magie »). Apparemment, S.H. Valmore, après avoir elle-même expérimenté des pratiques magiques, est parvenue à gagner la confiance de ces personnes.

Pour cette Martiniquaise, qui vit comme migrante en France, ses recherches sur la magie antillaise, qui se situent également à Paris, ont une double signification : son ethnologie est simultanément une psychanalyse.

CF15

Le jour où elle a commencé ses recherches ethnologiques, elle souhaitait apparemment découvrir ses propres « racines ». Les personnes qu'elle rencontre – sorciers, quimboiseurs, guérisseurs – la confrontent à sa position ambivalente d'Antillaise en France et, d'emblée, aux doutes qui en découlent. Elima, Léopold, Marie et Pauline sont les quatre personnages que nous apprenons à connaître tout au long du récit.

Elima, la guérisseuse, est toujours en Martinique. — Les trois derniers se sont installés à Paris et y exercent. — Léopold est le seul à admettre ouvertement pratiquer la magie noire, s'appuyant sur le dieu vaudou de la mort. — Marie et Pauline se sont inscrites comme « accompagnatrices spirituelles » : après une longue recherche, elles sont devenues guérisseuses-guides.

Leur adhésion à la « société de parapsychologie » et leur recours aux médias leur confèrent une forme de reconnaissance officielle. Cette double reconnaissance, à la fois comme Antillais de souche, forts d'une expertise ancrée dans la tradition, et comme résidents parisiens, révèle clairement leur

double statut de migrants et, de ce fait, l'impossibilité d'être pleinement Antillais ou pleinement Français.

D'ailleurs, ils ne voient pas, dans le fait qu'ils ont leur maison, à l'endroit où ils pratiquent, un degré extrême de bien-être.

Décision: Quel que soit le parcours de vie individuel de ces quatre personnages, SH Valmore Cela montre comment, pour eux, la magie a engendré une introspection (...). À cet égard, on note qu'en vivant à la limite de la déraison, ils ont développé précisément une hypersensibilité qui leur permet d'être pleinement ouverts à leurs semblables.

Une dernière question : s'ils n'étaient pas des Afro-Américains et, de plus, n'appartenaient pas à la classe des pauvres, seraient-ils devenus psychanalystes ? C'est ce que V. Ott.

Nous sommes bien loin de l'ethnologie d'antan qui, dans un esprit rationaliste, méprisait les « autres » cultures — celles qui sont « différentes » de la nôtre, la culture moderne, laquelle n'aurait apparemment aucun droit de s'affirmer comme la seule valable.

CF16

2. Historiologie traditionnelle et moderne (16/18)

Nous identifions progressivement l'essence du « monde dans lequel nous vivons », c'est-à-dire la culture d'aujourd'hui et ses « éléments ».

Nous allons maintenant esquisser brièvement un modèle applicatif de la dualité « tradition/modernité » et examiner comment l'homme prémoderne – étudié ici dans le contexte du griotisme, c'est-à-dire la préservation des traditions héritées – interprète l'histoire de manière fondamentalement différente de l'homme moderne. Ainsi, nous comprenons mieux ce que, par exemple, Paul Feyerabend entend par diversité culturelle. Cette compréhension est d'autant plus nécessaire qu'en Occident, nous sommes confrontés, de par notre modernité, à la prémodernité, notamment à travers le prisme des migrations et de l'immigration.

P. Hazen, l'Afrique à bienne : conciliaire tradition et modernisme, dans : Journal de Genève (18.02.1987) l'explique si bien que nous ne pourrions pas faire mieux.

Rendre l'histoire afro-noire aux peuples qui l'ont créée, telle est la tâche entreprise par l'historienne *Konaré Adam-Ba*, **l'épopée de Ségou**, éd. P.M. Favre (1987). Elle relie, en effet, les présupposés de la méthode historique moderne aux présupposés symboliques et mythiques de l'histoire traditionnelle telle que narrée par les griots.

Note – Dans plusieurs pays africains, comme le Mali et le Niger, il existe une caste qui est socialisé dans l'histoire familiale, les soi-disant « maîtres de la parole », les Griots.

(I) Certains d'entre eux vivaient alors à proximité de leur seigneur, chantaient ses louanges et glorifiaient son courage. Si ce souverain rencontrait des difficultés, ils l'encourageaient. De plus, certains trouvèrent la mort sur le champ de bataille, où ils avaient servi le prince.

(II) Mais le fait qu'ils dépendaient de tels dirigeants suscita une certaine méfiance à leur égard. Un proverbe sassali (Niger) dit d'eux : « Ils ne sèment ni ne cultivent la terre. Ils n'ont pas de profession. Ils peuvent s'endormir sans souci, car ils vivent de leur langue. Mais comment dire la vérité quand on a besoin de sa langue pour vivre ? »

2.1. K. Adam-Ba (16/17)

Il a énoncé un fait d'emblée : l'histoire n'a pas le même sens dans toutes les cultures.

CF17

a. En Afrique, par exemple, on s'attend à ce qu'elle 1. définisse une échelle de valeurs (note : rôle axiologique ou de théorie des valeurs) et 2. offre une éthique (fonction éthique) qui tire ses modèles de la réalité.

b. Mais par exemple, la division (moderne) de l'histoire humaine en un certain nombre Les phases – Antiquité, Moyen Âge, époque moderne – ne correspondent ni aux attentes des Africains, ni à la nature même du passé africain. Konaré Adam-Ba raconte : « Forte de ma formation universitaire, je suis partie à la recherche des descendants d'un grand prince. Je leur ai demandé de confronter mes affirmations concernant les conquêtes de leur ancêtre aux données disponibles : cette question ne leur disait rien. Ils m'ont toutefois confié que leur ancêtre avait le pouvoir de se métamorphoser en vautour pour protéger son immense territoire. » Comment, dans ces

conditions, écrire l'histoire de manière à la rendre accessible à un large public ? Comment traduire des ouvrages ou des traités historiques dans les langues nationales si, une fois traduits, ils restent incompréhensibles pour les lecteurs ? Pour K. Adam-Ba, c'est une tâche qui reste à accomplir. À ce jour – au Mali par exemple – seuls deux courants coexistent : l'histoire des griots et le langage de la recherche historique moderne.

2.2. Griotisme (17/18)

a. Il faut expérimenter de près – selon l'auteur – comment Les conteurs traditionnels touchent profondément les émotions du public : Pour les griots, l'histoire est la seule qui maintienne l'intérêt du public. Ils ont l'habitude, par exemple, de confondre des événements très éloignés les uns des autres ou d'en omettre partiellement. Ainsi, une figure importante du XIII^e siècle est entourée de héros du XVII^e siècle, ou des monarques sont tout simplement oubliés. Dans ces conditions, il n'est pas facile pour les historiens modernes de reconstituer le cours exact des événements et, en même temps, de le rendre attrayant pour le public.

Cela est d'autant plus vrai que les sorciers noirs proclament leur « science » par le biais de la radio et de la télévision. « Ils flattent leur public – selon K. Adam-Ba – en puisant dans l'inconscient collectif (*note* : un terme emprunté à C.G. Jung). Parfois, ils réveillent les morts de leur sommeil éternel pour faire comprendre à leurs descendants qu'ils appartiennent à une « grande lignée » et qu'une « haute mission » repose sur leurs épaules. »

CF18

— Par exemple, ils ont littéralement ressuscité un ancêtre royal de Sékou Touré (l'ancien président de Guinée), nommé Somomi : ainsi, Somomi joue un rôle dans toute la société. — Mais l'inverse se produit aussi : la triste période de la traite négrière est pratiquement absente du répertoire des conteurs traditionnels.

Modernité. – Le discours caractéristique de l'historiographie moderne se déroule sur le L'école est la plus grande tribune.

b . Eh bien, la vision traditionnelle de l'histoire et la vision moderne de celle-ci. **divergent. Néanmoins, une synergie** (*à noter : un terme qui signifie littéralement « collaboration »*) entre les deux est envisageable : « Les sorciers noirs n'occupent pas la place qui leur revient dans l'histoire institutionnelle.

Pourtant, il serait logique de faire appel à eux pour tirer des leçons d'histoire spécifiques. »

Konaré Adam-Ba a néanmoins jeté un pont fragile entre le griotisme et la modernité – du point de vue historique : dans son dernier ouvrage, * *L'épopée de Ségou* *, elle remet les ancêtres au centre de la réflexion. Son historiographie est ainsi à la fois un récit factuel et un recueil d'enseignements puisés aux sources mêmes de la vie d'un peuple. Jusqu'ici, P. Hazen.

Décision.

(1) Résumons nos exemples : cf. cf13 (processus de mise à jour), cf13 (modernisé) - une culture archaïque survit ; cf. cf 4 (survivre dans un environnement moderne) ; et maintenant ici : la fusion de la représentation historique traditionnelle et de la science historique moderne.

La généralisation (induction cf. cf3 : réduction généralisante ou inductive) est-elle à l'œuvre ? Soutenus par trois modèles singuliers, nous pouvons, dans une certaine mesure, formuler un modèle universel ou régulateur : il existe des faits qui démontrent que les cultures traditionnelles (même très archaïques, comme celles des indigènes australiens) trouvent une forme de survie ou une autre dans le cadre planétaire de notre modernité.

(2) Notre concept de « modernité » est immédiatement clarifié indirectement. La « raison » (cf. Feyerabend, qui rejette la « raison » rationaliste), dans la mesure où elle procède de manière unilatérale et exclusive, est une caractéristique de la modernité. Nous le constatons.

CF19

3. Ethnologie (19/25)

(Ethnologie, anthropologie culturelle) L'analyse des cultures « différentes », prémodernes, traditionnelles, primitives, est l'ethnologie. - Il existe une multitude de livres et d'articles sur le sujet, depuis par exemple Poséidonius d'Apamée (Syrie, 134/51 ; un stoïcien qui prépare la voie à la pensée théosophique ultérieure (cf. 9)), qui a étudié les primitifs à la manière de l'Antiquité tardive, -- et depuis J.F. Lafitau (1670/1740), qui les a analysés d'une manière renouvelée, issue du travail missionnaire.

Ce qui nous intéresse, ici et maintenant, c'est ce que l'ethnologie contemporaine dit d'elle-même. V. Ott ; *est toujours le sauvage de quelqu'un'* un, dans : Journal de Genève (17.06.1989), résume cela, à mon avis Très bien, en collaboration avec Mondher Kilani, *Introduction à l'anthropologie* (Payot, coll. Sciences humaines, Paris).

Ce livre – selon Ott – est une épistémologie (cf. 3) de l'ethnologie : il démontre que l'histoire de l'ethnologie, en tant que mode de pensée, a un effet révélateur tant sur l'observateur (l'ethnologue avec son propre système de valeurs, voire son idéologie) que sur l'observé (le système de valeurs de ceux qui sont « primitifs »). – Ceci est maintenant expliqué.

3.1. Le sujet (19/20) -

a. Modèle singulier. -- V. Ott, *s'Adapter à la modernité ou disparaître* , dans : Journal de Genève (11.02.1989), cite Géza Roheim, *l'Animisme, la photographie et le roi divin* (Payot, coll. : Sciences de l'homme, traduction française d'un ouvrage anglophone de 1930.

G. Roheim (1891/1933) fut le premier psychanalyste à mener des travaux de terrain ethnologiques. réalisée (note : cf. son *Psychanalyse et anthropologie (Culture, Personnalité, Inconscient)*, 1967) et a consigné cela dans *Animisme, magie et le roi divin* , Londres, 1930. -- Ott dit : Cet ouvrage est à double tranchant.

(i) Le désir de « comprendre » les autres cultures à partir de leurs propres présuppositions conduit Roheim à dresser un riche inventaire d'une variété de pratiques magiques et rituelles.

(ii) Le désir d'interpréter précisément ces données à partir des présupposés de la psychanalyse freudienne (pensons par exemple aux stades du développement sexuel de l'enfant) se révèle toutefois trop restrictif et sujet à la critique. Les présupposés rationalistes de S. Freud sont tels qu'il ne saisit pas pleinement ce qu'il étudie.

Par exemple, Roheim n'hésite pas à interpréter des phénomènes comme celui du magicien à partir d'un ensemble de concepts propres à un contexte socioculturel bien défini (à savoir la psychanalyse, une forme de pensée moderne). C'est une erreur méthodologique. Il faut comprendre ces cultures à partir de leurs propres axiomes, et non à travers le prisme du rationalisme occidental.

b. généralisation. -

Kilani généralise ce qu'Ott établit à partir du cas particulier de Roheim.
– Pour Kilani, l'anthropologie n'est rien de plus qu'une traduction d'une culture dans une autre.

Note -- Ott signifie : de la seule culture singulière (non universelle) (la archaïque) dans l'autre culture singulière (non universelle) (la moderne). – Celui qui « traduit » ainsi (comprendre : interprète, voire réinterprète) le fait à partir de présuppositions – Platon dirait des hypothèses (cf. 4) – qui lui sont personnelles, c'est-à-dire individuelles. « Autrement dit : aucun être humain n'est « sauvage en soi » (note : en soi, objectivement), mais on est toujours « sauvage de quelq' un » (note : pour celui qui vous qualifie de « sauvage », de son point de vue). »

De plus, cette interprétation ne cesse de renforcer la conviction de l'homme occidental de sa propre supériorité. Le point de vue occidental moderne – avec son idéologie du « progrès », avec son interventionnisme moderne dans la nature, réinterprétée d'une réalité mystérieuse et romantique en un « capital qui doit rapporter » – s'impose de plus en plus aux cultures non occidentales.

3.2. L'objet (20/25)

Kilani souligne ceci : l'objet de l'ethnologue, les sociétés traditionnelles, disparaissent complètement ou changent rapidement (cf. 13, 14, -- 18).

Conséquence : Plus aucune donnée ne peut être considérée comme « purement ethologique ». Autrement dit, ce n'est plus tant l'objet lui-même (l'être humain traditionnel) que les problèmes qui lui sont liés qui déterminent la nature même (la définition) de l'ethnologie. Par conséquent, celle-ci est contrainte de modifier les méthodes qu'elle avait précédemment adoptées. Cela implique que l'analyse de tout phénomène primitif local n'est possible que dans la mesure où elle s'inscrit dans le cadre de la civilisation industrielle moderne.

Remarque : -- Nous l'avons clairement constaté ci-dessus, dans trois modèles d'application.

La théorie ABC de la personnalité, ethnologique

-- nous faisons référence au cours de rhétorique, volume 50, de l'année dernière. –

Le point « **a** » est donné ;

le point « **b** » est l'interprétation (souvent inconsciente) ;

Le point « **c** » est la réponse à la donnée, influencée par l'interprétation.
Voici le diagramme d'Ellis et Sagarin.

CF21

Où se situe l'« hypothèse » de Platon ? Naturellement, également dans le sujet donné lui-même, mais aussi — et parfois comme un facteur ou un « élément » très décisif — dans l'interprétation, ce point « **b** ».

L'enquête fondamentale (cf. 4) oblige un touriste traversant une culture « traditionnelle », ou un ethnologue, ou encore un colonialiste ou un travailleur du développement, à se poser la question fondamentale suivante (= typiquement platonicienne) : « Ai-je les **(i) présuppositions** nécessaires et – qui plus est – **(ii)** suffisantes (« hypothèses » en termes platoniciens) pour comprendre les « autres » personnes que je rencontre, du point de vue de ma culture, dans le contexte de la leur ? »

Plus précisément : un Poséidonios, en tant que précurseur stoïcien antique d'une théosophie de l'Antiquité tardive, interprétera **a. (le primitif de son temps) di b** , de sa façon de penser (cf. cf. 9 ; voir cf. 19), et réagira immédiatement dans ce sens (= **c**).

Les conquérants — Espagnols en Amérique du Sud, Anglais et Français en Amérique du Nord, Cosaques russes en Sibérie — se contentaient de massacrer les indigènes pour s'emparer de leurs terres et de leurs femmes. Les missionnaires, en revanche, animés d'une plus grande humanité, s'efforçaient de sonder l'âme de leurs catéchumènes — qui leur paraissaient étranges — ou du moins consignaient soigneusement leurs habitudes de vie.

Les relations des jésuites (1633) nous offrent des informations d'autant plus précieuses que ces récits évoquent souvent des tribus américaines aujourd'hui disparues. (*G. Welter, Les croyances primitives et leurs survivances*) (*précis de paléopsychologie*), Paris, 1960, 20). -

a, les indigènes, sont, **b** , indiqués (les intentions des conquérants et de ceux des missionnaires), ce qui a entraîné **c** (la réaction de ces indigènes). -

Roheim (cf. cf. 19) observe les primitifs (a) en psychanalyste (b) et rédige des rapports (c) qui reflètent cette observation. B, l'hypothèse que l'on porte en soi consciemment ou inconsciemment, détermine c. Ainsi sont Il existe des hypothèses anciennes, médiévales, modernes et postmodernes. L'approche postmoderne postule qu'elle ne constitue pas l'interprétation unique ou absolue, mais une interprétation possible parmi d'autres.

Henri Atlan, A tort et à raison (Intercritique de la science et du mythe), Paris, 1986, 11, commence par une anecdote postmoderne. – « À tort ou à raison ! Comme dans une blague, laquelle souvent – probablement

CF22

« À tort » – terme attribué au Talmud (*note* : livre sacré du judaïsme). En présence de ses disciples, un maître sage rendit justice dans l'affaire de deux plaignants. Le premier exposa sa cause : après de longues délibérations, le juge décida de statuer en sa faveur. Vint ensuite le second : après sa plaidoirie, le juge réfléchit longuement à nouveau ; il statua en sa faveur. Les disciples furent stupéfaits que leur maître considère les deux versions contradictoires des mêmes faits comme également valables. Après une troisième longue période de réflexion, il déclara : « En effet, vous avez raison. » Ce livre vise à démontrer que, lorsque nous voulons rendre justice aux données de nos sens, il existe de nombreuses « rationalités », c'est-à-dire différentes manières d'« avoir raison », toutes justifiées et distinctes. Voilà pour le texte d'Atlan.

On constate que la thèse principale de l' *Introduction à l'anthropologie de Kilani* se résume en fait à une telle interprétation postmoderne, qui met l'accent sur l'ambiguïté.

Modèles applicatifs (22/25)

Nous présentons maintenant quelques exemples d'interprétation qui démontrent à quel point les méthodes d'interprétation occidentales peuvent être relatives.

Le Bouéné.

Lafcadio Hearn (1850/1904), *esquisses martiniquaises* , Paris, 1924-6, 169/225 (La vérette). -- Nous sommes en 1887, à Saint-Pierre (Martinique), le 15 février (Mercredi des Cendres).

Le dernier défilé masqué aura lieu cet après-midi, car, en Martinique, le carnaval dure un jour de plus qu'ailleurs.

(i) Dans tous les domaines de la campagne - dès la première semaine de janvier - des divertissements sauvages ont lieu tous les dimanches, dansant sur les routes publiques, accompagnés de tambours, de danses africaines, que l'on ne voit jamais à Saint-Pierre.

(ii) Pourtant, cette année, la ville offrait moins de divertissements que les années précédentes. Il est clair que la gaieté naturelle de la population fut tempérée par l'arrivée d'une visiteuse terrifiante, inconnue jusque-là sur l'île : La Vérette.

Ce mal est arrivé par bateau (...)" -- Hearn raconte ensuite qu'une procession a lieu, avec deux groupes se dirigeant l'un vers l'autre, les Sans-Souci et les Intrépides, qui composent et chantent des chants de carnaval. « (i) Regardez ! Voilà la fanfare des Intrépides : ils jouent le bouéné. C'est une mélodie de danse particulière et exubérante : ceux qui dansent dessus se rapprochent , s'embrassent et s'étreignent, puis se séparent à nouveau pour se serrer fort l'un contre l'autre. »

CF23

(ii) C'est une danse très ancienne, d'origine africaine. -- Peut-être est-ce la danse à propos de laquelle le père Jean-Baptiste Labat (1663/1738 ; en 1693 il a mis le pied en Martinique) écrivait en 1722 : « Cette danse est contraire à la modestie ».

a. Cependant, cela ne l'empêche pas d'être très apprécié des Créoles Spanjaarden val est si profondément ancré dans les coutumes populaires qu'il constitue le cœur de leur vie de loisirs.

b. Cette danse fait même partie de leur piété : ils la dansent. même dans leurs églises et lors des processions. Les religieuses, elles aussi, ne manquent pas de le faire : la veille de Noël, sur une estrade dans leur chœur, juste en face de leur porte, celle-ci est ouverte pour que le peuple puisse partager la joie que ces âmes bienveillantes manifestent à l'occasion de la naissance du Sauveur. (...)

Note -- On peut le constater : les Occidentaux parlent une langue que les autochtones ne parlent pas. utilisera : « divertissements sauvages », « mélodie de danse exubérante », -- certainement le père Labat (dominicain, membre

de l'Inquisition, en 1687 professeur de philosophie et de mathématiques à Nancy, de 1693 à 1705 à La Martinique en la Guadeloupe) : « Cette danse est opposée à la pudeur ».

Il est évident — et le père Labat, missionnaire et ami du peuple, le constate clairement — que la population nourrit des conceptions éthiques et sexuelles différentes : elle ne voit *aucune contradiction fondamentale entre érotisme et religion* ; même les religieuses trouvent la danse, à Noël, appropriée. — Sans doute, dans ses origines africaines, la danse est une danse sacrée en l'honneur des divinités de la fertilité : pour avoir de beaux enfants, pour que l'homme ait du travail, pour que les « fruits de la terre » soient abondants, etc.

L'Occident biblique et rationaliste, en revanche, perçoit cette danse selon sa propre perspective profondément désacralisée. Elle n'est fondamentalement rien de plus qu'un (a) vestige païen (vision biblique) et (b) folklore (vision rationnelle et éclairée).

Mais pour ceux qui la dansent, c'est une religion, telle qu'ils la définissent. – Comparons-la à la lambada, qui déferle sur l'Occident depuis l'été 1989 (originaire du Brésil) : peut-être la lambada, dans ses origines lointaines, est-elle non seulement similaire, mais aussi religieuse, et nous avons ici une forme désacralisée de celle-ci.

CF24

Le « bwene » (bouéné) peut maintenant être interprété de trois manières, tout comme la « lambada » et d'autres danses.

(1) Sceptique. -- Les behavioristes, une branche de la psychologie expérimentale qui se limite à l'observation et à la description du comportement visible et tangible des animaux et des humains, avec toute méthode introspective-réflexive entre parenthèses, sont philosophiquement parlant une sorte de sceptique : ils enregistreront précisément le mouvement de l'animal qui est visible pour chaque être humain.

Le reste – a. ce que les danseurs vivent intérieurement, b. le contrôle éventuel par les divinités de la fertilité (une sorte d'« éléments du monde », au sens paulinien (cf. 9)) – est « entre parenthèses » (« epochè », suspension du jugement) car non donné immédiatement.

(ii) Moderniste rationaliste. – Un cartésien, cependant, qui part du cogito, me semble-t-il, comme expérience introspective et réflexive, percevra – naturellement – aussi l'aspect extérieur du bwene, visible et tangible pour tous, mais, en adepte de la méthode réflexive, il s'efforcera également de comprendre ce que pense l'autre homme qui danse, tout en vivant intérieurement cette expérience. S'il est, à un degré très élevé, « critique », alors il se coupera de ce que Paul, avec plusieurs de ses contemporains, appelle « les éléments du monde ».

(iii) Théosophique - (cf. 11 septembre ; Nouvel Âge : cf. 11). -- Qui, outre la surface visible et tangible de la réalité (sceptique) et l'expérience intérieure pensante (moderne-rationaliste), suppose également le transrationnel (A.A.C. Cournot (1801/1877) dans son *matérialisme, vitalisme, rationalisme (études sur l'emploi des données de la science en philosophie)* (1875), l'extra- et le surnaturel, que les sciences spécialisées et rigoureuses ne peuvent appréhender (en raison de leurs présupposés, bien sûr), exploreront également cet aspect, comme l'ont fait les théosophes à la fin de l'Antiquité. Seul le penseur du Nouvel Âge découvrira que le bwene appartient manifestement à la religion martiniquaise, car, par principe, l'érotisme est en quelque sorte sacré et ouvre sur l'« autre » monde (et – comme dirait saint Paul – sur ses « éléments »).

3.3. Ethnopsychiatrie.

-- Georges Devereux , en France, est le pionnier de ce que On l'appelle « ethnopsychiatrie » (éventuellement sous la forme d'ethnopsychanalyse).

CF25

Ses œuvres comprennent *Femme et mythe* (1982) et *Baubo (la vulve mythique)* (1983). Dans sa lignée, les œuvres sont, par exemple, *le P. Laplantine, *la culture du psy ou l'effondrement des mythes**, Toulouse, 1975 (un ouvrage ethnologique-ethnopsychiatrique). Cependant, citons un texte de Tobie Nathan , connu pour son ouvrage *La folie des autres* (1981), *Psychanalyse païenne (Essais ethnopsychanalytiques)*, Paris, 1988. Il est le leader de *La nouvelle revue d'ethnopsychiatrie* .

Les ethnopsychiatres, confrontés aux problèmes psychologiques spécifiques aux cultures traditionnelles, ont été contraints, par l'expérience, d'accepter les limites de la « rationalité » moderne (cf. 14 : Feyerabend ; 18 ; 22 (Atlan)) en matière d'ethnopsychologie et d'ethnopsychiatrie. – « Énonçons clairement la situation : la psychiatrie occidentale s'est révélée incapable de

préserver la santé mentale des membres des sociétés traditionnelles – et ce, aussi bien au pays qu'en exil. C'est un fait. Mais les conclusions – tant scientifiques qu'économiques – sont considérables. À l'heure actuelle, on peut raisonnablement affirmer que plus de quatre-vingts pour cent des habitants de notre planète ont recours à des techniques thérapeutiques traditionnelles, telles que le chamanisme, la « possession », la clairvoyance et les guérisseurs syncrétistes de diverses confessions. » (*T. Nathan, Le sperme du diable* , Paris, 1988, 13). -

Note -- Le terme « syncrétiste » (littéralement : ce qui a grandi ensemble) signifie déjà qui, de manière inclusive, intègre également d'autres techniques à sa propre méthode de traitement. Prenons l'exemple de cf15 : une forme de magie qui, dans un contexte moderne et étrange, se mue en « autoanalyse » (une des applications possibles de la psychanalyse). Ce qui, assurément aux yeux du rationaliste éclairé fanatique, constitue un « syncrétisme ».

Note -- Ce que l'on appelle avec mépris « syncrétisme » est en réalité postmoderne : L'individu postmoderne ne possède plus l'exclusivité hautaine du penseur des Lumières ; il pense et vit de manière inclusive, voire conviviale, envers ceux qui sont différents. Ces derniers sont intégrés au monde vécu de la postmodernité en tant qu'égaux, et non en tant qu'inférieurs.

Note – Le fait que la psychiatrie moderne existe depuis plus de quatre milliards d'années Cela reste étrange aux yeux des gens, ne peut-il pas être un argument en faveur du Nouvel Âge (théosophie) ? (1) le visible, (2) l'expérience intérieure, (3) mais aussi le sacré !

CF26

4. Primitivisme (26/32)

Susan Sontag, Primitivisme , dans : *Encyclopaedia Britannica* , Chicago, 1967, vol. 18, 531f., nous donne une excellente introduction à la fois à la définition et à l'histoire du primitivisme, - un terme utilisé par A.O. Lovejoy.

Définition. -- Le « primitivisme » est une mode, une idéologie ou une méthode, selon le contexte. Cela dépend de la personne ou du groupe qui défend une telle chose. La culture en est l'objet.

(1) Le primitivisme chronologique postule une histoire et un commencement culturel supérieurs, idéalisés, voire parfaits, par rapport à ce qui existe dans

la culture ultérieure, notamment à l'époque actuelle. Ce qui suit ce commencement est, selon lui, déclin, dégénérescence, involution.

(2) Le primitivisme culturel – mieux encore, tourné vers l'avenir – propose un état de salut identifiable à un mode de vie simple. Nous devons faire l'histoire et bâtir une culture qui simplifie les complexités actuelles de la vie.

4.1. Nature, resp. naturalité (26/27)

Les primitivistes, qu'ils soient tournés vers le commencement ou vers l'avenir, apprécient **tous deux le concept de « nature »**. **Ainsi, pour l'interprétation originelle de ce terme, l'état initial de l'humanité, ou d'une partie de celle-ci, est « plus naturel », « plus proche de la nature » que l'état actuel, ou moins artificiel que toutes les constructions dans lesquelles nous, l'humanité ultérieure, vivons.**

Ainsi, pour l'interprétation tournée vers l'avenir, la « nature » est tout ce qui est né de la nature sans initiative humaine — sans accord ni législation ; surtout — et c'est là que l'anti-intellectualisme apparaît —, la « nature » est tout ce qui témoigne de l'absence de « rationalité » (cf. 25).

Les « sauvages » ou « peuples indigènes ». L'idéalisation de l'humanité archaïque et de son type culturel remonte à l'Antiquité grecque. Les Scythes — en raison de leur végétarisme, de leur vie en « communauté » (communisme), de leur mode de vie simple et de leur sens de la justice — étaient considérés comme un « idéal primitiviste » (Euphorion, Strabon, Cicéron, Horace, Virgile, Ovide).

Le cyclope est déjà mentionné par le Grec archaïque Homère (Iliade, Odyssée) (IXe ou VIIIe siècle av. J.-C.) et par le philosophe Plutarque de Chéronée (+45/+125 ; précurseur du

CF27

Les théosophies (cf. 9) élevées au rang de type de « vie naturelle », comme l'étaient les Hyperboréens (Scandinavie et le nord grec) (Pindaros, Hérodote et al.) et les Arcadiens (Xénophon, Plutarque).

Note : La grande majorité des premiers chrétiens rejetaient de telles choses rejette les « modèles non civilisés » comme non conformes à la Bible. Cf. cf. 23 (Labat ; « reste païen »).

Pour faire un grand saut dans le temps : selon Susan Sontag, en ethnologie telle qu'elle a émergé récemment, on rencontre manifestement deux opposés :

a . Un évolutionnisme concernant la culture (du moins parmi les ethnologues qui - généralement Auparavant, on croyait encore en un schéma évolutionniste concernant la culture (ce qui est maintenant beaucoup moins vrai, voire inexistant), qui met en évidence le progrès culturel.

b . Un primitivisme romantique qui rejette facilement tout ce qui est primitif. caractérise le stade sans prétention et enfantin.

Même S. Freud (1856/1939) présente ces oppositions dans sa psychanalyse :

a . Le névrosé (personne nerveuse) ressemble aux primitifs et aux enfants (stade infantile = stade primitif), dont il/elle n'émerge que par une méthode apparemment primitiviste ;

b . L'objectif est toutefois de parvenir à une « existence humaine rationnelle ».

Note – nous faisons ici référence à la rhétorique (deuxième année), 60/65 (traité de théorie (existence/essence), dans lequel nous avons brièvement esquissé le destin tragique de Margaret Mead, *The Coming of Age in Samoa*, New York, 1927 : un véritable primitivisme, de type idéologique et à la mode, le sous-tend et a assuré son succès, jusqu'à ce que Derek Freeman , *Margaret Mead et les Samoa (le la construction et la déconstruction d'un mythe anthropologique* (1983), le travail avec le sol égalisé.

4.2. Le primitivisme moderne (27/32)

Nous passerons sur l'histoire, pourtant fascinante, de tous les primitivismes depuis l'Antiquité grecque et romaine. Mais, avec Susan Sontag, nous reviendrons brièvement sur les réactions primitivistes que la culture rationnelle des Lumières, et plus particulièrement depuis le milieu du XVIIIe siècle (préromantisme, sentimentalisme, puis romantisme), a commencé à susciter.

a. Le primitivisme français (27/28)

Le romantisme du XVIIIe siècle est avant tout un primitivisme tourné vers l'avenir (ou « culturel », selon la terminologie de Sontaggt). La civilisation, ou la civilisation « rationnelle » – à comprendre : rationaliste éclairée – devient

le contre-modèle de la « nature » romantique. Parmi les principaux penseurs de ce courant, on peut citer :

CF28

Montesquieu (1689/1755), *Diderot* (1713/1784 ; fondateur et directeur de la célèbre *Encyclopédie*), – et notamment *J.J. Rousseau* (1712/1778), avec son *Émile, confessions en rêveries d' un promeneur solitaire* , dans lesquelles il est affirmé que la « civilisation » a un effet « répressif » (qui déplace, supprime) et crée une dépendance, tandis que le primitif est assimilé au spontané et à l'enfantin. Rousseau est en partie sceptique à l'égard du rationalisme moderne, car il est incapable de mettre de l'ordre dans sa propre vie.

L'homme primitif, et à sa suite Rousseau, se méfie de la « raison » (moderne) et sert de modèle à Rousseau. — De nombreux écrivains ont pensé dans le même sens : Chateaubriand (1768-1848 ; l'un des grands romantiques), Théophile Gautier (1811-1872 ; romantique, connu pour sa théorie de « l'art pour l'art »), Charles Baudelaire (1821-1867 ; dandy, connu pour *Les Fleurs du Mal* (1857)).

Il convient de mentionner tout particulièrement le marquis de Sade (1740-1814), connu pour ses textes à la frontière entre pornographie et philosophie. Il affiche un primitivisme brut, est un rationaliste convaincu, ne connaît ni Dieu ni commandement et croit que tout est permis. Ses idées résonnent encore aujourd'hui dans le hard rock. À l'instar de Rousseau, il prolonge l'esprit des Lumières et sa « raison », mais de manière beaucoup plus radicale : Dieu est mort, donc tout est permis, au premier rang duquel le sexe et le meurtre. Ici, le retour à la « nature » (concept central chez Sade) consiste à démasquer une culture illusoire construite par la « raison ». Son influence et ses conséquences sont immenses, notamment dans la culture actuelle des vidéos à caractère sexuel et violent. On pourrait qualifier cela de primitivisme brut.

b. Le primitivisme allemand (28/). -

Outre le texte de S. Sontag, nous nous appuyons également sur K. Rothmann, *German littérature* , Utr./Antw., 1581, 90 et suiv.

-- a.-- de klassik. (28/29)

Se situe généralement entre 1786 et 1805. - *JJ Winckelmann* (1717/1768), *Gedanken über die Nachahmung der Griechischen Werke in der*

Malerei und Bildhauerkunst (1735), présente comme exemple l'art plastique des Grecs anciens, -- Pour des raisons de « noble simplicité et de grandeur discrète ». Sa vision idéalisée de la civilisation grecque antique a eu un impact profond et durable.

Winckelmann inscrit cette conception dans une vision « apollinienne » de la Grèce antique, comme harmonie entre vérité, valeur et beauté. Dès lors, nous sommes confrontés à une forme de « primitivisme » (au sens large) orientée vers un idéal culturel révolu. Klopstock, Lessing, Wieland et Herder en sont les précurseurs ; Goethe (1749-1832) et Schiller (1759-1805) en sont les figures de proue ; Hebel, Jean Paul, Fr. Hölderlin (1770-1843) et H. von Kleist (1777-1811) ont ensuite développé cet idéal « classique ».

Un fragment de Hölderlin (il a inspiré Heidegger) , *Hyperion oder der Eremit in Griechenland* (1797/1799)

CF29

Essayons d'appréhender brièvement ce type de primitivisme : « Le monde magnifique est mon Olympe. C'est là que tu vivras et, avec les êtres sacrés du monde, avec les divinités de la nature, ensemble avec eux, tu connaîtras la joie (...). Je l'ai ressentie : la vie de la nature, qui transcende toute pensée. Si j'étais une plante, serait-ce si mal ? » – On pourrait qualifier cela de « primitivisme de la nature ». Pour en savoir plus, voir par exemple K. Leese, **Recht und Grenze der natürlichen*. Religion* , Zurich, 1954 : Herder, dans son « Bückeburger Zeit » (1771/1776) et Schleiermacher , dans son **Reden über die Religion ** (1799), surmontent les religion et théologie du rationalisme éclairé.

Ce ne sont ni la « raison » et la « loi », ni les « concepts innés » et les « vérités générales » (= les Lumières), mais l'intuition inspirée et le sentiment vivant de quelqu'un engagé dans la vie, qui capturent la « nature » dans ce sens romantique qui se fond avec l'expérience grecque antique de la nature à Hölderlin.

On peut également lire M. Ambacher, *Les philosophies de la nature* , Paris, 1974, p . 79 et suivantes. *caractéristiques des philosophies de la nature selon les temps modernes*), où Il apparaît que l'approche mathématique, scientifique et technologique (= rationalité éclairée) ne révèle pas la véritable essence de la « nature ». Schelling et Bergson en sont peut-être les représentants les plus purs. — Voir aussi : B. Velette, *La nature* , Paris, 1978

(recueil de textes) ; *Rol. De Miller, Les noces avec la terre (la mutation du nouvel âge), l'isle sur la sorgue* , 1982 (encore une anthologie).- A Von Kleist , dans son **Über das Marionettentheater ** (1810), va jusqu'à présenter la marionnette légère comme une plume, se déplaçant librement et sans entrave, comme l'incarnation de la magie et de la beauté rayonnantes, sans être gênée par aucune « rationalité ».

-- b. Romantisme (29/30). -

Situé entre 1798 et 1830.

un. Wilh. Von Schlegel (1767/1845), son frère Friedrich Von Schlegel (1772/1829 ; connu pour sa *Philosophie des lebens*), Ludw. Tieck (1773/1853), Novalis (1772/1801), Clem. Brentano (1778/1842), -- avec les philosophes Fr. Wilh. Schelling (1775/1854) et le P. Que. Schleiermacher (1768/1834) est l'initiateur du romantisme allemand. --

À titre d'exemple, un texte tiré des Fragments de Novalis (1799/1800) :
« il faut idéaliser le monde. C'est ainsi que l'on retrouve le sens originel. »

CF30

La romantisation n'est rien d'autre qu'une augmentation qualitative (*remarque* : contrairement au modèle mathématique-quantitatif) du « pouvoir ».

(i) le « moi » inférieur est, dans une telle modification, identifié à un « moi » meilleur,

(ii) En conférant au commun une signification élevée, à l'ordinaire une apparence mystérieuse, au connu la dignité de l'inconnu et au fini un éclat infini, je le romantise. »

Le fait que la philosophie culturelle soit également impliquée ici est évident d'après le fait noté par Susan Sontag que Novalis voulait voir les concepts bibliques d'« histoire (du salut) » et surtout de « péché » bannis au profit de son rêve, à savoir un âge d'or caractérisé par une innocence enfantine sur fond grec et oriental.

On notera la convergence du romantisme et du classicisme. – S. Sontag affirme que des idées analogues perdurent et se retrouvent chez Henrich Heine (1797-1856 ; ami de Karl Marx), Friedrich Nietzsche (1844-1900 ; nihiliste antiplatonicien et antichrétien), – au XXe siècle, chez Stefan George (1868-1933 ; symboliste, selon le Manifeste du symbolisme (1886) ; Jean Moréas), – tout comme Charles Baudelaire, soit dit en passant – et Thomas

Mann (1875-1955 ; *Les Buddenbrook* (*La Chute d'une famille* (1901) ; *La Montagne magique* (1924)) dans le style de la Nouvelle Objectivité.

c. Primitivisme anglo-saxon (30/32)

S. Sontag dit que

(i) la priorisation d'un type culturel idéal passé (archaïque ou ancien) est moins marquée dans la littérature anglo-saxonne,

(ii) mais le rejet de la « rationalité » et l'accent mis sur la « profanation » (désenchantement, désacralisation) par la science spécialisée, ainsi que la glorification de l'esprit et du sentiment et de l'innocence de la vie rurale, sont monnaie courante. – Tel que William Wordsworth (1770-1850), qui croyait avoir trouvé son « Arcadie » (cf. 27) dans le Lake District (d'où le nom de « poètes des lacs », donné aux poètes romantiques), mais qui fut peu à peu désillusionné par ses aspirations primitivistes. – Tel que Samuel Coleridge (1772-1834), qui – pour se libérer de la « rationalité » – prit de l'opium afin de développer sa « créativité ». Avec Robert Southey (1774-1843), il rêvait de fonder une « communauté idéale » sur les rives de la Susquehanna (États-Unis).

Décision. -- Cet aperçu est incomplet. Il s'agit d'un ensemble d'exemples, mais avec valeur inductive suffisante (cf. 3) pour fournir une perspective.

CF31

Le primitivisme dans l'art du XXe siècle (31/)

Nous lisons actuellement une critique littéraire de *J. Leenhardt* : **Les modernes : souvent primitifs !**, parue dans le **Journal de Genève** (30 janvier 1988). Comme on le constatera à la lecture, l'auteur s'attache à préciser la nature essentielle de l'influence culturelle à l'œuvre dans le primitivisme artistique.

William Rubin,

(1). William Rubin, *Le primitivisme dans l'art du XXe siècle* (Flammarion, Paris), est une œuvre décisive pour une juste compréhension de l'art du XXe siècle. Le paradoxe est frappant : c'est de sources primitives et exotiques que notre siècle rationaliste et technique tire la substance même de son renouveau.

Par conséquent, si l'on souhaite comprendre la rencontre avec le monde primitif et exotique qui a eu lieu autour de 1900 et depuis lors à travers Paul

Gauguin (1848/1903), Pablo Picasso (1881/1973), Georges Braque (1882/1963), et d'autres.

En particulier : l'influence primitiviste ne doit pas se limiter — comme c'est trop souvent le cas — à la découverte de la sculpture africaine par les cubistes (*note* : mouvement artistique, apparu vers 1907, qui met fortement l'accent sur les formes géométriques ; Picasso, J. Gris, Braque, Gleizes, Villon, etc.), car il ne s'agit là que d'un cas d'influence étrangère parmi tant d'autres.

(2) – L'œuvre de Rubin propose un ensemble de comparaisons : elle présente des parallèles tantôt frappants, tantôt plus discutables. Elle le fait pourtant comme si notre cadre conceptuel n'avait jamais réussi à saisir et à articuler l'essence même du rapport entre un art (*le primitif*, ou exotique) et l'autre (*l'occidental*). Pensons, à cet *égard* , à un Picasso qui aurait exploré les solutions esthétiques (les issues) auxquelles l'aurait conduit sa rencontre avec le masque de Grebo, qu'il possédait.

Imaginez un Max Ernst (1891/1976 ; surréaliste) qui aurait vu l'homme-oiseau de l'île de Pâques – un thème qu'il aborde si souvent.

CF32

Il faut garder à l'esprit qu'en France, Matta, Lam, Brauner, -- en Allemagne, les expressionnistes (*note* : un mouvement d'esthétique picturale et cinématographique ; les précurseurs, à la fin du XIXe siècle, sont Edvard Munch (1863-1968), un Norvégien qui a brillamment dépeint le monde du schizophrène, James Ensor (1860-1949), Vincent Van Gogh (1853-1890) ; pertinent à ce jour) ont conçu des solutions (des issues), qui les ont inspirés d'autant plus fortement, dans la mesure où ils étaient provoqués par un mode de perception qui différait fondamentalement du leur et, ainsi, rendait visible dans leurs œuvres quelque chose que l'homme occidental, à l'époque, tentait de saisir.

(3) Rubin nous livre une documentation authentique qui met en lumière le lien entre les arts. Ce lien ne peut être pleinement rendu ni par le terme « influence », ni par celui d'« analogie ». L'art du XXe siècle cherche à donner forme aux transformations radicales que subissent des concepts tels que la perception de l'espace, la « substance » (*ce qui confère unité et cohérence à une multitude d'éléments*), la conscience et le temps lorsqu'un élément d'une culture est adopté par une autre.

Modèle applicatif. – L'exemple le plus fascinant est peut-être celui où il n'est certainement pas question d'« influence » ni même de « rencontre » : Carnaval d'Arlequin (1924/1925) de Juanmiro (1893/1983). Ce tableau nous offre une sorte d'« espace » sans ordre ni hiérarchie apparents ; les « formes » y « flottent ». On y voit des masques esquimaux.

J'aurais peut-être pu, moi, J. Leenhardt, ajouter quelques objets caractéristiques des Aborigènes australiens (cf. vol. 12), si proches de la sculpture contemporaine. — C'est là que réside la difficulté pour Leenhardt. Il conclut : « L'ouvrage de Rubin, issu de l'exposition du Metropolitan Museum de New York, est un recueil de comparaisons et de parallèles, où le caractère fluctuant de ce que l'on appelle "influence" apparaît avec une force particulière. »

Conclusion . – (1) « parallèle » : cf. rhétorique (deuxième année), 29 ; 113/115 ; cf. cf1 : méthode comparative). (2) L'auteur souhaite exprimer « exactement » par des mots/concepts ce que l'on ne peut appréhender qu'intuitivement par l'observation directe des données (ici : des œuvres d'art). En ce sens, le langage demeure trop vague. L'impuissance du langage est compensée par la puissance de la connaissance intuitive.

CF33

5. Magie et puritanisme négro-africains (33/35)

Ou encore : comment une personne excessivement attachée à la Bible ne parvient pas à intégrer le primitif et le refoule. Arrêtons-nous un instant sur un problème interculturel : le malentendu, voire l'interprétation malveillante, d'un phénomène issu d'une culture trop peu connue ou inconnue, et certainement pas digne de confiance.

Bernard Pivot – présentateur de **La Bibliothèque idéale** (Albin Michel, 1988) – a attiré l'attention sur *Maryse Condé*, **Moi, Tituba sorcière ... (noire de Salem)**, **Mercure de France**, 1986. – Nous en citons quelques extraits qui éclairent notre culture actuelle, avec ses « éléments » (cf. 7). Toutefois, les informations suivantes sont fournies à titre de précision.

5.1. Le puritanisme anglo-saxon (33)

Le puritanisme est une branche stricte du presbytérianisme (nom collectif désignant les Églises calvinistes anglo-saxonnes). Un puritain peut

être qualifié de « fondamentaliste » : il est en effet extrêmement attaché à une interprétation dite « littérale » de la Bible. Le puritanisme anglais est né d'une réaction rigoureuse contre les mœurs permissives de l'époque de la reine Élisabeth.

La révolution anglaise de 1648 fut en grande partie provoquée par les puritains : après tout, les deux premiers Stuart – monarques anglais de 1603 à 1688 – en furent les instigateurs, ce qui entraîna une forte émigration vers l'Amérique du Nord. – L'apartheid sud-africain ne peut se comprendre qu'à la lumière de ce climat calviniste et biblique rigoureux. Ce dernier exerça une influence majeure aux Pays-Bas, en France, en Angleterre, aux États-Unis et en Suisse. Calvin vécut à Genève.

Pour bien comprendre l'un de ces textes, il convient de mentionner *Cotton Mather* (1663-1728), « le plus célèbre des puritains américains », dont l'une des principales préoccupations cléricales concernait le rôle et l'essence du surnaturel (cf. 9 (théosophies) ; 24) dans la vie quotidienne. Ses vues sur ce sujet transparaissent dans ses *Memorable Providences*. *Relatif à la sorcellerie et à la possession* (1689), un livre qui, au moins en partie, est tenu pour responsable des tristement célèbres procès des sorcières de Salem (1692).

5.2. Salem (33/34). -

Salem est un ancien port maritime de Nouvelle-Angleterre (comté d'Essex, Massachusetts, au nord-est de Boston), fondé en 1626. La « Maison des Sorcières » s'y trouve toujours, où le juge J. Corwin a mené une partie des enquêtes préliminaires sur « l'hystérie de la sorcellerie » de 1692. Dix-neuf personnes — la majorité des femmes — ont été condamnées et exécutées pour... « arts occultes ».

Le livre. -- la devise est, oc, 231 : « Tituba, une esclave, de la Barbade et pratiquant probablement le 'hodou' » –

CF34

Abena, ma mère. Un marin anglais l'a violée sur le pont Christ-Roi, un jour de 16... Le navire faisait route vers la Barbade. Je suis né de cette agression. De cet acte de haine et de mépris. » Voici le début du livre. À la page 20, on apprend que le viol en question s'est déroulé selon le « modèle classique du marin » : « au milieu d'un cercle de marins, tels des voyeurs sans vergogne ».

Tituba est la fille d'une esclave abandonnée à son sort. Heureusement, Yao, elle aussi esclave, les recueillit « avec une tendresse infinie et d'une extrême douceur » (oc, 17), comme seules les personnes primitives savent le faire. Plus tard, Tituba – comme il sied aux « sorcières » (le terme « magicienne » serait plus juste) – apprend l'usage des herbes, matériau essentiel de la sorcellerie, auprès de Man Yaya, elle aussi sorcière. Avec le temps, Tituba acquiert la réputation de sorcière à la Barbade, une des Antilles (capitale : Bridgetown). Amoureuse de John Indien, elle l'épouse. Tous deux finissent par se retrouver aux États-Unis comme esclaves, où ils sont « achetés » par Samuel Parris, le pasteur.

Avec lui, ils arrivent à Boston puis à Salem, un village. – Dans le cadre rigide du puritanisme omniprésent à Salem, la tristement célèbre chasse aux sorcières surgit soudainement, qui culmina avec les procès de sorcellerie tout aussi tristement célèbres de 1692.

De plus, l'apôtre Paul ne considère pas les femmes comme égales aux hommes. Les textes juifs ne leur accordent pas non plus la reconnaissance qu'elles méritent. Cela signifie que le mouvement féministe n'est pas très inspiré par la pensée de Paul.

Extrait 1. -

Oc, 153. – En prison, Tituba rencontre Hester, une jeune femme accusée d'adultère. – « J'ai entendu dire qu'on vous traite de sorcière. De quoi vous accuse-t-on ? » Poussée, une fois de plus, par la sympathie que cette inconnue suscitait en moi, l'idée me vint de le lui expliquer. – « Pourquoi vous mettent-ils dans cette société... ? » Elle – une vérité crue – m'interrompt : « Ce n'est pas ma société ! N'en suis-je pas bannie, comme vous ? Enfermée entre ces murs ? »

J'ai reformulé ma pensée : « ... Dans cette société, le fait d'être une sorcière recèle-t-il une pointe de malice ? Une sorcière – s'il faut absolument employer ce terme – remet les choses en ordre, ramène les gens sur le droit chemin, les encourage, les guérit. » Elle m'interrompt d'un éclat de rire : « Ah, je vois. Vous n'avez pas lu Cotton Mather. » Elle bombait le torse, puis prit un ton solennel : « Les sorcières accomplissent des choses étranges et inquiétantes. Elles sont cependant incapables de “véritables” miracles, car ceux-ci ne peuvent être accomplis que par “les élus et les messagers du Seigneur”. »

— À mon tour, j'ai éclaté de rire et j'ai demandé : « Qui est cette Cotton Mather ? » — Pas de réponse. Mais, de ses deux mains, elle a pris mon visage entre ses mains. « Tu n'aurais pas pu faire de mal, Tituba ! C'est certain : en tant que femme, tu es bien trop belle pour cela. Même si tout le monde t'accusait, je maintiendrais ton innocence. » Muette d'émotion, j'ai osé lui caresser le visage. J'ai murmuré : « Toi aussi, tu es vraiment belle, Hester. De quoi t'accusent-ils ? »

Aussitôt, la voix s'éleva : « d'adultère ! » J'étais horrifiée. Je les regardai, car je comprenais la gravité d'une telle faute aux yeux des Puritains. – Elle dit : « Et moi, je pourrais ici, tandis que celui qui a mis cet enfant dans mon ventre est libre. » (...)

Extrait 2. -

Oc. 263. — « Le corps d'Éphigène fut le premier à pendre dans le vide, suspendu à une poutre robuste. Moi, Tituba, je fus la dernière à être conduite à la potence, car je méritais un sort particulier. (...) Un homme, vêtu d'une impressionnante robe noire et rouge, énuméra tous mes crimes passés et présents : j'avais jeté le mauvais sort sur les habitants d'un village paisible et pieux. Pour les plonger — comme des fous égarés — dans un conflit interne, j'avais invoqué Satan parmi eux. J'avais incendié la maison d'un honorable marchand, qui n'avait pas tenu compte de mes crimes et avait payé sa naïveté de la mort de ses enfants. »

Au moment du réquisitoire final de l'accusation, j'étais sur le point de hurler : « C'est faux ! C'est de la calomnie, une calomnie froide et abjecte ! » Mais je me suis ravisé : « À quoi bon ? Dans quelques instants, j'atteindrai le royaume où la lumière de la vérité brille pure, sans aucune trace de ténèbres. » J'étais assis à califourchon sur la poutre de l'échafaud. Man Yaya, Abena, ma mère, Yao – ils m'attendaient là, prêts à me prendre par la main. J'étais donc le dernier à être conduit à l'échafaud. Autour de moi se dressaient d'étranges arbres chargés de fruits tout aussi étranges. – C'est sur ces mots tragiques que s'achève ce roman.

Toute explication, tout commentaire semblerait déplacé ici et maintenant. De telles pratiques dégradantes, perpétrées par des fanatiques bibliques, ne suscitent que le silence.

6. Multiculturalisme harmonieux (36/53)

Un multiculturalisme harmonieux, oui, à condition qu'il n'y ait pas de situations absurdes. Quelqu'un affirme : « Tenter de résoudre les problèmes multiculturels par l'antiracisme est inefficace et tout aussi néfaste que le racisme. » Commençons par une citation : « Quiconque aborde le droit sous l'angle du multiculturalisme constate rapidement que les contradictions du nouvel argument antiraciste apparaissent ici avec une clarté saisissante. C'est en réalité simple : on ne peut exiger simultanément l'égalité totale et le respect du droit étranger. C'est l'un ou l'autre. »

Modèle applicable.

On ne peut, par exemple, exiger simultanément l'égalité totale des droits pour les femmes migrantes et le respect du droit marocain, qui reconnaît le principe de la répudiation unilatérale par l'homme. (*B. Govaerts, De multiculturel*) rêve (*De nombreuses habitations mais une seule maison*), dans : Streven, 1989 : 11 (août-sept.), 987).

La raison logique est évidente, du moins pour ceux qui souhaitent raisonner logiquement, y compris en philosophie culturelle. Lorsque B. Govaerts affirme : « C'est l'un ou l'autre », cela se traduit en latin non par « vel » mais par « aut ». « Aut » représente ce qu'on appelle en ontologie – et donc aussi en logique – le principe de contradiction (cf. 1 ; 2).

Chez les Éléates (Parménide d'Élée (-540 av. J.-C.) et son école), on dit : « Ce qui est ainsi ne peut pas en même temps (parfois on ajoute inutilement, mais pour plus de clarté : « et du même point de vue ») ne pas être ainsi. » Si l'on présuppose une égalité totale et, simultanément, des droits unilatéraux masculins, on tombe dans ce que l'on appelle en mathématiques, depuis les Pythagoriciens, « l'absurde ».

Car – dans cette « hypothèse » (cf. 4 (méthode hypothétique platonicienne)) – la femme (marocaine) n'a pas de droits égaux.

Décision.

Avant de passer à quelques explications, voici d'abord ceci : la multiculture – et les pages précédentes ont, nous le croyons, plus que suffisamment prouvé (bien qu'inductivement) que nous vivons de plus en plus dans une multiculture – du moins sous une forme harmonieuse, c'est-

à-dire sans contradiction, n'est concevable et, en réalité, possible que si, par comparaison (cf. cf1 : méthode comparative), il apparaît qu'aucune des sous-cultures ne contredit une autre ; en d'autres termes : si aucune situation « absurde » ou « illogique » ne se présente.

CF37

6.1. Modèle d'application 1.- *Peur pour l'Afrique* (37/42)

Aster Berkhof, Angst om Afrika, Antw./Utr., 1969, 207u.. -

Le titre : « 21. Les dix défauts de l'Africain ». L'histoire se déroule au Kongo-Brazzaville. Le narrateur est un ingénieur toulousain (axé sur l'analyse comportementale).

1. Maladresse : donnez-leur un marteau et ils le laissent tomber ; laissez-les conduire un tracteur et ils oublient – encore et encore – de faire le plein. Ils en sont incapables.

2. Stupide : tandis que le Français pointait son front, il dit : « Ils ne l'ont pas ici ; ils ne travaillent pas avec leur tête ; -- ils ne comprennent jamais la cohérence de leur travail ; résultat : maintenant ceci, maintenant cela. »

3. Manque de créativité : face aux difficultés, ils restent impuissants ; au moindre écart par rapport à la routine, ils sont frappés comme par la main de Dieu, incapables qu'ils sont de trouver une solution.

4. Lenteur (inertie) : ils s'endormaient debout, c'est dire à quel point ils étaient « paresseux ».

5. Indifférence : ils ne manifestent pas le moindre intérêt pour leur travail ; le travail, tel que nous autres Occidentaux l'entendons, « ne signifie rien pour eux » (cf. 17 « Cette question ne signifiait rien pour eux »), — tellement ils sont « démotivés ».

6. Manque de fiabilité : on ne sait jamais — lorsqu'on embauche un Africain, si on le reverra le lendemain — tant ils sont imprévisibles.

7. Présomption : quand ils parlent, ils sont tous des « super-ingénieurs », c'est dire à quel point ils sont « arrogants » et prétentieux.

8. Égocentrisme : ils n'ont pas l'esprit d'équipe ; chacun ne pense qu'à soi-même. Ils sont vraiment égoïstes.

9. Exigeance : ils doivent être payés pour chaque doigt qu'ils lèvent.

10. Manque de maîtrise de soi : ils ne peuvent garder leur sang-froid une seconde ; les conversations se transforment en disputes en un clin d'œil ; ils sont incapables de distinguer un problème des sentiments que ce problème suscite en chacun d'eux ; la violence en est la conséquence ; ils se sentent insultés ou lésés très rapidement, à maintes reprises.

Voyez l'amère expérience de plus d'un Occidental contraint, jour après jour, de côtoyer des populations dites « primitives » dans un contexte professionnel occidental. Les conceptions des cultures archaïques concernant le travail et le sens de la vie diffèrent à tel point que ceux qui se revendiquent différentialistes sur ce sujet (cf. 2) ont certainement raison, dans une large mesure : la différence est parfois immense. À tel point qu'on ne perçoit plus, ou qu'on ne peut plus percevoir, toutes les profondes similitudes qui existent malgré tout. L'âme des Noirs est différente.

CF38

1. Une explication possible.

Dans la première année (WDM 108/110), nous avons brièvement mentionné le « principe de Grosse », qui affirme que « si économie, alors facteur principal » (cf. *E. Grosse, Die Formen der Familie und die Formen der Wirt(h)schaft*, Fribourg i. Br., 1896). -

Il se pourrait bien qu'une forme de vie économique, atavique (c'est-à-dire relevant d'une hérédité profonde), détermine encore profondément le caractère « inerte » (lent, au sens moderne du terme) des populations indigènes décrites dans l'ouvrage d'Aster Berkhof. Si nous voulons comprendre les cultures archaïques, il nous faut privilégier, outre les facteurs psychologiques et sociologiques, la stoïcisme économique et d'autres facteurs. Nous pensons pouvoir les trouver dans **L'Âge de pierre* de Marshall Sahlins. âge d'abondance*, Paris, 1978 (// *Stone Age Economics* (1972)), dont nous sommes l'un des Principes fondamentaux, brièvement abordés.

1. De nombreux économistes qualifient l'économie primitive d'« économie de la misère ». Sahlins répond à cela non pas par une « théorie », mais par des faits.

Note -- Remarque : les « faits » sont toujours et nécessairement aussi des interprétations (nous allons voir que Sahlins défend une position liée au concept de « primitivisme » de Susan Sontag). (cf. cf. 26 et suiv.).

2.1. Les conditions de la vie

Sahlins prend les « faits » (qui sont en réalité des données) tels qu'ils se présentent. parmi les groupes ethniques, dont les conditions de vie combinent a. l'inhospitalité de l'environnement de vie, b. la rareté des ressources, c. l'inefficacité des techniques.

Par exemple, les nomades cueilleurs et chasseurs des déserts d'Australie et d'Afrique du Sud, qui — aux yeux (= interprétation) d'ethnoéconomistes comme Herskovits (voir son * *Melville J. Herskovits**, **Anthropologie économique**, New York, 1952) — représentent l'incarnation de la « misère primitive ».

Les monographies, dans lesquelles sont analysés les Aborigènes d'Arnhemland (cf. 12, 32) et les Bushmen du désert du Kalahari, sont une représentation numériquement étayée de « faits » (par exemple, la durée du temps consommé par la productivité économique a été mesurée).

Constatations. -

Loin d'être soumis toute leur vie à une recherche effrénée d'une nourriture peut-être inaccessible, ces « marchands de misère » consacrent en moyenne un maximum de cinq heures, le plus souvent entre trois et quatre heures par jour, à un travail économiquement productif.

CF39

De ce fait : des moyens de subsistance suffisants pour une vie décente, au sens primitif du terme. Avec les précisions suivantes :

1. Ce travail quotidien est rarement ininterrompu ; des périodes de repos fréquentes l'espacent ;

2. Tous les membres du groupe n'y participent pas forcément en même temps :

- a. les enfants et les jeunes n'y participent que peu ou pas du tout ; b. même les adultes ne participent pas tous simultanément à la cueillette ou à la chasse ou La pêche au travail. – De plus : Sahlins note que ces données quantifiées récentes confirment les observations des voyageurs du XIXe siècle.

Décision. -

La thèse primitiviste de Sahlins affirme que ces Primitifs – une sélection parmi l'ensemble des cultures archaïques – représentent une forme d'économie d'abondance. Qu'entend un primitiviste par « abondance » ? « Si le travail est effectué rapidement et avec un effort léger, alors on obtient les infrastructures nécessaires à une existence décente. » Voilà, exprimée en termes platoniciens et « hypothétiques », la définition essentielle. Il apparaît donc clairement que Sahlins rejette le capitaliste contemporain et « moderne » comme unique norme pour le fondateur de l'abondance.

2.2. Le mode de production domestique (MPD). -

Sahlins a étendu ses recherches approfondies aux cultures agricoles néolithiques. Celles-ci sont — dans les limites de la situation actuelle (cf. 20 : l'objet) — encore observables aujourd'hui en Afrique, en Mélanésie, au Vietnam et en Amérique du Sud.

Incidemment: *J. Lizet, Economie ou société ? Quelques thèmes à propos de l'étude d'une communauté d'Américains*), dans : *Journal of the Association of Americanists* , ix, 1973, 137/175 - une analyse de la culture des Yanomami (Venezuela) - confirme parfaitement les affirmations de Sahlins.

Une analogie frappante.

Comme nous l'avons vu (cf. 2), l'analogie est à la fois différence et similitude.

(1) différence. – Les nomades de la jungle ou du désert, brièvement décrits ci-dessus, et les Les agriculteurs sédentaires de la période néolithique, qui, sans abandonner la cueillette, la pêche et la chasse, vivaient principalement des produits de leurs potagers, diffèrent, à première vue, fondamentalement les uns des autres.

(2) ressemblance . -- S'appuyant sur tout un ensemble d'échantillons inductifs, estime Sahlins a pu résumer les principales caractéristiques des nouveaux agriculteurs comme suit :

CF40

1. Domination – au sein de la « famille » (d'où le terme « domestique ») – de la division sexuelle du travail :

2. Domination – au sein de la société composée des familles – des idées « politiques » (au sens grec antique : organisation de la société) :

a. segments de production orientés vers la consommation (di. unités ségréguées) ;

b. accès indépendant aux moyens de production (les unités isolées fonctionnent de manière autonome en ce qui concerne l'exploitation de la nature) ;

c. relations centrifuges entre les unités de production (les Les familles isolées souhaitent vivre en autarcie (en grec « autarkic », et non « autarchic »). Les termes « segment », « indépendant » et « centrifuge » signifient essentiellement la même chose : une forme de privatisation primitive. Nous allons l'expliquer brièvement.

Fait frappant. – Les principales caractéristiques du système économique de Les agriculteurs néolithiques, qui pratiquent l'agriculture sur brûlis (défricher une parcelle de forêt ou de champ pour améliorer le sol), définissent également l'organisation sociale des cultures anciennes. Autrement dit : un groupe nomade itinérant, tout comme une tribu sédentaire, est composé d'unités de production et de consommation, à savoir des « foyers » et des « maisons individuelles », et présente deux caractéristiques :

a. la division sexuelle du travail prédomine au sein de la famille (= les femmes font un travail différent de celui des hommes) ;

b. Au sein de l'ensemble des familles, chaque « unité » économique (famille, foyer) fonctionne comme un segment indépendant. Même si un système d'échange structure le groupe nomade, celui-ci demeure, par essence, divisé en unités économiques indépendantes.

Décision

1. Les différences entre la première et la deuxième phase économique sont réelles (mode de vie différent, avec des concepts sacrés et des coutumes rituelles différents).

2. La structure de base est néanmoins identique.

L'idéal d'autosuffisance .

Les hippies et les militants de la Nouvelle Gauche radicale osent parfois s'inspirer de la « vie communautaire » des Primitifs (cf. 30 : communauté idéale). Or, cela nous semble une erreur.

CF41

a.1. Autosuffisance externe. -- Chaque communauté primitive - concernant le Le processus économique (de la production à la consommation)

visée, dans la mesure où les conditions parfois difficiles inhérentes à une situation primitive le permettent, à exclure toute relation avec les communautés voisines, dans la mesure où cela impliquerait une dépendance. Autrement dit : ils souhaitent vivre de manière autonome.

a.2. Autosuffisance externe. -

Au sein d'une telle communauté autonome, on produit le minimum nécessaire à la satisfaction de tous les besoins. Autrement dit, le mode de production domestique rejette aussi bien la surproduction que la sous-production, afin d'éviter d'avoir besoin des deux. Cela implique, par exemple, que l'établissement de relations marchandes est radicalement exclu. En effet, le marché suppose une interdépendance entre vendeurs et acheteurs, les premiers étant actifs, les seconds passifs.

Autosuffisance interne .

Dans le langage de Sahlins, il s'agit d'une « organisation centrifuge ». Chaque famille (ou foyer), c'est-à-dire chaque unité de production, ne pratique ni la surproduction ni la sous-production, afin de ne pas dépendre des autres familles. Traduit en un slogan : « chacun pour soi ». Ce qui met en évidence une privatisation manifeste. – « La famille s'est révélée être le rempart de l'intérêt privé, à savoir celui du groupe domestique, un rempart qui – en temps de crise – s'isole du monde extérieur et lève tous les ponts-levis sociaux, si ce n'est pour piller les potagers des proches. »

Autrement dit : tant que rien de grave ne perturbe la vie quotidienne de ces personnes, elles continuent, en tant qu'unités centrifuges, à respecter les liens de parenté », selon P. Clastres, *Préface*, 17s.

Aspect éthique et politique .

Depuis l'Antiquité grecque, le terme « éthico-politique » désigne le constat que toute société humaine développe des vertus et des défauts ; d'où l'importance que ces mêmes penseurs antiques accordaient à la conception d'une « polis » (société) idéale, voire utopique. À partir d'une analyse approfondie des Mazulu (vallée de Tonga), Sahlins explique la sous-production de certaines familles : elles étaient convaincues que la solidarité des ménages plus aisés leur était profitable ; si certaines unités de production « échouent », c'est parce qu'elles comptent sur « les autres » – par solidarité – pour les renflouer. En néerlandais du Sud, les fainéants comptent toujours sur les autres, « qui paieront la facture ». La privatisation, en d'autres termes, prévient l'inertie (la paresse), le « septième péché capital ».

Décision générale. -

Relisez maintenant, en gardant à l'esprit les observations de Sahlins et al. concernant les formes de travail primitives (cf. p. 37). Ce que l'ingénieur toulousain interprète comme de la « lenteur », par exemple, n'est peut-être rien d'autre que la trace atavique, encore présente dans l'inconscient collectif, qui détermine la vie inconsciente de ces populations autochtones. Or, au regard de l'éthique du travail moderne, le contraste est si marqué qu'il en devient presque contradictoire et engendre un dilemme (une alternative exclusive).

On comprend mieux maintenant pourquoi *Valérie Ott*, cf. 12, titres : *s'Adapter ou disparaître* (S'adapter ou disparaître). Un conflit culturel est, dans un tel cas, inévitable. Ces conditions sont inévitables. On ne peut vivre simultanément dans un monde archaïque-autarcique et moderne-capitaliste. Tenter de les concilier dans une « synthèse » (le prétendu multiculturalisme harmonieux) est absurde.

6.2. Modèle d'application 2 : Éducation laïque française et multiculture (42/53)

Nous abordons le conflit « tradition/modernité » que nous illustrons actuellement, en deux étapes.

« Regarde » dans l'éducation laïque française et le multiculturalisme.

« Look » est le mot à la mode anglo-saxon pour désigner l'apparence que l'homme moderne se forge en fonction de la mode.

A. Bosshard, *Blouses grises, voiles blancs*, dans : *Journal de Genève* 24.10.1989, L'article aborde, du point de vue du regard, le conflit culturel qui, entre-temps, a également éclaté dans notre petit pays, entre la culture française libérale et laïque et la culture islamique orthodoxe. Nous laissons la parole au journaliste, tout en apportant ici et là des précisions historiques (qui ne figurent pas dans l'article).

-- 1. Jules Ferry (1830/1893)

Il était un homme politique français et a siégé au gouvernement à plusieurs reprises. Il est surtout devenu célèbre pour son plaidoyer en faveur d'un enseignement public obligatoire, gratuit et laïque.

Tous les garçons et toutes les filles, selon lui, quelles que soient leur origine ou leur culture, ont droit au savoir. Ferry qualifiait une école de « publique » dans la mesure où elle garantit la coexistence – exprimée, sur une

certaine période, par la blouse grise identique pour tous – des enfants catholiques, protestants, juifs, musulmans et agnostiques.

Un contenu commun était, en principe, imposé à tous, à savoir la modernité française des Lumières.

CF43

Ce type de culture avait son « dieu », à savoir la raison et la connaissance. Elle avait ses « prêtres », à savoir les enseignants. (...) Sa « foi messianique » constituait la mission culturelle de la France (dans ses colonies). Son jacobinisme consistait à uniformiser les cultures locales au sein de l'« Hexagone » (note : l'hexagone est une métaphore pour la France).

Bosshard a peut-être raison : sommes-nous en train d'écouter Alain Minc, *La machine égalitaire*, Paris, 1987, p. 29 : « L'égalité à la française se résume à l'uniformité, à la réglementation et aux normes (cf. 14 : Feyerabend). L'égalité à l'américaine se résume à la différence, au flou des règles et au marché. – Naturellement, il n'existe pas de modèle unique de similitude qui soit, en soi, le meilleur : tout au plus, il est, dans une plus ou moins grande mesure, adapté aux circonstances et au contexte (...). »

L'école française est un parfait exemple de la « démocratie » française : « visant l'égalité, privilégiant l'unité, et adoptant un modèle paternaliste. Ceci est radicalement en contradiction avec les principes individualistes et pluralistes des États-Unis et de l'Angleterre. » – Minc le réaffirme (oc., p. 188) : l'intégration, c'est-à-dire l'inclusion d'éléments non français (par exemple, des cultures étrangères), dans la culture française diffère de l'intégration « à l'américaine » (oc., p. 112).

« S'enflammer pour des différences, fabriquer du “français” sur le même modèle – hier pour faire un soldat, aujourd'hui un élève ou un contribuable – ce sont des habitudes tenaces et difficiles à combattre. » On le voit : Minc tient un discours très similaire. « L'égalité à la française détermine encore aujourd'hui la politique d'immigration. Elle s'exprime par “Tous unis, tous pareils”. C'est devenu notre spécialité. L'assimilation (cf. 2) se réalise grâce à l'identification au modèle national, où l'école fait office de creuset et où les différences culturelles sont gommées. » (Oc. 187). Oc. 189 parle de « système identitaire ». Oc. 29 parle également de « syncrétisme français ». À la page 28, Minc tient aussi explicitement Jules Ferry pour responsable du rôle assimilateur de l'école française.

Décision:

Les « identités » distinctes des autres cultures ne sont pas perçues comme un enrichissement pour les Français, mais comme autant d'obstacles à l'assimilation.

CF44

Note -- Les Lumières - dans les pays anglo-saxons, les « Lumières », dans L'« Aufklärung » allemande, les « Lumières » françaises – dominant aux États-Unis. Elles dominent également en France. Mais la mentalité des « esprits éclairés » américains – perceptible dans leur façon d'appréhender tout ce qui est « différent » de la « modernité » française – présente, comme nous l'avons maintenant clairement établi, des variantes.

En France, l'élément révolutionnaire et l'assimilationnisme sont particulièrement manifestes : la « raison », jadis vénérée comme une « déesse », est considérée comme identique chez tous les peuples. Des variantes telles que l'islamique ou le basque sont bannies comme « barbarie des siècles passés » (l'abbé Grégoire, opposant aux langues régionales, par exemple, au nom de la « raison universelle », où « universel » doit être compris comme uniforme, et non analogue). C'est là le langage assimilateur.

-- 2. Bosshard

Il perçoit deux contradictions majeures qui menacent l'assimilation des Lumières françaises.

2.1. L'école française avait pour credo – en gros – la « figure » (au premier plan), qui était le rationalisme, sur son « arrière-plan », qui constituent les religions judéo-chrétiennes.

Ainsi, l'obligation unique et uniforme pour tous les peuples – sur un fond judéo-chrétien (qui constitue le « passé » conquis) – de défendre la rationalité moderne comme valeur suprême, se trouve répartie entre une multitude de cultures au sein de l'UNESCO, système multiculturel par excellence. Et ce, de telle sorte qu'à l'échelle planétaire, les cultures non juives, non chrétiennes et non éclairées ne sont plus considérées comme inférieures (« *la barbarie des siècles passés* »), mais comme égales.

2.2. La seconde contradiction se situe au niveau des grands systèmes économiques – sur le Premièrement, le marché de l'euro – certainement après

le 1er janvier 1993 – et l'immigration massive, qui y est en partie liée, renforcent indirectement (CF 38 : si l'économie est le facteur principal (Grosse)) le multiculturalisme.

La jeunesse. -- Si l'on interroge — selon Bosshard — n'importe lequel de nos jeunes, il trouvera ridicule que ses camarades se voient interdire, d'en haut, de s'habiller (CF 44 : regarder) à l'école comme ils le souhaitent.

Les jeunes perçoivent le style vestimentaire comme l'expression de liens affectifs et d'affinités. Plus particulièrement : le besoin d'affirmer son identité à travers les vêtements n'a jamais été aussi fort chez les jeunes ; le respect des différences n'a jamais été aussi manifeste.

CF45

Conséquence : exercer des pressions d'en haut dans de tels cas – que ce soit ou non au nom de Les « principes sacrés » – pour les jeunes, semblent quelque chose de typique des générations plus âgées. "Refuser le voile à ces jeunes Maghrébins (ou Turques), voilà le scandale, voilà l'anachronisme". Voici les mots avec lesquels Bosshard conclut son article.

Note : Le terme « Mag(h)rebien (filles) » vient du terme Maghreb (arabe : al-Maghrib (le soleil couchant), utilisé pour désigner les pays situés entre l'océan Atlantique, la mer Méditerranée occidentale et le Sahara, à savoir le Maroc, l'Algérie et la Tunisie (pays de l'Atlas).

-- 3. La laïcité française et l'intégration des « intégrismes » :

- Tout d'abord, quelques termes.

a. Intégralisme. – Ce terme désigne l'attitude face à la vie et la doctrine qui cherchent à préserver intact un système traditionnel – de préférence religieux (du latin « integer », intact, non mutilé). Il s'agit d'une forme de préservationnisme ou de conservatisme. On parle ainsi d'« intégristes » catholiques.

b. Fondamentalisme . – Ce terme désigne l'attitude face à la vie ou à la doctrine qui vise à préserver intacts les fondements d'un système. Les recherches fondamentales ou une crise des fondements ne sont donc pas tolérées. – On constate que l'intégriste est d'emblée aussi fondamentaliste : il ne faut pas toucher aux fondements (sacrés) ! – Le problème est là : un système intégriste ou fondamentaliste qui souhaite rester intact – s'il se

retrouve au sein d'un système multiculturel – risque d'entrer en contradiction avec ce dernier.

Alain Rollat, La France laïque est en moi, dans : *Journal de Genève* 24. 10.1689, sera servir de fil conducteur à l'analyse. – D'emblée, l'auteur note que l'islam est la deuxième religion la plus importante en France, compte tenu du nombre élevé de ses pratiquants.

Le dilemme.

Les récentes controverses autour du port du « chadoor » (voile sacré) par les jeunes filles musulmanes, comme le prescrit le livre saint, le Coran, créent un dilemme : soit la laïcité, la neutralité à l'égard de la religion, voire une vision du monde fondée sur la séparation de l'État et de la religion, soit la tolérance.

CF46

Les raisons.

Rollat en voit deux.

a. Le dilemme délibéré devint aigu : il suffisait que deux jeunes filles de La famille islamique du collège de Creil, où ils avaient initialement convenu de ne plus porter de shadoor en classe, a soudainement changé d'avis à l'instigation de son père.

b. Le dilemme délibéré devint encore plus aigu : il suffisait que quelques centaines Des fondamentalistes islamistes – bien que désapprouvés par la majorité des associations islamiques – ont manifesté un dimanche récent à Paris « au nom du droit de porter le voile ». La France, république laïque, se trouve ainsi confrontée à une contradiction multiculturelle.

La division parmi les politiciens.

Même les socialistes sont en désaccord entre eux. Eux, comme les autres partis, sont partagés entre :

a. la protection des droits des enfants, la neutralité en matière de religion, le caractère public (cf. 42) de l'école, qui tient tous les « fanatismes » hors de son domaine,

b. la tolérance comme idéal, le droit à la différence,

c. « xénophobie » (aversion envers les étrangers ; pensez aux partis d'extrême droite comme ceux-ci) de Le Pen), qui est alimentée par cela, le mécontentement de la communauté islamique.

Les loges maçonniques.

Le dilemme s'aggravait : la principale branche de la franc-maçonnerie française, le Grand Orient (le Suprême Conseil du Rite français de ce type de société secrète, appelée « loges »), a été – depuis le rôle historique des loges lors de la révolution de 1789 – un facteur déterminant dans l'instauration de la laïcité, la séparation de l'État et de la religion. Or, à l'initiative du Grand Orient, des femmes sont intervenues.

a. Madame Danièle Mitterrand a provoqué ce nouveau tournant dans le débat. L'épouse de François Mitterrand, le président (et socialiste), a invité les défenseurs de la laïcité à accueillir toutes les expressions religieuses.

b. Les figures de proue du « Grand Orient de France » furent, immédiatement, pris d'assaut par des manifestations, qui provenaient pour la plupart des femmes, qui

(i) être des femmes franc-maçonnes actives et

(ii) de plus, et particulièrement nombreux parmi les enseignants, ils exigeaient une réponse immédiate. Correction !

CF47

Lors d'un banquet républicain à Créteil, dans le Val-de-Marne, la rectification tant attendue eut lieu. La porte-parole de l'Obéissance civile, qui compte près de quatre cent mille membres en France, orienta le débat vers la question de l'émancipation des femmes.

(i) Chaque jour, à la télévision française, on peut entendre des politiciens de tous bords, y compris des non-socialistes, argumenter comme suit : nous sommes une république laïque, avec son éducation « publique » ; quiconque, par exemple, porte un emblème religieux dans un contexte éducatif, commet une forme de liberté qui constitue une attaque contre la liberté de ce qui est enseigné, car il/elle impose son opinion à ses camarades de cette manière indirecte.

(ii) Les dames franc-maçonnes, cependant, ajoutent à cela une dimension typiquement féministe Ajoutons l'argument suivant : quiconque porte le chaud dans un contexte éducatif arbore le symbole de l'« aliénation »

(littéralement : appropriation, c'est-à-dire le fait de prendre pour acquis ce qui appartient à autrui), que l'on peut traduire par « dépossession » – celle-ci perpétrée par la mainmise du clergé sur le pouvoir des intégralistes islamiques. – Nous allons maintenant préciser cet argument.

L'argument féministe.

Cela se décompose en deux parties méthodologiquement bien divisibles.

(A). -- Les trois grandes religions monothéistes « supérieures ».

Le problème global est le suivant : le port du voile islamique est de nature très similaire au port de la kippa ou de la croix ; autrement dit, une approche globale est nécessaire.

(B).-- Le sous-problème. -

(1)a. L'Islam. -

Derrière cette attitude dominante – qui ne le voit pas ? – se cache l'« aliénation » (la privation des droits) des femmes. Une fois les concessions faites concernant le voile, alors – pour les élèves – a. l'éducation physique, b. les cours de sciences naturelles, c. l'éducation sexuelle – toutes interdites aux femmes au sein de l'Association islamique intégrale – seront introduites. Ces trois points sont, selon les souhaits des autorités spirituelles, réservés aux hommes.

(1)b. En Algérie, en Égypte

Là, par exemple, des femmes musulmanes s'opposent à la pratique du Tchad dans le cadre de sa libération fondée sur l'émancipation des femmes.

Note : - Madbouli, le célèbre éditeur de - non toléré dans un contexte islamique - La librairie du Caire publiait, outre des traductions de Sartre, Camus, Beckett et Ionesco, les ouvrages de la féministe égyptienne Nawal el-Sadawi, qui dénonçait l'excision du clitoris pratiquée sur les femmes musulmanes.

CF48

Résultat : Madbouli est boycotté dans tout le monde islamique (Cfr. *L. Deonna, Les écritures du Caire*, dans : *Journal de Genève*, le 4 novembre 1989. Autrement dit : les dames franc-maçonnes françaises savent de quoi elles parlent. parler.

(1)c. La question des francs-maçons français

On peut donc lire : « Faut-il, au nom d'un certain différentiisme (cf. 2:37), autoriser légalement l'excision du clitoris dans notre France ? Faut-il, pour

les mêmes raisons, interdire par la loi la pilule abortive ? Faut-il, sur la base de prémisses différentiistes, nier aux femmes le droit de décider selon leur conscience personnelle ? »

Remarque : Celui dont nous parlons n'est certes pas une autorité absolue, mais – dans ce contexte On le voit – il a du poids. Le colonel Kadhafi, dirigeant libyen et fervent islamiste, a déclaré très récemment devant le Congrès général du peuple (parlement libyen) au sujet des intégristes libyens : « Ces nouveaux hérétiques sont plus dangereux que le cancer ou le sida. »

De plus, il rencontre des difficultés liées à la présence d'un groupe armé : un groupe de fondamentalistes armés s'est retranché au sud de Benghazi (dans l'est de la Libye) et menace de tirer sur quiconque s'approche. Rappelons que la Libye, par exemple en février 1987, a jugé nécessaire de réprimer par la force les manifestations intégristes.

Décision:

Les propos des francs-maçonnnes françaises sont étayés par des informations solides.

(2) Le judaïsme. -

Nous l'avons simplement entendu mentionner pour des raisons liées au port de l'emblème par excellence, peut-être la « kippa » (la calotte).

Les francs-maçonnnes françaises affirment : ce que les islamistes intégristes imposent, par exemple, aux jeunes femmes, peut être interprété comme étant de même nature que l'interdiction en Israël imposée à une jeune fille juive falasha extrêmement douée pour le tennis, parce que « le rabbin » lui interdit de porter des shorts et de participer à des compétitions le jour du sabbat (samedi) ; elle ne pourra jamais réaliser son immense talent.

3. Le catholicisme .

Les franc-maçonnnes françaises raisonnent ainsi : « Où se situent la liberté et l'égalité des femmes et des hommes – et donc de la modernité –, sachant que la pression exercée par le Vatican a entraîné la persistance, dans toute l'Amérique latine, de systèmes politiques hostiles au droit à l'avortement, à la contraception et au divorce ? »

CF49

Décision: --

Les héritières spirituelles des femmes révolutionnaires de 1789 ont tiré la sonnette d'alarme contre ce qu'elles appellent « la Bastille intégriste » (*note* : la Bastille était autrefois la prison d'État à Paris ; au fil du temps, elle est devenue le symbole de l'arbitraire des monarques français de l'Ancien Régime (= Absolutisme), car on pouvait y être emprisonné sur la base d'une simple « lettre de cachet » ; cela a incité les manifestants à prendre d'assaut et à occuper la Bastille le 14 juillet 1789).

Le principe de base est ici la séparation de l'État et des Églises, ou des religions. Selon cette interprétation :

(i) ils dénoncent la position de pouvoir du clergé islamique et

(ii) ils soulignent le fait que

a. bien que le droit à la différence soit un rempart contre le totalitarisme,

b. le droit à l'égalité en matière de droits après tout - comment on les appelle - la libanisation coupe le passage de la France.

Note – On sait que la tragédie du Liban réside dans le fait qu'il est pratiquement devenu un État vassal de la Syrie et est « gouverné » par de nombreuses autres puissances. La « libanisation » ne signifie donc rien d'autre qu'« aliénation », le fait que ce qui appartient à la France soit, de fait et de manière perfide, approprié par des systèmes intégristes.

Une question simple.

La question que l'on peut poser à ces penseuses féministes (et à celles qui raisonnent par analogie) — à juste titre — est la suivante.

(1). -- *EW Beth, La philosophie des mathématiques (de Parménide à Bolzano)*, Antw./ Nijmegen, 1944, 19, écrit : Zénon d'Élée (+ -500/...), élève du fondateur par excellence du rationalisme occidental (Parménide), est connu pour ses soi-disant « paradoxes ». Selon *Clémence Ramnoux, Parménide et ses successeurs immédiats*, Éd. du Rocher, 1979, 158 et suiv. (Techniques de formalisation), cette forme d'argumentation se résume à ceci :

a. son maître, Parménide, affirme quelque chose ;

b. les opposants de Parménide réfutent cette affirmation (antologia);

c. Zénon réfute ceux qui le réfutent (antilogia).

Ramnoux, spécialiste de l'éléatisme, résume : Zénon est plutôt un « dialectique », c'est-à-dire qu'il formule l'antilogie de l'antilogie.

(2) Beth cite la description de la pensée zénonienne par Aristote :

(i) j'ai admis que mon professeur ne fournit pas de preuve absolue de ce qu'il affirme, mais seulement des arguments qui rendent sa thèse probable dans une certaine mesure (ce qu'on appelle en termes aristotéliens une preuve « dialectique ») ;

CF50

(ii) mais vous aussi - les réfutateurs - ne fournissez pas à votre tour une preuve absolue de votre proposition, mais seulement des arguments qui - même votre opinion opposée - la rendent probable dans une certaine mesure.

En bref :

De même que (mon professeur), vous non plus (ses réfutateurs : l'apodictique (qui, dans l'usage aristotélien, signifie une preuve « absolument conclusive ») ne fournissez pas de preuve.

Note – Le rationalisme des Lumières modernes est mortel dans ses fondements. est affecté par une ligne de raisonnement analogique, est expliqué en détail par un étudiant du célèbre épistémologue *Karl Popper* (1902/1994), connu pour son * *Logik der Forschung* * (1934), à savoir * *W.W. Bartley**, **Flucht ins Engagement**. (*Versuch einer Theorie des offenen Geistes*), Munich, Szczesny Verlag, 1962 (// *La retraite vers l'engagement*).

Bartley, un rationaliste moderne radical, admet : ni le rationaliste cartésien (« intellectualiste ») (cf. cf. 24) ni le rationaliste « empiriste » lockien

--

(Note : J. Locke (1632/1704 ; connu pour son *Un essai sur l'humain Compréhension* (1692) ; Locke est l'équivalent anglo-saxon du Français Descartes (*René Descartes* (1596/1650; *Discours de la méthode, Dioptrique, Météores, Géométrie* (1637), -- généralement seule la première partie du titre est mentionnée) -- fournit la preuve absolue et apodictique des prémisses à partir desquelles elles procèdent.

La critique acerbe de théologiens principalement protestants tels que Karl Barth, Emil Brunner, Reinhold Niebuhr, Paul Tillich et d'autres — collectivement connus sous le nom de néo-protestants — se fonde sur le raisonnement suivant : ni vous — rationaliste moderne — ni moi — croyant en la Bible — ne fournissez de preuve absolue de vos présuppositions. — Voilà ce qui peut servir de piédestal au postmodernisme.

Décision. -

Platon d'Athènes est régulièrement critiqué pour son éléatisme, clairement exposé dans sa méthode hypothétique en deux parties (cf. 4 ; 20 ; 36). Mais ici encore, pour la énième fois, cette méthode (non pas une mode, et certainement pas une « idéologie ») nous donne les éléments pour remettre en question le rejet « absolu » par les Magoniennes françaises du port du chaud par les jeunes filles musulmanes : le musulman peut, tout comme Zénon, dire : ni vous ni moi ne fournissons de preuve rigoureuse et absolue de vos présuppositions séculières (platonicien : hypothèses, non preuves), mais seulement des hypothèses probables.

CF51

La « question simple » est donc la suivante : « Comment savez-vous, avec une certitude complète et absolue, que vous, et vous seul (exclusivisme), avez entièrement raison ? »

C'est plus que flagrant : les dames franc-maçonnnes « n'en savent rien non plus ». Pourquoi ? Parce qu'elles ne posent même pas la question de ses fondements (platoniciens : hypothèses) comme tels, mais raisonnent plutôt à partir de ce qu'elles « ressentent » comme certain : leurs axiomes. Ce qui, en langage platonicien, relève d'une pensée « synthétique » (moderne : axiomatique déductive), alors qu'il faudrait raisonner de manière analytique (réductive).

-- *Dédramatisation islamique.* --

L'islam n'est d'ailleurs pas un bloc indivisible d'affirmations.

En l'état. — Paris, 23 octobre 1989 (Reuters). Cheikh Tedjani Haddam, recteur de la mosquée de Paris, est intervenu dans la polémique concernant le voile islamique et l'école laïque. Il a appelé à la dédramatisation et au dialogue.

Dans un entretien accordé au Monde, le cheikh Haddam nous rappelle que

(1) la récitation du Tchad n'est pas une « obligation » pour les femmes musulmanes, mais plutôt une « recommandation »,

(2) La laïcité peut être définie comme la sauvegarde pour tous, sans distinction, du droit à une opinion personnelle ainsi que du droit à la libre expression de cette opinion, sans aucune pression.

Note – Il est clair : le rationalisme français moderne n'a pas le monopole. en matière d'interprétation des « droits de l'homme ». Même les esprits non

éclairés possèdent une certaine « rationalité », non pas la rationalité éclairée, mais une rationalité « traditionnelle ».

En outre : n'avons-nous pas vu, cf. 13, que le magazine *Autrement*, parlant de ce qui est tout à fait « traditionnel », les indigènes d'Australie, les désigne comme : « Les Aborigènes : un peuple d'intellectuels » ?

Le chapitre 14 nous a présenté la position de Feyerabend : la « raison » dans sa scientificité éclairée-rationnelle risque d'avoir un effet appauvrissant, car, dans son exclusivisme, elle promeut une uniformité monotone (assimilisme) sur toute la planète.

Voir aussi cf. 18. Voir en particulier cf. 21 : pour comprendre fidèlement une culture traditionnelle, possède-je, en tant que penseur non traditionnel, a. les présuppositions nécessaires et b. surtout suffisantes ?

Le chapitre 21 nous a notamment appris l'ordre « prémoderne (traditionnel)/ moderne/ postmoderne », où « postmoderne » signifie inclusif, – également en termes de « rationalité ».

CF52

— **Dédramatisation laïque.**

Non seulement l'intégrisme, mais aussi la laïcité peuvent être aplatis. - Eugene Spüller : De la laïcité exclusive à la laïcité inclusive .

Échantillon biblique : *Al. Rollat, La République est-elle trop bonne fille ?*, dans : Journal de Genève 07.11.1989.-

1.-- Fait. -

Pour prouver qu'en fait, en faveur d'un laïcisme intransigeant et exclusif, il n'existe que des arguments « dialectiques » (= probables), voici ce qui suit : Michel Rocard, Premier ministre socialiste, a pris la défense de Lionel Jospin, ministre socialiste de l'Éducation nationale, qui est accusé, au sein de son propre camp, d'avoir « capitulé » devant les intégristes musulmans.

Après tout, L. Jospin avait refusé d'exclure les jeunes filles voilées du chador de l'enseignement « public ».

2.1 .-- L'argumentation. -

M. Rocard a réfuté l'argument des « extrémistes de la laïcité », qui « interprètent » le port du voile en question comme une expression de fanatisme et de prosélytisme (*Note* : campagne de recrutement), – deux choses contraires aux principes de l'école « républicaine ».

« La laïcité, dit Rocard, est l'une des valeurs de mon gouvernement. Refuser l'exclusion est l'un des principes de ce gouvernement. Voudrait-on nous condamner à n'avoir d'autre solution que de "sacrifier nos valeurs ou d'abandonner nos principes" ? La difficulté réside là et nulle part ailleurs ;

2.2.-- L'argumentation initiale. -

Quelle théorie fondamentale défendent les socialistes laïques comme Rocard et Jospin ? « Vous, Rocard/Jospin, vous refusez de prendre position », rétorque le camp socialiste.

« Absolument pas ! Cependant, je refuse le choix réducteur. Une telle position reviendrait, concrètement, à interpréter la laïcité et le refus de l'exclusion comme des concepts radicalement opposés. – Je choisis de créer les conditions qui permettent à la laïcité et au refus de l'exclusion d'aller de pair. (...) » Ainsi s'exprimait le Premier ministre français.

2.3.-- Eugene Spüller : une nouvelle tolérance .

(un) Sous la Troisième République, il y eut un mouvement contre-révolutionnaire, quelque peu couvert par la hiérarchie de l'Église catholique de l'époque, active et désireuse d'annuler la Révolution française de 1789.

CF53

Partant de ce constat, J. Ferry appela à un « militantisme anticlérical » en 1881. C'est dans ce contexte qu'il mena sa sécularisation de l'éducation.

La position de Rocard/Jospin s'inspire non pas de Ferry, mais d'Eugène Spüller, son successeur. Spüller était ministre de l'Éducation et des Affaires religieuses en 1894. Le gouvernement, dont il était membre, souhaitait alors rassembler la gauche et le centre. Partant de ce constat, Spüller prônait, concernant la laïcité, « un esprit nouveau ». Il affirmait : « Un véritable esprit de tolérance éclairée, humaine et supérieure – une tolérance qui privilégie non seulement la liberté de pensée, mais aussi l'amour du cœur. »

-- 3. Une supposition. -

Apparemment, Rocard/Jospin comptent sur les jeunes filles musulmanes, par exemple, sous l'influence du processus d'émancipation qui est normalement à l'œuvre dans le milieu éducatif laïcisé, pour qu'elles finissent par se débarrasser elles-mêmes de leur fondamentalisme.

À cela s'oppose – comme le souligne Rollat – un fort courant idéologique de laïcité intransigeante et, par conséquent, exclusivement moderne, d'une part, et d'autre part, un corps enseignant dont une partie – comme nous l'avons vu au cf. 47 (quatre cent mille + le reste) – croit très confiante accomplir une « mission civilisatrice » (A. Rollat), une mission culturelle dirigée contre tout fanatisme, grâce à des leçons de « morale laïque » et d'« instruction civique », tempérées par le désir de laisser intacte la liberté de conscience de chaque enfant – y compris la liberté intégriste.

Décision:

a. Ce « Kulturkampf » (lutte culturelle), en France l'une des nombreuses manifestations de la dualité « traditions/Lumières » et « prémodernité/modernité », est en plein développement et demeure – comme toute véritable « crise » – encore indécise. En ce sens, la politique culturelle de Rocard et Jospin est un pari.

b. Conformément au cf. 51, nous pouvons affirmer à juste titre que les femmes franc-maçonnes Les socialistes modernes, comme Rocard et Jospin, adoptent une perspective postmoderne. À partir de faits et d'arguments historiques très éphémères, nous évaluons l'impact des philosophes modernes – toujours présents aujourd'hui – sur notre vie quotidienne. Les penseurs de la modernité ont fait plus que simplement « interpréter » intellectuellement le monde ; ils l'ont transformé.

CF54

7. Un milliard deux cents millions de Chinois (54/62)

Un échantillon minuscule. Les études culturelles ne sont pas une discipline facile. Ce qui précède l'a déjà amplement démontré. Du moins si l'on aborde l'analyse culturelle dans un esprit platonicien, en prêtant attention aux faits et à leurs hypothèses.

Jusqu'à présent, l'accent a été mis davantage sur les civilisations primitives (et leurs présupposés ou « éléments »), sauf dans les dernières pages, où l'une des trois grandes religions monothéistes de l'Occident a été abordée comme un modèle applicatif de « Tradition » en conflit avec la « Modernité ».

Intéressons-nous maintenant à la Chine, qui a fait la une de l'actualité suite au massacre de la place Tiananmen dans la nuit du 3 au 4 juin 1989,

à la répression qui s'en est suivie et au retour à une politique plus dure contre la « libéralisation » politique. Pendant sept semaines, des étudiants réclamant la participation politique, inspirés par la perestroïka (restructuration) et la glasnost (transparence) de Mikhaïl Gorbatchev, ont occupé la plus grande place du monde en Union soviétique. En termes analytiques, il s'agit de la « figure » ou du premier plan.

Le contexte peut se résumer ainsi : depuis fin 1978, Deng Xiaoping a introduit des réformes économiques, à l'instar de nombreux pays socialistes lassés de la stagnation de l'économie planifiée. Le texte qui suit privilégie ces réformes et examine leur impact culturel.

La méthode. -

Dans Rhétorique 117/119 (L'Idylle romantique), un extrait de *St.W. Mosher, Voyage en Chine interdite*, New York/Londres, 1985, p. 42 et suivantes, nous avons rencontré un Description détachée. L'auteur observe un village chinois au loin. — On peut toutefois aussi l'appréhender de manière herméneutique.

Dans **De filosofie van de levensloop**, 05/06 (**Levenshermeneutiek** (W. Dilthey)), nous apprenons que, suivant les traces de Schleiermacher et von Savigny, Dilthey concevait la « science spirituelle » comme une tentative de **Verstehen** (comprendre) l'**Erlebnis** (expérience vécue) de son prochain, à travers son **Ausdruck** (comportement extérieur). Tenter de comprendre la vie intérieure de son prochain à partir de signes, par l'empathie : voilà la méthode de compréhension globale.

CF55

En termes platoniciens : moi, vivant ma vie intérieure, je m'efforce de comprendre les phénomènes (« ta fainomena ») manifestés par mes semblables, à partir d'« hypothèses » (« di elements », « stoicheia », présuppositions) de leur vie intérieure, fondées sur une similitude minimale et essentielle (« l'axiome de similitude ») entre ma vie intérieure et celle de mes semblables. Cette compréhension ne repose pas sur une simple « observation » distante et indifférente (le regard détaché), mais sur – voir FLL 49 – une coexistence intime (dialogue), de préférence au degré de l'amitié (comme l'explique Platon dans la Septième Lettre). Le texte qui suit s'appuie pleinement sur ce contact plus étroit (« rencontre »).

Exemple de bibliothèque : *Daniel Glinz, New Look : les habitudes neuves du tourisme Chinois*, dans : *Journal de Genève* 13.02.1987. -

Nous suivons le texte à la lettre, autant que possible. Il est important de noter que, comme le soulignait Platon, un échantillon unique – ce qu’il appelait un « phénomène » – est, vu par induction (cf. 3,18, 30), extrêmement faible, compte tenu du nombre considérable d’habitants de la Chine, mais il constitue néanmoins – pour parler ontologiquement – « quelque chose ».

Introduction. -

La Chine est en pleine modernisation. Par conséquent, elle adapte son accueil des « étranges créatures » à des idées (révolutionnaires pour ce pays) concernant le tourisme de masse (...). Parmi les nombreuses conséquences collatérales de la libéralisation post-maoïste de l’économie chinoise (depuis fin 1978), on observe qu’un vieux vice « capitaliste » « contamine » les esprits : le désir, le désir ardent, de s’enrichir rapidement et sans effort (...).

7.1. Informations pour les touristes 55/58)

1.1. Les nouvelles infrastructures touristiques.

En cinq ans, le prix des chambres d’hôtel a quintuplé. Pourquoi ? Le gérant d’un établissement pékinois nous livre une « explication logique et brillante » : « Nous allons rénover l’hôtel. Or, pour cela, il nous faut de l’argent. Nous augmentons donc le prix des chambres. » Mais en quoi consiste réellement cette « rénovation » ? Souvent, elle se résume à l’installation d’un téléviseur japonais – par snobisme, bien sûr – ou à l’aménagement d’un bar avec des décorations dignes d’un sapin de Noël. Vient ensuite l’« inauguration », qui s’accompagne généralement d’un grand nettoyage final.

CF56

Le service .

Le « service » est tout à fait acceptable le premier mois, mais une fois ce délai passé, lorsque la curiosité du personnel pour son nouvel environnement de travail s’estompe, on retombe dans les scènes douces-amères de l’hôtellerie chinoise. Au petit-déjeuner, par exemple, demander une deuxième tasse de café ou trois cuillères de confiture (sur la soucoupe pour huit personnes) relève de l’impossible.

Par exemple, n’allez pas jusqu’à demander du thé avec une telle audace : « Le thé n’est plus disponible. » Au bar, ce que le client demande est toujours indisponible. Pourtant, le personnel trouve toujours un prétexte « brillant »

pour justifier l'absence de boissons ou la lenteur du service : « Le cadenas du frigo ne fonctionne plus » (ce qui n'a absolument aucune importance, puisque ce frigo est toujours vide de toute façon).

Le lendemain, le message indique : « Le caissier de service vient de partir avec la clé de la caisse dans sa poche. » Trois semaines plus tard, le client, qui revient précipitamment commander une boisson – légèrement surpris –, découvre que le même caissier est toujours en train de partir – avec la même clé dans sa poche.

1.2. Examinons quelques « arguments ».

a. « En réalité, les étrangers n'apprécient pas le thé chinois. » Preuve : ces « étrangers » y ajoutent du sucre. Conclusion : pour satisfaire ce goût, « les Chinois » ont rendu le café obligatoire. (...)

b. Comme mentionné précédemment, le bar est un phénomène récent en Chine. Mais cette barre est aussi là par sécurité. « Pour plaire aux étrangers », surtout s'ils ne souhaitent pas se coucher à 21 h, comme les Chinois. Que des boissons soient servies ou non dans un tel « bar » est tout à fait accessoire. Ce qui compte, c'est que ce « bar » – symbole de modernité – soit mentionné dans les prospectus. (...)

2. Les grands hôtels de luxe.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est précisément la mauvaise réputation de l'hôtellerie chinoise traditionnelle qui a favorisé l'émergence des « grands hôtels de luxe ». Financés par des capitaux mixtes et gérés par des chaînes hôtelières internationales, ces établissements accueillent une clientèle touristique aisée, qui réserve ses chambres directement depuis l'étranger. Le confort y est indéniable.

CF57

Pourtant, ces « cages dorées » ont perdu leurs caractéristiques chinoises, succombant aux « défauts de l'Occident matérialiste ». Prenons par exemple le Golden Flower à Xi'an, l'hôtel le plus somptueux de toute la Chine.

(1) À sa grande surprise, le client constate qu'il n'y a même pas de thermos dans les chambres. Lorsqu'il appelle pour en obtenir un, on lui répond : « Nous pouvons toujours vous fournir du thé noir. » – « Non : je voudrais un thermos avec quelques feuilles de thé vert. On en trouve dans tous les hôtels de Chine. » Une voix du « service » rétorque avec un léger

dédain : « Ah oui, ils n'en ont que dans les hôtels fréquentés par les locaux. »

(2) Le lendemain : le même client déçu découvre que son appareil photo a été volé... dans sa chambre, qui plus est ! La réception de l'hôtel refuse catégoriquement de prendre en charge ce genre de problème ! Pire encore, on lui renvoie sa plainte d'un service à l'autre. Résultat : le client regrette amèrement « les hôtels fréquentés par les locaux ».

7.2. Les « éléments » à l'œuvre (explication) (58/62).

Comment rendre compréhensibles de tels comportements et de telles situations ?

1. L'attitude décomplexée du personnel hôtelier chinois s'explique en partie par un sentiment de saturation face à un afflux toujours croissant de touristes.

2. Un autre facteur est le fait que, dans le cadre d'une économie planifiée qui fonctionne mal (remarque : dans les pays socialistes, l'économie est gérée de haut en bas, par un groupe de bureaucrates), l'hôtel n'est pas une activité rentable.

3. Le troisième « élément » qui fonctionne est le fait que, pour certains Chinois, « un autre L'expression « serviteur » évoque quelque chose d'humiliant, quelque chose qui date d'une époque « féodale ».

Qui plus est : « Servir ces riches étrangers » est tout simplement honteux. Un hôtelier de Shanghai me l'a confié.

Note : Une explication. -- H. Dubois, SJ, *La morale chez les Malgaches*, à : *Settimana Internazionale di Etnologia Religiosa* , IVa Sessione Milano, 17/25 Sett. 1925), Paris, 1926, 171/185, déclare que chez les indigènes de Madagascar (Hova (Asiatiques) et Négroïdes), tout ce qui constitue une atteinte à la société, dans la mesure où elle est réglementée par les ancêtres (= tradition), est considéré comme hostile ; conséquence : envers les personnes qui commettent une telle atteinte (les étrangers, par exemple), « tout est considéré comme permis ».

CF58

Ce fait explique également le comportement chinois qui, comme nous le verrons plus loin, est très fortement dominé par le « manisme » (culte des ancêtres).

4. Quatrième élément : certains Chinois se sentent trompés par la Révolution maoïste, qui leur avait promis une « société nouvelle ». « La “Libération” de 1949 n’a-t-elle pas aboli définitivement les notions de “maître/serviteur” (*allusion* à la dialectique du “maître et du serviteur” chez Hegel et Marx) ? » « Les “classes” n’ont-elles pas été anéanties par la Révolution culturelle (1966/1976) ? » « Depuis fin 1978, Deng Xiaoping, pour relancer l’économie socialiste, n’a-t-il pas donné le feu vert à l’initiative individuelle ? Il faudrait être complètement stupide pour rater l’occasion d’“exploiter” les touristes, avant que cela ne devienne impossible. » Voilà comment s’expriment certains Chinois. (Note : cet article a été écrit en février 1987).

5. Un cinquième élément qui fonctionne. Cette année – 1986/1987 – le nombre de touristes japonais en Chine a diminué : ils en ont assez de payer plus cher leur voyage en Chine, avec le service déplorable qui l’accompagne, que pour un circuit en Europe. – Ce que j’écris peut paraître paradoxal, mais c’est la vérité. Certains étrangers raisonnent ainsi : « Nos grands-pères n’ont pas hésité à piller les Chinois au début du XXe siècle. Après tout, nous ne faisons rien d’autre que rembourser une des nombreuses dettes que le passé nous a léguées. Il n’est donc pas surprenant que ceux qui veulent dépenser leurs économies en Chine y soient traités comme des naïfs à exploiter. »

B.-- L'affaire Wang.

Relisons maintenant Rhétorique 108.1 (Caractéristiques) et RH 109 et suivants (Portrait). L’auteur a passé des semaines à connaître de près un Chinois et le « peint » comme un « type » plus général.

Introduction. -- Il y a dix ans, les Chinois, qui faisaient office à la fois de guides et d’interprètes, portaient Ils se produisaient, « pour accueillir les amis venus de l’étranger », tous vêtus de la même tenue bleue. Ils parlaient aussi tous – de manière parfaitement uniforme (cf. 14, 43, 51) – le même dialecte. Désormais, les visiteurs étrangers étaient de nouveau réduits à de « simples touristes » et les guides redevenaient « eux-mêmes ». (...)

CF59

(I). -- Le point de vue (« comportement »).

Lors de mon dernier voyage, un groupe de treize touristes m'a accompagné à travers toute la Chine. Le « guide-interprète national » que nous avait fourni l'Agence chinoise du tourisme international, Lǔxíngsǐ, s'appelait Wang. Son rôle était de nous accompagner comme interprète tout au long du séjour et de servir d'intermédiaire entre nous et les « guides-interprètes locaux ». Or, ce Wang s'est avéré être le prototype du « New Look chinois ». Pour l'instant, il reste minoritaire, mais il est fort probable que la Chine en produise une masse dans les années à venir. Dès notre première rencontre, une atmosphère troublante régnait autour de Wang. Il a environ vingt-quatre ans. Il n'est pas très grand. Pour plaire aux Chinoises, qui préfèrent les hommes d'un mètre vingt ou plus, Wang porte des talons hauts. En Chine, les parents cherchent encore – encore aujourd'hui – à se débarrasser rapidement des filles.

Résultat : moins de filles que de garçons. Mais, une fois adultes, les filles deviennent l'objet de la rivalité et des luttes intestines incessantes des hommes. On prétend, à cet égard, que les filles excellent dans l'art de tirer le meilleur parti possible de cette rivalité. Immédiatement – telles de véritables souveraines – elles se montrent impitoyables envers ceux qui convoitent leur main. C'est aussi la raison mystérieuse pour laquelle Wang porte des pantalons moulants qui accentuent ses cuisses. Il serre considérablement sa ceinture en cuir grossier, de sorte que la finesse de sa taille attire l'attention sur sa poitrine saillante. Il a choisi un pull à manches courtes qui dévoile le bout de sa clavicule, juste en dessous de la pomme d'Adam. Pour vraiment déstabiliser le regard féminin qui pourrait se poser sur lui, il s'est fait faire une permanente. Deux défauts. Le premier : il transforme ses yeux imparfaits en quelque chose de glorieux ; plus précisément, ses épaisses lunettes lui donnent l'air d'un « intellectuel », ce qui est encore renforcé par le fait qu'il parle couramment français. Le second point : il le cache. Il n'a absolument aucun attrait athlétique, mais en fumant des cigarettes étranges, il se donne une apparence vraiment « masculine » (...).

(II). -- Les éléments culturels à l'œuvre. -

Que se cache derrière ce masque de comportement extérieur ? L'auteur a pu le découvrir grâce à l'observation participante (l'observation dans le contexte de la vie en communauté). Il s'agit d'une application de la méthode humaniste, ou « Verstehen ».

CF60

a. Un facteur culturel nous a été présenté avec une clarté absolue, du moins, à savoir le fait que l'ancienne coutume (« archaïque ») de tuer les nouveau-nés de sexe féminin se retrouve encore dans la Chine « modernisée » et... son impact sur la formation des mariages.

b. L'auteur écrit : « Malgré tout, Wang est un personnage qui... » Il inspire la sympathie. Son sourire constant et son attitude désinvolte paraissent d'un naturel désarmant. Avant tout, il est l'incarnation même de son environnement, à tel point qu'au fond, il est un être innocent.

Note -- L'une des objections soulevées contre la méthode « globale » On y lit : « Tout comprendre, c'est tout pardonner », ce qui signifie que la sympathie (éventuellement réciproque) qui accompagne presque inévitablement l'« observation participante » obscurcit le jugement purement « objectif » (fidèle à la réalité). Cela peut, bien sûr, être le cas. Mais nous verrons que l'auteur ne tombe pas dans ce piège. Sa thèse est double.

(a) La sous-couche archaïque (ou « substructure », si vous voulez). Wang veut plaire aux autres à tout prix (cf. 56).

Remarque : Tous les ethnologues de terrain observent que, en particulier, les civilisations « traditionnelles » Cultiver un type de personnes qui, au contact d'étrangers, s'empressent invariablement de flatter ces mêmes étrangers... « pour satisfaire les goûts de ces semblables ». Margaret Mead, par exemple, aux Samoa, n'en a-t-elle pas été victime ? De plus, un « élément » entre en jeu : Wang possède la paresse inhérente à tous les êtres humains. Ce comportement est « justifié » – selon l'auteur – par un courant philosophique de la Chine ancienne, le taoïsme, qui prône une forme d'action « inactive ». Traverser toutes les vicissitudes de la vie sans en être intérieurement perturbé, afin que la paix intérieure de l'âme, source de longévité, demeure intacte – voilà, selon l'auteur, le principe directeur pratique du taoïsme.

CF61

Note – Il est vrai que le taoïsme, avec le bouddhisme chinois et le confucianisme, constitue l'une des « trois voies » de la Chine (selon *Cl. Larre, China, dans : P. Poupard, dir., Dictionnaire des religions*, Paris, 1984, p. 277, où Larre note que le chamanisme (Sibérie, Asie centrale – et également en Europe chez les Magyars (Hongrie)) jouait aussi un rôle essentiel, caractérisé

par le rôle central d'un « médium » (homme ou femme) qui – généralement en état d'extase (« transe ») – entre en communication et en interaction avec, par exemple, des divinités protectrices, des âmes des défunts, etc.).

L'auteur poursuit : « Cette “paresse naturelle” avait pour conséquence que, durant les trois semaines que nous avons passées ensemble, Wang, à proprement parler, n'a rien fait. Il dormait partout où il le pouvait, y compris pendant les trois jours d'exploration du désert de Tsaidam (de Xining à Dunhuang), une région qu'il avait pu découvrir, puisqu'il s'y rendait pour la première fois. »

En résumé : s'il ne restait pas éveillé pour boire ou manger, il s'endormait. trouvé.

Remarque – Nous ne pouvons nous empêcher de faire référence ici à FLL 119 et aux documents qui l'accompagnent. La psychologie platonicienne impliquée : Euagrios du Pont (346/399), un platonicien, décrit la somnolence d'un moine du désert apathique, pour qui la méditation ne signifiait « rien », comme une illustration du « grand monstre » dans l'âme humaine qui lui insuffle une pulsion de sommeil.

L'auteur poursuit : « S'il m'arrivait de le supplier d'appeler la prochaine étape pour confirmer les réservations, il en profitait pour disparaître tout simplement pour le reste de la journée. » Mais le soir venu, il se réveillait. Il se renseignait longuement sur une éventuelle sortie en discothèque. Il essayait même d'entraîner ses collègues féminines dans sa chute.

Décision. -

Wang était extrêmement préoccupé par son propre bien-être. Il se souciait peu de celui des touristes dont il s'était chargé de la « guidage ». De plus, contrairement à ses collègues plus âgés, il méprisait profondément l'opinion que ses clients pouvaient avoir de la Chine. Pour Wang, la « propagande » n'était que du vent. Il n'était certainement pas atteint de ce « sentiment de fierté nationale » qui, en quelque sorte, avait étouffé plus d'un guide-interprète avant lui.

CF62

b) La couche supérieure moderne (« superstructure »).

Pour l'auteur, Wang n'est pas seulement un produit de la tradition. Il fait également preuve d'une certaine modernité. – « Il est le fruit d'une série d'idéologies. D'abord, le marxisme-léninisme. Ensuite, le marxisme-léninisme réaffirmé par la pensée de Mao Zedong (Mao Tsé-toung (1893-1976 ; le « Libérateur » de la Chine)). Enfin, cette dernière pensée a été à son tour réaffirmée par le « pragmatisme » post-maoïste de Deng Xiaoping (avec l'introduction d'une dose d'économie libérale fin 1978). » L'auteur l'a déjà souligné plus haut (cf. p. 57 – économie planifiée ; p. 58 – quatrième élément).

(III).- Réactions occidentales.

Thérapie colonialiste ? – Certaines grandes agences de voyages ont rapidement compris comment gérer ce type de « nouveau venu ». Par conséquent, elles ont tout simplement supprimé les petits cadeaux qui garantissaient habituellement de bonnes relations entre les clients étrangers et les guides chinois. Désormais, elles achètent les services de ces « Chinois au look moderne » pour la somme de cent yuans (environ 1 250 francs belges). Ceci, comme à Shanghai, « au bon vieux temps » des soi-disant « concessions »...

Aurais-je dû « acheter » Wang ? Je doute fortement de l'efficacité d'un retour à la corruption. Même si, à moyen terme, cela pourrait contribuer à transformer le système chinois en y intégrant la concurrence. En effet, le recours aux « vieilles méthodes » entraîne inévitablement la résurgence des « vieux défauts ». La nostalgie de l'époque coloniale ne doit pas nous aveugler au point de nous faire oublier ses aspects moins reluisants.

Note -- Manisme . -- « Manisme » signifie « culte des ancêtres ». -- Voici quelque chose Nos missionnaires, à l'époque, en ont fait l'expérience.

(i) « Une famille païenne, les Ten, vivait dans un grand village, à quelques kilomètres du marché de Pin-Fe (Koey-Tsjeöe). (...) Les Ten, païens, vénéraient, comme d'innombrables autres Chinois, un Tan-Shen (= tan-chen), une sorte de divinité domestique (appelée « lar » par les Romains). Dans cette région, il s'agit d'un assez grand vase de pierre dans lequel, selon les Chinois, résident les esprits ainsi que les âmes des membres défunts de la famille. Dans ce vase, ils conservent (...) un certain nombre d'« objets » et l'enterrent à moitié sous l'autel familial. Devant cet autel, ils brûlent de l'encens et se prosternent avec révérence chaque jour. » (*Revue du monde invisible* (Paris), 10 (1907/1908), p. 134).

(ii) Dans d'autres régions, la divinité du foyer (= Tan-Shen) est une pierre carrée, avec une ouverture au milieu, « l'un des objets les plus vénérés, mais aussi les plus craints » (oc, 453).

CF63

8. Le discours marxiste sur l'abondance des enfants en Chine (63/77).

Lénine (Vladimir Ilitch Oulianov, surnommé Lénine (1870/1924 ; fondateur du marxisme-léninisme et chef de la Révolution d'Octobre 1917) a un jour défini le marxisme comme la « synthèse » de trois rationalismes occidentaux, à savoir l'économie anglaise, la Révolution française et la dialectique allemande (Hegel).

Nous allons maintenant examiner brièvement ce que la rationalité moderne dit du contrôle des naissances.

Échantillon biblique : *Marianne Lohse, 32 millions d'enfants uniques (Voici l'avenir de la Chine)* , dans : *Madame Figaro* (Ed. stagiaire), 167 (10.01.1987), 78/82 ; *Cl. Cadart / M. Nakajima, Stratégie chinoise ou la Mue du Dragon* , Ed. Autrement.

8.1. Une contradiction

8.1.1. Tradition/modernité (63). --

Tradition : La Chine est un pays où, traditionnellement, la famille nombreuse joue un rôle important. Elle jouit d'une grande reconnaissance, car la tradition veut que, lorsque les parents vieillissent, le fils et la belle-fille prennent le relais. Ajoutons à cela ce que nous enseigne le cf. 63 (Manisme) : l'immense vénération des ancêtres.

Modernité : depuis l'époque de N. Machiavel (1469/1527 ; fondateur de la Selon la théorie politique rationnelle, l'État moderne incarne la raison éclairée. C'est le cas en Chine « moderne ». En 1970, les jeunes filles chinoises se mariaient « jeunes » (à dix-huit ans) et, une fois mariées, élevaient en moyenne 5,8 enfants. Les autorités chinoises, inquiètes des conséquences économiques et sociales de cette explosion démographique, sont intervenues de telle sorte que, dix ans plus tard, une famille n'élevait en moyenne que 2,2 enfants.

À partir de 1981, Deng Xiaoping (cf. 54) a souhaité une intervention encore plus radicale : l'âge légal du mariage est fixé à 22 ans pour les hommes et à 20 ans pour les femmes (bien que 25 et 23 ans soient recommandés). Ceux qui s'y conforment bénéficient d'une priorité à l'emploi et au logement, perçoivent une prime de 10 % et ont droit à la gratuité de la scolarité et des soins médicaux pour leur enfant unique. En revanche, toute personne élevant plus d'un enfant et ayant donc un « enfant hors du cadre légal » devra rembourser les prestations déjà perçues, sans parler de l'avortement et de la stérilisation obligatoires.

CF64

8.1.2. Réponses individuelles (63/64).

Voici quelques explications.

Zhu Ling (Zhoe Ling) : « J'ai 34 ans. J'avais dix ans en 1958, lors du Grand Bond en avant. J'ai vu des gens mourir de faim. Nous étions cinq enfants dans ma famille, garçons et filles. C'était vraiment dur. – À cause de la Révolution culturelle (cf. 1958), qui a débuté en 1966, j'ai dû abandonner mes études et mes rêves d'enfant ont été anéantis. Comment pourrais-je ne pas placer tous mes espoirs en mon fils unique aujourd'hui ? »

Liu (Lioe) – La belle Lioe a 26 ans. Comptable dans une entreprise de Shanghai, elle est mariée à un collègue. Ils gagnent chacun 120 yuans par mois (1 yuan = environ 200 francs belges). Lioe confie que si elle n'avait pas un deuxième enfant, elle aurait le sentiment d'avoir raté quelque chose. Mais comment faire ? « Nous devrions quitter cet appartement de 13 m² et rembourser toutes les aides perçues pour Yio, notre petite fille. Mais savez-vous ce qui me fait le plus peur ? Le rejet de nos "supérieurs" qui nous ont mariés. Et puis, il y a les relations avec le comité de quartier : je me sens tellement obligée de me plier à leurs exigences. Savez-vous que la responsable de mon immeuble serait punie si j'avais un enfant "hors du plan" ? Et puis, à la clinique, on me pousserait à avorter. »

8.2. Métaletique (64/77)

-- La « métaletique » est la psychologie du changement. Actuellement, on compte environ 32 millions de familles avec un enfant unique de moins de treize ans. Leur éducation commence à susciter de vives inquiétudes chez les autorités. Ainsi, plus de 12 000 écoles pour parents ont récemment été créées à travers toute la Chine. On observe notamment que l'enfant unique

fait preuve de peu de respect envers les adultes, se comportant « comme un petit empereur ». À cet égard, il diffère sensiblement de l'enfant issu d'une famille nombreuse.

« Les parents et les grands-parents gâtent littéralement l'enfant unique. » – Professeur Zheng Ziam à Pékin : « De nos jours, dans les écoles primaires, on ne se contente pas de conseiller à ces enfants de ne pas cracher par terre ou d'aspirer au foulard rouge des "bons élèves". »

Nous essayons aussi de leur apprendre à être moins égoïstes. Bien que leur intellect se soit développé, leur cœur semble encore bien impitoyable. C'est pourquoi nous les encourageons à accomplir une bonne action de temps en temps.

Note -- On voit donc précisément ce que la rationalité moderne a à offrir dans un tel conditionnement. réalisé par « l'État éclairé ».

CF65

L'élément « État » dans la modernité. – Ce que la Chine communiste nous présente comme étant « moderne ». Nous allons maintenant brièvement exposer cette thèse.

8.2.1. L'État « national » (65/66)

-- Un des facteurs modernes qui, culturellement, L'État détermine la vie.

Définition des termes.

a. « État » est, avant tout, une communauté

(société, communauté). Cela repose sur deux présuppositions : d'un point de vue interne, elle s'approprie le pouvoir de déterminer ce qui est « bien » ou « mal » (souveraineté interne ou autodétermination) ; d'un point de vue externe, elle se distingue de son environnement (par exemple, des autres États ; souveraineté externe). La manière dont ces deux présuppositions, par ailleurs imbriquées, se réalisent est « rationnelle ». Autrement dit :

- (a) une « identité » (= forme d'être), Souveraineté néerlandaise,
- (b) est persistant (= besoin de validation),
- (c) contre les facteurs opposés, internes et externes, dans (= lutte), -- et ceci, « rationnel », soutenu par l'expérience, est examiné par le raisonnement.

b. « État » désigne, en second lieu, « les dirigeants », le gouvernement,

Avec tout ce que cela implique. On dit : « L'État vise le bien commun » (du moins dans les traditions antiques et médiévales). En réalité, il s'agit de ce qu'on appelle la « classe politique » (qu'il s'agisse d'un monarque absolu et de sa cour ou d'un gouvernement démocratique actuel avec, par exemple, des individus influents ou un groupe de pression).

Note -- État de droit/règne de l'autorité .

Par « état de droit », on entend un système de gouvernement qui, comme principe fondamental, défend ce qu'on appelle la « justice ». Quelle que soit la nature de cette « justice », elle est invariablement considérée comme supérieure aux « décideurs ».

L'« État d'autorité », aussi appelé « État policier », ne connaît cependant aucune « loi » digne de l'appellation « supérieure » : les dirigeants sont la loi elle-même. Deux modèles en témoignent.

(i) Adolf Hitler (1889/1945), le fondateur de la doctrine nazie, écrit dans *Mein Kampf* : « Le but suprême de l'État raciste doit être de préserver les représentants de la “race originelle” (à noter : l'époque antérieure au christianisme et au rationalisme) qui fondent la civilisation et incarnent la beauté et la valeur morale d'un être humain supérieur. » On perçoit ainsi la présence d'une conception de la culture au sein de la doctrine nazie. Dans ce contexte, les religions supérieures sont radicalement remises en question, à l'instar des loges maçonniques. Une rationalité excessive prive de force vitale. D'où le désir de revenir à une strate plus primitive, porteuse d'une vitalité plus grande.

CF66

(ii) Joseph Stalin (1879/1953), le dirigeant de longue date de l'Union soviétique, déclare dans *Les Principes du léninisme* :

« (i) Sous l'emprise de la classe dirigeante, l'État est une machine destinée à écraser les opposants de classe (...).

(ii) L'État prolétarien est une machine destinée à écraser la bourgeoisie. Ici, c'est un idéal culturel différent qui s'exprime.

Mais Hitler et Staline sont tous deux des « étatistes » : un gouvernement détient le pouvoir d'imposer sa volonté. C'est ce que l'on observe, par exemple, avec le gouvernement communiste chinois. Dans ce contexte, nous

avons constaté à quel point la vie privée est scrutée. Les mesures racistes en témoignent également.

8.2.2. La théorie du système des États-nations (66/78)

Une communauté ou un gouvernement juridique souverain et « autonome », dans la mesure où il est défini par un territoire – quelque chose qui peut être déterminé par le concept de « patrie », de « peuple », de « nation » – est un État national.

1. **Passage à l'échelle supérieure.** L'État moderne et « rationnel » a un lien plus ancien avec, par exemple, appartenait au clan ou à la tribu, conquis. - *PJ Bouman, Manuel d'histoire économique*, Amsterdam, 1947, 74. Il écrit : « À la fin du Moyen Âge, l'État moderne et centralisé a émergé : Bourgogne, France, Angleterre (...). – L'État moderne a soumis tous les intérêts à son indépendance. Il ne reconnaissait aucune autorité supérieure à la sienne, pas même l'Église. La doctrine de la souveraineté de l'État impliquait la reconnaissance du droit du plus fort (...) ».

2. Réduction d'échelle. -

H. Védrine, Les philosophies de la Renaissance, Paris, 1971, 86, dit : « La Le Moyen Âge s'était fondé sur deux « mythes » que les faits n'avaient jamais permis de devenir réalité :

L'unité de la chrétienté devait correspondre à l'unité de l'Empire. Il est possible que le Moyen Âge n'ait pas réalisé son idéal d'unité internationale.

Mais l'État moderne, « rationnel » et laïcisé devait tout autant composer avec sa petite échelle : le « national » est plus vaste que le « local », mais demeure plus restreint que l'« international ». L'État-nation est, par rapport au local (hyposystème), un hypersystème, mais, par rapport à l'international (hypersystème), un hyposystème.

Seule l'échelle a changé, pas le problème, à savoir trouver sa place parmi les autres peuples. — Ce que nous vivons encore aujourd'hui, par exemple, avec le marché de l'euro ou l'Europe, cette « maison commune » (M. Gorbatchev).

CF67

L'État-nation sur le plan culturel.

La modernité, en ce qui concerne l'État, connaît deux extrêmes.

A. La conception libérale de l'État,

par *Adam Smith* (1723/1790 ; penseur écossais, connu pour son œuvre « révolutionnaire » sur l'économie (cf. 63 : Économie anglaise), à savoir *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776)).

L'idée centrale a peut-être été formulée avec le plus de brio par un contemporain qui, soit dit en passant, invoque Smith, l'Autrichien Friedrich A. Hayek :

Le libéralisme se déroule en parallèle des disciplines physiques, chimiques et biologiques les plus récentes – et notamment de la « chaologie » (la science du désordre), telle qu'Ilya Prigogine l'a formalisée.

Dans la nature comme dans l'économie de marché, l'ordre naît du « chaos » (désordre) ; plus précisément : de l'ordre établi par des millions de décisions et d'informations.

(**Note** : Hayek entend par là les individus libres qui, chacun pour soi, recherchent leur propre avantage) ne mène pas au désordre, mais à un ordre supérieur. *Smith fut le premier – en tant que libéral – à le pressentir dans son ouvrage *La Richesse des nations *, il y a deux siècles. (Guy Sorman, Les vrais penseurs de notre temps , Paris, 1989,245). -*

Pour être précis : « Personne ne possède la science qui rend possible la planification de la croissance économique. La raison en est que nous ne connaissons pas réellement ses mécanismes (ou processus). Après tout, le marché met en branle tant de décisions que même l'ordinateur le plus puissant ne pourrait les traiter. Par conséquent, croire que le pouvoir d'État peut se substituer à l'économie de marché libre est absurde. On constate que la rationalité atteint ici ses limites. »

(1) Dans ce que Hayek appelle « la Grande Société », c'est-à-dire la société moderne et complexe, on est – par nécessité – livré au « marché », c'est-à-dire à l'initiative individuelle.

(2) Le dirigisme, cependant, ne peut réussir que dans une société extrêmement restreinte. Là, après tout, toute l'information peut être directement contrôlée. « Le socialisme » (comme l'a dit Hayek) est avant tout la nostalgie d'une société archaïque, de la solidarité qui régit la vie tribale, par exemple. (Ibid.)

Il est remarquable, par ailleurs, que Hayek qualifie le libéralisme de « seule philosophie de l'État véritablement (notez : dans une certaine mesure) « moderne » » (ibid.). (Or, elle repose précisément sur l'incapacité de la « raison » (cf. 14, 18, 20, 25) à appréhender directement le « chaos » !)

CF68

Note – Cf. 41, nous avons noté que même une société archaïque fortement Elle présente des caractéristiques de « privatisation », du moins selon certains ethnoéconomistes. Si cette hypothèse se confirme, il se pourrait que le « chaos » ou le désordre soit déjà à l'œuvre quelque part dans cette phase de l'histoire de l'humanité et, même là, instaure un certain ordre. En dehors de la « raison archaïque ».

B. La conception socialiste de l'État.

On désigne ce phénomène par l'un des termes « étatisme », ou « pensée de construction de l'État ». L'étatisation peut se définir comme le système social qui vise à maximiser les pouvoirs de l'État (*D. Julia, Dictionnaire de la philosophie* , Paris, 1964, p. 92). Comme nous l'avons vu (cf. p. 65), le national-socialisme et le socialisme communiste en sont deux applications remarquables.

***Mercantilisme (étatisme économique).* -**

« À la fin du Moyen Âge, l'État moderne et centralisé a émergé (...). Ce fait a également revêtu une grande importance pour l'histoire économique (...) : partout où, dans la « Nouvelle Histoire » (*Note* : histoire moderne), des États puissants et strictement centralisés ont vu le jour, ces États ont également intégré la vie économique à leurs jeux de pouvoir. Cette volonté d'organisation économique par l'État est appelée « mercantilisme » » (P.J. Bouman, oc., 74).

Portée:

(1) En France, sous Louis XI (1461/1483), -- plus tard sous J.-B. Colbert, (1619/1683 ; ministre de Louis XIV ; « colbertisme »),

(2) en Angleterre, sous Henri VII (1485/1509), -- en Allemagne après 1648 («caméralisme») donne naissance à ce qu'on appellera plus tard le dirigisme étatique ou le protectionnisme.

secondaire .

Né à la fin du Moyen Âge, le mercantilisme, précurseur des socialismes des XIXe et XXe siècles, a continué de dominer les économies pendant deux siècles. On peut donc affirmer que, malgré son caractère plus récent, le socialisme contemporain s'inscrit dans une tradition typiquement moderne.

Économie mixte .

Les excès du mécanisme du libre marché, reconnus même par les libéraux les plus convaincus, ont conduit – par exemple, même aux États-Unis, pays pourtant très libéral – à l'intervention de l'État dans le marché (pensons à la lutte contre les monopoles), depuis les travaux de *John Maynard Keynes* (*Théorie générale de l'économie de marché*). *Emploi, intérêt et monnaie* (1936), également connu sous le nom de « macroéconomie ».

CF69

Le mercantilisme (**colbertisme** , chamberlainisme) avait, à l'époque, deux caractéristiques principales : a. Le trésor , — qui, à cette époque, était de préférence rempli de métaux précieux (il y avait pas encore de monnaie papier en circulation ; de plus, même aujourd'hui, l'or a une valeur de trésorerie élevée) ;

b. De préférence, une balance commerciale favorable (c'est-à-dire le rapport entre les importations et les exportations). Il suffit de jeter un œil aux reportages sur la politique gouvernementale dans tous les pays libéraux (« occidentaux ») : le trésor public et la balance commerciale restent deux préoccupations majeures pour tous les gouvernements, quelle que soit leur étiquette libérale.

Mais les États dirigistes, à vocation économique planifiée, réduisent également leur intervention étatique, au profit d'une « libéralisation ». Voir page 54 concernant la Chine communiste. Quant à l'Union soviétique, se référer à *J. Baynac, *La révolution*. gorbatchévienne (Essai d'analyse historique et politique)* ; Paris, 1988 ; -- *K. Malfliet, Derrière le masque du droit (L'individu comme acteur)* , dans : Notre Alma Mater 37 (1983): 2, 137/153.

un -- La rationalité soviétique : « progrès » .

L'« État du futur », l'idéal des Soviétiques, se réalise — dans le cadre du « raisonnement » des idéologues marxistes — en deux phases « rationnelles ».

(i) La phase actuelle. -- Elle est appelée « socialiste » : l'homme singulier dans l'État soviétique se trouve — comme les idéologues l'admettent volontiers — toujours dans un « purgatoire », car, à ce stade, il n'y a absolument aucune liberté ni égalité entre les citoyens ; au contraire : l'homme soviétique doit travailler au maximum aux objectifs de l'État, appelés le « plan ».

La classe politique (cf. 69) est avant tout le seul parti, entourée de la Nomenklatura (les privilégiés) : elle incarne la rationalité soviétique. En clair : elle le sait !

(ii) La phase future. — Si l'abnégation totale (*Remarque* : quelle vision « ascétique » de la culture !) des êtres communautaires voués au travail (d'où le nom de « collectivisme ») venait à se réaliser, alors la véritable « société communiste » pourrait advenir. Ce n'est qu'alors, dans cet état futur, que chacun sera à la fois libre et égal. — Nous avons pu mesurer (cf. l'exemple de l'enfant laissé pour compte) jusqu'où peut aller l'intervention de l'État, dans un système communiste extrême en Chine.

CF70

--b.-- **La « rationalité » réelle, --**

Mais la réalité socio-économique recèle apparemment en elle une « rationalité » qui lui est propre, que l'esprit cérébral ne « vérifie » (ne confirme pas) pas toujours.

D'une part, les économies fortement dirigistes souffrent de graves problèmes de pénurie – nous l'avons constaté en cette année 1989, lorsque les Allemands de l'Est ont pu, pour la première fois, franchir en masse « le mur de la honte » et admirer l'abondance du « capitalisme » tant décrié – ;

En revanche, contrairement aux prédictions intellectuelles de Marx et d'autres, les économies « capitalistes » ne se sont pas effondrées ; – pas même à la suite de la « crise pétrolière » qui a débuté à l'automne 1973 (au contraire : les populations des démocraties populaires savaient, par divers canaux, que « l'Occident » surmontait progressivement cette grave crise grâce à des moyens libéraux).

Conséquence : Gorbatchev et d'autres « clairvoyants » ont introduit des « libéralisations », Du moins dans le domaine économique. – Un congrès d'économistes soviétiques, tenu à Moscou en 1989, a toutefois établi que « la

transition de l'économie planifiée et dirigiste à l'économie de marché (comme on l'appelle) » – en Union soviétique et dans les pays du bloc de l'Est – serait « à la fois douloureuse et difficile ». Un économiste soviétique a expliqué cette situation de crise par « l'absence de libre concurrence ». Il a admis, ce faisant, que, de ce point de vue, l'Union soviétique était alors « à la traîne » par rapport à des pays comme la Hongrie et la Pologne.

Conclusion : la « rationalité », qui — par exemple, selon Platon — dans les choses elles-mêmes, également le Le système économique en vigueur présente manifestement une structure différente de celle conçue par les théoriciens. Or, il existe, de toute évidence, des personnes qui, depuis longtemps, pressentent cette « falsification par les faits concrets ».

Jacques Baynac, oc, place le texte suivant en tête de son ouvrage sur le gorbatchevisme, comme devise :

« (1) Le socialisme se développera dans toutes ses phases, -- jusqu'à ses conséquences finales, jusqu'à ses plus grandes absurdités.

« (2 À ce moment-là, des profondeurs titanesques (*Note* : les Titans sont des « divinités sauvages » dans la mythologie grecque antique) d'une minorité révolutionnaire, le cri de « déni » résonnera à nouveau.

(*Note* : il s'agit du rejet du socialisme réalisé) ; la lutte à mort reprendra. À ce moment-là, le socialisme remplacera le « conservatisme » actuel (*Note* : que les socialistes « ignorent » et combattent) et sera vaincu par une révolution qui nous est inconnue. » (Alexandre *Ivanovitch Herzen* (1812-1870) ; Herzen était né à Moscou et...) Écrivain révolutionnaire russe mort à Paris, -- connu pour des romans tels que *Docteur Kroepof* (1840), *Qui est coupable ?* (1845) et de *De klok* ; un magazine qui a d'abord été publié en Londres est ensuite apparue à Genève (1857/1867).

CF71

La conclusion générale et inductive.

Tant les libéraux extrêmes (qui ont apparemment besoin de l'État tant redouté comme correctif) que les dirigistes extrêmes (qui croient devoir introduire une dose de capitalisme si détesté) ont « raisonné » à partir d'une rationalité « cérébrale », qui est falsifiée par le « jugement de Dieu » (« atee », dit l'ancien Homère) des faits.

Ces deux exemples de formes de pensée « extrêmes » — Platon parlerait de « para.-frosunai », des formes de rationalité pensant au-delà de la réalité — nous permettent une... généralisation toujours prudente : malheur à nous pour les formes de pensée extrêmes ! Voir cf. 3 (généralisation de l'induction ; 18, 30, 55).

Revenons à notre « bonne vieille » théorie ABC (cf. 20). –

A est le fait économique.

B représente tout ce que la « Raison » conçoit – souvent arbitrairement – en réponse à la réalité économique, et non nécessairement en accord avec elle.

C est le résultat d'une pensée qui est ensuite « proclamée » dans des livres, des articles et des discours... au nom de la « raison ».

Admettons donc qu'Alexandre Herzen ait été un « écrivain révolutionnaire » ; dans un moment de « clairvoyance », il aurait en quelque sorte pressenti le véritable processus du socialisme, qui, à son époque, émergeait comme un correctif au libéralisme. Baynac peut ainsi placer son texte au premier plan.

Rationalité cérébrale et «réelle».

Arrêtons-nous un instant sur B, ce point névralgique du processus d'interprétation. La logique (cf. 2 : si, alors) — en particulier éléatique (cf. 49 : Zénon) et, dans cette même lignée, platonicienne (cf. 2, 4) — accorde une attention particulière aux prépositions, également appelées éléments (cf. 8), en B.

Il semblerait que les présuppositions de notre cerveau ne correspondent pas toujours à celles qui régissent les faits réels qu'il peut représenter. La « véritable rationalité » repose entièrement sur les présuppositions qui déterminent notre histoire, par exemple notre histoire économique (notre parcours de vie).

CF72

Le démarrage national était « real-politique » (machiaavel).

Nicolo est l'une des grandes figures qui l'ont engagée sur cette voie . Machiavelli (1469-1527), né à Florence et chancelier de son temps, Né en 1498, il fut ensuite banni. Son œuvre principale est *Il Principe* (Le Prince) (1513, mais publié en 1532).

Machiavélisme.

(1) Le machiavélisme est souvent identifié comme la proposition selon laquelle le but (énoncé subjectivement) « justifie » (tous les moyens disponibles), ce qui pragmatiquement (à dessein) permet.

(2) Quentin Skinner, spécialiste anglais de Machiavel et auteur d'un ouvrage sur le compositeur, affirme cependant que la situation est différente. Au cœur de cette affirmation se trouve la notion de « vertu », une valeur chère aux humanistes italiens de la Renaissance. Machiavel, selon Skinner, s'est inspiré de Marcus Tullius Cicéron (106-43 av. J.-C.), le grand penseur, homme politique et surtout orateur romain.

a. Cicéron : le souverain a, s'il veut faire preuve de « virtus » ; « vertu » Les principales caractéristiques de cette personne sont la conscience professionnelle, la générosité et surtout la magnanimité. Ces trois qualités essentielles constituent, chacune à leur manière, des caractéristiques éthiques.

b . Machiavel : Machiavel avait, lorsqu'il écrivait, une riche famille florentine. Il avait derrière lui une expérience de la Renaissance (second chancelier, missions diplomatiques, présentations à des dirigeants italiens et étrangers) ; mais Cicéron avait également une riche expérience politique.

Où est la différence ? Machiavel était en fait un politologue moderne qui (1) a résumé l'empirisme, c'est-à-dire une série d'échantillons inductifs de politique d'État, (2) en une théorie, c'est-à-dire une induction sommative et surtout amplificatrice.

Note .-- (je) Une induction (ou généralisation) est sommative lorsqu'elle résume les faits. Elle résume les cas vérifiés (phénomènes) en un seul terme (ensemble fini). On la retrouve chez Machiavel.

(2) Une induction est amplificative lorsque, après avoir procédé de manière sommative, elle extrapole : à partir des cas vérifiés, on généralise à tous les cas possibles de même nature (ensemble infini). On peut appeler cela une « loi (régularité) ».

CF73

Mais, comme nous l'avons évoqué, cf. 03 (réduction inductive (péirastique) et abductive (hypothétique)), la science — certainement au sens

platonicien — est plus qu'une simple induction : il doit y avoir une hypothèse qui éclaire l'induction.

Ici : « Si A (= éléments), alors B (= phénomène résultant (conséquence) des éléments). Or, B (pour Machiavel : la politique pragmatique réussie). Donc A (pour Machiavel : les conditions nécessaires et suffisantes, c'est-à-dire les éléments, qui régissent ce succès). »

Est-ce qu'on écoute Skinner maintenant ?

a. Si un dirigeant est simplement soucieux de l'éthique, il se prépare à la ruine. de l'État pour.

b.1. Modèle applicatif : s'il est, par exemple, simplement magnanime (= noble, de sorte qu'il Par exemple, s'il pardonne facilement, c'est envers les sujets qui sèment le trouble ou complotent contre l'État ; s'il incite d'autres personnes à fomenter des troubles ou à conspirer, même avec l'aide de l'étranger, alors il les encourage. (Remarque : Cette affirmation est correcte.) Autrement dit : il échoue. Ce qui est une falsification.

b.2 . Modèle applicatif : s'il agit simplement avec générosité, alors il aura recours à S'il est contraint d'augmenter les impôts, il mécontentera immédiatement une partie de ses sujets, car il ne les accorde pas à tous mais seulement à une partie de la population. Autrement dit : il échoue (falsification).

Or, tout au long de sa carrière politique et de sa vie d'observateur politique, Machiavel pensait avoir constaté des confirmations (des exemples inductifs) de ces hypothèses. Il en concluait donc que des « éléments » de nature purement éthique, tels que la magnanimité et la générosité, avaient un effet négatif sur les affaires publiques, c'est-à-dire les affaires de l'État.

« Éthique » politique.

Quelles règles de conduite découlent de ce raisonnement réducteur ?

(1) Le dirigeant, même s'il privilégie l'état de droit, doit parfois recourir aux moyens d'un État autoritaire pour survivre politiquement et réussir (de manière pragmatique et efficace). Cf. cf. 65.

(2) Celui qui possède la vertu en tant que personne privée, c'est-à-dire qui est vertueux, ne l'est pas nécessairement en tant que personne publique (homme d'État ou politicien). On peut résumer le résultat comme

suit : tant un État constitutionnel qu'un État autoritaire, pour affirmer leur identité, doivent finalement recourir aux moyens propres à l'État autoritaire (affirmation de soi).

(3) se tenir à carreau dans le monde tel qu'il est réellement, c'est-à-dire dans un monde partiellement immoral, et « réussir » (c'est-à-dire atteindre son but), (négation).

CF74

Note .-- On perçoit clairement la nature tripartite « identité/affirmation de soi/ « Dénier ». Par « dénier », nous entendons la lutte qu'il convient de mener pour aplanir, pour « nier », ce qui s'oppose à l'objectif déclaré. Une telle éthique pragmatique est-elle en réalité un amoralisme, comme on l'accuse souvent de Machiavel ?

(1) Il peut parfois dégénérer en amoralisme (pensez à Hitler et Staline, qui ont poussé le machiavélisme à un degré brutal).

(2) Mais il pourrait tout aussi bien s'agir d'une politique non idéale (« idéalepolitik »), mais d'une « Realpolitik » efficace ou « pragmatique » basée sur les données factuelles comme prémisses.

Remarque : Nous rencontrons ce problème éthique dans le cours de première année, WDM 62. Abordé directement : Jean de Salisbury (1110/1180) établit également une distinction, en tant que platonicien, entre la thèse (positio, idéal) et l'hypothèse (qui signifie ici « causa », situation, circonstances factuelles). Cette distinction est également traitée dans R. Barthes, *L'aventure sémiologique*, Paris, 1985, 143s. (aspect rhétorique).

séquelles . P. Vervaeke, *Nouvelles des ventes* , dans : *Le nouveau guide* (Gand), Le numéro du 5 novembre 1962 (ainsi que dans les numéros suivants) souligne la très grande influence de Machiavel sur notre approche commerciale occidentale moderne (marketing) : pour atteindre l'objectif — amener l'acheteur à acheter — notre approche commerciale occidentale « agressive » n'hésite pas à employer les moyens de la vaine volonté de puissance : « pourvu qu'on s'en débarrasse ».

E. Faul , *Der Modern Machiavellismus*, Cologne/Berlin, 1961 ;

a . Cet ouvrage traite du « temps » (à comprendre : de la culture) chez Machiavel et de ce que cela implique. Il a trouvé une solution aux problèmes

de l'époque. L'auteur qualifie également le machiavélisme d'« utilitarisme d'État », c'est-à-dire de proposition selon laquelle, par hasard, ce qui est utile à l'État est aussi, de fait, « bon ».

b . Cet ouvrage examine plus en détail les réflexions d'autres personnes à ce sujet par la suite : Walter Raleigh (1552/1618 ; homme d'État anglais), Oliver Cromwell (1599/1658 ; homme d'État anglais), *Denis Diderot* (1713/1784 ; rationaliste éclairé, qui a inspiré la célèbre *Encyclopédie*), *J.-J. Rousseau* (1712/1778 ; *Contrat social* (1762)).

En outre, il apparaît que les guerres nationales de libération, en particulier la Révolution française (cf. 49), sont les enjeux de la « Realpolitik » actuelle.

CF75

Faul aborde également les éléments machiavéliques des idéologies sociales : par exemple, chez Karl Marx et le marxisme, chez Friedrich Nietzsche (1844/1900), et le typiquement nietzschéen chez *Georges Sorel* (1847/1906 ; sociologue français, connu pour ses * *Réflexions sur la violence* * (1908)) et le syndicalisme théoriquement fondé par lui.

Idealpolitik/ Realpolitik. -- Après un aperçu historico-culturel, Faul tente une Voici une définition du machiavélisme ou de la « realpolitik ».

Il s'agit de la combinaison rationnelle d' **une** politique d'État, d'une part, et, d'autre part,

b . D'autre part, l'économie (que nous savions déjà) et, surtout, la nécessité militaire. Autrement dit : la science politique englobe aussi la polémologie (la science des guerres). Cela signifie que, dès le départ, Machiavel a également considéré la violence de la guerre comme une « nécessité » éthique et publique, un « élément » qui rend la politique compréhensible.

(i) — Que cela soit le cas est évident d'après ce qui *E. Mead Earle et al.*, *Les artisans de la stratégie moderne (La pensée militaire de Machiavel à Hitler)* , Princeton (PUPr.), 1944, 25, L'écriture. Cela montre que les idées machiavéliques contrôlent non seulement les ventes ou l'économie, mais aussi les guerres.

(ii). -- Que certaines « idéologies » sociales prennent le realpolitisme comme présupposé L'honneur, comme l'affirme Faul, ressort clairement de ce qui suit.

a. E. Mead Earle, *ibid.*, écrit : « Comme le père Engels (1820/1895 ; Marx un autre penseur), avait lu, commenté et réfléchi sur Lénine (1870/1924 ; fondateur de l'État soviétique) von Clausewitz (Karl C1. (1780/1831 ; général et polémiste prussien, qui s'est associé à Machiavel).

Clausewitz est connu pour avoir dit : « La guerre se poursuit politiquement par d'autres moyens. » Lénine commente : « Les marxistes ont toujours interprété cet axiome comme la justification théorique de la signification de toute guerre. » (*Lénine, Œuvres* (traduction anglaise), New York, 1929, XVIII, 224). (...)

Lénine était également convaincu qu'il existe un lien étroit entre la structure de l'État et le système de gouvernement, l'organisation militaire et la politique de guerre. -- De Marx et Engels - entre autres - Lénine a acquis un sens aigu de la véritable situation, inhérente à la politique de puissance : (Oc,323).

CF76

b. Les « Nouveaux Philosophes ». Depuis juin 1976 (suite à un article de B.-H. Lévy (abrégé : B.-HL) dans les *Nouvelles Littéraires*), on parle en France des Nouveaux Philosophes.

Exemple de bibliothèque :

--S. Bouscasse/ D. Bourgeois, *Faut-il brûler les Nouveaux Philosophes ?*, Paris, 1978;

--G. Schiwy, *Les Nouveaux Philosophes* , Paris, 1979 (// *Die Kulturrevolution und Neue Philosophen* ; Hambourg, 1978).

Quelques caractéristiques :

i. Les néo-philosophes sont déçus par et dans la révolte de mai 1968 et, Immédiatement, on ne les considère plus vraiment comme de gauche ; sur le plan méthodologique, ils s'inscrivent assez fortement dans la critique du langage et de son usage propre au poststructuralisme (Robert Barthes (1915-1980), sémiologue ; Michel Foucault (1926-1984), d'abord structuraliste puis poststructuraliste ; Jacques Lacan (1901-1981), psychanalyste), où se

distingue une forme particulière d'apolitisme (aversion pour la politique concrète). Ce qui nous rapproche beaucoup de la postmodernité.

Note : Selon AMG Schiwy, la gnose de Princeton est liée aux néo-philosophes français : elle concerne un certain nombre de scientifiques spécialisés d'origine anglo-saxonne ou asiatique (physiciens, astronomes, biologistes, médecins), connus sous ce nom depuis 1968.

Rue de la bibliothèque : R. Ruyer, *La Gnose de Princeton* , Paris, 1974.

Par ailleurs, la gnose de Princeton présente plusieurs caractéristiques qu'elle associe au Nouvel Âge. actions (cf. 11). Quoi d'autre est « postmoderne » ?

Écoutons un instant A. Glucksman, *Le discours de la guerre* , Paris, 1979, p. 93, où l'auteur déclare à la même ligne :

Niccolò Machiavelli, (ii) Karl von Clausewitz, (iii) V. Lénine. Il décrit Lénine comme le bolchevik qui, émigré russe à Berne en 1915, s'imprégna des enseignements de von Clausewitz et dont il intégrera la doctrine de la guerre à la construction de l'État soviétique. « Machiavel », dit-on, « à l'âge de quarante-trois ans, exclu de la vie politique florentine. Inconsolable. Durant quinze années d'inactivité forcée, il écrivit le premier traité politique, le premier ouvrage de stratégie et la première histoire moderne (cf. 16). »

Trois voies qui définissent définitivement le seul objet de la passion dont souffre l'Europe, à savoir l'action politique. (Oc,93).

Note : -- Fondamentalement, on ne peut donner de meilleure définition de la modernité que Cette triade : L'histoire moderne est principalement faite par des hommes d'État (action politique) qui agissent en tant que stratèges, qui possèdent l'habileté de mener une « bataille » sous tous ses aspects.

CF77

«Cette Mobilmachung totale». -

Ernst Jünger , dans *Der Arbeiter* (1931), affirmait un jour que l'essence de L'homme moderne typique est « le travail », l'accomplissement de la tâche assignée à l'individu au sein de l'État totalitaire.

(i) Le totalitarisme est soit le système, soit la doctrine (concernant le système) dans lequel l'individu ou le groupe (moins que l'État) ne représente la « réalité » qu'aux yeux des dirigeants, dans la mesure où ils doivent cela à la « grâce » des dirigeants.

(ii) Un système étatique est totalitaire lorsque les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire sont exclusivement entre les mains d'un petit nombre de dirigeants qui, au nom de la « raison d'État » (droit constitutionnel), considèrent les droits humains démocratiques comme totalement subordonnés.

Prenons l'exemple d'un dictateur, entouré de sa classe politique, qui détient le pouvoir d'État sans partage. – Ce que Jünger appelait la « mobilisation totale » s'inscrit dans ce cadre : les dirigeants mobilisent littéralement, selon un plan – fruit de la raison totalitaire –, toutes les réalités à leur portée. Ainsi se fait l'« histoire ». On pense spontanément à Hitler ou à Staline.

L'affaire Ceaucescu.

Victor Loupan, *La folie de Ceaucescu : du passé il a fait table rase !* dans : Le Figaro - Le magazine, 484 (08.07.1989), publie des photographies originales, pour la plupart prises secrètement, de la révolution culturelle totalitaire mise en œuvre dans le paysage culturel lui-même par Ceaucescu, « le grand leader ('conducador') » de la démocratie populaire de Roumanie pendant un certain temps.

Nous venons de dire : « chaque réalité » ! Selon le « plan » (cf. 63, 69), produit caractéristique de la raison moderne, 8 000 des 13 000 villages roumains sont « méthodiquement » rasés. Sous ces ruines gisent des joyaux du paysage culturel traditionnel. Les habitants sont souvent prévenus de la destruction par les bulldozers – généralement de nuit – un ou deux jours seulement à l'avance. Parfois, les habitants des zones rurales choisissent de mourir sous les décombres.

Les grands esprits des Lumières du XVIIIe siècle ont, au nom de la rationalité, rejeté tout ce qui relève de la tradition comme étant « irrationnel ». Dans le système scolaire roumain, la tradition est anéantie en 48 heures : le reste des cours d'histoire est consacré à la modernisation caractéristique de l'ère Ceaușescu. Que peuvent faire les Lumières aujourd'hui !

9. L'élément « économie moderne » (78/90)

Récemment, l'Angleterre a célébré « l'Année de l'alimentation et de l'agriculture britanniques ». *Jane Grigson*, dans son article « *A Celebration of British Food* » paru dans *Observer Magazine* (journal dominical britannique) le 26 février 1989, déclare ce qui suit.

a.1 . De 1700 à 1800, le siècle des Lumières britanniques (cf. 63, 67) ou Le rationalisme éclairé, à dominante scientifique, technologique et économique, transforme la population anglaise de deux manières :

- (1) son nombre double – de 8 500 000 à 16 500 000 habitants ;
- (2) elle s'urbanise, -- le centre de gravité se déplace de la périphérie vers les villes modernes émergentes !

a.2 . De 1700 à 1800 une question économique s'est posée : (étant donné) la croissance démographique et l'urbanisation (demandées, recherchées) nécessitent une adaptation économique approfondie aux besoins.

La solution au problème posé par la situation donnée consistait en réalité en une modification des pratiques agricoles des agriculteurs britanniques, c'est-à-dire de leurs cultures et de leur élevage. Leur modèle : les propriétaires terriens et les agriculteurs des Flandres et du Brabant.

b.1 . Sir Richard Weston, royaliste anglais, quitte le pays en raison de la guerre civile. À partir du XVII^e siècle, en Flandre et en Brabant, il rencontre des agriculteurs qui avaient amélioré la qualité des sols. Le moyen d'y parvenir était une rotation appropriée des cultures.

Ils sèment d'abord du lin, puis des navets, puis de l'avoine avec du trèfle en sous-culture. Les navets et le trèfle leur permettent d'accroître leur cheptel en hiver. Un cheptel plus important produit davantage de fumier, qui peut ensuite être épandu sur de plus grandes surfaces de terres arables.

Note – Nous utilisons ici un procédé de production du Brabant flamand, qui Une suite d'activités permettant d'introduire davantage de biens dans les échanges (processus de distribution) en vue de leur consommation (processus de consommation). On comprend ainsi immédiatement ce qu'est l'économie en tant que processus.

b.2 . 1650 : *Sir Richard Weston, Discours sur l'élevage utilisé dans le Brabant et Flandres* (= Traité sur la vie paysanne (agriculture) en Brabant et Flandres).

Le thème principal était désigné, en anglais, par l'expression « amélioration ». Cette idée de « progrès » devint l'une des idées fondamentales du processus agricole « rationnel » au XVIIIe siècle.

CF79

9.1. Une première comparaison. -

Prenons un exemple d'application tiré d'un autre secteur de l'économie : la finance. Quand on parle d'économie, on pense souvent à la monnaie. Or, la finance ne représente qu'une partie de l'économie globale. Nous nous appuyons sur plusieurs ouvrages de référence qui illustrent à la fois l'économie monétaire traditionnelle (prémoderne) et l'économie monétaire moderne.

1. *Michel Sot, Ces trois siècles qui firent le marchand (79/80)*
dans : *Le Monde* (19.02.1988), 18. - Cela commence - nous le notons encore une fois - à la fin du Moyen Âge.

A.-- Prémoderne . -

En français, on les appelait « pieds poudreux ». Ce sont les marchands du XIe siècle, par exemple. Ils transportent eux-mêmes leurs marchandises, d'une ville à l'autre, dans la poussière des routes, en quête de profit. Leur raisonnement prémoderne : si je vends suffisamment pour vivre et me réapprovisionner, je peux recommencer le même chemin.

Autrement dit, à leurs yeux, il n'y a pas de place pour l'amélioration ou le progrès. C'est ainsi qu'une famille de marchands peut se maintenir au sommet pendant des siècles.

B. Moderne . -

Au XVe siècle, on croise encore, le long de nos routes, des colporteurs qui vendent, par exemple, du fil à coudre ou des babioles, ou encore des boutiquiers et des aubergistes de toutes sortes. – Mais quelle différence, métaphysiquement parlant, avec les « nouveaux commerçants », c'est-à-dire les grossistes et les banquiers, apparus entre-temps.

Au lieu de stagner, ils ont amassé des fortunes considérables en l'espace de quelques générations. Autrement dit : ils connaissent une amélioration, un progrès.

Modèle applicatif. — Un exemple bien connu est celui de Laurent Ier de Médicis (1449/1492), en Florence, -- surnommée à juste titre « Il Magnifico » : son fils, par exemple, et plus tard son neveu devinrent pape, et son arrière-petite-fille devint reine de France.

Remarque – Prenons maintenant un moment pour faire une pause. *J. Brémond / A. Geledan, Dictionnaire économique et social*, Paris, 1981, 269/281 (Monnaie), cite les Illuminés français Le rationaliste *Denis Diderot, Le neveu de Rameau* (1823 ; posthume) (CF 74), où l'argent, un élément central de l'éducation pratique de l'enfant, est abordé.

« (...) Si je possède un Louis d'or — ce qui n'arrive pas très souvent —, alors je me place devant l'enfant. Je sors la pièce de ma poche ; je la lui montre avec admiration ; je lève les yeux au ciel ; j'embrasse le « Louis d'or » là où il se tient, le regard fixé dessus. »

CF80

Pour aider l'enfant à mieux saisir la signification de « la pièce sacrée », je vais maintenant lui montrer ce qu'on peut acheter avec : une jupe moulante qui est jolie, une belle pièce, un bon biscuit.

Pour conclure : je mets le Louis dans ma poche et je fais les cent pas fièrement ; je relève le bas de mon gilet – pour bien montrer que l'assurance avec laquelle il me voit jouer, je la dois à ce Louis.

Remarque – Sur le plan économique, on voit ici l'une des racines de la fierté et de la conscience de soi. du capitaliste moderne.

2.-- Jean Favier, De l'or et des épices (80)

Paris, 1987, nous fait ressentir le Expansionnisme du capitalisme. Les individus et les familles étendent leur espace de vie, – d'un bout à l'autre de l'Europe – jusqu'aux limites de la planète.

a . -- Il fallait de l'audace, par exemple, en Extrême-Orient, pour les épices, la soie, rechercher de l'alun. Un certain nombre d'Italiens, en particulier, excellaient dans ce domaine.

b . -- Calculer. Si l'on construit des galères à Gênes ou à Venise, avec un Pour une cargaison de 200 à 300 tonnes métriques, il faut disposer de

sommes d'argent considérables. Cette pratique oblige les marchands à s'organiser et à calculer.

En poursuivant leur complot, en liant le travail et l'argent de diverses manières, ils ont fondé le capitalisme.

Modèle conceptuel. -- Vers 1350, une distinction méthodique avait déjà été établie. *le Discours de la La méthode* de Descartes n'est pas apparue ex nihilo ; elle s'inscrit dans le processus de production trois aspects :

1. l'aspect financier de l'entreprise, **2.** sa gestion, **3.** le travail salarié.

Cependant, comme ce type d'« activité commerciale » comporte des risques, on apprend aussi rapidement à les calculer ; ce qui nous amène à un quatrième aspect : il faut à nouveau calculer pour intégrer le montant de l'assurance aux dépenses.

Conclusion. – Nous comprenons immédiatement la structure de ce qui est assurément au cœur de l'économie moderne : l'entreprise.

3. Ascension et chute (harmonie des contraires) (80/81).

Les Grecs anciens, bon sang, comprenaient la structure du destin : d'abord l'ascension, puis la chute ; ce qu'un Balzac et un Simmel (ainsi qu'un Schumpeter) ont vu aux XIXe et XXe siècles est confirmé (vérifié) par le livre de Favier.

CF81

Ascension. – Le marchand subit un changement de mentalité (aspect métabolique) : avec l'essor de son commerce (sa progression) ! Il devient l'homme calculateur, constamment occupé à des calculs complexes ; en effet, il devient le spéculateur, celui qui surveille la hausse et la baisse des prix afin d'en tirer profit.

Déclin – Rares sont les familles « bourgeoises », prisonnières de ce rôle économique, qui le subissent pendant plus de trois générations. L'issue favorable transforme le capitaliste audacieux et entreprenant en rentier : avec le temps, la prise de risques ne lui convient plus. C'est là une première issue. L'autre issue est la suivante : le capitaliste accède au pouvoir ; dans une ville marchande, par exemple, il devient fonctionnaire, membre du gouvernement, voire prince (souverain). Ce fut le cas de plusieurs Médicis, par exemple.

Conclusion – Qu'il soit rentier ou membre de la classe politique, il grandit, En tout cas, loin du monde des affaires.

4. Le culte de l'argent (81/),

dans : *Le Monde* (19.02.1988), résume la comparaison que nous faisons.

a. Nous subissons, dans notre culture actuelle, les conséquences de la modernité « révolution économique ». L'argent tient les événements quotidiens entre ses mains : i. Auparavant, les cours boursiers ou la valeur du yen japonais étaient On les trouve dans un coin sombre des magazines destinés aux spécialistes de la finance. ii Maintenant, ils font l'objet de conversations, même au café.

b. Nous ajoutons à cela qu'il existe même une théorie économique selon laquelle l'aspect monétaire souligne le monétarisme. Depuis les années 1950, un mouvement s'est développé à Chicago, centré sur Milton Friedman, qui affirme que la monnaie est l'élément fondamental qui régit tous les autres éléments économiques. Cf. *F. Poulon, Econ. gén. .*, 274s.

(1) Honoré de Balzac (1799/1850 ; romancier français, connu pour son *Comédie humaine* (environ quatre-vingt-dix volumes), a vu, dans le « culte du dieu de l'argent », la marque du déclin de l'humanité.

(2) Georg Simmel (1858/1918 ; penseur et sociologue allemand), connu pour son *La critique culturelle anticapitaliste* met en lumière « l'harmonie des contraires » au sein du capitalisme. Dans sa *Philosophie des Geldes*, il affirme :

a. la religion de l'argent ne mobilise pas tant la volonté de vivre (créativité) de sa supporters;

b . au contraire, à terme, cela entraîne un manque d'énergie.

CF82

(3) Père Bayard, *Le monde des financiers au XVII-e siècle* , Paris, 1987, est un livre Cela concerne les finances de l'État sous les monarques absolutistes de l'« Ancien Régime » (de 1598 à 1653). La conclusion est analogue : (i) l'esprit d'entreprise, le sens de la découverte, (ii) dès que l'argent devient l'élément déterminant, a. aboutit à la spéculation et b. dégénère en frivolités de rentiers.

Conclusion logique. – Outre la structure de l'économie typiquement moderne (croyance au progrès), nous avons appris, par comparaison avec l'amélioration de l'agriculture britannique, que d'un point de vue fataliste, le « progrès » économique – du moins lorsqu'on examine ses acteurs et actrices dans leurs histoires familiales – implique intrinsèquement un « déclin » par le biais de changements psychologiques ou mentaux (métabétiqement), ce que les Grecs anciens appellent « l'harmonie des contraires ».

L'argent et les jeunes cadres .

Avant de procéder à l'exposé du caractère typiquement moderne de notre économie, examinons quelques « phénomènes monétaires ».

Le premier terme concerne les enfants prodiges, également appelés « golden boys » ou « silver boys ». – La « génération yuppie » désigne la couche sociale des cadres (c'est-à-dire le personnel d'une entreprise occupant des postes de direction), et plus particulièrement les jeunes.

Parmi ces « yuppies », les jeunes surdoués forment une catégorie à part. Ce sont, bien sûr, des jeunes. À la sortie des universités américaines, les organismes de financement se livrent une véritable bataille pour les recruter : ils leur promettent – et leur accordent – un salaire de départ de 50 000 dollars par an, une somme qui grimpe rapidement (elle double, voire triple) grâce aux primes, aux commissions et autres avantages. Leur métier ? La spéculation. Un travail épuisant : ils restent scotchés à leur écran 24 h/24, 24 h/24 si nécessaire. À tel point que certains craquent sous la pression.

Contrepoids : Porsches et Mercedes sont leurs voitures ; ils habitent des appartements de luxe ; ils fréquentent les restaurants et les lieux de divertissement branchés. Le New-Yorkais moyen observe la scène avec perplexité. — jusqu'à ce que le destin bascule : bien qu'il y ait eu quelques signes avant-coureurs, ce 19 octobre 1987, la bourse de Wall Street s'effondre. Depuis, cette « jeunesse dorée » de New York (et d'autres places financières) est la cible de moqueries. Selon les experts, en grande partie à tort.

CF83

Nous savons, après tout, que la Grande Dépression des années 1930, par exemple, était due à au moins quatre facteurs. Quatre crises étaient à l'œuvre :

- a. la fragilité du système financier américain, dont le krach boursier d'octobre 1929 fut l'un des signes,
 - b. la crise planétaire du système de crédit,
 - c. la lutte acharnée et impitoyable des États-nations concernant leurs valeurs monétaires : pour s'attaquer les uns les autres, ils ont eu recours à des « dévaluations monétaires compétitives » (« dévaluations »).
 - d. le protectionnisme (c'est-à-dire la protection artificielle de l'agriculture, de l'industrie ou Le commerce d'un pays face à la concurrence étrangère).
- Un krach boursier doit notamment être replacé dans ce contexte.

Argent et femmes .

Avec les Golden Boys, nous assistons actuellement à un second phénomène financier : l'intérêt croissant d'une partie des femmes pour les activités financières. – À ce sujet, nous disposons de très peu d'éléments factuels.

(1). *M.-P. Hans, Les femmes et l'argent (Histoire d'une conquête)*, Grasset, est, À l'exception d'une étude américaine, la première du genre, nous avons appris de la Rhétorique 12:142 (Hérodote) qu'une « enquête » comprend deux éléments :

- a .** l'« histoire », le recueil de données factuelles,
- b.** le « logos », le texte dans lequel, de manière ordonnée, sont présentées les thèses, qui, à partir de Des éléments matériels surgissent, il faut les mettre en mots .

I. Martin, L'argent au féminin , dans : Journal de Genève (30.01.1988), fait ainsi suit

i. Histoire

Historiquement, littérairement et sociologiquement (en interrogeant une centaine de femmes de différents pays, de tous horizons et de tous âges), l'auteure a étudié les jugements de valeur des femmes.

ii Logos. -

1. Changement récent des mentalités. De plus en plus de femmes gagnent leur vie grâce à leur propre activité. Du travail, de l'argent, et, petit à petit, beaucoup d'argent. Qui plus est : ils le dépensent eux-mêmes (immobilier, actions, mais surtout en dépenses sans risque).

2. Facteurs. Élément principal à l'œuvre dans cette « émancipation financière » de Il semble que les femmes soient les artisans de l'indépendance

économique acquise au terme d'une lutte féministe acharnée, fondée sur leur travail hors du foyer. Autres éléments : l'éducation, les modèles parentaux, les convictions religieuses et les opinions politiques.

3. Conflit. Les femmes occupant des emplois exigeants, en particulier, en font l'expérience. tension intérieure (taséologie) : féminité (tradition), par exemple rôle familial, et/ou carrière (modernité).

CF84

Un facteur contribuant à résoudre cette tension (ce conflit) parfois tragique est, semble-t-il, le fait qu'une femme travaillant dans la finance ait un partenaire compréhensif.

(2). -- J.- LI, *Enquête. - Les femmes et l'argent : un intérêt réel pour la finance*, dans : *Journal de Genève* (30.11.1988).

i. Histoire *boîte de jeu* 1988, menée par la SBS (*Société de Banque Suisse*), avec Avec la coopération de plusieurs médias suisses, 452 femmes ont été interviewées.

ii. Logos . -- (a) 26 % ne manifestent aucun ou peu d'intérêt, (b) 38 % manifestent un intérêt prononcé.

Impression principale : si les chances de réussite professionnelle dans le secteur financier étaient les mêmes pour les femmes que pour les hommes, davantage de femmes qu'actuellement s'y orienteraient.

Conclusion . Les femmes, bien qu'occupées par l'argent en tant que femmes au foyer, étaient, jusqu'à présent, Véritable bastion contre la modernité, en quelque sorte – érigé sous l'influence de divers facteurs (« les enfants, la cuisine, l'église », le sexisme (le fait que les femmes, dans notre ordre social, soient traitées comme inférieures dans divers domaines culturels fondés sur la tradition), etc.), ce « bastion » semble donc s'effriter.

9.2. Une deuxième comparaison.

Progrès de l'agriculture anglaise au XVIIIe siècle, progrès de l'économie tout entière (visibles dans le capitalisme moderne), progrès de la famille Fugger. Y. Verbeeck, *À la découverte de l'histoire*, Paris, 1981, 92/93 (*Les Fugger, des marchand et des banquiers*). -

Ascension

1 . 1367 (Note : à nouveau le bas Moyen Âge). Hans Fugger s'impose comme Hans, tisserand à Augsbourg (Allemagne du Sud), et ses fils deviennent les marchands les plus riches de la ville. Leur renommée s'étend rapidement à toute l'Europe. Même des princes, constamment aux prises avec des difficultés financières, viennent emprunter de l'argent. Un petit-fils de Hans, surnommé « Jacob le Riche », devient fabuleusement riche.

2. 1487 –

a. Les Fugger prêtent une somme importante à l'archiduc Sigismond. Cela leur permet de contrôler les mines d'argent du Tyrol. Plus tard, grâce à de nouveaux emprunts, ils acquièrent de riches mines en Hongrie. **b .** Ils établissent des fonderies et des hauts fourneaux. **c.** Avec le temps, ils contrôlent le commerce européen du cuivre et de l'argent.

Des Pays-Bas à l'Italie, ils vendent en énormes quantités de futein (bombazine, un tissu fabriqué par les Fuggers à partir de coton égyptien) à une clientèle avide de connaissances. – Concernant le commerce des épices, ils s'associent aux monarques portugais.

CF85

d . Ils se sont lancés dans le commerce de bijoux et de tissus de soie.

Décision:

i. Le réseau d'établissements des Fugger s'étend sur toute l'Europe centrale, de Varsovie à Rome (internationalisme). De plus, grâce à des méthodes très modernes (cf. 78 : dès 1350, les premiers capitalistes pensaient méthodiquement et à l'aide de modèles conceptuels), ils contrôlaient l'ensemble de l'économie européenne. Leur gestion des capitaux était déterminante. Il en résulte que le début du XVI^e siècle peut être qualifié de « siècle des Fugger ». En quel sens ? Les princes, constamment en proie à des difficultés financières dues aux guerres (cf. 75 : polémologie), empruntaient de l'argent avec l'aide d'armées de mercenaires (équipées de canons).

ii. L'« or » des Fugger était également une nécessité pour l'Église : papes, cardinaux et évêques, pour régler leurs dettes, s'adressaient aux Fugger. Par exemple, les papes les payaient avec les fonds provenant des indulgences. Ce qui allait devenir l'un des nombreux éléments déclencheurs des Réformes.

3. 1527. -- Jakob de Rijke, âgé de 76 ans, décède. Le déclin de la famille commence. que les princes ne purent rembourser. À la fin du XVI^e siècle (aux alentours de 1700), les Fugger possèdent encore une fortune enviable, mais ce sont les banquiers (prêteurs d'argent) de Gênes qui occupent la première place.

Exemple bibliographique : *R. Auget, Le banquier* (1980) ; -- *Ph. Brochard, Une famille de marchands et industriels du Moyen - Age à nos jours* (1980); -- *P. Jeannin, Les marchands au XVI^e siècle* (1957). -- Ici, ils font référence à un autre modèle de prêteur sur gages : *le P. Morton, Les Rothschild* , Paris, 1962 ; -- *Derek Wilson, Les Rothschild* , Paris, 1989 (*// Rothschild (A Story of Wealth and Power)* , Londres, 1988). -

Note - Attention : ne confondez pas la « chute » des Fuggers avec ce que nous avons mentionné plus haut, cf. 2 : là il s'agissait de raisons métaboliques ; ici il s'agit de raisons financières : les débiteurs ne pouvaient (ou ne voulaient) pas rembourser.

9.3. Une troisième comparaison.

Progrès (agriculture anglaise), - Progrès (le « capitaliste » moderne typique), - Progrès (les Fuggers), Progrès : la première entreprise moderne à grande échelle.

Y. Verbeeck, À la découverte de l'histoire, Paris, 1981, 114 p. (*La Compagnie hollandaise des Indes orientales*). – Tout d'abord : nous allons examiner brièvement comment une culture entière peut se construire sur le capitalisme comme fondement : le reste n'étant qu'une superstructure. Les Provinces-Unies, à travers la Compagnie des Indes orientales, incarnent une forme de capitalisme marchand.

CF86

1594.-- Dans la maison d'un marchand de vin, neuf hommes ont placé un Hollandais Le voyage vers les Indes fut lancé (quatre navires avec 249 marins). À cette époque, d'autres compagnies, plus petites, furent également fondées dans le but d'explorer les îles indonésiennes. – Tout cela ne se déroula pas sans de vifs désaccords.

1602.-- Le gouvernement décide : la Compagnie des Indes orientales absorbe les autres entreprises en hausse.

La structure. -

1. Les actionnaires capitalistes . – Entre autres, six sociétés implantées dans les principales villes néerlandaises recherchent des acquéreurs d'« actions » : un large public souscrit ; le succès est assuré ! Au bout de dix ans, les actionnaires peuvent revendre leurs « titres ». C'est ainsi, méthodiquement et avec calcul, que la Compagnie des Indes orientales maintient son capital.

Note .-- Le terme « capital » a plus d'une signification ;

1. *En tant qu'élément de production.* Dans tous les systèmes économiques, même les plus performants, même les plus performants, En droit communiste, le « capital » occupe une place prépondérante. Il représente l'ensemble des biens dont dispose une unité de production (entreprise commerciale, usine, exploitation agricole) : i. les matières premières (capital industriel), ii. les outils (capital technique), iii. l'argent (capital financier), iv. les créances (capital légal). Pour qu'une unité de production soit opérationnelle, un élément supplémentaire est nécessaire : le travail.

2. Capital social . -- Les apports des propriétaires (par exemple sous forme de Les bâtiments, mais surtout l'argent (dans de nombreux cas), constituent un aspect de la production d'une unité (entreprise, par exemple une société à responsabilité limitée). C'était le cas de la Compagnie des Indes orientales.

3. Capital échangeable. -- Ce sont des montants distincts, différents les uns des autres des biens ou des services, par exemple. – En interprétant le capital social de cette manière, la Compagnie des Indes orientales est devenue la première entreprise moderne de grande envergure.

La direction capitaliste. – Le pouvoir de décision repose entre les mains de soixante directeurs (issus des chambres de commerce). Ces derniers nomment à leur tour les « Gentlemen XVII », dix-sept administrateurs. Les « petits actionnaires » ne disposent d'aucun droit de vote.

CF87

Le monopole capitaliste. Dans la mère patrie, la Société acquiert Monopole sur les épices fines des Insulindes. – La méthode de colonisation complète cela.

(i) Les indigènes pratiquent la monoculture : noix de muscade (Banda), cannelle (Ceylan), clous de girofle, par exemple - Toute autre culture de plantes est rendue impossible, si nécessaire par la force (cf. 75 : « La violence est le capitalisme par d'autres moyens »).

(ii) Les indigènes ne sont autorisés à vivre que des importations de denrées alimentaires et de textiles. Celles-ci, une fois encore, sont contrôlées par la Compagnie des Indes orientales, qui exerce un monopole. Autrement dit : l'emprise, la mainmise sur la colonie est totale (cf. 77 : au lieu d'un totalitarisme d'État, il s'agit ici d'un totalitarisme capitaliste).

La vente capitaliste. Le troc, en Europe, en Asie, dans les échanges du Bengale On les sollicite pour la soie et les éléphants. Au Siam, pour l'étain. Presque partout, pour l'or. C'est l'« expansionnisme » à vocation internationale. – Solutions d'échange : si le sucre de Batavia est moins cher que celui du Brésil, il est importé à Amsterdam ; s'il est plus cher, il est exporté vers la Perse (Iran) ou le Japon.

Conclusion . – Indéniablement, avec cette structure, la Compagnie des Indes orientales est devenue un des éléments fondamentaux de ce que l'on appelle, dans nos ouvrages sur, par exemple, l'histoire littéraire : « l'âge d'or ».

Note – N'oubliez pas bien la structure : elle nous permet, mutatis mutandis, notre Pour mieux comprendre la culture capitaliste actuelle. Si la structure capitaliste est en cause, alors notre culture devient compréhensible.

Le concept économique de base de « croissance » .

Maintenant que nous avons clarifié le concept de « capitalisme moderne » de manière inductive (cf. 3, 18, 30, 55, 71, 72) au moyen d'exemples, nous pouvons clairement saisir la notion de « croissance économique ».

Modèle applicatif. -- En supposant qu'une récolte de café très réussie en Colombie ait eu lieu L'effet d'une hausse soudaine du PIB (produit national brut) du pays n'est pas une véritable croissance économique. En effet, le facteur climatique dont elle dépend pourrait entraîner un ralentissement l'année prochaine.

Toutefois, si la croissance en question résulte, par exemple, de nouvelles techniques améliorées (cf. 78 : amélioration) (concernant notamment les caféiers), qui peuvent être pérennisées, alors il y a progrès dans l'efficacité du travail fourni – alors il y a croissance durable. C'est cela, la véritable « croissance économique ».

Modèle applicatif. -- A. Sampson, *Les prêteurs (Le pouvoir des banques et la crise économique)*, Weesp, 1983 (// *The Money Lenders*, Londres, 1981), 197v., fournit une description. -- Les Quatre Dragons. -- L'expression « Les Quatre Dragons » désigne Taïwan, la Corée du Sud, Hong Kong et Singapour.

CF88

1.1. La croissance économique comme fait. --

Les « jeunes pays d'Asie de l'Est », connus au fil du temps sous le nom de « Superrivaux » ou « Bande des Quatre », se distinguent comme de nouveaux acteurs ambitieux dans la guerre commerciale. Dans les années 1960, la Corée du Sud et Taïwan affichaient une croissance annuelle de 17 %, et Singapour de 13 %.

1.2 . Caractéristiques sociales. -

Cette croissance a été réalisée sans engendrer d'inégalités accrues au sein de la population, contrairement à ce qui se produit souvent dans les pays d'Amérique latine. (...)

2.1. Les éléments à l'œuvre.

Ces « termites humains » (...) se sont révélés beaucoup plus coordonnés et en phase les uns avec les autres que les Occidentaux dégingandés : comme des prises, ils s'insèrent dans le circuit étroit des moyens de communication économiques ; leurs doigts sont faits comme s'ils étaient faits pour travailler habilement avec des calculatrices de poche ; leurs petites habitations sont parfaitement adaptées aux petits téléviseurs.

2.2 . La philosophie de base. -

Leur capacité à mettre leur individualité au service de l'équipe continue d'impressionner les investisseurs et les banquiers occidentaux. « Leur philosophie s'inscrit dans le cadre de leur système sociétal », déclarait James Wiesler, directeur de la division Asie de Bank of America, en octobre 1980.

Note – Ce second exemple présente une des explications possibles de la croissance économique. Il est remarquable que les cultures païennes

orientales, mêlées à la « rationalité » moderne, n'entraînent pas les conséquences désastreuses que l'on observe en Amérique latine, à la fois chrétienne et majoritairement occidentale, où l'injustice sociale est criante. Pourtant, la formule reste fondamentalement la même : le capitalisme. Cela signifie qu'une multitude de formes de capitalisme sont possibles.

Explication. -

Par ailleurs, la notion de « croissance économique » est un concept qui ne se définit pas si facilement. — *O. de la Grandeville, Robert Solow (Les legons d'un prix) Nobel*), dans : *Journal de Genève* (31.10.1987), discute du prix Nobel d'économie. décerné à Robert Solow, professeur au MIT (Massachusetts Institute of Technology).

Les crises financières (cf. 83 : Grande Dépression) que nous connaissons, ainsi que les profonds bouleversements que subissent les systèmes économiques, mettent clairement en évidence les contributions profondes de R. Solow à la théorie de la croissance économique.

CF89

L'une de ses réalisations pionnières réside dans la mise au jour des éléments techniques à la fois nécessaires et suffisants pour assurer une croissance équilibrée de nos économies.

a. Fin de la Seconde Guerre mondiale 1939/1945 :

Comment comprendre la croissance économique ? La réponse des théoriciens de la croissance des années 1950 ne tenait pas compte, tout d'abord, des enseignements de l'histoire économique à cet égard ; de plus, ils privilégiaient une structuration de la production rigide. Où résidait cette rigidité ? Dans le fait que, selon eux, les éléments de production – tels que le capital technique (cf. 86) ou le travail (cf. 86) – devaient demeurer contenus dans des proportions immuables. Pour les planificateurs, cela leur simplifiait la tâche.

b. Mais Solow démontre que ce modèle de croissance conduit presque infailliblement soit à la sous-utilisation du stock de capital, soit à un chômage persistant.

Conséquence : il propose une structuration de la production flexible et adaptable, favorisant une croissance équilibrée et minimisant le chômage et la sous-utilisation des facteurs de production.

Conclusion : les intellectuels, qui ne sont pas directement impliqués dans la vie économique, dans le Dans une perspective moderne, les acteurs économiques sous-estiment régulièrement l'importance des activités et des théories économiques. Or, s'ils souhaitent réfléchir, par exemple, au chômage persistant dû à des pratiques économiques défailantes, elles-mêmes conséquences de théories économiques erronées, alors – lorsqu'ils font preuve de sensibilité sociale – dénoncent le capitalisme comme « la cause de tous nos maux », ils comprendront que le progrès ne réside pas dans les lamentations et les incitations à la révolution, mais dans l'amélioration de l'essence même du capitalisme.

Pour cette raison, entre autres, nous nous sommes brièvement arrêtés pour examiner l'œuvre du lauréat du prix Nobel Robert Solow, qui tente de construire une théorie économique socialement consciente, présupposant une pratique économique socialement consciente.

Note – Nous nous livrons à une analyse culturelle. Selon le principe de Gross (cf. 38, 44) – si l'économie est le facteur principal de la culture –, notre compréhension d'une culture est parfois très limitée lorsque nous ignorons sa structure économique (dont il existe un modèle simplifié, cf. 86 et suiv.). Quiconque souhaite approfondir ce sujet de manière accessible pourra consulter, par exemple, *R.L. Heilbroner, *De filosofen van het dagelijkse brood**, Groningen/Purmerend, 1987 (// *The Worldly Philosophers*, New York, 1953).

CF90

Oc, 280 et suiv., l'auteur expose comment le processus économique (c'est-à-dire la vie purement économique) est régi non seulement par des éléments économiques, mais aussi par des éléments non économiques.

1.a. Adam Smith (1723/1790; *La richesse des nations* (1776)) voit dans l'accumulation L'élément par excellence du capital. Nous l'avons déjà constaté. Malthus et Ricardo partageaient, de plus, l'idée que la formation des prix libres procède de manière purement économique. Cette conception était autrefois appelée celle de l'« homo oeconomicus », l'homme agissant de manière purement économique.

1.b. Thorstein Veblen (1857/1929 ; économiste américain, profondément préoccupé par changement et croissance) ont mis en évidence

le couple contrasté « financier/technicien » (la gestion financière et la production ne sont, en effet, pas toujours harmonieusement compatibles).

2.a. Thomas Malthus (1766/1834) et David Ricardo (1772/1823) ont souligné le fait que la croissance démographique puisse constituer une menace réelle (cf. 63 (Chine), 78 (Angleterre)), -- ce qui est mis en doute, au moins partiellement, par G. Sorman, par exemple.

2.b. J.A. Hobson (1858/1940) a souligné le fait que les riches être extrêmement frugal et maintenir les salaires aussi bas que possible, -- ce qui, selon Hobson, aboutit à l'impérialisme : les grandes capitales ont un besoin récurrent de « marchés », de « main-d'œuvre bon marché », éventuellement quelque part dans des territoires d'outre-mer lointains (cf. 86 : Compagnie des Indes orientales).

2.c. John Stuart Mill (1806/1873) affirmait que la justice distributive (La distribution des biens économiques) se fait aussi de manière non économique, et c'est normal.

Conséquence : la formation libre des prix doit être calculée à la fois de manière mécanique (purement économique) et selon des principes éthiques (non économiques). Autrement dit, pour que la prospérité soit partagée par tous, les prix doivent être abordables pour chacun.

2.d. Karl Marx (1818/1883) posé, en réponse au processus de production capitaliste, le système « capital/travail » (« ploutocrate/prolétariat ») (cf. 86) a été mis à nu. Nous avons en effet assisté à l'émergence d'une lutte des classes féroce.

Note – Les écolo pacifistes soulignent en outre l'influence de la modernité. L'impact de l'économie sur l'environnement est un autre facteur extra-économique.

Conclusion : La croissance dépend de nombreux facteurs. Elle demeure un processus complexe. – Sans oublier les mesures monopolistiques, les syndicats, les mesures gouvernementales, etc.

CF91

10. Éléments d'économie (91/101).

Le moment devient progressivement venu pour nous d'organiser nos concepts fondamentaux (le nom moderne de ce que les platoniciens appellent « éléments ») concernant l'économie.

Définitions. -- Nous disons intentionnellement « définitions » et non « définition », car on pourrait dire quelque chose peut « déterminer » de multiples façons presque toujours (du moins en dehors de la logistique (= logique axiomatique-déductive) et des mathématiques axiomatiques-déductives).

Première définition. – Le professeur Gaston Eyskens, à Louvain, a donné : Définition : la satisfaction « rationnelle » des besoins en vue de la « prospérité matérielle ». En homme socialement conscient, il ajouta aussitôt une précision du type « répartie sur l'ensemble de la population » (cf. 90 : justice distributive). Mais cet ajout relevait, à proprement parler, déjà du domaine extra-économique.

10.1. Que pourrait signifier « rationnel » ici ? (91/93)

L'application, dans le domaine économique, du principe économique que, à notre connaissance, le nominaliste Petrus Aureolus (+1322) a défendu concernant les « éléments » permettant d'expliquer quelque chose : lorsque, confronté à un fait donné, on cherche à le comprendre et, en même temps, on tente d'en trouver les présuppositions (archai, principia), alors il faut éliminer tous les éléments superflus (« redondants », comme on les appelle maintenant).

Si l'on souhaite : expliquer le maximum de données avec le minimum nécessaire et suffisant de présuppositions.

« Rationnel » signifie ici certainement aussi – bien que G. Eyskens, à notre connaissance, ne l'ait jamais explicitement abordé – ce que nous avons qualifié, cf. 74, d'« éthique pragmatique » (ici, en matière d'économie). Et ce qu'un théoricien de la vente comme P. Vervaeke (cf. 74 : la vaine volonté de puissance) a clairement expliqué au début des années 1960 : la distinction fondamentale entre nos techniques de vente typiquement occidentales et ce qu'il appelait, par exemple, les « techniques de vente orientales », beaucoup moins « agressives ».

Cf. également cf. 87 : « La violence est le capitalisme par d'autres moyens ». – La définition eyskensienne peut être formulée comme suit : 1.

concernant la prospérité matérielle, 2. l'humanité a des besoins, 3. qu'elle satisfait 4. de manière rationnelle.

Le caractère finalisé de cette démarche devient évident lorsque le professeur précise « dans le but ». Toute véritable « action économique » (objet de la praxéologie ou de la théorie de l'action) est finalisée et donc « pragmatique » au sens le plus large.

CF92

Deuxième définition. -- Bien que *J.K. Galbraith (Nouvel État industriel)*, un sur son économiste « de gauche », au sens américain du terme, qui a tenté de le réduire à néant, et pourtant nous le citons : *Paul A. Samuelson/ WD Nordham, Économie, McGraw Hill , 1985-12, 4 :*

« L'économie est l'étude de la manière dont les individus et la société décident de l'utilisation de ressources rares, qui pourraient également être utilisées autrement, en vue de produire toutes sortes de choses utiles (« articles ») et de les distribuer à toutes sortes de personnes et de groupes dans la société en vue de leur consommation immédiate ou future. »

Cette définition met l'accent sur l'élément décisionnel. L'économie consiste donc à décider comment...

a . utilisera des ressources multiformes (terres, usines, services) dans le processus de production, de distribution et de consommation dans le cadre de la société et de ses membres.

La définition de Samuelson s'efforce, à tout prix, d'intégrer le processus économique tripartite (production, distribution (par la vente), consommation). D'où sa complexité.

Explication. -- *Le P. Poulon, Economie générale , Paris, 1988-2, 3, dit : « Le Le domaine de l'économie analyse un type spécifique d'activité humaine.*

Il existe de nombreuses définitions de ce terme. La définition par ailleurs célèbre de *L. Robbins, Essai sur la nature et la signification de la science économique*, Londres, En 1935, il déclarait : « L'économie est l'étude du comportement humain, dans la mesure où elle doit déterminer la relation entre des ressources rares, qui peuvent aussi être employées d'autres manières, et les fins. »

« Que les buts de l'homme soient tous orientés vers la réalisation de son bonheur, et que les moyens dont il dispose pour y parvenir le contraignent tous à la dure réalité du travail – sur ce point, tout le monde peut s'accorder. » – Comme déjà mentionné plus haut : le caractère finalisé est ici mis en avant.

Secteurs . -- La population active totale participant à la vie économique peut Elle se diviser en un peu moins de quarante secteurs. Mais les économistes eux-mêmes résument cette masse, une fois encore, en trois grands secteurs.

CF93

(1). Le secteur primaire : quatre sous-secteurs (pêche, agriculture (= cultures + élevage), -- mines, carrières).

(2) Le secteur secondaire : vingt-deux sous-secteurs regroupés sous l'appellation « industrie manufacturière » et un secteur, à savoir le secteur de la construction. - Modèle applicable : le textile transforme les matières premières en vêtements, par exemple (industrie manufacturière).

(3) Le secteur tertiaire : onze sous-secteurs, dont le commerce et les services.

Modèle applicable : éducation, services publics, secteur médical et de la santé, Là où l'on ne produit pas de biens, mais où l'on fournit des services. – C'est notamment le cas du tourisme, qui est en constante augmentation : selon les experts, ce secteur est celui qui crée le plus d'emplois ; ces dernières années, le tourisme s'est hissé au troisième rang mondial, après les secteurs de la production d'énergie et de la construction automobile.

Note -- H. Pesch, SJ, *Das christlich-soziale System der Volkswirtschaft* , 23f., note que les physiocrates (Fr. Quesnay (1694/1774), économiste français (La Physiocratie (1768)), qui considèrent les terres comme la seule source de « richesse » (avec leur culture), mettent l'accent sur le « secteur primaire » dans le sol.

Ce que Pesch appelle le « système industriel », c'est-à-dire la conception économique du libéralisme traditionnel (A. Smith ; CF 90), qui considérerait l'industrialisation comme le phénomène fondamental, privilégie le secteur secondaire. Pesch soutient que le mercantilisme (cf. 68), en privilégiant le commerce extérieur, place immédiatement le secteur tertiaire au centre des

préoccupations. Ceci démontre que la distinction entre les trois grands secteurs dépasse la simple classification logique ou sociologique.

10.2. L'ère industrielle et post-industrielle (93/96).

Rue de la bibliothèque : *J. Peperstraete, L'emploi dans la société de l'information*, dans : Onze Alma Mater, 1987 : 2, 67/79 –

(1) La société industrielle. --

Le processus de production se distingue par l'importance du travail automatisé dans la transformation des matières premières et la consommation d'énergie. Ce qui était accompli par la force musculaire animale et humaine à l'époque prémoderne — pensons au fermier avec son cheval ou son bœuf — a été mécanisé depuis l'invention de la machine (pensons à la célèbre machine à vapeur de nos livres d'histoire).

Caractéristique : l'humain demeure le gestionnaire, l'initiateur. –
Résultat : Les produits sont fabriqués en grande série et à un prix abordable pour le plus grand nombre.

CF94

(2) La société post-industrielle (= société de l'information). -

La force musculaire – une forme d'énergie animale, et surtout humaine – permet de contrôler la matière. Les sciences spécialisées actuelles – la physique, la chimie et la biologie – s'appuient sur trois concepts fondamentaux : la matière (ou substance), l'énergie et l'information.

1- La mécanisation de la force musculaire faisait partie de l'industrialisation (Commencée en Angleterre en 1780 et les années suivantes) centrale. Considérons le rôle énorme de la machine à vapeur dans la mécanisation de l'énergie.

2. La mécanisation du savoir (animal et) humain, une forme d'information, est au cœur de la société de l'information. – Le point de départ est la théorie de la communication ou de l'information, que nous avons abordée en deuxième année (Rhétorique 38 et suiv. : la rhétorique comme théorie de l'information ou de la communication). Nous y avons appris que tout compte rendu (l'information en tant qu'acte) peut être analysé comme le fait qu'un messenger transmet un « message » (le message ou « information » en tant que contenu de la communication) à un récepteur. C'est en tout cas

ainsi qu'Aristote de Stagire (le « Stagirite », v. 384/322) le concevait déjà. Sa théorie de l'information n'a jamais été aussi pertinente qu'aujourd'hui.

Trois disciplines découlent de la science de l'information modernisée : la microélectronique, les télécommunications et l'informatique (nous y reviendrons plus tard). En résumé, l'informatique traite du traitement technique et automatisé de quantités massives de données (unités d'information, bits) : réception (entrée), traitement (organisation, comparaison, stockage en mémoire) et prise de décision (sortie), à l'aide de machines (robots, par exemple).

Relisez maintenant le paragraphe 87 (« La croissance, au sens propre, repose sur des techniques qui, à l'avenir, seront durablement utiles »). Vous constaterez que tout ce que la communication a produit en termes de techniques et de mécanisations se traduit par des « améliorations », des progrès, des améliorations de toutes sortes, qui, à l'avenir, non seulement se poursuivront durablement, mais s'accroîtront même.

Conclusion : Un nouveau nom pour une nouvelle économie : l'économie de l'information. L'économie s'en trouve immédiatement enrichie dans plusieurs secteurs (certes fondamentaux), dont certains surpassent beaucoup d'autres. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons stagné si longtemps en matière de progrès, et notamment de croissance réelle.

CF95

L'entreprise . -

Défini de manière vague, le terme « entreprise » désigne une unité de production ou de prestation de services. Il s'agit d'une organisation où le « patron » (le « chef »), entouré ou non d'assistants de direction (les « décideurs »), collabore avec le « personnel ». Pour quiconque possède un minimum de connaissances en économie, il est évident que l'économie moderne repose sur les entreprises, et donc sur les entrepreneurs. Un système économique qui n'encourage pas l'entrepreneuriat se retrouve rapidement paralysé.

Joseph Schumpeter (1883-1950 ; École de Vienne), considéré par ses étudiants comme le plus fervent conservateur (« libéral ») et, en même temps, un grand admirateur de l'économie marxiste, ressemblait à Zénon d'Élée (cf. p. 49). Il s'adonnait à l'antilogie (réfutation) du libéralisme (« Il était plein de critiques sérieuses à l'égard de ce système »). Mais il s'adonnait aussi à

l'antilogie de l'antilogie (« Il était un critique sarcastique des critiques du capitalisme »).

RL Heilbroner, *Les philosophes du pain quotidien*, Groningen/Purmerend, Dans son ouvrage de 1987 (p. 277), Schumpeter s'efforce de dépeindre ce qu'est l'entrepreneur héroïque : « À ses yeux, le capitalisme avait tout l'éclat d'un tournoi médiéval (...). Car (...) le capitalisme ne pouvait conserver sa force dynamique que tant que les capitalistes continuaient à se comporter comme des chevaliers et des pionniers. Pas tous, bien sûr : chaque entrepreneur avait un petit groupe d'humbles suiveurs. Mais la véritable force motrice du système devait venir d'hommes audacieux, d'hommes qui osaient risquer toute leur fortune pour réaliser de nouveaux projets, qui avaient le courage d'innover, d'expérimenter, de se développer. » Nous avons rencontré des exemples exemplaires de cette proposition économique : relire par exemple les pages 78 et suivantes (essor et déclin).

Le rôle des petites et moyennes entreprises.

À entendre certaines personnes parler, on pourrait croire que seules les gigantesques entreprises – par exemple les (tant détestées) « internationales » – déterminent notre système économique.

Phil. Régnier, *Les 'Quatre Dragons' et l'Europe*, dans : *Journal de Genève* (10.10. En 1988, un auteur écrivait : « Il semble que l'ère post-industrielle soit caractérisée par la coopération et la complémentarité mutuelle des petites et grandes entreprises, tant à l'Est qu'à l'Ouest. » En effet, les géants américains, japonais et européens ne doivent pas nous faire oublier les innombrables petites et moyennes entreprises.

CF96

Ainsi, le Wirtschaftswunder japonais (= « miracle économique ») doit sa flexibilité (adaptabilité, capacité de restructuration) à un nombre exceptionnellement élevé de petites et moyennes entreprises qui, par exemple, effectuent des tâches au service des grandes entreprises, car elles peuvent le faire à moindre coût que les géants (en français « sous-traitance »).

Le même auteur, dans le *Journal de Genève* (11.10.1988), ajoute que les « Quatre Dragons » (cf. p. 87) – Corée du Sud, Hong Kong, Singapour et Taïwan – présentent un système analogue. À ce sujet, quelques données : la Corée du Sud compte environ 1 650 000 PME, Hong Kong 90 000 et

Singapour 70 000. Taïwan, quant à elle, en compte 730 000. Or, l'excédent financier taïwanais (au bilan) s'élevait, par exemple, début 1988, à près de 75 milliards de dollars américains. Ce qui la plaçait alors au deuxième rang mondial, derrière le Japon. – L'économie taïwanaise est tout simplement dominée par les PME. Celles-ci constituent l'élément essentiel de l'énorme excédent commercial et financier de Taïwan.

Conclusion . – Comme le dit Hérodote (cf. 83) ; si l'on juge les nationaux, par exemple Puisqu'ils sont pratiquement les seuls, il convient de confronter cela à l'histoire, aux faits ! Qui « réfutent » cette affirmation.

10.3. Systèmes économiques (96/100)

Définitions, secteurs, entreprises. Mais aussi « systèmes », organisation de la totalité. Les manuels en distinguent quatre, divisibles en deux types interdépendants :

1.1. Économie de marché. -- Offre et demande de matières premières, de produits et de services est déterminé exclusivement par des individus et des groupes totalement libres (cf. 67 : modes de prise de décision chaotiques).

1.2. Économie consultative. « Économie concertée » en français. -- Les acteurs sont invités à comparer leurs interprétations (positions) concernant l'offre et la demande dans le cadre d'une consultation mutuelle afin que des décisions communes aboutissent à un résultat.

2.1 . Économie planifiée. – L'intégralité de l'offre et de la demande est régulée. (« réglementation ») par l'État au moyen d'un plan centralisé. Cf. cf. 63 (« Enfant hors du plan »).

2.2 . Économie guidée. -- L'offre et la demande sont « guidées » (« régulées »). dans une moindre mesure ou, dans une plus large mesure, par l'État, au moyen de mesures globales (par exemple, la fixation des prix), de droits de douane, de taxes, etc.

CF97

Note . -- Économie planifiée, économie dirigée (dirigisme) -- les deux -- impliquent une politique économique

Rue de la bibliothèque : *J. Beishuizen et al., Le Pentagone magique (Politique économique en bref) (spécifications)* , Utr./Antw., 1976. Oc,9, les cinq éléments fondamentaux régissant la politique économique sont donnés :

1. Marché du travail équilibré (maximum d'emploi),
2. Niveau de prix stable (pensez aux hausses de prix que les gouvernements ont dû contrôler à partir de 1964 (« explosion des salaires ») et, plus encore, à partir de 1973 (« crise pétrolière »)).
3. Croissance économique équilibrée (cf. 87),
4. Répartition équitable des revenus (cf. 90 : justice distributive ; 91 : répartie sur l'ensemble de la population),
5. Balance des paiements (cf. 97 : balance ; - 93 : Mercantilisme (commerce extérieur)).

L'ouvrage aborde un sixième élément : « Une question importante et d'actualité est de savoir si un environnement de vie sain doit être ajouté comme sixième objectif ou s'il peut être compris dans le cadre d'une "croissance équilibrée". »

Il y a beaucoup à dire sur l'inclusion du cadre de vie comme facteur distinct dans la discussion économique-politique, car de plus en plus de gens réalisent qu'un cadre de vie sain est une question de vie ou de mort. (Oc 10).

Remarque – Ce sixième point à lui seul prouve que l'économie (et la politique) nous Cela concerne tout le monde. Et cela doit être un objet de philosophie culturelle.

Économie mixte.

Depuis les années 1950, une sorte de fusion des extrêmes s'est produite : les secteurs public et privé travaillent main dans la main (par exemple, une entreprise locale reçoit des subventions de l'État).

Note – Sous la pression de la crise économique, les chefs d'orchestre ne sont pas les seuls à accepter À l'instar des keynésiens, qui privilégient par principe l'intervention de l'État, mais aussi des libéraux, comme le président Reagan (plan Reagan 1981/1986) et d'autres, l'intervention de l'État vise à investir. L'« investissement » désigne le fait d'investir des capitaux (cf. 86) dans un processus de production (par exemple, pour créer ou développer une entreprise) ou dans des actifs (qui sont également utilisés d'une autre manière).

Rue de la bibliothèque : *Phil. Marchat, L'économie mixte* , Paris, 1980-2 -

Conclusion. – Comme indiqué (cf. 51), les positions extrêmes peuvent effectivement exister. Le cerveau fonctionne bien, mais les faits (phénomènes) eux-mêmes nécessitent des ajouts que l'adversaire perçoit mieux.

CF98

Acteurs économiques.

Nous avons déjà vu qu'un gouvernement doit tenir compte de « toutes sortes de choses ». Mais nous devons tous en faire autant ! Pour clarifier ce que signifie « toutes sortes de choses » dans la sphère économique, examinons la vie économique d'un point de vue praxéologique. Une « praxis », une action, provient d'un agent – un « actant » – issu d'« acteurs » qui « agissent ».

rue de la bibliothèque : *R. Colonna d'Istria, Initiation à l'économie*, Paris, 1989. -- 17/24 octobre (*Les agents économiques*) énumère :

1. Un acteur économique est une entité (« quelque chose ») ou une « unité », non réductible à autre chose, à partir de laquelle les décisions économiques (cf. 92 : formulation théorique de la décision) – recevoir des revenus, dépenser – prennent naissance.

2.1. La famille. -- Même une seule personne, si elle vit dans un seul endroit et est économiquement active à partir de là ou localement, est appelée une « famille » au sens économique.

2.2. L'entreprise. -- Voir ci-dessus cf 95. -- Elle **(i)** produit et **(ii)** vend.

2.3. L'administration. - Les acteurs publics (l'État, l'Institut national d'assurance maladie et invalidité, etc.) et privés (confessions religieuses, partis politiques, syndicats, associations à but non lucratif, etc.) sont des acteurs qui produisent des biens et des services, mais – contrairement, par exemple, à une entreprise – ne les vendent pas (même s'il faut les payer quelque part).

2.4 . L'institution financière. – Les ménages consomment, les entreprises produisent, les administrations ne vendent pas. L'essence d'un acteur financier – une banque, la banque nationale ou fédérale (« centrale »), le Trésor, une compagnie d'assurance – réside dans la réalisation d'opérations financières (retrait d'épargne, prêts).

2.5 . Pays étrangers. – En résumé, tout ce qui se trouve en dehors du territoire d'un État agit comme un « acteur », – comme on peut le constater dans la balance des paiements.

Éléments de production.

Oc, 25/35 (*Les facteurs de production*). -- Les éléments, dans la mesure où ils ne sont pas des acteurs, que les acteurs utilisent pour la production de biens ou de services, sont appelés « facteurs de production ».

1. Nature. -- Cueillette, pêche, chasse (cf. 38), -- agriculture, exploitation minière, -- ils se tournent vers la nature.

2.1 . Capital. -- Actifs dans la mesure où ils sont au service des activités économiques, ses « capitales » (cf. 86).

2.2 . Travail. -- Le « travail » désigne toute activité manuelle et mentale, dans la mesure où elle est effectuée dans le cadre d'un service. d'activité économique. Ce qui donne naissance à l'idée de « population active ».

3. La pièce de monnaie. — Une pièce de monnaie, un billet de banque, un compte bancaire (= scriptural) la monnaie) joue un rôle majeur (troc, unité de valeur).

CF99

La classe . -

La définition actuelle du concept de « classe » peut être résumée, en termes platoniciens, comme suit : une « classe » est l'ensemble ou le système formé par les individus au sein d'une société qui sont régis par des éléments à peu près identiques (principalement ou même exclusivement économiques) — conditions de vie et de travail, réussites, intérêts, etc.

Étant donné le rôle important que joue le concept de « lutte des classes » dans le discours de nombreux contemporains, nous nous arrêterons un instant pour examiner le travail d'une personne qui a analysé la classe ouvrière anglaise de manière brillante.

Rue de la bibliothèque : *J.Cl. Favez, Histoire Social : « Ils cultivaient l'arbre de la liberté »*, dans Journal de Genève (11.02.1989). – Voici ce que l'auteur, en réponse à *Edward P. Thompson, The Making of the English Working Class*, Londres, -- vient d'être traduit en français - *Miguel Abensour, trad., EP Thompson, La formation de la classe ouvrière anglaise* (Gallimard/ Le Seuil) - écrit :

1. Thompson était initialement communiste. Avec le temps, il devint l'une des figures emblématiques de la Nouvelle Gauche (les radicaux) – la Nouvelle Gauche des années soixante. Le concept de « classe » occupe donc une place centrale chez cet intellectuel critique. Son ouvrage est empreint d'admiration pour ce qu'il nomme la culture héroïque de la liberté pour laquelle la classe ouvrière anglaise a combattu.

2. L'ouvrage en question analyse les réactions des ouvriers à la révolution industrielle (1790-1830) en Angleterre, révolution qui a marqué un tournant dans ce domaine, et qui s'inscrit dans le processus global de construction d'une classe sociale. – Thompson réfute en partie les simplifications (réduisant la question à de simples facteurs économiques) opérées par les économistes libéraux et marxistes. – Relisez maintenant le paragraphe 83 (méthode d'Hérodote).

2.a. Histoire. -- Les sources consultées par Thompson sont des données traditionnelles, mais aussi des textes littéraires, qui sont, pour ainsi dire, des « témoignages » qui dépeignent et interprètent cette période terrifiante de la société anglaise.

2.b. Logos. -

(a) La thèse défendue par Thompson est, avant tout, qu'un élément économique – l'industrialisation – a joué un rôle : (i) de 1790 à 1830, d'une manière générale, le niveau de vie de la classe ouvrière anglaise a augmenté, (ii) leurs conditions de vie globales se sont toutefois détériorées.

(b) deux éléments politiques ont renforcé le facteur économique.

CF100

(1) La contre-révolution.

« Contre-révolution », au sens très général, désigne « le mouvement « réactionnaire » qui veut défaire la révolution précédente (en l'occurrence, la Révolution française) ».

Note – Le Club des Jacobins. – Un certain nombre de membres du clergé, d'aristocrates et de personnes fortunées. Au départ, les citoyens étaient partisans en France d'une monarchie constitutionnelle. Après la fuite du monarque à Varennes, ils devinrent méfiants et adoptèrent une orientation encore plus démocratique. En octobre 1789, leur lieu de réunion devint l'ancien monastère des Jacobins-Saint-Honoré. Le club exerça une grande influence sur de nombreux clubs et associations, y compris hors de Paris.

(i) Lors de la Convention nationale (20.09.1792 / 26.10.1795), qui abolit la monarchie et établit la république, les Jacobins jouèrent le rôle principal.

(ii) Le club a même soutenu la Terreur (mai 1793/juillet 1794), qui a inauguré une phase dictatoriale brutale de la Révolution française. La chute de Robespierre (1758/1794) a entraîné la fermeture du club le 12 novembre 1794.

Thompson note qu'une certaine classe dirigeante en Angleterre, par crainte du jacobinisme, qui avait joué un rôle si important dans les origines de la Révolution française, a pris des mesures pour réprimer une révolution brutale ressemblant à la Révolution française. – C'est un type de « contre-révolution », dont nous avons vu un autre type à l'œuvre en France (CF 52).

Conclusion : selon Thompson, une révolution à la française était devenue impossible. en raison de la convergence de la révolution industrielle et de la contre-révolution en Angleterre.

(2) L'utilitarisme et le méthodisme.

De manière générale, l'« utilitarisme » désigne le courant éthique qui définit l'utilité (du latin « utilis », qui signifie « utile ») – le bien-être général ou l'« utilité » particulière – comme la norme de notre comportement consciencieux. John Stuart Mill (cf. p. 90), par exemple, en était un partisan. – Le méthodisme a été fondé par John Wesley (1703-1791), théologien et pasteur. C'est une religion protestante, répandue principalement en Écosse et aux États-Unis. – Or, selon Thompson, utilitaristes et méthodistes ont tous deux imposé une discipline de travail rigoureuse aux nouvelles classes ouvrières.

CF101

10.4. L'économie en tant que science : quelques mots-clés (101)

Extrait de *Paul A. Samuelson/Peter Temin, Économie*, Tokyo, 1976-10, 921.

la Bible (-800/+99) :

Philosophes éloquents (-600/+600)

Aristote de Stageira (-384/-322)

La scolastique médiévale (800/1450)

Saint Thomas d'Aquin (1225/1274)

Physiocratie

François Quesnay (1694/1774)

La physiocratie (1768)
 Thomas R.1 Malthus (1766/1834) Essai sur les principes de
 population (1798)
 École néoclassique (néolibérale) Léon Walras (1834/1910) Alfred
 Marshall (1842/1924)
 John Maynard Keynes (1883/1946)
 Theorie der Beschäftigung, des Zinses und des Geldes (1936)
 Économie postkeynésienne
 Praticiens,
 Hommes d'affaires ; auteurs de pamphlets
 Mercantilisme
 (Colbertisme,
 Caméralisme) (XII-/XVIIIe et.)
 École classique (« libérale ») Adam Smith (1723/1790) La richesse des
 nations (1776)
 David Ricardo (1772/1823)
 John Stuart Mill (1806/1873) Sur les principes de l'économie politique
 (1817)
 Socialisme
 Économie (1848) Karl Marx (1818/1883) Le Capital (1867)
 Vladimir Oulianov (Lénine (1870/1924))
 Le communisme russe
 Le communisme chinois
 Nouvelle Gauche (Radicale)

CF102

11. La rationalité de l'économie (102/123)

11.1. La main invisible 102/103)

Adam Smith, le père de l'économie « classique » (comprendre : libérale), a placé, comme nous l'avons vu, la formation des prix basée sur tous les acteurs économiques agissant librement au centre.

Smith – et avec lui tous les vrais libéraux – attribue l'émergence de cet ordre à la « main invisible ». Nous avons constaté que, depuis l'avènement de la culture informationnelle, l'information est devenue le concept par excellence (cf. p. 94), y compris en pratique et en théorie économiques. Selon Smith, le « mécanisme des prix » au sein du système de marché libre serait donc le meilleur collecteur d'informations. Mais cela n'est vrai que dans la

mesure où une « main invisible » opère de manière cybernétique ou contrôlable à cet égard.

Autrement dit : le chaos des nombreux individus recherchant leur « utilité » (avantage, profit) singulière ou particulière se transforme, grâce à cette main invisible, en un optimum de bien-être général, signe extérieur de l'ordre.

La seconde main invisible.

Milton et Rose Friedman , *Le choix, c'est nous* (Acropole, Bruxelles/Amstelveen), Des allégations, étayées par des preuves factuelles, font état d'une main invisible à l'œuvre. Les politiciens et leurs fonctionnaires – qui prétendent invariablement n'agir que dans l'intérêt public – seraient en réalité guidés par une force invisible qui, contre leur gré, servirait des intérêts privés. La grande majorité des lois qu'ils promulguent servent en fait certains intérêts non publics, au détriment de l'intérêt général.

Dans nos démocraties de facto, les électeurs votent pour un candidat (et son programme) uniquement pour obtenir des avantages et des privilèges. Le gouvernement, en accordant ces avantages et privilèges lorsqu'il est au pouvoir ou y participe, sollicite en réalité des votes pour les élections qui se répètent sans cesse.

Conséquence : il arrive souvent que les électeurs les mieux organisés Certains bénéficient d'avantages, tandis que les personnes non organisées ou mal organisées doivent payer la facture pour les privilégiés. Et parfois à un coût prohibitif.

Cet aspect négatif de la législation passe généralement inaperçu. Pourquoi ? Parce que ces désavantages sont répartis au sein de la population et sont donc ressentis moins directement. – Les deux Friedman appellent également ce mécanisme la « main invisible ».

CF103

Les Grecs anciens auraient certainement parlé ici d'« harmonie des contraires ».

Modèle applicatif. -

Les subventions publiques peuvent avoir l'effet inverse. Dans plusieurs dizaines de pays, les gouvernements ont mis en place une « nouvelle forme »

d'« expansion industrielle » sous la forme de zones où les subventions étaient autorisées. Résultat : le chômage, qu'ils entendaient combattre – au moins indirectement – a augmenté !

Décision. -- Notre économie moderne est-elle un « processus rationnel » ou non ? Si l'on pense « rationnellement » sans la première main, qui instaure l'ordre à partir du désordre, et avec la seconde, qui produit le contraire de ce que l'on semble désirer, alors il faut tout simplement qualifier cette pensée d'« irrationnelle ». Les processus informationnels à l'œuvre en son sein ont un effet désinformatif.

11.2. Les conquistadors aventureux (103/107)

1. Le prélude au Moyen Âge.

Comme c'est souvent le cas, les peuples médiévaux furent également des pionniers dans ce domaine. En particulier : *Marco Polo* (1254/1324), l'aventurier vénitien, entreprit un voyage d'exploration. À travers l'Asie, en passant par la Mongolie, pour revenir par Sumatra. – Son livre, « *Le Livre des Merveilles* », parlait d'une île, Gisopango, désormais identifiée au Japon, où l'on trouvait « de l'or en quantités énormes » – « provenant de mines sans fin » – et « de grosses perles roses et rondes en grand nombre ». Cela donna naissance au rêve d'un ou plusieurs Eldorados.

2. Christophe Colomb (1459/1506)

Colomb avait pour seul guide le livre de Polo dans sa quête des « merveilles des Indes ». Le 12 octobre 1492, il débarqua sur l'île de Guahani, en Amérique centrale. – Sur les côtes de l'atoll d'El Salvador, Colomb et ses marins admirèrent la nature et les habitants. « Les habitants sont très beaux, bien bâtis et très doux. – Je leur ai donné des boutons et des perles de verre, qu'ils ont aussitôt mis autour de leur cou, ainsi que d'autres choses sans valeur, qui leur ont beaucoup plu. (...) Je les ai surveillés de près pour savoir s'ils possédaient de l'or. (...) – Plus au sud, disaient-ils, vivait un prince qui possédait d'importantes réserves d'or. »

Note .-- C'est clair : les soins capillaires étaient la solution miracle !

3. Sur les traces de Colomb, de nombreux conquistadors partirent à la recherche d'or, immédiatement à la puissance de

« Conquistador » est le terme espagnol désignant un aventurier conquérant. Hernán Cortés (1485-1547) était un tel aventurier. Il conquist le

Mexique (1519-1521). Francisco Pizarro (1475-1541) était un autre aventurier : il conquiert le Pérou.

CF 104

Des aventuriers, certes. Mais aussi des conquérants : ils constituent le socle sur lequel l'Espagne moderne a bâti son empire. — La grande majorité des conquistadors anonymes étaient — comme chacun sait, à moins d'être dupé par les idéalisations véhiculées par les manuels scolaires par exemple — généralement mal informés, des mendiants, des voleurs, des meurtriers, qui peuplaient alors les prisons espagnoles. S'ils acceptaient d'être enrôlés pour l'une des conquêtes, la liberté leur était promise.

Lorsque, par exemple, Pizarro découvrit la capitale des Incas, il captura Atahualpa, le tua et emporta tous les trésors à Madrid, ville si catholique, qui — au nom de l'Évangile, censé être proclamé à « tous les peuples » — aurait pu condamner ce meurtre et refuser ces « trésors » entachés de sang et de pillage. De plus, les Espagnols — et il ne faut pas les oublier — ont semé le sang sur leur passage, toujours en quête d'or.

Darcy Ribeiro, une anthropologue brésilienne, a calculé ce génocide : « Les Aztèques, les Mayas et les Incas comptaient ensemble entre soixante-dix et quatre-vingt-dix millions d'individus — disons : des individus — lorsque les étranges conquistadors sont apparus à l'horizon. Un siècle et demi plus tard, leur nombre s'élevait à trois millions et demi. »

Les Espagnols catholiques de l'époque, au début de l'ère moderne, considéraient les habitants d'Amérique centrale et du Sud comme ceux des « Indes » (les Indes de Marco Polo) et les appelaient « Indiens ». De plus, ils rejetaient leurs croyances religieuses « catholiques » comme étant contraires à l'humanité. Pourquoi ? Parce qu'ils n'étaient même pas considérés comme « chrétiens ».

Bien sûr, tous les Espagnols ne pensaient pas ainsi ; la plupart des missionnaires, par exemple. Mais le ton était donné par l'incompréhension radicale (cf. 19) des « sauvages » (et ensuite justifiée à plusieurs reprises « bibliquement » (cf. 35 : « fanatiques de la Bible »)).

Décision. -

(je) Dans quelle mesure la conquête espagnole (et autres) est-elle biblique aujourd'hui ?

(ii) Surtout — nous parlons de modernité — à quel point est-ce vraiment « rationnel » ?

Georg Simmel. –

G. Simmel (1858-1918) était un sociologue et penseur allemand. À Berlin, où il a débuté sa carrière, il a étudié à partir de 1858. En 1900, alors qu'il enseignait la philosophie, des hommes comme G. Lukacz, E. Bloch et K. Mannheim étaient ses élèves. Nous l'avons déjà mentionné (cf. 81). De sa main est * *Der Konflikt der* Culture moderne* (1918).

CF105

Maintenant J.-L. Vieillard-Baron, trad., *Georg Simmel, Philosophie de la modernité (La femme, la ville, l'individualisme)*, Paris, 1989, publié, traduction d'un certain nombre articles individuels. Oc, 305/325 (L'aventure) reproduit *Das Abenteuer de Simmel*, dans : *Philosophische Kultur*, Potsdam, 1922, 13/30. -- Mais, avant d'en dire quelques-uns En outre, l'analyse d'extraits révèle que Simmel était un véritable rationaliste, suivant les traces de Hegel, qui privilégiait la pensée méthodique comme une exigence absolue ; Simmel était cependant quelque peu postmoderne, en ce qu'il appliquait également le mode de pensée rationnel à des sujets que l'esprit traditionnel des Lumières jugeait imperméables à « l'analyse rationnelle ».

La ville moderne, paysage culturel de l'homme moderne, la femme, avec la question de savoir si la modernisation affectera ou non l'essence profonde de la femme, l'aventure, typique de l'individualisme moderne, tous ces sujets, bien que traités de manière strictement « rationnelle », s'écartaient néanmoins de ce que l'esprit éclairé et rationnel du passé pensait d'eux.

Écoutons Simmel, qui s'efforce de dépeindre l'aventure si caractéristique de l'homme moderne. — Oc, 311 : « La vie dans son ensemble peut être vécue comme une aventure. » Voilà, en quelque sorte, la devise.

UN . -- Un certain « contenu » ou autre expérience vécue avec excitation. --

Le contenu ne constitue pas encore, en soi, l'aventure proprement dite. On survit, par exemple, à un danger mortel. Une femme est « conquise » en vue d'un bonheur éphémère. On a pris le risque de jouer avec l'inconnu et l'on a gagné ou perdu. De tels « contenus » ne constituent pas encore pleinement une « aventure », au sens où Simmel l'entend.

Vivre de telles expériences ne devient véritablement « aventureuse » que lorsque la conscience vitale — les profondeurs de l'âme humaine doivent être mises à nu — s'exprime à travers une sorte d'excitation qui est simultanément l'essence même de l'expérience vécue.

B. -- Simmel conçoit, en tant que penseur, l'aventure -

Une expérience où l'excitation constitue l'essence même – sur fond d'historiologie. – Le rapport entre le purement accidentel et le parfaitement rationnel. – Ceci évoque Platon, qui compare « ananke » (ce dont on ne comprend rien, mais qui s'impose comme destin déterminant) et « nous » (intellectus), l'esprit humain rationnel.

CF106

Dans chaque événement que nous vivons, nous rencontrons tant de choses qui sont simplement « là », qui viennent de l'extérieur de nous comme des coïncidences.

Résultat : il s'agit simplement d'une question de « quantité », -- si on le souhaite, c'est-à-dire « Peser » pour savoir si la totalité de chaque événement peut être considérée comme quelque chose de « rationnel » et de « compréhensible », en supposant une « signification », ou si la « couleur » de cet ensemble est déterminée par le fait qu'il est continuellement plus grand et différent de ce qui le précède, et par son imprévisibilité, lorsqu'on souhaite en déduire l'avenir.

Jusqu'ici, un texte difficile – typiquement intellectuel allemand –, mais clair quant à sa signification : ce que nous vivons maintenant est « plus et différent » du passé, dont nous ne pouvons déduire le présent avec notre « raison » et sa « rationalité » moderne ; ce que nous vivons maintenant est tel que nous ne pouvons en déduire l'avenir avec notre « raison » et sa « rationalité » moderne.

Autrement dit : même notre « raison » moderne est impuissante face à ce phénomène. Elle se trouve confrontée à l'« irrationnel ».

Un différentiel. -

L'irrationalité dans la réalité moderne n'est plus hypermassive : elle se décline en différents degrés. – Écoutez comment Simmel l'illustre :

« Entre l'entreprise la plus sûre (pour parler civilisément) et l'aventure la plus irrationnelle se trouve une série ininterrompue de manifestations de la vie, dans laquelle le compréhensible et l'incompréhensible se confondent. »

Ainsi – selon Simmel – le mérite, ce que nous avons accompli par nous-mêmes, et la pure faveur, ce que nous accorde la « pure chance », ainsi que le prévisible et le simplement accidentel (et donc imprévisible), se confondent.

« Puisque, dans cette série ininterrompue, l'aventure constitue un extrême, l'autre extrême, la pure rationalité, présente des caractéristiques fondamentalement similaires. » (Oc, 323).

Autrement dit : selon Simmel, la vie, même la vie moderne, même lorsqu'elle est parfaitement gérable rationnellement, est néanmoins toujours affligée d'irrationalité quelque part.

Note -- Relisons maintenant, sous cet angle, par exemple Cf 82 (les enfants prodiges) : est Simmel La description de l'irrationalité n'est-elle pas parfaitement applicable à cela ?

Ou cf. 80 : « faire des affaires comporte des risques » (environ 1350 personnes le savaient déjà très bien, à tel point qu'elles ont introduit un système d'assurance).

Les risques prouvent que notre compréhension rationnelle a ses limites et doit composer avec l'irrationnel.

CF107

Ou cf. 81 (de audacieux et entreprenant, le marchand évolue par exemple en un rentier qui évite les risques. Ce qui prouve qu'il se lasse de « l'aventure »).

Ou cf. 89 (la remarque concernant la série confuse (et donc irrationnelle) d'« éléments » qui déterminent le strictement économique soit en lui-même, soit de l'extérieur).

Ou bien devons-nous revenir à la théorie de Hayek concernant le facteur de désordre dans l'économie (cf. 67) : pourrait-on affirmer plus clairement que la rationalité (information) et l'irrationalité (désinformation) fusionnent ?

Et cf 102 : les deux « mains invisibles » prouvent qu'il existe des « mécanismes » à l'œuvre qui ne sont pas, ou pas si facilement (Simmel parle d'un différentiel, c'est-à-dire d'un intervalle (deux extrêmes) dans lequel se situe un grand nombre de formes mixtes), contrôlables par un traitement rationnel.

Les conquistadors (cf. 103) ne sont donc pas des Fremdkörper (c'est-à-dire des entités inadaptées à un tout) dans la Modernité. Au contraire : ils se situent plutôt du côté de l'un des extrêmes (l'irrationnel). Rien de plus. Et dire que l'Empire espagnol a pu, en grande partie, s'établir sur un phénomène aussi « irrationnel » !

11.3. Les Crétois (107/109)

– (tabac + clous de girofle)

Mais ne nous attardons pas trop sur le passé.

(1).-- 'Kretek'

En Indonésie, le kretek est le nom donné à une cigarette. Elle est fabriquée à partir de tabac noir mélangé à des clous de girofle. Le giroflier (*Caryophyllus aromaticus*) est un arbre tropical à feuilles persistantes originaire des Moluques (plus précisément de la petite île de Makian). Ses boutons floraux, qui ressemblent à un clou, sont séchés pour obtenir une « épice » contenant une huile essentielle. Le nom est onomatopéique : à chaque bouffée, la cigarette aux clous de girofle crépite. Le tabac noir contient au moins deux fois plus de nicotine et de goudron que le tabac blanc. Le goût âpre du kretek provient naturellement du tabac fort, mais est intensifié par les clous de girofle.

(2).-- Campagne publicitaire. –

À l'origine, le kretek était la « cigarette des pauvres », roulée à la main : ce sont eux qui en étaient les principaux consommateurs. Le kretek est bon marché et se vend facilement à l'unité, en boutique ou dans la rue.

La classe aisée indonésienne a donc d'abord regardé la cigarette avec un certain dédain. Ces dernières années, cependant, la rhétorique (cf. RH 102/105 (Marketing, cf. 74)) s'en est mêlée : une campagne publicitaire destinée aux classes supérieures est lancée.

CF108

Une nouvelle marque est créée : **a.** fabrication à la machine et non plus à la main, **b.** ingrédients de meilleure qualité, **c.** emballage soigné. En peu de temps, le kretek devient l'emblème branché du jeune cadre

dynamique (cf. 82). Un nombre croissant de fumeurs indonésiens trouvent les « cigarettes blanches » (Lucky Strike, State Express) – qui se vendent bien ailleurs en Asie – « sans goût ».

(3) — *Le kretek comme élément économique.*

Les chiffres parlent d'eux-mêmes : en 1979, un peu plus de soixante-dix milliards de cigarettes étaient vendues annuellement ; en 1988, ce chiffre atteignait cent quarante milliards. – Avec un tel chiffre d'affaires, l'industrie du tabac est devenue une force politique : sur environ 4,5 milliards de florins, 1,2 milliard sont allés au Trésor indonésien (cf. p. 69). L'impact sur l'emploi est également significatif : environ 11,5 millions de personnes gagnaient leur vie dans l'industrie du tabac (17 % de la population active). Cf. p. 97 (emploi), p. 98 (population active).

Le « mécénat », un des rouages de la publicité dans l'économie moderne, entre en jeu : les magnats du tabac financent le réseau routier, les écoles (quel souci de l'éducation !), les hôpitaux. C'est ainsi que le monde du tabac construit son image.

(4). -- *Le kretek, un facteur politique* -

L'économie et les finances publiques se recoupent partiellement. Nous l'avons déjà constaté. – La « classe politique » indonésienne (cf. p. 65, 69) – autrement dit, les « cercles gouvernementaux » – reconnaît que l'industrie du tabac représente un véritable pouvoir. Sachant combien le tabac est nocif pour la santé publique, une préoccupation majeure pour le gouvernement, celui-ci se trouve confronté à un dilemme : d'une part, un souci éthique légitime (le bien-être de la population) et, d'autre part, le pouvoir de l'industrie du tabac. Jusqu'à présent, il n'a osé qu'exhorter la population à « ne pas fumer pendant une seule journée ».

(5) -- *Le kretek est un fléau de la jeunesse.*

Le gouvernement ne peut ignorer ce phénomène ; il peut toutefois le prendre en compte (au sens platonicien du terme « para.-frosune », cf. 71), lorsqu'il observe comment les touristes voient des enfants de dix ans à peine acheter et fumer un kretek dans la rue. Selon des estimations prudentes, soixante pour cent des jeunes de quinze à vingt ans sont dépendants du tabac.

(6). -- *Le kretek sur le «plat». -*

Il y a bien sûr aussi des Indonésiens — des particuliers, des écologistes — qui s'opposent à la fureur suscitée par le kretek.

La lutte contre les patrons du kretek est impitoyable. Un avocat a vu un fabricant de kretek lancer une cigarette nommée « remaya jaya » (jeunesse prospère). Par simple curiosité, il a porté plainte contre ce fabricant pour « publicité mensongère ».

Le « tribunal » — que l'on pourrait qualifier de « corrompu » — a naturellement statué contre l'avocat. — Sur ce, le fabricant a porté plainte contre cet avocat malhonnête, — pour « atteinte à sa réputation ».

Décision.

1. Si l'on considère la vente, la vente réussie du nouveau kretek pour yuppies (sans parler de l'ancien), du point de vue de la théorie de l'information, la question se pose inévitablement : « Comment qualifier cette campagne publicitaire ? » Information ou désinformation ? Adam Smith – et avec lui tous les vrais libéraux – peuvent affirmer mille fois que le libre marché met en branle les processus d'information nécessaires et suffisants, mais les faits – nous insistons : « faits » – tels que le kretek prouvent que la main invisible, qui doit en extraire une information réelle et véridique, devra effectivement intervenir avec une force particulière.

2. Si l'on considère de tels processus économiques – considérés comme des succès purement financiers – sous l'angle de la « rationalité », ne se réfère-t-on pas nécessairement à la figure par excellence en la matière, Nicolas Machiavel ? (cf. 72 et suiv. (la « vertu », non pas au sens naïf qu'en donne Cicéron, mais au sens cynique et rationaliste qu'en a Machiavel)). D'un point de vue psychologique, la raison ou la rationalité cynique est peut-être le mieux expliquée par Paul Diel (1893-1972), dont Einstein disait, en 1935, avoir découvert en lui « un penseur de grande envergure ».

En bref : Diel, un Autrichien ayant travaillé en France sous la direction d'Henri Wallon et dont l'influence ne cesse de croître, distingue deux types d'anomalies psychologiques : les naïves, qui conduisent par exemple à une névrose (la personne fragile étant incapable de traiter l'élément cynique), et les cyniques, qui présentent une apparence dite « normale ». La publicité – qui trouve pourtant un écho auprès des jeunes cadres dynamiques (malgré leur « rationalité ») – concernant le nouveau kretek n'est-elle pas un pur exercice de raisonnement cynique ? (Cf. *P. Diel.) Psychologie curative et médecine*, Neuchâtel (CH), 1968).

11.4. Pensée cynique (110/123)

Les origines culturelles et historiques de la pensée cynique

Rue de la bibliothèque : *Felix Flückiger, Geschichte des Naturrechtes, I (Alttertum und Frühmittelalter)*, Zollikon Zurich, 1954. -- La question se pose : « Quand le cynisme devient-il comme... » Ce que l'on observe dans l'histoire du kretek a-t-il jamais eu lieu ? -- Rien de mieux pour cela qu'un peu d'histoire juridique.

11.4.1. La loi sacrée archaïque (110/111)

— Oc, 9 ans, raconte à notre Flückiger la suite des événements. Les concepts juridiques de la période archaïque chez les Grecs anciens, tels que nous les connaissons grâce aux poèmes épiques d' *Homère* (Homère, -- cf. *Hérodote*, poète d'Asie Mineure, vers 850) et aux poèmes d'Hésiode d'Ascra (en Béotie, vers 750), reposent sur une double présupposition.

Les Grecs archaïques, à quelques exceptions près (que l'on retrouve dans toutes les cultures archaïques), partageaient de deux certitudes : la loi, qui donne une apparence ordonnée au comportement des Grecs en société, provient des divinités (origine divine) ;

Les informations concernant ce droit ont été obtenues par les Grecs anciens par la révélation, par des personnes inspirées ou par des « signes » apparaissant dans la nature ou la société (une tempête, par exemple, qui se distingue par son caractère « inhabituel », « suspect »), des décisions volontaires d'êtres extraterrestres (cf. 10 : appelés intermédiaires dans, par exemple, l'interprétation paulinienne), généralement des divinités supérieures.

Le témoignage d'Hésiode.

De son *Erga* (277/285).

1. Les animaux, aussi sauvages soient-ils, ainsi que les poissons et les oiseaux, peuvent s'entre-dévorer, car parmi eux il n'y a point de justice. Mais les hommes, à qui Cronos (fils de Cronos, dieu *primordial* ; Zeus, le dieu suprême actuel) a rendu justice, la meilleure qui nous soit jamais parvenue.

2. Lorsque quelqu'un qui connaît véritablement la loi prononce ces paroles sur l'agora, devant l'assemblée du peuple, Zeus (*note* : le dieu suprême actuel, fils de Cronos) lui accorde bonheur et prospérité. – Mais

celui qui, tout en commettant un faux témoignage, se met à mentir, agit contrairement à la loi – un aveugle incurable comme lui. C'est le début du déclin de sa lignée. – L'homme, en revanche, qui prête serment conformément à la loi verra sa descendance prospérer.

Remarque – On peut le constater : la nature humaine de l'homme réside dans son sens de la justice, c'est-à-dire que... C'est un don divin. C'est précisément grâce à cela que l'homme évolue au-delà de l'animal.

CF111

Il apparaît immédiatement évident que les divinités, selon *Paul* « les éléments du monde » (c'est-à-dire, dans le contexte de ses épîtres aux *Galates* et aux *Colossiens* du moins, les êtres intermédiaires, en référence aux êtres surnaturels qui engendrent la justice), ne sont pas simplement mauvaises. Paul se montre peut-être un peu trop sévère.

De plus, très tôt, par exemple, Clément d'Alexandrie (150/215 ; de l'école catéchiste chrétienne d'Alexandrie) perçoit le « logos » (selon sa terminologie : Dieu le Fils, incarné en Christ) à l'œuvre dans la « sagesse païenne ». Une sagesse qu'il ne faut pas simplement effacer, mais purifier (« catharsis »). Ce qui, dans le langage de la Moyenne-Scholastique, se lit ainsi : « Gratia (i) supponit (ii) sanat et (iii) perficit naturam » (La grâce, que la révélation biblique – Ancien et surtout Nouveau Testament – (i) présuppose, (ii) purifie (« sanate ») et (iii) élève la nature à un niveau supérieur).

Modèle applicatif. –

(a) Agamemnon, prince de Mukenai (Mycènes), chef des Grecs lors du siège de Troie, reçoit l'ordre en songe de rassembler l'armée, les chefs et les hommes, dans l'« agora » (assemblée du peuple) (*Iliade* 2:1 et suivants) –

(b) Télémaque, fils d'Ulysse, rencontre Pallas Athéna (la déesse Athéna) sous les traits de Mentès (de tels déguisements sont fréquents dans le monde surnaturel des « éléments du monde ») ; elle lui ordonne de rassembler le peuple (*Odyssée* 1:289 et suiv.).

(c) Dans *l'Odyssée* 2, nous apprenons comment Télémaque accomplit cette tâche : dans cette « agora », il se plaint des prétendants cyniques qui « dévorent littéralement » la maison et les biens de sa mère Pénélope.

Dans cette agora, Zeus, le dieu suprême actuel, manifeste sa « volonté » par un signe. – Remarque : parfois, une agora se résume à la simple perception d'un décret divin ; cette information concernant la conduite légitime est transmise même sans décision volontaire des chefs et/ou des soldats.

En l'occurrence : l'avertissement divin adressé aux prétendants cyniques et effrontés. Si, du fait de leur aveuglement, ils ne comprennent pas cette information, leur comportement sans scrupules franchit la limite (« hubris », arrogance, transgression, « orgueil »), et la sanction divine s'ensuit inévitablement – comme Hésiode, par exemple, le savait encore.

CF112

11.4.2. Loi naturelle désacralisée (112/122)

Flückiger affirme que les Protosophes (-450/-350) sont les premiers philosophes qui « désacralisent » clairement (profanent, profanent, mettent à nu) la loi sacrée archaïque.

Entre environ 850 (Homère) ou 750 (Hésiode) et 450/350, il s'écoule environ quatre siècles. Durant cette période, une révolution intellectuelle eut lieu dans la Grèce antique : la raison, au sens anticlassique du terme, émergea dans la rhétorique, diverses disciplines et diverses philosophies. Cette diversité marqua profondément nombre de penseurs grecs, parmi lesquels les premiers sophistes (maîtres de la sagesse). Une autre diversité les frappa tout autant : leur grande découverte fut, par exemple, le fait que ce qui était considéré comme « bien » par un groupe était perçu comme « mal » par un autre.

Modèle applicable. -

Hérodote d'Halicarnasse, le célèbre géologue et ethnologue, vécut en Ionie. Les Grecs ioniens, en Asie Mineure, étaient :

(i) avec le monde de cette époque — qui s'étendait loin, par exemple dans le Caucase ou au-delà de Gibraltar — des marins très connus et

(ii) les hommes d'affaires. Ils connurent une prospérité solide et un essor culturel important, bien avant Athènes, par exemple. Ceci explique le fort sentiment de multiculturalisme (cf. 36) caractéristique d'Hérodote. *DH Teuffen, Herodot (Sieben und andere Wunder der Welt)*, Vienne/Munich, 1979, 46, écrit :

Hérodote fait preuve d'impartialité dans ses observations. C'est avec cette même impartialité qu'il aborde tous les phénomènes propres aux cultures étrangères, et même, avec la même ouverture d'esprit, les cultures des ennemis directs de la Grèce. Après tout, les hommes d'affaires recherchent des relations commerciales, et celles-ci ne prospèrent que dans un climat de confiance mutuelle, une confiance qui ne peut naître que d'informations précises sur le partenaire commercial.

Ceci, surtout dans un monde où des cultures locales totalement isolées, enracinées dans leurs propres traditions, vivaient côte à côte, avec des possibilités de connexion relativement rares. La méthode narrative d'Hérodote. — Teuffen, pc, 65, la décrit comme suit.

(1) — *La mentalité démocratique de la Grèce antique.*

Hérodote était un partisan enthousiaste, mais non naïf, de la politique de cité-État démocratique qu'Athènes cherchait à mettre en œuvre. Dans ce système, chacun pouvait s'exprimer librement et franchement. C'était déjà le cas à l'époque de la culture sacrée des Grecs homériques, comme le démontre très clairement F. Flückiger (cf. 14).

CF113

Le processus d'information sacré de la proto-démocratie grecque.

Note : D'après Hérodote, Homère a vécu aux alentours de 850 avant J.-C. Ce qu'il décrit remonte au moins au IX^e siècle avant J.-C. La plupart des spécialistes d'Homère s'accordent sur ce point.

Eh bien, écoutez attentivement comment F. Flückiger, oc, 14, résume tout cela. « L'emploi du temps quotidien de l'agora est également établi dans une règle sacrée. »

(i) Celui qui est autorisé à parler reçoit le sceptre, symbole du pouvoir de Zeus. - Il est sous sa protection et est donc invulnérable (*note* : dans la langue du Pacifique Sud, « tabou » (« taou »)), même lorsqu'il se retourne contre le commandant de l'armée.

Flückiger, *ibid.*, explique : « L'assemblée populaire ou militaire est un espace de vie sacré, au sein d'une société encore dominée par la vie militaire archaïque. C'est précisément là, sous la protection de Zeus (« l'un des éléments du monde »), que prévalent la liberté d'expression et la liberté de décision. »

Décision Flückiger : « es ist die urform der späteren demokratie » (C'est la forme originale de la démocratie ultérieure). - Voilà pour le modèle régulateur.

(ii) Modèle applicatif. --

En application de ce *qu'Homère dit à ce sujet* dans son *Odyssée* 2:37 et suiv., 3:138, Flückiger cite ce qui suit : Diomède, fils de Tudée, roi d'Argos, prend la liberté, dans le cadre de l'assemblée de l'armée, de prendre position contre Agamemnon (cf. 111), le chef général des Grecs devant Troie, donc au milieu de la guerre.

« Je dois agir contre toi, en premier lieu, à cause de ton manque de discernement (*note* : information). Tel est le rôle de Thémis, d'Anax (= seigneur), dans l'agora. »

Flückiger note ici : « Thémis est l'ancienne loi sacrée », antérieure au règne du dieu suprême Zeus. Il s'agit donc de la loi « transmise traditionnellement », qui trouve probablement son origine dans les délibérations au sein du cercle domestique, centre névralgique de la période de Thémis.

Si l'hypothèse de Flückiger est correcte, alors la liberté d'expression, du moins chez les Grecs archaïques, constituerait une loi antique. – Ce qui n'a rien d'étonnant : le droit d'asile, droit sacré par excellence, est lui aussi antique. Plus précisément : quiconque, poursuivi par qui que ce soit (même des princes), se réfugie dans un temple est inviolable. La Bible peut nous éclairer à ce sujet.

CF 114

(2). -- Le style narratif démocratique d'Hérodote.

Teuffen les décrit comme suit :

(a) Lorsqu'Hérodote rédige ses textes, il donne la parole à tous ceux qui ont quelque chose à dire sur le thème abordé. Ce faisant, il ne manifeste, pour le moment, ni la moindre préférence ni la moindre aversion pour la position adoptée par quiconque.

Note – C'est comme si Hérodote, attaché à la tradition, conservait encore l'atmosphère de l'époque archaïque. famille, délibérant ou vivant l'agora homérique, en pleine discussion.

b) Ce n'est qu'après avoir laissé s'exprimer tous les autres avis qu'il présente le sien. Si, ce faisant, il n'est pas entièrement certain des faits, il le précise dans la formulation de son analyse.

Note – Nous le savons : Thalès de Milet, le fondateur de la Grèce Hérodote (624?-484), philosophe, spécialiste des sciences et rhétorique, était lui aussi ionien, comme ses compatriotes – et notamment ses pairs intellectuels – Anaximandre de Milet (610-547) et Anaximène de Milet (588-524). Il vivait donc dans un contexte historique marqué par l'étude des données (cf. 83). Ces données incluaient également les opinions d'autrui, même si elles devaient être écartées comme non critiques.

Modèle applicatif . — Hérodote sur le multiculturalisme. — Teuffen, Oc., p. 46 et suiv., cite on. -- Historiai 3:38.

1. Modèle réglementaire. --

Supposons que l'on souhaite inviter tous les peuples de la Terre à choisir le meilleur parmi la grande variété (cf. 14 : Feyerabend) de comportements. Dans ce cas, chaque peuple évaluerait d'abord soigneusement la valeur de toutes les morales, afin de ensuite privilégier la sienne comme étant la meilleure. – À ce titre, chaque peuple présume que son propre mode de vie est « le meilleur ».

2. Modèle applicatif.

Hérodote poursuit : (...) il existe de nombreux exemples de cela. (...).

(a) Lorsque Darius (= Darius, prince perse) régnait, il convoqua un jour tous les Grecs à sa cour et leur demanda : « Que faut-il vous donner pour que vous acceptiez de manger votre père mort ? » Réponse : « Nous ne commettons en aucun cas un tel crime. »

(b) Il convoqua alors les courtisanes, qui appartenaient à la tribu indienne des Kalatiens (ils mangeaient les cadavres de leurs parents). Lorsque tous les courtisanes grecs eurent quitté les lieux, Darius, par l'intermédiaire d'un interprète, leur demanda : « Que faut-il vous donner pour que vous acceptiez de brûler vos parents ? »

CF115

Ils crièrent à haute voix et prièrent Darius d'une voix suppliante : « Ne prononcez pas de telles paroles impies ! » – Tel est l'état des mœurs des peuples. – Fin du texte d'Hérodote.

La loi « naturelle » désacralisée de la protosophie.

un. *ER Dodds, Der Fortschrittsgedanke in der Antike*, Zurich, Munich, 1977 (// *L'Ancienne Conception du Progrès* (Oxford, 1973), p. 124 et suiv., caractérise la mentalité de Les sophistes, dès le début, comme suit :

« (La sophistique) présente les mêmes caractéristiques que la pensée libérale des XVIII^e et XIX^e siècles. Ce sont : (1) l'individualisme, (2) l'humanité (*note* : les conséquences de l'humanisme de la Renaissance), (3) la sécularisation, (4) la critique de la tradition fondée sur la « raison », (5) une grande confiance dans la raison appliquée comme clé du progrès continu (cf. 78) ».

On ne saurait résumer plus clairement la transition de la culture archaïque-sacrée à la culture rationnelle-éclairée.

b. *Werner Jaeger, Paideia*, Moi, 368, je dis à ce sujet ce qui suit. -

« Le problème des problèmes en démocratie » – Le siècle de Périclès est connu, du moins en ce qui concerne Athènes, pour sa « démocratie ». Mais Périclès (482-429), chef du « parti démocratique », devint le seul maître d'Athènes en 444.

Selon Jaeger, sa soi-disant « démocratie » était « eine kaum verhülte Tyrannis » (une tyrannie à peine dissimulée).

Conséquence : la tension entre la personnalité forte et « culturelle », d'une part, et la société tout entière, d'autre part. Tous les penseurs contemporains de la société, la « polis », telle que nous l'avons conçue (Deuxième année, *Philosophie du parcours de vie*, 246/264 (Éléments de sociologie platonicienne)), ont réfléchi à cette question, « ohne damit fertig zu werden » (sans y trouver de solution).

Or, les premiers sophistes ont perçu ce problème avec une lucidité implacable. Par conséquent, ils ne souhaitaient plus une éducation populaire générale, mais plutôt la formation d'une élite. « Es war, im Grunde, nur des alte Problem des Adels in neuer Form » (comme l'a toujours affirmé Jaeger). Certes, tout Athénien, même le citoyen lambda, pouvait recevoir une éducation élémentaire. Dès le départ, seuls les membres de l'élite

rejoignaient les sophistes, ces maîtres de la sagesse : plus précisément, tous ceux qui aspiraient à devenir homme politique et, simultanément, à diriger leur cité.

Voici une seconde caractéristique (description) de la protosophie.

CF116

c. Troisième caractéristique. –

Platon, dans son dialogue *Protagoras 317b*, que Protagoras D'Abdère (-480/-410 ; figure de proue de la protosophie), qui prône le scepticisme (cf. 9, 24) et le relativisme (nous y reviendrons plus tard), on peut retenir ce qui suit : -- « (...) Je revendique le titre de « Sophiste ». Ma profession est de transmettre la culture aux gens (...).

(a) Les autres, -- ils corrompent les jeunes : (...) ils les ramènent - contre leur gré - à des matières spécialisées (...), -- calculs, astronomie, géométrie, musique (*note* : comme on peut le voir : les matières enseignées par les Paléophythagoriciens) (...).

(b) Mais si un jeune homme vient à moi, il n'apprend que ce qu'il veut apprendre.

En outre : la matière que j'enseigne est l'« euboulia », la saine délibération (*note* : on dirait aujourd'hui, par anglicisme, « savoir-faire » (connaissance approfondie)), à savoir 1. dans les affaires privées : la manière dont on gère parfaitement ses biens ; 2. dans les affaires publiques : la manière dont on agit et parle dans la polis (cité-État), – avec un résultat maximal ». (*J.P. Dumont, Les sophistes (Fragments et témoignages)*, Paris, 1969, 29s.).

Comme chacun sait, l'Association humaniste internationale tient Protagoras en très haute estime :

(a) Ce que nous savons des données - les « choses » - n'est que la manière dont elles nous sont immédiatement données (« telles qu'elles nous apparaissent »), -- ce qui est le scepticisme ;

(b) Toutes les affirmations sont, quelque part, vraies (mais de telle manière qu'il est impossible de déterminer s'il existe une gradation concernant la vérité, -- ou s'il existe à la fois des affirmations vraies et

fausses, dans la mesure où l'on va au-delà de ce qui est directement observé), -- ce qui est le relativisme.

Conclusion : l'homme, dans la mesure où il pense et agit avec scepticisme, est la « mesure ». la norme ultime, de « toutes choses ».

Cela implique que le point de vue de la figure dirigeante du protosophisme se limite au visible et au tangible (ce qui est le sécularisme), avec l'homme — là, dans ce domaine limité de la réalité — comme l'autorité suprême (ce qui est l'humanisme, ou « l'humanité » dans la terminologie de Dodds (cf. 115)).

On voit donc à quoi cela se résume :

(a) est « réellement » tout ce qui est visible et tangible (les phénomènes) ; au-delà de cela, il n'y a, réellement, rien, sauf de pures hypothèses, qui sont impossibles à tester ;

(b) L'homme, en quête de propriété et de pouvoir politique, est au centre de tout cela.

CF117

Relisez maintenant cf. 110, en bas : selon la vision archaïque-sacrée, « l'humanité en l'homme » est son sens de la justice, dans la mesure où il s'agit d'une sagesse donnée par Dieu et inspirée par une divinité ; pour l'humanisme protagoréen, « l'humanité en l'homme » est le savoir-faire en matière d'influence politique.

Comme indiqué précédemment (cf. 115), il s'agit de la transition d'une culture archaïque et sacrée à une culture éclairée et rationnelle. Gardons cela bien à l'esprit lorsque nous esquissons brièvement l'éthique, ou la politique, des protosophes.

Relativisme protosophique.

Protagoras est la figure emblématique. Mais la Sophistication fut, à une certaine époque — entre 450 et 350 (pendant un siècle) —, un véritable mouvement, regroupant des personnalités de tous horizons.

L'une de leurs plus grandes découvertes fut — ce qu'Hérodote (484/425 av. J.-C.) avait déjà découvert, mais n'avait pas interprété de manière sophistique (cf. 114) — le multiculturalisme en termes éthiques et politiques (depuis les années 1950, nous dirions : en termes humano-scientifiques) : le

fait que ce qui correspond aux présuppositions d'un type de culture, et est donc « bon » (conscientieux), ne correspond précisément pas aux présuppositions de l'autre type de culture, et est donc « mauvais » (sans scrupules).

La critique protosophique des fondements.

Pour un pythagoricien ou un platonicien, les variantes d'une même intuition fondamentale (platonicienne : idée) ne sont que la manifestation phénoménale d'une unité cachée. On pourrait presque l'exprimer mathématiquement : phénomène (visible et tangible) / caché (idéal) = variantes / même intuition. Pour la plupart des sophistes, il en va autrement. Les présupposés des cultures ne sont pas des intuitions divines à partir desquelles les cultures humaines inventent des applications variées, mais de simples opinions, des opinions purement « humaines ». « Conçues » quelque part par des figures initiales. Dieu seul sait à quelles motivations ou pulsions inconscientes « humaines » (Nietzsche dirait « humaines, trop humaines ») répond cet enseignement.

On perçoit l'humanisme qui sous-tend les hypothèses (présuppositions). L'évolution des circonstances (« situationnelles »), multipliée par les interprétations relativement arbitraires de ces circonstances, voilà les fondements sur lesquels repose le multiculturalisme.

CF118

Une formulation euripidienne. - F. Flückiger, oc. 87, cite un vers du troisième grand tragédien des Grecs anciens, Euripide de Salamine (-460/-406), qui, avec sa disposition profondément mystique, lutta longtemps avec la crise des valeurs des sophistes.

(1) Si le « bien (en soi) » et le « mal (en soi) » étaient identiques partout, il n'y aurait plus de désaccords entre les hommes.

(2) En réalité, seuls les mots utilisés sont les mêmes partout. Mais ce à quoi ces mots se réfèrent diffère d'une région à l'autre ;

Note : Cette brillante formulation d'Euripide exprime deux choses.

a. La distinction entre le réalisme conceptuel (« le bien et le mal en soi », qui depuis Parménide d'Élée (-540/...), fondateur de l'éléatisme (cf. 49, 50), indépendant de nos idées et de nos mots, et du nominalisme conceptuel :

pour la protosophie septique, les noms des « choses » ne sont que des « mots » (comprendre : des sons, par lesquels une culture peut désigner ceci, une autre cela). L'ontologie, l'étude du réel (l'étude de l'être) de Parménide est ici appelée linguistique, en tant que science de l'usage du langage. Rien de plus. On peut la nommer, avec certains penseurs contemporains, linguistique.

b. Le relativisme. -- La « relativisation » devient l'attitude théorique des valeurs de La sophistique. Par « relativisation », on entend « l'acceptation systématique, comme non absolue ou pas du tout, des présuppositions (traditionnelles) des cultures ». Ici, « absolu » (en néerlandais « volstrekt ») signifie « indépendant de nos opinions arbitraires ou du moins fluctuantes », lesquelles, en l'absence de toute « complétude » ou « absoluité », peuvent agir de manière totalement autonome, arbitraire (cf. p. 73 et suiv. : auto-affirmation). Et ce, dans un sens individualiste, comme Dodds vient de le dire (cf. p. 115), tant de la pensée sophistique antique que de la pensée libérale moderne. Je, tu, il, elle, nous (en tant que groupe), nous pensons « sans entraves » (« libres »), indépendamment, « autodéterminés », arbitrairement.

Naturisme/primitivisme protosophique.

Le paragraphe 26/32 nous a déjà appris ce qu'est principalement le primitivisme moderne. – Dans ce courant, le concept de « nature » (pensez aux « peuples indigènes ») joue un rôle prépondérant.

F. Flückiger, oc, 107, affirme que « le premier, qui a consciemment fait de la nature humaine (« fuis ») la norme de :

(i) les choses, les « êtres » (c'est-à-dire ce que nous pensons et surtout disons des réalités) et

(ii) un comportement prioritaire, qu'il soit individuel ou dans un contexte social. Il s'agissait principalement des sophistes plus tardifs, Antiphon (-480/-411), un orateur attique, -- Hippias d'Élis (-481/-411) Thrasymachos de Chalcédoine (-430/-400), -- et d'autres.

CF119

(1).1. -- Le concept de « nature » (« fusion »).

Avec un W. Jaeger ou un F. Flückiger, on pourrait croire que les sophistes ont emprunté le concept de « nature » aux médecins de l'époque, et surtout à eux. F. Flückiger estime, à juste titre, que leur emploi du terme découle directement d'une interprétation traditionnelle spécifique du grec ancien « fuis » (interprétation également mentionnée par un certain Jaeger).

a . Le terme « fusion » vient - selon Flückiger - d'abord pour en *Homère, Odyssée 10 :303*. Là, « fuis » signifie énergie (puissance, capacité), dans un sens spécifique L'herbe magique - le molu - est présente, grâce à laquelle Ulysse renforce son énergie, afin de pouvoir tenir tête à la sorcière Circé.

Le schéma en trois parties est visible :

- (1) une identité (= forme de l'être, essence),
- (2) qui constitue un acte d'autonomie,
- (3) afin de pouvoir résister aux influences négatives (cf. 73, où la vertu de Machiavel est décrite selon une même tripartite : identité, autodétermination ou affirmation de soi, résistance à la négativité ou au déni). Il ne faut pas oublier qu'en latin, langue maternelle de l'italien, « virtus », traduction du grec « dunamis », signifie énergie, et plus généralement, dans l'usage traditionnel, sorcellerie, énergie magique.

b. Le terme « fuis » signifie, en grec ancien :

- (1) identité : origine ou ce qui découle d'une origine (« genèse ») (de sorte qu'il possède la même identité, la même nature)
- (2) qui s'affirme de manière indépendante (affirmation de soi)
- (3) contre tout ce qui lui est contraire (déni). –

Nous allons maintenant voir, d'après ce qui suit, si ces significations très traditionnelles s'avèrent effectivement correctes.

Quelle « identité » les sophistes en question mettent-ils en avant ? Deux caractéristiques se dégagent.

1. La « nature » – par exemple, celle d'un homme politique – est sophistique, de sorte qu'il acquiert le pouvoir (le principe du pouvoir). – Thrasymachos dit, par exemple : « Je désigne, de ma propre autorité, comme « juste » (« vertueux ») – mieux encore : « légitime » – ce que moi, en tant que plus fort, voire le plus fort, juge utile ; en ce cas, je suis « l'heureux élu », avec le souverain unique pour modèle. » Voilà la « théorie » concernant la « nature ».

CF120

2. La « nature » – par exemple, d'un poète anacréontique, s'il est sophiste – est telle qu'elle se complaît dans les sentiments de luxure, le désir de jouissance et l'hédonisme. – Anacréon de Téos (-572/-487) initie une poésie érotique qui commence à paraître « autonome ». – Tandis que, par exemple, Sappho de Lesbos (-612/...) écrit une poésie fortement érotique,

voire lesbienne, elle est profondément religieuse : elle vénère, par exemple, Aphrodite ou Éros (une divinité), tout en menant une vie érotique. – L'érotisme « anacréontique », après Anacréon, est vécu indépendamment de toute divinité.

On peut trouver une déclaration analogue à celle du sophiste Calliclès (*Platon, Gorgias 447*) : « Pour moi, personnellement, le « bien » consiste en ce que moi, comme tout individu ou groupe, non seulement je peux mais aussi je peux me livrer à mes propres sentiments de plaisir, et ce par tous les moyens possibles. »

Remarque : « pouvoir se livrer » relève de la liberté du pouvoir ; « être autorisé à se livrer » relève de la liberté de conscience ; le pouvoir est le principe éthique, ou du moins celui qu'on appelle le principe éthique. Critias d'Athènes (-460/-403) semble avoir propagé des théories analogues.

En résumé : la « nature » semble donc être (1) une identité, – ici une identité guidée par la volonté de puissance et la luxure, (2) qui s'affirme arbitrairement, (3) contre toute résistance. On retrouve cette triple nature : « identité/affirmation de soi/déni ».

(1).2.-- Le système 'fisis (nature)/ nomos (habitude)'.

Dès lors qu'on a bien compris la soif de pouvoir et de luxure des sophistes, on saisit l'une des interprétations possibles de la fameuse opposition « fisis/nomos ». – Examinons le troisième terme de notre triple nature :

1. Les présupposés de la tradition - droit coutumier
2. La constitution (démocratique) ou le droit ordinaire sont autant d'obstacles que la nature assertive doit surmonter si elle souhaite se réaliser.

Appl, modèle. -- Le sophiste Hippias affirme : « La loi est le tyran de l'homme », c'est-à-dire de l'homme au sens sophistique du terme.

Remarque : Notez que cette phrase peut également être interprétée différemment : si une loi Si elle est injuste, alors elle est tyrannique. Mais il ne s'agit pas là d'une interprétation véritablement sophistique.

(2).1 .-- La sophistication, -- parfois démocratique, parfois antidémocratique. -

(i) Protagoras d'Abdère, Antiphon d'Athènes et d'autres étaient favorables à l'égalité des droits pour tous les citoyens. Ils avaient un esprit très démocratique.

CF121

Rappelons-nous que « tous sont égaux devant la loi ». Ici, la « loi » est interprétée comme le présupposé essentiel qui, dans une société, garantit même à l'esprit le plus sophistiqué un « espace vital ».

(ii) Un nombre considérable de sophistes, et non tous, qualifiaient l'égalité des droits d'« eine gasze Ungerechtigkeit » (F. Flückiger), « une grande injustice ». Leur argument était le suivant : dans cette optique « démocratique », les inférieurs – donc les masses – sont privilégiés et les supérieurs – donc les plus doués – sont défavorisés.

Flückiger, oc, 109, l'explique. -

a. Comme, dans l'école de Gorgias de Léontinoi (-480/-375 ; avec Protagoras le deuxième plus grand sophiste), si le droit du plus fort ou du meilleur était avancé au nom de la « nature », cela signifiait la libération de l'individu - l'individualisme - des « chaînes » : (1) des « conventions » en vigueur (par exemple, les coutumes anciennes) et/ou (2) du système juridique en vigueur.

Note – Encore une fois : très compréhensible de la part de (je) l'identité, l'essence même de soi-même, (ii) le (iii) l'affirmation de soi, le fait de s'affirmer arbitrairement ; (iv) la négation, ici les conventions ou les lois qui « entravent ». Cf. *Platon, Gorgias 483* .

b. Flückiger résume : « Cette loi naturelle présente à la fois un caractère individualiste et un caractère... » « Caractère antidémocratique ».

En résumé . -- On ne peut s'empêcher de penser qu'un sophiste aime Il commença démocratiquement, pour ensuite développer, au fil du temps, des « tendances antidémocratiques » à partir d'une position de pouvoir acquise de manière « démocratique ». Ainsi se déploya sa « nature » — son « arété », sa « vertu ».

(2).2. - Primitivisme animal. --

Nous voici arrivés à la véritable raison cynique. – « La loi du plus fort s'applique véritablement et universellement à la « nature » (ici, terme collectif désignant tout ce qui possède une « nature ») :

(i) C'est la règle dans le règne animal et — selon les sophistes — aussi chez les humains, en substance. Chez les humains, cela est parfaitement clair dans des phénomènes tels que la guerre : après une guerre (gagnée), le vainqueur peut décider du sort des vaincus (F. Flückiger, p. 109).

Note – Nous arrivons ainsi à l'antipode d'un Hésiode (CF 110), car qui, sur des fondements sacrés, l'homme en tant qu'homme transcende le règne animal par son sens de la justice.

En bref : Cicéron ressemble à Hésiode, la plupart des protosophes ressemblent à Machiavel (cf. 72).

CF122

Conclusion. – Examinons d'abord quelques jugements de valeur.

Un premier jugement de valeur : Dodds, Fortschr., 125,

Dodds, cependant, est un fervent partisan du libéralisme et un admirateur de principe de la protosophie, déclarant : « (La sophistique) aurait dû inaugurer une grande ère d'émancipation intellectuelle, sociale et politique. »

Ce qu'elle a en réalité initié, c'est avant tout une ère de guerres civiles et de guerres urbaines, menées avec une joie délibérée dans la brutalité – une brutalité qui, jusqu'à récemment, n'avait guère été surpassée par d'autres peuples de haut rang culturel.

Puis une période de dictatures – le soi-disant « second Turannis », pour lequel Dionusius de Syracuse (*note* : un tyran célèbre) a servi de modèle. (...).

Dans le monde de la pensée, la théorie du Surhomme (*note* : l'homme de pouvoir de Nietzsche) a émergé pour la première fois – à savoir, cet immoralisme politique qu'un Calliclès met en avant avec tant de brio dans *le Gorgias de Platon* et, d'autre part, Platon lui-même, dont la philosophie a été décrite à juste titre par Crossman comme « l'attaque la plus horrible et la plus complète contre les idées libérales que l'histoire révèle ».

L'Association humaniste internationale nous livre un second jugement de valeur.

(1) HJ Blackham, *Humanism* , Blackham, Penguin Books, 1968, 9, définit l'« humanisme » moderne comme suit. –

(i) « L'humanisme est l'alternative constante à la religion » (c'est-à-dire qu'un dilemme est avancé ici : soit la religion, soit l'humanisme).

(ii) L'humanisme, du moins au sein d'une Europe christianisée, consiste en un rejet du christianisme. (Sic).

Cette définition négative est la conclusion de deux présuppositions.

(je) « Cette vie terrestre est tout (*note* : exclusivisme) ; immédiatement « l'homme en soi » existe (*note* : l'homme autonome, totalement maître de lui-même).

(ii) « L'homme est responsable de sa propre vie et de la vie sur terre. » Il est important de noter que « responsable » signifie ici que l'homme ne doit pas faire appel, par exemple, à des éléments sacrés qui pourraient, au moins partiellement, l'absoudre de cette responsabilité immense et totale. Il est radicalement seul.

adhère à des prémisses analogues , **De leidende grondgedachten van het Moderne a-godsdienstige Humanisme** , dans : ** Tijdschr. contre Phil** . 21 (1959) : 4, 615/680 ; 22 (1960) : 1, 13/76.

(2) L'Association humaniste sur les Lumières grecques.

Selon ce point de vue, la « raison grecque éclairée » a atteint son apogée au Ve siècle (= siècle de Périclès (cf. 115)).

CF123

- Comment la Grèce, d'un point de vue humaniste, en est-elle arrivée là ?

1. L'Iliade et l'Odyssée d'Homère. Ces œuvres sont interprétées comme la « forme héroïque de l'humanisme », ce dernier étant désormais défini comme « l'excellence dans toutes les réalisations humaines » (athlétisme, théâtre, architecture et sculpture, éloquence, politique, pensée, vie). Autrement dit : une culture.

Note – Cependant, quiconque lit Homère sans adopter exclusivement une perspective humaniste remarquera que... Ce texte décrit des personnes

profondément religieuses, mais qui excellent dans leurs fonctions. Voir par exemple les pages 110 et 112.

2. Thoïkide d'Athènes (-465/-401 ou -395)

Il a écrit l' *Histoire de la guerre du Péloponnèse* , qui, en effet, inaugure une historiographie sophiste.

3. Le Corpus Hippocraticum, une petite bibliothèque d'écrits médicaux (pronostic, diététique, chirurgie, pharmacologie, descriptions des maladies et de la santé).

Note – Quiconque lit les textes hippocratiques sans préjugés conclura que ces Les ouvrages datant des Ve et IVe siècles ne sont certainement pas, pour la plupart, d'Hippocrate de Cos, contemporain de Socrate (mort en 469 ou 399 av. J.-C.), mais d'une multitude d'auteurs aux opinions tantôt agnostiques, tantôt religieuses sur le sujet. De ce fait, ils ne sauraient constituer un argument en faveur de l'humanisme.

4. Démocrite d'Abdère (-460/-370 ; atomiste), Démocrite peut dans un certain sens être appelé « le premier matérialiste », mais alors au sens du pluralisme hylistique (Démocrite accepte à la fois la matière grossière et la matière « subtile » ou fine, avec laquelle il explique, par exemple, les influences occultes et les apparitions des divinités).

5. Protagoras d'Abdère (cf I 116). L'Association humaniste a salué en lui « l'homme qui a proclamé le premier le regnum hominis (le Royaume de l'Homme) ».

Note .-- Que Protagoras ait placé « l'humanité » au centre est, d'une manière générale, exact. L'exclusivisme radical à l'égard des réalités sacrées, défendu par l'Union humaniste, n'est nulle part évident : Protagoras déclare en effet : « Je ne sais pas si de telles choses existent ».

En d'autres termes : en véritable sceptique, il met de côté, entre parenthèses, tout ce qui transcende l'expérience sensorielle des réalités immédiatement données (cf. 9, 24, 116), le jugeant invérifiable et, de ce fait, inexplicable (il ne se prononce pas sur ce point, contrairement à l'Association humaniste qui l'ignore avec véhémence). Comparée à Protagoras, l'Association humaniste apparaît comme dogmatiquement et exclusivement rationaliste (cf. 47).

12. Le triomphe actuel du libéralisme (124/134).

Comme base de cet échantillon de notre culture actuelle, nous prenons le brillant article de *Pascal Garcin*, **L'économie : le bon marché **, dans : **Journal de Genève ** (29 juin 1989), que nous expliquons avec d'autres remarques.

12.1. Les faits (124)

1.1 . L'Occident.

Depuis longtemps, l'Église, jadis au cœur des villages et des villes d'Occident, a cédé la place au marché. La logique (*notez que l'auteur entend par là les présupposés*) et les lois de ce marché se retrouvent, sans cesse, au cœur même de toutes les problématiques de notre société occidentale. Cette logique, ces lois, déterminent la valeur ou la non-valeur de chaque chose.

1.2. Le bloc de l'Est.

Les pays du bloc de l'Est présentent une multitude d'expériences — la Russie soviétique, la Chine communiste, la Hongrie, la Pologne — s'ils n'ont pas encore réussi à transformer leur économie étatique en économie de marché, ce n'est pas faute d'avoir essayé.

1.3. - Le Tiers Monde. -

Bien qu'entravée par le caractère obsolète de certaines structures, la libéralisation progresse néanmoins de jour en jour, tandis que le rôle de l'État diminue dans les sphères industrielle, commerciale et monétaire.

2. L' Internationale socialiste.

Comme pour renforcer encore l'enthousiasme actuel pour l'économie de marché, l'Internationale socialiste s'y est désormais « convertie » elle aussi : du 19 au 24 juin 1989, ses membres – plus de quatre-vingts partis socialistes du monde entier – se sont réunis à Stockholm pour célébrer le centenaire (1889/1989).

1. Jugements de valeur positifs et sans équivoque à l'égard de l'économie de marché

2. Des critiques suffisantes du rôle économique de l'État en général et, en particulier, des nationalisations figuraient dans le programme de l'Internationale.

Les partis sociaux-démocrates d'Europe du Nord étaient déjà, pour la plupart, orientés vers le marché. L'attitude des autres partis était plus

ambivalente, comme celle du Parti socialiste français (qui a encore procédé à des nationalisations en 1981), ainsi que celle de plusieurs partis socialistes du tiers monde.

12.2. Le jugement de valeur (124/134)

(a).-- le théorème.

Dans la mesure où l'apothéose de l'économie de marché est la victoire de la raison sur certains modèles économiques discrédités, elle mérite notre approbation.

CF125

2. Dans la mesure où, toutefois, l'économie de marché, grâce à ce triomphe, une sorte de L'acquisition d'une position de monopole de manière incontestable est source d'inquiétude. Ceci repose sur les règles mêmes du marché, dont il n'est que l'application.

(b).-- L'argument.

Modèle analogique .

Imaginons une entreprise qui (i) est protégée par des mesures protectionnistes, (ii) ne maîtrise pas ses coûts de production, (iii) est incapable de se restructurer car elle est grisée par ses succès éphémères. Or, si l'économie de marché ne perçoit plus d'idéologies ou de modèles de pensée concurrents, elle risque de se retrouver dans la situation d'une telle entreprise.

2.1. Modèle historique. -

Le risque est moins imaginaire qu'on ne le croit. Rappelons-nous la situation inverse des décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale (1939-1945). Le succès du modèle social-démocrate fut alors retentissant. Tellement retentissant, en fait, qu'il influença tous les détenteurs du pouvoir politique : grisés par un consensus général (*notez* : unanimité), ils se virent attribuer successivement des rôles à l'État. Il en résulta l'inflation des années soixante et soixante-dix.

2.2. Le risque. -

L'économie de marché connaît un consensus analogue.

Conséquence : à la lumière de cette leçon de l'histoire récente, notre appréciation doit être Il est impératif de modérer les réserves sérieuses. Dans

l'immédiat, faire preuve d'ouverture envers les opposants – encore peu nombreux – constitue un devoir rationnel.

La restructuration des entreprises.

Extrait biblique : A. Bosshard, *Interview : les nouveaux emplois qui font frissonner les syndicats*, dans : *Journal de Genève* (20.09.1988). -

Au début du mois de septembre 1988, le Bureau international du travail (BIT, Genève) a consacré un séminaire (= groupe d'étude de la même discipline traitant d'une question spécifique) au renouveau actuel de l'entreprise (cf. 95).

L'un des concepts fondamentaux qui prévaut aujourd'hui est celui de « restructuration » (en français : adaptation, – « perestroïka » (cf. 54)). Il s'agit de l'ensemble des mesures prises par une entreprise pour survivre à la concurrence et à une croissance lente (cf. 87).

(JE). - Le concept de « déréglementation ».

La « déréglementation » désigne la suppression de toutes les formes de réglementation qui restreignent la liberté des entreprises. En mai 1987, par exemple, le 18e Congrès scientifique et économique flamand, qui s'est tenu à Bruxelles, a consacré deux jours de débats à cette question.

CF126

La plupart des intervenants ont plaidé pour un équilibre entre l'intervention de l'État et une déréglementation irresponsable. Aucune école économique — pas même les monétaristes (cf. 81, 102, 98) ni les économistes de l'offre — n'a préconisé une déréglementation totale (cf. 71 : formes extrêmes de pensée).

(II).-- Le concept de « flexibilité ». -

La « flexibilité » comprend : 1. l'élargissement du champ d'action de l'entreprise pour « ajuster » le nombre de salariés et, de ce fait, l'emploi ; 2. l'assouplissement des conditions d'emploi des salariés, notamment des horaires de travail. – À cet égard, les « formes atypiques d'emploi » comprennent le travail à temps partiel, le télétravail et la sous-traitance (cf. 96).

Note :

1. Entre 1960 et 1980, les petites et moyennes entreprises ont connu une forte contraction en raison des économies d'échelle. Ce processus se poursuit : on peut citer les préparatifs pour l'entrée en vigueur de l'euro le 1er janvier 1993.

2. Depuis environ 1980, cependant, une restructuration et l'introduction d'une diversification ont été observées dans les secteurs secondaire (industriel) et tertiaire (lié aux services) (cf. 92v. : secteurs) (cf. 96v.).

La principale préoccupation des syndicats.

Les transformations fulgurantes et profondes de l'entreprise – sous forme de privatisations (cf. 40, 54), de flexibilité et de technologies de l'information (cf. 94) – non seulement en Occident, mais aussi en Orient et même dans les pays du tiers monde, entraînent :

1. une nouvelle organisation de l'emploi, des contrats de travail, des horaires de travail, etc., ainsi que

2. Cela engendre de nouvelles relations entre employeurs et employés. La principale préoccupation des syndicats à cet égard peut se résumer en une phrase : « La technologie crée certes des emplois, mais elle en fait aussi disparaître. » – Cela concerne principalement les technologies de l'information.

Le bloc de l'Est.

Dans les économies socialistes – la Hongrie et la Chine (cf. 54,58) montrant la voie – les brigades, les coopératives, les collectifs et les entreprises privées prennent le relais de l'État et de la bureaucratie associée lors de la restructuration.

Lors du séminaire du Bureau international du travail, M. Aganbeghian, de Moscou, a constaté que l'Occident capitaliste, l'Orient dirigiste et les pays en développement mettent en œuvre des privatisations. Il a reconnu que la privatisation est une méthode permettant de favoriser la production de biens et de services, à condition qu'elle s'accompagne du respect des normes et des règles protégeant la santé physique et mentale des travailleurs contre les abus.

CF127

Note Bibl. Exemple : *J. Baynac, La révolution gorbatchévienne (Essai d'analyse (historique et politique))*, Paris, 1988. -- L'auteur tente de démontrer que la Russie, à son égard, La quatrième révolution est la suivante : 1905/1907 (soulèvement spontané), février 1917 (révolution démocratique),

octobre 1917 (révolution bolchevique), 1985 (révolution gorbatcheviste (Mikhaïl Gorbatchev (1931/...))). Dans oc, 21/60 (*Gorbatchev avant Gorbatchev*), il démontre que Gorbatchev a eu des prédécesseurs : Youri Andropov et Andreï Sakharov (ce dernier dès 1970, avec V.F. Tourchin et Roy A. Medvedef).

L'auteur fait également référence à un roman qui a fuité en Occident via le KGB sous la direction d' *Andropof*, à savoir **Vie et destin ** de V. Grossman, **Paris**, **Juliard**, 1984 (paru en Union soviétique en 1988), dans lequel on peut lire des passages qui assimilent stalinisme et nazisme. Par exemple, la conversation entre un nazi et un vieux bolchevik emprisonnés dans le même camp : « Nous sommes différentes formes d'une même essence, le parti-État. » (cf. p. 65 et suiv., p. 73 (Skinner)).

La révolution « post-industrielle » (cf. 94 : économie de l'information ; 88, -- 126) – l'informatisation et l'automatisation de la production – joue un rôle prépondérant dans la révolution gorbatchevique (J. Baynac, *ibid.*, p. 16). Mais cette révolution est bien plus profonde : en avril 1988, Gorbi (comme on l'appelle) déclare : « Comme toute révolution, la perestroïka est une réforme révolutionnaire et persistante des consciences » (*ibid.*, p. 10) ; en juin 1988, il affirme : « Le processus de renouveau révolutionnaire pénètre de plus en plus dans l'économie » (*ibid.*) ; en juillet 1988, à Cracovie, il évoque la « seconde révolution mondiale » (*ibid.*).

En résumé : de l'État autoritaire à l'État constitutionnel socialiste : le rejet du capitalisme, le rejet de la dictature, le rejet de la dégénérescence du système soviétique de la nomenklatura, avec tout son secret.

La restauration de la théorie « originelle », la conception « éthique » du système, le retour du pouvoir aux travailleurs, qui deviennent ainsi les véritables maîtres de leur destin, l'instauration d'une démocratie socialiste, la glorification de « l'humanisme » (l'homme au centre) – tel était le contexte de la perestroïka, du moins au sens purement économique du terme.

CF128

-- Les effets économiques qui nous intéressent ici et maintenant sont, par exemple : (i) le fait que l'État assouplit son monopole sur le commerce extérieur afin que les entreprises puissent également commercer avec des pays étrangers,

(ii) la réévaluation de l'entreprise (cf. 95) : afin d'introduire une dose d'économie de marché libre, la loi sur les entreprises familiales (qui sont artisanales) a été promulguée, -- la loi sur les coopératives (pour établir un réseau de petites et moyennes entreprises (cf. 95)) a été promulguée ;

(iii) « entreprises communes » (introduites par la loi) pour acquérir des capitaux et des technologies occidentaux (*note* : une entreprise commune est une coopération avec un pays étranger concernant une entreprise).

Note -- Échantillon de la bibliographie. *J.K. Galbraith/ Stanislav Menchikov, Capitalisme, Communisme et coexistence*, Paris, 1988, souligne le poids mort de la bureaucratie (étatique) et En Union soviétique et aux États-Unis ; – Mais ce que dit Menchikov nous intéresse ici : l'intention est d'établir un « centralisme démocratique » qui lie à la fois le plan et le marché libre ; – par exemple, « les prix des produits de base sont toujours fixés par l'État, mais le reste (la plupart des prix) est déterminé par le marché libre ». Menchikov souligne : « Le marché n'est pas nécessairement l'instrument parfait ».

Autrement dit : ce n'est pas le capitalisme qui est instauré, mais un dirigisme assoupli. – Ceci est confirmé par *G. Sorman, « Huit jours chez les grosses têtes de la perestroïka »*, dans *Le Figaro* (16.07.1988), où Otto Latsis (économiste), qui auparavant Mikhaïl Oulianov (acteur soviétique) se montre pessimiste, tandis que Rõy Medvedef (historien) se montre enthousiaste et affirme qu'il ne s'agit pas d'abolir le socialisme, mais de le faire avancer. Vitaly Ginzburg (physicien nucléaire), qui critique principalement la bureaucratie, et Andreï Kornelof (ingénieur-entrepreneur), qui dirige une coopérative, prennent la parole.

Impression principale : Sentiments très mitigés concernant les résultats économiques : les dix-sept millions de fonctionnaires (les bureaucrates) et une très grande partie des travailleurs sont opposés à la perestroïka plutôt que favorables (pour diverses raisons).

À propos de la bureaucratie : *Tamara Kondratieva, Bolcheviks et Jacobins (Itinéraire) d'analogies*), Paris, 1989 : les révolutionnaires de 1917 (octobre) se considéraient comme les premiers « vrais révolutionnaires » ; bien que sur les traces des célèbres Jacobins (cf. 431 1001) ; -- *Michael Voslensky, La nomenklatura (Les privilégiés en URSS)* , Paris, 1980 (rappelle, oc, *Milovan Djilas, Die neue Klasse* , Vienne, Munich, 1957), dans lequel la Nomenklatura est discutée.

La « Nomenklatura » (du latin « nomenklatura », liste) est la liste des postes les plus importants ; les candidatures sont examinées, recommandées et sanctionnées à l'avance par un comité du parti du district, de la ville, de la région, etc. ; en d'autres termes : la Nomenklatura comprend les personnes qui occupent les postes clés » (oc,30).

Concernant la classe ouvrière : *J. Baynac, La rév. garb .*, 254, dit : « (...) Le mystère de l'absence du prolétariat dans le discours de Gorbatchev. Alors que Gorbatchev parle abondamment des paysans et de l'intelligentsia (notez : des artistes et de la classe pensante), il n'a jamais, absolument jamais, trouvé les moyens de s'adresser adéquatement au prolétariat. »

Cela, dans aucun de ses discours, absolument aucun. Il l'évoque brièvement, au passage ; rien de plus. – On n'est donc pas surpris qu'un malaise manifeste règne au sein de la classe ouvrière. Sa peur la rend attentive aux conservateurs, aux léninistes les plus intransigeants (...). Quand le spectre du chômage plane sur beaucoup (...), il ne faut pas s'attendre à ce que le prolétariat se montre plus conciliant (...)

Qu'est-ce qui se cache derrière cela ? La révolution de l'information (cf. 94, 127), dans laquelle il y a de moins en moins de place pour le travailleur ordinaire.

L'interprétation du Bureau international du travail (Genève).

Voici ce que dit un rapport pertinent datant de fin novembre 1989 :

(i) Les conséquences économiques de la perestroïka dans les pays du bloc de l'Est sont difficiles à prévoir.

(ii) Mais il est déjà certain qu'un surplus de travailleurs nécessite d'autres formes d'emploi.

Explication : le goulot d'étranglement est :

(i) transition d'une économie excessivement contrôlée par l'État à la liberté des entreprises

(ii) sans chômage généralisé ni inflation galopante.

Note : Rue de la bibliothèque : *J. Brémont/ A. Geledan, Dictionnaire économique et social* , Paris, 1981, 212/220 (*Inflation*).

Définition. Avec C. Olive, on la définit comme suit : ce n'est pas la hausse des prix individuels, mais l'augmentation du niveau général des prix qui crée l'« inflation ».

CF130

La « mesure » par laquelle cette hausse (ou baisse) est mesurée est l'indice (= l'indice général des prix, calculé du point de vue du ménage moyen (cf. 98), qui paie le total des prix pour l'ensemble des biens et services).

L'indice, qui mesure les prix, synthétise plusieurs mécanismes macroéconomiques (cf. 68). La vie économique est un « système », c'est-à-dire un ensemble d'« éléments » qui interagissent entre eux. Parmi les éléments susceptibles de provoquer de l'inflation, on peut citer :

- a.1. chaque augmentation de salaire (qui, après tout, est répercutée),
 - a.2. la monnaie qui augmente trop rapidement ou qui circule trop facilement,
 - a.3. l'État, qui s'approprie les richesses sans services réciproques et recourt aux déficits budgétaires,
 - a.4. le mode de vie permissif (par snobisme ou sous l'influence de la publicité, -- dont un petit exemple (cf. 107/109) : les Kretek, toujours avides et dépensant toujours plus sans tenir compte des possibilités ;
- b. À l'étranger (pensez à la hausse soudaine des prix du pétrole).

Au cours de cette année, les économistes craignaient une résurgence de l'inflation (après tout, le premier semestre 1989 avait connu une forte croissance, avec un taux de 0,2 aux États-Unis et de 0,1 en France), qui ne pouvait être attribuée ni aux fluctuations saisonnières (par exemple, le prix des légumes augmente en hiver ou en période de sécheresse), ni à la volatilité des marchés (la crise pétrolière) : c'était bien l'inflation générale qui s'accroissait. Pourtant, la situation était différente de celle des années 1970, où l'inflation planait comme une menace constante.

Le concept de « déflation ».

Il ne faut surtout pas croire que le terme « déflation » est l'opposé d'« inflation ». La « déflation » – dans une économie de marché libre – est l'ensemble des contre-mesures prises pour freiner la demande (cf. 96 : offre et demande) (politique déflationniste) ; par exemple, la réduction des dépenses publiques, l'augmentation de la pression fiscale (afin de limiter les

recettes disponibles pour les dépenses), le contrôle des taux d'intérêt sur les prêts, le plafonnement des salaires, la limitation des marges bénéficiaires – le « gel des prix ».

Note – Le fait que nous réfléchissions à cela, dans le cadre d'une philosophie de la culture, est du fait que pratiquement tout le monde — et en premier lieu l'homme ordinaire — subit l'inflation, généralement sans connaître les « mécanismes » qui la contrôlent.

La Chine communiste. –

Rappelons-nous (cf. 54) : Deng Xiaoping, pour sauver l'économie stagnante du « Plan », met en œuvre des libéralisations. Avec des succès éclatants, notamment dans l'agriculture.

CF131

La révolte étudiante s'accompagne d'une répression sanglante, enjeu de la lutte contre le « développement pacifique ».

Le terme « développement pacifique » désigne ce que nous avons vu à l'œuvre dans le bloc de l'Est et en Europe depuis Gorbatchev.

Pékin (Pékin) 28.11.1989. -

Le Premier ministre chinois Li Peng l'a dit très clairement : la Chine devra mener une longue lutte contre ses ennemis « capitalistes ».

Toute la presse communiste chante les louanges de la Roumanie (cf. 77) le mardi 21 novembre 1989, qui – selon elle – « construit » un socialisme (c'est le terme de von Hayek (cf. cf. 67 : il appelle le socialisme, dans la sphère économique, un « constructivisme » qui impose ses idées aux réalités économiques), qui possède une force suffisante pour résister au « développement pacifique » en Europe de l'Est.

Le **Volksdagblad** du mardi 21 novembre 1989 cite Li Peng. Ce dernier déclara, devant des groupes de travail de membres des commissions d'enquête lors d'une Conférence nationale, « qu'ils avaient beaucoup œuvré pour maintenir l'ordre social, protéger la stabilité de la nation et renforcer la dictature démocratique du peuple ».

De plus, la Chine accuse des « forces étrangères » d'avoir eu recours au « développement pacifique » pour lancer, au printemps 1989, le mouvement de protestation le plus puissant contre le gouvernement depuis la fondation

de la République populaire, qui, début juin 1989, a été « heureusement rasé par l'armée ».

Note – Relisez cf. 70 : Herzen ; 73 : Machiavel et sa politique de guerre. – On dirait que cet humaniste de la Renaissance plane encore sur la Chine communiste ; – cf. 121 : le mysticisme guerrier protosophique. Dans l'usage actuel des autorités chinoises, le terme « développement pacifique » est, après tout, péjoratif ! C'est quelque chose qu'il faut combattre de toutes ses forces !

Note – Ce langage belliqueux s'accompagne d'un plan de restauration (cf. 96). Le secteur primaire (cf. 93) est en cours de réforme : les terres agricoles doivent être recollectivisées ; le secteur secondaire (ibid.) est également en cours de réforme : les figures du parti privent à nouveau les entreprises de leur initiative individuelle si efficace.

Conclusion : P. Garcin peut être rassuré : les opposants au libéralisme montrent s'entendre soi-même

CF132

La rationalité du libéralisme.

Le chapitre 102 (la « rationalité » de l'économie) nous a parfaitement préparés à ce sujet. – Nous allons maintenant approfondir ce que nous avons appris à comprendre jusque-là, – notamment grâce à l'épistémologie, ou, si vous préférez, à la théorie de l'information.

Risque/incertitude.

1 . Ce thème n'est pas nouveau :

Cf. 80 (vers 1350, les premiers capitalistes de la fin du Moyen Âge perçoivent déjà clairement le « risque » et l'intègrent dans leurs calculs) ; cf. 106 (Simmel affirme que rationnel et aventureux ne sont en réalité que les extrêmes d'un même différentiel) ; – Cf. 102 (Smith et Hayek comprennent que le désordre des individus, chacun cherchant son propre avantage, requiert une intervention « invisible » pour le corriger).

Rue Bible : *F. Knight, Risque, incertitude et profit, Houghton Mifflin Company*, 1921. --Ce Un économiste américain a distingué deux types de décisions (CF 92,98), dans la mesure où des lacunes d'information sont à l'œuvre.

A. Le risque.

Un risque est une forme d'incertitude qui peut être maîtrisée dans une certaine mesure par des mesures correctives. Par exemple : on peut diversifier ses stocks (en cas d'évolution de la situation) ; on peut constituer des réserves (pour parer à toute éventualité) ; on peut aussi, comme le faisaient déjà les premiers capitalistes, souscrire une assurance (risque calculable).

B. -- Incertitude générale.

C'est là le « risque », car il rend l'aventure pleinement palpitante, à son paroxysme : elle est tout simplement imprévisible, notre « raison » n'y a aucune prise. On tâtonne dans le noir. Pourtant, on sait qu'elle est là. Notre « raison » a donc bel et bien une certaine emprise sur elle.

Typologie des incertitudes.

(I).-- Incertitude objective.

L'incertitude peut être liée à l'objet en question. – Je décide d'acheter un petit livre dans une librairie d'occasion. Mais pour l'instant, je n'en sais que quelques bribes : l'auteur, l'éditeur, le titre, et j'ai feuilleté rapidement le livre (où je repère quelques phrases qui me donnent envie de l'acheter).

(II).-- Incertitude intersubjective. -

Cette incertitude peut aussi concerner mon partenaire, le sujet de la conversation. – Je demande à la caissière, que je connais, si elle a plus d'informations sur l'objet ; elle l'examine et me dit : « Oui, ce monsieur (un intellectuel de haut rang) l'a pris hier aussi. » J'en sais donc plus.

CF133

Mais j'ignore dans quelle intention cet « intellectuel » a acheté ce petit ouvrage : était-ce « au hasard » ? Ou bien parce qu'une de ses connaissances le recherchait, à son insu ? (Lacune d'information).

Conclusion. – Le « marché libre », cœur du libéralisme sous toutes ses formes, dans lequel je L'achat d'une œuvre ne m'empêche pas d'acheter malgré des informations incomplètes. Cela implique une certaine irrationalité, car le manque d'information équivaut à l'irrationalité.

Critique institutionnaliste du marché libre.

P. Garcin, fervent défenseur du libéralisme (cf. p. 125), plaidait pour des « opposants », dans un esprit démocratique. – Mais il existe aussi des raisons purement économiques.

Bible, st. : GM Hodgson, *Économie et institutions (Un manifeste pour une modernité Économie institutionnelle)*, Oxford, 1988, --

(I) Voici comment raisonne un institutionnaliste. Le libéralisme actuel (pensez à F.A. Hayek), *l'individualisme et l'économie Order*, Chicago, 1948) pose l'hypothèse (cf. 2, 71 ; -- 4, 20, 36, 50) : Située au sein du marché (totalement) libre, la personne économiquement active — par exemple, un chef d'entreprise, un acheteur — possède non seulement les informations nécessaires mais aussi suffisantes (intelligence, « connaissances », compétences), — de sorte qu'elle peut prendre des décisions rationnelles.

En d'autres termes, cette hypothèse présuppose que l'individu économiquement actif est omniscient quant à ses actions économiques. Or, d'après les propos de Knight sur les risques (qui restent pertinents) et les incertitudes, il apparaît que c'est très rarement le cas. Ceci explique le caractère aventureux de l'économie. — Cependant, en cas de déficit d'information important, l'économie ne peut être une réalité « autonome » (cf. 74), simplement sans règles, ni même déréglementée (cf. 125). Dès lors, il ne peut exister de marché purement ou totalement libre.

(II). -- Les institutionnalistes ont avancé l'hypothèse que la plupart des économies Les acteurs impliqués possèdent certes certaines informations nécessaires (mais pas toutes), mais pas toutes les informations suffisantes (universellement). Cela implique que l'activité économique, dans de telles conditions irrationnelles, requiert des mécanismes de correction des écarts. Les institutionnalistes appellent ces mécanismes des « institutions ».

« **Institutions** ». — (1) La réglementation se voit ainsi attribuer un rôle très positif, notamment dans la mesure où elle peut combler les lacunes en matière d'information.

CF134

(2) Les « paramètres » — mieux encore : les « correctifs de marché » de nature informationnelle — sont multiples.

a. Éthique . -- Une entreprise, dirigée par un certain nombre de dirigeants, qui à tout prix La volonté d'être consciencieux constitue en soi une information extra-économique : « Là-dessus, on ne vous trompera pas. »

b.1. Institutions privées . -- Il existe des entreprises privées qui commercialisent un produit (marchandise ou autre). service vétérinaire) et conservez ces informations à disposition.

b.2. L'État . -- Un gouvernement qui contrôle les hausses de prix « sauvages » grâce à des mesures réglementaires est en soi instructif : « nous savons que les gens ne nous factureront pas des prix excessifs ».

b.3 . Institutions supranationales . -- La Banque mondiale, l'Organisation monétaire internationale Les fonds (FMI) – dont on n'entend parler que trop souvent en termes de jugements de valeur négatifs – possèdent des informations concernant les gouvernements (par exemple, ceux du tiers monde) – qu'ils dépensent bien ou non l'argent ; les banques souhaitant accorder des fonds à ces gouvernements peuvent obtenir des informations auprès d'eux.

Une application soviétique.

Le fait que l'information et l'économie soient très étroitement liées et déterminent la rationalité de l'économie est également évident d'après J. Baynac, **La révolution gorbatchovienne **, 34. Il y est fait mention d'une lettre rédigée par V.E. Turchin (physicien), A.D. Sakharof (universitaire) et Roy A. Medvedef (CF 128 ; historien) — tous trois mondialement reconnus.

Le 19 mars 1970, ils s'adressèrent aux principaux dirigeants de la Nomenklatura de l'époque. Voici un extrait (oc,34) : « Il apparaît, à l'heure actuelle, avec une nécessité impérieuse, qu'il est du devoir de promulguer une série de mesures visant à une plus grande démocratisation de la vie sociale dans ce pays (Union soviétique). »

Cette nécessité découle, en partie, du lien étroit entre (la question du) progrès dans le domaine technico-économique et les méthodes de gestion scientifique professionnelle, — qui se confondent avec (la question de) la liberté d'information, la publicité et l'esprit de compétitivité. Plus loin, oc. 41, on constate un retour catégorique à « la liberté d'information », qui est restreinte par le système soviétique, — au grand détriment de la vie soviétique elle-même.

Décision . Non pas les « institutions », ni le marché libre (absolu), mais la L'information (disponible) détermine la rationalité.

13. La première et la deuxième révolution industrielle 135/142).

Désormais, nous pouvons nous permettre le luxe de clarifier aussi clairement que possible deux expressions bien connues, mais souvent mal comprises.

13.1. La révolution industrielle médiévale (135)

rue de la bibliothèque : Jean Gimpel, *La révolution industrielle du Moyen Âge*, Paris, 1975. - Il convient de mentionner, en préambule, une révolution industrielle découverte par des historiens exempts de préjugés rationnels des Lumières. – « Du XI^e au XIII^e siècle (*donc* entre environ 1000 et 1300), l'Europe occidentale a connu une ère d'intense activité technologique. Cette période est, de prime abord, l'une des plus fécondes de l'histoire en matière d'inventions. »

Cette période aurait dû, en réalité, être appelée « la première révolution industrielle », si la révolution industrielle anglaise des XVIII^e et XIX^e siècles n'était pas déjà désignée sous ce nom. Ainsi parlait Gimpel.

Note .-- J, Rosmorduc, *De Thales à Einstein (Histoire de la physique et de la chimie)*, Paris/Montréal 1979, 19s., 31, approuve cette thèse.

Remarque : Incidemment : O. Brunner, *Citoyens et Bourgeois*, dans: *Parole et Vérité VIII* (1953) : June, 419/426, affirme que – différente à la fois de la ville antique caractéristique (qui était une polis, une cité-État, en latin : civitas) et de la ville orientale typique –, au XI^e siècle (*note* : au début de la révolution industrielle du Moyen Âge), en Europe occidentale, entre la Seine et le Rhin, et en Italie du Nord et centrale (Lombardie, Toscane), la bourgeoisie et la ville bourgeoise émergèrent. Cf. cf. 79 : *Ces Trois décennies après la marche*. Une « urbanisation » caractéristique du milieu du siècle . L'urbanisation se caractérise par un segment typique de la population : les hommes d'affaires.

Note --- Il apparaît immédiatement évident que les naturalistes de la Renaissance pouvaient profiter des avancées technologiques de leurs prédécesseurs médiévaux.

13.2. La première révolution industrielle (135/136)

Bible st. : WW Rostow, *Les étapes de la croissance économique* (// *The Stages of Croissance économique*), Paris, 1962, 46, 49 (*Le premier démarrage*). -

I.-- Éléments fondamentaux de la révolution économique moderne (cf. 78). - Rostow mentionne deux choses à ce sujet :

1. L'Europe post-médiévale connaît la (re)découverte de certaines parties de planète hors d'Europe (les voyages de découverte).

CF136

Elle connaît la révolution scientifique de Copernic (1473/1543) – l'héliocentrisme ; – Tycho Brahe (1546/1601), Johannes Kepler (1571/1630 ; les lois de Kepler concernant les orbites planétaires autour du soleil) ; – Galilée (1564/1642 ; la précision en sciences naturelles, la limitation aux aspects mathématisables de la réalité et sa mathématisation) – avec les révolutions technologiques modernes dans son sillage.

II.-- Non pas la République néerlandaise, mais la Grande-Bretagne.

1. Pas la Hollande .

Cf. cf. 85 : la première grande entreprise moderne (la Compagnie des Indes orientales). – « Pourquoi le début définitif du processus, en principe sans fin, de croissance économique (cf. 87, 97, 125) n'a-t-il pas eu lieu dans le pays qui, au XVIIe siècle, s'est le plus approché de la réalisation de toutes ses hypothèses et qui a tant appris aux autres pays, la Hollande ? (...) ».

Les Néerlandais s'appuyaient trop sur la finance et le commerce, sans se doter d'une base industrielle suffisante et nécessaire. Cela s'expliquait par deux causes :

1. La Hollande ne disposait pas des matières premières nécessaires dans son propre pays ;
2. Les financiers et hommes d'affaires néerlandais avaient plus de poids que leurs industriels.

2. Eh bien, la Grande-Bretagne .

La Grande-Bretagne a triomphé des Pays-Bas. Pourquoi ?

(i) Dans son propre pays, il possédait des ressources industrielles vitales (pensez au charbon) plus importantes que la Hollande.

(ii) L'Angleterre comptait davantage de protestants de diverses sectes (cf. cf 33 : les calvinistes (puritains) étaient financièrement plus progressistes que les catholiques et même que les luthériens ; pensez à la question des intérêts).

(iii) L'Angleterre possédait plus de navires que, par exemple, la France : elle pouvait construire un empire outre-mer (« L'Angleterre règne sur les mers »).

(iv) En particulier : l'Angleterre (avec l'Écosse) avait déjà connu sa révolution sociale et surtout religieuse vers 1688.

Conséquence : seule la Grande-Bretagne a pu mobiliser la consolidation de l'industrie cotonnière, des mines de charbon et de la sidérurgie ; elle a pu, immédiatement, valoriser la machine à vapeur. Elle a pu, après tout cela, développer son commerce extérieur.

Conclusion : tous ces éléments réunis constituaient l'enjeu – entre 1780 et 1800 – du processus de croissance définitif.

Décision . Nous disposons désormais des informations de base nécessaires à droite - très révolutionnaire – pour mieux comprendre la portée de la deuxième révolution industrielle, – par comparaison.

CF137

13.3. La deuxième révolution industrielle - la révolution informationnelle (137/142)

Nous l'avons déjà abordé indirectement (cf. p. 94, 127 et 129), en utilisant le terme « post-industriel ». Nous estimons que ce terme est totalement inadéquat. Pourquoi ? Parce qu'il donne l'impression que nous vivons dans une ère exclusivement industrielle, ce qui est tout à fait inexact.

Le charbon et l'acier ont perdu une grande partie de leur valeur intrinsèque, comme l'a clairement démontré la crise de ces industries au cours des dernières décennies. C'est un fait. Le textile, même après la crise du textile, demeure néanmoins un pilier de l'économie. – Mais de nouveaux types d'industries ont émergé et méritent le nom d'« industrie ». Pourtant, on parle plutôt d'ère post-industrielle.

Mécanisation. -- cf 94 nous avons vu que la mécanisation tant dans le premier que dans le La seconde révolution industrielle occupe le devant de

la scène. C'est un argument supplémentaire pour éviter le terme « post-industriel ». Mais la nature même de la mécanisation diffère fondamentalement. Dans la seconde révolution industrielle, ce qui est mécanisé, c'est l'information. Ou plutôt les signes, les signes ou symboles tangibles ou matériels de l'information (connaissance, intuition, message, intelligence).

Remarque – On affirme aussi trop souvent que, lors de la première révolution industrielle, l'énergie La production s'est mécanisée. C'est exact. L'énergétique, la théorie qui distingue l'énergie de la matière, s'est développée simultanément. Mais considérons l'histoire économique des dernières décennies : n'y a-t-il pas eu une véritable « crise énergétique » ? Certains gouvernements ont même risqué la guerre pour – pensons aux pays du Golfe – garantir l'approvisionnement énergétique. Pourtant, cette énergie est encore transformée par des méthodes très classiques, certes modernisées par des coordinateurs, par exemple, caractéristiques de la première révolution industrielle.

Raison de plus pour ne pas employer le terme « post-industriel ». Car, de ce point de vue, les similitudes l'emportent sur les différences. Une chose est sûre : sans énergie, point de mécanisation ! Même si, parfois, la consommation d'énergie requise est bien moindre.

Les principales caractéristiques . J. Peperstraete, *L'emploi dans la société de l'information*, dans : *Onze Alma Mater* 1987 : 2, 67/79.

(IA) comme élément de croissance économique.

Un principe en trois parties régit la transition de la société « industrielle » à la société « de l'information ».

CF138

1.1. Théorie de l'information. –

Comme indiqué : ce ne sont pas les connaissances elles-mêmes, les « informations » elles-mêmes, qui sont présentes dans notre esprit, mais les signes, les « symboles » de ces informations, appelés « signaux », qui sont transmis hors de notre esprit, signalés, afin que la communication soit établie. Voilà ce qui se passe.

1. technique, à savoir au moyen d'un circuit électrique,
2. organique, à savoir

a . au moyen du génotype (l'ensemble) de « l'information » qu'un être vivant génétique détermine),

b . par décharge nerveuse (= impulsion).

De cette manière, des quantités variables et, en principe, mesurables d'« information » (signaux) sont transmises et ainsi rendues utilisables.

1.2.- Informatique. -

Il s'agit de la science spécialisée qui analyse le traitement automatisé de l'information, et plus précisément les méthodes de traitement. Pensez au terme « automatisation ».

2.1.- Microélectronique. -

Ce terme englobe toutes les techniques qui, basées sur l'électronique et la radioélectricité, permettent la création de microstructures électroniques.

2.2.- Télécommunications. -

Ce cours analyse toutes les techniques électriques et électromagnétiques — sans fil ou non — qui permettent la communication à distance (télécommunication).

Le rôle économique. – Relisez maintenant le paragraphe 87 (le concept économique fondamental de « croissance »). – Le progrès technique, fondé sur les sujets susmentionnés, est une source de croissance économique réelle. – On peut en examiner brièvement l'ampleur. La technologie tripartite en question appartenait, en 1980, aux dix principaux sous-secteurs (cf. 93) de l'industrie. Des prévisions prudentes indiquent qu'en 1990, elle occupera la quatrième place et, en 2000, la deuxième après le secteur de l'énergie.

A.II.-- Explications concernant la microélectronique et l'informatique. a. microélectronique. -

La microélectronique concerne les circuits électroniques miniaturisés capables de traiter des quantités élémentaires (irréductibles) d'informations — appelées « bits » — et de les stocker en « mémoire » au moyen d'un ordinateur (ordinateur).

(1).-- La puce. -

a.1 . La miniaturisation est une application du principe économique (Principe d'économie de matière). La matière ou l'énergie nécessaire à la

fabrication d'un produit est réduite au minimum. En d'autres termes : plus un appareil électronique est miniaturisé, plus on peut y intégrer de « bits ».

CF139

a.2. l'invention du transistor en 1948, le perfectionnement de la photographie Les techniques et l'application des méthodes de gravure chimique dominent la miniaturisation.

La percée a eu lieu vers 1960 : une multitude de transistors ont été intégrés sur une seule plaquette de silicium. Avec le temps, cela a conduit à l'intégration à très grande échelle (VLSI) : des dizaines de milliers de transistors ont été disposés sur une seule surface (la « puce »).

Note : Les experts prévoient des « progrès illimités » : cela produit peut-être En 2000, des puces contenant 10 puissance 12 transistors furent créées. Cela représenterait environ 1/100 du nombre de neurones (cellules nerveuses) de notre cerveau. — Relisez maintenant cf. 78 et suiv. : progrès, nous touchons ici, pour la énième fois, à l'essence de la modernité.

Note -- Le terme « transistor » est la contraction anglaise de « transfer resistance ». (Résistance de commande). Il s'agit d'un petit composant (remplaçant le tube électronique) constitué de semi-conducteurs. Il peut amplifier les courants électriques, générer des oscillations électriques et effectuer des opérations de modulation et de détection.

(2) — Le micro-ordinateur.

Dès que la fabrication de dix mille transistors par puce est devenue possible, le micro-ordinateur a vu le jour (et peut, à son tour, être produit en grande série). Il s'agit d'un type de coordinateur (une machine qui traite l'information (signaux) numériquement).

Note – Facilité d'utilisation. – Le micro-ordinateur est un ordinateur qui a livré Elle devient sans « prédestination » : son utilisateur la rend elle-même adaptée à un usage, par la programmation.

B.-- Informatique. -

Le développement rapide de la technologie microélectronique est la condition préalable à un progrès rapide. – Notons la modernité – de l'informatique.

(1) La technologie industrielle (« industrielle » au sens limité), l'un des principaux facteurs de ce qu'on appelle la « société industrielle », nécessite des matières premières (charbon, fer, par exemple) et une grande quantité d'énergie.

Conséquence : Le concept d'« énergie » est central depuis le XVIIIe siècle (cf. 136 : Grande-Bretagne).

(2) Les technologies informationnelles « post-industrielles » traitent pratiquement aucune matière (matières premières) et nécessitent très peu d'énergie.

La première montée. -- Elle se situe aux alentours de 1830. –

CF140

1.1. Aspect machinerie. -- Ch. Babbage a conçu une machine à calculer vers 1830 grâce à des subventions gouvernementales (elle fonctionnait, malheureusement, de manière très imprécise).

1.2. Aspect logistique . -- *G. Boole* , connu pour son algèbre booléenne, la conçoit. L'aspect du raisonnement est abordé dans son ouvrage *Les Lois de la pensée* (1854). Le concept d'« intelligence artificielle » surgit alors immédiatement.

2. Le transistor (1948) et les circuits intégrés à transistors (1960) rendent possible une excellente machine de raisonnement (machine de traitement du signal).

Résultat : le coordinateur peut accomplir des tâches intellectuelles, ce qui, jusqu'alors, ne s'était fait que par une activité physique. Étant donné que cela se fait de manière raisonnée, c'est faisable et cela prend le dessus. Et ceci, peut-être, mieux que l'homme.

Modèle d'application .-- Aux alentours de 1985, un robot (« robotique ») a été lancé sur le marché japonais. Il a fait venir quelqu'un qui sait jouer de l'orgue. Un « hominoïde » mécanique (humain artificiel) lit la partition, pince les touches (avec ses « doigts » mécaniques) et actionne les pédales (avec ses « pieds » mécaniques).

BI – Le rôle des humains dans l'économie de l'information.

L'invention de la puce a profondément bouleversé notre culture. Ce qui aurait été autrefois considéré comme « impossible » est soudainement devenu réalité : des calculatrices de poche ultra-rapides (pour quelques centaines de francs), des ordinateurs portables et des montres qui n'ont plus besoin d'être remontées quotidiennement.

Note : Les inventeurs de la puce – Bob Noyce et Jack Kulby (en 1958) – sont, Bien que les fondateurs de ces progrès considérables soient restés pratiquement inconnus du public, qui célèbre d'autres scientifiques comme des célébrités.

Noël 1989, une fête d'informatique.

Les appareils électroniques – manettes, gadgets – sont en train de transformer notre Noël « traditionnel ». Les jouets traditionnels – poupées, Lego, Duplo – sont en partie éclipsés par l'électronique, dont l'essor est spectaculaire.

Les enfants et les jeunes ne ressentent pas la même réticence que certains adultes face aux nouvelles technologies. Les entreprises considèrent déjà les enfants de deux ans comme des utilisateurs potentiels de dispositifs de coordination. Une entreprise japonaise publie la publicité suivante : « Élever des enfants, c'est les préparer à la vie. Parents, il est de votre devoir de cultiver les talents de vos enfants. »

En effet : un nombre croissant d'emplois ont été informatisés et, grâce aux jouets, Préparer les enfants à cela semble justifié.

Il en résulte que des œuvres surgissent immédiatement. *Carl Mitcham* (New York)/ *Alois Huning* (Düsseldorf), *Philosophie et technologie II (Informatique et informatique) (dans Théorie et pratique)*, Dordrecht, 1985. –

CF141

Les penseurs en question abordent d'abord le caractère métaphysique (comprendre : ontologique (cf. 1)) et épistémologique (scientifique) de l'information. Ils examinent ensuite l'interaction entre l'humain et l'ordinateur. Enfin, ils analysent les conséquences éthiques et politiques des technologies de l'information. Appelons cela : les effets culturels et politiques.

Silicon Valley.

Le monde de la microélectronique, la Silicon Valley, désormais célèbre dans le monde entier, est situé en Californie. Hewlett-Packard fut la première entreprise à s'y implanter, en 1937.

J. Dumoulin, trad./adapt., Les diables de Silicon Valley, dans *Express* n° 1573 (04.09.1981), p. 44-47, souligne ainsi l'importance de la révolution microélectronique : « Les conséquences de la révolution microélectronique ne se limitent pas aux montres numériques, aux calculatrices et aux jeux de science-fiction. De plus, cette révolution a tout simplement bouleversé la nature même des armes stratégiques qui composent l'arsenal des États-Unis et de l'URSS. » (Ac, 45). – On en évalue ici, pour ainsi dire, les enjeux. Pas seulement sur le plan économique.

Les technologues du savoir.

De manière générale, considérez la structure d'une entreprise d'information : (1) équipement (R&D ; Recherche et Développement), (2) logiciel (télétraitement), (3) service.

La tâche est axée sur l'information. Les services de R&D qui analysent les équipements dans les entreprises (et les universités) s'en chargent. Les Anglo-Saxons appellent ceux qui y travaillent des ingénieurs de la connaissance ou, par métonymie, des « colliers d'or » (cf. cf. 82, l'équivalent dans la finance).

Le centre de gravité s'est déplacé. Dans les industries classiques, où la matière et/ou l'énergie sont transformées en premier lieu, les « matières premières » sont, presque toujours, situées hors de l'homme, dans la nature ;

Dans les industries de l'information, le lieu de traitement de l'information se situe au sein même de l'être humain, dans son esprit, source de toute information avant qu'elle ne soit convertie en signes (signaux).

Immédiatement : les entreprises d'information dépendent, comme toutes les autres, de Capital, matières premières, machines, main-d'œuvre (cf. 86, 89). Mais une différence majeure subsiste : la contribution humaine, incarnée par les chercheurs, les découvreurs et animés d'un fort engagement personnel (motivation).

CF142

B.II -- L'Union soviétique et la révolution de l'information.

Nous l'avons déjà évoqué (cf. 134) – comme contexte de la « glasnost », la circulation de l'information, dans le système communiste. – Mais il y a plus : il y a aussi la « perestroïka », la restructuration.

J. Baynac, La révolution gorbatchévienne, 38 ans, citations de la lettre programme des scientifiques de renommée mondiale Turchin, Sakharov (Andreï Dimitrievitch Sakharov (1921/1989)), Roy Medvedef, ce qui suit. -

«

Nous sommes en avance sur les États-Unis (*note* : nous signons le 19 mars 1970) dans l'extraction du charbon. – Mais nous sommes à la traîne dans l'extraction du pétrole, la production de gaz et d'énergie électrique ; – Nous sommes dix fois à la traîne en chimie et infiniment à la traîne en technologie de coordination.

Ce dernier décalage est particulièrement important, car l'introduction des calculatrices électriques dans l'économie soviétique est d'une importance capitale : ce phénomène représente, après tout, une transformation radicale du système dans son ensemble, c'est-à-dire du mode de production. On l'a qualifiée à juste titre de « seconde révolution industrielle ». Or, la capacité globale des coordinateurs soviétiques est aujourd'hui des centaines de fois inférieure à celle des États-Unis.

Quant à son application dans notre économie soviétique, le décalage est si important qu'il est tout simplement incommensurable : nous vivons encore dans une autre époque.

La machine comme principal facteur de richesse.

L'ouvrier-prolétaire n'était plus, en un sens, l'acteur principal du capitalisme. *Mais K. Marx, dans *Les Fondements de l'économie** (1857/1858), cité par J. Baynac, oc., p. 255, avait pressenti ce que nous vivons aujourd'hui dans l'économie de l'information.

1. Il est possible qu'une ère future approche dans laquelle le facteur « travail humain » devienne simplement un obstacle au processus de production lui-même (désormais un élément nécessaire, ce travail devenant superflu).

2. Comment une telle mutation est-elle possible ? Une telle transformation du mode de production — selon Marx — est une

caractéristique inhérente au « capital fixe » (comprendre : les machines), qui à cet égard diffère du travailleur vivant.

Conséquence : au lieu d'être au cœur de la production, en tant qu'acteur principal, il devient, Avec le temps, le travail vivant mis de côté : il n'est plus la principale source de richesse. -- cf. cf 128.

CF143

14. Le Japon comme élément du monde (143/151)

« Fabriqué au Japon » : qui n'a jamais vu cette inscription quelque part sur un article acheté chez nous ?

14.1. Le groupe des sept (pays industrialisés les plus riches) (143)

Le seizième Sommet des Sept, en 1990, se tiendra du 9 au 11 juillet 1990 à Houston (Texas). Depuis 1975, les États-Unis, le Canada, l'Allemagne, la France, l'Italie, le Royaume-Uni et le Japon se réunissent régulièrement. Parmi les cinquante plus grandes banques du monde – les banques internationales –, on compte 24 japonaises, 7 allemandes, 5 britanniques, 4 françaises et 3 suisses. Les Américains en occupent 3 (aux 22^e, 48^e et 49^e places). C'est ce qu'affirme L'Impact (Suisse), n° 241 (novembre 1988), p. 64. En moins de dix ans, le Japon est devenu le premier prêteur mondial.

À Berlin, en présence de plusieurs milliers de ministres, de banquiers et d'institutions de crédit internationales, M. Sumita, au nom du rôle prépondérant du Japon, s'est extirpé du paternalisme des États-Unis et de la Grande-Bretagne, dont les économies ne représentent qu'un petit cinquième de l'économie mondiale : à la stupéfaction générale, lors de l'assemblée générale annuelle du Fonds monétaire international (FMI ; cf. 134) et de la Banque mondiale (ibid.), il a revendiqué le rôle qui sied à la position de puissance du Japon, soutenu en cela par la France.

14.2. L'expansion japonaise (143/151)

À propos de « croissance » (cf. 87, 97, 125, 136, 138) !

a.1 . Le Japon a accumulé une richesse exceptionnellement vaste : incroyable Excédents commerciaux, créances colossales, dividendes importants (bénéfices provenant de cessions d'entreprises ou de liquidations) versés par des pays étrangers, un système d'épargne performant. — Plus qu'aucun autre pays n'a jamais investi dans la recherche.

a.2 . Elle développe actuellement une nouvelle activité : le rachat d'actifs étrangers entreprises, établissements massifs à travers la planète, -- commercialisation de toute une gamme de nouveaux produits.

Dans tous les secteurs : loisirs, tourisme, immobilier, banque, assurances, cinéma, art, partout on rencontre « ces petits hommes de l'Est ».

b. De plus, ils savent dans quels secteurs de l'économie se situe l'innovation de pointe. Dans tous les domaines de l'électronique (cf. 138, 142), les États-Unis ont pratiquement perdu leur leadership. Parmi les vingt plus grands producteurs de semi-conducteurs (composants, mémoire), dix sont japonais ; depuis 1985, Hitachi, NEC et Toshiba occupent solidement les trois premières places.

CF144

Il y a plus : les Japonais tentent, de manière calculée, de prendre le contrôle des plus grandes entreprises de la Silicon Valley (cf. p. 141). Par exemple, Hitachi détient 80 % de National Advanced Systems ; Canon investit 100 millions de dollars dans Next ; Kubota Ltd. a acquis 44 % des parts d'Ardent Computer et 21 % de Mips Computer Systems ; Fujitsu possède désormais 31 % des parts de Poqet Computer. – Ces données nous ont été fournies par *Karen. Benchetrit, Japon (L'empire contre-attaque)*, dans : VSD n° 635 (02.11.1989), 75/81. -

Un autre détail important : en 1987, les Japonais ont déposé 320 000 brevets, soit trois fois plus que les États-Unis et dix-sept fois plus que la France. Aucun pays au monde – et nous le répétons avec Karen Benchetrit, ac, 78 ans – ne consacre autant de temps et d'argent à la recherche et à l'innovation.

Nous l'avons vu plus haut (cf. p. 141) : l'ère « post-industrielle » ou informationnelle repose entièrement sur l'« information » fournie par les spécialistes des technologies du savoir. Notre système éducatif devra en tenir compte dès la plus tendre enfance ; une entreprise japonaise commercialise déjà des « ordinateurs » pour les enfants de deux ans (cf. p. 140). Du moins, nous ne voulons pas « rester bloqués dans le passé » comme les Soviétiques (cf. p. 142). Une situation que Sakharof dénonçait déjà en mars 1970.

Note – Le vendredi 1er décembre 1989, le ministère des Finances, à Tokyo, a annoncé : Les investissements japonais en Europe ont augmenté de 90 % au cours du premier semestre 1989 (par rapport à la même période en 1988), atteignant le montant de 7,69 milliards de dollars américains. Un chiffre éloquent.

L'explication . La question se pose : « Quels éléments dominant ? » - et faites C'est compréhensible : l'énorme Wirtschaftswunder (boom économique) que le Japon affiche dans le monde entier.

Y. Verbeeck, *dir., A la découverte de l'histoire* , Paris, 1981, 146/147 (*Le grand lien du Japon*), nous donne, de manière très élémentaire mais très compréhensible, une idée générale un éclairage sur la dialectique historique associée à notre explication de la croissance économique japonaise.

Note – Dialectique platonicienne traditionnelle.

En tant qu'observateurs culturels, Socrate et Platon, par exemple, parcourent Athènes. Ils observent attentivement – « akribos » – les mentalités et leur évolution.

CF145

Tout en se promenant, en parlant et en discutant, ils recherchent des exemples. C'est ce qu'on appelle l'induction socratique (cf. 3, 18, 30, 55, 71, 72, 87). La réalité totale — sur laquelle Socrate et Platon n'ont laissé planer aucun doute — n'est jamais appréhendée par l'homme terrestre, avec son intellect (l'aspect intuitif de l'esprit humain) et sa raison (sa capacité de raisonner), sauf de manière vague. Seuls les exemples, analysés avec rigueur (akribeia), fournissent des connaissances ou des informations vérifiables.

Pendant que Socrate et Platon se promènent, discutent et enquêtent...

Chaque échantillon donne lieu à une généralisation ou à une induction possible ; on recherche, de plus, des hypothèses (cf. 2, 4, 20, 38, 50, 71, 133), c'est-à-dire, en néerlandais, des présuppositions. Ces hypothèses, ou « archai », « principia », « principes », peuvent être, par exemple, des vérités générales. Mais une « hypothèse » ou une présupposition peut tout aussi bien être un fait historique. C'est là que commence la dialectique historique, dans l'esprit platonicien.

Note – Un Hegel, avec sa dialectique idéaliste, ou un Marx, avec sa La dialectique matérialiste est trop « dogmatique », car elle procède de présuppositions qu'elle rend au mieux probables, jamais apodictiquement certaines (cf. 50 : ni vous ni moi n'en apportons la preuve absolue ; « éléatisme »). Un Platon – trop incertain de ses présuppositions, même lorsqu'il s'agit de ses propres idées – ne s'aventure jamais dans des travaux systématiques, contrairement notamment à Hegel, mais aussi à Marx. L'ontologie de Platon n'est qu'une ontologie inductive. Rien de plus.

rue de la bibliothèque : E. O. Reischaver, *Histoire du Japon et des Japonais*, Paris, Seuil, 1973 ; -- F. de la Mure/ M. Pontillon, *Vivre au Japon*, Paris, Hachette, 1981. -

Nous savons, par exemple, que l'Angleterre a envoyé une ambassade officielle et impressionnante à l'empereur chinois en 1793, avec pour résultat que l'empereur, se considérant comme le centre de l'univers, a rejeté les Anglais « comme des barbares » (c'est-à-dire, aux yeux des Chinois, « des incultes »).

Cependant, entre-temps, ils avaient pu explorer toute la Chine. -- Au cours du 19e siècle, à la recherche de marchés et de zones de colonisation (cf. 86 : structure), les puissances occidentales sont intervenues activement en Chine et au Japon.

Aux alentours de 1900, les Occidentaux acquièrent donc une domination en Extrême-Orient, grâce à leur supériorité économique.

CF146

Je -- L'explication : pré-moderne (pays en développement).

A.1.a. Hommes d'affaires (1) (1) Prêter des machines aux agriculteurs, (2) acheter les marchandises à bas prix. De ce fait, des filatures de soie et de coton, des papeteries, des ateliers de poterie et des raffineries de sucre sont établis.

b. le gouvernement -

Crainte du changement (= traditionalisme) - (1) interdit aux hommes d'affaires d'embaucher trop d'agriculteurs ; (2) limite (système de quotas) le nombre de leurs machines.

Conséquence : l'économie demeure sous-développée. Globalement, elle repose sur une agriculture à petite échelle. agriculture

A.2.- Les grands messieurs,

Avec les samouraïs (guerriers, vassaux d'un daimyo, seigneurs féodaux) à leur service, ils demeurent, du moins en théorie, les maîtres (propriétaires) du domaine où travaillent leurs paysans et où ils recrutent leurs soldats, sur ordre de l'empereur. En réalité, ils sont soumis au shogun (littéralement : commandant en chef contre les « barbares » (cf. 145 : équivalent chinois)).

On peut occidentaliser cette fonction en utilisant les termes de « maître du palais » ou « meier du palais ». Ce dernier semble être soumis au Mikado, l'empereur, mais détient en réalité le pouvoir – et ce, depuis 1185. Le shogun est invariablement choisi – depuis deux siècles – au sein de la même famille et règne en tant que « protecteur du Mikado ». De plus, dans son « omnipotence », le shogun prive également les seigneurs féodaux d'une grande partie de leur autorité. Il les contrôle.

Modèle applicable. -- Chaque « seigneur », propriétaire d'un manoir, doit avoir un membre de sa famille Envoyez-les au palais du Shogun, où ils sont conservés. Si les seigneurs se rebellent, par exemple, leurs proches serviront d'otages. Ils seront alors tout simplement exécutés.

B. -- Néanmoins, des soulèvements ont lieu.

De plus en plus. — La raison : le peuple doit — aussi bien dans les villes que dans les campagnes — payer les dettes des seigneurs.

1. Les agriculteurs donnent de plus en plus de leurs récoltes ;
2. Les citadins constatent la hausse du prix du riz (oui, les supermarchés ne sont pas toujours approvisionnés).

II. L'explication : moderne (pays industrialisé).

A.- le signal.

L'élément déclencheur de ce revirement soudain est l'arrivée des Occidentaux, d'abord les Américains, puis les Russes. Ils prennent d'assaut les ports et exigent la réouverture du commerce.

Conséquence : le gouvernement s'effondre. Les droits de douane diminuent ; les étrangers sont autorisés à entrer. s'installer au Japon pour y exercer une activité quelconque, sans le contrôle du gouvernement japonais.

Note .-- Relisez le cf. 87 : « La violence est le capitalisme par d'autres moyens ».

A. -- La modernisation radicale-autoritaire.

En 1868, le shogun abdique. Il transmet son pouvoir – du moins en théorie – au jeune empereur Mutsu-Hito. C'est alors que se produit le « miracle » : Mutsu-Hito a compris « l'Occident » ; il qualifie son type de gouvernement de Meiji, que l'on traduit par « gouvernement éclairé et rationnel ». Cf. cf. 44.

Mutsu-Hito s'entoure de nouveaux collaborateurs, formant un gouvernement. La justification : « Le meilleur moyen de lutter contre la domination étrangère – c'est à cela que tout se résume – c'est la modernisation. » Ils deviennent alors, sur leur propre terrain, les égaux, et peut-être même, avec le temps, les supérieurs des Occidentaux. Quelle prémonition ! Aujourd'hui, à peine un siècle plus tard, le Japon est l'égal, et même, d'une certaine manière, supérieur à l'Occident.

Appl. modèle .-- Mutsu-Hito, surnommé « Meiji Tenno » (1852/1912) l'ouvre L'ère moderne, l'« ère Meiji » qui nous rappelle nos « despotes éclairés ». – Le résultat est rapide : dès 1872, le Japon avait déjà en partie intégré l'ère Meiji, l'occidentalisation. La révolution industrielle se poursuit (déjà perceptible à l'époque, par exemple dans l'industrie du filage). – Cf. p. 135 et suivantes (Angleterre), où l'on trouve le premier exemple à grande échelle.

B.1.— Éveil politique. — Mutsu-Hito met en œuvre un certain nombre de mesures. — Les divisions archaïques et féodales du pays sont abolies et remplacées par des préfectures.

Remarque : Comparez cela avec ce qui s'est passé en France : le nouveau Division départementale. Objectif, comme dans la France des Lumières : l'unification. – L'armée passe sous l'autorité du gouvernement (autrement dit : les seigneurs et leurs samouraïs perdent leur pouvoir). – Mesure radicale : désormais, les paysans sont autorisés à quitter leurs terres et à exercer une autre profession.

B.2. - Aide économique. -

Comme indiqué précédemment, la situation évolue rapidement. – Le gouvernement abolit le régime foncier traditionnel ; conséquence : les terres

peuvent être vendues et chacun peut y cultiver ce qu'il souhaite. – Le commerce est encouragé : les droits de douane entre les anciennes « provinces » sont supprimés.

CF148

— Monétaire : une monnaie unique, le yen, désormais tristement célèbre monnaie de puissance mondiale. — Industrie : le gouvernement crée des usines modèles afin de diffuser les techniques occidentales.

Le résultat. Machiavel a dû se retourner dans sa tombe (cf. 75 nous apprend : La *realpolitik* est :

(i) politique, (ii) en fonction des nécessités économiques et militaires) : en moins de trente ans, le Japon devient une grande puissance. Il dénonce les traités injustes avec toute sa force : en mai 1905, la flotte japonaise écrase la flotte russe en quelques heures.

C. La révolution des Lumières.

Elle est à la fois prémoderne et moderne. Ce qui, peut-être, influe sur son pouvoir.

(a.) Les véritables dirigeants de l'ère Meiji sont : i. la petite noblesse et les hommes d'affaires, qui gèrent les terres des « seigneurs », ii. les samouraïs, qui deviennent marchands ou artisans.

Remarque : Ils sont très attachés à 1. les valeurs archaïques, 2. la hiérarchie féodale (« pensée hiérarchique »), 3. le système impérial. C'est frappant : ils ne veulent pas partager les importants profits réalisés grâce au labeur des paysans.

b) Les agriculteurs n'ont tiré aucune véritable solution de la modernisation Meiji. Appl. mod. – Dans la plupart des préfectures, pendant vingt ans, les agriculteurs avaient Ils ne contrôlaient que vingt pour cent de leur récolte. Les 80 % restants revenaient aux propriétaires susmentionnés ainsi qu'à l'État.

Décision. -- (i) La soi-disant révolution est venue d'en haut. (ii) Les formes traditionnelles de société perdurent. – Il s'agit donc d'un mélange de tradition et de modernité. (iii) – Explication : les traditions sacrées.

Rue de la bibliothèque : *Michio Morishima, Capitalisme et confucianisme*, Paris, 1986, -- *J. Attali, L'électronique de Confucius*, dans : *Le Nouvel*

Observateur , 30.01.1987, 84/85, Il résume les thèses de Morishima comme suit.

(1) Le puritanisme (cf. 33/35) a donné naissance au capitalisme en privilégiant l'initiative individuelle.

(2) Les religions asiatiques (cf. 60, 62) ont fait triompher l'entreprise (japonaise) en privilégiant un sens partagé du travail ordonné.

Le scientifique japonais Michio Morishima est l'un des économistes mathématiciens les plus éminents de notre époque. Professeur à la London School of Economics, il s'est fait connaître pour sa capacité de formalisation et son expertise en mathématiques et en logistique : il a traduit les théories libérales classiques et marxistes dans le langage des mathématiques les plus avancées. Aujourd'hui, Morishima propose sa propre explication de l'essor fulgurant du Japon.

CF149

Idée principale : si la manière dont la mentalité religieuse - une Si l'on présuppose que le fait métabolique - ainsi - est apparu au Japon il y a quatorze siècles, alors ce que nous observons du Japon actuel (les faits) devient compréhensible. - Cf. 144 et suiv. Nous avons brièvement abordé le passage de la dialectique platonicienne classique à une dialectique historique. Nous sommes ici confrontés à une application : l'hypothèse (présupposition) introduite par Morishima comme explication est un fait historico-culturel.

Explications complémentaires.

L'essor économique du Japon n'est pas le fruit du prétendu triomphe d'une révolution occidentale à la fin du XIXe siècle, comme l'affirment de nombreux historiens, y compris japonais. Cet essor résulte en réalité d'une série d'événements marquants. Plus précisément : quatre religions ont contribué à façonner la culture japonaise. Le taoïsme (cf. p. 60), le bouddhisme et le confucianisme (ibid.) ont été introduits au Japon au VIe siècle (500-600). Le christianisme, quant à lui, y a été introduit au XVIe siècle.

Les critiques de Morishima à l'égard de Max Weber.

Max Weber (1864-1920) était un sociologue allemand. L'idée d'un lien étroit entre le calvinisme (ou puritanisme) et le capitalisme lui est venue suite

aux travaux d'un de ses étudiants. Ce dernier avait étudié les choix de carrière au sein de différents groupes religieux et avait constaté une forte proportion de protestants parmi les magnats de l'industrie. Après cette découverte, Weber a pris conscience de l'importance du lien entre puritanisme et économie.

La raison : pour le calviniste, le travail (cf. 86, 89, 90) est une forme de prière ; pour le Le calvinisme est le fruit du travail et de la richesse, signe indirect de la grâce électorale que le Dieu biblique nous accorde. Voici sa thèse . *protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus* .-

Max Weber affirme ce qui suit concernant le confucianisme :

(je) Tout comme le protestantisme, il est une « religion rationnelle » :

(ii) Mais elle représente l'adaptation de cet « homme rationnel » à l'univers réel, tandis que les religions rationnelles modernes prônent la « subjugation rationnelle de l'univers ».

CF150

Conclusion de Weber : une culture dominée par le confucianisme comme celle de La Chine traditionnelle ne peut pas devenir capitaliste et se développer économiquement du jour au lendemain. Autrement dit, le confucianisme continuera de transformer un pays comme la Chine en un pays en développement.

la position de Morishima ;

a. C'est vrai : au Japon, le confucianisme est un facteur culturel extrêmement fort.

b. Comment le Japon a-t-il pu, dans ces conditions, se développer à une vitesse fulgurante ? La réponse : le confucianisme japonais diffère du confucianisme chinois car d'autres idées sacrées l'ont transformé dans son essence même.

Le confucianisme chinois et japonais.

A. Le confucianisme chinois.

Pour Confucius, le fondateur, les vertus éthiques sont les conditions préalables à une société saine. Plus précisément : la fidélité, la sincérité, la justice, la sagesse et la foi. Si chaque individu, au sein de sa famille (cf. 63), aspire à devenir un être humain vertueux, notamment en mettant en pratique ces valeurs éthiques dans sa vie quotidienne, alors l'ordre social s'instaure.

La conséquence : un système social en découle sans aucune conséquence. intervention d'une démonstration de force (législation, État). Nous constatons cependant ce qui suit : un empereur « éclairé » (note : au sens sacré ; cf. 110 : révélation par des êtres extraterrestres ; cf. 113 : information) règne selon une telle éthique et contrôle ce règne au moyen de rites (réalités géologiques religieuses).

B. Le confucianisme japonais.

Au Japon, le confucianisme est la religion des cercles dirigeants. Ces derniers voient très vite apparaître deux autres religions à leurs côtés.

(i) Le taoïsme - appelé « shintoïsme » - devient la religion du Mikado, l'empereur.

(ii) Le bouddhisme devient la religion du peuple.

Conséquence. – Non pas la bonté, comme en Chine, mais le dévouement loyal. Le respect des parents et des aînés, ainsi qu'un sens du devoir envers la noblesse, deviennent les valeurs principales.

Depuis 604. –

(1) L'histoire commence en 604. Le prince Shōtoko Taishi, alarmé par la puissance culturelle de la Chine, promulgue une constitution en 17 articles. Influencé par l'éthique chinoise (confucianisme) et le bouddhisme, il privilégie une approche duale.

(a) Le Mikado, l'Empereur, a la préséance.

b) tous les autres citoyens sont égaux.

Valeurs fondamentales : loyauté et dévouement, « harmonie », comportement approprié et intégrité consciencieuse.

(2) Depuis lors, le modèle de base de la société japonaise est resté pratiquement inchangé jusqu'à ce jour.

CF151

(i) Un Mikado – même s'il n'a été véritablement le souverain que pendant un tiers de tous ces siècles depuis lors – règne sur le Japon ; le Japon est une « société de diplômes » et non une société de classes, – accompagnée d'un système bureaucratique, – englobée par une autocratie constitutionnelle, – visant la gloire de l'État.

Depuis 1868 .

Au milieu du XIXe siècle, tout est réuni pour une forme de capitalisme. –
1. Les « vertus » confucéennes sont adoptées par le peuple, ce qui exclut tout individualisme. 2. Une élite bureaucratique infiltre tous les rouages. –
Résultat : Le capitalisme japonais débute comme un capitalisme d'État. -

Note : J. Attali note ici que – selon J. Raynouard – les hommes d'affaires italiens Depuis le Moyen Âge, à Venise, au XIVe siècle, sur la base de principes catholiques, pour établir un capitalisme d'État qui est, dans une certaine mesure, équivalent au capitalisme japonais.

L'entreprise. – cf. 95, – 125, 128, nous ont indiqué que l'entrepreneur (ou les entrepreneurs) et son (leurs) entreprise(s) en sont la pierre angulaire. – Le double esprit, celui de 604 et celui d'environ 1850, si l'on veut ancien et moderne, qui gouverne le Japon, est confucéen. Nous l'expliquerons plus en détail.

Modèle praxéologique :

Harmonie. – Le paragraphe 92 nous a appris que l'une des approches de l'économie est Théorie de la décision. Il ne s'agit pas du « modèle de lutte de pouvoir » — si parfois agressif en Occident — où les syndicats formulent des revendications menaçant l'entreprise elle-même (sa prospérité, voire son existence même), mais plutôt du « modèle d'harmonie » qui domine le monde des affaires japonais. — Voici le schéma praxéologique.

a) Toute décision est un processus long. – Chaque service de l'entreprise et chaque personne qui y travaille est consultée, – même si, au sommet, la décision a déjà été prise. À quoi sert alors cette « consultation » ? Elle sert à informer (cf. 134) : chacun doit savoir ce qui est discuté.

(b) Le consensus permet une mise en œuvre rapide. -- Puisque tout le monde, à tous les niveaux, sait de quoi il s'agit, il n'y a aucune hésitation.

Note : Le syndicat se considère également comme faisant partie de l'entreprise, bien que, pour ses membres, elle essaie d'en tirer le maximum.

CF152

15. Communalisme au sein du multiculturalisme indien (152/155).

Pour beaucoup d'adeptes du New Age, l'Inde est la terre des yogis et des expériences mystiques. Mais l'Inde est aussi différente. — Bibl. st. : Kim

Gordon-Bates, *L'Inde au seuil du IIIe millénaire (Enrichi, le pays retrouve ses démons)*, dans : *Journal de Genève* (22.11.1989). –

Mahatma Gandhi (1869/1948)

L'apôtre de l'ahimsa, la non-violence, était l'âme du mouvement d'indépendance. -- Pourtant, le véritable développement — cf. 73 (Éthique politique de Machiavel) — n'a commencé qu'avec Jawaharlal Nehru (1889/1964 ; Premier ministre 1947/1964) du Parti du Congrès.

Après lui vint Shastri (1964/1966). Indira Nehru (1917/1984), mariée à l'inconnu Feroz Gandhi, devint Première ministre de 1966 à 1977 et de 1980 à 1984, également du Parti du Congrès.

Inde, 1947

L'Inde – plus précisément « Bharat » (Union indienne) – devient un État laïc (cf. 42), tandis que le Pakistan devient un État islamique. – En 1989, l'Inde comptait 830 millions d'habitants. Depuis 1947, 21 États ont accédé à l'indépendance, et depuis 1950, l'Inde est devenue une république fédérale. Bharat est la plus grande démocratie du monde, avec 500 millions d'électeurs inscrits. Actuellement, environ 83 % de la population est hindoue et 11,3 % musulmane.

15.1. L'assassinat d'Indira Gandhi en 1984 (152/153)

Indira Gandhi-Nehru est assassinée dans sa résidence par des Sikhs faisant partie de sa garde du corps. Le 31 octobre 1984.

L'instinct primaire collectif s'enflamme immédiatement : se venger de... La communauté sikhe (« communauté », d'où « communautarisme ») et les hindous de New Delhi, par exemple, tuent des milliers de personnes sous les yeux de la presse internationale.

Des sikhs — hommes, femmes et enfants — furent brûlés vifs. La classe politique était paralysée par la peur. Heureusement, le Parti du Congrès, représenté par Rajiv Gandhi, le fils d'Indira Gandhi — devenu soudainement célèbre pour avoir effectué le pèlerinage sacré autour du bûcher funéraire de sa mère en décembre 1984 — remporta 415 des 518 sièges aux élections générales. La stabilité fut préservée.

Arrière-plan . -- « Sikh » - littéralement « étudiant » - est un adepte de la religion Fondée par le gourou (maître spirituel) Nanak Dev (1469/1538) au

Pendjab. Il souhaitait unir les hindous et les musulmans en conflit au sein d'une seule communauté.

CF153

Il souhaitait interdire tous les rites hindous et musulmans et les remplacer par un monothéisme strict, qui met l'accent sur les expériences mystiques – sans pour autant permettre l'évasion, il faut le reconnaître. Cet objectif est appelé « Mukti » (libération). Les Sikhs ont résisté à la conquête anglaise jusqu'à leur soumission au milieu du XIX^e siècle. En 1947, lors de l'indépendance, la nouvelle frontière traversait leur territoire.

Conséquence : près de 40 % des Sikhs ont dû fuir leur région natale pour Ils ont échappé aux persécutions des musulmans (intégristes ; cf. 46 (45)). Depuis lors, ils ont formé un nid de guêpes communautariste dans le nord de l'Inde, très amers de leur sort.

15.2. Les scénarios communautaristes en 1989 (153/155)

Un scénario «communiste» typique se présente comme suit.

A.-- Une cérémonie religieuse - une procession, un défilé, un pèlerinage - Une réunion entre hindous, musulmans et sikhs a lieu. À un certain moment, le groupe s'aventure dans le quartier résidentiel de personnes d'autres confessions.

B. - Défis, -- des réactions aux défis se produisent. Conséquences : foyers Des maisons sont incendiées, des émeutes sanglantes éclatent. – Voici la structure des faits.

Déclaration 1. -

L'opinion de Romila Thapar, historienne : elle estime que le communautarisme indien a connu une évolution profonde. Depuis 1947, (1) il s'est étendu à l'ensemble du pays et (2) s'est considérablement structuré.

ii. En 1947, des troubles sociaux éclatèrent dès les premières semaines, faisant environ un demi-million de victimes. Il s'agissait toutefois de soulèvements spontanés, déclenchés notamment par les modifications des frontières.

ii . En 1989, Thapar affirme – soutenu en cela par de nombreux Indiens même laïcs – qu'un scénario communautariste est préparé à l'avance par des

organisations prônant « l'autodéfense culturelle » et qui 1. imposent arbitrairement leur « identité » 2. contre celles des autres confessions 3. – cf. 73, 118 et suiv. – au moyen de la polarisation (= escalade de l'opposition) de la haine.

Note -- Ici, nous faisons référence à cf. 50 : bien que les hindous, les musulmans, les sikhs, etc. Ils ne présentent que des preuves qui rendent leurs présuppositions (hypothèses) probables, mais ils les présentent comme si elles étaient absolument certaines (prouvées apodictiquement) et imposables à autrui. Seul l'éléatisme de Zénon d'Élée offre, en cela, une issue purement logique.

CF154

Déclaration 2. -

Une autre opinion affirme ce qui suit : – Le succès d'autres systèmes de croyances (hypothèses) est interprété comme une menace pour l'identité propre du groupe.

Les hindous, par exemple, voient le résultat des chrétiens, des sikhs, des bouddhistes, — mais surtout, parmi les 11,3 % de musulmans (qui occupent des postes clés) — pensent aux travailleurs islamiques qui viennent travailler des États du Golfe.

a. Depuis la rencontre avec la modernité, diverses figures et mouvements ont cherché un *aggiornamento* (un terme célèbre depuis le pape Jean XXIII), une modernisation, une actualisation de la tradition.

b. Aujourd'hui, cependant, un nombre croissant d'hindous aspirent à un renouveau militant hindou (c'est-à-dire un mouvement de « renouveau » ou de renaissance). Ce mouvement s'implante même au sein de tout un éventail de partis d'opposition politique.

L'ampleur de la politisation est illustrée, par exemple, par la conversation citée par l'auteur avec un philosophe indien pourtant formé à l'occidentale : ce dernier affirmait catégoriquement – notons l'exclusivisme typique (cf. 51) – que seul l'hindouisme pouvait offrir les « véritables » fondements de la « laïcité » et que les minorités religieuses devaient s'y soumettre. Dès lors, la « laïcité » se trouve manifestement vidée de son essence. – Selon Romila Thapar et d'autres, c'est là que réside le terreau du fascisme hindou.

Déclaration 3. -

Inder Mohan, ancien militant des droits de l'homme ayant été témoin de presque toutes les formes de communautarisme depuis 1947, privilégie largement une prospérité économique rapide. – Surtout depuis que Rajiv Gandhi – à travers un certain nombre de réformes (cf. 54 : Parallèlement aux réformes Deng Xiaoping ; 124 (Triomphe du libéralisme)) – a instauré une économie de marché (« un nouvel ordre économique »), la société de consommation a envahi le pays.

Des noms comme Suzuki, Sony (cf. 143 : la position de pouvoir du Japon), des parfums comme ceux de Dior, symboles du modèle occidental conquérant, l'émancipation de la femme travaillant à l'extérieur du foyer, qui perçoit son propre salaire, tout cela apparaît comme une menace pour sa propre identité culturelle.

Les « nouvelles valeurs » de l'économie de marché sont rejetées. – De plus : « le nouvel ordre économique » engendre des inégalités sociales. Une personne s'enrichit, tandis qu'une autre ne bénéficie d'aucune part de cette nouvelle richesse.

CF155

Conséquence . -- Retour aux bonnes vieilles traditions. -- Romila Thapar est même troublée par la résurgence d'une pratique comme le Sati, la coutume sacrée selon laquelle l'épouse est brûlée vive avec le corps de son mari défunt (chose qui est, en principe, interdite).

Déclaration 4. -

Conclusion : concernant le « nouvel ordre économique », encore une fois, mais avec un développement plus approfondi.

(je) La société indienne était divisée en castes jusqu'en 1950. Une structure tripartite, que l'on retrouve dans une certaine mesure chez d'autres peuples indo-européens : les brahmanes (prêtres), les kshatriyas (militaires), les vaïçyas (commerçants) et les çudras (agriculteurs et ouvriers). En dehors de ce système de castes établi se situaient les intouchables (« asprçya »), ou, en termes européens, les parias. Bien qu'aboli dans le cadre de la démocratie, l'atavisme persiste (cf. 42).

(ii) La société indienne voit émerger une nouvelle classe sociale sous l'effet du système néolibéral. L'Inde devient un pays de « richesse ». Une nouvelle

classe moyenne, représentant environ 15 à 20 % de la population, est en pleine expansion. Posséder un téléviseur couleur, par exemple, est l'un des symboles, appelés « symboles de statut social »,

Eh bien, comme en Chine, comme en Union soviétique, partout où la « libéralisation » s'opère, cette nouvelle classe économique aspire également à une influence politique, notamment dans les régions périphériques. Or, le Parti du Congrès détient, dans une certaine mesure, le monopole du pouvoir politique. Selon plusieurs observateurs, il s'agit du parti des Indiens anglophones, instruits et donc aisés.

La nouvelle classe moyenne, afin de se constituer un soutien efficace sur la scène politique, mobilise la population autour de thèmes communautaires, ce qui alimente le communautarisme.

Les religions en Inde.

Depuis le début du XIXe siècle, il est d'usage de désigner l'ensemble des religions du sous-continent indien sous le terme d'« hindouisme ». Les autres religions traditionnelles sont le bouddhisme et le jaïnisme. L'islam a acquis une influence croissante au fil du temps, influence qui perdure encore aujourd'hui. Les autres religions bibliques, le judaïsme et le christianisme, sont quant à elles d'importance mineure.

Remarque : Ce n'est pas le lieu pour approfondir l'hindouisme. Cependant, c'est possible. Il convient de le noter. L'histoire commence avec la période védique (Inde du Nord), suivie de la période dravidienne (Inde du Sud), qui s'étend de -2000 à -600 (*Note* : Thalès de Milet, -624/-545). Vient ensuite l'époque du Bouddha et de Mahavira (jaïnisme).

CF156

16. L'élément fasciste (156/163).

Cf. 154, osant, à un certain moment, dans un contexte indien, parler d'« hindou-fascisme » ; – Ce terme, longtemps évité, a été de plus en plus employé ces dernières années, – parfois dans un sens trop large (à savoir, absence ou même rejet de la « démocratie »), – au point d'y inclure même le national-socialisme (nazisme) d'Hitler. – Nous employons ici ce terme dans son sens strictement historique.

16.1. La révision du fascisme italien (153/158)

En 1946 – deux ans avant la nouvelle constitution italienne, qui interdit à la fois la monarchie et le fascisme – un certain Giorgio Almirante (1911/1988), un « leader charismatique », fonde le MSI (littéralement : Mouvement social italien).

En décembre 1987, il a été remplacé par Gianfranco Fini (1952/...), représentant d'une aile modérée du Parti néo-fasciste, ce que représente effectivement le MSI.

(i) Non pas le régime tel qu'il a gouverné l'Italie de 1922 à 1945, mais plutôt son idéologie, c'est-à-dire, selon Fini, ce que le MSI doit privilégier. En bref : la lutte contre les excès de la démocratie parlementaire italienne, qu'il entend remplacer par des réformes. Nous y reviendrons.

(i) Concernant la mentalité dans l'Italie actuelle, Fini déclare : « Je ne vois pas ce qu'il y a de si offensant à tenter d'actualiser les valeurs durables du fascisme.

(i) Ce que je rejette dans le fascisme, c'est tout ce qui est « moisi » : le salut fasciste, la chemise noire.

(ii) Mais le terme « fascisme » en lui-même ne me fait pas peur. Je crois que Ce mot n'effraie plus personne. Personne ne peut plus, en effet, décrire le fascisme comme « l'irruption de l'enfer en Italie ».

Remarque : Ce n'est pas si simple.

A. -- 01.01.1948 : la nouvelle constitution italienne entre en vigueur. Elle rejette La monarchie comparée au fascisme place le travail au premier plan comme principe fondamental. — Depuis environ 1980, l'Italie connaît son « miracle économique » (cf. 144 : Japon) : elle se classe cinquième parmi les grandes puissances industrialisées (cf. 143). Elle conquiert l'Europe.

B.-- Il y a pourtant une certaine crise d'identité. Avec la demande de « réformes ». En effet : les gouvernements italiens ressemblent davantage à des champignons qu'à des chênes centenaires ! Une commission – la commission Bozzi – témoigne de la crise.

CF157

tout cela fait le jeu du MSI. Qui n'a pas entendu parler des nombreux scandales impliquant les partis parlementaires ? Qui ignore leurs liens, d'une manière ou d'une autre, avec la mafia ?

Note – La « Mafia » est une « société secrète » italienne. D'origine sicilienne, la Mafia a été combattue par le système fasciste (1925-1929). Elle survit et se développe même, notamment aux États-Unis, où elle met en place un système criminel – un véritable État dans l'État – qui contrôle des pans entiers de l'économie et de la politique américaines, y compris le système judiciaire et la police. De fait, la Mafia est devenue un système international.

Note : La crise d'identité s'est manifestée dans le magazine milanais en 1987. *Corriere della Sera* . -

(i) Renzo De Felice, qui a consacré sa vie entière à l'histoire du fascisme et à la personnalité de Mussolini, a écrit : « L'intention antifasciste de la constitution n'a aucun sens à l'heure actuelle (1987). » – Au passage : ceci est dit au nom du dirigeant du MSI, Fini, bien entendu.

(ii), Paolo Spriano, également historien, a répondu dans ledit journal : « Le La Constitution, en rejetant expressément le fascisme, établit une distinction entre liberté et dictature, entre démocratie et tyrannie. Cette distinction reste tout aussi pertinente aujourd'hui.

Cf. rue bibliothèque : *Jeanclaude Berger, Italie : le fascisme bon teint de Fini* , dans : *Journal Genève* (15.12.1987), où les données, traitées ici, concernant la position de Fini être mentionné.

Note – Fascisme. – Nous n'entrerons pas dans des explications détaillées.

(1) Le « fascisme » en tant que doctrine a pris racine en 1919. Benito Mussolini (1883/1945) l'a développé à Milan.

(2) En tant que système fonctionnel, il a dominé l'Italie de 1922 (la marche sur Rome) à 1945 (la victoire des Alliés). Deux caractéristiques se dégagent de son évolution :

a. progressivement le fascisme s'est transformé en totalitarisme (= l'État contrôlé par le Duce, Mussolini ; CF 77) ;

b . Progressivement, un rapprochement avec l'Allemagne hitlérienne s'est instauré (les deux États se sont rapprochés). sont entrés conjointement dans la Seconde Guerre mondiale (1939/1945).

Note – Selon un ancien fasciste, Curzio Malaparte (en réalité : *Kurt Erich Suckert* (1896/1957)), *Technique du coup d'État* (1931), respectivement profane et Trotzky. Lénine, d'autre part, et Mussolini et Hitler, se ressemblaient beaucoup dans leur technique de coup d'État.

CF158

L'« hypothèse » fasciste -

Voici, sous une forme fortement abrégée, les éléments qui dominent le fascisme italien.

(a) Négatif. -- Mussolini s'oppose au socialisme et surtout au communisme (que « L'ennemi numéro 1 » l'est. – Le libéralisme demeure, dans une certaine mesure, central. – Autrement dit : le fascisme est une des issues possibles de la dichotomie « socialisme/libéralisme ». Une troisième voie.

(b) positif .

1. L'État à parti unique. -- La démocratie parlementaire, avec ses La multiplicité des partis – considérée comme l'un des grands maux de l'époque – est en train d'être bannie .

2. Nationalisme. – L'« État-nation » (CF 65), l'une des réalisations modernes, est également un concept central .

3. Le corporatisme. -- Nous avons parlé de la « troisième voie ».

a. Le « corporatisme » est la doctrine selon laquelle les « corporations » (associations professionnelles), équipées Les corporations sont des organisations qui défendent des intérêts économiques, sociaux et politiques. De nos jours, une « corporation » désigne une guilde ou une association professionnelle. Le mot vient de l'anglais : « corporation » – le français « corporation » – est apparu outre-Manche au cours du XVIIIe siècle. Il désigne une association de personnes exerçant la même profession. C'était le cas avant la Révolution française, qui les abolit en 1791.

b . Le corporatisme – par opposition au véritable socialisme (communisme)
– Elle n'abolit donc pas l'économie de marché libre, mais y introduit un correctif radical : la société anonyme.

16.2. Leonardo Sciascia, sur le fascisme actuel (158/)

Nous allons maintenant discuter d'une description « complète » (Verstehende ; cf. 54v. (Hermeneutische meth.)) de la vie réelle au sein de la société fasciste.

Note – Leonardo Sciascia (1921/1989), autrefois surnommée « la conscience » de l'Italie Il n'était pas fasciste. Néanmoins, il fournit les conditions nécessaires et suffisantes pour une description factuelle. -- Voici une série d'extraits d'un entretien (bibl. st. : *Maura Formica, Entretien : Leonardo Sciascia à batons rompus* , dans : *Journal de Genève* (01.12.1989)).

II.A.-- Le système brillant. -

1. Pour moi, petit écolier, le fascisme était la plus belle chose qui fût. Le monde entier nous enviait. Mussolini, l'Italie était « grande » en tout et partout : dans les compétitions sportives, dans les exploits aéronautiques... Tout était parfait et splendide.

2. Mais il est clair que moi, inévitablement, à un moment donné, un certain Il fallait atteindre la maturité et parvenir à l'âge de la sagesse.

CF159

Une telle chose était tout simplement impossible dans l'Italie de cette époque : ni la littérature ancienne ni la littérature moderne n'étaient disponibles.

Par exemple, je me suis familiarisé avec certains concepts du marxisme en tombant sur un livre de Mondolfo, **Sulle orme di Marx** (1919 ; Sur les traces de Marx), qui expliquait un peu ce qu'était le marxisme.

II.B. -- Le réveil brutal.

Quant à moi, j'ai pris conscience de ce qu'était réellement le fascisme pendant la guerre civile espagnole (1936-1939). Cette prise de conscience fut également fortuite. Ma génération, en particulier, était passionnée de cinéma, surtout de cinéma américain. Or, à un moment donné, les journaux fascistes publièrent une liste d'acteurs et de réalisateurs hollywoodiens qui

exprimaient ouvertement leur sympathie pour la République espagnole : il fallait les boycotter. – Ce fut une véritable révélation : pour un jeune de 16 ou 17 ans, il était tout simplement impensable qu'un Gary Cooper puisse être du mauvais côté. Imaginez un peu ! (...)

II.C. - *L'État policier.*

1. J'ai été député pendant quatre ans. J'ai fait partie du Commission d'enquête chargée d'élucider la mort d'Aldo Moro (1916-1978 ; dirigeant de la Démocratie chrétienne, assassiné par les Brigades rouges). J'ai pu établir à l'époque avec une certitude absolue que, si la police italienne avait fait preuve de plus de discernement et avait bénéficié d'un meilleur commandement, Moro aurait pu être retrouvé vivant.

2. Sous le fascisme, l'Italie disposait d'une très bonne police. Mais c'était, avec La « bonne » bureaucratie fasciste, abolie.

II.D. - *Années de consensus.*

De Felice, dans son Histoire du fascisme, qualifie à juste titre ces années de « années ». du consensus".

(a) Pour la grande majorité des gens, la « liberté » est une valeur de peu d'importance.

(1) Si un tel consensus existait dans l'Italie fasciste, c'est parce que les citoyens se sentaient en sécurité, aussi bien chez eux que dans la rue. Sous le fascisme, la grande majorité des citoyens pouvaient circuler librement et en toute sécurité dans les rues, de jour comme de nuit.

(2) Sous ce régime, on pouvait également compter sur un salaire adapté aux exigences de la vie quotidienne. Les six cents liras gagnées par un fonctionnaire, par exemple comme enseignant ou professeur, suffisaient amplement à couvrir les frais de subsistance. Jamais, de plus, la lire n'a représenté un tel pouvoir d'achat. – La sécurité et le pouvoir d'achat constituent déjà le résumé.

CF160

(3). De plus, il n'y a pas eu de grèves sauvages, comme celles d'aujourd'hui, dont la population doit subir les conséquences et qui affectent toujours les migrants pauvres qui retournent en Italie pour les vacances.

Une grève est source d'incertitude et d'insécurité. – Il est donc évident que le fascisme a engendré un État convoité par la plupart des Italiens. De plus, les faits sont là. Certains de ma génération, peu enclins à la liberté ou peu soucieux de s'interroger sur le sens de la vie, affirment encore aujourd'hui que si Mussolini s'était limité à la conquête de l'Éthiopie (la guerre d'Abyssinie de 1935-1936), son système aurait été « le meilleur au monde ».

(b) Bien sûr, il existe une minorité de personnes pour qui la liberté est la valeur suprême. Personnellement, je ne partage pas l'éloge du régime de Mussolini. Je préfère tout type de désordre à l'ordre fasciste.

Note : Certains Italiens, comme le dit Sciascia, à l'époque du fascisme avec la commémoration du mal du pays peut se justifier par les données suivantes.

En juillet 1982, Virginio Rognoni, ministre de l'Intérieur, déclarait devant le Parlement : depuis l'apparition du terrorisme politique en Italie en 1969, un nombre incroyable d'attentats y avaient été perpétrés, faisant au total 315 morts et 1 075 blessés. Depuis 1974, ajoutait-il, 11 magistrats et 72 membres des forces de sécurité avaient été assassinés. Début juillet 1982, 1 477 personnes considérées comme « terroristes d'extrême gauche » étaient emprisonnées, tandis que 451 individus d'extrême droite étaient incarcérés.

Remarque : Une démocratie trop laxiste est propice aux hypothèses, c'est-à-dire, dans ce cas précis, à l'extrême gauche. ou l'extrême droite qui, bien qu'elle ne présente que des arguments plausibles, se considère néanmoins comme absolument valable (cf. 153 : 50 : éléatisme) et impose arbitrairement sa propre identité (1), contre son environnement (3) - cf. 73 -, une occasion idéale de semer le chaos.

Note -- La sciascie caractérise le comportement réel de la grande majorité.

CF161

Peut-être qu'un livre comme *J.L. Beauvois/R, Joule, Soumission et idéologie pourrait (Psychosociologie de la rationalisation)*, Paris, PUF, 1981, une de nos explications L'ouvrage explore le lien entre les idées (l'« idéologie ») et les comportements réels, entendus comme des actions entreprises sous la contrainte. Cette contrainte peut être extérieure (par exemple, dans un État policier) ou résulter d'un libre choix (un engagement envers un idéal, la solidarité humaine). Les auteurs distinguent deux théories.

(1) La théorie des choix rationnels dit que l'homme met ses idées en pratique.

(2) La théorie de la rationalisation dit que l'homme adapte ses idées aux circonstances de sa pratique.

1. Historia (cf. 83, 96, 99, 114) : les auteurs ont étudié le comportement réel de personnes agissant sous pression – par exemple, celles soumises à une autorité.

2. Logos : ils observent que les personnes sous pression « justifient » leur comportement réel par la rationalisation, par un raisonnement a posteriori.

Application.-- La plupart des gens ne réalisent pas que leur vie réelle est On parle d'échec. Or, la plupart des personnes sous le régime fasciste n'ont pu échapper à cette impression. Alors, elles ont recours à la rationalisation : elles trouvent sans cesse les arguments plausibles nécessaires pour affirmer que « ce n'est pas si mal après tout », que « sans ceci ou cela, le régime serait le meilleur au monde ». Et autres rationalisations de ce genre.

D'ailleurs, beaucoup de gens, après une certaine maturité, n'attendent de la vie que ce qu'elle peut leur offrir. Seuls les insatisfaits, comme Sciascia, qui s'interrogent sur le sens de la vie ou aspirent à plus de liberté, en attendent davantage. Quoi qu'il en soit, ceux qui se contentent de ce qu'ils ont sont à la base des systèmes dictatoriaux, ou du moins autoritaires. Car ils s'en accommodent.

Une liste odieuse. -- Une liste de noms de personnes circule depuis des années. qui furent baptisés et élevés dans la foi catholique et... qui étaient des extrémistes de droite, voici : Hitler (Allemagne), Mussolini (Italie), Franco (Espagne), Salazar (Portugal), Pétain (France), Piłsudski (Pologne), Horthy (Hongrie), Dollfus (Autriche), Schusznigg (Autriche), Tiso (Slovaquie), Degrelle (Belgique), Pavelich (Croatie).

CF162

Sans enquête plus approfondie, cette liste ne nous apprend rien de plus que le fait d'être baptisé et élevé dans la foi catholique n'a pas empêché ces douze extrémistes de droite de le devenir. L'extrême droite est bel et bien présente au sein de l'Église.

Raison : la « éléments » (cf. 4, 8, 73), qui contrôlent la vie de l'extrême droite, sont nombreuses. On pourrait tout aussi bien dresser des listes qui suggèrent une causalité analogue (car c'est bien de cela qu'il s'agit dans le sens inverse). – Pourtant, pour tous ceux qui pensent et vivent en catholiques, de telles « combinaisons » (connexions) suscitent une profonde réflexion.

La « théorie des valeurs » comme solution ?

P. Schotsmans, « La théorie de la valeur comme solution à la crise de notre civilisation », dans : *Onze Alma Mater* 1986 : 2, 107-120 ; notamment : 114-116 (« Réponse à l'autoritarisme en psychologie »), 117-119 (« Signe d'une société sécularisée »). – Pieux et édifiant, mais rien de plus.

Nous raisonnons désormais par analogie. – L'auteur explique comment la psychologie américaine évolue d'une psychologie neutre (purement positiviste) – pensez au behaviorisme ou à la psychologie comportementale de B.F. Skinner (Walden Two (1948)) – à une psychologie axiologique (= fondée sur la théorie des valeurs) (pensez à A. Maslow ou C. Rogers).

L'analyse psychologique de ce qu'on appelle « la personnalité de droite, fasciste (ou « fascistoïde ») », qui, soumise comme elle l'est, jure aveuglément par l'autorité, a été appliquée à un certain moment par les psychologues humanistes aux psychiatres américains skinnériens ou freudiens, qui... contrôlaient de manière autoritaire leurs patients dans le domaine des soins de santé.

La soumission « fasciste », que ces médecins « autoritaires » attribuaient à leurs patients (il s'agissait là encore d'une hypothèse), ignorait – selon les psychologues humanistes – le caractère unique de la personnalité humaine. De ce fait, les potentialités humaines, présentes en chacun de nous, étaient négligées.

Cependant, comme la plupart des psychologues humanistes privilégiaient une forme d'existentialisme (Heidegger, Sartre) dans la conception de l'unicité de l'homme (et de ses potentialités), ce correctif à l'autoritarisme a engendré un autre défaut, à savoir le fait que tout engagement, en conscience, envers :

- (i) les données objectives, première base d'information, et
- (ii) l'autorité sans restriction a été remise en question.

En pratique, cela revenait à un anarchisme individualiste et égocentrique (« prolifération radicale » (ac, 116)), ce que des gens comme Maslow et Rogers ont fini par dénoncer.

Une citation de Descartes : Pour atteindre à la vérité, il faut une fois dans la vie, se défaire de toutes les opinions que l'on a reçues, et reconstruire de nouveau et dès le fondement, les systèmes de ses connaissances.

CF163

Cela a conduit à un autre correctif : une théorie des valeurs, ou axiologie, certes purement psychologique, mais néanmoins naissante. Si l'on souhaite échapper à un arbitraire radical, une solution consiste précisément à se référer aux « valeurs ».

Cf. cf. 17 (type traditionnel), 33 (le couple « Permissivisme/Rigorisme »), 149 (le couple « adaptation au cosmos/assujettissement du cosmos »), 150 (valeurs principales). – Dans un contexte humaniste, les hypothèses suivantes ont été avancées : justice, simplicité, bonté, beauté, vérité, légèreté, polyvalence, – totalité (holisme), qui s'appliquent à chaque personne (personnalité) comme idéaux qui encadrent la liberté (sans entraves) dans la conscience.

Cf. cf. 72 (les « valeurs » cicéroniennes contre les « valeurs » machiavéliques) ; cf. 120 et suiv. : la crise des valeurs protosophique, qui conduit à la fois à une démocratie excessive et à des anti-démocrates.

La transmission à l'ensemble de notre société, --

Le psychiatre – qu'il soit skinnérien, freudien ou humaniste, dans la mesure où il est « autoritaire » ou « anti-autoritaire » (« misarchique », selon Nietzsche, qui méprise littéralement toute autorité) – révèle, au sein de sa discipline, un vaste problème d'ordre culturel. Ce problème, que Schotsmans, apr. J.-C., exprime ainsi : « La profonde crise culturelle que nous traversons tous a pour conséquence que les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus d'ancrage dans des valeurs qui leur sont propres et qui, de surcroît, sont considérées comme "inviolables" (« sacrées », « taboues »). Il existe un fait tel que "nos jeunes, désorientés comme ils le sont dans ce prétendu multiculturalisme pluraliste, ne parviennent plus à définir leurs propres valeurs". »

Note : Dans ce contexte, Schotsmans fait référence au Mouvement de clarification des valeurs (*L. Rathes/S. Simon, Valeurs et enseignement (Travailler avec : Les valeurs en classe)*, Columbus, 1966-1, 1978-2), qui introduit un système de valeurs au sein même du système éducatif. L'éducateur inculque un profond respect pour la valeur de la personne, la personnalité et son développement fondé sur les « valeurs ».

Note -- De telles idées évoquent ce que *H. Redeker, L'existentialisme (A passage à travers une zone de front philosophique)*, Amsterdam, 1948, 197, déjà très Il était clair que « par Hitler, la pensée nihiliste allemande atteint son aboutissement ultime ». Autrement dit, la pensée allemande, qu'elle soit dénuée de valeurs ou critique envers elles, avait déjà préparé le terrain pour le fascisme nazi. Hitler se retrouva dans une sorte de vide.

CF164

17. L'élément nazi (164/174).

Bibl. st. : Alfred Grosser, réal., *Dix leçons sur le nazisme*, Paris, 1964 nous donne - à par la main de sept collaborateurs - les dates principales : 1923 (le « putsch » (= prise de pouvoir (cf. 157)) à Munich ; 1930 : les déclarations ; 1933 (la prise de pouvoir effective) ; 1936 (la fondation des Jeunesses hitlériennes) ; 1937 (le règlement des relations entre « das Reich » et le Vatican) ; 1938 (la conférence de Munich) ; 1940 (Hitler attaque directement l'Occident) ; 1941 (Hitler attaque l'Union soviétique) ; 1942 (la conférence de Wannsee, qui décide de « die Endlösung » (l'extermination des Juifs)) ; 1945 (la défaite).

Pour tous ceux qui, trop jeunes pour avoir vécu ces jours sombres, n'ont pas connu ces dates, elles semblent de simples énumérations. Pourtant, il s'agit d'une tragédie sans pareille, une tragédie dont les séquelles se font encore sentir. Aussi, un mot sur le national-socialisme, ou nazisme.

17.1. Le fascisme italien n'est pas le nazisme (164/165)

Loin de là. -- Rue de la Bibliothèque : *P. Ayçoberry, La question nazie (Essai sur les interprétations du national-socialisme (1922/1975))*, Paris, Seuil, 1979.

Nous l'avons déjà affirmé très clairement (cf. 56) : le fascisme n'est pas le nazisme. Nombreux sont ceux, sous l'influence notamment des marxistes, qui emploient le terme « fascisme » dans un sens historiquement erroné. – Puisque nous souhaitons justifier cela, voici ce qui suit. *P. Ayçoberry*, oc.,

57/59 (*Nazisme et fascisme Italiën*), donne la parole aux principales figures nazies elles-mêmes.

(i) Les nazis eux-mêmes ne veulent pas entendre parler d'égalisation.

(ii) Lorsque – à la fin des années 1920 – certains Allemands se sont qualifiés de « fascistes », ils n'appartenaient pas au parti nazi, mais formaient une aile des « Stahlhelmen ».

(iii) a. 1934 : après la prise du pouvoir en 1933, le Dr Göbbels (1897/1945 ; Ministre de la Propagande) consacre un article aux « résultats pratiques du fascisme ».

(i) Il fait l'éloge des « frères italiens »,

(ii) Il établit un « enthousiasme » partagé.

(iii) Il affirme la « lutte commune » contre le marxisme et le libéralisme (cf. 158), -- contre le pacifisme, contre la « démocratie » (comprendre : ses formes dégénérées) et la « réaction » (ici : contre ce que les hitlériens appellent « die Reaktionären », qui veulent restaurer un stade dépassé en matière politique ou quelque chose de ce genre).

Comme on peut le constater, seul ce contre quoi les deux tendances sont dirigées est mentionné.

CF165

Né en 1935 : Adolf Hitler lui-même adopte le même « style poli » (P. Ayçoberry) que son... ministre, dans la préface d'un livre italien. Il déclare simplement que « les deux systèmes partagent des points de vue similaires ».

(i) concernant l'État et

(ii) concernant le socialisme ».

Conclusion. – Comme on l'a constaté, le docteur Göbbels et Hitler dissimulent complètement... Le racisme, assurément l'un des principes fondamentaux du nazisme.

Note -- S. Altink, *Le mythe de la minorité* , Utrecht/Anvers, 1985, p. 174 et suiv., Il tient, plus ou moins, le même discours. – « D'ailleurs, la gauche elle-même a largement contribué au chaos qui a entouré le concept de « fascisme » par le passé. Pour beaucoup de gens de gauche, le « fascisme » était une composante du capitalisme. »

L'interprétation communiste du fascisme comme une émanation du capitalisme n'était pas totalement erronée. Les grandes entreprises constituaient des piliers importants de la politique fasciste. Mais comment interpréter précisément l'adage d'Horkheimer (*Max Horkheimer* était une figure majeure de l'École de Francfort, un mouvement néo-marxiste) : « Qui ne veut pas parler du capitalisme doit aussi se taire sur le fascisme » ? L'interprétation exacte de cette phrase n'a jamais été claire. Aucun marxiste convaincu n'a jamais été en mesure de cerner précisément cette influence capitaliste.

Bien que la politique fasciste ait courtoisé les grands industriels, elle ne saurait se réduire à une simple forme de capitalisme. Les fascistes agissaient de manière trop systématique pour cela. Les partis fascistes ont même, à certaines occasions, œuvré contre les grands entrepreneurs. (...) (Oc, 176).

17.2. « Information » guidée pour les enfants et les jeunes (165/169).

M. Danthe, Comment fabriquer de bons petits nazis , dans : *Journal de Genève* (04.02. En 1989, il a déclaré ce qui suit concernant le processus d'information relatif à l'éducation des enfants et des jeunes. Il cite notamment l'ouvrage d' *Erika Mann*, **Dix millions d'enfants nazis **, récemment paru en traduction française.

1938.-- La veille de la Seconde Guerre mondiale (1939/1945). Erika Mann est la fille de *Thomas Mann* (1875/1955 ; connu pour *Buddenbrooks* (*Verfall einer Familie* (1901)). À New York, elle publie un ouvrage sobre mais instructif : **L'École des barbares ** (L'éducation sous le régime nazi). Elle y décrit le sort des enfants allemands tombés sous l'emprise du Troisième Reich. On y perçoit la dictature (cf. 77 : totalitarisme) à l'œuvre jusque dans les moindres détails.

CF166

Une dictature nazie qui cherche à s'emparer de 1. l'autorité religieuse, 2. la famille, l'école et le mouvement de jeunesse – avec pour objectif de soumettre l'enfant, le jeune, à la volonté du « Führer » (le chef). Dans son ouvrage de 1938, E. Mann affirme : « Aucun autre groupe social, au sein de la société, n'est autant marqué par les réformes auxquelles le national-socialisme a soumis ses sujets que les enfants. »

Adolf Hitler – et cela devient évident à la lecture de son ouvrage *Mein Kampf*, Munich, 1943-1947, 30ff. (*Der Mangel aan 'Nationalstolz'; der Leidensweg des Arbeiterkindes; Junge L'Authoritätsverächter* a fortement confirmé – a, apparemment, immédiatement pris conscience de l'importance de L'éducation, dans son sens premier, ne doit négliger ni l'âme, ni le corps, ni la volonté, afin de soumettre les enfants et les jeunes au système. – Cf. concernant le contrôle du processus informationnel, p. 158 et suiv. (« pour moi, petit écolier ») ; p. 61 (« ... le résultat d'une série d'idéologies ») ; p. 64 (l'éducation de 32 millions d'enfants chinois). Cela montre que Curzio Malaparte, en 1931, lorsqu'il assimilait en grande partie le totalitarisme de gauche à celui de droite, ne se trompait pas totalement (cf. p. 157).

Trois cercles vivants concentriques.

Erika Mann divise le groupe nazi en trois cercles vivants.

A. Collectivisation de la famille -

On crée systématiquement un climat de dénonciation généralisée, où les enfants et les jeunes parlent de l'attitude de leurs parents et des membres de leur famille, etc.

Conséquence : le père se méfie de la mère, la mère de ses enfants, les enfants entre eux. Un climat de peur diffuse s'installe.

Mais ce n'est pas tout : l'intimité protégée et sécurisante de chaque famille est brutalement interrompue ; les « autorités » obtiennent un accès direct aux informations des familles grâce au système de délation. Dans une telle société, la famille n'est plus une communauté fondamentale, inviolable et à l'abri du regard de la communauté : elle est collectivisée.

Résultat : entre deux forces, chaque enfant est tiraillé :

(i) sa famille et (ii) le « collectif » de la communauté nazie (notamment à travers l'encadrement des jeunes, nous y reviendrons). Un domaine où les parents échouent souvent.

CF167

B.-- Racification et militarisation de l'école.

Tous les programmes sont transformés selon l'hypothèse nazie (c'est-à-dire selon des présupposés établis). 1. La catéchèse, 2. l'histoire, la littérature, — même les mathématiques — sont réécrites sur la base de

présupposés racistes et militaristes. De cette manière, on enseigne les « valeurs de la culture aryenne ».

(1) Racification . – Voici un extrait d’une lettre d’une lectrice, écrite par la petite Erna **Il envoie** au *magazine nazi Der Stürmer* (1935) : « Cher Stürmer, le Gauleiter Streicher nous a appris tant de choses sur les Juifs que nous les haïssons, comme il est de notre devoir. »

Modèle applicable au sujet « Littérature ». Dans sa lettre au rédacteur en chef, la petite Erna dévoile sa méthode : « En classe, nous avons rédigé une dissertation sur les Juifs, intitulée : “Les Juifs sont notre fléau”. Je vous prie de publier mon texte. »

2. Militarisation. – L’ensemble du système éducatif constitue une méthode systématique de militarisation. créer un climat durable de ferveur belliqueuse.

Modèle applicable à la matière des mathématiques. Dans un manuel de « Mathématiques », il est indiqué Lisez ce qui suit. « Données : Un avion vole à une vitesse moyenne de 240 km/h. Il doit larguer ses bombes à une distance de 210 km. Le largage dure 7 minutes et 30 secondes. Question : À quel moment précis l’avion atterrira-t-il ? »

Appl. mod. concernant le sujet du dessin. -- Dans un manuel de dessin Les masques à gaz se prêtent bien à la représentation graphique. Après tout, ils simplifient considérablement le contour de la tête humaine, qui est, en soi, difficile à appréhender.

Note -- L’auteur observe à juste titre : l’axiologie des nazis situe la scolastique Je ne connais que la quatrième place.

1. l’héritage génétique (qui est bien sûr raciste de bout en bout),
2. le personnage,
3. le corps,
4. L’enseignement scolaire.

Note – vitalisme, - le culte de « das Leben », au sens raciste-biologique, Cela ressort très clairement de cette échelle de valeurs. *J.P. Stern, dans *A Study of Nietzsche** (Cambridge, 1979), propose une reconstruction critique de ce qu’aurait pu être le « système » (qu’il n’a jamais envisagé) si Nietzsche avait voulu penser de manière systématique et logique. Il s’agit d’une longue

lutte contre ce que Nietzsche qualifie de « pensée hostile à la vie ». On sait aujourd'hui que les nazis se sont largement inspirés des idées de Nietzsche.

CF168

H. Arvon, **La Philosophie Allemande**, Paris, 1970, 17/67 (**L'irrationalisme**), soutient également cette thèse : Alfred Rosenberg (1893/1946), le penseur du nazisme, avec son **Der Mythos des 20. Jahrhunderts** (1931), identifie la vie comme le donné central, où cette « vie », dans son noyau le plus profond, est le mythe, enfermé dans une lutte à mort avec le « logos » (la pensée logique rigide).

Seule la pénétration du « mythe » dans l'homme (aryen) donnera naissance à « un nouveau type d'homme ». Cf. oc,54. Ici, le « mythe » est interprété non pas comme la forme archaïque de la pensée, mais à la fois comme la forme archaïque-primitiviste de la pensée et comme le pendant radical de la pensée logique.

Nous nous référons à cf. 28/30 (*Primitivisme allemand*). -- Plus loin, oc. 57/59 (*Le national-socialisme*), H. Arvon mentionne Ernst Krieck (1882/1947 ; *Ein Volk im Werden* (1933), -- *Die deutsche Idee des Staates* (1934)).

Il affirme que « le mythe », au sens nazi du terme, prime absolument sur toutes les sciences, même la biologie. Les notions de « race » et de « sang » puisent leur source dans le fondement primordial « mythique » de l'homme (aryen).

Le « sang » triomphe de « la capacité purement formelle de raisonner ». Un deuxième penseur nazi est également mentionné, *Carl Schmitt* (1888/1985), connu pour son **Der Begriff des Politischen** (1932), dans lequel il accuse le libéralisme d'un écart entre le ayant créé la nation (le peuple) et l'État.

Le terme « État » englobe, dans son usage, la religion, l'économie, l'éducation, – autrement dit, toute la culture du peuple, qui est porteuse du mythe.

Voilà pour une brève explication concernant l'irrationalisme mythique caractéristique du nazisme. Un irrationalisme que l'école place au quatrième rang de l'échelle des valeurs, sous le nom de « formation cérébrale ».

C.-- Nazification définitive de l'enfant et de l'adolescent.

E. Mann s'intéresse également à la troisième sphère de la vie, les mouvements de jeunesse, qui permettent le plein épanouissement du patrimoine génétique, du caractère et du corps. La famille demeure une sphère trop privée.

L'école reste encore trop imprégnée de traditions pré-nazies. Les mouvements de jeunesse, en revanche, sont entièrement le fruit du nazisme hitlérien. C'est seulement dans ce contexte qu'on devient véritablement nazi.

Les objectifs plus concrets, dans lesquels cette identité nazie se manifeste, sont

- (i) le futur soldat et
- (ii) la figure du futur dirigeant.

générale . Ce que l'on pourrait appeler « un marché libre » concernant L'« information » est par principe proscrite tant dans le fascisme que dans le nazisme. Tout est mis en œuvre pour réprimer les « informations gênantes ».

CF169

D'où la profonde impression d'« isolement et d'enfermement » que ressentent les populations dans de tels systèmes. Cf. cf. 134 : ni les institutions (par exemple, les systèmes fascistes-nazis), ni le simple libre marché, mais l'information factuellement disponible déterminent la rationalité. L'« information » était traditionnellement appelée « vérité ». Cette vérité de l'Antiquité et du Moyen Âge peut certes se réaliser, mais elle demeure la norme.

17.3. Information guidée et intelligentsia allemande (169/172)-

Monique Lebedel, trad., Karl Löwith, Ma vie en Allemagne avant et après 1933 , Paris, 1988. -- K. Löwith (1897/1973) - connu pour son *Das Individuum in der Rolle de l'être humain* (1928) - volontaire pour servir pendant la Première Guerre mondiale (1914/1918) armée du Kaiser.

Il suivit les cours du penseur existentialiste M. Heidegger, auprès duquel il obtint son habilitation. Malgré son brillant parcours intellectuel, il fut rapidement mis au ban de la société après 1933. Il n'était, après tout, pas « aryen », mais à moitié juif.

Contraint à l'exil, il se retrouve d'abord en Italie, avant de passer par le Japon pour rejoindre les États-Unis. À partir de 1952, il enseigne à nouveau à Heidelberg.

Au Japon, Löwith apprend que l'université Harvard organise un concours pour tous ceux qui connaissent bien « l'Allemagne avant et après l'arrivée au pouvoir d'Hitler ».

En 1940, il écrit son ouvrage **La vie en Allemagne avant et après 1933 **, un livre qui avait été relégué à l'oubli, rempli d'anecdotes et de brèves analyses.

Löwith décrit :

- (i) comment les universités ont été progressivement nazifiées,
- (ii) comment l'intelligentsia – même les intellectuels les plus experts – se laisse emporter par le système de pensée nazi.

Löwith, cependant, revient sur le passé (cf. p. 145, 149) pour expliquer la situation dans son ensemble. Il décrit le chaos intellectuel et éthico-politique qui régnait en Allemagne après la Première Guerre mondiale (1914-1918) : les intellectuels ont le sentiment, en tant qu'individus généralement découragés, d'assister à un grand déclin. En termes freudiens : une sorte de pulsion de mort (Todestrieb) conduit l'intelligentsia à ce type de pensée catastrophiste.

CF169

Les « compromis » .

Avec une grande amertume, Löwith dénonce la politique de concessions de ses collègues, qui adhèrent aux idées nazies et tentent de « rationaliser » leur adhésion au national-socialisme (cf. 151). Ainsi, certains « intellectuels » acceptaient comme une évidence la zoologie politique (*notez : théorie raciste*), avec ses pourcentages raciaux.

Löwith dénonce également les artifices logiques de certains théologiens protestants. Les pires, à ses yeux, sont ces Juifs qui se sont toujours sentis Allemands et qui, de ce fait, auraient rejoint le nazisme s'ils n'en avaient été empêchés par leur appartenance à la race juive.

Löwith s'étend longuement sur la cécité de Martin Heidegger.

Cela concernant le système nazi, -- concernant son manque de courtoisie élémentaire envers les Juifs, -- concernant son style de pensée « philosophique » ininterrompu, -- concernant son engagement politique.

Note -- La position de Löwith est, quant à elle, confirmée par le entier Discussion suscitée par *Victor Farias, Heidegger et le nazisme*, Verdier, 1987. -- Cet ouvrage peut être résumé comme suit :

De 1910 (à propos d'Abraham a Sancta Clara, un antisémite) jusqu'en 1964, Heidegger continue de défendre un certain nombre de convictions fondamentales dans lesquelles une dose d'autoritarisme (cf. 162), d'antisémitisme et d'ultranationalisme est présente.

La conversion totale de Heidegger au national-socialisme en 1933/1934 est un fait bien connu. V. Farias s'efforce de démontrer que cet engagement n'était pas dû à un opportunisme passager (c'est-à-dire à un manque de principes fermes qui le pousserait à tirer profit des circonstances), mais qu'il était l'expression de convictions profondes qu'il a défendues tout au long de sa vie.

La rupture partielle avec la politique du parti nazi concernant les universités était due à l'exclusion d'un groupe au sein du nazisme, à savoir Rhöm et la SA, qui, pour Heidegger, représentait « la vérité intérieure et la grandeur » du nazisme. Ces membres militaient pour une réforme radicale du système universitaire.

Conséquence : ce ne sont pas Heidegger, mais Rosenberg et Krieck (CF 168) qui sont devenus les « officiels » les « philosophes » du système.

Note – L'ouvrage de Farias est contesté sur certains points. Néanmoins, il semble que pour maintenir la tendance principale de l'œuvre. Parmi les nombreux ouvrages parus depuis, citons *J.-Pr. Lyotard, *Heidegger et « les juifs »*, Paris, 1988 (Heidegger n'a pas oublié « l'être », mais il a oublié les Juifs) ;

CF171

-- plus loin : *L. Ferry/ A. Renaut, Heidegger et les modernes* (Grasset);-- *P. Fédier, Heidegger (Anatomie d'un scandale)* (R. Laffont) ; -- *Ph. Lacoue-Labarthe , La fiction du politique* (Chr. Bourgois).

La position de Jeanne Hersch.

J. Hersch (1910/2000), Suisse née à Genève, est une disciple du penseur existentialiste Karl Jaspers ; difficile à classer, elle n'en est pas moins une experte. Début 1988, elle a exposé sa position devant la Société Genevoise de philosophie.

(1) Elle considérerait l'ouvrage de Ferias comme un livre solide, malgré ses lacunes.

(2) Elle s'appuie sur ses lectures pluridisciplinaires, sur sa connaissance personnelle (elle a suivi les cours de M. Heidegger en 1933 pendant un trimestre), sur sa pratique de philosophe « engagée ».

(3) Elle réfute catégoriquement toute « grandeur » de l'homme Heidegger. Elle affirme que ses sentiments nazis sont intimement liés aux fondements mêmes de sa pensée.

(4). a. Les faits. – Heidegger n'est pas un grand penseur, mais un penseur de Niveau standard. -- Les raisons. -

je. Son « hostilité » envers la rationalité en tant que telle signifie que, dans les textes de « Heidegger l'obscur » mêlent philosophie et poésie. Ceci est lié à sa « condamnation » du démantèlement (déconstruction) de toute la philosophie occidentale, à la suite des Présocratiques (*note* : Heidegger tient en haute estime les fragments des Présocratiques, – selon sa propre interprétation, bien sûr).

ii. Son « hostilité » envers les sciences spécialisées confirme son « irrationalisme ».

Note : Il convient de relire maintenant le cf. 167 (Irrationalisme vitaliste), où une aversion analogue Il semblerait que ce soit le cas pour une pensée strictement logique et scientifique.

(iii) Son rejet de toutes les langues à l'exception du grec ancien (cf. 26 (Primitivisme classique)) et de l'allemand heideggérien comme langues valides pour articuler des questions philosophiques profondes témoigne d'un exclusivisme qui est antiphilosophique et antiscientifique.

(4).b. L'explication. Les « éléments », dont les caractéristiques viennent d'être mentionnées maître, sont :

a.1. L'« hypothèse » de Heidegger tient ou tombe avec le culte de la forêt comme son environnement bien-aimé ;

a.2. cette hypothèse peut être formulée en deux termes « Blut und Boden » ;

b.1. Ce qui constitue un facteur décisif à cet égard, c'est le mépris incommensurable envers lequel Heidegger souffre envers tout ce qui est commun à tous les hommes (en d'autres termes : une forme d'élitisme) ;

CF172

b.2. Ce mépris s'appliquait en particulier à la démocratie (cf. 158 (Fasc.), 154). (Göbbels)). -

— J. Hersch précise :

(1) certaines valeurs prônées par le nazisme étaient aussi celles de Heidegger ;

(2) en rejoignant le NSDAP (le parti nazi), Heidegger espérait obtenir une position sociale qui lui permettrait de faire entendre ses « chants prophétiques » ;

(3) La raison pour laquelle il a démissionné de son poste de recteur de l'Université de Fribourg-en-Brisgau n'était pas qu'il n'était pas d'accord sur tous les points avec le parti, dont il est resté membre jusqu'en 1945, mais qu'il n'avait pas reçu la nomination souhaitée.

Bible st. : Charles Widmer, *Heidegger, un philosophe quelconque*, selon Jeanne Hersch , dans : *Journal de Genève* (21.04.1988).

Comment expliquer alors l'influence considérable de Heidegger ?

Le prestige de Heidegger est incroyable, du moins dans certains cercles philosophiques et non philosophiques, notamment sur le continent européen. Par ailleurs, l'accent mis sur son nazisme incontestable (et indéniable par tous) suscite un malaise chez nombre de ses disciples.

a. Certains affirment en réponse qu'une personne peut être un « grand » penseur, et pourtant commettre de graves erreurs politiques (remarque : ce n'était certainement pas la tendance principale dans la Grèce antique, où

l'aspect éthico-politique (aujourd'hui remplacé par les « sciences humaines ») avait un poids considérable ; – pensez à notre cours de deuxième année sur le platonisme).

b. C'est vrai : en tant que phénoménologue, en accord avec son ontologie fondamentale (Recherche fondamentale – à sa manière irrationaliste – sur l'ontologie traditionnelle), il s'est fait un nom ; nulle part il n'apparaît clairement qu'il soit nazi ; au contraire : un point de départ aussi plat que possible, apolitique et préemptif de toute « hypothèse » possible, s'y dégage.

Mais dans ses œuvres plus mineures, son « hypothèse » (position) – fortement influencée par Nietzsche – apparaît très clairement. Celles-ci sont souvent présentées comme des approximations provisoires, apparemment déconnectées de la société. Pourtant, se crée un climat de « compréhension » en lieu et place de la raison, désormais inopérante ; une « illumination » de la réalité totale qui précède toute activité rationnelle, pouvant coexister avec le nazisme, mais de telle sorte que la « raison » lui soit et demeure soumise.

CF173

17.4. La raison « inconsciente » du structuralisme (173/174)

Les structuralistes français s'opposaient aux existentialistes.

(1) Dans l'existentialisme (français), l'homme en tant que sujet, agissant en tant qu'être indépendant et libre, était central.

Résultat : Sartre Par exemple, son protagoniste pourrait publier un livret intitulé « *L'existentialisme est un humanisme* ». « Humanisme » au sens de mener à bien ce qui distingue l'homme des animaux (cf. cf. 110), – ce qui distingue l'homme de l'animal se situe principalement, voire uniquement, dans l'identité qu'il affirme de la manière la plus arbitraire et individuelle possible, contre tout élément qui lui est contraire ou qui est considéré comme tel (cf. cf. 119).

(2) Ce concept humaniste de sujet a une histoire (« Nous sommes jetés dans la vie ») et fait l'histoire (« Nous façonnons notre vie »). C'est la fameuse historicité.

Rue Bibliothèque : JM Broekman, *Structuralisme* (Moscou/Prague/Paris), Amsterdam, 1973, 1 ; -- G. Schiwy, *Der französische Strukturalismus* (Mode/Méthode/Idéologie), Rowohlt, 1969, 210 (*der Begriff 'Subjekt'*) ; -- G.

Schiwy, Neue Aspect des Strukturalismus, Kösel, Munich, 1971, 58f. (*Structuralisme et Existentialisme*).

Or, à la lecture de Sartre, par exemple, il apparaît clairement que la « liberté », si centrale dans son système de pensée – disons plutôt « hypothèse » – découle d'un « choix préréflexif », d'un « choix » situé avant toute « réflexion », c'est-à-dire toute pensée consciente. En bref, mais de façon moins savante et moins claire : un choix inconscient qui, certes, rétrospectivement, peut être analysé et vérifié par la pensée consciente (« réflexion »).

La pensée inconsciente joue également un rôle primordial dans le structuralisme (français), mais non pas comme une pensée « irrationaliste » comme chez Heidegger ou Sartre. Il s'agit d'une pensée authentique, mais pré-réflexive.

Helga Gallas déclare ce qui suit dans **Strukturalismus**, dans : *G. Schiwy, *Der fr. Strukt **, 229. C.L. Lévi-Strauss, l'une des figures de proue du structuralisme français, analyse les affinités (par exemple dans les cultures traditionnelles) ou les mythologies comme des systèmes.

Ici, le terme « système » désigne un ensemble d'éléments contenus dans une structure durable (la « structure », selon Roman Jakobson, étant la totalité des relations, c'est-à-dire des liens durables, qui confèrent à un ensemble d'éléments un caractère cohérent). D'où le nom de « structuralisme » : la « structure » est précisément, selon Lévi-Strauss, inconsciente.

CF174

Selon Hella Gallas, le schéma de pensée, qui est une telle structure, établit les formes sous lesquelles se déroulent les opérations mentales humaines conscientes.

« Die Struktur der Geistestätigkeit wird als Natur aufgefasst und ist dem Individuum unbewusst, obgleich es sie beständig benutzt ». (La structure de l'activité mentale est conçue comme nature et est inconsciente pour l'individu, bien qu'il l'utilise pleinement.) La « structure » ou le schéma auquel obéissent tous les éléments culturels — et non seulement les liens de parenté ou les mythologies (en tant qu'« élément » ou présupposition qui les gouverne) — est conçu comme « nature », c'est-à-dire comme la base précédant les activités (conscientes).

L'individu est, à cet égard, un élément ou une partie « similaire » (c'est-à-dire interchangeable avec tout autre élément, ici l'individu). Ainsi, C.P. Bertels, Michel Foucault, dans : C.P. Bertels/E. Petersma, *Philosophes du XX^e siècle*, Assen/Amsterdam/Bruxelles, 1972, p. 211, où est citée la définition de la structure, telle que la présente Roman Jakobson (qui s'y connaît). – Autrement dit : au lieu de sujet, il y a système. Mais tous deux existent quelque part, « inconscients » dans leur essence même, à la racine.

Revenons maintenant à Heidegger.

Il existe une « Verstehen », une illumination de la réalité, appelée « das Sein » par lui, à l'œuvre qui précède tous nos actes de réflexion conscients.

On le voit bien : Heidegger a élaboré une ontologie, une théorie de l'être, qui peut être interprétée à la fois comme structuraliste et existentialiste. Voire nazie. Telle est son ontologie, par son caractère non engageant. Autrement dit : à tel point qu'elle peut fonder une multitude de courants de pensée mettant l'accent sur l'inconscient en nous. – Cette nature non engageante, alliée à son érudition interprétative si particulière, que nul ne saurait nier en toute honnêteté, explique peut-être pourquoi, malgré son nazisme, il exerce une telle influence.

Mais cela prouve aussi que le nazisme puise à la même source, l'ontologie à la Heidegger, de sorte que ce nazisme, pourtant rejeté par les intellectuels et les artistes (l'intelligentsia), se rapproche étrangement des mouvements culturels contemporains. C'est peut-être la raison pour laquelle tant d'intellectuels et d'artistes allemands ont si facilement adhéré au « mythe » (comprendre : idéologie mythique ou « hypothèse ») du nazisme, au grand étonnement de Karl Löwith (cf. p. 169 et suiv.). Quel facteur mystérieux, quel élément du monde (cf. p. 8) gouverne notre intelligentsia ?

CF175

18. Le fusionnisme des jeunes (175/182)

18.1. Le Grand Bleu (175/178)

Bible st. : M. Danthe, *Société : la génération « bleu à l'âme »*, dans: *Journal de Genève* (01.07.1939). – L'auteur, spécialiste de la culture – comme en témoignent ses articles – a mené une enquête sur le succès singulier du récent film de Luc Besson, *Le Grand Bleu*. Cet article peut être considéré comme un modèle d'analyse cinématographique.

Les « médias », dans une société de l'information (cf. 94, 127, 129, 137, 168), jouent un rôle important, notamment dans l'éducation des jeunes.

Après *Le Grand Bleu*, dans sa première version, voici maintenant « l'énorme bleu », le film de Luc Besson dans une version longue. Nous sommes peut-être face à une œuvre d'art qui représente une caractéristique essentielle de notre culture : tant nos jeunes y sont absorbés.

L'an dernier à Cannes, *Le Grand Bleu* a été « détruit » par la critique. Cela n'a pas empêché quelque sept millions de personnes – principalement des jeunes – de soutenir ce film avec ferveur, en faisant ainsi le film d'une génération.

M. Danthe a pris la peine d'interroger (i) des jeunes, (ii) mais aussi des distributeurs de films, des psychologues et des psychiatres à ce sujet.

Le scénario.

Enzo Molinari et Jacques Mayol ont grandi sur une petite île grecque. Ils partagent la même passion : l'apnée (plonger le plus profondément possible en retenant sa respiration le plus longtemps possible). À cela s'ajoute la grande renommée de Mayol, notamment sa convivialité avec les dauphins.

Ils constituent, en quelque sorte, sa seule famille. Il regrette presque de ne pas être lui-même un dauphin.

La tragédie.

Enzo et Jacques organisent une épreuve de force sincère et pourtant extrêmement amicale : qui en sortira le plus fort, le « champion » ? Soudain, Enzo perd la vie. Jacques, bien que surpris, est emporté dans une expérience hors du commun : comme possédé par le monde aquatique, il choisit consciemment la mort avec son ami.

« ***L'être-pour-la-mort*** », écrit M. Heidegger (CF 170 et suiv.), dans *Être et Temps I* (1927), pour caractériser l'« existence » humaine (l'existence réelle dans le monde), il la décrit comme un « être » qui, par crainte de l'expérience du néant, se focalise sur la mort. C'est « un être-pour-la-mort ». Que Heidegger soit plus complexe que ce que J. Hersch, qui le juge d'un point de vue plutôt « rationaliste-scientifique », perçoit en lui, pourrait un jour apparaître clairement à la lumière du *Grand Bleu*.

Heidegger, avec son « illumination » irrationnelle de « l'être » (la réalité totale), l'« illumine » de telle sorte que « tout » semble mener à la mort, – au « néant », qui traverse l'être dans sa « plénitude » comme un gouffre.

Le cas de J.-P. Sartre (1905/1980).

Partisan d'un « humanisme » qui élève l'homme au-dessus des animaux par sa sensibilité éthique, mais ne tolère aucune divinité au-dessus de cet homme (« humanisme athée » ; cf. 122 et suiv.), *Sartre* a publié une œuvre majeure intitulée **L'être*. et le néant* (1943), -- « Un chef-d'œuvre » aux yeux de beaucoup.

Et en effet : en tant que description phénoménologique du regard – ce regard plutôt destructeur, en somme – que notre semblable pose sur nous, elle est parfois brillante. Mais, culturellement parlant, le résultat semble... un peu différent.

Écoutons l'un de ses élèves les plus célèbres, *Alfred Tomatis* (1920/2001), spécialiste mondialement reconnu dans le domaine des troubles de l'audition. Dans son *L'oreille et la vie (Itinéraire d'une recherche sur l'audition, la langue et la communication)*, Paris, 1977, 37^e année, Tomatis nous enseigne un autre Sartre, non-génie savoir.

« À Neuilly, j'ai rencontré, parmi mes professeurs, des personnalités extrêmement compétentes. Mais l'un d'eux, malgré sa renommée et son talent « charismatique », n'eut pas la moindre influence sur moi : J.-P. Sartre. (...). Sartre était d'une intelligence extraordinaire. Mais son destin fut, à l'époque, assombri par la tâche qu'il s'était fixée de « devenir existentialiste », ce qu'il n'était pas au début de sa carrière philosophique. Pendant des cours entiers, il ne cessait de nous ennuyer avec des théories heideggériennes, sans, au passage, mentionner ses sources. (...). »

Sartre a fait une telle impression qu'une partie de mes camarades prenaient tout ce qu'il affirmait au pied de la lettre, l'interprétant même littéralement, ce qui les a conduits au désespoir (*note* : le désespoir, au sens sartrien : autonomie radicale et athée ; cf. 118). Ils cherchaient une « solution », une échappatoire à la peur (*note* : l'angoisse est un autre thème sartrien, c'est-à-dire le fait que la personne radicalement autonome n'a aucun point d'ancrage (idées, idéaux, valeurs) pour « concevoir » sa vie) dans la drogue ou, dans certains cas, dans le suicide. – Ainsi, littéralement, Tomatis.

Le « fusionnisme » actuel (expérience de confluence).

M. Danthe résume une fois de plus la situation.

(1) Un seul défi : l'apnée. (2) Deux héros, Enzo et Jacques. (3) Tous deux engagés dans une même quête de recherche et d'errance, où l'un aspire à la « fusion », à se fondre avec les animaux. (4) Avec un seul détail remarquable – pour rendre le récit plus plausible – : une brève idylle avec une jeune Américaine. – Toute la technique cinématographique est au service de ce défi.

La représentation de la réalité . — Les régions côtières grecques, les paysages marins, les surfaces bleues de la mer, — tout cela se présente au spectateur sous forme d'images époustouflantes.

L'accompagnement musical . — La partition subtile d'Eric Serra rappelle le type de musique utilisé pour susciter des expériences de relaxation et/ou d'expansion de conscience optimales (*remarque : ces deux phénomènes sont typiques du New Age ; cf. 11*).

Le fait que les images et l'accompagnement musical n'aient pas manqué d'avoir un effet rhétorique est évident d'après ce qu'Isabelle Roos (20) a dit à M. Danthe : « Je pense que le scénario est un peu idiot. Mais je trouve les images et la musique tellement exceptionnelles que je suis allée voir le film une deuxième fois ».

Les interprétations . -

Le film est ambigu.

- (a) Les jeunes de 15 à 25 ans le considèrent comme « une œuvre divine ».
- (b) Pour les plus âgés, c'est un échec.

Robert Palivoda (50 ans), ancien distributeur de films Walt Disney, déclare :

« (i) J'ai vu *Le Grand Bleu* dans une salle comble. Mais à l'époque, je ne comprenais pas du tout l'enthousiasme débordant du public. Je pensais que c'était « un film interminable et sans fin ».

(ii) Mais mon fils (23 ans) et ma fille (18 ans) – ma fille l'a vu trois fois – étaient enchantés. À travers le plaisir de la musique et des images, un message les a touchés tous deux, message qui m'avait échappé. Un message de désespoir, d'un défi poussé à l'extrême, un message aussi de retour à la

nature (cf. 26). – En bref : je suis confronté à un fossé entre les générations.
– Cette division est, de surcroît, confirmée.

CF178

Certains jeunes .

(1) Grégoire (16), un camarade de classe, raconte : « La musique m'a emporté instantanément. J'étais immédiatement transporté, hors de moi. Sans parler des images, des acteurs, des effets comiques inattendus d'Enzo, des sourires de Jacques... »

(2) Florence Gaillard (18 ans), étudiante : « En sortant du cinéma, j'ai failli me jeter dans le lac (*note* : le lac Léman) : se laisser porter comme ça doit être merveilleux. »

Attention : Florence n'est en rien une « desperada », avec toutes les tendances suicidaires que cela implique. De plus, lorsqu'elle parle du Grand Bleu, elle avance des arguments très précis pour expliquer son appréciation : l'intensité des passions, la mer en toile de fond, l'exceptionnelle richesse des nuances de bleu, les paysages, que l'on décrit comme presque lunaires, et puis : ces fameux dauphins, si attachants.

Conclusion : même avec cet élève qui, auparavant, raisonnait de manière « rationnelle », cela se produit. Le fusionnisme – se laisser porter par le courant de cette manière – a un effet extrêmement suggestif.

Un témoignage, toutefois, de la génération précédente.

Nous avons déjà entendu l'avis de Robert Palivoda à ce sujet. Pierre Biner (50 ans), producteur à Télévision Suisse Romande : « Mais qu'est-ce que ce film morbide et décadent ? Il glorifie une rivalité qui n'a aucun sens. De plus, la seule forme de « communication » que l'on puisse qualifier de réussie est l'interaction entre les êtres humains et les cétacés. »

18.2. Le problème principal (178/182)

Cela consiste en la « suggestivité » du fusionnisme.

Revenons un instant sur la question : comment une enfant saine d'esprit comme Florence, capable d'analyse rationnelle, en vient-elle à vouloir se jeter, presque, dans les eaux du lac Léman ? Ce doit être cette quête passionnée et, en fin de compte, fatale, de recherche et d'errance. – M. Danthe a consulté des experts.

18.2.1. « Quelque chose de tantrique » (178179)

Elizabeth Dominick-Johnson, psychologue. -- « Ce genre de comportement est tout à fait caractéristique des enfants et des adolescents, qui ne traitent pas les œuvres d'art auxquelles ils sont confrontés de manière "rationnelle". »

Ils se laissent porter par leur intuition, accueillant ce qui les interpelle, ce qui les rebute ou ce qui les laisse indifférents. La musique du Grand Bleu vous emporte alors dans cette immersion. Elle est véritablement captivante et réveille en nous des profondeurs ancestrales presque tantriques.

Note – Le tantrisme est un mouvement mystique et magique qui, en Inde, a été pratiqué pendant environ 400 ans. Après l'avènement de Chrétien, dans l'hindouisme comme dans le bouddhisme (cf. 155), la déesse, ou plutôt la grande déesse, occupe une place centrale. Elle est souvent appelée « Shakti » (énergie vitale).

CF179

Le tantrisme peut être décrit comme une religion à mystères, un système réservé aux initiés, de boissons enivrantes, de viande, de poisson, de gestes rituels et surtout de « maithuna » (= maithoena) ou union sexuelle rituelle.

Un univers où les déesses – à l'exception de la Grande Déesse, bien sûr – et les femmes (d'un certain type) jouent un rôle déterminant. Non pas que l'homme soit absent, mais il est et demeure subordonné.

Eh bien, les initiés, interrogés à ce sujet, vous diront que durant le rituel érotique central, ils fusionnent avec le partenaire, avec la grande déesse et avec le cosmos tout entier. Mais non pas comme un « être en marche vers la mort », au contraire : comme un acte d'éveil de la force vitale. – Cela doit ressembler à ce que Mme Dominick-Johnson voulait dire.

18.2.2. « Vie fusionnelle » (179)

Elisabeth Kehrer, psychologue. – « Mayol est obsédé par le désir de ne faire qu'un avec les dauphins. – Cela correspond parfaitement à ce qui caractérise les adolescents : ce fort désir de fusion, de se fondre les uns dans les autres. Une existence unifiée telle que, pour se faire comprendre ou comprendre autrui, on n'ait plus besoin de s'encombrer de mots. Une existence unifiée, de surcroît, qui dispense de la tâche – toujours pénible à cet âge – d'interpréter et de situer les choses du quotidien. »

Si tout se déroule « normalement », l'adolescent apprend à se situer par rapport aux autres (parents, société dans son ensemble) et tente de définir sa propre nature essentielle (son identité). Ce processus n'est pas sans tension, voire sans peur. Mais il est vital. Or, que voyons-nous dans *Le Grand Bleu* ? Un retour au « magma » indifférencié (à la substance en fusion).

Pour les psychologues, cela équivaut à une « régression », un retour de la psyché à un stade psychosocial antérieur. – Ce que confirme le psychiatre Jérôme Ottino : « C'est un magma au sein duquel le héros (ou l'héroïne) est totalement dépourvu de point d'ancrage lui permettant de se situer ou de se définir clairement, ainsi que la culture qui l'entoure. – Ici, dans le film : la mère est absente ; le père est mort. Personne ne remplace ces deux figures parentales, d'aucune manière ni d'aucune autre. » – Ceci confirme indirectement la dimension tantrique.

CF180

18.2.3. « Poussée euphorique de mort » (180)

« Euphorie » signifie « un sentiment de bien-être immense (incommensurable) ». M. Danthe lui-même définit, psychologiquement, *Le Grand Bleu* comme « une course euphorique et volontaire vers la mort ».

Jacques Sans (19 ans), un camarade de classe, déclare lorsqu'on lui demande si l'acte des deux « héros » dans le film peut être qualifié de « suicide » : « Suicide ? Non ! Plutôt une mort volontairement choisie. Et même comme l'aboutissement sublime de la tentative de s'élever au-dessus du quotidien et de réaliser son propre idéal. » – Francis Loser, enseignant : « Cette pulsion de mort ne se manifeste-t-elle pas aussi dans certaines formes de sport mortelles, comme le parapente ou le saut en élastique, qui attirent un nombre croissant de personnes ? »

Dr Annie Mino, toxicologue : « Dans *Le Grand Bleu*, la fascination pour la mort ne me fait pas penser à la toxicomanie en général, mais plutôt à un certain nombre de patients dont la principale caractéristique est la prise répétée de surdoses. Chez ce type de toxicomane, on observe un besoin d'une sorte d'« euphorie » qui se confond avec l'expérience de la mort. Le corps meurt. Mais l'âme, simultanément, éprouve un état agréable. Avec le risque, bien sûr, de succomber à de telles entreprises audacieuses. »

Plus encore : ces toxicomanes rencontrent d'autres êtres humains, qu'ils amènent à la S'ils veulent un retour à la réalité quotidienne, ils refusent catégoriquement de s'y soumettre. Ils préfèrent l'état d'euphorie subjective qu'ils ressentent.

Note – Avec cette dernière critique, nous entrons dans ce que l'on pourrait appeler... Le « subjectivisme » de la jeunesse justifié.

18.2.4. « Un petit monde idéalisé » (180/181).

Dr J. Ottino, psychiatre.

(a) Le comportement observable des deux « héros » m'a frappé. En réalité, Enzo et Jacques ne sont plus des « adolescents ». Et pourtant, ils adoptent des comportements et vivent dans un monde qui relève encore de l'adolescence. Songez à la solitude de Mayol. Songez aux figures possessives du groupe au sein duquel Molinari se sent chez lui.

(b) Ajoutez à cela que tout est hautement idéalisé, tant les paysages que les relations entre les acteurs.

1. Jacques vit une histoire d'amour « romantique » avec Johanna, qui se transforme presque en une « expérience mystique ».

CF181

2. Jacques et Enzo entretiennent une amitié masculine forte et indéfectible, mais, contrairement à la vie réelle

Dans une relation où une certaine forme d'« agression » est toujours à l'œuvre (cf. 72 : Machiavel nous l'a enseigné dans l'arène politique), tous deux vivent leur amitié sans la moindre trace d'agression. Ce qui est irréel.

3. De plus : dans le film, « l'agression » n'existe pratiquement pas : tout le monde est « gentil » et offre donc une sorte de « sécurité », même les anguilles des marais.

Note .-- « Moeraal » ou « moraine » est a. un lompe ou une anguille-globe (Zoarces viviparus), b. dans au pluriel, une famille de poissons

principalement tropicaux en forme de serpent (Muraenidae), -- ici au sens ironique-métonymique de dauphins ou d'animaux aquatiques.

Un autre aspect de l'idéalisation dont souffre le film réside dans le refus catégorique des héros de s'impliquer dans le monde des adultes. Or, un enfant ou un adolescent vit invariablement au sein de ce monde.

18.2.5. Satisfaction personnelle (narcissisme) (181)

J. Ottino affirme : « Jacques et Enzo sont tous deux gonflés d'une importance personnelle démesurée. Cette autosatisfaction – que les psychologues modernes aiment qualifier de « narcissisme » – occupe une place prépondérante dans leur existence. »

En particulier : tous deux veulent nous faire comprendre : « nous n'avons besoin de personne » ; – Mais pour devenir véritablement « quelqu'un » (une personnalité), de manière équilibrée, – en sortant de la phase adolescente, – il faut être prêt à admettre que l'on a besoin des autres, – être prêt et capable d'accepter son prochain, – en le prenant en considération.

Décision générale

(a) De nombreux jeunes d'aujourd'hui vivent comme décrit ci-dessus, notamment par les psychologues et les psychiatres. C'est en partie normal, car l'adolescence est une phase de croissance.

(b) Les personnages du film vivent précisément dans ce monde.

Résultat : tellement d'« adolescents » se laissent emporter par ce film. Ils s'y reconnaissent. Il est en phase avec eux/elle. – Pourvu qu'il soit correctement analysé, *Le Grand Bleu* contient donc des informations précieuses (connaissance, vérité ; kf 138, 165).

Analyse comparative.

M. Danthe, *Nouveau film culte : Les dauphins avec l'eau du bain*, dans : *Journal de Genève* (01.07.1989), précise plus avant l'analyse ci-dessus. --

1. Des films comme *La fureur de vivre*, *Easy Rider*, *Harold et Maud*, *The Rocky Horror Picture Show* et *Le Grand Bleu* sont, chacun à sa manière, des films célèbres (parmi les films). sectes).

CF182

Cela signifie : ils expriment, au moyen d'un scénario (histoire), capturé (« codé ») dans des images et une musique appropriées, les rêves — désirs, envies, pulsions, idées — de toute une génération.

2.1. *La fureur de vivre*

Ce film est l'expression des difficultés rencontrées par les jeunes à la fin des années cinquante (1955+) lorsqu'ils s'intégraient dans une société qui montrait peu ou pas de compréhension à leur égard (ou à leur vision de la culture).

2.2 . *Easy Rider*.

exprime la révolte qui a balayé tous les pays occidentaux au milieu des années soixante (1965+).

2.3. *Harold et Maud*.

En 1971. -- Exprime l'introspection de l'individu, tempérée par un engagement critique mais convivial (bienveillant) dans la culture environnante (imprégnée du « baba cool » de cette époque).

2.4. *Le Rocky Horror Picture Show*.

1975.-- C'est, en un sens inverse, un grand feu d'artifice libertarien, -- compréhensible dans le contexte de notre culture actuelle, où toutes les expériences sont permises, -- où tous les tabous sont considérés comme étant transgressés avec légèreté. -

3. *Le grand bleu*.

Ce film semble marquer une rupture. Tout dialogue avec la culture environnante cesse. Ce dialogue, aussi doux-amer soit-il parfois, se retrouve dans tous les films précédents. – Vu sous cet angle, *Le Grand Bleu* semble – du moins pour M. Danthe – caractérisé par une sorte de suspense. L'individu, absorbé par sa propre personnalité, son propre talent, ses propres plaisirs, ne cherche qu'à vivre ses passions, sans se soucier de la société, selon la formule « chacun se développe comme il l'entend » (cf. 119).

(i) Son identité propre, considérée individuellement, (ii) est poursuivie avec assurance, (iii) si nécessaire contre l'environnement entier (et son système de valeurs).

Identité, affirmation de l'identité, négation de l'identité humaine. Voilà – nous semble-t-il – la représentation schématique de ce que M. Danthe

s'efforce d'accomplir de manière exhaustive et bien documentée (pensons à l'Histoire d'Hérodote).

Une remarque : « Chacun se construit comme il l'entend » est un cas caractéristique de la liberté moderne, que l'on peut définir comme une affirmation de soi purement individuelle.

CF183

19. La modernité comme liberté (183/187)

Nous venons de le constater : les héros du Grand Bleu vivent leur « liberté » moderne à travers des actes de témérité et le suicide. – Nous avons, jusqu'ici, tenté d'éclaircir le concept de « modernité » sous différents angles. Écoutons maintenant quelques penseurs s'interroger sur ce que pourrait être la liberté au sens contemporain du terme.

19.1. Liberté positive, mais aussi négative (183/184)

M. Danthe, *La liberté et ses collisions*, dans : *Journal de Genève* (04.10.1989), est le Transcription – il était observateur – d'une des interventions lors des XXXII Conférences internationales de Genève (octobre 1989), sur le thème « Usages de la liberté ».

Le second intervenant était le penseur italien Salvatore Veca, fin connaisseur de la pensée d'Isaïe Kant, grand maître des Lumières, et de la philosophie anglo-saxonne. Veca distingue deux formes de liberté dans notre culture, s'appuyant sur une dichotomie introduite en 1958 par Isaiah Berlin.

A. Liberté négative.

Nous — moi, vous, chacun de nous en principe — choisissons, de notre propre initiative, ce que nous désirons. Ce qui compte, c'est ce que nous considérons comme précieux. Avec une seule limite : ne pas nuire à autrui. Ce dernier point est un devoir. — Autrement dit : cette conception présuppose que seul l'individu est véritablement informé de ce qui a de la valeur.

Conséquence : éthiquement et politiquement, tout ce qui favorise notre liberté d'expression, dans le respect d'autrui, est considéré comme « bon ». Les institutions – économiques, sociales et politiques – sont « bonnes » dans la mesure où elles rendent possible ce type de liberté. Veca ajoute que cette liberté est caractéristique du libéralisme traditionnel.

B. liberté positive.

Nous — moi, vous, nous tous — ne sommes véritablement libres que dans la mesure où nous pouvons choisir ce que nous devons, en conscience, désirer ; autrement dit, dans la mesure où nous pouvons réaliser une destinée, un but. Cette interprétation présuppose que nous procédons « rationnellement » — selon Veca — que nous privilégions les idéaux.

Ce faisant, nous ne cédon pas simplement à nos désirs individuels : nous les jugeons d'un point de vue supérieur, d'un point de vue « rationnel ». Ce que l'on pourrait appeler l'interprétation « anagogique » (orientée vers le supérieur) de la liberté.

CF184

Cela rappelle ce que nous avons vu en deuxième année (platonisme) : les idées platoniciennes, agissant comme modèles dans les phénomènes de la nature, pénètrent dans l'esprit humain (« nous », intellectus) comme des idéaux (supérieurs). – Ici, l'individu ou le groupe n'est véritablement éclairé que lorsqu'il a saisi le véritable destin (le but de la vie) et tente de le réaliser comme un idéal.

Résultat : ces paramètres sont « bons ». - économiques, sociales, politiques - dans la mesure qu'elles créent les conditions nécessaires et suffisantes à la réalisation d'individus en phase avec un idéal supérieur.

19.2. L'histoire de l'idée de liberté aux États-Unis (184/)

Fourmi. Maurice, La plus noble conquête du libéral, dans : *Journal de Genève* (05.10. En 1985, Judith Shklar, professeure à l'université Harvard et libérale convaincue, nous livre le témoignage de la conférencière suivante. Elle nous propose une brève « dialectique », une dialectique historique donc (cf. p. 149 (144)) : la conception américaine de la liberté est dominée par deux faits historiques, l'esclavage en tant qu'institution et le pouvoir des tribunaux, qu'il est indispensable de mettre en lumière pour comprendre cette conception.

II.A. L'esclavage en tant qu'institution.

Le chapitre 34 nous a déjà mis en contact avec l'esclavage (Tituba), y compris aux États-Unis. Dans les États du Sud, cette idée était si profondément enracinée qu'une guerre civile (1861-1865) fut nécessaire pour l'abolir. Sous la présidence de Jackson (1829-1837), qui exerça deux

mandats, le Parti démocrate émergea : il défendait l'esclavage. En 1856, le Parti républicain adopta une position radicale contre l'esclavage.

1. Eh bien, « l'esclavage », en tant qu'institution, a pour présupposition
(i) « liberté » pour les maîtres (« seigneurs »), une minorité,
(ii) « Non-liberté » pour les esclaves, hommes et femmes, qui représentaient la majorité. -

Autrement dit : ici, la « liberté » n'est que particulière, valable pour un sous-ensemble de la population totale.

2. Son abolition repose sur le droit naturel : tous les êtres de nature humaine – y compris les esclaves – possèdent les mêmes droits. C'est seulement ainsi que la liberté devient universelle, valable pour l'ensemble de la population. – Shklar note que, même après l'abolition en 1865, le concept d'esclavage – consciemment ou inconsciemment – continue d'exercer une influence persistante.

CF185

Aujourd'hui encore, les libéraux américains y sont soumis, et le refus de recourir à l'esclavage — on pense aux cruautés inimaginables qui y sont associées — est une « valeur » immuable aux États-Unis.

Explication . -- Basil Davidson est connu pour sa série télévisée en huit parties. série 'Afrique'. Le premier épisode diffusé sur BRT 1 date du 15 juin 1984 et s'intitule « *Différents mais égaux* » (ce qui implique une interprétation plutôt postmoderne).

Pendant plus de quatre siècles, l'Afrique a été ravagée par l'esclavage et la traite négrière (les deux !). Davidson analyse les présupposés qui en découlent. Il démontre que David Hume (1711/1776) – figure majeure du mouvement des Lumières anglais – (cf. p. 44) – et d'autres penseurs de ce mouvement ont supposé à tort que l'Afrique n'avait produit ni artisanat, ni œuvres d'art, ni sciences.

Note – En 1921 encore, l'anthropologue écrit : A. Lefèvre - dans son *La religion* , Paris, 1921, 82 - « La race des Noirs africains est certes susceptible de civilisation. Mais, de par elle-même, elle ne parvient pas à surpasser les acquis intellectuels d'un enfant de huit à dix ans. »

Note -- Nous ne devrions pas avoir d'idées trop grandioses sur l'« intelligentsia ». faire : cf 169 et suiv.

II.B. Le rôle arbitral du pouvoir judiciaire.

Nous les connaissons : la séparation des pouvoirs – le législatif (le parlement, par exemple), l'exécutif (le gouvernement, par exemple) et le judiciaire. La guerre d'indépendance dure de 1776 à 1783 : treize colonies anglaises conquièrent la métropole. En 1787, la Constitution est promulguée et entre en vigueur en 1789.

Dès lors, selon Shklar, le peuple approuve le rôle des tribunaux. Ces derniers doivent veiller au respect des droits individuels dans l'application des lois. C'est ce qu'on appelle le légalisme américain.

Comme l'a dit A. Ch. de Tocqueville (1805/1859 ; *La démocratie en Amérique* (1836/1839)) : « Aux États-Unis, toute question politique devient un os juridique. »

La raison en est que le pouvoir législatif (et même exécutif) se limite à imposer la volonté d'une majorité (cf. cf. 102 : M. et R. Friedman) et parfois celle d'une tyrannie. Une majorité, et a fortiori une tyrannie, ne représente qu'une liberté particulière, et non une liberté universelle.

CF186

Note – Nous observons une application analogue de la tyrannie de la majorité à l'œuvre dans le cours même de la Révolution française. Le 27 août 1789, l'Assemblée nationale promulgue, en vertu de son pouvoir constitutionnel, *la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* .

De mai 1793 à juillet 1794, un règne de terreur, la Terreur (cf. 100), fut mené sous une telle constitution, -- comme M. Gauchet, *La révolution des droits de l'homme* , Gallimard, Paris, 1989 (dans lequel il est affirmé que cela était, pour ainsi dire, nécessaire).

décision . Shklar affirme : « Aux États-Unis, la liberté dépend entièrement des droits. » principalement des droits de l'individu (droits de l'homme), qui peuvent être mis en œuvre par les tribunaux.

Le libéralisme américain.

Shklar soutient I. Berlin (cf. 183) :

(i) il existe une liberté négative (« Je fais ce que je veux, tant que je ne nuit pas à mon concitoyen »),

(ii) il y a aussi – selon elle, dans une mesure croissante – la liberté positive (« Je contrôle mes pulsions inférieures, par lesquelles je traite les êtres humains comme des « êtres inférieurs »).

Le système de la copie carbone.

Pourtant, cette libérale n'est pas aussi enthousiaste. Pourquoi ? Parce qu'elle défend la liberté universelle. Or, aux États-Unis, l'individu ne peut se contenter – du moins pas toujours – de jouir passivement de sa liberté. Il doit, le moment venu, agir activement : avec la plus grande énergie – dit-elle –, il doit faire valoir ses droits devant les tribunaux (cf. p. 108 et suiv.). À cette fin, il faut disposer des moyens nécessaires et suffisants : qu'advient-il des citoyens qui ne possèdent même pas, par exemple, les moyens intellectuels de saisir la justice ?

En tant que libéral, Shklar n'est donc pas satisfait des conditions actuelles, qui ne génèrent que la liberté individuelle.

Modèle applicable. -- Rue de la bibliothèque : P. Sigaud, Washington : la révolte des sans-abri, dans : *Journal de Genève* (10.10.1989). -

(1) Le président R. Reagan, républicain, a conduit son « administration » à réduire le budget du logement de 26 millions de dollars à 8 millions (70 %).

Debra Haley, de Californie : « Je suis républicaine, mais j'ai honte au sein de mon parti. George Bush, le nouveau président, a promis une "nation fraternelle". Or, en réalité, nous vivons tout le contraire. »

CF187

(2) La manifestation des sans-abri. – En octobre 1989, ils ont marché jusqu'à Washington. Ils étaient entre 150 000 et 200 000. Le cortège a duré des heures, de l'obélisque jusqu'au Capitole. Ils affluaient de New York, Miami, Chicago et Los Angeles, certains à pied, d'autres en bus ou en train. Ils protestaient contre la politique du logement de l'administration : « Chaque citoyen a droit à un toit. » Ils étaient accompagnés d'associations caritatives et syndicales (cf. p. 133 : situations).

i. Beaucoup conduisaient une « caddy » devant eux, dans laquelle ils transportaient tous leurs biens. - vêtements, objets affichés.

ii . D'autres brandissaient des pancartes : « Assez de scandales ! Des réformes ! » « Livrez ! » Nos maisons, pas des bombes ! -- « Le logement est un droit humain ».

Barry Zigas, l'un des organisateurs : « Nous exigeons que le gouvernement (le pouvoir exécutif) mette fin aux coupes budgétaires douteuses dans le logement social et qu'il augmente la part fédérale (note : nationale) des programmes de construction au profit des personnes économiquement vulnérables. »

Explication culturelle et historique.

Nous avons discuté des esclaves africains (hommes et femmes) conformément à la page 185. Nous faisons ici référence à un roman : *Barbara Chase-Riboud, *La virginienne**, A. Michel, Paris, 1983.

Thomas Jefferson (1743-1836) fut président des États-Unis à deux reprises. Un soir à Paris, Sally Hemings (née à Monticello, en Virginie) lui baise la main. Elle a quinze ans, il en a trente-huit. Amoureuse de lui, elle souhaite devenir sa maîtresse. Elle y parvient – Jefferson a perdu sa femme en couches – mais pour elle, c'est un véritable piège. Sally était une « quadron », née d'un père blanc et d'une mère métisse, ou inversement.

(**Note** : *terceron*(se) désigne tout enfant de mulâtres (blanc x noir) et de métis (blanc x amérindien)).

L'embuscade : Jefferson vivait constamment dans la crainte qu'elle le quitte si elle agissait « librement ». Sally reste à ses côtés, malgré tout. Sur son lit de mort : « M'aimais-tu ? »

Lorsque ce roman parut à New York, les critiques refusèrent de le prendre au sérieux : « Ce politicien vertueux, ce libéral, cet érudit, cet amateur d'art, etc., qui ne cessait de parler de droits de l'homme, aurait soi-disant ralenti l'abolition de l'esclavage parce qu'il... était amoureux d'un Noir, par peur de le perdre. Pourtant, le roman est basé sur des faits historiques (par exemple, les descendants sont encore vivants). – L'histoire du quotidien (« Alltagsgeschichte ») éclaire parfois l'histoire d'une lumière inattendue ! (Elle peut même parfois être plus claire que l'histoire officielle.) »

CF188

20. Rationalisme moderne (188/191)

Après les cultures traditionnelles (y compris les plus anciennes, les cultures primitives ou archaïques), nous avons vu à l'œuvre ce que l'on appelle la culture moderne. En elle – et nous ne l'avons pas caché –

prédomine le rationalisme éclairé, ou, plus brièvement, les Lumières. – Voici donc une brève définition.

20.1. Rationalisme général (188/190)

1. Le Cf 24 nous a montré qu'une attitude initiale face à la vie, qu'elle se soit développée ou non en un ensemble d'affirmations (« preuves », arguments »), peut être qualifiée de sceptique.

Le sceptique ne doute pas de tout :

- (i) il accepte comme certain tout ce qui est immédiatement donné ;
- (ii) il doute de tout ce qui n'est pas immédiatement donné (le transphénoménal, c'est-à-dire ce qui transcende tout ce qui se montre directement et qui, de ce fait, doit d'une manière ou d'une autre être « prouvé »).

2. Dans l'Antiquité, on qualifiait de « dogmatismes » toutes les attitudes non sceptiques face à la vie. Ces attitudes, outre les faits immédiats ou « évidents » (sur ce point, les « dogmatistes » rejoignent les sceptiques), acceptaient d'autres « réalités » comme certaines, ou du moins probables. Ces réalités non immédiatement apparentes sont formulées sous forme d'assertions fondamentales, de « dogmes ». D'où le terme « dogmatisme ». Plus récemment, on pourrait parler de « fondations », pour désigner ces systèmes d'assertions qui proposent des « énoncés fondateurs », des « fondements ». Dans ce cas, les réalités immédiatement apparentes, que le sceptique accepte également, ne sont évidemment pas prises en compte.

Appl. mod. -- Le rationalisme moderne ou non moderne est, en ce sens, un dogmatisme ou un fondationnalisme. Il privilégie plus que les vérités purement évidentes.

En langage platonicien, la question de savoir s'il s'agit ou non du rationalisme moderne n'est qu'une hypothèse parmi tant d'autres (cf. 4), qui procède soit « synthétiquement », de manière di-déductive (tirant des conclusions à partir de présuppositions), soit « analytiquement » (lemmatiquement-analytique), de manière di-réductive (partant de réalités données, cherchant les présuppositions ou hypothèses qui rendent ces réalités compréhensibles).

De ce fait, ce que l'on appelle le rationalisme (moderne) trouve sa place sur le plan logique : il s'agit d'une des nombreuses « hypothèses » que l'homme terrestre peut avancer. Rien de plus.

Le rationalisme général, encore une fois.

Nous venons de présenter les grandes lignes du rationalisme par opposition au scepticisme. Nous allons maintenant tenter de décrire ce qui le distingue. – Pour commencer, nous prendrons comme point de départ *M. Müner et A. Halder, *Kleines philosophisches* de Herder. Dictionnaire*, Bâle, 1959-2, 141/143, qu'un rationalisme général et un rationalisme particulier distingue.

Rationalisme général.

En guise d'introduction.

(i) Aristote de Stagire (le « Stagirite », -384/-322 ; disciple de Platon) définit l'homme comme « zo.on logon echon », un être vivant doté du logos, de l'esprit. Thomas d'Aquin (1225/1274 ; figure majeure de la scolastique du Moyen Âge ; aristotélicien) définit l'homme comme « animal rationale », un être vivant doté de rationalité (on remarque ici la tradition aristotélicienne, qui perdure au Moyen Âge chrétien). – Le « rationalisme » est ici une définition de l'homme.

(ii) G.Fr. W. Hegel (1770/1831 ; figure de proue de l'idéalisme dit absolu ou allemand) dit : « Alles menschliche ist menschlich dadurch und dadurch allein dass es durch das Denken bewirkt ist » (Tout ce qui est humain n'est humain que parce qu'il est travaillé par la « pensée »).

Une fois encore : une définition moderne de l'homme. Mais cette fois, elle se rattache à René Descartes (1596/1650 ; fondateur de la philosophie moderne), avec son « Cogito ; ergo sum » (Je pense, donc je suis), ainsi qu'à Emmanuel Kant (1724/1804 : figure de proue du rationalisme allemand), pour qui le « Ich denke » (Je pense) est également le point de départ de la réflexion philosophique.

Décision.

« Logos », esprit, ou « je pense » sont les deux termes clés. L'Occident semble manifester une tradition rationaliste tenace. Cela n'implique nullement que, sans l'esprit ou la raison pensante, on ne reconnaisse pas l'intellect, la perception sensorielle, ou toute autre faculté humaine. Non. Mais l'esprit ou la raison pensante sont déterminants pour l'humain, car ils distinguent l'homme en tant qu'homme de l'inhumain (cf. 110 (Hésiode), 117 (Protosophie), 173 (Irrationalisme)).

Conceptualisme, essentialisme.

Le concept, ou concept, occupe une place centrale dans le rationalisme antique, médiéval et moderne. Plus précisément, il s'agit en premier lieu – exception faite de Hegel (pour qui le singulier concret prime, suivant le modèle romantique) – du concept universel et abstrait qui, à partir des spécimens singuliers, extrait la forme essentielle générale (« essence »).

CF190

Pour le rationaliste, le monde des concepts est aussi un monde préconçu (« un ciel intelligible », un monde de contenu intellectuel, comme dirait J.P. Sartre), qui représente l'« essence », la forme valable de l'être, de la réalité totale. Depuis quelques années, on appelle cela l'« essentialisme ». Ce courant de pensée régle, « guide », la pensée et l'action.

La vision rationaliste du monde.

Le rationalisme est en fait une ontologie ou une théorie de la réalité : (i) le rationalisme anthropologique ; (ii) étendu à

- a.** Rationalisme cosmologique (le cosmos entier ou la nature qui nous entoure présente le traces d'un « ordre rationnel » et
- b.** Rationalisme théologique (Dieu est aussi un être « rationnel »). --

Note – Comme le notent Müller et Halder, le rationalisme demeure également dans le Les contre-mouvements, résumés par le terme « irrationalisme », constituent le courant dominant. La rationalité inhérente à l'homme et à son environnement est indéniable. On peut toutefois affirmer, par exemple, que cette « rationalité », à y regarder de plus près, découle d'une irrationalité plus profonde et n'est, par conséquent, qu'une « fausse réalité ». On cherche alors à « prouver » sa justesse en tant qu'irrationaliste... par des arguments « rationnels » (ce qui relève encore du rationalisme appliqué).

20.2. Rationalisme moderne (190/-

Le monde intellectuel de Platon, d'Aristote et de Thomas d'Aquin – celui de l'Antiquité et du Moyen Âge – diffère du monde moderne par l'absence de l'individualisme moderne. Néanmoins, examinons les principales caractéristiques du rationalisme moderne.

1.-- Les approches médiévales.

E. Coreth, *Einführung in die Philosophie der Neuzeit, I (Rationalismus / Empirismus : Aufklärung)*, Freiburg, 1972, 11, dit que, pour le monde

moderne Le rationalisme s'inscrit dans une longue période de transition dont les prémices remontent au Moyen Âge. – Après ce que nous avons vu – cf. 79, 135 ; – 80 (vers 1350), 84 (1367) – notamment dans le domaine économique, cette affirmation ne nous surprend guère. – Nous n'y reviendrons pas, mais la scolastique tardive (1300-1500), caractérisée par le nominalisme (cf. 118, nominalisme conceptuel), est le prélude direct à une partie de la pensée moderne (qui s'apparente à la protosophie).

CF191

2.-- Les caractéristiques essentielles.

Bible st. : G. et I. Schweikle, *Metzler Literaturlexikon*, Stuttgart, 1984, 29/31 (*Lumières*).

a. Le siècle des Lumières est qualifié de « rationalisme » car il repose sur un optimisme à l'égard de la raison. Comme nous l'avons maintes fois démontré, l'homme moderne raisonne soit à partir de données présumées logiquement (axiomes, faits), soit à partir de données à expliquer (afin de les rendre compréhensibles à partir de données présumées). Tous les problèmes possibles sont abordés selon ce schéma logico-rationnel : la « résolution de problèmes », comme disaient les Anglo-Saxons. Le donné et le demandé, comme dans un problème mathématique, sont appréhendés de cette manière.

b. Sécularisation. Nous avons vu un petit exemple de cela dans la Grèce antique (cf. 112/123, notamment cf. 115 et suivants, et cf. 120 (autonome, car apolitique). À l'instar de la franc-maçonnerie française, évoquée cf. 47 et suivants, on trouve un modèle typique de la modernité (cf. 123 (Association humaniste)). L'esprit résolument moderne et éclairé pense de manière si « autonome » (libre de toute autorité et tradition) que même toute religion, aussi sublime soit-elle, est « mise de côté » (c'est-à-dire non impliquée dans la résolution du problème).

cl . Le concept de « progrès ». -- cf. 78, 84, 83, -- notamment cf. 87 (croissance économique), -- cf 135 (147 : Japon), -- cf aussi 115 (Protosophie), -- tous ces passages nous ont déjà bien familiarisés avec les concepts rationalistes modernes de progrès, de sorte que nous nous considérons dispensés d'explications supplémentaires.

c.2. Éclairage. -- Le nom « Lumières » (Aufklärung, Lumières, Lumières) Le terme « éducation » recourt à la métaphore de la lumière. Issu des sciences de l'éducation de la fin du XVIIIe siècle, il désigne l'examen critique de la

tradition afin de lutter contre ce que l'on appelle le « Moyen Âge » (ou « obscurantisme »). L'esprit des Lumières porte généralement un regard méprisant sur les siècles antérieurs, jugés « primitifs » (cf. p. 12 et suiv.) ou « traditionnels » (cf. p. 19), c'est-à-dire prérationnels. Grace considère l'Antiquité comme une période transitoire, et le Moyen Âge, avec son « obscurantisme » clérical, comme une simple étape. La culture antique est avant tout valorisée comme un modèle d'éducation rationnelle.

d. Révolution culturelle. -- Le rationalisme moderne des Lumières veut systématiquement tout Les sphères de la vie – économie, société, art, science, philosophie, droit, religion – se « révolutionnent », notamment à partir du XVIIe siècle, et plus encore depuis le XVIIIe siècle, marqué par des bouleversements. Le concept de « culture occidentale » date de cette époque.

Concept de base : la maturité, comme l'a si bien dit I. Kant.

CF192

21. Rationalisme cartésien (192/196)

Échantillon biblique : E. Coreth, *Einführung in die Philosophie der Neuzeit, I*

(*Rationalismus/ Empirismus : Aufklärung*) , Fribourg, 1972.

René Descartes (Cartesius ; 1596-1650), au cœur d'une effervescence intellectuelle sans précédent, est l'homme qui a fondé la philosophie moderne. Nous allons maintenant exposer comment il y est parvenu, car son œuvre est révolutionnaire pour une grande partie de notre culture.

21.1. Autonomisme et critique de la tradition (192/193)

1. La fin du Moyen Âge

Ces exemples témoignent de l'effondrement de la culture, survenu sous l'égide du clergé. Ce déclin s'accompagnait d'un climat général de doute. Descartes partageait également ce doute : il considérait tout le savoir traditionnel (théologie, philosophie et sciences spécialisées, sans oublier la rhétorique) comme une ruine. Nous avons vu à plusieurs reprises que la critique de la tradition est et demeure une valeur moderne fondamentale. L'être humain aspire invariablement à la modernité, c'est-à-dire à la nouveauté (néologisme).

Note : Aux XIV^e et XV^e siècles, l'Église était en déclin. Elle était fortement autoritaire et dogmatique. L'avant-garde intellectuelle et artistique percevait clairement sa faiblesse et ses abus flagrants.

Sainte Hildegarde de Bingen (1098/1179), patronne des théologiens catholiques, avait déjà averti l'Église qu'elle devrait se réformer ou regretter sa passivité. Cette mise en garde inspirera Calvin et Luther.

Vers 1300, les abus au sein de l'Église devinrent si graves que le peuple commença à douter des fondements de sa culture. Le scepticisme s'installa ; seules les vérités immédiatement perceptibles furent alors acceptées. Ce scepticisme pouvait être surmonté par une preuve scientifique rigoureuse. Galilée et Descartes l'ont apportée par l'expérimentation et la certitude mathématique. En 1633, Galilée fut condamné à renoncer à l'héliocentrisme. Ce n'est qu'en 1822 que l'héliocentrisme fut accepté. Dans de tels domaines, il devient difficile pour l'Église d'affirmer être guidée par Dieu.

La période de la Renaissance (+/- 1450/1640),

Il perçoit l'émergence de l'individualisme moderne. Iel Kant, figure majeure des Lumières allemandes, l'a magnifiquement résumé : « Les Lumières consistent à affranchir l'homme de l'immatunité dont il est responsable. L'immatunité est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre homme. » (Kant, dans : *Berliner Monatsschrift* (1783)).

Cette caractéristique « éclairée » émerge durant la période de transition entre le Moyen Âge et les Lumières du XVIII^e siècle. On peut la qualifier d'« autonomisme », c'est-à-dire la tendance constante à penser par soi-même, sans se référer à aucune tradition ni autorité. « Cogito », je pense, je pense. Coreth précise : « La nouveauté réside dans la volonté de fonder la philosophie sur une science rigoureuse. »

(i) Les sciences naturelles – et notamment la physique et l'astronomie – avaient alors accompli des progrès sans précédent grâce à Copernic (1473-1543 : héliocentrisme), Johannes Kepler (1571-1630 : lois de Kepler sur les planètes autour du Soleil) et Galilée (1564-1642 : science naturelle exacte, expérimentale et mathématique). Ces progrès s'expliquent par la découverte, le développement et l'application d'une méthode adaptée à leur nature. Ce faisant, elles avaient atteint le statut de science rigoureuse et méthodologiquement certaine.

(ii) En revanche, la philosophie de l'époque présentait une vision divergente et confuse ; (Oc, 33). – Coreth souligne qu'à cette époque, deux attitudes principales étaient à l'œuvre :

(a) le scepticisme (cf. 188), qui prenait souvent la forme du nominalisme ;

(b) la scientifique, c'est-à-dire l'opinion scientifique. C'est la voie que choisit Descartes : « Quatre ans après la condamnation de Galilée (1633) - parce qu'il avait défendu, sans preuve suffisante, l'héliocentrisme de Copernic d'une manière que même le Pape a dû percevoir comme une insulte - *Descartes publia son Discours de la méthode* (1637).

On ne peut comprendre le succès de cet ouvrage, qui constitue le fondement de toute la philosophie et de la science des temps modernes, qu'en constatant qu'il a finalement posé les bases solides de la nouvelle rationalité scientifique. (E. Vanden Berghe, « *Hevig verdacht van ketterij* » , dans : *Collationes*) (*Revue flamande de théologie et de pastorale*), 13 (1983) : 3 (octobre), 328). -- Sur le Nous avons déjà souligné l'aspect méthodique, cf. 80.

21.2. La raison cartésienne (193/196)

Nous allons maintenant exposer les points principaux.

B.1 .-- Le raisonnement mathématique de Descartes. -

Descartes était avant tout un mathématicien, passionné d'algèbre et de géométrie. Il raconte par exemple qu'un matin, il découvrit l'intuition fondamentale de la géométrie analytique.

Dans son *Discours de la méthode*, il déclare qu'il s'est passionné pour les mathématiques principalement en raison de la certitude et du caractère évidentiel (« évidence ») du raisonnement mathématique.

À partir d'un petit nombre de définitions (concepts de base) et d'axiomes (présuppositions) — c'est l'hypothèse initiale des mathématiques — elle déduit une série solide d'inférences (théorèmes). — Nous avons brièvement vu l'essence de la méthode axiomatique-déductive dans la *Méthodologie* de la première année. (cf. 3).

BI bis . -- Le discours mécaniste de Descartes. -

Descartes était bien plus qu'un mathématicien. Dans ses **Discours sur les arts mécaniques**, il affirme avoir appliqué la méthode mathématique aux données mécaniques. En effet, s'inscrivant dans la lignée de Galilée (qui

considérerait l'exactitude comme la combinaison de l'expérimentation et des mathématiques), Descartes percevait la nature, la matière, comme une machine (le « mécanisme »). Il concevait également le corps comme un dispositif. Plus tard, Ian Newton dira de Descartes qu'il comptait parmi les géants sur les épaules desquels il s'est hissé, aux côtés de Galilée et d'autres.

CF194

Comme l'affirme E. Coreth (chapitre 34) : « D'une part il y a l'observation, menée méthodiquement par la détermination et l'expérimentation ; d'autre part il y a l'application d'une pensée mathématique rigoureuse, qui appréhende les processus physiques et formule leurs lois. » — Chez Descartes, on retrouve donc des activités liées à la biologie (anatomie et physiologie), bien que dans un style largement dépassé au XVII^e siècle. Le mouvement, en particulier, caractéristique essentielle des processus mécaniques, a retenu l'attention de Descartes.

Note .-- A. Weber, *Histoire de la philosophie européenne*, Paris, 1914-3, dit : « Descartes, intéressé par l'anatomie et la physiologie (...), place l'expérience au premier plan comme élément principal : il étudie avec amour « le livre de la nature » (*Discours 1:15*) ; seule l'ignorance de ce point peut, de ce point de vue, le considérer comme l'opposé de Francis Bacon ou de Verulam (1551/1626 ; partisan de la méthode réductionniste) ».

Et Weber ajoute : « Le positivisme français n'a même pas tort lorsqu'il classe Descartes parmi ses prédécesseurs, dans la mesure où il voulait faire de la philosophie elle-même une science exacte. » Autrement dit : le véritable scientisme est la pensée cartésienne.

B.II. Le discours harmologique de Descartes. --

Comme l'indique le chapitre 1/2 : « l'harmologie » est une théorie de l'ordre. – À un certain moment de sa vie, Descartes prend conscience qu'une forme de mathématiques généralisées – la mathesis universalis – comprise comme une théorie générale de l'ordre, est possible et constitue peut-être le fondement d'une ontologie (métaphysique) aussi exacte que possible. Tous les domaines de la réalité doivent, d'une manière ou d'une autre, être mathématiquement intégrés.

De cette manière, il souhaite développer la philosophie « more geometrico » (selon la méthode géométrique ; que B. de Spinoza (1632/1677 ; *Ethica*

more geometrico demonstrata) tentera d'appliquer à l'éthique, dans un esprit cartésien).

Note -- EW Beth, *La philosophie des mathématiques (de Parménide à Bolzano)*, Antw./ Nijmegen 1944, 141, dit : « L'idée d'une 'mathesis universalis', d'une « scientia generalis » (une science générale), (i) a été farouchement combattue par I. Kant, (ii) reprise par Fichte, Schelling et Hegel (note : les trois grands idéalistes) ».

Décision . -- Ici aussi, le paradigme mathématique demeure la méthode exemplaire, -- mais élargie, comme le souligne M. Foucault (dans *Les mots et les choses* , Paris, 1966).

CF195

B.II.bis . -- La raison réflexive de Descartes. -

Une méthode est dite « réflexive » dans la mesure où elle effectue un retour en boucle (« réflexif ») à la pensée elle-même. – Le terme « introspection » est également courant. – En effet : Descartes est connu pour son repli psychologique et introspectif sur lui-même.

Note – Dans certains milieux, il est de bon ton de considérer l'introspection comme Il est impensable de la rejeter comme non scientifique, voire de la ridiculiser. Pourtant, des auteurs comme P. Ricoeur et, dans une perspective plus rigoureusement scientifique, l'Autrichien Paul Diel (1893-1972), défendent à juste titre la méthode réflexive.

Dans sa * *Psychologie de la motivation* *, *Paris*, 1947-1, 1969-3, Diel défend une position approuvée par Albert Einstein (1879/1955 ; le père de la théorie de la relativité) : « Je ne peux qu'approuver ce que vous exposez concernant votre méthode (l'auto-observation). Comme une maladie à la mode, au sens propre du terme, je déplore la tendance à supprimer l'introspection comme principale source de connaissance psychologique. » Ainsi parlait Einstein.

Dans le cas de Diel, qui a fini par s'installer en France, il existe bien une condition principale : que ce qui se perçoit lui-même bannisse toute vanité, sous toutes ses formes claires et surtout rusées.

L'« hypothèse » philosophique.

Après tout, quelle raison avait Descartes de procéder avec une telle introspection ?

(i) Les mathématiques – comme nous l’avons vu – partent d’un ensemble d’axiomes (l’« hypothèse » mathématique), à partir desquels elles déduisent ensuite, avec certitude «

(ii) L’ontologie a également besoin de sa propre hypothèse, un ensemble de vérités fondamentales, sur lesquelles elle peut être construite de manière constructive, avec une grande certitude.

Eh bien, Descartes pense pouvoir trouver ces idées fondamentales dans « le sens intime » (le moi intérieur du sujet pensant), sur lesquelles une métaphysique peut être construite, analogue à la géométrie, par exemple.

Les trois « substances ».

(1) L’âme, l’intériorité, la conscience, est une substance qui « pense » : je ne saisis pas les choses du monde extérieur aussi directement (médiatisme) que ce qui se passe dans ma vie intérieure (immédiatisme). Elles sont sujettes au doute. Mais le fait que je doute est la preuve apodictique de mon existence, car je pense (Cogito ; ergo sum). Je saisis cela directement (immédiatisme). Ma conscience de soi est irréfutable.

(2) Je saisis immédiatement l’idée d’« être infini » (Dieu) (immédiatisme). Cette idée me permet de saisir immédiatement le fait que Dieu existe.

CF196

Il y a quelque chose de mystique dans une telle prémisse : Dieu présent dans l’âme et, en quelque sorte, concevable comme existant au sein de l’âme, renvoie à une expérience religieuse. Nous sommes ici face à un élément de l’augustinisme (Augustin de Tagaste (354/430), le plus grand Père de l’Église d’Occident, qui insistait sur le contact immédiat ou direct de l’âme avec Dieu au plus profond de son être).

Cette tradition s’est perpétuée au sein de la Congrégation des Oratoriens (fondée en 1564 par Philippe Néri et introduite en France en 1611 par de Bérulle). – Ceci révèle d’emblée le catholique fervent que Descartes est toujours resté. – Dieu – l’infini – est la substance qui est infinie. – Avec l’âme et, en elle, Dieu, nous nous trouvons dans l’immédiatisme, c’est-à-dire dans le domaine directement (immédiatement) réceptif à notre raison réflexive.

L'existence du monde extérieur est, selon le médiatisme cartésien concernant les choses non intérieures, incertaine : je peux me tromper moi-même dans mes impressions sensorielles externes. J'ai cependant une « inclination naturelle » à y croire. La seule véritable garantie, et donc la certitude, réside dans le fait que Dieu, véridique et tout-puissant, ne permet pas que je me trompe au sujet du monde extérieur. – En particulier, le corps est une sorte de « Fremdkörper » (corps étranger) pour l'âme. C'est le fameux dualisme cartésien (dualité âme/corps), souvent confondu, à tort, avec le platonisme. Le corps humain, la nature matérielle tout entière, qui constituent une seule et même grande machine (mécanisme), est une substance qui manifeste une extension.

Jacques Maritain a dit un jour à juste titre que la philosophie de Descartes peut se résumer ainsi : « un ange dans une machine ».

Note .-- La « substance », au sens cartésien, est quelque chose qui, pour exister, n'est pas quelque chose Il lui faut autre chose. Quelque chose d'autonome.

Décision . -- *Richard Rorty* , un néo-pragmatiste, dans son *La philosophie et le miroir de la nature*, fait débiter la philosophie typiquement « moderne » avec Descartes et la caractérise Ceci constitue une sorte de théorie de la connaissance (épistémologie) dont le but principal est de « fonder », d'indiquer des bases radicalement incontestables permettant de distinguer les jugements absolument vrais des jugements absolument faux. Autrement dit : le fondationnalisme (cf. 168). – Cela nous semble tout à fait juste. Bien qu'il demeure un fait que, par exemple, le concept cartésien de Dieu soit hautement sujet au doute : l'athée, par exemple, ne peut l'accepter.

CF197

22. Le rationalisme empirique de John Locke (197/205)
1632/1704), le fondateur des Lumières anglo-saxonnes.

Bibl. st . : à l'exception des ouvrages mentionnés ci-dessus : *A. Weber, Hist. Le révérend Phil. Européenne* , Paris, 1914-8, 336 et suiv. (*âge de la critique*).

22.1. Le prélude empirique (197/)

L'« empirisme » signifie donner la préférence à (ce que les Grecs anciens appellent) « empeiria », l'expérience (l'observation), à la subordination de (ce que les Grecs anciens appellent) « logismos », le raisonnement.

Le chapitre 144v nous a appris ce qu'est la « dialectique historique », c'est-à-dire apprendre à comprendre quelque chose à partir de faits historiques. Or, la pensée de Locke devient bien plus compréhensible si on la situe dans la tradition empiriste anglaise.

Le nominaliste Guillaume d'Ockham (= Occam) (1290/1350).

Il est l'une des figures majeures de la scolastique tardive (1300-1500). Il nomme les concepts « termini » (termes, c'est-à-dire des sons de mots, qui représentent nos idées). C'est pourquoi son nominalisme (cf. 118) est appelé « terminisme ». Bien que franciscain, il a suivi des voies très indépendantes.

2.1. Roger Bacon (1210/1292). -

R. Bacon souhaitait « libérer » les mathématiques et les autres sciences spécialisées de ce qu'il appelait la méthode théologique, ce qui revient à une forme de scientisme (cf. 193) au sein de la Haute scolastique (1200/1300).

22.2. Francis Bacon de Verulam (1561/1626 ; cf. 194)

Il est le réformateur des sciences spécialisées. — Nous développerons ce point. Œuvre principale : *Novum organum sciētiarum* (1620), qui prône la méthode réductrice (cf. 3 ; 4 (« méthode analytique »)).

Ch. Lahr, SI, Logique, Paris, 1933-27, 601/604 (*L'idée et les faits dans les sciences de la nature*), explique clairement l'expérimentalisme de Bacon. -- Voici les principales caractéristiques

A.1 . Les faits (phénomènes, données).

La « raison empirique » s'appuie sur des données factuelles. Bacon compare les empiristes à des fourmis : accumulant des données factuelles, sans grande cohérence ! – C'est dans ce sens que parlait I. Newton (1642/1727 ; connu pour sa théorie de la gravitation), qui s'inscrivait dans la tradition empiriste : « Hypotheses non fingo » (je ne me contente pas d'inventer des « hypothèses ») mais je m'appuie avant tout sur les faits.

CF198

A.2. Les « hypothèses » (énoncés a priori).

La raison « a priori », ou spéculative, assène à l'esprit ses explications provisoires. Le père Bacon, quant à lui, réduit l'hypothèse à une « prudens interrogatio », une interrogation prudente de la « nature » (dans les faits établis). Il qualifie l'hypothèse de « dimidium scientiae », la moitié de la

science. Bacon compare les aprialistes (spéculatifs), avec leurs hypothèses, à des araignées : de même qu'une araignée tisse une toile magnifique, fine comme un cheveu et symétrique, de son ventre, de même le spéculateur construit une hypothèse parfois grandiose.

B. -- Tests empiriques ou expérimentaux.

La « raison expérimentale » pratique le « connubium mentis et rei », l'union de l'esprit et du fait. Elle procède empiriquement, car elle part des faits. Elle procède aussi hypothétiquement, cependant, car elle construit des présuppositions, l'hypothèse, qui tente de rendre les faits compréhensibles.

Avant tout, elle procède de manière empirique : elle teste, sur la base de nouveaux faits qu'elle construit conformément à l'explication provisoire, l'hypothèse née des faits initiaux.

Bacon compare les expérimentateurs à des abeilles :

(i) Ces petits animaux se procurent leurs matériaux (// fourmis) dans la nature qui les entoure.

(ii) mais ils les transforment en produit final, le nectar, de par leur propre nature (// filage). La synthèse, la fusion des deux, est essentielle.

22.2. Rationalisme empirique lockien (198/)

Locke constitue un correctif à Descartes : il est, dans une certaine mesure, un véritable cartésien, tout en se livrant à une critique féroce de Descartes.

B.1.-- Descartes oui, Descartes non. -

(a) Dans le livre IV de son *Essai sur l'entendement humain* (1590) , Locke se positionne clairement comme cartésien. La « connaissance » (l'information réelle) est perception. Cependant, il ne s'agit nullement d'une perception sensorielle, mais plutôt d'une perception intellectuelle ou « intuition ».

Note .-- Les Anciens appelaient cet aspect de la vie cognitive « nous » (intellectus) ou L'intellect (par opposition à la « dianoia », la ratio, la raison (faculté soumise)). – Or, Locke distingue deux types d'intuition :

a. l'intuition directe, qui procède sans aucun raisonnement ni preuve ;

b. Intuition indirecte : lorsque nous construisons une démonstration, nous prenons chaque En partie intuitivement vrai.

Locke est incontestablement cartésien lorsqu'il postule les certitudes indubitables de la raison mathématique (cf. 193) comme l'idéal de la connaissance.

Dans les livres *i*, *ii* et *iii*, Locke est beaucoup moins directement cartésien (à moins de prendre en compte les préoccupations empiriques de Descartes (cf. 193 : Raison mécaniste)).

B.II. -- La raison empiriste. -

Nous allons maintenant présenter les points principaux.

B.II.A. -- Autonomie et critique de la tradition.

Bien que le « je pense » soit moins manifeste dans l'œuvre de Locke, il n'en demeure pas moins évident : sa critique, une critique acerbe, des modes de pensée de l'Antiquité et du Moyen Âge (à l'exception des empiristes) – sa critique de Descartes en est la preuve. Locke pense de manière autonome, « mûre », et enseigne une pensée mature.

1. Raison a priori . -- Spéculation a priori (typique du platonisme, L'aristotélisme, la scolastique, la méditation (pour se tourner vers Descartes), tout raisonnement pur est, pour le spéculatif, la source de l'information. Chez Descartes, on parle même d'innéisme : selon lui, je posséderais une information innée, des idées. Ainsi, le moi, le sujet, est une sorte de capacité à produire de l'information.

2. Raison empirique . – Grâce principalement à ses études médicales, dans lesquelles, même alors, L'observation/l'expérimentation et l'induction (cf. 3, 18, 30, 55, 71, 72, 87, 145) ont joué un rôle prépondérant. Locke découvre une autre source d'information : la perception externe et la perception interne. « L'expérience sensorielle et la réflexion,

Modèle appliqué. -- Les nouveau-nés, la grande masse des êtres humains, Des idiots ! Ils ne montrent pas le moindre signe de connaissance « innée » dans leur âme.

Remarque : Cette « preuve » sera certainement remise en question à l'heure actuelle, au moins d'ici à ce que... certains penseurs (cf. 173 et suiv. : « raison inconsciente »), même s'ils rejettent l'innéisme de Descartes.

La « contradiction » chez Descartes.

Locke admire Descartes, mais il lui reproche son « incohérence » (son manque de cohérence).

- (i) Il se trouve cohérent avec lui-même, où il « ferme les yeux, se bouche les oreilles » pour négliger les sens, les intérieurs et surtout les extérieurs.
- (ii) Il le considère comme incohérent lorsqu'il veut se pencher sur les sciences empiriques, telles que l'anatomie et la physiologie (cf. 154).

Remarque : Locke omet le fait que Descartes ne procède absolument pas de manière unilatérale et a priori.

B.II.B. Origine et, immédiatement, limites de nos informations.

Weber initie la philosophie critique à Locke. En effet, la critique du savoir est monnaie courante chez Locke et dans tous les esprits des Lumières. L'*Essai sur La compréhension humaine* met l'accent sur les limites de la raison.

CF200

Le processus de développement du raisonnement empirique.

Locke établit — ou croit établir — que l'âme subit un processus d'éveil.

1.-- Modèle applicable . -- Le nouveau-né, par exemple, commence par le (externe) L'observation. C'est seulement alors qu'elle acquiert — et non innéiquement — les premières idées, que Locke désigne par le terme « idée ».

Note – En platonisme, les termes « eidos », forme-être et « idée » font référence à une information objective qui sert de modèle (imaginaire) aux phénomènes de la nature.

Si, par exemple, un ouvrier du bâtiment souhaite réaliser un travail de qualité, il doit concentrer toute son attention, son intellect et son esprit sur l'idée qu'il doit concrétiser en un seul et unique cas. Cette idée ne lui vient pas à l'esprit ; elle est déjà présente avant même qu'il puisse concevoir un projet de construction.

Entre 1500 et 1600, le terme « idée » commence à être employé au sens d'information subjective – par exemple, un idéal – ou simplement de concept. Cet usage était inédit dans l'Antiquité. Pour revenir au développement de l'enfant : ce n'est que plus tard que celui-ci commence à développer une perception « réflexive » – que nous qualifierions aujourd'hui d'introspective (cf. 195).

Note – La conscience professionnelle de Locke – Locke raisonne comme suit : d'une part, voudrait, Selon les cartésiens, l'enfant possède des

informations inconscientes ; en revanche, il n'en a absolument aucune conscience. Soit la connaissance est consciente (et alors elle est réellement présente), soit elle est inconsciente (et alors elle n'est pas du tout présente) : telle est la contradiction de l'innéisme.

Note – Encore une fois : les psychologues des profondeurs, qui considèrent l'inconscient comme un (parfois vaste) Donner la priorité au pouvoir remettra en question les affirmations de Locke sur ce sujet.

2.-- Modèle d'application .-- Dans *Livre III*, Là où il parle de langage, Locke croit qu'un confirmation à trouver.

a. « Le langage » est, pour lui, un certain nombre de signes sur lesquels on s'accorde (conventionnels). De plus : la « référence » (comme on l'appelle maintenant), c'est-à-dire la valeur signifiante, ne se réfère pas aux choses elles-mêmes, mais seulement aux signes, aux « idées » — à nos conceptions des choses.

Une fois encore : une forme de « conscientisme », au sens d'une croyance en l'intériorité. Pensons au « médiatisme » de Descartes. L'individu moderne typique se perçoit comme prisonnier de son petit monde intérieur.

CF201

b . Le premier sens (référence) de tous nos mots est celui qui renvoie à Données observées. — Il existe, bien sûr, aussi des mots qui « font référence » à des données non observées. Locke les explique comme étant le sens figuré des mots faisant référence à des données observées.

Modèle d'application. -- Le mot « ange »

(i) dans son premier sens, représentant l'observation directe, signifie « messenger » (en effet, en grec ancien, « angelos » signifie celui qui apporte un message) ;

(ii) dans le second sens figuré, « ange » signifie un guide invisible, — identifié dans la Bible comme le messenger de Dieu — « ange » signifie aussi, de manière encore plus générale, un « esprit » immatériel ; ce qui renforce encore le sens figuré (métaphore).

La raison empirique « compositionnelle ».

Tout d'abord, relisez attentivement cf. 193, où sont mentionnées les deux principales attitudes de la période de transition, entre la philosophie fidèle et

inébranlable de la Haute Scolastique (1200/1300) et la période sceptique (la scolastique tardive (1300/1450) et plus tard la Renaissance) :

1. Le scepticisme (voir aussi cf. 24), qui n'accepte que ce qui est immédiatement donné (immédiatisme strict) et doute du reste, de tout ce qui est médiatisé ;

2. La scientifique, c'est-à-dire la croyance dans les sciences spécialisées les plus exactes possibles, qui connaissent leurs premiers succès modernes — des résultats contre lesquels même les sceptiques les plus endurcis — sérieusement parlant — ne peuvent guère opposer d'arguments. — Descartes et Locke, conformément à la scientifique de leur époque, cherchent tous deux à surmonter le scepticisme.

Véritable compositionnalisme.

Tant Descartes que Locke considèrent les mathématiques comme un idéal de science irréfutable. — Mais la vie, qui englobe tous les domaines, exige elle aussi des observations de toutes sortes.

(i) Chez Descartes, la perception est réelle ; mais réduite à son minimum, -- en raison de son caractère douteux et ambigu. --

(ii) Chez Locke, pour des raisons d'empirisme anglo-saxon (cf. 197 : prélude), l'observation se voit attribuer un rôle beaucoup plus important. C'est ainsi que l'on conçoit l'« analyse compositionnelle », c'est-à-dire la division fine des totalités en leurs parties irréductibles (« éléments »), comme c'est également le cas chez Descartes, qui se méfie des données incompréhensibles, dites « globales », et les divise en parties exploitables, susceptibles d'une intuition directe.

L'analyse de Locke a été rejetée comme une forme d'« associationnisme » méprisable. Cette critique n'est pas dénuée de fondement. Mais elle témoigne d'une incompréhension profonde de ce que Locke lui-même recherchait réellement : des certitudes absolues concernant des types de perception clairement définis.

CF202

1. L'âme (conscience, sujet) comme une « *tabula rasa* ».

Nous l'avons constaté : pour Locke, il n'existe pas d'« idées innées ». L'âme du bébé commence avec zéro, une « *tabula rasa* », une table vierge.

2. Les observations. -

Le tableau de notre âme ne s'inscrit d'informations que lorsqu'elle fait l'expérience de perceptions. Locke distingue deux types.

a. Les perceptions du monde extérieur – perception sensorielle – sont appelées « perceptions sensorielles » (en français « sensation »).

b. Locke nomme « réflexion » les perceptions de notre vie intérieure (les « sens intimes » de Descartes), que nous appelons aujourd'hui introspection ou auto-observation. – Dans *le livre I* de son essai de 1690, Locke affirme que ces deux formes de perception – que l'on retrouve également chez Descartes – constituent la matière de notre connaissance. Ce sont des « idées », des concepts, à comprendre comme des représentations des données.

3. — Concepts simples et complexes.

Nous arrivons ainsi au compositionnalisme proprement dit ;

a. Les idées simples

Ces informations pénètrent l'âme par nos perceptions internes et, surtout, externes. Dans ce processus, l'âme réagit passivement : les données lui parviennent sans qu'elle les crée. Notre raison ne peut en aucun cas donner naissance à une « idée » unique.

b. Les idées composites – « complexes »

Notre âme se construit désormais activement. Notre raison active peut, par exemple, répéter un contenu perceptif singulier, le combiner à d'autres ou fusionner des contenus multiples. Dans ce processus, les concepts fondamentaux d'« identité/différence » (que l'on retrouve déjà chez les anciens Paléo-Pythagoriciens et chez Platon) – cf. cf. 1 (tautologique/analytique) – de « relation » (par exemple, plus large que, supérieur à), de « coexistence » (par exemple, quelque chose est simultanément de couleur jaune et malléable (l'or, par exemple)) – et surtout d'« existence réelle » jouent un rôle normatif.

Comme chez Descartes, nous sommes ici confrontés à une harmologie (théorie de l'ordre : cf. 194 (mathesis universalis)), qui se retrouve encore, dans une certaine mesure, dans la logistique actuelle. Nous ordonnons les observations grâce à notre « raison compositionnelle ». Celle-ci englobe ce que nous appellerions aujourd'hui la « combinatoire » (théorie des configurations).

Nous organisons — selon Locke — de manières infiniment variées. C'est, en définitive, la bonne interprétation du compositionnalisme de Locke.

CF203

La théorie de l'ordre de Locke est, sans aucun doute, perfectible. Mais il avait au moins perçu le problème harmologique.

4. -- *Modèles applicatifs.*

a. *Perception externe.*

A.1. *Concepts simples.*

a. Le concept de « solidité », ou d'« impénétrabilité », se forme – ou plutôt se suggère – en nous par le toucher. Parmi tous les concepts singuliers relatifs au monde extérieur, la solidité apparaît à Locke comme le plus essentiel (cf. l'extension de la matière chez Descartes).

Le concept de « corps » est inconcevable sans « cohésion ». – Il ne s'agit pas de « l'espace », avec lequel les cartésiens le confondent. Il ne s'agit pas non plus de dureté. Locke qualifie un corps de « cohésif » dans la mesure où il remplit l'espace de telle sorte qu'il déplace et exclut complètement tous les autres corps, tandis qu'il est qualifié de « dur » dans la mesure où il est difficile, voire impossible, de changer de forme.

b. *Simplicité* . — Locke ne souhaite pas définir strictement la « cohésion ». Si nous lui demandons de clarifier son concept de « cohésion », il nous renverra à notre propre perception sensorielle ; car un concept singulier est « simple » précisément dans la mesure où il n'est connaissable que par l'expérience. Si nous voulons rendre notre concept à cet égard plus clair que ce que nous en savons par l'observation, nous ne ferons guère de progrès.

a.2 . *Concepts composés.*

Les idées qui ont été « suggérées » à notre âme par le biais de plusieurs types de perception (par exemple, les sens) sont, par exemple,

- i** . Espace, étendue, figure (forme extérieurement visible),
- ii** . Mouvement ou repos.

b. *Perception intérieure* .

Nous tirons les concepts de « perception », d'intellect, de volonté et de capacité d'action de notre « réflexion » (introspection).

Remarque : On observe que, chez Locke, il y a rarement d'observation du comportement externe lorsqu'il s'agit d'idées psychologiques ; il n'est donc pas un « behavioriste ».

c. Observation externe et interne.

Nous tirons des concepts tels que i. l'existence, l'unité, ii. le pouvoir, iii. le plaisir/la douleur à la fois du monde extérieur et de notre âme elle-même.

Raison conceptuelle. – Notre raison forme des concepts. Et même des concepts généraux, « universalia » en latin médiéval. Pour Locke, ceux-ci ne sont que le produit de notre raison empirique.

CF204

(1) Certes, les phénomènes qui se produisent en nous et dans la nature qui nous entoure présentent des similitudes (cf. 202 : identité). Une race animale, par exemple, est constituée de spécimens très similaires.

(2) mais les différences individuelles (cf. 202), dans l'espace et dans le temps, par exemple, sont également constatables.

Conséquence : lorsqu'on résume les similitudes d'un concept abstrait et universel, on met les différences individuelles entre parenthèses. – Le mot « flatus vocis », qui désigne le déplacement d'air par notre voix, est identique dans tous les cas particuliers. Ce à quoi le mot se réfère est, dans chaque cas, partiellement différent. Cf. 118 (formulation du nominalisme par Euripide).

Le concept d'« existence réelle ».

Ce qui existe véritablement, par conséquent, c'est l'individu, le singulier. Ce qui existe au sein de notre raison empirique, à savoir nos concepts universaux, se limite tout au plus à des concepts génériques.

Conséquence : ne confondons pas des mots identiques avec des choses existantes. C'est ce que reproche Locke, en tant que nominaliste.

(i) les abstractionnistes aristotéliens, qui supposent quelque chose de véritablement universel dans les choses existantes elles-mêmes,

(ii) les idéationnistes platoniciens, qui conçoivent en outre ce qui est véritablement universel dans les phénomènes réels comme préexistant, par exemple, dans l'esprit du fondateur de l'univers (demiurge).

Le début de la critique.

Le terme « critique » est généralement réservé à I. Kant, figure majeure des Lumières allemandes. Mais il peut sans problème s'appliquer à Locke. Comme l'affirme A. Weber (*histor. D. I. Ph. Europ.* , 339) : l'essai de Locke avait pour but

i. Pour exposer l'origine de nos idées,

ii. Indiquer clairement le degré de certitude et surtout les limites de la perception de notre connaissance, même intellectuelle (cf. 198 : intuition). Kant le fait aussi, mais de manière plus approfondie.

En d'autres termes : tout ce qui dépasse notre perception intérieure ou extérieure est sujet à caution. Nous sommes constamment dans la sphère du scepticisme avec laquelle nous luttons (cf. 188, – 193 (Descartes), 204 (Locke)).

La crise de la métaphysique traditionnelle (ontologie).

Examinons comment Locke parle de la tripartition métaphysique – âme, Dieu, monde extérieur (cf. 195 (les trois substances)) – interprétée empiriquement.

CF205

(1) J'ai une connaissance immédiate et intuitive (immédiatisme) du fait que j'existe. — mais — et c'est là que réside la différence avec Descartes, non empiriste — je ne sais pratiquement rien de l'essence de l'âme (telle qu'affirme la métaphysique traditionnelle).

Sur un point, Locke va plus loin : j'ai conscience de mon identité individuelle, car je la perçois dans ma conscience de moi-même. Ainsi, par exemple, je peux me souvenir d'avoir fait quelque chose il y a vingt ans : « Je suis véritablement la même personne aujourd'hui qu'il y a vingt ans. » Ce à quoi les sceptiques radicaux eux-mêmes répondent : « Vous avez raison, Locke. »

(2) J'ai une certaine connaissance de l'existence de Dieu. Non pas, comme Descartes, sur la base d'une intuition semi-mystique de « l'infini »,

non : je ne sais, de plus, pratiquement rien de la nature infinie des attributs divins. Qui plus est : je ne connais Dieu que par une méthode de preuve ou une autre (la médiation).

(3) J'ai connaissance des choses du monde extérieur existant ; mais, de plus, il est clair que je ne les connais pas directement (médiatisme).

Conséquence : l'information n'existe que dans la mesure où nos idées, après confrontation avec les faits, correspondent à ces faits (immédiatisme). Mais quant à ce qu'est véritablement « l'essence » (telle que la conçoit la métaphysique traditionnelle) des choses du monde extérieur, je n'en sais pratiquement rien. Après tout, je ne perçois que des « propriétés » (solidité, étendue, formes géométriques, mouvements). Rien de plus.

Conclusion. – La métaphysique classique, qui s'articulait autour de trois concepts principaux – l'âme (immortalité, responsabilité morale), Dieu (créateur, juge), le monde (le cosmos comme univers ordonné, par exemple) – devient sujette à caution. Elle se trouve ainsi engagée dans une entreprise douteuse.

Conclusion générale : fondationnalismes modernes.

Locke et Descartes aspirent tous deux à construire une ontologie scientifique. Comme l'affirme Coreth (cf., p. 34 et suiv.), ils croient trouver des « fondements » indéniables dans les intuitions premières et immédiates (l'immédiatisme), qui engendrent des certitudes apodictiques. – Ce modèle est celui du scientisme de leur époque. L'Antiquité et le Moyen Âge n'ont jamais osé s'y essayer.

Chez Hegel, cela devient « la méthode absolue du système absolu ». La grande erreur fut de croire que même ces premiers fondements sont déjà des interprétations, et non des « faits » non interprétés, et donc sujets à caution.

CF206

23 : Le rationalisme sadien (203/222).

« Le divin marquis » — c'est ainsi qu'ils l'appellent !

Donatien Alphonse François, marquis de Sade (Paris 1740/asile des fous (Charenton) 1814), est connu pour les œuvres pornographiques suivantes : *Les 120 journées de Sodome* (1787), *Justine ou les malheurs de la vertu* (1791), *La philosophie dans le boudoir* (1795).

Le Petit Larousse en couleurs (1972) ajoute : Ses romans mettent en scène des personnages obsédés par le plaisir pervers de faire souffrir des âmes innocentes (sadisme), mais l'importance de son œuvre réside dans le récit de la rébellion d'un homme libre contre Dieu et la société.

On ne saurait mieux résumer la situation. L'intelligentsia moderne est tellement « obsédée » par la « rébellion contre Dieu et la société » qu'elle accepte même la pornographie, en tant que telle. Autrement dit : parmi les acteurs de l'industrie pornographique, on trouve :

- (i) l'autonomie, « l'homme libre » (Larousse) (identité),
- (ii) s'exprime arbitrairement (auto-affirmation),
- (iii) même contre les plus hautes valeurs de la vie (négation ; cf. 119, 173, 182).

Puisque nous établissons à maintes reprises cette forme fondamentale d'« autonomie », et que nous la retrouvons une fois de plus dans le secteur de la pornographie, qui prospère brillamment dans les pays « libres » (cf. 183 et suiv. : La modernité comme « liberté ») — c'est l'une des caractéristiques marquantes de la modernité, dans la mesure où elle se distingue des traditions —, nous sommes obligés d'en parler.

23.1. Les deux prépositions par excellence (206/212)

Si l'on souhaite comprendre les textes sadiens, il faut partir (i) du matérialisme au sens du XVIII^e siècle et

- (ii) le libertarianisme (l'esprit libre).

IA – matérialisme moderne

Si nous prenons un exemple :

Le P. A. Lange, Geschichte des Materialismus und Kritik seiner Bedeutung in die Gegenwart, -- en particulier I (Geschichte des Materialismus bis auf Kant), Leipzig, 1866-1 ;

-- *Joh. Fischl, Materialismus und Positivismus in der Gegenwart (Ein Beitrag zur Aussprache über die Weltanschauung des modernen Menschen)*, Graz/Wien/Altötting, 1953 (l'auteur discute du matérialisme des XIX et XX siècles, -- sous ses deux formes, le mécaniste et le « dialectique » (Marx, philosophie soviétique)) ;

-- *O. Bloch, Le matérialisme*, Paris, 1965 (à 59/61 (Le mécanisme cartésien)) ;

-- J.K. Feibleman, *Le nouveau matérialisme*, La Haye, 1970 ;

-- R. Desne, prés., *Les matérialistes français de 1750 à 1800*, Paris, 1965.

CF207

-- D. Dubarle, *OP, Concept de la matière et discussions sur le matérialisme*, dans : *Science et matérialisme (Recherches et Débats du Centre Catholique des Intellectuels de France)*, n° 41 (1962 : déc.), 37/70 (une étude approfondie du concept de « matière », tel que le voit l'intelligentsia classique).

Toutefois, par souci d'exhaustivité, il convient d'ajouter ce qui suit :

JJ Poortman, *Ochêma (Histoire et signification du pluralisme hylistique)*, Assen, 1954,

- JJ Poortman, *Véhicules de la conscience, I-IV*, Utrecht, 1978 (une étude particulièrement approfondie des concepts non classiques concernant la « matière » (matière subtile ou éthérée, « matière primordiale », etc.), qu'il ne faut pas négliger si l'on souhaite parvenir à une compréhension plus complète).

La mentalité cartésienne comme prématérialisme.

Bibl. st : C. Forest, *CP, Le cartésianisme et l'orientation de la science moderne*, Liège/Paris, 1938, p. 3, écrit : « Le cartésianisme, en tant que système, fut assez rapidement abandonné. Pourtant, Descartes continua d'influencer non moins les philosophies et les sciences modernes. » C'est précisément pour cette raison que nous qualifions ce passage de « mentalité cartésienne ». Une mentalité n'est pas une doctrine. Elle est diffuse ; c'est cette qualité insaisissable et pourtant influente qui constitue une « mentalité ».

(1) Descartes était à la fois un philosophe et un spiritualiste en tant que croyant (car il semble être resté radical à cet égard).

Le terme « spiritualité » inclut

(i) la croyance en l'âme (immortalité, responsabilité) et

(ii) la croyance en un monde transcendantal, immatériel (= non matériel), dans et pourtant quelque part au-dessus des réalités matériellement visibles (dans lequel Dieu, généralement, joue un rôle central).

Autrement dit : Descartes n'était pas « matérialiste », certainement pas. cf. Forest, *oc.*, 9.

(2) Et pourtant, il était prématérialiste. *Voltaire* (1604-1778 ; figure majeure des Lumières, mouvement révolutionnaire français), dans *Œuvres complètes* (1784), vol. 31, 1, rapporte que nombre de ses connaissances – qu’il cite – affirmaient que le « cartésianisme » (**à** ne pas confondre avec Descartes lui-même) les avait conduites à ne plus croire en Dieu. (Voir Lange, oc., I, 368).

Note – Ceci est l’un des nombreux exemples de l’harmonie des contraires, telle que les Grecs anciens la concevaient : le renversement dans l’opposé (le spiritualisme se transforme en matérialisme) le prouve.

CF208

Explications. -

Quels « éléments » fonctionnent dans le système de Descartes de telle sorte qu’il soit pré-matérialiste ?

(je) N’oublions pas (cf. 193) le fait essentiel,

C’est ce qui définit le rationalisme moderne : le scepticisme. Nous le répétons : le sceptique s’en tient au visible et au tangible. La matière grossière – par opposition à la matière raréfiée ou fine (« subtile ») – est immédiatement donnée (immédiatisme) et, de ce fait, indéniable. Ou, pour Descartes, « évidente ».

Comme nous l’avons vu, Cf 24, -- 193, 201 :

(i) l’expérience intérieure (accessible par réflexion et introspection) et
(ii) Les transrationalistes et les théosophes ne partagent pas ces « preuves » ; ils ne sont donc pas, ou du moins pas vraiment, « crédibles ». Disons qu’aux yeux des sceptiques, ils sont plutôt improbables.

(ii) Deuxième « élément » qui fonctionne : le dualisme cartésien.

cf 196 nous a fait réaliser : le penseur catholique *Jacques Maritain* (1875/1953 : néothomiste), dans son *Le songe de Descartes* (1932), comme dans son *Religion et culture* (1930), a décrit le « paradigme » (modèle de pensée de base) de Descartes comme suit.

Ce que saint Thomas d’Aquin (figure de proue de la Haute Scolastique) déclare de l’ange, substance spirituelle vivifiante, correspond précisément à ce que Descartes dit déjà de l’âme de l’homme terrestre : « un ange habitant

une machine » ou « un ange conduisant une machine », c'est-à-dire l'homme terrestre.

En effet, deux concepts « clairs » et donnés par Dieu sont innés à notre âme, à savoir la pensée, une caractéristique essentielle de l'âme, et l'étendue, une caractéristique essentielle du corps et de la matière.

Contrairement au platonisme (qui soutient une « croyance religieuse en la dualité »), le cartésianisme se connecte à la mécanique grecque antique, telle qu'on la trouve parmi les atomes, à savoir Leucippe de Milet et son élève Démocrite d'Abdère (-460/-370).

Sa réintroduction moderne formera la toile de fond — encore une fois : une « mentalité » — de toutes les cosmologies modernes (= conceptions de l'univers) (Forest, oc,5), — à l'exception de la cosmologie dialectique des marxistes.

Pierre Duhem (1861/1916 ; sciences spécialisées), Henri Bergson (1859/1941 ; philosophe juif) et Alexis Carrel (1873/1944 ; prix Nobel 1912 (physiologie/médecine)) ont dénoncé le mécanisme : « Il a impliqué notre culture dans une science qui connaissait son triomphe, mais pendant ce temps l'homme périssait sous son joug. » (A. Carrel, *L'homme, cet inconnu* (1933)).

CF209

Réductionnisme.

Par « réductionnisme », on entend la tendance à appréhender le supérieur (anagogique) à partir de l'inférieur. Le supérieur est ainsi « réduit » (ramené, diminué) à l'inférieur.

Appl. mod . — Comme nous l'avons vu (cf. 194), le premier domaine auquel Descartes a appliqué sa mécanique est la biologie. Son aspect « réducteur » consiste à utiliser la matière purement mécanique comme unique prémisses pour expliquer le vivant.

Écoutez Nicole Malebranche (1638/1715), l'un des plus importants cartésiens : « Si un animal hurle, c'est selon les lois qui régissent l'échappement de l'air d'un corps dans lequel cet air est emprisonné : entre un chien qui aboie et une cloche qui sonne, il n'y a pas de différence. » (Forest, oc, 6).

Remarque – Le réductionnisme peut se manifester de diverses manières :

(i) comme méthode, - auquel cas elle est parfaitement plausible, car on ne prétend pas alors que toutes les données sont expliquées, mais seulement une tranche mécaniste de celles-ci ;

(ii) comme une idéologie – ce qui était le cas pour beaucoup (ils croyaient avoir saisi l'ensemble du phénomène) ;

(iii) comme une mode, - ce qui était le cas des esprits superficiels suivant la « tendance » (mouvement) moderne, à savoir interpréter l'esprit et la vie biologique autant que possible du point de vue des sciences naturelles et des mathématiques (= scientifiques).

Pluralisme hylique.

La paranormologie actuelle – et certainement l'occultisme traditionnel (cf. 9, 24, 33) – a interprété l'homme de trois manières :

(i) il/elle est un corps matériel grossier (qui, mis à part un aspect mécanique, est en fait un organisme vivant) ;

(ii) Il/Elle est une âme subtile (ou simplement « âme »), en tant qu'intermédiaire entre le corps matériel grossier et l'âme pure et immatérielle (esprit). Cette conception a perduré chez Francis Bacon (cf. 197) et Descartes sous le nom d'« esprits de vie » (spiritus animales).

(iii) l'homme est, de plus, un « je » (sujet) purement spirituel et immatériel, -- un « ego » plus profond.

Seules ces trois caractéristiques essentielles, réunies, rendent l'homme compréhensible, selon la philosophie théosophique.

« Hylique » signifie « matériel » : le « pluralisme hylique » consiste à privilégier la multiplicité de la matière pour appréhender les phénomènes dans leur totalité. C'est l'holisme du Nouvel Âge (cf. 11).

CF210

A.II. Le libertinisme (la libre pensée).

Exemple bibliographique : A. Adam, *Les libertins au XVIIIe siècle*, Paris, 1964 ;

-- Cl. Reichler, *L'âge libertin*, Éd. de Minuit (1987);

-- J.-Ch. Gateau, *Biographies : Salades panachées de salons libertins* , dans : *Journal de Genève* (30.05.1987). -

Cérébral, passionné et hypersensible comme il l'était, le XVIIIe siècle est à la mode. Il nous est présenté à travers quatre amoureux de la nourriture crue, aussi exaspérante soit-elle.

Gateau introduit ainsi sa brève analyse de quatre livres :

1 . *Duc de Castries, La scandaleuse Madame de Tencin* (= C1. Guérin (1682/1749)) -(Perrin),

2. *L. Desgraves, Montesquieu* (1669/1755; le penseur libéral. (Mazarine),

3. *Benedetta Craveri, Madame du Deffand et son monde (Le Seuil)*, - *Le salon de Madame de Deffand continue, en 1747, celui de Madame de Tencin* ; elle était intelligente et « libertine », tout comme de Tencin et tout aussi cynique (cf 110/123),

4 . *J.-J. Pauvert, Sade vivant, I (Une innocence sauvage)* (R. Laffont), dont nous parlerons plus tard.

Claude Reichler, L'âge libertin ,

Reichler décrit le libertinage comme la personne qui se connaît et se vit à un tel point qu'elle remplace les présupposés — même ceux qui sont pratiquement universellement acceptés — de la société établie par ses propres présupposés individuels ; Reichler distingue trois types :

a. le poète Théophile de Viau, qui proclame à haute voix, avec pour résultat que, par ordre royal, il finit en prison ;

b. le penseur-historien Pierre Bayle (connu pour son *Dictionnaire historique et critique* (1696/1697), pratiquement la première histoire moderne de la philosophie), qui, bien que libertin, prend le masque d'« un honnête homme » ;

c. Le libertinisme typique du XVIIIe siècle, qui se manifeste de façon théâtrale. – L'ouvrage met l'accent sur la femme, et plus particulièrement sur la femme comme corps érotique et sur la sexualité. Outre les contraintes externes (religion, morale établie, royauté), Reichler souligne également les contraintes internes (on ne se débarrasse pas facilement de siècles de culture inhibée). Le livre couvre approximativement la période 1680-1789.

Note- *JP Dubost et al., L'Enfer de la bibliothèque Nationale 7* , Paris, 1988, donnent des *Œuvres érotiques du XVIIe siècle* , qui montrent que le

libertinage français a aussi des origines italiennes ; comme Pietro Aretino (1492/1556 ; Sonnetti lussuriosi, -- Ragionamenti (1336 ; 1556), écrivain voluptueux.

CF211

Écoutons A. Adam, *Les libertins au XVIIe siècle* , p. 7 : « Vers 1620, la libre pensée (« le libertinage ») se répand comme une traînée de poudre, emportant avec elle une bonne partie de la jeune noblesse parisienne. » Rappelons-le : Galilée rencontre ses premières difficultés concernant l'héliocentrisme vers 1610 ; Descartes a vingt-quatre ans en 1620.

Note : D'autres études sur le libertinisme démontrent que, même au Haut Moyen Âge, un libertinisme médiéval typique existait : dans quel but les Minnesänger auraient-ils récité « l'amour », ennobli (par opposition à sa forme dégradante) ?

Conclusion. -- Nous sommes donc confrontés à un fait culturel qu'il nous est impossible de passer sous silence.

Une définition.

Le P. Engels, *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie* , Stuttgart, 1888, ii in fine, écrit :

« Le 'Philiste' (bourgeois à l'esprit étroit) comprend le 'matérialisme' comme la gourmandise, l'alcoolisme, le voyeurisme, la 'luxure charnelle' et le comportement arrogant, la convoitise, l'avarice, la cupidité, la recherche du profit, la fraude boursière, -- bref : toutes ces caractéristiques viles et mauvaises auxquelles il se soumet secrètement. »

Le terme « matérialisme » semble ici désigner le libertinisme. Il est pourtant frappant de constater qu'à partir d'un certain point, l'usage interprète les deux termes comme synonymes, dans une certaine mesure.

Néanmoins, il convient d'être prudent : **a** . Reichler distingue déjà trois types de libertins ; **b** . Adam établit également une distinction. Selon lui, outre les libertins lubriques et cruels, il existe aussi des esprits libres froids et calculateurs, les deux étant également rationnels. La définition d'Engels ne s'applique donc qu'à une partie de notre sujet.

L'hypothèse libertarienne.

Comme dans toutes les philosophies de la vie et du monde, il en va de même ici. Il y a les libertins qui vivent selon leurs présupposés, sans trop de théorie. Il y en a d'autres qui élaborent une véritable philosophie.

A. Critique de la tradition.

cf. cf191, -- 192 (Descartes), 199 (Locke).

La tradition spiritualiste (croyance en Dieu, y compris la Bible) est rejetée avec scepticisme.

B. Rationalisme.

Le destin, « la destinée », la loi suprême qui gouverne tout, « Première Puissance », a ordonné la nature et l'ordonne continuellement (y compris notre vie).

CF212

« **principes vivants** » sont placés au premier plan. Ils se déplacent d'une forme de vie à l'autre, dans un mouvement perpétuel. Ceci afin de rendre vivantes les formes en question — une plante, un animal, un être humain.

Note : Avec cette conception des « principes vivants », le libertin évite le réductionnisme (cf. 209) et permet à une interprétation archaïque de la vie de perdurer. – Il ne faut cependant pas confondre ces « principes vivants » avec la conception biblique ou platonicienne de l'âme : le libertin – selon A. Adam – ne croit pas à l'immortalité de l'âme.

Rationalisme typique.

1. L'interprétation du destin – en tant que Puissance Première – remplace la divinité traditionnelle. Ceci s'inscrit dans la continuité du scepticisme, fondement primordial du rationalisme moderne.

2. Mais la rationalité se révèle, de surcroît, directe. A. Adam, oc., 12s., affirme que le libertinisme, en tant que libre-pensée (esprit libre), est « éclairé ». De plus, il se qualifie lui-même d'« éclairé ».

a. Plus précisément : ils prennent une distance critique (cf. 204 : de Locke à Kant) par rapport aux « erreurs du peuple » (élitisme), qui ont été abandonnées à la tromperie et aux illusions inhérentes au « bon sens ».

b. Ceci, au nom de « la lumière de la raison » caractéristique du libertin.

Conclusion : vers 1620, un véritable rationalisme éclairé existait, notamment parmi les jeunes aristocrates. Un aspect que les manuels d'histoire de la philosophie abordent peu, voire pas du tout.

Modèle applicatif : Critique de la religion.

Quelles sont ces religions, et en particulier la religion biblique et chrétienne ? Ce sont des formes de tromperie politique envers le peuple : les puissants, la classe politique, font croire aux impuissants, aux gens ordinaires « non éclairés », qu'il existe une divinité, une loi morale, etc.

Imposer une fausse morale aux plus démunis de cette terre — à laquelle ils ne croient même pas eux-mêmes — et ainsi les maintenir « obéissants » (soumis).

Même alors, ce que nous avons entendu le plus souvent, surtout depuis le Concile Vatican II (1962/1965), même dans la bouche des catholiques, résonnait : « Qu'est-ce qu'on leur a tous fait croire ? »

Ce ne sont pas tant un Galilée, un Descartes ou un Locke, mais un *Théophile de Viau* (Adem, oc,7), un Gaston d'Orléans (oc,9) et un auteur des *Quatrains du Déiste* (oc,10) qui constituent les Lumières autour de 1624.

Des libertins comme La Mothe le Vayer (1586-1672 ; chrétien sceptique radical et précepteur de Louis XIV) ou Gassendi (1592-1655 ; rival de Descartes) sont plus connus (Oc., 15). – D'un point de vue rationaliste, ils sont en avance sur leur temps.

CF213

23.2. Le rationalisme sadien (213/222)

On a beaucoup écrit sur de Sade ; un exemple : des biographies telles que E. Lely, *Vie du marquis de Sade, Paris*, 1965 (1952-1 et 1957- 2 inun seul livre) ;

-- J.-J. Pauvert, *Sade vivant, I (Une innocence sauvage (1740/1772))* (Laffont);-- critiques telles que R. Jean, *Un portrait de Sade*, Actes Sud, 1989 (Jean ne le juge ni négativement comme un Charles Nodier (typique d'un certain XIXe siècle) ni positivement comme les Surréalistes (typique d'une certaine tendance de notre XXe siècle);

Simone de Beauvoir, *Soll man de Sade verbrennen?* (*Trois essais sur la morale de l'existentialisme*), Szczesny, Munich, 1964 (oc, 7/34) (*Note* : ce livre évite le mépris sans bornes et, aussi, la glorification sans bornes : de Beauvoir, « la Sartreuse », voit en de Sade à la fois l'écrivain et l'homme sexuellement pervers réunis ; dans un sens typiquement rationaliste, de Sade refuse d'accepter ses déviations naturellement données comme étant naturellement données ; il cherche – afin de les « fonder » (cf. 166) – à construire un système ;

Des revues telles que *Bertrand d'Astorg, introduction au monde de la terreur*, Paris, 1945 (25/33 : de Sade ; assimilant Saint-Just et William Blake à de Sade) ; -- *H. Layser, Sade - oder der alles florestan (Eins Skizze zur Tragikomödie der Intelligenz)*, dans : *Antaios II* (1961) 6 (März), 515/526 (Leyser voit en Sade un degré pervers de rationalité) ;

Les approches féminines (outre celle de Simone de Beauvoir) incluent par exemple *Angela Carter, *La femme sadienne **, H. Veyrier, 1979 (interprétation féministe plutôt affirmée) ; -- Simone Debout - Claszkievicz, **Sade**, dans : *D. Huisman, dir., *Dictionnaire des philosophes**, Paris, 1984, 2275/2278 (bilan très positif). -

Note – Nous n'avons pas l'intention d'aborder toutes ces positions. Ce qui nous intéresse, c'est la part de rationalisme authentique dans le système sadien, comme le nomme Simone de Beauvoir.

Un aperçu de la bibliothèque de Sade. – A. Carter, oc, 65s. (entre autres), met l'accent sur le rationalisme. On y trouvait notamment :

(i) *Miguel de Cervantes* (1547/1615), *Don Quichotte de la Manche* (ndlr : un roman de 1605 et 1615) ;

-- *Fou. de Lafayette* (1634/1693), *La Princesse de Clèves* (roman de 1678).

--

(ii) *Voltaire, Œuvres complètes* (63 volumes) ;

J.-J. Rousseau, Œuvres complètes (tous deux sont les figures de proue des Lumières françaises).

Selon Carter, de Sade soumet précisément ce monde de la « rationalité » à sa critique libertarienne, revêtue de pornographie.

CF214

Note : De nombreux magazines érotiques — pensez à Playboy — mêlent rationalité et sexe — même aujourd'hui ; Sade était, en son temps — le nôtre — bien en avance sur son temps.

La connaissance de soi chez Sade.

De Beauvoir, **Faut-il brûler de Sade ?**, commence par une citation qui peut servir de leitmotiv à notre discussion :

« Autoritaire, colérique, sans mesure ni but, – en matière de morale, abandonné à une fantaisie confuse sans pareille, – athée jusqu'au fanatisme, – bref : voilà qui je suis. Tuez-moi ou prenez-moi tel quel, car je ne changerai de toute façon pas. » – Voilà, en résumé, l'hypothèse sadienne.

Quelques faits.

(1) À vingt ans, alors qu'il était lieutenant dans l'armée en Allemagne, son capitaine l'a évalué comme suit : « Vert dérangé , *mais* fort brave » .

Espérant le ramener à la raison, sa famille lui arrange un mariage à l'âge de vingt-trois ans. Cependant, des rumeurs circulent bientôt qui le placeront, pendant de nombreuses années, pris entre sa belle-mère, qui veut le faire emprisonner, et sa femme, qui remue ciel et terre pour l'en empêcher.

(2) Les procès d'Arcueil (avril/juin 1768) portent sur le fait qu'à Arcueil, il a soumis une colporteuse, Rose Keller, à des flagellations érotiques. – Les procès de Marseille (juin/septembre 1772) portent sur le fait qu'il a recruté un groupe de prostituées pour soumettre ces femmes – avec son valet – à diverses perversions.

Note – Pour illustrer l'ambiguïté de Sade :

(i) H. Leyser, ac, 517, dit que de telles déviations ne peuvent être comprises que « auf der Ebene des aufgeklärten Intellektualismus » (au niveau de l'intellectualisme éclairé) ;

(ii) Simone Debout-Oleszkiewicz, ac, 2275, dit : « Sade fut emprisonné trente ans pour quelques délits mineurs ». – Quoi qu'il en soit : dans son château de La Coste (Provence), de Sade fonda une sorte de groupe sexuel polygame, au sein duquel les relations homosexuelles étaient courantes, – y compris des excès impliquant des mineurs.

(3) Vendredi saint 1790 : Sade est libéré suite à une amnistie générale (Révolution française). Sous le nom de « Brutus » de Sade, il intègre l'un des nombreux clubs révolutionnaires, dont il devient même président. Au printemps 1793, il est nommé juge. N'acquittant que systématiquement les accusés – même ses anciens ennemis –, il est accusé de modération (une position politique prônant la modération, par opposition au fanatisme et à l'extrémisme) et aussitôt arrêté de nouveau.

(4) Sous Napoléon (1769/1821), il fut interné dans un asile d'aliénés jusqu'à sa mort. -- Ce sont là quelques faits notables.

Le système sadien.

Nous allons maintenant souligner quelques points clés.

1.-- *Le libertinisme.* -

Outre le fait que Sade l'ait déclaré lui-même, faisons néanmoins allusion à cela dans l'une de ses œuvres, à savoir **Justine ou l'adversité de la vertu**, Amsterdam, 1978-11, 318 et suiv.

(i) « Au même moment où Libertine remontait mes jupes » (315).--

(ii) « Haletant comme quelqu'un qui est en train de mourir, ce libertin incorrigible proférait aussi de terribles blasphèmes. » (321).

(iii) « (...) Les deux Libertins, penchés sur moi (...) ». (321). (iv) « Mes fesses servent, pour certains, de spectacle lubrique, - pour d'autres, de cible de leur cruauté : nos deux Libertins (...) se retirent finalement (...). « Les deux Libertins m'ont saisie ». (326). »

On peut excuser ces « textes bruts », mais ils illustrent un aspect de ce qu'on qualifie généralement de sadisme : la fusion de la luxure et de la cruauté. Sans parler du blasphème.

2.-- *Rationalisme strict.* -

Ce que plusieurs spécialistes de Sade ont établi est évident, par exemple, dans l'extrait suivant : « Je ne me laisse guider par aucune autre lumière que celle de ma propre raison », dit Juliette, l'héroïne glaciale – dans le style des figures héroïques de Voltaire, par exemple. Notons que la métaphore de la lumière (« Lumières ») fonctionne clairement ; cf. p. 161. – Après tout ce que nous avons vu, cela se passe d'explications.

3.-- *Énergétisme.*

Le concept d'« énergie » devient plus pertinent qu'auparavant au cours de la Première Révolution industrielle (cf. 135) — il suffit de penser à l'énergie de la machine à vapeur — à la fin du XVIIIe siècle. Mais Sade défend sa propre conception de l'énergétique.

CF216

— *B. d'Astorg, Intr. au monde dl terror*, 30, dit : « De Sade utilisait continuellement le terme « énergie » (« énergie ») — au sens le plus moderne — d'« élan vital », c'est-à-dire le dynamisme qui propulse le genre humain dans la direction de son brutal développement personnel et de son dépassement de soi. »

Modèle applicatif. — Le vol. -- Un vol est un modèle applicatif d'un fondement primordial d'« énergie » — selon Sade lui-même — ; par conséquent : l'homme assez négligent pour se laisser voler doit être puni.

Modèle applicable. -- Charité. -- Être charitable est à condamner : cela habitue le pauvre à une série de formes d'assistance, -- ce qui nuit à son « énergie ».

4.-- *L'athéisme.*

« L'athéisme est le rejet de Dieu », *R. Desne, Les matérialistes français*, p. 88, cite ce qui suit.

Une matérialiste, « la Durand », prend la parole : « Mes amis, dit Durand, plus nous étudions la nature (notez bien : concept fondamental pour un matérialiste), plus nous en perçons les secrets, mieux nous connaissons son énergie. — Et plus on est convaincu de l'inutilité d'un dieu, plus l'érection de cette idole, pure illusion, paraît détestable, ridicule et méprisable. Cette fable indigne, née de la peur chez tous les hommes, est l'aboutissement de la folie humaine. »

Une fois encore : c'est une erreur de croire que la nature a un auteur. C'est se focaliser sur toutes les conséquences de cette puissance première et laisser celui qui la dirige agir. Voici, en français même, la confession athée (car c'est bien un credo) d'une femme sadienne émancipée.

Le cf. 211 nous a déjà présenté le concept de « première puissance » dans le cadre de l'hypothèse libertarienne. L'hypothèse sadienne reprend cet

élément. Il s'agit de ce qu'on appelle plus souvent le destin, la fatalité – une sorte de loi qui imprègne et, surtout, gouverne la nature dans son ensemble.

Ce faisant, on revient, en un sens, à des temps archaïques : ce n'est pas sans raison que Susan Sontag (cf. p. 28) a classé Sade parmi les primitivistes. Bien sûr, pas uniquement à cause de cette notion de « destin ».

5.-- Sacralisation du crime.

La politique de l'éthique (ou des sciences humaines) qui correspond à ces prémisses est la suivante. – Dans *Les 120 journées de Sodome*, on lit : « Même s'il est vrai que le crime ne possède pas la haute noblesse que l'on trouve dans la vertu, n'est-il pas pour autant toujours le plus sublime ? Le crime ne porte-t-il pas continuellement la marque du grand ? »

CF217

et du sublime ? N'y parvient-elle pas, et ne triomphera-t-elle pas toujours des charmes monotones et efféminés de la vertu ?

L'athée, comme Ludwig Feuerbach (1804/1872 ; hégélien de gauche) l'a déjà reconnu, rejette Dieu en tant que personne, mais conserve — afin de maintenir possible la création de sens — les attributs de Dieu, la sainteté mentionnée ici sous les noms de « sublimité », « grandeur », cités en premier : le crime, c'est-à-dire l'acte dans lequel l'athéisme du libertin, qui était le messenger, se livre, rejette Dieu en tant que personne, mais conserve — afin de sacraliser l'expérience, c'est-à-dire de la sanctifier — la caractéristique essentielle de Dieu par excellence, sa « sublimité » ou sa « sainteté ».

Sciences sociales.

Une éthique implique invariablement une politique, c'est-à-dire une conception du vivre ensemble. - B. d'Astorg, 29, cite : « La société - afin de maintenir son fragile pouvoir - a inventé une législation à cet effet.

Les lois sont donc en perpétuelle contradiction avec l'intérêt individuel, lequel – il faut le dire – est toujours contraire au « bien commun ». Les lois « bonnes » pour la société sont « très mauvaises » pour l'individu qui en est membre.

La raison : au moment même où les lois protègent l'individu, elles l'entravent, elles le contraignent pendant les trois quarts de sa vie. Ainsi parlait Sade.

Note : Il faut relire maintenant, cf. 118 et suiv. (Protosophie), et l'on verra que Dodds a raison lorsqu'il voit un parallèle entre la protosophie antique et le libéralisme moderne (cf. 115 : les caractéristiques communes : individualisme, humanisme, sécularisation, critique de la tradition au nom de la « rationalité », croyance au progrès).

Seulement, de Sade tire les conséquences ultimes des présuppositions communes là où les autres hésitent, -- peut-être par atavisme (cf. 42, 155).

nominalisme sadien.

Relisez cf 118 (description d'Euripide) : les mots (« nomina », littéralement : les noms) sont les mêmes partout ; les choses désignées par ces mots diffèrent partout.

E. d'Astorg, oc 27, cite : « N'en doutez pas, Eugénie. Les mots « vertu » et « vice » se réfèrent simplement (*note* : réductionnisme) à des contenus de pensée purement locaux (*note* : *particuliers*).

(1) Il n'existe aucun acte – aussi exceptionnel que vous puissiez l'imaginer – qui soit un véritable crime.

(2) Il n'y a pas non plus d'acte qui puisse être appelé une véritable vertu.
» – Ainsi parlait de Sade.

CF218

Meurtre. — Une application. — R. Desne, oc., 237, cite de Sade : « Répétons sans cesse qu'aucune nation “sage” ne concevra jamais de condamner le meurtre comme un “crime” ».

(je) Contre-modèle. – Pour qu'un meurtre soit un crime, il faudrait supposer la possibilité d'une destruction. Or, nous venons de voir que cette proposition est inacceptable. (*Note* : raisonnement par l'absurde ; le concept de « crime » englobe la « destruction » véritable ; or, une telle chose, dans la pensée de Sade, est impensable, absurde.)

(ii) Modèle « Je le répète : le meurtre n'est qu'un changement de forme (*note* : réductionnisme), dans lequel ni les lois inhérentes aux « règnes » (biologiques) (plantes, animaux, humains) ni les lois de la nature ne perdent quoi que ce soit. Au contraire : les deux en tirent un profit considérable. »

(iii) Contre-modèle . – Par conséquent, punir une personne simplement parce qu'elle a autrefois rendu « une partie de la matière » (*note* : le matérialisme de Sade) aux éléments de la nature, – à savoir en assassinant quelqu'un – accélère le processus de décomposition de son corps.

D'un point de vue matérialiste, même un désir – à l'instar de tous les corps naturels – n'est qu'une portion de matière, rien de plus. De plus, il est avéré que cette « portion de matière » retourne inévitablement aux éléments de la nature. Une fois retournée à eux, ces éléments s'en servent pour composer de nouvelles formes. Une mouche vaut-elle plus qu'un pacha ou qu'un moine capucin ?

Quelle prose matérialiste réconfortante ! Rappelons brièvement le passage 211, en bas de page : « forme, formes ». C'est ainsi que cela se présentait déjà, en principe, dans le libertinage antérieur. Ainsi, le terme désignant le meurtre est « changement de forme prématuré ». Les « principes vivants » évoluent, après tout, au fil du temps : le meurtre contraint un principe vivant à un déplacement prématuré vers une nouvelle « forme » de matière.

Avec ce raisonnement matérialiste, de Sade « fonde » (cf. 188 : fondationnisme ; 213 (de Beauvoir)) son nominalisme concernant la vertu et le vice, concernant le meurtre, etc.

Un argument fondamental.

Un : Un mot qui donne un nom à la chose.

Deuxièmement : le nominalisme. L'individu radicalement autonome, simplement « humain » (sans Dieu), interprète les données de l'expérience avec une liberté radicale.

CF219

Le petit livre rouge pour les étudiants.

On s'en souvient encore : *Claartje Hülsenbeck/ Jan Louman/ Anton Oskamp* , *Le Livre rouge des étudiants* , Utrecht 1970-1, 1971-8.

« Les enseignants contemporains, -- les enseignants « critiques » (cf. 204, 212 (Free Spirit)), en collaboration avec leurs élèves, raisonnent pour « fonder » leur nominalisme concernant la « vertu ou le vice » d'une manière qui ressemble beaucoup à celle du Sadien.

Nous citons littéralement : si un journal affirme que quelqu'un a commis une infraction sexuelle, cela paraît pire que ce n'est réellement le cas. – Il s'agit d'une personne capable d'atteindre l'orgasme d'une certaine manière, « inhabituelle ».

Modèles d'application.

(i) Si vous lisez que « quelqu'un a eu un comportement indécent », cela signifie généralement qu'il a ouvert sa braguette et montré son pénis. On le qualifie alors d'« exhibitionniste ».

(ii) Si vous lisez qu'« un homme ou une femme a commis des actes indécents sur des mineurs », cela signifie que cette personne s'est masturbée en présence d'enfants. Ou a eu des relations sexuelles avec des enfants.

(iii) Lorsqu'on parle de « voyeur », il s'agit d'un homme ou d'une femme qui « aime observer les autres » : ils espionnent des couples faisant l'amour qui se croient seuls. – Parfois, ces personnes sont « prises de panique ». Cela est dû à la façon dont les autres réagissent à leur comportement. Elles ne savent alors plus ce qu'elles font et cela conduit parfois à la violence. (Oc, 100).

Relisez en gardant à l'esprit le réductionnisme :

(i) changement de forme « pantalon ouvert et pénis exposé, rien de plus ;

(ii) changement de forme « en présence d'enfants, s'est masturbé ou a eu des relations sexuelles », rien de plus ;

(iii) changement de forme « prendre plaisir à regarder comment les autres ignorants le font », -- rien de plus ; changement de forme « paniquer accidentellement et, parfois, provoquer la violence en raison de la réaction accidentelle des autres », -- rien de plus. -- Le nom change, sur la base d'une lecture non éthique (observation avec interprétation) des faits, puis établit le donné.

Nominalisme.

Le nihilisme est le rejet de toute idée, idéal ou valeur supérieure. Dans Le Petit Livre rouge pour les étudiants, le sens profond de la sexualité, tel que les différentes traditions ont tenté de l'interpréter, a été complètement occulté.

Cette signification ou « valeur » supérieure et sacrée est devenue « nihil », rien. Mais c'était déjà le cas chez les libertins et certainement chez un certain

Sade. On construit ainsi une société permissive (cf. 33, 163), qui, à son tour, engendre des « puritanismes ».

CF220

Note . -- Sexe et « révolution sexuelle » ; --

Le terme « sexe » vient du latin « secus » ou « sexus », division, genre.

A.-- Le sex-appeal. -- En 1920 et dans les années qui ont suivi, le terme « sex-appeal » a émergé — des États-Unis — centré sur les stars de cinéma (surtout féminines).

Cela signifie « l'aura d'une attraction érotiquement stimulante – femme/homme ». À partir de 1920, le « sex-appeal » évolue en un produit de masse désacralisé et commercialisé, impliquant beaucoup d'argent, énormément d'argent (cf. 116 (euboulia), – voir aussi 81).

B.-- Sexe. -

À partir de 1955, le terme « sexe » est apparu : il désigne les modes de vie sexuels « libres » (comprendre : libertaires).

Industrie du sexe, commerce du sexe, marché du sexe, boutique de sexe, livres sur le sexe, infrastructure sexuelle (moyens artificiels), en d'autres termes, tout le secteur du porno libertaire se résume dans ce nouveau terme.

Le Petit Livre rouge pour les étudiants ne se contente pas de fournir des informations aux jeunes scolarisés, mais les implique directement par l'endoctrinement.

Le féminisme sadien. — A. Carter, oc, 68 : « De Sade demeure un monument de civilité, à la fois monstrueux et impressionnant. — Pourtant, j'aimerais croire qu'il a mis la pornographie « au service des femmes ». Ou peut-être qu'il a employé dans la pornographie une idéologie qui n'est pas l'antithèse du mouvement féministe en tant que mouvement d'émancipation. »

Dans cet esprit, rendons donc hommage à ce « vieux diable » et commençons par citer ce charmant morceau de « rhétorique » :

« Racine charmante ! Vous serez libres. Vous éprouverez du plaisir, tout comme les hommes, dans toutes les expériences de la luxure que la nature vous impose comme devoir. Aucune luxure ne vous arrêtera. – La part la plus divine de l'humanité doit-elle inévitablement être enchaînée par l'autre ? Hélas ! Brisez vos chaînes. La nature le veut. »

B. d'Astorg, oc, 29, est beaucoup moins enthousiaste : « être comme la chienne, comme la louve : elle doit appartenir à tous ceux qui la veulent », cette citation pour le dire de la manière la plus modeste.

En d'autres termes : il est vrai que Sade a prôné un type d'émancipation des femmes — la maturité (cf. 191) ; il est cependant également vrai — ses écrits et ses actes le prouvent — qu'il a prôné la sujétion animale des femmes.

CF221

Digression. — Le surréalisme et la femme. — Quelques informations en introduction. — Deux mouvements « modernistes ».

(un) Le dadaïsme, né à Zurich entre 1916 et 1917, s'est ensuite répandu à Paris et à New York. Ce mouvement subversif a eu un impact majeur et durable (surréalisme, lettrisme, pop art, art optique).

(b) Le surréalisme. -- L'hypothèse est exposée dans les trois manifestes surréalistes d'André Breton (1896/1966) en 1924, 1930 et 1942.

Le texte de 1924 appelle l'intelligentsia occidentale à embrasser une sorte de freudisme : à se soumettre, sans aucune norme éthico-politique ou esthétique, aux pulsions de la vie inconsciente et subconsciente de l'âme.

Le rêve, le hasard — toutes sortes d'automatismes et d'associations libres sont monnaie courante. Figures inspirantes : Jérôme Bosch, William Blake, Odilon Redon, Guillaume Apollinaire, Giorgio de Chirico, les dadaïstes, Hegel (le philosophe), et surtout Freud.

Bibl st.: P. Schaefer, *Exposition à Lausanne: la femme entre Sade et l'amour courtois*, (Exhibition in Lausanne: women between Sade and courtly love), in: *Journal de Genève* (28.11.1987). -- En 1965, A. Breton et quelques amis ont pensé organiser une exposition.

Thème : la femme selon le surréalisme. Ce projet est actuellement mis en œuvre. Sont représentés :

1. Précurseurs du surréalisme (École de Fontainebleau, Füssli, Gustave Moreau, Mucha, Gauguin).

2. les principaux champions et amis du groupe (Dali, Max Ernst, Brauner, Masson, Magritte), ainsi que des ramifications de Scandinavie, de Grande-Bretagne et surtout du Mexique.

3. Artistes femmes, journaux fortement peints (Leonora Carrington, Meret Oppenheim, Frida Kahlo et bien d'autres).

(A) Les photographies de l'exposition prouvent que la femme était invariablement au centre du surréalisme : « Le corps féminin est omniprésent. Tantôt un mannequin ou une statue, tantôt un corps réel, souvent fragmenté ».

Nombreux sont les spectateurs choqués par la vue des corps exposés et torturés, des entrailles démembrées, dans tous ces collages érotiques (*œuvres* composées de divers éléments collés ensemble). Tout cela est extrêmement éloigné de l'idéal féminin.

(B) José Pierre, écrivain et critique, qui a participé au projet dès 1965, observe chez les surréalistes une oscillation constante entre une vision courtoise ou romantique et une vision libertine, voire sadienne, de la femme. Il reconnaît que ces deux interprétations sont mutuellement conflictuelles, voire contradictoires. Cf. cf. 36, multiculturel. De plus, J. Pierre observe que cette même contradiction est présente dans le quotidien même des principaux participants.

CF222

a. Il l'appelle « donjuanisme ». Don Juan Tenorio, à la fois arrogant, impie et cruel, mais aussi séducteur, est une figure légendaire en Espagne. Dans **Le Trompeur de Séville** de Tirso de Molina (1583/1648), il apparaît pour la première fois dans une œuvre d'art. Par la suite, il revient souvent comme thème ou devise.

b . Eh bien, selon Pierre, un certain donjuanisme prédomine largement chez nombre de surréalistes. Le plus connu est Max Ernst (1891-1976), peintre français d'origine allemande, d'abord dadaïste, puis surréaliste.

(C) En effet : le surréalisme est avant tout un mouvement d'émancipation, typiquement moderniste. Ce qu'il qualifie de culture extrêmement inhibée et, surtout, inhibante – la Traditionnelle –, il souhaite

le remplacer, de manière « critique », socialement critique (cf. 191, 211), par une culture permissive.

Leurs œuvres sont, en partie, des moyens – des instruments de contestation – pour subvertir l'« establishment », l'ordre établi. Ou, du moins, pour l'ébranler jusque dans ses fondements.

Le malaise de Beauvoir .

On peut difficilement douter que *Simone de Beauvoir* ait été féministe. Elle a défendu avec véhémence « *Le deuxième sexe* » contre tout ce qui relevait du sexisme. Pourtant, elle se montre moins indulgente envers Sade .

« La véritable valeur du modèle de Sade réside dans le fait qu'il nous trouble. Il nous oblige à nous poser à nouveau la question essentielle qui, d'une manière contemporaine, nous pousse à réfléchir : "Quelle est la véritable relation d'un homme à un autre ?" C'est sur cette question que Simone de Beauvoir conclut son étude de Sade. »

Des analogies curieuses. – « Analogie » (cf. 1) n'est qu'une identité partielle. Pourtant, elle peut « parler ».

1. J.-J. Rousseau : « Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes : je ne suis pas venu au monde comme tous les autres qui y vivent. Ne vaudrais-je pas plus, ne suis-je pas au moins différent ? » (dans ses *Confessions*). Cf. H. Arvon, *L'anarchisme* , Paris, 1951, p. 88.

2. Wilhelm Meister (Goethe) : « Me développer tel que la nature m'a fait était, depuis ma jeunesse, mon désir et mon destin. » (H. Arvon, *ibid.*) .

L'anarchisme, bien qu'étant un mouvement « social », recèle en lui un noyau libertaire.

CF223

24. modernité (223/228)

Il est temps de tenter de préciser, de « définir », les termes déjà largement utilisés de moderne (pré- et postmoderne). Si cela est possible. Car définir véritablement est extrêmement difficile.

Culture. -- On peut définir la « culture » de plusieurs façons.

Prenons par exemple *J. van Doorn et C. Lammers, *Sociologie moderne (Introduction systématique)**, Utrecht/Anvers, 1976-1972, p. 105-140 (Éléments culturels). Les auteurs y distinguent la culture « matérielle » et la culture « immatérielle ».

Par le premier terme, ils entendent « les produits matériels de l'activité humaine » (par exemple, voiture, radio, télévision, -- travail à la chaîne) (oc 110v.).

Plus généralement, ils définissent la « culture » en utilisant quatre termes : les normes (oc,112), c'est-à-dire tout ce qui donne lieu à des commandements ou des interdictions (ou des conseils, si nécessaire) - chaque culture présente un certain nombre de règles de conduite, de préférence généralement acceptées - ; les attentes (oc,115), c'est-à-dire les idées sur ce qui se passera dans une culture (si l'on est ou fait quelque chose au sein de celle-ci) - un enseignant vient d'arriver à l'école : on s'attend à ce qu'il fasse son travail - ; les valeurs/objectifs (oc 118), c'est-à-dire les objets de l'esprit et du sentiment.

(**Note** : les auteurs définissent les « valeurs » comme des normes au cœur d'une culture, qui permettent de juger son propre comportement et celui des autres (oc,119), mais où est alors la différence avec les « normes », à moins de mettre l'accent sur le caractère « central ») ?

Les objets de l'esprit et des sentiments engendrent naturellement des actes de volonté ; ils définissent les « fins » comme des idées plus ou moins standardisées concernant ce qui est désirable.

Conclusion. – En résumé, les quatre éléments qui régissent la culture sont les « valeurs », qui déterminent les normes, les objectifs et les attentes. Nous adoptons donc une définition axiologique.

Moderne. -

(1) Notre terme actuel « moderne » vient du latin « hodiernus » (qui, depuis environ 500, se prononce également « modernus ») : il signifie « actuel », « contemporain », « dans », « réel ».

(2) À partir de 900 environ, ce terme est utilisé dans les milieux ecclésiastiques de deux manières :

a. amélioratif : ouvert, libéral, -- conscient des dernières lacunes ou idées (« il/elle est au courant »), -- entreprenant ;

b. péjoratif : à la mode, frivole, actualiste (emporté par l'élan des tendances actuelles), néologique (avide de nouveauté parce qu'elle est nouvelle).

CF224

(3) Surtout entre 1520 et 1550, le terme « moderne » est utilisé consciemment pour la première fois pour désigner non médiéval, post-médiéval, -- avec les significations de base « actuel, actuel, progressif (cf. 78, 79, 64, 65, surtout 87 et suiv.) qui est caractéristique de la période de la Renaissance (Trecento en Italie, - apogée sous le pape Léon X (l'un des Médicis (cf. 61)) (1475/1321), - plus tard en France sous François Ier (1494/1547) et dans tout l'Occident), c'est-à-dire la période de transition.

24.1. Caractéristiques de la modernité (224/227)

Par « caractéristique », nous entendons une tentative de décrire (« caractériser »), par exemple, une culture en fonction de ses principales caractéristiques.

R. - Le P. Engels , *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der Klassischen Philosophie* , Stuttgart, 1688, dit :

« De même que la bourgeoisie, par le biais de l'industrie à grande échelle, de la concurrence et du marché mondial, fait pratiquement disparaître toutes les institutions stables devenues vénérables au fil du temps, de même la philosophie dialectique (*note* : Engels fait référence à Hegel et Marx, avec leurs « dialectiques » modernes, l'une idéaliste, l'autre matérialiste) fait s'évaporer toutes les conceptions concernant une vérité définitive et absolue et les conditions de l'humanité — tout aussi absolues que cette vérité — qui lui correspondent. »

Pour la philosophie dialectique, rien n'est définitif, absolu ou « sacré » ; elle démontre l'impermanence de toute chose. Rien n'existe pour elle, si ce n'est le processus ininterrompu de l'apparition et de la disparition.

Elle ne présente qu'un seul aspect conservateur : elle reconnaît la légitimité de phases bien définies du savoir et de la société, dans la mesure où celles-ci correspondent à une époque et à des circonstances spécifiques.

Mais rien de plus. – Le conservatisme de la dialectique est relatif ; son caractère révolutionnaire est absolu, – le seul absolu qu'elle affirme encore.

Note (I) Platon aussi, en tant qu'élève de Cratylus, un Héraclitien, supposait que tous les phénomènes sont « kinesis », motus, mouvement (au sens de changement), mais alors comme une harmonie des contraires, c'est-à-dire comme montant et descendant, comme apparaissant et disparaissant.

(II) Platon reconnaissait également une dialectique historique (cf. 144 (Rg), 149 (Tp), 164 (Tp)), mais plus stable que, par exemple, celle d'un anglais (en raison des idées, par exemple).

CF225

(III) La dialectique moderne ou « nouvelle » - Hegel, Marx - incorpore la révolution dans le schéma platonicien de « l'origine et du déclin ».

B. -- H. Barth , *Révolution et Tradition (Ein Versuch zur Selbstverständigung der Philosophie)* , dans : *Saeculum (Jahrbuch für Universalgeschichte* (Munich)), 14 (1963), 1/10. -- L'article porte sur la Révolution française (1789).

a . L'auteur, **H. Barth** , fait référence à *Paul Hazard, La crise de conscience européenne* (1680/1715), Paris, 1935. – Dans *De la stabilité au mouvement* (oc; 3/29), par exemple. Durant ces trente-cinq années, une « révolution » se déploie de manière metabétique. – « Quelle contradiction ! Quelle transition abrupte ! En Flandre, cela s'est particulièrement manifesté après Vatican II. »

(1) La hiérarchie, la discipline, l'ordre (dont les autorités se sont chargées de garantir), les dogmes qui régissent fermement la vie : voilà ce que les penseurs du XVIIe siècle privilégiaient.

(2) Contrainte, autorité, dogmes : voilà ce que déversent ceux qui leur succèdent immédiatement, les penseurs du XVIIIe siècle. Ainsi parle Hazard. Il explique :

(1) Les gens du XVIIe siècle sont chrétiens, -- ils privilégient un ordre de loi fondé sur la divinité ; ils se sentent chez eux dans une société où les classes ont des droits inégaux ;

(2) Les gens du XVIII^e siècle s'opposent au christianisme établi ; pour eux, la nature humaine pure est le fondement de tout ordre juridique ; ils ne rêvent que d'une seule chose : l'égalité.

Il précise :

(1) la majorité des Français pensaient comme *Bossuet* (1627/1704 ; évêque de Meaux ; connu pour son *Discours sur l'histoire universelle* (1681 ; une historiologie) ;

(2) du coup ils pensent comme *Voltaire* (1694/1778 ; *Candide ou l'optimisme* (1759) ; *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1760 ; une historiologie, mais critique). « Autrement dit : une révolution ». Ainsi Hazard.

Note -- Des bouleversements, des « révolutions » (un terme que Chaucer ne comprenait encore en 1391 que dans un sens astronomique), il y en a eu, -- des révolutions politiques pour commencer : 1642, 1688 (Révolution anglaise), -- 1776/1783 (Révolution américaine ; cf. 185), -- 1789+ (Révolution française ; cf. 48 et suiv.), -- 1917 (Révolution soviétique), -- 1949 (Révolution communiste chinoise).

b . H. Barth développe ce point. -- Entre la Renaissance (Francesco Petrarca (1304/1374 ; Humaniste) et les périodes suivantes) et +/- 1680, une période de transition, d'une part, et 1789 d'autre part, se situent des changements d'idées, dont nous mentionnons quelques-uns.

CF226

(i) L'archevêque de Cambrai (Cambrai), François de Salignac de la Mothe-**Fénelon** (1651/1713 ; *Aventures de Télémaque* (1699)), afin de lancer une critique impitoyable, mais cette fois d'un point de vue chrétien, des maux sociaux de son Télémaque. -- Il place - au lieu des « masses sauvages » ou de la monarchie royale - le peuple « souverain » (cf. 65) au premier plan.

(ii) **JJ Rousseau** (1712/1778 ; *Emile ou sur l'éducation* (1762 ; Le contrat social ou principe de droit politique (1762)) prône trois « révolutions » :

a. un pédagogue (*Émile*),

b . un contrat politique (*contrat*),

c. un religieux (le retour de la religion biblique (dite « positive ») à une sorte de religion de la nature).

« Vous vous fiez à l'ordre établi sans tenir compte du fait qu'il est sujet à d'inévitables révolutions. (...) Le grand homme devient petit ; le riche devient pauvre ; le souverain absolu devient sujet. (...) Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. » (*Émile* 3)

C. Barth cite également : — Après la Révolution française.

(je) *Alexis de Tocqueville* (1805/1859 ; *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856)), en 1850 : « À ce moment précis, c'est clair : la marée monte. Nous ne verrons pas la fin de la révolution sans précédent. »

(ii) *Maurice Joly, Conversation aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu* (1864) : « L'ère indéfinie des révolutions ».

(iii) *J. Burckhard* (1818/1897 ; *Die Kultur der Renaissance en Italien*), en 1867 : « Die eeuwige 'revision » (La révision éternelle) ; le sentiment principal de son époque « Das Gefühl des Provisorischen » (Le sentiment que tout n'est que provisoire)

(iv) *Constantin Frantz* , opposant à Bismarck et champion du fédéralisme allemand et européen, dans son **Naturlehre des Staates ** (1870) : « Le provisoire est la caractéristique générale de la situation actuelle ».

D. Barth cite deux penseurs de grande envergure qui traitent philosophiquement l'essence révolutionnaire de la modernité .

(je) **I. Kant** (cf. 204). – Kant distingue deux forces qui déterminent la culture :

a . Le dogmatisme (cf. 188), fondé sur la métaphysique traditionnelle, qui rejette ou contourne l'enquête fondatrice rationaliste des Lumières ;

b . « die kritische Vernunft » (la « raison critique »). -- Comme indiqué ci-dessus –

CF227

(ii) **G.W. Hegel** (1770-1831 ; idéaliste « absolu » (= « allemand »)). Barth découvre la même dualité.

a . « **Le positif** » – en langage hégélien – est

1. tout ce qui existe en réalité est traditionnel (« établi »),

2.a. dans la mesure où elle prétend être impérissable, « taboue » (sacrée), inviolable, objet de vénération (identité),

2.b. et persiste dans cette voie, si nécessaire par des moyens violents qui entravent toute recherche fondamentale (affirmation de soi ; déni ; cf. 74, 119).

Dans ce contexte, Hegel pense à tout ce que les « philosophes » (au sens du XVIII^e siècle de « penseurs rationnels éclairés ») représentent : les préjugés, la superstition, le dogmatisme philosophique.

b. « La philosophie comme critique »,

qui soumet tout ce qui est « positif » (au sens hégélien) — à partir d'une mesure ou d'une norme, à savoir le rationnel (ce qui est justifiable par la raison moderne) — à un jugement de valeur critique ; ce qui, dans le cas du penseur très pratique Hegel, aboutit à l'éthique et à la politique.

Note – Cette dualité domine en effet la dialectique « nouvelle » (révolutionnaire) hégélienne (cf. 224), dont Engels parle.

Rue de la bibliothèque : P. Foulquié, *La dialectique*, Paris, 1948, 41/122 (*La dialectique nouvelle*). -- Foulquié distingue deux types de « Nouvelle Dialectique »,

i. une philosophie (Hegel, Marx) et

ii. scientifiquement étayé (Bachelard, Gonseth),

dont le premier contient trop d'hypothèses qui ont été réfutées, tandis que le second est moins prétentieux mais plus pragmatique.

24.2. Modèle de dialectique hégélienne-marxiste (228/229).

-- « Ce qui est raisonnable est « réel » et ce qui est « réel » est raisonnable » (Was intelligent, das ist wirklich und was wirklich ist, das ist vernünftig).

Note : La compréhension hégélienne désigne « véritablement » tout ce qui, après un examen rationnel, correspond à la situation de fait et est justifiable.

Modèle applicable. -

(1) Imaginez un professeur marqué par la vieillesse et qui, franchement, ferait mieux de démissionner : Hegel dirait « Er/ Sie ist nicht mehr 'werkklunch' (Il/Elle est devenu(e) irréal(le)). »

(2) La monarchie française, objet de la critique de Fénelon, fut fondée, avec la coopération du clergé du haut Moyen Âge, par Chlodwig (=

Clovis ; 481/511), fondateur de la dynastie mérovingienne. À cette époque, elle était « réelle » (et donc « raisonnable », rationnellement justifiée) (« modèle »). – Au XVIIIe siècle, elle commençait à devenir « irréaliste » et ne plus être « rationnelle » (bien que « positive » (voir ci-dessus)).

CF228

En 1789, elles furent remplacées par la république qui, à l'époque, paraissait « réelle » et raisonnable (justifiable) (contre-modèle).

Note -- Romantisme allemand.

Cf. 29v. — La rationalité moderne est invariablement interprétée comme profane, athéologique. Pourtant, on peut aussi l'envisager autrement. — P.-L. Landsberg, *Die Welt des Mittelalters und Wir*, Bonn, 1925, p. 118.

Il y a du vrai dans le texte suivant de *Karl Wilhelm Friedrich von Schlegel* (1772/1829 ; connu pour sa *Philosophie de la vie* ; -- il est le frère d'August Wilhelm von Schlegel (1767/1845), lui aussi d'orientation romantique) :

En supposant que ces révolutions — notez : la Réforme protestante ; les révolutions politiques — ne soient pas simplement des destructions provoquées par la « nature », mais que la Providence — peut-être jamais aussi clairement aux yeux de l'homme — ait agi sur les situations terrestres, alors on peut encore espérer qu'elles ne sont que des préparatifs pour un rétablissement de l'ordre sur un plan supérieur.

Explication. -

(1) Cette vision est postmoderne : elle envisage – quoique encore avec hésitation – une ère qui déplore les réalisations des révolutions modernes comme accomplies et « positives » (au sens hégélien de « établies » et donc déjà vénérables), comme des facteurs de rupture, mais les situe à un niveau supérieur.

(2) Nous sommes immédiatement confrontés à un cas de « catharsis » : von Schlegel, devenu un catholique fervent, assume

(1) les révolutions, cependant

(2) les critique comme étant des données perturbatrices et

(3) le place à un niveau supérieur.

Autrement dit : ces révolutions, bien que « raisonnablement justifiables » du point de vue des abus qu'elles éliminent ou cherchent à éliminer, sont elles-mêmes la cause de nouveaux abus — comme l'histoire

récente nous l'enseigne clairement — qui exigent un niveau supérieur pour les corriger.

Il nous semble que c'est l'application d'un vieil adage (devise) théologique :

Gratia (i) supponit, (ii) sanat et (iii) elevat naturam (grace, c'est-à-dire l'intervention surnaturelle de Dieu) (i) présuppose, (ii) rend sain et (iii) élève la nature à un niveau supérieur).

C'est avec ces réserves que nous abordons le terrain qui permet de comprendre le New Age. Ce dernier rassemble des personnes qui, tout en reconnaissant la raison révolutionnaire et ses acquis, ne s'y opposent pas. Le New Age cherche une issue sur un plan supérieur.

CF229

25. La révolution scientifique (229/231)

Nous l'avons établi à maintes reprises :

(i) le scepticisme (cf. 188 ; -- 9, 24 ; -- 193, 204, etc.), c'est-à-dire qu'on commence méthodiquement, en n'adhérant qu'à ce qui est immédiatement donné ;

(ii) La scientifique, c'est-à-dire la méthode pour convaincre les sceptiques de réalités qui ne sont pas immédiatement données. Cf. 197 et suiv. (l'expérimentalisme) nous en a donné une idée. Vérification empirique et hypothétique : en résumé, la méthode.

On établit un fait (empirique) ; on formule une hypothèse pour le comprendre (explicative) ; on vérifie la vérifiabilité de l'hypothèse à l'aide de nouvelles observations (test). – C'est en suivant ce modèle que Descartes et Locke ont tenté d'élaborer une philosophie.

La scientifique comme révolution scientifique.

H.Fr. Judson, *Sur les barricades*, dans : *The Sciences* (New York), 1985 : juillet/août, 54/59. -- L'auteur, suivant IB Cohen, *Revolution in Science*, Harvard Press, développe les idées suivantes qui spécifient une révolution.

a. Le terme « révolution ». – Il provient de l'astronomie. – Métaphoriquement (appliqué à des données non astronomiques), « révolution » signifie : un bouleversement, un changement dans quelque chose, dans les

mentalités ou dans la société. Nous en avons vu des exemples : cf. 135 (économie), 225 (politique).

b . Révolution scientifique . -- Non seulement dans *Revolution in Science*, mais aussi, par exemple, dans son ouvrage *The Newtonian Revolution* (1980) — Cohen est un expert de Newton — *Cohen analyse* le concept de « révolution scientifique ».

b.1 . *H. Butterfield, Les Origines de la science moderne* (1949), a analysé pour lui la révolution scientifique.

i. Prémisses : l'essor du christianisme dans l'Antiquité, – les mutations au sein du christianisme du Moyen Âge, – l'humanisme (cf. 72 : Machiavel comme humaniste) et la Renaissance, – ils ont fondé une culture.

ii. La révolution scientifique commence avec Copernic (1473-1543) – l'héliocentrisme –, Tycho Brahe (1546-1601 ; maître de Kepler) et John Kepler (1571-1630) – les lois de Kepler concernant l'orbite des planètes. G. Galilée (1564-1642) – la mécanique, l'héliocentrisme –.

Newton et d'autres développeront plus tard ce type de scientisme. Butterfield affirme : « La révolution scientifique moderne éclipse tout ce qui l'a précédée et la réduit à de simples épisodes passagers. »

CF230

Caractéristiques.

Qu'est-ce qui a donc changé de façon si radicale ? Les activités mentales mêmes de l'humanité moderne en coévolution. Cela concerne aussi bien la scientifique (les sciences naturelles mathématiques) que la politique et l'éthique (désormais appelées sciences humaines). Et aussi la philosophie. L'univers, la société et les êtres humains nous apparaissent aujourd'hui bien différents.

Butterfield appelle cela « la révolution scientifique ». Nous en avons vu la preuve ci-dessus.

b.2. H.Pr. Judson évoque ensuite IB Cohen.

Cohen distingue quatre moments. -- **Note** -- Ici, nous entendons « moment » au sens hégélien-dialectique : **i.** un élément, **ii.** qui entraîne un changement.

(UN) Phases privées

i . Une nouvelle idée devient, à proprement parler, « révolutionnaire » lorsqu'elle a une origine intellectuelle : un individu — pensez à Copernic, qui croyait que la Terre tournait autour du Soleil — ou un groupe, confronté à un problème (donné/demandé), conçoit une hypothèse, sous la forme d'une nouvelle formulation théorique, d'un nouveau système par exemple, comme solution.

ii . « La révolution de l'engagement ». – La nouvelle idée est perçue comme nouvelle et est notée avec beaucoup d'attention ; les gens s'y engagent.

(B) Phases publiques.

i. « La révolution sur le papier ». – Par le biais du « papier », la nouvelle idée se diffuse auprès des amis, des collègues, des collaborateurs, – en fait, auprès du monde scientifique tout entier.

ii. D'autres scientifiques, voire l'ensemble de la communauté scientifique, réagissent à la publication, du moins à terme. Seul ce quatrième moment scelle véritablement la révolution.

Comparaison. -- Considérez *Thomas Kuhn, Deconstructeur van getenschappelijke revoluties*, Meppel, 1976-2 (La structure des révolutions scientifiques, Chicago, 1962).

Un nouveau « paradigme » (un exemple classique de travail scientifique) instaure une « révolution » dans une science spécialisée ou une autre.

Cf. *Alan Chalmers, What Is Science Called? (Sur la nature et le statut de la science et de ses méthodes)*, Meppel Amsterdam, 1981, p. 114-127 (*Théories comme structures ; les paradigmes de Kuhn*). – Selon Judson, Cohen conçoit une théorie également applicable aux révolutions qui prennent du temps.

Modèle appliqué. -- La révolution copernicienne (la Terre tourne autour du Soleil) est restée, pendant de nombreuses années, un problème inaperçu.

CF231

(1) IMre Lakatos (1922/1974), épistémologue, qui, suivant Karl Popper, s'est à nouveau posé la question : « Sur quelles prémisses comprend-on la croissance scientifique ? »

Cf 67, en 1973, a même affirmé qu'il n'y avait jamais eu de « révolution copernicienne » ; raison : il n'a découvert aucune crise parmi les intellectuels, qui fonctionnaient avec le paradigme précédent (géocentrisme ptolémaïque), et il n'a vu nulle part un retournement soudain à l'héliocentrisme.

(2) Mais Cohen s'y oppose : le système, pleinement développé par Copernic en 1543, n'a pas eu d'impact profond immédiat sur les astronomes ; -- jusqu'après 1609, lorsque Kepler en a publié une refonte.

Cette mise à jour de Kepler fut radicale : à partir de ce moment, nous pouvons observer une révolution dans la cosmologie (théorie de l'univers) qui atteint son apogée dans la vision cosmique d' *I. Newton* (1642/1727), avec ses * *Philosophiæ naturalis principia mathematica** (1687).

Note : 1543, 1609, 1687. Échelonnées sur plusieurs années. De plus : la réaffirmation par Newton de la révolution copernicienne était si récente — Cohen est un expert de Newton — que, dans un sens bien compris, les idées de Newton constituaient moins une révolution copernicienne retardée qu'une révolution « qui n'était plus copernicienne ».

Note : Induction (cf. 3, 16, 30, 55, 71, 72, 87, 145, 199) : Cohen reconnaît ce même type de retard dans une douzaine d'autres révolutions scientifiques majeures (sans parler des révolutions mineures). – Soulignant que les révolutions scientifiques présentent une structure différente des révolutions politiques.

Bonus. -- *HF Cohen* (attention : à ne pas confondre avec *IBCohen* mentionné précédemment), *Quantifying Music (The Science of Music at the First Stage of the Scientific Revolution (1560/1650))*, Dordrecht, 1964.

Cet ouvrage est une musicologie (les théories concernant la consonance, concernant la division de l'octave) telles que rétablies par Kepler, Stevin, Benedetti, Vincenzo et Galilée, Mersenne, Beeckman, Descartes et Huyghens sont discutées.

Durant ces soixante-dix années, la théorie musicale a connu une révolution.

(i) depuis les Paléophythagoriciens (-530/-300), c'était une sorte d'arithmétique appliquée ;

(ii) elle devient une théorie physique, voire psychophysique. -- Encore une fois : la raison moderne révolutionne tous les domaines de la vie.

CF232

26. Raison cynique (232/239)

Les pages 110 et 123 nous ont déjà présenté une source de cynisme : la protosophie. Nous y sommes revenus dans les pages 210 et suivantes (le libertinage). – Nous allons maintenant aborder un second aspect (et une seconde source) aussi brièvement que possible.

26.1. Le kunisme antique (cynisme) (232/234)

Commençons par ce que Susan Sontag , dans son article « Primitivism » paru dans *Enc. Brit.* , Chicago, 1967, vol. 18, p. 531, écrit à propos des penseurs canins ou kuniques. – Cf. p. 26. – On retrouve également un primitivisme tourné vers l'avenir (« culturel ») dans le kunisme (Antisthène, Diogène).

L'idéal philosophique de l'aut.arkeia, l'autosuffisance, la compréhension artistique, comprend : (i) la nature - cf. 120 - comme règle de conduite ;

(ii) la contre-culture : le rejet du luxe, de la propreté physique et du toilettage, - en particulier le rejet des règles de bienséance et de sensibilité (« tact »), le rejet de toutes les règles de la morale dominante (y compris les tabous sexuels).

Rue de la bibliothèque : Ah Popkin/*Avr. Stroll, Philosophy Made Simple* , New York, 1965, 25/27 (Cynisme);

-- Maria Daraki, *La sagesse des Cyniques* , dans : Cl. Mossé, prés., *La Grèce ancienne* , Seuil, Paris, 1986, 92/112 ;

-- E. Shmueli, *Hippies modernes et cyniques anciens (Une comparaison du développement philosophique et politique et de ses leçons)* , dans : *Cahiers d'histoire nationale* , 12 (1970) : 490/514).

-- Les Anciens ou Paléo-uniens sont un type de microsocratiques (socratiques mineurs).

(1) Antisthène d'Athènes

(-455/-360), élève à la fois du protosophe Gorgias de Léontinoi (-480/-375 ; cf. 115 : idées principales) et de Socrate d'Athènes (-469/-399), connu

pour son exclamation, dans l'agora, la place du marché : « Que faire de toute cette abondance ? ».

Une déclaration empreinte de primitivisme « socratique ». – Antisthène était :

(i) déçu (« frustré ») par les attentes de sa culture.

(ii) Il répond à cela par

a. le rejet de toute culture « raffinée » établie (pessimisme culturel) et

b. introspection (autarcie ; autarcie, autosuffisance).

1. Il s'attribua le titre de « vrai chien », où le terme « chien » (kuon) ne faisait pas référence au chien domestique, mais au chien sauvage, dans son état « naturel ».

2. Il se proclamait également « prince » ou même « dieu », prônant la vie des divinités comme un idéal.

3. Les deux titres ont été conçus et vécus comme un seul dans le kunisme.

CF233

(2) Diogène de Sinope (-400/-325)

Il est le plus tristement célèbre des « chiens divins ». L'anecdote est bien connue : Alexandre le Grand, conquérant et diffuseur de la culture grecque, rend visite à Diogène ; lorsqu'on lui demande ce qu'il pourrait faire pour sortir Diogène de son ignorance culturelle, ce dernier répond : « Oui, vous pouvez faire quelque chose : déplacez-vous pour que je puisse voir la lumière du soleil. »

D'autres faits qui caractérisent véritablement le kunisme.

Un jour, Diogène remarque une femme profondément inclinée devant les dieux, dévoilant le bas de son corps. Diogène s'approche d'elle : « N'as-tu pas peur, femme, que le dieu se trouve derrière toi (car tout est, après tout, plein de sa présence) et que tu lui offres un spectacle bien indécent ? »

b. Diogène, en tant que « chien sauvage divin », se masturbait en public sur l'agora, affirmant que le dieu Pan (*note* : fils d'Hermès et de la nymphe Druopé ; dieu des bergers et bergères incultes ; représenté avec des pattes et un pelage de bouc) était l'inventeur de la masturbation.

Pan, le seigneur des montagnes, qui enseignait la masturbation aux rudes bergers et bergères (d'après M. Daraki, AC, 97). – Cela semble

indiquer une origine mythique du kunisme. – « Public » – et non privé – étaient, aux yeux de Diogène, les satisfactions de la faim, de la soif et du sexe : il mangeait en public sur l'agora (ce que les Grecs de son époque considéraient comme « canin » (impudique, indécent)) ;

Certains voyants affirment que quiconque n'est pas baptisé et aperçoit les esprits de la nature les voit s'adonner à leurs ébats amoureux, une pratique assez primitive. L'écrivain Frédéric d'Éden aurait lui aussi vu de tels êtres. On retrouve des aspects de cette sexualité dans notre culture vidéo, les sex-shops et certains festivals PMOP : une sensation de papillons dans le ventre pouvant mener à une forme d'orgasme. Il existe un genre musical spécialisé dans ce domaine. L'aspect sexuel y est comparable à celui des esprits de la nature et se révèle très primitif. Seules comptent la jouissance, la satisfaction et le désir.

Diogène se masturbait toujours en public, disant : « Si seulement le ciel suffisait à stimuler mon ventre pour que je n'aie plus faim ! » Il était, bien sûr, aussi nudiste. Porter des vêtements était trop « cultivé ».

c. La nécrophagie, c'est-à-dire la consommation de cadavres (cf. 114), constituait un autre enseignement. Les morts ne sont que (cf. 209 : réductionnisme ; – 212, 217) « nourriture », et plus précisément, nourriture à cuisiner. – L'honneur d'offrir une sépulture digne est rejeté : que les cadavres soient jetés aux animaux ! Diogène demanda qu'après sa mort, son corps ne soit pas enterré « afin que les chiens puissent en avoir leur part ». Remarque : une forme d'animalisme (cf. 121) se manifeste progressivement.

(3) *Caisses de Thèbes* (-365/-285)

Il fut l'élève de Diogène. Il composa des poèmes dans le style et le contenu des Kunics, et était un homme aimé. – Avec Hipparchia, une Kunic, il avait régulièrement des relations sexuelles en public.

CF234

Maria Daraki, ac, résume : un retour à la vie sauvage, – le plaisir de provoquer des ennuis, des habitudes alimentaires alternatives (nourriture crue), – le rejet de la vie conjugale ordonnée (prostitution, homosexualité, inceste, masturbation et copulation publiques), le nudisme et le rejet de la bienséance, – le rejet des rites funéraires, – avec l'animal sauvage comme épitomé.

Note – Sans équation (qui contiendrait certainement une erreur), une similitude peut néanmoins être établie avec les « Maîtres critiques » du Petit Livre rouge pour les étudiants (cf. 210). – La « Révolution sexuelle » (encore une « révolution » ; cf. 229 ; - 220) a également un prototype grec antique chez les premiers artistes.

Du kunisme au cynisme.

Popkin/Stroll, dans leur ouvrage *Cynicism*, affirment que les Kuniekers cultivaient une éthique et une sincérité authentiques, bien qu'ils aient démasqué la culture superficielle de leur époque.

Plus tard, cependant, le détachement (« autarkeia ») ou la satisfaction de soi, ainsi que la doctrine de l'indifférence, auraient conduit, surtout parmi les épigones (adeptes déchus), à un cynisme ouvert (au sens moderne).

Appl. mod. La Kunieker (femme) tire argent et nourriture de ses « amis ». Au moment de rembourser sa dette, elle appliqua la doctrine de l'indifférence et, de manière malhonnête et impitoyable, ne rendit rien. C'était en réalité la norme : pour les Kuniekers, le Kuklops (Cyclope), géant sauvage qui ne travaillait pas mais vivait des ressources de la terre sans effort, était l'idéal. Cf. M. Daraki, ac. 96. Encore un exemple mythique.

Asocial, voire antisocial : l'introspection sans effort. Popkin et Stroll insistent sur l'ascétisme. La mortification des désirs naturels – ce qui est aujourd'hui considéré comme contraire à la nature – était un motif kunique. Socrate l'avait déjà inculqué.

Conséquences. -- L'influence des Kuniekers fut considérable.

a. Le stoïcisme. — Zénon de Kition (-336/-264) commença comme kunieker. Une grande partie du kunisme est ancrée dans le stoïcisme, notamment en ce qui concerne le détachement du monde et de la vie.

b. Les chrétiens détachés du monde se reflétaient souvent dans les Kuniciens et les Stoïciens ; d'où ce détachement du monde que dénonce le père Nietzsche et qui n'est pas un effet platonicien.

c. Les primitivistes (hippies) puisent régulièrement leur inspiration dans le kunisme.

CF235

26.2. Le cynisme moderne (235/)

Rue de la bibliothèque : P. Diel, *Psychologie curative et médecine* , Neuchâtel (CH), 1968 (le titre récent est : *Psychologie, psychanalyse et médecine* , Paris, 1967) ;

-- Peter Sloterdijk, *Kritik der zynischen Vernunft* , Francfort-sur-le-Main, 1983 ;

-- J.-M. Le Sidaner, intr., *Les Cyniques (Anthologie)*, La Différence , 1989 (41 auteurs cités) ;

-- J.-P. Kahn, *Esquisse d'une philosophie du mensonge* , Flammarion, Paris, 1989 ;

-

- Christian Laborde, *L'os de Dionysos* , Éd. Régine Deforges, 1989 (l'histoire d'un professeur qui a sur sa conscience le blasphème, la luxure, la provocation, le paganisme, une perturbation d'une école chrétienne interdite par la loi ; il s'inspire de Serge Gainsbourg et de Sade (oc, 156)).

Dandysme . -- Ernst Junger, *Strahlungen* , Tübingen, 1949, 345 : « Paris 10.08.1944.-- (...) J'aime les raisins glacés -- Parce qu'ils n'ont pas de goût.

-- J'aime les camélias. - Parce qu'elles n'ont pas d'odeur. -- Et j'aime les hommes riches -- Parce qu'ils n'ont pas d'odeur ».

Ces vers m'ont conduit à l'idée – dans mon travail sur le nihilisme (cf. 219) – de discuter du dandysme comme l'une de ses étapes préliminaires.

Le terme anglais « dandy » désigne un homme caractérisé par une élégance austère, une politesse effrontée et une ironie glaciale.

George Bryan Brummel (1776/1840), figure de proue de la mode de son époque, est considéré comme l'un des exemples les plus purs du dandysme.

Bibl, st: O. Mann, *Der Dandy (Ein Kulturproblem der Noderne)*, Heidelberg, 1962. -- L'auteur affirme, sur la base d'analyses, que Byron, Bulwer, Disraeli (Angleterre), -- Stendhal, Baudelaire, Flaubert (France) étaient également caractérisés par le dandysme.

Le cynisme est une caractéristique, et même la principale caractéristique (oc,45), bien que ce cynisme dandy puisse se cacher.

Note -- Un « cas » de dandysme particulièrement frappant nous est raconté par J.-P. Goujon, *Pierre Louys, Une vie secrète* (1870/1925), Seghers/Pauvert.

On a tenté de résumer la vie de Dandy en trois mots : « papiers blancs, vieux livres et dames brunes », choses auxquelles il a tragiquement succombé. Élégance raffinée, femmes à profusion, dettes à profusion !

Kierkegaard sur le cynisme. -- S. Kierkegaard (1813/1855 ; « père » de l'existentialisme) a caractérisé le cynisme comme suit.

CF236

« La distinction entre le bien et le mal est minée par une connaissance théorique frivole et « noble » de tout ce qui est mal, – par une ruse autosatisfaite qui suppose que, dans le monde, le bien n'est pas estimé et reste non récompensé, à tel point qu'en peu de temps, cela équivaut à de la stupidité », (dans sa *Kritik der Gegenwart* (1846), Bâle, 1946, 21).

M. Hunyadi à propos de M. Foucault . – Nous sommes confrontés à ce que dit Kierkegaard lorsque nous comparons la vie de M. Foucault (1926-1984), connu à la fois comme structuraliste et comme post-structuraliste, avec sa théorie. – Dans : M. Hunyadi, « Philosophie : Michel Foucault perd sa virginité », *Journal de Genève* (20.01.1990), on peut lire ce qui suit.

1. Ambivalence. -- Lorsqu'on lit les œuvres savantes de Foucault et qu'on les confronte à sa vie, on est inévitablement frappé par « ce sceau de l'ambivalence ».

D'une part, Foucault, tant dans la pratique de son action militante que dans ses travaux universitaires, n'a cessé de démasquer « le pouvoir » (les puissants) comme étant enclin à l'abus de pouvoir.

En revanche, Foucault lui-même ne manquait jamais une occasion de se prêter au « jeu du pouvoir », sujet sur lequel l'existentialiste J.-P. Sartre (cf. 176) diverge fondamentalement de lui. Il convient de le souligner clairement, à son honneur.

2. D'après D. Eribon, **Michel Foucault**, *Flammarion*, une biographie complète de Foucault — qui, pour une fois, ne dégénère pas en éloge —, Hunyadi cite le fait suivant.

a. Lorsqu'il écrivait *Les mots et les choses* (l'une de ses œuvres les plus célèbres), Foucault ne se préparait à rien d'autre qu'à la « révolution ». Il ne pensait pas un seul instant à la lutte sur les barricades. Non : il était alors en pleine discussion – dans les bureaux d'un ministre de l'Éducation gaulliste (à noter : d'extrême droite) – au sujet des prestigieux projets de réforme du gaullisme concernant l'enseignement secondaire et supérieur en France.

b. L'Université de Vincennes a été fondée dans le sillage de « la grande peur » (note : même le très combatif de Gaulle a paniqué à un moment donné en voyant la révolte étudiante de mai 68) et était donc un bastion de l'ultra-gauchisme militant.

Automne 68 : Foucault se voit confier le département de philosophie de Vincennes ; il s'y révèle comme un professeur militant.

CF237

c. C'est précisément à ce moment-là qu'il prépare sa candidature au Collège de France (qui représente quasiment le sommet de la pensée française). Avec tout ce que cela implique en termes de démarches et d'accords secrets.

Finalement, Foucault est élu – en même temps que R. Aron. « Ils ont été élus le même jour, lors de la même assemblée de professeurs ! Sachant qu'Aron n'était certainement pas de gauche... »

Foucault sera le célèbre professeur du Collège de France de 1970 à 1984, toujours en militant au service de toute forme de « bonne cause (de gauche) ».

Note – Il convient de le préciser –, il ne s'agit pas ici d'une contradiction entre doctrine et vie, comme c'est souvent le cas, mais d'une contradiction entre la doctrine et la vie militante, d'une part, et la « vie complice », d'autre part. Ce qui confère à la question un caractère cynique. Une application de la définition de Kierkegaard.

La « raison cynique » de Peter Sloterdijk.

Avec son *Kritik der zynischen vernunft*, nous sommes confrontés à un démasquage.

Bibl. st . : G. Groot, Peter Sloterdijk, *Cynicus* , dans : *Streven* 1985 : janvier, 322/336.

(A) L'éclairage.

Les Lumières atteignent leur apogée chez Kant (cf. 204 (Critique), 226 (La raison critique)). Voir aussi cf. 191 et suivants (La raison masculine).

Le titre de Sloterdijk rappelle d'ailleurs très clairement celui de Kant (*Kritik der reinen Vernunft* (1761/1787) ; *Kritik der praktischen Vernunft* (1786)).

La thèse défendue par Sloterdijk se résume à ceci.

(B) 1. Kant : « was ist Aufklärung ?

Kant appelle à une pensée et à un raisonnement indépendants (mûrs), « autonomes » et libres d'illusions (« illusionslos »). En latin : *sapere aude* (Ose penser par toi-même !). En résumé : la raison mûre sonde sans se laisser intimider.

(i) tout ce qui est en dehors d'elle-même et

(ii) tout en soi (cf. 195 et suiv. : les trois substances cartésiennes ; 204 (les mêmes trois substances, lockiennes)), -- 'gründlich' (complètement). -

(B) 2. La cour. -- En néerlandais hégélien, «verkering» signifie un retournement vers l'opposé.

Sloterdijk affirme maintenant que cette raison kantienne – au cours des deux cents années qui séparent *Was ist Aufklärung ?* et nous – a conduit à l'inverse de ce que les penseurs des Lumières avaient prévu, à savoir fonder une culture « critique » (cf. 188 : fondationnisme).

En quel sens ? La « perte d'illusions » a dégénéré en

(i) une reconnaissance sceptique des seuls faits bruts (cf. 9, 24, -- 193 (Descartes), 201 (Locke)),

CF238

(ii) sans tenir compte de tout ce qui dépasse ces « faits bruts ». Ger Groot dit :

« Tout le reste (*note* : autre que les faits bruts) est une obscurcissement romantique, qu'il faut démythologiser le plus rapidement possible, réduit (cf. 209, 233) à la « réalité vulgaire » qui se cache derrière.

« Sobriété », « démasquage » et « profanation » sont les mots d'ordre d'une raison qui souhaite pénétrer jusqu'au fondement même des choses et qui est

capable de les percevoir comme rien d'autre que du non-matériel, du sans illusion et (sur le plan moral) de la soif de pouvoir et de l'intérêt personnel.

En d'autres termes : la raison moderne est devenue si cynique au cours des deux derniers siècles que même lorsqu'une personne agit de manière véritablement sublime et désintéressée, seule l'apparence, une vertu illusoire, est perçue – de façon réductrice. Même un comportement désintéressé est interprété comme le masque derrière lequel se dissimulent des motivations et des pulsions viles et égoïstes.

« Les trois matérialistes « critiques » » (P. Ricoeur).

Ce qu'affirme Sloterdijk reçoit une confirmation inhabituelle dans P. Ricoeur, *Le conflit des interprétations (Essais d'herméneutique)*, Paris, 1969, 148/151 (Marx, Nietzsche, Freud).

Ricoeur explique ici comment — ce qu'il appelle « les trois matérialistes « critiques » — Marx, Nietzsche et Freud, chacun issu d'un type de matérialisme (cf. 206), procèdent néanmoins au même démasquage de notre culture.

Ricoeur accuse Marx d'« ékonomisme » (une vision purement économique des choses), Nietzsche de « biologisme » (une vision purement biologique des choses) et Freud de « pansésexualisme » (une vision unilatérale des données comme étant fondamentalement liées à la sexualité).

Tous trois sont des matérialistes convaincus, mais en même temps des herméneutiques, c'est-à-dire qu'ils avancent un type de théorie de l'interprétation, qu'ils appliquent de manière cohérente ou non.

a. Descartes a démasqué le corps comme une « machine » (cf. 193) et l'a dépouillé de son éclat, mais a toujours soutenu la conscience (de soi) de l'âme.

b. Marx, Nietzsche, Freud – eux aussi dénoncent la nature trompeuse de la conscience de soi. Ils sont tous trois des critiques de la conscience. La conscience de l'âme se trompe elle-même sur elle-même et sur les choses.

Elle n'est pas ce qu'elle prétend être : la « vérité objective ». C'est un masque dissimulant des facteurs sociaux (Marx), biologiques (Nietzsche) et libidinaux (Freud), qui la contrôlent et l'aveuglent en réalité.

Le sens ambivalent de la vie moderne.

(1) Dans une analyse approfondie des sciences spécialisées, dans la mesure où elles se développent uniquement de manière définitive (« positive ») – autrement dit, dans la mesure où elles se contentent de décrire des faits bruts et éventuellement de les « expliquer », sans tenir compte de valeurs supérieures –, G. Van Steendam, dans son introduction à **La science à la recherche de l'éthique**, paru dans **Notre Alma Mater** 39 (1985) : 2, 81-117, souligne que les sciences modernes ont un « double visage » : d'une part un aspect extrêmement constructif, d'autre part, un aspect très dangereux. Ce double visage a même pénétré le sens commun – y compris celui de l'homme ordinaire – et a, de surcroît, donné naissance à l'écopacifisme (cf. 97 : environnement) dans la quasi-totalité des pays industrialisés.

(2) Marshall Berman, *Tout ce qui est solide se volatilise (L'expérience de la modernité)*, Londres, 1985. -- La « modernité » est ici envisagée du point de vue du sentiment (de valeur).

Berman définit la « modernité » comme la combinaison ou l'alternance entre l'hubris face à ce que l'on est capable de gérer et la crainte d'une menace découlant de ce que cette hubris permet d'accomplir.

a. - L'homme moderne éprouve - pour parler avec Goethe, par exemple - un sentiment faustien de la vie : avec ses contemporains, dans la tradition des grandes figures fondatrices de la modernité, il voit des possibilités sans précédent - des projets, des innovations, - ajoutons : des révolutions ; tout cela est en son pouvoir.

b. - L'homme moderne perçoit aisément les changements constants qu'il provoque lui-même comme des menaces. L'incertitude n'existe plus. Les certitudes fondamentales – les idées acquises par l'éducation (et les éducateurs) – se muent aussitôt en incertitudes.

Moi, l'homme traditionnel peut se permettre de vivre sur des certitudes solides.

ii. L'homme moderne déraciné, cependant, peut-être la majorité de nos contemporains, observe que « tout ce qui est solide se dissout dans l'air » (= tout ce qui est ferme, solide, périclît dans l'air, disparaît).

Conclusion. -- La « modernité » était

1. Rationalisme (cf. 188), -- soit cartésien (axiomatique - principalement déductif, bien que non unilatéral) soit lockien (réductif, bien que non unilatéral non plus) cf. 192, 197 ;

2. Elle était aussi Sadienne (cf. 206). -

3. Révolutionnaire (cf. 224) dans de nombreux domaines et

4. Elle était aussi cynique.

CF240

27. Modernisme (240/252)

Que signifie le terme « modernisme » ? – Constat : il existe bel et bien un noyau commun, qui se retrouve dans la diversité des définitions (ou interprétations). – Tentons de décrire brièvement ce noyau.

Le modernisme catholique du tournant du siècle.

Entre 1896 et 1910, un modernisme émerge au sein de l'Église catholique. Ce qui était appelé « *aggiornamento* », adaptation (actualisation), suite au concile Vatican II (1962-1965), se nomma alors « modernisme ».

Des figures de proue telles que G. Tyrrell (1861/1909) en Angleterre et A. Loisy (1857/1940) en France souhaitaient moderniser le catholicisme traditionnel. Elles étaient convaincues que l'Église, elle aussi, devait évoluer avec le progrès (cf. 87, 224), lequel constitue la culture moderne.

Le modèle protestant libéral.

Le modernisme catholique du tournant du XXe siècle ne s'inspirait pas des protestants orthodoxes (attachés à la tradition), mais des libéraux :

Le père D. Schleiermacher (1768/1834), fondateur de l'herméneutique moderne, et G.W.F. Hegel (1770/1831), fondateur de la dialectique nouvelle ou moderne (cf. 224), étaient les chefs de file du protestantisme libéral.

Aug. Sabatier (1839/1901), le symboliste protestant (« Les dogmes traditionnels ne sont (que de simples) déclarations « symboliques », que nous devons maintenant actualiser d'un point de vue moderne »), était parallèle à Schleiermacher ou Hegel.

Chez les modernistes catholiques, ils servirent de modèle non seulement pour une forme de « protestantisation », mais même pour une protestantisation libérale de la foi catholique. Ce qui, dans sa forme la plus radicale, équivalait à un catholicisme libéral.

le catholicisme **traditionnel**

Surtout sous sa forme baroque, une telle chose devait naturellement être condamnée : le Saint-Office (successeur de la Sainte Inquisition) publia un décret « *Lamentabili sane exitu* » (« Avec des résultats vraiment déplorables ») (3 juillet 1907) ; le pape Pie X le confirma dans l'encyclique « *Pascendi Domini gregis* » (« Le berger du troupeau du Seigneur ») (8 septembre 1907), qui qualifiait le modernisme contemporain non pas d'hérésie parmi d'autres, mais de collection de toutes les hérésies.

Cela s'explique par le principe fondamental du modernisme du tournant du siècle, à savoir le développement : l'humanité, dans son ensemble, connaît une croissance tout au long de l'histoire culturelle vers une libération ultime (de toutes les erreurs).

CF241

Note : On constate que le catholicisme vatican, bien qu'il évolue aussi à sa manière (pensons aux encycliques sociales de Léon XIII (pape de 1878 à 1903), qui a initié le mouvement œcuménique, exhorté les catholiques français à accepter la « République » (= État religieusement libre) et fourni aux travailleurs catholiques une charte ecclésiastique dans *Rerum Novarum* (1891)), réagit plutôt – comme l'a dit Marshall Berman (CF 239) – avec anxiété en réalisant que « tout ce qui est solide se volatilise » (que toutes les certitudes dogmatiques, une fois sapées de manière critique moderne, disparaissent comme par magie).

27.1. Modernisme artistique (241/250)

A. Bolckmans, *Aperçu des mouvements philosophiques dans la littérature mondiale*, Gand, 1972, nous montre un autre type de modernisme.

« Le terme « modernisme » est devenu un terme majeur de l'histoire littéraire du XXe siècle. Il est frappant de constater à quel point, dans divers mouvements, chacun portant son propre nom, l'accent est mis sur le « moderne », le « nouveau ». L'intention est de souligner la nouveauté et l'originalité de l'œuvre présentée. » (Bolckmans)

Traditionalisme/modernisme.

Le monde littéraire d'Europe occidentale, selon Bolckmans, semble plus 1910, inque jamais animé par le conflit « Tradition/Modernité ». Ces deux termes sont des étiquettes génériques : les traditionalistes souhaitent

s'appuyer sur les acquis du passé, tout en les actualisant ; les modernistes, quant à eux, aspirent à des innovations plus radicales.

Parmi les mouvements traditionnels, Bolckmans cite le néoréalisme, le néo-naturalisme, le néo-symbolisme et le néo-classicisme.

A. De nombreux écrivains très importants s'inscrivent dans la tradition : Thomas Mann, John Steinbeck, Mikhaïl Choukhov, François Mauriac, Graham Greene, Niko Kazantzakis. Ce ne sont pas des modernistes.

B. Les Modernistes, cependant, engendrent des dégénérescences strictement nouvelles : futurisme, surréalisme, hermétisme, existentialisme, pour ne citer que leurs noms.

C. « Dans bien des cas, il est difficile de faire la distinction entre les deux » (oc, 95).

Remarque : -- Cette dernière phrase devrait nous inciter à la plus grande prudence.

Note -- Rue de la bibliothèque : Douwe Fokkema/ Elrud Ibsch, *Modernism in European Literature (Synthesis, movements and aspects)*, Amsterdam, 1984. On y discute des romanciers et essayistes de la période 1910/1940 (Joyce, V. Woolf, Proust, Gide, Svevo, Musil, Mann).

CF242

À noter que Bolckmans classe Mann comme «traditionnel» et Fokkema/Ibsch comme «moderniste».

-- Fr. Bulhof, éd. Nijhoff, Van Ostaïjen, « *De Stijl* » (*Le modernisme aux Pays-Bas et en Belgique au premier quart du XXe siècle*), La Haye, 1976.

Ce livre est lié à un colloque organisé à l'Université du Texas à Austin, sur le thème « *Le modernisme dans les Pays-Bas, 1915/1930* », en octobre 1973.

La confusion entre le langage et la pensée.

(1) Lieven De Cauter, **La postmodernité pour les enfants **, dans : **Streven** 1987, octobre, 77/79, dit : « Ainsi, quiconque veut savoir quoi penser de l'art de Borges, Eco et Calvino, qui sont explicitement postmodernes, ne peut pour le moment se tourner vers le père Lyotard (note : le théoricien du postmodernisme) ».

(2) P. Pelckmans, *Eco's circus of the incredible* in: *Streven* 1989, Oct., 46/57, dit : « Certaines des tendances qui ont été qualifiées de « postmodernes » ces dernières années font revivre avec empressement – avec beaucoup d'auto-ironie et d'ambiguïté – un héritage irrationnel qui, depuis les Lumières, semblait avoir été définitivement écarté.

Dans son ouvrage « *Le Pendule de Foucault* », Umberto Eco suggère que la prétendue supériorité de tels voyages risque de se muer en une façade creuse et imperceptible. (...) Le rejet du postmodernisme par Eco demeure, par son point de départ, d'une modernité intacte. – Que celui qui peut comprendre.

Note -- Peut-être — nous disons « peut-être » — Neil Postman, **Wij amuseren ons kapot**, Houten, 1986, et id., **Het verdwenende kind**, Weesp, 1984, peuvent nous fournir au moins une caractéristique pour reconnaître ce qu'est, artistiquement et même généralement, le « modernisme ».

S'inscrivant dans la lignée de M. McLuhan, **The Medium is the Message (An Inventory of Effects)**, *Middlesex*, *Penguin Books*, 1967 (un ouvrage sur la théorie de la communication), Postman affirme que la rationalité est l'élément essentiel de notre culture occidentale et que la « rationalité » utilise essentiellement le texte — la parole et l'écrit — comme un médium, un moyen de communication.

De plus, les médias, surtout depuis les années 1950, ont en quelque sorte détruit cette culture du mot et du texte pour la remplacer par une culture de l'image (pensons à l'omniprésence de la télévision dans l'éducation des enfants). Le « modernisme » pourrait, dans cette perspective, être un style artistique rationnel grâce à un culte rigoureux du mot, logiquement clair et exprimé par l'écrit. Certains visionnaires affirment que la télévision réserve un destin différent à la jeunesse.

CF243

Modèle d'application. -- Nouvel art.

Rue de la bibliothèque : J. Mathes. Hrsq., *Prosa des Jugendstils*, Stuttgart, Reclam, 1982. -

Ce que nous, Néerlandais, appelons « Nouvel Art », ailleurs s'appelle Art Nouveau, Arts and Crafts, Style Moderne, Jugendstil.

« Le style moderne, l'Art nouveau et le Jugendstil se présentent comme le premier art moderne. » (*B. Verschaffel, Postmodernité (Sur la mort de « l'art » et l'omniprésence de « la beauté »*), dans : *Streven* 1988 : déc., 242).

En Allemagne, et plus particulièrement aux alentours de Munich, le modernisme, du moins sous cette forme, était très « élitiste » et recherchait tout ce qui était « raffiné » (de soi-disant de meilleure qualité), comme les représentations atmosphériques, les représentations oniriques artificielles, la sensualité impuissante, les exotismes de toutes sortes et les stylisations purement décoratives.

Fondamentalement non dénué de suffisance, et notamment d'esthétisme, c'est-à-dire de réduction de l'art à une activité repliée sur elle-même, sans véritable message (comme on dirait aujourd'hui), l'Art nouveau allemand, selon l'ouvrage de Mathes, se situe entre 1893 et 1913. Ce mouvement est très contemporain du modernisme catholique (cf. p. 240 : 1896/1910), et constitue donc lui aussi un modernisme centenaire.

B. Verschaffel, ac, caractérise ainsi : « Le credo (*note* : l'« hypothèse » (platonicienne)) de l'avant-garde et la valeur fondamentale de l'« art moderne » se résument à la fin de l'« histoire » : la liberté. »

(je) Avant tout, « l'art » doit être libre en apparence :

Elle ne doit pas être soumise au patronage d'une autorité extérieure. On ne peut pas tenir l'avant-garde en laisse. Ce n'est que lorsque l'art est radicalement libre et autonome (cf. p. 183 et suiv.) qu'il peut concevoir et exemplifier une utopie, qu'il peut expérimenter la liberté totale à laquelle chacun est destiné, qu'il peut préfigurer la liberté et le bonheur de l'homme à venir. Etc.

(ii) De plus, « l'artiste » doit aussi être libre intérieurement :

Rien ne doit limiter son désir de créer, de s'exprimer ou d'explorer. Tout doit être possible et l'est : tous les matériaux, tous les procédés de fabrication, toutes les significations, toutes les fonctions, toutes les « affirmations ».

Les règles, les conventions et les habitudes peuvent et doivent être ignorées. De plus, le processus de « négation créatrice » (cf. 74 ; 119 : « fusis ») de l'existant est le moteur de la « créativité » et du « progrès » dans l'« art ».

L'œuvre d'art moderniste idéale est le geste qui ne peut être ni imité ni répété (accrocher un tissu blanc, par exemple). (...)" (Ac, 242/243).

CF244

Note -- Lorsque nous comparons les interprétations d'un Postman (texte logique et ordonné) avec celles d'un Verschaffel, nous constatons que l'ambiguïté de la modernité pourrait bien être l'une des causes de la confusion linguistique et conceptuelle concernant le modernisme : cf. 192 (modernité cartésienne) et cf. 197 (modernité lockienne) soutiennent un Postman ; cf. 206 (modernité sadienne) soutient l'interprétation de Verschaffel.

Passons maintenant à l'interprétation de Verschaffel : « Dans le jeu du "mépris" des règles et de l'expérimentation de la "liberté" totale, l'avant-garde a rapidement compris que, lorsque toutes les règles du jeu ont disparu, le jeu lui-même (*notez* : ici l'art) demeure la convention et la limite ultimes (*notez* : malgré toutes les libertés totales, il doit encore rester de l'"art"). – L'existence de "l'artiste" et l'institution de l'"art" (avec tout ce que cela implique) sont démasquées (cf. 237) comme... les vestiges de l'ancien art bourgeois ; (Ac, 243). »

On le voit bien : la raison cynique, qu'elle soit sadienne ou non, oriente moins vers Descartes ou Locke comme modèles de modernisation. – Verschaffel poursuit :

L'objectif ultime est alors d'ignorer le jeu (*notez* : ici, « l'art ») lui-même : il faut briser l'isolement entre « l'art » et « l'artiste ». « L'art » doit agir et se fondre dans la « vie ».

Tout est « art ». Chacun – c'est-à-dire l'humanité ou « le héros de l'histoire » – est un « artiste ». Lorsque l'institution même de l'« art » est ignorée, c'est la fin.

La « négation créatrice » ou « l'expérimentation » s'enraye et la machine se tait. L'avant-garde et l'« art moderne » sont révolus. L'« art » est mort, – quelque part dans les années soixante-dix. (...) On ne sait plus ce que l'« art » peut ou devrait signifier maintenant, ni pourquoi il serait important. (...) ». (Ac, 243).

Autrement dit : selon Verschaffel, c'est à ce moment que commence la postmodernité (et, éventuellement, le postmodernisme), qui ne considère plus le progrès comme le but ultime de l'histoire culturelle.

Futurisme, dadaïsme/surréalisme, hermétisme.

Le « nouvel » art révèle plus qu'une simple forme, --

a. Le futurisme. -

En 1909, en Italie, le poète Filippo Marinetti (1876/1944) initie ce mouvement artistique et de vie : « l'actualité » (et non la « tradition »), avec ses problématiques contemporaines, en est le point de départ. Nous l'expliquons plus en détail avec Verschaffel.

CF245

A. Maquette de Constantin Guys (Vlissingen 1805/ Paris 1892).

Charles Baudelaire (1821/1867), pionnier de la littérature « moderne » en France, connu pour ses *Fleurs du mal* (1857 (cf. 235 : dandy)), écrit, en 1863, à propos de C.G., peintre de la vie moderne.

Guys travaillait comme illustrateur pour des journaux et des magazines. Mais il ne se considérait pas comme un « artiste », mais comme un marginal. Guys voulait « tout voir », tout « expérimenter » : « la curiosité peut être considérée comme le point de départ de son génie », écrit Baudelaire à propos de Guys, qui manifestait une propension exacerbée à se laisser absorber par les choses visibles et tangibles.

En cela, il ressemble à l'enfant : « L'enfant voit tout comme nouveau ; il est toujours ivre. (...) C'est à cette curiosité profonde et joyeuse qu'il faut attribuer le regard fixe et extatique, presque animal, des enfants devant la nouveauté, quelle qu'elle soit. » (L'enfant voit tout sous l'angle de la nouveauté ; il est toujours ivre. (...) C'est à cette curiosité profonde et joyeuse qu'il faut attribuer le regard ébahi et extatique, presque animal, des enfants devant tout ce qui est nouveau, quelle qu'elle soit.) – Eh bien, c'est là que Baudelaire, avec Guys, perçoit l'esthétisme typiquement moderne.

(a) La Première Révolution industrielle (cf. 135/136). – « La locomotive – selon Verschaffel, ac., 246) – est, pour la bourgeoisie du XIXe siècle, l'image de sa propre force, – le symbole du progrès, le symbole de l'histoire. »

Rien ne peut rivaliser avec cette machine façonnée par la main de l'homme ; rien ne peut arrêter le progrès, l'histoire, le développement. Résister au train, c'est résister de façon absurde et vaine au progrès, à l'ère nouvelle, à l'avenir.

La gare est, soit dit en passant, l'une des premières et des plus importantes constructions civiques : c'est le temple de la bourgeoisie, où l'efficacité, le pragmatisme, la technologie, l'adaptabilité et la mobilité sont vénérés.

(b) C. Guys, en tant qu'« esthète » moderne. -- Guys était un dessinateur et aquarelliste, connu pour ses représentations du Second Empire (fondé par Napoléon III (02.12.1852/04.09.1870)), de ses coutumes et de ses guerres.

CF246

Guys perçoit lui aussi le train, la gare, etc., comme modernes, mais différemment : comme un enfant curieux qui, indifférent à la notion de progrès, est absorbé, par le simple spectacle offert par le train, la locomotive, la gare, etc. Non pas « impliqué » dans le processus actif de modernisation, comme l'industriel, l'homme d'affaires, le banquier ou le prolétaire, qui doivent en tirer leur subsistance. Non : comme un observateur détaché, qui en fait l'expérience de manière purement esthétique, comme un flâneur.

Il est encore dans le « stade esthétique » (comme dirait Søren Kierkegaard (1813/1855 ; le père de la pensée existentielle)).

Modèle d'application. « Les changements sociétaux et industriels (...) créent avant tout (...) un nouvel environnement : la métropole. La vie dans cette métropole engendre des effets secondaires et des connotations imprévus, non intentionnels et initialement imperceptibles. »

Dans cette nouvelle opacité qu'est la ville, des choses radicalement nouvelles se révèlent à voir, à sentir et à vivre. La disparition de l'obscurité, le scintillement des rues mouillées sous les réverbères, les vibrations du sol dues aux machines sont des sensations absolument nouvelles. (...) Les vastes surfaces commerciales, l'étalage généreux des marchandises, l'omniprésence des miroirs, des inscriptions et des enseignes en ville sont absolument nouvelles. (...) C'est ainsi que Verschaffel, a.c., 247v., caractérise les idées de Baudelaire.

B. Filippo Marinetti . -- Verschaffel décrit Marinetti comme un « dandy » (cf. 235), un « flâneur » et un « poète décadent », et plus tard comme « le pape du futurisme » (ac. 251).

Il s'agit, en termes platoniciens, de l'« hypothèse » (prémisse) futuriste : désengagée, voire « indifférente », mais tournée vers les plaisirs : « Nous sommes les nouveaux « Primitifs », avec une sensibilité complètement transformée (*note* : capacité à ressentir, à expérimenter) », dit Marinetti.

Le futurisme. -- Verschaffel le caractérise comme : « la "Bejahung" (*note* : absorption dans) frivole et optimiste de ce que Baudelaire — d'une manière très mitigée et pessimiste-conservatrice — reconnaît comme son destin ; à savoir, vivre dans la modernité, avec sa révolution industrielle, avec sa métropole. »

Le *Manifesto dei pittori futuriste* (1910) (cf. Mussolini) dit : nous voulons dépeindre et glorifier la vie quotidienne, qui est transformée de manière constante et désordonnée par la glorieuse science.

Sans l'idéologie, le message, la pensée (d'appréhender la vie moderne et son environnement en termes historico-culturels) et de les représenter dans des œuvres d'art : voici un second modernisme. (Cf. Musique de Wagner).

CF 247

b. Symbolisme.

A. Le symbolisme français . – Vers 1885, le mouvement symboliste a émergé en France.

a. Elle réagit contre le positivisme (c'est-à-dire l'empirisme (cf. 229 (Scientisme) ; 198 (Rationalisme empirique)), présent dans le naturalisme dans l'art, -- en particulier contre Parnasse (une tendance littéraire et artistique qui a introduit un style impersonnel et savant et a mis en avant « l'art pour l'art » comme principe, -- vers 1850+).

Au sens strict, on pourrait qualifier de « modernisme » le naturalisme, qui érige la science moderne en idéal artistique. Cependant, ce terme a une autre signification.

b. Elle tente, au moyen du texte – dans la mesure où il contient des mots à valeur musicale et des termes à signification symbolique – de représenter

ou de suggérer même les expériences les moins compréhensibles de la vie spirituelle moderne – y compris l'occultisme.

Verlaine (1844/1896) et Rimbaud (1854/1891) en sont les pionniers. Mallarmé devient la figure centrale. Avec les pièces de Maeterlinck, le symbolisme touche le grand public.

En peinture, il y a Gust. Moreau, Puvis de Chavannes, Odilon Redon.

B. *Symbolisme international* . — En Belgique (G. Rodenbach, E. Verhaeren), en Angleterre (O. Wilde), en Allemagne (St. George), au Danemark (G. Brandes), en Russie (C. Belmont), on rencontre finalement des symbolistes. — « modernisme » —

Dans l'art espagnol et latino-américain entre 1890 et 1920, ce terme est utilisé pour désigner les symbolistes, qui ont suivi le symbolisme français comme modèle.

Précurseur : le Cubain J. Marti. Personnage principal : le Nicaraguayen Ruben Dario (1867/ 1916).-- 'ermetismo' -

Entre 1920 et 1950, un mouvement artistique a émergé en Italie, introduisant le symbolisme français.

Le terme « hermétisme » (qui signifie « hermétiquement scellé ») en souligne un aspect. L'hermétisme italien, à l'instar de ses prédécesseurs, s'insurge contre la société de masse moderne et contre l'usage « usé » du langage.

L'objectif est de dévoiler de nouveaux domaines de la réalité inconnus du grand public. Pour ceux qui n'ont pas accès à ces réalités nouvelles et plus profondes, le langage du symbolisme apparaît comme « magique et énigmatique », voire « mystérieux et obscur ».

Conclusion : – Nouveaux usages du langage, nouveaux domaines de la réalité (vivante). Voici le modernisme des symbolistes.

CF248

Note – Ceci peut suffire comme esquisse du symbolisme.

Quelques fonctionnalités supplémentaires.

A. Toutes les formes d'art intéressaient les symbolistes. De plus : (Richard Wagner (1813/1883) a exercé une forte influence sur les symbolistes, -- avec son « drame musical » (Th. Mundt), qu'il concevait comme un « Gesamtkunstwerk », une œuvre d'art collective, composée d'art verbal, de musique, de danse et même d'art plastique.

B. A exercé une influence sur le symbolisme par Ch. Baudelaire, G. de Nerval et Edgar Poe.

Notons l'influence d'Emmanuel Swedenborg (1688/1772). Son système théosophique (cf. 9) peut se résumer ainsi : l'univers est, dans son essence la plus profonde, une structure immatérielle (« spirituelle ») ; Dieu, désigné par Swedenborg comme « l'Homme divin », est sagesse et amour infinis ; de ce Dieu émanent la nature et l'esprit (émanatisme ou philosophie de l'effusion). – Nous évoquons brièvement ces influences afin de clarifier l'essence « symbolique-hermétique » du symbolisme. Le mysticisme et l'occultisme sont compréhensibles dans la perspective de Swedenborg.

b. Le dadaïsme et le surréalisme.

Deux autres modernismes que nous examinerons brièvement.

A. Dadaïsme. -- 1916/1925. -- « Dada » en abrégé, - Le terme a été introduit par un groupe d'artistes - à Zurich et à New York, puis à Paris - pour désigner une forme de nihilisme (dévaluation des valeurs traditionnelles) : (très nihiliste)

a. ils prônaient la rébellion contre l'absurdité de notre culture ;

b. Ils s'opposent résolument à toutes les formes d'expression traditionnelles. - Principales figures : Hugo Bali, Tristan Tzara, Hans Arp, Marcel Duchamp, Man Ray.

Influence. - Dada a influencé le surréalisme : « Les figures marquantes du surréalisme - Aragon, Breton, Eluard, Péret - constituèrent le groupe français du dadaïsme jusqu'en 1922 ». (*M. Nadeau, Histoire du surréalisme* , I, Paris, 1945, 24) :-

Cependant, Dada a également influencé le lettrisme (1945+, avec Isidore Isou : « l'art » consiste en une configuration de sons liés par des lettres, sans beaucoup de sens logique), ainsi que le pop art et l'op art (dans le sillage de la contre-culture (Beatniks, Hippies, Nouvelle Gauche)).

B. Le surréalisme . – cf. 31 (M. Ernst) ; 221 (Surréalisme et femme). – Les idées principales sont exposées dans les trois Manifestes (1924, 1930, 1942) d'A. Breton (1896/1966). Il s'agit d'un mouvement révolutionnaire, – à tendance nihiliste (cf. 221), qui s'intéressait non seulement à l'art, mais aussi à la psychologie (psychologie freudienne des profondeurs), à la politique (parfois marxiste) et à la philosophie (Hegel).

Le Manifeste de 1924 constitue une attaque contre le rationalisme des Lumières et son approche strictement logique de la pensée et de la vie. Breton y invite les artistes à explorer de nouveaux domaines, de préférence « irrationnels », tels que l'inconscient et la vie subconsciente de l'âme (humour, rêves, coïncidences, automatismes, associations libres), afin de les représenter dans des œuvres d'art – en s'affranchissant de tout contrôle artistique, qu'il soit éthique ou traditionnel. – Pour les non-freudiens, le surréalisme est, bien sûr, assez sombre.

Dans le domaine des arts plastiques, Jérôme Bosch, William Blake et Odilon Redon furent des précurseurs. Outre Freud, Hegel et Marx, les surréalistes furent influencés par Guillaume Apollinaire et Giorgio de Chirico, ainsi que par le dadaïsme, le futurisme et le cubisme (cf. 31).

Le surréalisme. -- « Le concept de « surréalité » a subi des changements de signification dans l'histoire du surréalisme, mais toutes ces significations tournent autour d'un thème central : la réalisation de « l'homme intégral ».

1. L'humour y donne accès.
2. L'automatisme (*note* : laisser libre cours à la vie inconsciente et subconsciente de l'âme) fournit les matériaux.
3. L'art est une représentation.
4. La psychanalyse apporte le sens plus profond.
5. La révolution démontrera les possibilités réellement réalisables. (Y. Duplessis, *Le surréalisme* , Paris, 1950, 7).

Le caractère révolutionnaire est évident dans la marxisation : « La psychanalyse de Freud trouve (*note* : selon les surréalistes) son complément dans le marxisme, qui supprime les obstacles qui empêchent le libre développement de l'homme. (Ibid., 6).

L'ampleur. -- Il ne faut pas sous-estimer le surréalisme. -- « Le surréalisme est né à Paris, -- initialement, une dizaine d'hommes l'ont inventé. (...) Il a trouvé des adeptes et influencé des personnes en Angleterre, en Belgique, en Espagne, en Suisse, en Allemagne, en Tchécoslovaquie, chez

les Slaves du Sud, et même dans d'autres parties du monde : en Afrique, en Amérique (Mexique, Brésil, États-Unis) (...). »

Aucun mouvement artistique avant le surréalisme – pas même le romantisme – n'a trouvé une telle résonance internationale. (*M. Nadeau, Histoire du surréalisme* , I, Paris, 1945, 24).

CF250

Renaissance. – « Après une longue éclipse (1919-1968), durant laquelle le surréalisme dut céder le pas à l'existentialisme d'un Sartre, à « *l'école du regard* », au nouveau roman de *Robbe-Grillet* et Butor, au structuralisme de Barthes, Lacan et Foucault, il revint sur le devant de la scène. » (*R. Brechon, « Actualité du surréalisme »*, dans *Techniques Nouvelles* 17 (1977) : 6, 2, 24). – Ce qui ressort également de ce que nous avons vu, cf. p. 221.

Note -- En route vers l'holisme.

Si l'on compare le surréalisme, qui, avec Freud et les psychanalystes, explore la vie inconsciente et subconsciente de l'âme, et le symbolisme (cf. 248 : Swedenborg), qui en révèle la dimension mystique et occulte, avec le sécularisme (c'est-à-dire la limitation au visible et au tangible) du positivisme (naturalisme), et si l'on considère l'essor, ces dernières années, du Nouvel Âge (cf. 11), il apparaît clairement que le surréalisme et le symbolisme envisageaient la vie de l'âme de manière plus globale, plus riche et plus holistique que les laïcistes, qui ne perçoivent que son aspect visible et tangible. L'holisme signifie avoir le sens de ce que les Grecs anciens appelaient « holon », le tout, la totalité.

En d'autres termes : le surréalisme et le symbolisme ont ouvert la voie à l'holisme moderne.

c. Expressionnisme.

Cette fois, un mouvement moderniste allemand. — Commençons par l'expressionnisme littéraire.

« On peut considérer *Georg Büchner* (1813/1837 ; *Junges Deutschland*) et *Frank Wedekind* (1864/1918 ; *Jahrhundert-wende*) comme des précurseurs.

Les influences stylistiques provenaient du Suédois August Strindberg (1849/1912) et de l'Américain Walt Whitman (1819/1892).

Sur le plan thématique, ils s'inspiraient des Russes Léon Tolstoï (1828/1910) et surtout Fiodor Dostoïevski (1821/1881). — Des recueils de poésie tels que *Les Fleurs du mal* de Charles Baudelaire (1821/1867 ; cf. 245) et *Illuminations* d' Arthur Rimbaud (1854/1891 ; cf. 247) ont exercé une influence décisive sur la poésie lyrique expressionniste des débuts. (B. Baumann/B. Oberle, *Deutsche Literatur in Epochen* , Munich, 1985, p. 188).

Chiffres : E. Barlach, G. Senn, G. Heym, G. Kaiser, E. Lasker-Schüler, C. Sternheim, E. Toller, G. Trakl, Fr. Werfel. Le dadaïsme et le futurisme ont également été des influences (oc, 194f.).

CF251

27.2. L'« hypothèse » expressionniste (251/252)-

Les présuppositions nécessaires à la compréhension de l'expressionnisme en tant que mouvement culturel peuvent se résumer ainsi : « Dans les années de calme politique qui ont suivi le tournant du siècle, de jeunes intellectuels ont regardé derrière la façade d'une société dont la moralité était remise en question et dont la prospérité révélait souvent l'exploitation industrielle comme sa véritable source. »

Ils critiquaient le positivisme des sciences spécialisées (cf. 193 : Scientifique), tout comme ils critiquaient le progrès technique. Ils constataient avec méfiance l'influence croissante du militarisme et du patriotisme et leurs conséquences sociales.

Parallèlement à une prise de conscience sociale croissante, est apparu – face au danger politique imminent – un sentiment de menace qui, avec le temps, est devenu une réalité terrifiante lors de la Première Guerre mondiale (1914/1918).

Les expressionnistes voyaient dans la transformation de l'individu et, par conséquent, dans la transformation de la société la dernière chance de sauver l'humanité et la planète de la destruction : « Le monde ne peut devenir bon que lorsque l'homme devient bon » (K. Pinthus). (Oc, 188 et suiv.).

Le nom « expressionnisme » -

Le nom est apparu en réaction à l'impressionnisme (naturaliste), qui prônait une représentation photographiquement exacte (quasi-scientifique) de la réalité sensorielle — ce qui signifie que les expressionnistes plaçaient

le centre de gravité dans l'âme elle-même, dont le sens aigu et même culturellement pessimiste des valeurs cherchait à s'exprimer — à travers des œuvres d'art provocatrices (parfois dures ou déformées).

Cette sensibilité profonde se retrouve dans la simplification du dessin (non pas le dénouement des impressionnistes, mais « l'essentiel ») et dans les contrastes inhabituels des couleurs.

Vers 1910, l'expressionnisme émerge en littérature. -- Au cinéma, on le voit à l'œuvre dans le monde cinématographique allemand à partir des années 1920 (pensez au film *Le Cabinet*) . par *Dr Caligari* (1919) par *Robert Wiene*). -

En peinture, cependant, l'expressionnisme a été le premier à s'imposer.

(1) Les peintres de Die Brücke (Dresde ; 1905/1913) - influencés par Vincent Van Gogh, James Ensor, Edvard Munch - ; Der blaue Reiter (Munich ; 1911/1914) - influencé par le cubisme et le futurisme - ; Schiele, Kokoschka (Vienne).

CF252

(2) Après la Première Guerre mondiale (1914/1918) : des expressionnistes allemands (Grosz, Beckmann, Dix), flamands (Permeke, De Smet, Van den Berghe) sont venus des artistes mexicains (Rivera, Orozco, Siqueiros, Tamayo), brésiliens (Portinari, Segall), français (Rouault, Soutine) du même mouvement.

(3) Après la Seconde Guerre mondiale (1940/1945) : Cobra, les expressionnistes belgo-néerlandais ; Dubuffet en France ; Pollock, De Kooning aux États-Unis.

En sculpture, il y a Lehmbruck, Barlach ; --Zadkine, Moore; -- Coururier, Germaine Richier .

Conclusion – L'expressionnisme, d'origine allemande, est devenu un phénomène international d'une grande richesse. – Ce modernisme présente des caractéristiques que l'on retrouvera plus tard dans le mouvement éco-pacifiste (antimilitarisme ; critique de la technologisation de la vie dans la culture industrielle, par exemple).

Conclusion. — **Nouvel art** (cf. 242), — Futurisme (cf. 244), Symbolisme (avec hermétisme) (cf. 247), Dadaïsme (cf. 248), Surréalisme (cf. 248),

Expressionnisme (cf. 250), — voyez ce que l'avant-garde a accompli en matière de modernismes.

Au paragraphe 244 (interprétation de Verschaffel), nous avons vu que le postmoderniste dandysque et déambulant – avec mépris – détermine la « mort » de « l'art moderne » aux alentours des années soixante-dix. C'est possible. Mais :

(i) nous observons une très grande richesse et un élargissement de l'horizon (holisme, éco-pacifisme en devenir) et

(ii) La question de savoir si le nouvel art est désormais définitivement « mort » est une question que seul l'avenir pourra trancher. Non pas les pronostics de l'esthète flâneur du postmodernisme.

Nous notons également qu'avec Guys (cf. 245) et, dans sa lignée, Baudelaire, le postmodernisme s'enracine comme un esthétisme indifférent, détaché et passif. En ce sens, ce type de modernisme était en quelque sorte postmoderne, ce qui souligne sa richesse et son ouverture sur le monde.

« **Art moderne** ». — Père Will Wentworth-Shields, « *Art moderne* », dans : *Encyclopaedia Britannica*, Chicago, 1967, p. 15 630f.

Ce terme est utilisé pour décrire les évolutions de l'art occidental depuis la fin du XIXe siècle.

Alors, soyons attentifs :

(i) La philosophie moderne commence avec Descartes et Locke, au milieu du XVIIe siècle ;

(ii) L'art moderne ne commence qu'à la fin du XIXe siècle. -- Le terme « moderne » a donc une pluralité de significations.

CF253

28. Modernisme et postmodernisme en architecture (253/261)

En guise d'introduction ... – Jusqu'à présent, nous avons laissé de côté l'architecture. À juste titre. Car la construction est une forme de savoir-faire et d'art extrêmement contraignante.

(1) « **Style moderne** », -- 1890+ : en France, suivant les traces de l'École de Nancy (Gallé, Vallin), ce que l'on appelle le « style moderne » réagit contre

les imitations austères des styles antiques dans tous les domaines de l'art, mais surtout dans les arts appliqués (les arts décoratifs) et l'architecture.

(2) Union des artistes modernes . -- A. Barré-Despond, UAM (Union des Artistes Modernes), Les Ed. du Regard/ UIA, 1987, parle de ceci : vers 1929, un certain nombre d'artistes d'avant-garde, dont l'architecte Mallet-Stevens, le sculpteur Csaky, le décorateur d'intérieur R. Herbst, le joaillier R. Templier et le designer Cassandre, se sont unis dans l'Union.

L'objectif : promouvoir les nouveaux matériaux et les nouvelles formes, et privilégier l'aménagement intérieur plutôt que la décoration. Ils ont ainsi orienté la décoration d'intérieur, notamment en matière de mobilier, vers de nouvelles perspectives.

28.1. Le modernisme en architecture (253/255)

Il est, comme pour les modernismes précédents, impossible d'en donner un aperçu complet. Nous proposons néanmoins quelques exemples d'architecture moderne. Car, après tout, l'architecture, c'est-à-dire le système de règles de construction, est en pleine modernisation.

D'après Alb. Bush-Brown, dans son article **Modern Architecture** (**Encyclopaedia Britannica**, Chicago, 1967, vol. 15, p. 619-630), Frank Lloyd (1869-1959), le plus grand des architectes de Chicago, des États-Unis et d'Europe, s'inscrivant dans la lignée de Peter Behrens, Walter Gropius, Ludwig Mies van der Rohe et Le Corbusier, figures majeures du modernisme. Ils ont dominé la scène architecturale moderne jusqu'aux alentours de 1960.

Le Bauhaus . – Walter Gropius (succédant à Henry van de Velde en 1914) fut le fondateur du Bauhaus. En 1930, Mies van der Rohe lui succéda. – Son « hypothèse » : l'art visuel vise à créer un espace naturel complet et homogène, dans lequel tous les arts (cf. 248 : œuvre collective) – architecture, sculpture, arts décoratifs, peinture – ont leur place. Dans ce contexte, le bâtiment doit contribuer à résoudre les problèmes de société. – Le style des bâtiments du Bauhaus – caractérisé par l'utilisation abondante d'acier et de verre – a exercé une influence considérable.

CF254

Alfr. Roth, **Plaidoyer pour l'architecture moderne**, dans : **Journal de Genève** (14 mai 1987), dit à ce sujet.

Des boîtes rectangulaires, toutes vitrées, hermétiquement fermées et climatisées : voici les « cages de verre » du style international.

Elles ont été déployées aux quatre coins du monde, dans des pays froids comme dans des pays chauds, au sein de cultures très diverses. Il s'agit, en résumé, d'une adaptation commerciale de l'architecture internationale telle qu'elle a été conçue dans les années 1920 (et suivantes) pour répondre à des exigences universelles et à une distribution rationnelle des espaces.

L'origine ? On aboutit inévitablement aux gratte-ciel américains et – dans un certain sens – à Mies van der Rohe. (...).

(i) L'œuvre de van der Rohe est, sans aucun doute, celle de l'un des plus grands artistes de notre temps.

(ii) La tragédie du style international réside dans l'imitation de Mies van der Rohe par des techniciens sans talent ni sens des responsabilités, — des techniciens qui ne voyaient que des objectifs commerciaux.

Le P. Oswald, Pour continuer Le Corbusier : critiquer son utopie , dans : Journal de Genève (14.05.1987). -

Vers 1900, l'architecture moderne s'implante. Entre 1920 et 1930, le style international émerge. Édouard Jeanneret, dit Le Corbusier (1887-1965), architecte et urbaniste suisse, fut un grand novateur dans le domaine des espaces urbains et résidentiels.

Oswald raconte : « En 1924, Le Corbusier conçut son voyage vers l'Est (1910/1911) et nota : « Une conviction : il faut tout recommencer à zéro. Il faut se poser le problème. Le tourbillon de la vie. Il s'agit de bien plus que de simple esthétique (l'étude de la beauté). » »

Le Corbusier s'était déjà affranchi du passé. À présent, il commence également à s'affranchir du présent, de l'époque où il a vécu, enracinée dans les formes architecturales du passé. Aussitôt, il se réfugie dans un monde utopique, un monde nouveau.

CF255

Tout comme Thomas More (1478-1535), humaniste et homme d'État, dans son ouvrage **Utopie** (du grec ancien **ou** = non et **topos** = lieu), le pays de nulle part. – À partir de 1922, les projets de Le Corbusier doivent être interprétés comme des applications de théories, comme les présupposés d'une nouvelle pratique de la construction. « L'architecture consiste à

organiser. Vous êtes un organisateur, pas un dessinateur », dit-il. L'architecture doit être une œuvre d'art collective (cf. 248 ; 253), « une œuvre d'art totale » : elle doit englober tous les aspects de la vie, – de la naissance à la mort, – de l'individu à la communauté, – les phénomènes visibles et les choses invisibles.

« Pourquoi quelque chose de nouveau à tout prix ? »

A. Roth, ac, mentionne deux figures principales.

(1) « Henry van de Velde

Il fut un pionnier de l'architecture nouvelle. Pourtant, en 1928, il posa la question : « *Pourquoi du neuf à tout prix ?* » Tel était le titre d'un article dans lequel il démontrait que « le nouveau » – à travers toutes les époques et tous les styles – n'a jamais été autre chose que l'expression de « fonctions » nouvelles et diverses (à noter : des attentes concernant les rôles d'un bâtiment) et non le résultat de préférences subjectives et d'excentricités formelles.

(2) Mies van der Rohe

La déclaration de L. Mies van der Rohe, « En tant qu'architecte, je ne cherche pas à me rendre intéressant. Je me contente d'être un bon architecte », rejoint la thèse de van de Velde.

28.2. Le postmodernisme en architecture (255/261)

Là aussi, on ne recherche pas l'exhaustivité, mais plutôt des échantillons caractéristiques.

1.-- François Lyotard. -

Jean-François Lyotard (1924/1998) est l'une des figures qui ont réfléchi philosophiquement au modernisme. En témoignent ses ouvrages, tels que * *La condition postmoderne* * (**Rakport sur le savoir* *), Paris, 1979 (dans lequel il caractérise la science postmoderne) et **Le différend* *, Paris, 1983 (dans lequel il expose la haute éthique qui devrait caractériser un postmodernisme « respectable ») : non pas le « consensus » (qui est difficilement possible dans une société radicalement pluraliste et certainement en présence de conflits (cf. 36/53, où nous exposons inductivement les conflits multiculturels)), mais une « justice » pluraliste.

L'explication postmoderne aux enfants

En traduction néerlandaise : **Le postmodernisme expliqué à nos enfants* *, Kampen, Kok, 1987 (avec une postface de Dick Veerman sur le caractère

philosophique du postmodernisme de Lyotard et une défense de celui-ci contre Habermas, Honneth et Rorty, qui l'auraient soi-disant mal compris).

Voir aussi W. Welsch, *Unsere postmoderne Moderne Weinheim*, Acta Humaniora, 1988-2, 31/37 (Philosophie postmoderne : Jean-François Lyotard).

CF256

Les Immatériaux (1985). — Hilde Heynen, « Postmodernisme et architecture (une combinaison remarquable) », dans *Streven* 1989 (février), p. 429-440, évoque l' 1985, inexposition que Lyotard a dirigée au Centre Pompidou à Paris, où il souhaitait présenter et représenter clairement le postmodernisme. Il utilisait notamment des extraits vidéo, de la musique électronique, des parfums artificiels et des cours boursiers mondiaux mis à jour en continu.

1.1 . Le modèle du labyrinthe . -- L'architecture des Immatériaux était le réseau, c'est-à-dire une multitude lâche de points interconnectés, mais agencés de telle manière qu'elle possédait une structure labyrinthique : les visiteurs s'y perdaient, car son « unité » était désorganisée, opaque et avait cédé la place à une « multitude » lâche d'éléments d'exposition.

1.2 . Informationnalisme . – Cf. cf. 137/142 (La deuxième révolution industrielle). – Les matériaux mentionnés précédemment suggéraient notre nouvel environnement de vie, qui présente deux aspects :

un. L'agencement matériel (cf. 94 : matière/énergie/information) de nos bâtiments (maisons, bureaux, ateliers, salles de classe, -- en fait, tout le paysage culturel depuis la deuxième révolution industrielle) a, bien sûr, le design intérieur traditionnel (même sous la forme moderne (cf. 253)) ;

b. L'environnement informationnel, avec ses écrans de toutes sortes (télévision, ordinateur), ses équipements de (télé)communication (le téléphone, par exemple) et ses journaux et magazines, transforme l'aménagement intérieur en un point de convergence pour des flux incessants d'informations qui dominent de plus en plus nos vies. Cette approche informationnelle est nouvelle.

2. Idée principale : l'exposition de Lyotard visait à représenter la société pluraliste, avec sa multiplicité et, en effet, ses conflits, dans l'« architecture » de l'exposition.

Note -- Le labyrinthe. -- *Sip Stuurman, *De labyrintische staat (Over politiek, ideologie en moderniteit)**, Amsterdam, 1985, donne un exemple inductif (cf. 3) du phénomène du labyrinthe : notre État moderne (cf. 65) devient une sorte de labyrinthe « démoniaque », -- avec, par exemple, des bâtiments en béton sans fin, avec des bureaux (et des bureaucrates sans âme) et des dossiers empilés.

-- *Paul de Saint-Hilaire, Introduction A l'énigme des labyrinthes*, Bruxelles, 1975 (une œuvre d'art et d'histoire culturelle).

CF257

Écrivains labyrinthiques (ou à dédales).

Si la réalité, qu'elle soit objective (en soi) ou perçue (pour nous, subjective), est un labyrinthe désordonné, alors l'homme erre ou se perd à l'intérieur.

Imaginez ceci : un amateur de plein air, qui apprend tout juste à conduire, doit arriver à destination à une heure précise, dans une grande ville où de nombreux panneaux de signalisation ont disparu et où de nombreuses directions uniques l'entravent !

Note -- Science du désordre (chaologie).

Les phénomènes « turbulents » de la nature qui nous entoure et de notre culture sont analysés en chaologie. Nous en avons vu un petit modèle applicatif (cf. p. 67, analyse de l'économie de marché libre par Hayek), mais amélioré par la « main invisible », qui instaure l'ordre à partir du désordre (//A. Smith ; cf. p. 102) ; cet ordre, à son tour, devient « désordonné » par le biais de la seconde main invisible de Milton et Rose Friedman (cf. p. 102).

L'ultraïsme de Jorge Luis Borges (1899/1986).

En 1921 – au plus fort de la période moderniste – J.L. Borges a inauguré l'ultrisme à Buenos Aires : une avant-garde ibéro-américaine, influencée par les mouvements culturels pessimistes qui ont suivi la Première Guerre mondiale (1914/1918) – cf. 251 (Expressionnisme) – a rompu radicalement avec la Tradition (en termes de poésie).

Borges, « le maître de la fantaisie métaphysique », a été traduit : *L'aleph*, Paris, Gallimard, 1949 ; -- *Œuvre poétique*, Paris, Gallimard, 1965 (une anthologie qui présente ses thèmes (fictions (imaginations), jeux de miroirs, labyrinthes, rêves de tigres) et son « hypothèse » (une érudition enivrante, mais aussi un doute sur la réalité objective et une « raison » (!) qui est minée par tout ce qui est fantastique (ce qui amène *le père Rottensteiner, The Fantasy Book (An Illustrated History from Dracula to Tolkien)*, New York, Collier Books, 1978, 134, à dire que le « esse est percipi » de Berkeley (tout être se réduit à la sensation) s'applique à Borges)) ; -- *Le livre des préfaces*, Paris, Gallimard, 1975.

Le « Nouveau Roman » américain.

Différents types de littérature de labyrinthe. D. Coussy et al., *Les littératures de langue anglaise depuis 1945 (Grande Bretagne, Etats-Unis, Commonwealth)*, Nathan-Université, 1988, 167/179 (Le Nouveau Roman), affirme que les figures de ce mouvement s'inspirent du modernisme européen (Joyce, Surrealism (cf 241,248))

CF258

et par le roman (cf. 250). Vladimir Nabokov (1899/1977), une figure de proue, a dit un jour : « L'un des objectifs de mes romans est de prouver que "le roman en général" n'existe pas » (oc., 167).

Mentionnons brièvement John Barth (1930/...), influencé incidemment par Borges, avec son style d'écriture « métafictionnel » (ce qu'il écrit est de la fiction (des réflexions), mais il laisse le lecteur éprouver de l'empathie pour son invention : de la fiction à la métafiction).

Autre figure : Thomas Pynchon (1937/...), qui prône tout ce qui est purement langage et signe, de préférence sans aucune référence à une réalité objective. – Ils sont considérés comme des écrivains postmodernes typiques.

Umberto Eco (1932/2016). Ce sémiologue (théoricien du signe) de l'Université de Bologne – * *La structure absente* * (*Introduction à la recherche sémiotique*), Paris, 1972 – est surtout connu pour son * *Il Nome della Rosa* * (Milan, 1980), * *Le Nom de la rose* *, Amsterdam, 1985-10 (également U. Eco, *Postscript au Nom de la rose*, Amsterdam, 1984-3), -- filmé par J.-J. Annaud, -- traduit dans près de trente langues.

Au cœur de ce roman, roman labyrinthique, se trouve « un grand et céleste bain de sang » (oc., 53), dans une abbaye bénédictine entre la Ligurie et la Provence, en 1327 (au déclin du Moyen Âge). Seule issue à ce labyrinthe : signes, traces, pointant vers autre chose et qu'il faut surtout interpréter dans leur ambiguïté.

Il est également fait mention du **Pendule de Foucault**, où le New Age, avec son mysticisme et son occultisme (cf. p. 250), est quelque peu ridiculisé (cf. p. 242 : l'aspect moderne de l'éco postmoderniste). Voir aussi, par exemple, Cees Nooteboom, **Le Labyrinthe d'Eco**, dans : **Knack ** 19 (1989) : 15 (avril), p. 202-213.

Lorsque Nooteboom déclare qu'à la lecture de ce roman aux allures de ballade, il s'est « pris dans la fumée et s'est perdu dans le labyrinthe », Eco répond :

« Dans les rites d'initiation des Mystères d'Éleusis, la fumée était un élément très important : la brume – afin qu'ils ne sachent pas où ils se trouvaient. C'est pourquoi on utilise encore l'encens dans l'Église catholique. » (Ac, 208).

CF259

Cela dit, cela prouve beaucoup de choses sur la fiction et la métافiction d'Eco, mais peu sur l'histoire des religions, bien sûr. C'est peut-être Eco qui est le plus honnête lorsqu'il écrit : « On pourrait dire que chaque époque a son propre postmodernisme, tout comme chaque époque a son propre maniérisme (si bien que je me demande si le terme « postmodernisme » n'est pas le nom moderne du maniérisme...) (*Postface*, 82) ».

Note : Le terme « maniérisme » signifie généralement artificialité (plus précisément : dans l'art) ; en tant que concept d'histoire de l'art, il désigne — notamment dans les arts visuels et l'architecture — un style situé entre la Renaissance et le baroque (en Italie, selon certains, entre 1520 et 1590), à la fois raffiné, voire sophistiqué, et — au sens commun du terme — artificiel et « orné » (d'artifices et de gadgets).

Conclusion. -- En résumé :

a. L'« architecture » de Lyotard - les Immatériaux - est caractérisée par l'immatérialité (informationnelle plutôt que matérielle) et par un caractère labyrinthique ;

b . Les « Textes labyrinthiques » sont caractérisés par une « immatérialité » analogue, due au rôle important des signes, et par une structure labyrinthique analogue.

2. -- Charles Jencks.

Cet écrivain anglo-saxon a acquis une certaine notoriété grâce à son ouvrage **Modern Movements in Architecture**, Harmondsworth*, Pelican*, 1973.

Mais il nous intéresse ici en raison de son ouvrage **The Languages of Post-Modern Architecture**, Londres, Academy Ed., 1977, et de son ouvrage **Post-Modernism (The New Classicism in Art and Architecture) **, Londres, Academy Ed., 1987.

L'architecture postmoderne se caractérise à la fois par le fonctionnalisme moderne (*note* : un bâtiment joue un rôle (« fonction ») dans le monde moderne (cf. 253 et suiv. (Gropius) ; 254 (style international) ; en particulier 255 : « fonctions » (Van de Velde)) et par des vestiges de styles traditionnels prémodernes.

L'« hypothèse » de Jencks est également appelée néo-éclectisme : l'artiste-bâtitseur postmoderne vit dans un multiculturalisme qui rend possible une multitude de styles, voire, dans une même structure.

Périodisation. – Selon H. Heynen, *Postmodernism and Architecture* , p. 432 et suiv., Jencks distingue trois périodes.

1. -- 1960+. -- Sans utiliser le nom , **a** . le pop art, **b**. la contre-culture et **c** . l'ad hoc (populisme) étaient, en fait, postmodernes, -- en opposition au modernisme.

2.-- 1970+. -- une multitude de tendances diverses, -- toujours « postmoderne », par opposition au modernisme, -- éclectique par nature. -

3 -- 1979+ -- La multitude de tendances aboutit à l'unanimité, -- du moins dans une certaine mesure. Nom collectif : classicisme libre.

CF260

Modèle applicable. — Des architectes tels que Michael Graves, Leon Krier, Philip Johnson et James Stirling travaillent dans la lignée de Jencks. — J. Stirling a conçu la Staatsgalerie de Stuttgart. En quoi est-ce

postmoderne ? La multiplicité (« pluralisme ») et le choix (« éclectisme ») des styles. Ce que nous allons maintenant expliquer plus en détail.

a. Première multitude : la couche classique.

Selon H. Heynen, ac, cela ressort clairement des caractéristiques suivantes – qualifiées de « classiques » par Jencks, qui a défini tout, de l'Antiquité au modernisme.

Dans la galerie d'État, cela se manifeste clairement par :

- a. la division tripartite (fronton (base inclinée), partie principale, corniche (moulure supérieure d'un entablement),
- b. utilisation de matériaux (pierre naturelle véritable ou apparente)
- c. structure symétrique,
- d. les proportions des pièces,
- e. l'impression monumentale d'ensemble,
- f. Plan d'aménagement basé sur le modèle de l'Altes Museum de Berlin.

a. Première variante : le style libre.

L'architecture « classique » fait preuve, à sa manière, d'une certaine liberté, voire d'une certaine fantaisie – des « styles libres ». Cela se manifeste notamment dans

- a. la forme en U de la Staatsgalerie avec au milieu du U une rotonde vide (ne soyez pas surpris) (où l'on s'attendrait à quelque chose d'important d'un point de vue classique),
- b. les couleurs intenses (cf. 251 : Exp.) des balustrades surdimensionnées, des auvents, des portes, des façades vitrées (trottoirs),
- c. les détails amusants (par exemple, des pierres qui se sont détachées du mur),
- d. les références à d'autres architectes (Le Corbusier (cf. 254) : la façade de la bibliothèque ; Steven Izenour : le portique en retrait ; Piano et Rogers : les grands puits de ventilation).

b . Deuxième multiplicité. « Double codage ».

Jencks comprend par là le caractère ambigu d'un bâtiment postmoderne :

- i . Le public expert – architectes, connaisseurs d'art – voit ce que les autres ne voient pas (il décode le message codé différemment) ;
- ii. Le grand public non expert perçoit le même bâtiment différemment (il décode différemment le message codé dans la structure).

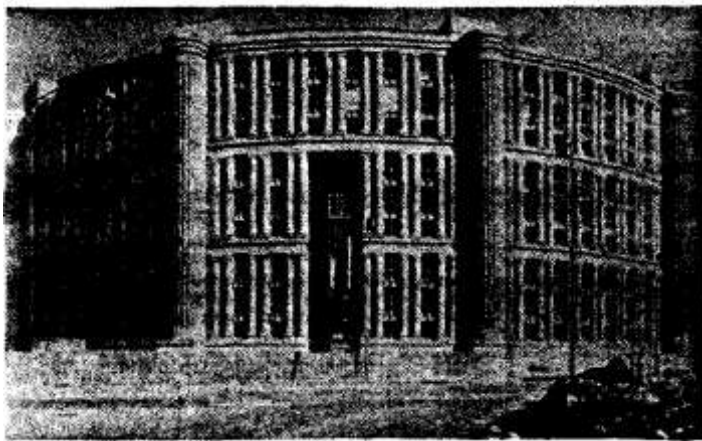
CF261

B.1 Les non-connaisseurs . -- Le commun des mortels voit, dans la Staatsgalerie, l'utilisation des matériaux et la forme de l'édicule (petit bâtiment) à l'entrée comme faisant référence aux environs (autour du bâtiment adjacent) ; le passage piétonnier public fréquemment utilisé au-dessus et à travers le bâtiment « parle » à la population de Stuttgart, bien sûr ; les couleurs vives, qui reflètent les vêtements des jeunes visitant le bâtiment, les séduisent.

B.2 Les experts . Ceux-ci « lisent » le « texte », qui est le bâtiment, à leur manière : ils « voient », par exemple, les références à d'autres architectes qu'ils connaissent.

3. -- Philip Johnson ,

Alfred Roth, dans son ouvrage **Plaidoyer pour une architecture moderne**, désigne l'architecture décorée comme un postulat nouveau introduit par Ph. Johnson, considéré comme l'héritier du grand Mies van der Rohe (cf. p. 254), lequel était farouchement hostile à ce style. Ce style a rencontré un franc succès, comme en témoignent les logements sociaux construits près de Paris par Ricardo Bofill (voir image ci-dessous).



La critique d'A. Roth. Roth accuse les postmodernistes (il mentionne Jencks) de prétendre que les principes des modernistes sont « épuisés », — que les modernistes — H. van de Velde, Adolf Loos, Peter Behrens, Auguste Perret, Louis Sullivan — (selon les postmodernistes) sont des « rêveurs ».

L'Américain Sullivan — selon Roth — nous a fait découvrir les deux fondements de l'architecture de tous les temps :

a. La solution à un problème (architectural) – pensez à une maison, un atelier, un espace de stockage – ne peut se trouver que dans l'essence même de ce problème ;

b. La forme est la représentation logique et perceptible par les sens de la fonction (rôle), comprise dans toute sa complexité (« La forme suit la fonction »). – L'application de ces deux prémisses a conduit à la fois au style architectural organique (Wright) et au style architectural fonctionnel (Le Corbusier ; cf. 254). – Or, les postmodernistes – dont Jencks – interprètent souvent mal la « fonction » telle que la tradition la concevait, en la réduisant à des aspects purement matériels et techniques, excluant les dimensions émotionnelles, poétiques et esthétiques. – Ainsi, selon Roth.

CF262

29. Postmodernité (262/266)

(Crise des fondements), postmodernisme (vivre avec une crise des fondements).

Finalement, nous en arrivons à la question : « Comment définir la postmodernité, ou le postmodernisme ? » Nous allons y répondre en deux parties.

29.1. « Endisme » (262/263)

Nous allons brièvement examiner quelques exemples.

UN.-- *Alfred Weber, Abschied, von der bisherigen Geschichte (Ueberwindung des Nihilismus ?),* Berne 1946

Le titre à lui seul trahit une pensée historiciste. En deuxième année (Phil. du cycle de vie, FLL 275/290 (Historiologie)), nous nous sommes brièvement attardés sur le concept d'« historicité », c'est-à-dire le fait que l'humanité évolue, par phases historico-culturelles, vers un aboutissement provisoirement inconnu. – Weber (à ne pas confondre avec le grand sociologue Max Weber) conçoit cette évolution, du point de vue occidental, comme suit :

a. Les « jeunes » peuples occidentaux constituent le point de départ. Ils vivent encore « spontanément » et « naturellement » (*remarque* : la signification exacte de ce terme reste assez vague, même chez Weber).

b.1. L'Antiquité classique est la première forme de culture qu'ils adoptent de l'étranger, contre leur gré.

b.2. Le christianisme, en partie étranger à l'Antiquité classique, est la deuxième forme culturelle dans laquelle sont forcées les « forces spontanées et naturelles » des « jeunes » peuples.

c. L'Antiquité et le christianisme sont tous deux « mondains » (« sécularisés ») par le rationalisme des Lumières.

d. Depuis quelque temps, nous subissons le nihilisme : il s'agit d'un mouvement culturel qui rejette les formes culturelles héritées, sans pouvoir établir de nouvelles formes culturelles (en raison d'un manque de contact avec les puissances culturelles « transcendantes »).

Conclusion . – Weber, en tant que sociologue, identifie, selon ses propres termes, la crise fondatrice de notre culture. Il la nomme « nihilisme ». Il cherche une issue. – Mais la notion d'une « fin » à notre histoire (culturelle) est ici très claire.

Note – Les nazis (cf. 164/174) sont partis d'une idée très similaire.

a. Le peuple germanique « originel », racialement pur, avec ses « convictions de vie inconscientes et donc sûres de lui », était un état primordial « naturel ».

b.1. L'Antiquité classique, il y a 1500 ans, fortement orientalisée, aveugle les peuples germaniques.

b.2. Le christianisme, avec son ascétisme et son aliénation de la vie (« péché »), soumet brutalement les peuples germaniques aux dogmes de l'Église (« Rome »), par le biais du pouvoir d'État.

CF263

c. **L'Antiquité et l'Église** sont toutes deux déplacées par les Lumières (cf. 44) au profit d'une raison théoriquement pensante, avec sa « science objective ».

d. **Les trois formes culturelles étrangères au peuple et à son sang** — l'Antiquité, « Rome » (l'Église) et les Lumières —, aussi contradictoires soient-elles, ont un effet commun : elles conduisent l'influence germanique à une impasse.

Les nazis voyaient la « solution » dans un retour au plan moderne, aux « fondements inconscients de la vie germanique ».

Cf. R. Benze/ G. Gräfer, Hrsg., *Erziehungsmächte und Erziehungshoheit im Grosz-deutschen Reich (as gestaltende Kräfte im Leben des Deutschen)*, Leipzig, 1940, 1/26 (*Die deutsche Erziehung und ihre Träger*). -

Note – Comme le note J.P. Stern dans **A Study of Nietzsche **, Cambridge, 1979, les nazis se sont fortement inspirés des idées du père Nietzsche dans leur lutte contre la pensée « hostile à la vie » (Weber mentionne également Nietzsche parmi les individus qui, doués en tant qu'artistes, sont en contact avec les « forces culturelles transcendantes » et peuvent ainsi créer de nouvelles formes culturelles).

B -- Arnold Gehlen ,

Einblicke , Frankf.aM, 1975, 115/133 (*Ende der Geschichte*). - - Comme Weber (et les nazis), Gehlen, le sociologue, se situe après toute l'histoire de la culture. Ce qu'on appelle, en français, « posthistoire ». En allemand : « Nachgeschichte ». -

W. Welsch, *Unsere postmoderne Moderne* , Weinheim, *Acta Humaniora* , 1988/2, 17/18 (Postmoderne versus Posthistoire), dit que le Posthistorischer n'attend « plus d'innovations à partir de maintenant ».

Notre monde industrialisé (cf. 135 : Première et deuxième révolutions industrielles ; 137 : « post-industriel ») est caractérisé par des formes de (re)production qui ne nécessitent plus de nouvelles vérités ni de nouvelles valeurs.

Ou bien il les néglige, si tant est qu'elles apparaissent. La technologie est le fondement, la « culture » n'est que la superstructure. D'où la réaction passive, amère ou cynique du « posthistorien ».

Selon Welsch, la différence avec le postmodernisme réside dans le fait que ce dernier se situe non pas après l'ensemble de l'histoire, mais après la modernité (cf. 252 : « moderne » deux fois). oc, 18 :

- (i) nach der gesamten Geschichte » (Posthistoire) ;
- (ii) nach der Moderne (Postmodernisme) ».

De plus, le postmodernisme est « actif, optimiste, voire euphorique et en tout cas diversifié » (ibid.).

29.2. L'« endisme » américain actuel (264/)

R. Schwok, *Etats-Unis : la mode terminale (Fukuyama et l'histoire de la fin de l'histoire)*, dans : *Journal de Genève* (02.11.1989). -

« Endisme » est le nom du dernier virus qui sévit dans une partie de l'intelligentsia américaine : « fin de la nature », « fin de la culture », « sentiment de fin » sont des titres qui ont du succès. (...).

L'article dont tout le monde parle s'intitule « La fin de l'histoire ? » – publié durant l'été de 1989 in *The National Interest*, le magazine néoconservateur (Washington), dirigé par Irving Kristol.

L'auteur : Francis Fukuyama (36 ans), haut fonctionnaire du Département d'État. (...). Le texte a d'abord été imprimé à seulement 6 000 exemplaires (...). Pourtant, la réaction qu'il a suscitée est sans précédent dans l'histoire intellectuelle des États-Unis. *Newsweek* et le *New York Times Magazine* lui ont consacré de larges critiques, illustrées de photos en couleur. *The Washington Post* a publié l'article dans son intégralité.

Le phénomène se propage en Europe occidentale.

La BBC prépare un film sur l'événement (novembre 1989). Dans *Le Monde*, André Fontaine lui consacre un éditorial exceptionnel en première page. *Commentaire*, la revue du regretté R. Aron, consacre deux numéros au dénouement de l'histoire.

Le théorème de Fukuyama.

(1) Pour Fukuyama, l'histoire est une lutte sans fin, dont le but ultime est l'instauration de la liberté, une idée profondément ancrée dans la conscience humaine. L'article contient une « bonne nouvelle ».

(2) Ce qui se passe dans le monde d'aujourd'hui n'est rien d'autre que le triomphe de l'Occident. Pensons à la montée de Solidarnost en Pologne, à l'exode des Allemands de l'Est, au neutralisme de la Hongrie (cf. 54, -- 70, 124 et suiv., 154).

La fin du XXe siècle nous montre la victoire décisive des États-Unis et de leurs alliés sur le totalitarisme (cf. 77 : E. Jünger).

Fukuyama lui-même : « Il est possible que ce que nous vivons actuellement ne soit pas seulement la fin de la « Guerre froide » ou d'une certaine phase de l'histoire d'après-guerre, mais aussi la fin de l'histoire en tant qu'« histoire », à savoir le point final du développement idéologique (cf. 191 : progrès) de l'humanité et la généralisation de la démocratie libérale occidentale ».

CF265

Conclusion : un pluriel d'« endismes » .

Weber, Benze, Gräfer et Fukuyama constatent qu'une forme de culture plus ou moins extensive est en train de disparaître. Il est désormais très difficile de faire revenir à l'Église ceux qui, autrefois, se prosternaient devant le prêtre. Les intellectuels qui, jadis, juraient par les idées modernes de progrès, de développement ou de croissance (dont Fukuyama est un représentant tardif) ne croient plus à ces slogans.

Autrement dit : les Églises, les Lumières – elles entrent dans une crise qui frappe d'emblée les fondements, l'« hypothèse » de notre culture telle qu'elle a été jusqu'à présent.

Des personnalités comme Weber ou Gehlen le déplorent ; elles nourrissent peut-être l'espoir, ou non, de l'émergence d'une culture nouvelle. Mais l'unanimité, le consensus, n'est plus.

Aujourd'hui, les gens sont divisés : on parle d'une même société dans plusieurs phrases. Les tenants de la fin – qu'on les ridiculise ou non – reconnaissent au moins que nous vivons une sorte de « fin » fondamentale.

Les postmodernes le voient aussi. Mais à leur manière. Ou plutôt : à leur façon de pointer du doigt.

Définition de la postmodernité/du postmodernisme.

Lieven De Cauter, *Le postmodernisme enfin à Louvain* , dans : *Academische Tijdingen / Alumni Leuven* 22 (1988) : 13/14 (22.04.1988), 38, le voit - non sans raison - comme suit.

A.1. La « question » du postmodernisme se pose dans le débat sur notre époque culturelle actuelle. Afin de, avec sa multitude de mouvements artistiques, qui montrent ce qui se passe dans notre culture (cf. 259 : périodisation ; plus largement : cf. 255/261 (postmodernisme architectural)).

Voir aussi immédiatement cf. 21 et suiv. (l'anecdote d'Atlan), -- 14 (les adieux de Feyerabend à la « Raison »), 25 (la pensée inclusive) ; -- 36 et suiv. (le multiculturalisme), 114 (l'ouverture d'Hérodote), 117 (le multiculturalisme de Protosof.), -- des endroits où nous avons anticipé cette discussion sur la postmodernité.

A.2 . Les enjeux du débat — selon De Cauter — sont les fondements, les « axiomes », les « principes », les « présuppositions » — platoniciens : hypothèses — de notre culture, de notre ère culturelle actuelle, d'une partie de celle-ci (par exemple, le modernisme en tant que mouvement artistique).

Il n'existe pas de réponses toutes faites à la question : « Sur quoi notre culture est-elle réellement fondée ? » ou « Sur quoi devrait-elle être fondée ? » Du moins, pas de réponses qui fassent l'objet d'un consensus général.

CF266

A.3 *Le mode de vie postmoderne* -

« Style de vie » – (*La condition postmoderne* était le titre de J.-Fr. Lyotard (cf. 255 et suiv.) ; elle domine le comportement postmoderne) – apparaît partout où l'on prend conscience qu'il n'existe tout simplement pas de fondements « universels » qui provoquent l'unanimité.

Note – Concernant l'aspect logique de cette question, nous renvoyons brièvement au cf. 49/51 : Une question simple, où nous présentons le traitement éléato-platonicien du multiculturalisme et de la division : Ni vous ni moi ! Autrement dit : pour le platonicien, le postmodernisme est, en partie et même surtout, une question de logique stricte.

B. Définitions.

B.1 . *Les grandes idées « en plein essor »*

Ces éléments constituaient autrefois les fondements unanimement acceptés ou présumés de la culture.

Appl. mod . -- 'Raison', '(pensant) sujet', -- 'histoire (caractère)', où l'historicité est interprétée comme développement, progrès, croissance, spécifiquement vers l'émancipation et la libération (cf. 183/187, 243), sont des idées qui plaisent vraiment aux modernes.

B.2. *Postmodernité : le doute.*

La postmodernité consiste à remettre en question la possibilité de fondements unanimement acceptés, -- comme le dit De Cauter : la fragmentation -

fragmentarisme – ou fragmentation de l'unité qui sous-tend de telles présuppositions au sein d'une société se réclamant de la modernité – est en train de se désagréger, laissant place à une multitude chaotique d'interprétations et de courants parfois contradictoires.

Note – Prenons l'exemple de la question de l'avortement en Belgique : comment elle divise nos compatriotes. Les uns privilégient l'inviolabilité de la vie prénatale – et donc innocente. Les autres privilégient le fardeau, la honte potentielle, de cette même vie prénatale.

B.3 . Postmodernisme. – Si la postmodernité est une situation, un ensemble de faits dans lesquels nous avons été plongés, le postmodernisme est une réaction à cette situation. Le postmoderniste, au sens strict, se résigne à ce fait et cherche à apprendre à vivre avec, sans tristesse (pessimisme culturel). – De plus, le postmoderniste, dans un sens encore plus aigu, postule que toutes les interprétations de la culture sont également valables (cf. p. 21 et suiv. : « En effet, vous avez raison » ; multirationalité).

Note – Contrairement à De Cauter, nous parlons d'un « postmodernisme plus aigu ». Pourquoi ? Parce que cet axiome d'équivalence pose de sérieux problèmes, dont nous avons déjà abordé un : le paragraphe 36 soulève la question de savoir si l'interprétation islamique de la femme est équivalente à l'interprétation moderne.

CF267

30. La « fin » postmoderne des méta-récits (267/278)

(Les grandes histoires selon Lyotard). Commençons par un échantillon bibliographique : L. De Cauter, *Postmodernism for Children*, dans : *Streven* 1987 : oct., 77/79 ; *Les Cahiers de Philosophie* (Lille), 5 (1988 : printemps) : Jean-François Lyotard / *Réécrire la modernité* .

R.-- Le rapport de L. De Cauter. -

Il analyse l'ouvrage de Lyotard, **Le postmodernisme expliqué aux enfants**, qui comprend dix lettres adressées aux enfants de ses amis, des jeunes. De Cauter résume : la fin des grands récits (cf. 77). Autrement dit : une nouvelle forme d'endisme (cf. 265) ou de pensée « terminale ».

30.1. Le méta-récit (« métarécit ») ou le grand récit (267/277)

Essayons de nous familiariser avec le vocabulaire de Lyotard. Un « métarécit » Un métarécit est une histoire qui dépeint l'histoire entière ou une période majeure de celle-ci sous forme narrative. Son but est de donner un sens (une valeur, une signification) à ce que nous faisons et ne faisons pas au quotidien, à nos actions, dont la somme constitue l'« histoire ».

Un grand récit n'est pas seulement « à grande échelle » parce qu'il couvre un vaste champ d'événements relevant de l'histoire culturelle : il est aussi « grand » parce qu'il est – du moins en théorie – généralement accepté (consensus). – C'est un récit qui éclaire l'« historicité » dans son essence.

Modèles applicatifs . -- De Cauter évoque, à la suite de Lyotard, ce qui suit.

30.1.1. Le mythe (267/268)

Le mythe est un récit sacré qui situe l'origine d'un acte culturel dans une figure exemplaire existant avant et au-delà de l'histoire culturelle (chargée de puissance et d'énergie) (par exemple, celle d'un ancêtre, d'une divinité). Quiconque, par exemple, sème à l'imitation d'un sauveur qui, jadis, a introduit une plante salvatrice, participe à sa « sainteté » (participation) et éprouvera du bonheur grâce à son acte.

Toutes les « petites histoires » s'appliquent à tous les croyants qui sèment ainsi, selon le modèle général accepté par tous : elles sont les modèles applicatifs (multiplicité) d'un modèle régulateur général (unité). Cela confère une signification plus profonde et plus élevée aux actes quotidiens, petits et nombreux, des peuples primitifs qui vivent encore de manière archaïque (cf. 19).

CF268

Note – De Cauter affirme que « le mythe sert à légitimer les institutions et l'action sociale (à leur fournir un fondement, une “hypothèse”), à les justifier », notamment en « renvoyant à un passé originel et profondément individuel » (ac, 77). – C'est exact. Mais quiconque pense que cela n'a aucun avenir se trompe : le mythe, une fois vécu dans la vie concrète (« la foi vivante, et non morte »), procure la confiance que l'avenir est en partie déterminé, « établi », par l'imitation et la participation à un mythe partagé ou « méta-récit ».

Quand on dit « au commencement », le terme « commencement » désigne une origine supratemporelle qui existe avant, pendant et après les « petites » histoires. Ici, « commencement » signifie à la fois « origine » et « principe » qui régit ces petites « histoires » (événements).

30.1.2. Le saint, consacré ou histoire du salut (268)

De Cauter : « La grande histoire du christianisme : la rédemption par l'amour ».

Note – Ceci vise à résumer la richesse de l'histoire du salut. En effet, elle se résume ainsi : la Sainte Trinité est la grande et englobante « origine ». Elle était « au commencement », elle « est maintenant » et « sera toujours », en tant que grand « commencement » (à comprendre : principe, origine et, par conséquent, fondement), comme les fidèles le proclament sans cesse dans le « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme il était (i) au commencement, (ii) maintenant et (iii) toujours, – pour les siècles des siècles ».

Toutes les petites histoires (tous les actes quotidiens) des croyants — si elles sont vécues dans une foi vivante et non morte (« Dieu est mort ») — sont une imitation de l'acte de création de la Sainte Trinité et, en même temps, une participation à cet acte.

Cela donne à nos actions quotidiennes une « signification » plus profonde et plus élevée : nous participons à

(a) paradis,

(b) Chute et

(c) rétablissement (délivrance) –

une structure de pilotage ou cybernétique (but, déviation, restauration) qui « fonde » toute l'histoire, lui donne une base ; et ceci avec toute la communauté mondiale des croyants.

De cette manière, le méta-récit de la Bible fait un méta-récit englobant (unité) à partir des petites histoires (multiplicité).

CF269

30.1.3. La structure de base de tous les types de méta-récit (269)

De Cauter : « Quelles que soient leurs différences ou leurs oppositions, toutes ces histoires ont une chose en commun : elles se déroulent dans une seule et même histoire, dont le but ultime est la liberté universelle de toute l'humanité. »

Note : – Selon la Bible, c'est totalement inexact : ce n'est pas l'humanité entière qui est sauvée, mais seulement ceux qui, par leur foi personnelle, acceptent l'offre de Dieu (ce qu'on appelle le jugement). – Cependant, certains idéologues, se réclamant en quelque sorte de la Bible, ont universalisé ce qui est exclusivement particulier.

CF270

Note – B. Verschaffel, Postmodernité (*Sur la mort de l'art et l'omniprésence de la beauté*), dans : *Streven* 1988 : décembre, p. 239/252, le confirme.

Le principe du développement .

« Le monde moderne – la modernité – commence par le « principe de développement » ou la conviction que tout – à chaque instant – change et que tous les changements s'inscrivent dans un grand développement. » (Ac, 240).

Note -- (i) Tous les changements (// les petites histoires) (ii) s'inscrivent dans un développement majeur (// l'histoire principale). -

Verschaffel : « Le monde moderne commence lorsqu'on commence à penser et à agir à partir de cette "conscience du développement". »

(a) Le principe de développement peut être pensé ou vécu en termes organiques ou vitalistes ; il est alors appelé « évolution » : « tout est évolution ».

b) Ce développement peut également être pensé et vécu en termes historiques ; on l'appelle alors « histoire » : « tout est historique ». (...); (Ibid.).

Note – En termes de théorie des modèles : le sujet de la phrase, l'original, les petites histoires – un fait évolutif ici, un fait évolutif là ; un développement historique ici, un autre là – est conçu et exprimé en termes de prédicat de la

phrase, le modèle (également appelé « métaphore »), la grande ou méta-histoire.

La fin du grand récit et, simultanément, du grand récit postmoderne... De Cauter affirme : « Le nouveau grand récit pourrait être : le déclin des grands récits » (ac, 78).

Argument.

A. On pourrait l'énoncer de façon réductrice : « Si développement, alors émancipation. Or, l'émancipation (à savoir dans les petites histoires, dans les faits du quotidien (vérification)). Donc développement. » (Pensons au schéma général de Łukasiewicz : si A, alors B ; or, B ; donc A). – C'est ainsi que Fukuyama raisonne, par exemple (cf. 264), à l'époque moderne. Les faits dans le bloc de l'Est peuvent – il reste prudent – être interprétés de cette manière.

B. Mais qu'établit Lyotard ? « Il est devenu impossible de "légitimer" (notez : de justifier) le développement par une promesse d'émancipation pour toute l'humanité. Cette promesse n'a pas été tenue (falsification). Le "parjure" (notez : le "parjure" est une métaphore de la "falsification", c'est-à-dire le fait que les petits actes d'émancipation, censés "réaliser" les grands, les promis, n'existent pas) n'est pas dû à l'oubli de la promesse. C'est le développement lui-même qui rend impossible de la tenir. » Telle est l'interprétation postmoderne.

CF271

30.2. La base inductive (271/277)

Falsification, oui. Mais sur quels faits ?

A.-- Une série de faits

1. Néo-illettrisme,
2. Chômage,
3. La prédominance des opinions et des préjugés, reflétée par les médias,
4. L'appauvrissement des peuples du Sud et du tiers monde.
5. La règle de conduite selon laquelle tout ce qui est efficace est immédiatement aussi bon d'une manière ou d'une autre. — Commentaire : « Cela n'est pas dû à un manque de développement, mais au développement lui-même. C'est pourquoi nous n'osons plus l'appeler progrès. » (Ac, 78).

B 1 -- Les crimes « modernes ».

La « justice », telle que Lyotard la conçoit, est radicalement brisée par des faits tels que :

(i) les conditions dans lesquelles vivait le prolétariat au début de l'industrialisation moderne (cf. 99),

(ii) les travailleurs exilés,

(iii) les faits qui ont donné naissance au féminisme,

(iv) notamment Auschwitz comme métonymie des camps d'extermination nazis. (Voir *Christine Buci-Glucksmann, À propos du différend (Entretien avec J.-Fr. Lyotard)*, dans : *Les Cahiers de Philosophie* (Lille), 5 (printemps 1988), *Jean-François Lyotard : Réécrire la modernité*, p. 40 ; Lyotard lui-même, p. 42 : « cette tragédie après Auschwitz a introduit un (...) silence ») cf. p. 170 : Heidegger n'a pas oublié l'« être », mais il a oublié les Juifs ! Lyotard tire ce fait et sa signification, en partie, d'Adorno (École de Francfort).

De Cauter : « Depuis l'avènement de la modernité, qui visait à émanciper l'humanité, un certain nombre de crimes contre l'humanité ont été commis qui ne correspondent plus à la conception de l'« histoire comme progrès ». » (Ac77).

Remarque : Cet argument comporte une faiblesse. Le passage 263 nous apprend que les nazis ne souhaitent pas explicitement la modernité, mais prônaient un retour à la vie proto-germanique primitive, par des moyens modernes.

Le primitivisme (cf. 28 (Le primitivisme brut de Sade)) était la raison, et non la modernité des nazis (seuls les moyens étaient modernes). C'est précisément le non-modernisme qui nous semble être la véritable raison.

On ne peut guère opposer Auschwitz à la modernité en tant que telle. Mais il n'en reste pas moins que ces événements se sont déroulés dans un cadre moderne, non sans une certaine cécité de la part de l'intelligentsia allemande.

CF272

Note – Concernant les crimes au sens moderne du terme, on peut se référer à A. Giresse et Ph. Bernert, **Seule la Vérité bénie (L'honneur de déplaire)**, Paris, Plon, 1987 : cet ouvrage montre clairement comment la justice française, malgré la séparation des pouvoirs (un concept moderne), peut néanmoins être manipulée par des facteurs extrajudiciaires. Ce qui constitue un crime dans la lutte contre le crime.

B.2. -- Technoscience.

Le terme « technoscience » désigne la coexistence de la science spécialisée, de la technologie, de l'industrie et du marché. – Dans ce système complexe (cf. 263 : Gehlen), la règle principale est le pragmatisme, « l'efficacité ».

Note : – Cela ressemble étrangement à la « Realpolitik » (cf. 75 : politique d'État, économie, nécessité militaire), – et en fait partie intégrante. – « Cela doit réussir », car l'échec est un échec sans exception. Un modèle qui fonctionne avec un déficit en fin d'année s'enraye ; impitoyablement, il est éliminé de la compétition.

Lyotard : La modernité, avec sa technoscience, vise l'émancipation, la libération (maturité (rationalisme éclairé), la richesse (libéralisme), la justice sociale (démocratie économique (marxisme))).

La technoscience est bel et bien présente, mais non l'émancipation espérée. On ne constate ni plus grande affirmation de soi, ni répartition plus juste des richesses. La « croissance » est purement technoscientifique, non émancipatrice. – C'est là le « parjure » (cf. 270), la falsification, de la modernité. Son « projet » culturel n'a pas abouti.

Voici l'argument, la « légitimation » (justification) de la proposition défendue par Lyotard. Il s'agit d'une nouvelle application d'un adage grec antique, « l'harmonie des contraires » : le développement moderne porte en lui son contraire (sa propre destruction (cf. 224 : Engels sur l'origine et le déclin)).

La voie de la sortie , – (1) Hésiode d'Ascra (-800/-600), le poète grec antique (cf. 110), – Platon d'Athènes, – ils symbolisaient aussi le déclin d'un « grand récit ». L'observation de Lyotard est donc la dernière d'une longue série « historique ».

(2) « L'heure est-elle venue d'un nouveau grand récit, qui transforme les blessures en cicatrices ? L'heure est-elle venue d'une nouvelle religion ? »

a. C'est ce que beaucoup pensent.

b. Mais — Lyotard l'affirme avec force — ce n'est absolument pas la bonne direction. Son argument : faire le deuil de la perte, à savoir la « perte » que représente l'échec de la modernité, « ne doit pas être un nouveau mythe » (ac., 78).

Note : Le terme « mythe » est employé ici dans une figure de style parmi d'autres : un récit – d'une grande ampleur – qui se révèle être son contraire lorsqu'on le développe. En quoi consiste donc ce développement ? « Il doit s'agir d'une démythologisation » (ibid.).

Le jugement de valeur de De Cauter .

(i) On peut être entièrement d'accord avec cela.

(ii) Et pourtant, ils pensent que c'est une énorme erreur (*note* : faute).

L'argument.

Le récit intenable et déconstruit de l'émancipation (modernité) est réintroduit, mais de manière négative. Car qu'est-ce que « la direction antimythologisante » sinon la voie étroite de la libération ? Toute « libération » est, traditionnellement, « destruction du mythe ».

Peut-être le vieux Habermas (*note* : Jürgen Habermas (1929/...) a-t-il finalement raison lorsqu'il affirme – à maintes reprises – que la pensée postmoderne conduit à la contradiction (*note* : contradiction interne) ». Cela nous aide à mieux comprendre ce que dit De Cauter : « Le nouveau “grand récit” pourrait être : la décadence des grands récits » (Ac, 78).

Par ailleurs : Habermas soutient que le dessein de la culture de la modernité

(i) reste indépendant – même le pire des libéraux se rend compte que le monde créé par la modernité est tout sauf idéal –,

(ii) mais devrait être poursuivie de manière critique. -- Habermas , de la deuxième génération de l'École de Francfort, est connu pour son * *Der philosophische Diskurs der Moderne* *. (12 Vorlesungen), Francfort-sur-le-Main, 1985 ;

-- *Theorie des kommunikativen Handelns, I (Handlungsrationalität und Gesellschaftliche Rationalisierung), II (Zur Kritik der funktionalistischen Vernunft)* , Frankf. aM, 1981 (dans lequel il introduit, comme hypothèse ou prémisse, le concept d'"interaction" (interaction au sein de la société, basée sur le consensus - et non, comme chez Lyotard, sur le désaccord ou la dispute (différend, - dirigée)). -

Chez Habermas, les penseurs allemands — Kant, Hegel — et les analystes linguistiques anglo-saxons sont interprétés de manière marxiste.

Conclusion : Habermas conçoit, à sa manière, l'équilibre de la modernité comme à la fois négatif (École de Francfort : dialectique négative) et positif (continuité, mais critique). De ce fait, Habermas demeure profondément moderne. Il fait partie de ceux qui ne partagent pas cette vision postmoderne et pessimiste.

CF274

B. -- « La dispute linguistique » (« différend ») comme nouveau grand récit postmoderne. --

Nous allons maintenant approfondir l'ontologie de Lyotard, ou théorie de la réalité. L'ontologie, au sens platonicien, est l'hypothèse qu'il convient de présupposer pour rendre intelligible la totalité de ce qui est affirmé et/ou la totalité de ce qui est (ce dernier point étant particulièrement important). On parle également d'intelligibilité.

Préface . -- Manfred Frank, *Dissension et consensus selon J.-Fr. Lyotard et J. Habermas*, dans : *Les Lyotard (Réécrire la modernité)*, 164, mentionne en passant — ce que les Grecs anciens auraient appelé — l'« éris », la différence d'opinion, entre Lyotard, le postmoderniste, et Habermas, le moderniste.

« **(i)** La déclaration de Lyotard à propos de « la terreur rationaliste – comprenez : terreur consensuelle – des philosophes d'origine parfois américaine mais principalement allemande » a provoqué une réponse plutôt peu nuancée de la part d'Habermas, qui accuse Lyotard d'« irrationalisme » et de « conservatisme ».

(ii) Ce à quoi Lyotard répond en recommandant que nous lisions certains penseurs – français ou non français – qui n'ont pas l'honneur d'avoir été lus par le professeur Habermas.

Cette confrontation mouvementée — on peut difficilement parler de « rencontre », au sens de FJ J Buytendijk — illustre — avec une ironie tragique pour Habermas, qui défend si ardemment le « consensus » (compréhension mutuelle, relation communicative mutuelle) — l'hypothèse postmoderne du « différend linguistique », que nous allons maintenant brièvement expliquer.

Deuxième préface. -- I.M. Bochenski, **Wijsgerigemethoden in de moderne wetenschap**, **Utr./Antw.**, 1961, discute des étapes sémantiques dans l'étude des signes (sémiotique).

un. Stade zéro. -- Toutes les données — les « êtres », dit Bochenski — sans que nous les « signifions » par un signe (linguistique) (en les indiquant, en leur assignant une place dans un système de signes ou linguistique), forment ensemble l'ensemble du « stade zéro » (compris comme « zéro sur les signes »).

b.1 . Première étape : le langage objet . Dès que nous, en tant qu'êtres interprétatifs — « interprétants » comme dirait Peirce — introduisons soit un signe de pensée (concept), soit un signe de parole (parole prononcée), soit un signe écrit (texte), nous désignons ainsi les « objets » (de l'étape zéro).

b.2 . Deuxième étape : métalangage . Nous pensons, parlons et écrivons sur notre pensée, notre parole et notre écriture (= « langage ») dans un « langage sur le langage ».

CF275

C'est ainsi que nous comprenons l'usage que fait Lyotard du langage lorsqu'il parle de méta-récits complets (régulateurs) qui représentent et évaluent des récits moins complets – dits « petits ».

Discours direct et indirect . – J.-Pr. Lyotard dit, par exemple, dans **Réécrire la modernité **, p. 39 : « Je voudrais aller au cœur du problème. » Il s'agit là d'une grammaire protoclassique appelée « discours direct ». C'est un langage à objet – particulièrement clair ici, puisqu'il dit vouloir aller « au cœur du problème ».

Lorsque j'écris maintenant « que J.-Pr. Lyotard dit : “J'aimerais aller au cœur du problème” », il s'agit d'un discours tangentiel, d'un discours sur le langage (ici même au second degré, car

(i) Je note (ii) que J.-Pr. Lyotard dit (iii) : « Je voudrais, etc. ». En ce sens, parler de manière métalinguistique revient à rendre le langage objet lui-même ouvert à la discussion en tant qu'objet.

Remarque – Un discours digressif peut, bien sûr, présenter des nuances :

- (i) il peut s'agir simplement de faits (« Je dis que J.-Pr. Lyotard dit (...) » ;
- (ii) Il peut aussi s'agir de davantage (mais cela présuppose toujours le caractère purement descriptif, du moins dans le contexte du discours

d'expert) : « Je dis que, lorsque J.-Pr. Lyotard parle comme il le fait, il commet un lapsus (cf. 273 : le jugement de valeur de De Cauter) ». Cela suffit à comprendre la suite.

Le métalangage de Lyotard. -- Oc, 39 : « Je voudrais aller au cœur du problème.

(1)a. Il n'existe pas de « métalangage », d'usage métalinguistique du langage (en bref : métalangage) : l'usage du langage (« langage ») est entièrement rempli de « différend » (dispute linguistique).

(1) b. Et, par conséquent, il n'y a pas de traductibilité d'un domaine de l'action et de la connaissance humaines dans l'autre.

Modèle applicable. -- Lyotard soutient que la « connaissance » objective (factuelle) – l'usage « cognitif » du langage – est totalement distincte, par exemple, des jugements de valeur éthiques – l'usage « éthique » du langage.

Écoutez comment il le dit lui-même : « Entre “Je sais que” – une affirmation propre au domaine de la “connaissance” (langage cognitif) – et “Tu dois” (langage éthique), il y a un abîme, à tel point que – pour l'éthique – on ne peut trouver de fondement dans la “connaissance” (...) ».

CF276

Remarque : Ceci rappelle fortement la différence entre « Sein » (comprendre « être factuellement vérifiable ») et « Sollen » (être obligé). Ce n'est pas une notion nouvelle. Des penseurs des cercles philosophiques et empiristes raisonnaient déjà ainsi il y a quelques siècles. – Ce qui est nouveau, en revanche, c'est que la différence entre « l'être simplement vérifiable – défini ou positif » (à tort assimilé à l'« être sans autre précision ») et, par exemple, le sens du devoir, est explicitée en termes de linguistique et de philosophie du langage.

(2)a . Induction (généralisation).

Lyotard va plus loin dans son propos : « On généralise alors ce type d'incompatibilité à l'ensemble de l'usage du langage. »

Appl. mod. -- **(i)** C'est ainsi que fonctionne la politique (langage politique) : elle privilégie une norme (politique, spécifique à son domaine) ; elle ne

procède pas, immédiatement, de quelque chose comme le « devoir » (qui constitue le domaine de l'éthique (langage éthique)).

(ii) Et, parce que la politique (le langage politique) fonctionne sur la base de la « norme » (encore une fois : ses propres principes), elle ne fonctionne pas non plus sur la base de la « connaissance » (le langage cognitif).

(2)b. Les clivages sont radicaux :

L'« être » de l'usage du langage – dans la mesure où une telle idée a un sens – n'existe donc ni dans le dialogue ni dans le consensus. Autrement dit : il n'existe pas, comme le soutient Habermas, d'éthique de la communication qui servirait de fondement à une « nouvelle phase de la modernité ». – La postmodernité est radicale (...).

Note --- Ils l'ont effectivement lu eux-mêmes : Lyotard, le fragmentiste (différentiste),

(i) généralise (induction) et

(ii) a un usage du langage qui est « légitimé » (et immédiatement « bien fondé ») à ses propres yeux, capable d'évaluer la totalité des domaines d'utilisation du langage séparés par des « lacunes » insurmontables.

Il possède donc bel et bien une « grande » histoire (englobant la totalité de tous les domaines linguistiques distincts). Son histoire. Celle qu'il qualifie de « postmoderne radicale ».

Au nom de cet usage du langage, de ce grand récit, il évalue tous les usages « modernes » concernant l'émancipation et le fondement sur lequel il base son grand récit (le fondationnalisme), et s'exprime, quoique de manière ironique, sur « l'être de l'usage du langage ».

Il s'agit donc d'une ontologie postmoderne qui, par l'usage du langage, recouvre d'emblée ce que ce langage désigne : la réalité. L'ontologie consiste, traditionnellement, à penser en termes de totalité.

Bien que Lyotard condamne ce genre de pensée, il conserve la sienne pour juger toutes les autres.

CF277

30.2.1. Modèle applicable : bioéthique (277/278)

Lyotard théorique, nous donnons maintenant la parole au Lyotard appliqué. Dans **Réécrire la modernité**, p. 45, il dit :

1. Pensez aux bricolages (« bricolages ») dans nos laboratoires de biologie, en particulier : la biogénétique.

2.1 . Des « comités d'éthique » sont mis en place pour déterminer si l'on a « le droit » de cloner des embryons, de fabriquer des individus comme on le souhaite, ou, du moins, pour voir si cela est facilement réalisable.

2.2. Ces comités sont des « instances » (*ou* juridictions) confrontées à un différend linguistique entre, d'une part, l'usage du langage caractéristique du « savoir » dans sa forme technoscientifique (cf. 272) – un « savoir » qui procède selon ses propres principes – et, d'autre part, le précepte éthique (*ou* usage éthique du langage). – Voilà pour le style descriptif de Lyotard. L'orateur argumentatif prend maintenant la parole.

3. On ne voit pas au nom de quel « droit » on pourrait interdire de telles expériences, si du moins on se fonde uniquement sur la recherche technico-scientifique. Un chercheur, en laboratoire, accepterait-il d'abandonner ses travaux empiriques et de jeter ses calculs au feu, uniquement pour répondre à une décision d'un « comité d'éthique » qui estimerait que les activités du biotechnologiste sont « potentiellement dangereuses » ?

On le voit bien : toujours ce fossé entre les spécialités. Il poursuit : « D'une part, les expériences scientifiques ont leur propre "légitimation" (*note* : justification, "fondement", reposant sur leurs propres "fondements" spécifiques). D'autre part, on avance une "préoccupation humaniste" (*note* : découlant de considérations humaines) », partagée par la majorité du public et par la plupart des juristes. »

4.1. Les expériences biotechnologiques peuvent-elles se dérouler sans intervention, ou doivent-elles être « réglementées » (*voir* : « beregelen », prévoir des règles ; cf. 125 ; 133) ? Si une réglementation est nécessaire, de quel type : préventive (en amont) ou curative (en aval) ?

4.2. Mais il y a plus : quel est ce droit au nom duquel une telle commission intervient ? D'où tire-t-elle son « autorité » ? Que peut-elle invoquer comme « sujet de la norme » ? – Elle se qualifie d'« éthique » et, en effet, elle n'est ni politique ni juridique, mais éthique.

Mais existe-t-il réellement une éthique généralement acceptée, au nom de laquelle un tel comité pourrait exercer efficacement son contrôle sur les expériences génétiques ? (...) ». Voilà pour Lyotard.

Sa conclusion est la suivante : le sujet de la norme, c'est-à-dire ce au nom duquel on agit pour faire adopter une décision, « n'est pas nommable ». Les comités d'éthique utilisent des « critères » ; les biogénéticiens utilisent également des « critères », les leurs. Ils diffèrent. Ils sont équivalents (cf. 266 : axiome d'équivalence).

Et... aucune autorité ne dispose des critères nécessaires pour déterminer laquelle des deux options prévaut. En effet, il n'existe pas de fondements « universels » (au sens où nous entendons « faisant consensus » (cf. 266)). Dans ces cas précis, il n'existe aucun métalangage permettant de trancher entre ces deux usages linguistiques.

« Écoutez : la divergence est déjà là. Laissez-nous tranquilles avec votre prétention d'unifier la totalité des phénomènes linguistiques. Respectez la guerre qui les divise. » (**Réécrire la modernité**, 47). – Traduction : « Écoutez : nous sommes face à un cas de dispute linguistique. Laissez-nous tranquilles avec votre prétention d'unifier la totalité des phénomènes linguistiques. Respectez la guerre qui les divise. » Cf. cf. 266 : fragmentation, multitude d'usages de la langue sans unité.

Différencialisme. -- Dans une réaction véhémente contre toute forme d'Assimilisme (dans lequel les distinctions et les divisions s'estompent), Lyotard retombe dans le Différencialisme : il surestime les différences et les divisions.

La voie médiane, comme nous l'avons vu, est l'analogisme, qui respecte à la fois la différence, ou distinction, et la séparation. Car, malgré toutes ses affirmations, Lyotard compare et confronte des usages du langage (et, par la même occasion, des domaines de la vie et de la culture) distingués et séparés par des abîmes absolus ; il ne peut le faire qu'en créant un métalangage approprié qui respecte simultanément la distinction/séparation et l'égalité/indivisibilité.

Où, en quelque sorte, pouvons-nous interroger le monde à travers l'analogisme ? Dans la société. Le terme « société » tend à occulter cet aspect. Mais la « société » est aussi une « société collective » : nous vivons tous dans la même culture, avec des points de contact. Si les biotechnologistes nous causent du tort, une commission a assurément des raisons légitimes d'intervenir, « au nom de notre bien-être ».

CF279

31. Une multitude de postmodernismes (279/281)

L'utilisation du terme « postmodernisme ». 1870 : le peintre de salon John Watkins Chapman – en Angleterre – souhaite, avec ses pairs partageant les mêmes idées, peindre du « postmoderne », avec lequel il entend surpasser l'impressionnisme contemporain (un mouvement artistique – en littérature (Goncourt) et en peinture (Manet, Monet, Pissarro, Sisley, Jongkind, Renoir, etc.) – qui cherche à représenter des impressions fugaces).

En 1934 (F. de Oniz), 1942 (D. Fitts), 1947 (Arnold Toynbee, le célèbre historien), -- en 1917 (*Rudolf Pannwitz*, **Die Krisis der europäischen Kultur**, parle de « l'homme postmoderne », au-delà de toutes les images insignifiantes de l'homme, qui s'effondrent, -- nietzschéen), le terme est parfois utilisé.

H. Bertens/Th. D'haen, Het Postmodernisme in de literatuur, Amsterdam, 1988, 12, dit ce qui suit. -

(1) En 1946, le poète et critique Randall Jarrell (1914/1965) a employé le terme « postmoderne » dans une recension du recueil de poèmes de Robert Lowell (1917/1977), *Lord Weary's Castle* (1946). – En 1948, un autre poète et critique, John Berryman (1914/1972), a également employé ce terme, citant Jarrell comme source.

(2) 1950 : le poète Charles Olson (1910-1970) emploie régulièrement le terme « postmodernisme » en tant que terme littéraire (théorique de la littérature). Il désigne par là sa propre poésie et celle des poètes du Black Mountain Group, qui l'ont inspiré (un centre de rejet poétique de la poésie modérée dans les années 1950).

Dès lors, le terme s'est répandu aux États-Unis, bien qu'il ait fait l'objet de plusieurs interprétations. En architecture (cf. p. 253 et suiv.), le terme apparaît dans un ouvrage précurseur (1949).

J. Hutnut, « *La maison postmoderne* », dans : *Architecture et l'esprit de l'homme*, Cambridge, 1966/1967 ; Nic. Pevsner, « *L'architecture de notre temps (Les anti-pionniers)* », dans : *The Listener*. – En peinture et en sculpture : en 1980, Achille Bonito Oliva aborde le postmodernisme.

En sociologie, science culturelle, on distingue deux termes :

a. « L'ère post-industrielle » (cf. 137 ; 263) est utilisée depuis *David Riesman, Leisure and Work in Post-Industrial Society* (dans : *Mass Leisure*), 1958.

b. A. Etzioni, *La société active (Une théorie des processus sociaux et politiques)*, New York, 1968.

CF280

En philosophie : 1979 : J.-Fr. Lyotard, *La condition postmoderne* ; 1980 : Julia Kristeva (1941 ; connue pour sa revue universitaire internationale *Semiotica*).

Note : Le terme « a-modernisme » vient de Jacques Derrida, le déconstructionniste. Le terme « sur-modernisme » vient de Richard Rorty.

Le contenu conceptuel du terme.

Comme indiqué, il existe une pluralité d'interprétations. H. Bertens/Th. D'haen, **Het Postmodernisme in de literatuur**, 7, distinguent quatre types,

a. Le postmodernisme existentialiste, que l'on retrouve principalement dans la littérature américaine, dans lequel M. Heidegger (cf. 170/175) joue un rôle de premier plan.

b. Le postmodernisme poststructuraliste, dans lequel l'étendue de notre connaissance humaine (contenue, principalement ou même entièrement, dans le langage) est centrale.

c. Le postmodernisme d'avant-garde, qui a émergé dans les années soixante turbulentes : Pop 'Art, Op 'Art, --- Happenings et 'Performances' etc.

d. Le postmodernisme esthétique pur, qui présente tous les traits des autres postmodernismes, mais reste réfractaire aux présuppositions politiques ou même « philosophiques ».

Au passage : l'ouvrage cité de Bertens/D'haen traite du postmodernisme linguistique poststructuraliste et unilatéral en littérature.

Voilà pour une typologie ou une classification, -- entre autres.

La « définition » par A. Wellmer.

Albrecht Wellmer, *Dialectique de la modernité*, in : *Les Cahiers de Philosophie* (Lille), 5 (J.-Fr. Lyotard : *Réécrire la modernité*), 1988 (printemps), 99/161, peut nous aider à avoir une vision d'ensemble.

Dans son *Zur Dialektik von Moderne und Postmoderne (Vernunftkritik nach Adorno)*, Suhrkamp, 1985, il caractérise le postmodernisme comme suit. -

A. Le post- dans le postmodernisme exprime la fin (cf. 267) – endisme – du « dessein » (comprendre : idéal culturel) du rationalisme éclairé et, même, fondamentalement, de la culture gréco-occidentale, – appelée, non sans ironie, « la mort de la raison ».

B. – Le préfixe « post- » dans « postmodernisme » exprime une « anamorphose », une radicalisation reconstituée, des mêmes desseins culturels : en ce sens, le postmodernisme est une modernité radicalisée. (Ac, 99s.).

Autrement dit : le prétendu fossé entre modernité et postmodernité est loin d'être absolu.

CF281

Description d'Thab Hassan : -

I. Hassan est un postmoderniste américain qui a acquis une certaine notoriété grâce à ses nombreuses œuvres (voir : *The Dismemberment of Orpheus (Toward a Postmodern Literature)*, Madison, Wis., 1971 ; *Pluralism in Postmodern Perspective*, dans : Calinescu/Fokkema, *Exploring Postmodernism*, Amsterdam/Philadelphia, 1987, 17/40).

A. Wellmer, ac, 101s., cite son opinion. -- Dans son article **The Critic as Innovator**, paru dans **Amerikastudien** 22 (1971) 11, 55, Hassan affirme ce qui suit.

A. Description générale,

Le « défaire », que l'on peut traduire par « déconstruction », lui semble être l'essence même du concept. D'autres termes circulent : désorientation (« décentrement »), disparition, dispersion, désillusion, rupture, « différance » (J. Derrida), fragmentation.

B. Contenu de la pensée. --

Tous ces termes expriment d'une manière ou d'une autre un ou plusieurs aspects qui caractérisent trois points principaux.

un. Sur le plan ontologique : le piédestal de la pensée moderne, le Je ou « Sujet », qui se croit capable – au sein du Cogito, je crois (cf. 195) – d'une force de pensée englobant tout, de la totalité (cf. 267 (« grand récit ») ; 276) de tout ce qui est, afin d'embrasser la culture entière, est radicalement rejeté. Le « démantèlement » du « Sujet » moderne.

b. Dans le domaine épistémologique (théorie de la connaissance) : le postmoderniste est comme un possédé (sic !) en quête des fractures, des fragments de la totalité. Ce qui n'est autre que le revers de la médaille du rejet du Moi pensant la totalité, qui ne connaît que des parties, et non le tout.

Pluralisme. -- C'est la conséquence des points **a** . et **b** . La tyrannie de la pensée totalitaire, qui opprime les minorités, les groupes marginalisés et les dissidents, est radicalement rejetée.

Par conséquent, le postmoderniste pousse l'axiome d'équivalence (cf. 266) pour des minorités telles que les personnes politiquement défavorisées (minorités politiques), les personnes sexuellement ostracisées (minorités sexuelles), celles désavantagées par leur langue (minorités linguistiques), etc.

Les systèmes culturels qui créent des minorités ont une structure totalitaire, fondée sur leurs modes de pensée (cf. 77 ; 264). Penser juste, ressentir juste, agir justement – lire justement, etc. – revient à « démanteler » le totalitarisme, à le défaire.

Voici ce que pourrait être l'« hypothèse » du postmodernisme dans la sphère sociale et politique. Nous l'avons dit : le postmodernisme est un phénomène culturel extrêmement complexe.

CF282

32 : les beatniks comme postmodernes (282/313)

Il ne s'agit pas ici d'analyser en profondeur ce que sont le Beat et le Beatnik en tant que phénomène culturel. Quelques caractéristiques principales suffiront à éclairer la révolution culturelle que représente le phénomène Beatnik. Car la culture Beat ou Beatnik est :

(i) un type d'expérience de la modernité (dans les deux sens que nous avons établis au cf. 252),

(ii) d'où découlent **a** . une mode **b** . une méthode et **c** . même une idéologie.

32.1. La caractéristique principale en deux parties (282)

Un certain nombre de jeunes — principalement aux États-Unis — ont formé leur propre groupe d'âge après la Seconde Guerre mondiale (1939/1945), qui s'exprime dans le terme « beat(nik) ».

(1) Au cœur de la modernité – et de sa société américaine –, ils se retrouvaient vaincus (le terme « vaincre » ayant un sens parmi d'autres dans le verbe « battre »), abattus, épuisés. Sans avenir, sans perspective d'avenir, au sens traditionnel et moderne du terme.

(2) Ils cherchaient à s'évader dans une sorte de transe (« une béatitude », une ivresse bienheureuse).

Note -- Comparez cela avec ce que A. Wellmer dit à propos de l'essence du postmodernisme : (i) l'endisme et (ii) la radicalisation (cf. 280).

32.2. Les manifestations du trait principal (282/313)

L'expérience directe et sans inhibition (vivre l'instant présent) se distingue. « Sans inhibition » en ce sens qu'elle n'est contrainte ni par la Tradition ancienne, ni, surtout, par la Modernité. Cf. p. 175, où Le Grand Bleu offre un exemple contemporain d'une telle expérience vécue sans inhibition.

Les Beatles . -- En 1961, les Beatles ont vu le jour en Angleterre (à Liverpool). - « Beatles » est une combinaison de « Beat » et « beetle ».

Dans leur album Revolver, ils le formulent ainsi : « Éteignez votre esprit, -- détendez-vous, laissez-vous porter par le courant » (Éteignez votre esprit (trop concentré), -- détendez-vous, laissez-vous dériver par le courant).

Note : Ce type de vie a également été qualifié de « phénoménologique ». Mais alors, il s'agit d'une phénoménologie empirique qui vit la sensation purement (presque pour la sensation elle-même), sans chercher de descriptions ni d'explications rationnelles, mais en restant fidèle à ce qui a été vécu.

CF283

Ce mode de vie se retrouve dans la nature artistique de la Beat Generation elle-même (musique (jazz, rock), Batman(ia), pop art, écrivains

beat), dans l'holisme, c'est-à-dire l'acceptation plus complète de la totalité de la réalité (Fiedler) (consommation de drogues (expansion de la conscience), néo-sacralisme (orientalisme)), dans l'anarchisme (non pas l'État (cf. 75 : Realpolitik), mais la libre autodétermination de l'individu et de la petite communauté), -- dans la « nouvelle » éducation (éducation anti-autoritaire).

Note – Attention : les États-Unis ne se résument pas à cette couche de personnes « déracinées », comme l'écrivain, conteur et chanteur américain Garrison Keillor a tenté de le démontrer avec un succès retentissant pendant plusieurs semaines à Londres, à l'automne 1989.

Tout comme Will Rogers, le penseur cowboy, l'a fait au début de ce siècle, G. Keillor fait de même : il laisse transparaître « l'Amérique profonde », l'antithèse de l'Amérique télévisuelle incarnée par des séries comme Dallas et Dynastie.

Keillor parle d'un endroit imaginaire aux États-Unis, loin du centre, près du territoire canadien, où l'hiver ne finit presque jamais, « Lake Wobegon ».

Le titre, avec lequel Keillor a captivé les Londoniens pendant plus de deux heures, était : « La semaine a été calme à Lake Wobegon, ma ville natale. » « À moins que – mais n'en parlez à personne – ma tante Myrna n'ait remporté le douzième prix d'un concours culinaire à Lake Wobegon, ce dont je suis très fier », ajoute Keillor, qui est qualifié de « régionaliste ». « C'est bon de s'en souvenir. »

Une caractéristique . -- W. Welsch, *Unsere postmoderne Moderne* , Weinheim, 1988-2, 15, dit : « C'est ainsi que Leslie Fiedler (note : un critique juif), dans 1969, inle célèbre essai *Cross the Border/ Close the Gap* , dans : *Playboy* , 1969, déc., 151, 230, 252/254, 256/258, l'a présenté.

Remarquable : pour la première fois, cet essai ne paraît pas dans une revue littéraire, mais dans Playboy.

La « transgression » — le programme de ce type de littérature — était simultanément une méthode de critique littéraire qu'elle propageait. — Fiedler commence son texte par une affirmation catégorique : « Presque tous les lecteurs et écrivains contemporains sont — et en effet, depuis 1955 — conscients que nous vivons les derniers soubresauts de ce qu'on appelle la « modernité » — au sens littéraire du terme — et les douleurs de l'enfantement de ce qu'on appelle la « postmodernité ». »

Welsch caractérise L. Fiedler ainsi : « Pour Fiedler, l'écrivain postmoderne est d'emblée un agent double :

CF284

(i) Il est aussi à l'aise dans le monde technologique que dans celui des merveilles. De plus, il est tout aussi disposé à explorer le domaine du mythe que celui de l'érotisme.

Explication . – « Franchir la frontière / Comblé le fossé » est le titre. En effet : là où la « littérature » traditionaliste aurait certainement méprisé l'abonnement à un magazine comme Playboy, L. Fiedler, avec les postmodernistes des années cinquante – l'époque des beatniks – « transgresse » ce « tabou ».

L'érotisme devient un domaine égal aux thèmes « établis ». -- « Franchit la frontière / Comble le fossé » entre la technologie moderne et « rationnelle », d'une part, et, d'autre part, « le royaume des merveilles » et celui du mythe (cf. 266 ; 281 : axiome d'équivalence).

L'exclusivisme des modernes,

À l'instar de Descartes, Locke, etc., cette conception est dépassée au profit d'un inclusivisme qui, outre les types artistiques classiquement reconnus (« genres » avec leurs lois), en accepte d'autres. Nous retrouverons cette pensée inclusive comme l'une des caractéristiques majeures de la postmodernité : (pour reprendre les mots de Lyotard :) « De quel droit – au nom de quelle autorité – exclut-on un certain nombre de genres ? » (cf. 277).

Un bijou d'humour. -- On ne saurait mieux illustrer le fossé des générations — à l'époque beatnik — qu'avec le dialogue suivant :

« Ma chère fille, tu dépenses trop d'argent. Plus que tu n'en gagnes. Tu ne mourras certainement jamais riche. » – Voilà ce qu'est le moderne. – Et maintenant, le postmoderne :

« Mais papa ! Mourir riche n'est pas mon intention : je veux vivre riche. »

Relisez rapidement cf. 78 et suiv. (Économie moderne ; en particulier cf. 79 : le Louis d'Or), et vous ressentirez clairement le postmodernisme.

32.3. La contre-culture (284/286)

Bibl. st.: Th. Roszak, *The Rise of a Counterculture, (Reflections on Technocratic Society and Its Youthful Opponents)*, Amsterdam, 1971-1, 1973-4;

Ch. Reich, *Fleurs dans le béton (Comment la révolution de la jeunesse essaie de rendre l'Amérique vivable)*, Bloemendaal, 1971 (/ / Le verdissement de l'Amérique);

J.-Fr. Revel, *Ni Marx ni Jésus (De la seconde révolution américaine à la seconde révolution mondiale)*, Paris, 1970. -- Ce sont des ouvrages qui définissent plus étroitement le concept de « contre-culture ».

CF285

H. Bertens et Th. D'haen, dans **Het Postmodernisme in de literatuur **, Amsterdam, 1988, p. 19, affirment : « Au milieu des années 1960, L. Fiedler et Susan Sontag (cf. p. 26) ont distingué un postmodernisme étroitement lié à la contre-culture américaine et à ses précurseurs, tels que les poètes projectifs (notamment *Charles Olson* et son manifeste **Projective Verse** (1950), chef du Black Mountain Group (cf. p. 279)) et les écrivains de la Beat Generation (notamment *Allen Ginsberg* (1926-1997), *Lawrence Ferlinghetti* (1919-...), *Bob Kaufman*, *Gary Snyder*, etc.). Ce postmodernisme mettait l'accent sur l'expérience directe (cf. p. 282) et sur une acceptation totale de la réalité (cf. p. 282 et suiv. : holisme) dans toutes ses facettes. »

'Souterrain'.

Terme anglo-saxon.

(je) 1830+ : « Le chemin de fer clandestin » désignait le « chemin de fer souterrain », utilisé par une organisation secrète et illégale d'Américains blancs pour permettre aux esclaves noirs en fuite d'atteindre le nord du Canada et ainsi se mettre en sécurité.

(ii) Durant la Seconde Guerre mondiale (1939/1945), il existait des « mouvements clandestins » dans les territoires occupés par les Allemands qui opéraient illégalement.

(iii) Dans les années 1950, un nouveau type de mouvement « underground » a émergé. Sa caractéristique négative était l'aversion pour la « tradition » et « l'ordre établi » (l'« establishment »).

Les Beatniks, devenus plus tard les Hippies et les Yippies (Nouvelle Gauche). – Les Provos néerlandais, les « Kabouters », les Dolle Minas, les Pacifistes, etc. en sont des sous-groupes.

Expressions : anarchisme, sexe, consommation de drogues, communes, beat, pop, chanson contestataire. Œuvres célèbres : *West Side Story*, puis : *Hair*, *Oh Calcutta*, *Jesus Superstar*.

Note : La presse underground regroupait tout un ensemble de magazines, dont certains existent encore. La musique pop underground était un mélange de country (schlager allemand), de jazz, de blues, de rock, de folk et de chansons engagées.

Conclusion : « Underground » est un autre nom pour la contre-culture, mais seulement dans la mesure où elle représente un élément « subversif » et « sapant la culture » au sein de la modernité.

Note -- Durant l'été 1989, Harry Kupfer, un réalisateur américain, a transformé Rheingold, première partie du Der Ring der Nibelungen de R. Wagner (cf. 248), en une œuvre d'art underground : au lieu du crépuscule des dieux, il représente le « crépuscule humain » !

Notre culture, avec ses « opiums » — argent, drogue, sexe, vanité, soif de pouvoir et... désespoir — s'y déploie, à l'américaine.

CF286

Jusqu'au Punker Loge inclus, dont le slogan « pas d'avenir » l'incite à soumettre le monde qu'il crache à ses fins cyniques (cf. 110 ; 210 ; 232), ce rétablissement et... radicalisation du chef-d'œuvre de Wagner au Festival de Bayreuth (depuis 1876) est présent.

Nous avons ainsi une vue d'ensemble du phénomène beatnik. Analysons maintenant plus en détail certains aspects.

32.4. Beatniks et musique (286/288)

Deux remarques préliminaires.

(1) « Musique à programme » :

La musique dont il est question ici n'est pas — ou pas tellement — de la musique « absolue » ou « abstraite » (qui se limite aux manipulations sonores provenant d'un esprit qui construit des systèmes sonores) ; il s'agit principalement de « musique à programme » :

- a. elle est instrumentale (« Résumé »),
- b. mais l'accent est mis sur un « message » extra-musical, -- ici le message de la contre-culture et de l'underground.

(2) « La question énergétique ».

ID Magazine (Londres), n° 73 (1989) : septembre, est intitulé « le numéro sur l'énergie ».

Le magazine explique : « Le carnaval de Notting Hill est imprégné d'énergie vaudou. Le heavy metal est pulvérisé par l'énergie du rock 'n' roll. New York danse au rythme du dancehall. Iain Banks (à noter : *The Wasp Factory*, *Canal Dreams*) est-il inspiré par une énergie inquiétante ? Diana Brown et Barrie K Sharpe (n'oubliez pas le K) débordent d'énergie soul. Croyez-vous au pouvoir de l'énergie onirique ? »

Bien que principalement destinée aux genres musicaux contemporains, l'idée centrale d'« énergie » est déjà la marque distinctive des genres musicaux de la contre-culture. Cette « énergie » évoque inévitablement celle de Sade (cf. p. 215 et suiv.), malgré une différence notable.

Note : – L'une des « explications » de ce « besoin d'énergie » réside peut-être dans le fait que nombre de beatniks et autres personnes de leur espèce semblent « épuisés », et sont précisément pour cette raison si friands de phénomènes « béatifsiques » (cf. 282). Cela ressemble parfois beaucoup à un stimulant.

Typologie. – Il serait vain de citer ici tous les types de musique liés à la contre-culture. Nous nous contenterons d'éléments qui éclairent l'atmosphère dans laquelle les Beatniks pouvaient évoluer.

CF287

Le jazz, né en 1917 à la Nouvelle-Orléans, aux États-Unis, a inondé ce mode de vie jazz – ce « style de vie » – et le monde occidental, voire le reste du monde, sous des formes parfois très variées (Nouvelle-Orléans/Middle Jazz/Be-Bop/Cool/Free Jazz).

Dans la mode, dans nos discothèques, et même dans quelques films, le jazz est mûr pour une sorte de « renaissance ».

Prenons l'exemple du film « *Round Midnight* » (B. Tavernier), dans lequel le jazz occupe une place centrale, à la fois comme ambiance et comme style musical, notamment celui des années soixante : l'histoire se déroule à Lyon, à New York, mais surtout à Paris.

Un musicien et saxophoniste américain (Dexter Gordon) est « las et épuisé par tout, sauf par sa musique (Be-Bop), au bord de l'autodestruction à cause

de l'alcool »,... et du « repos ». Un jeune Français (François Cluzet) s'attache à lui, est captivé par lui et souhaite lui redonner goût à la vie.

Ce film, excellent selon la critique, nous plonge d'emblée dans la vie d'un musicien. Surtout, il montre que le jazz, au-delà d'être un style musical, est avant tout un mode de vie, imprégné de l'âme du blues.

Rock 'n' roll. –

Selon certains en 1954, selon d'autres en 1957 – en tout cas, les années Beatnik – sont nées aux États-Unis de **(i)** jazz, **(ii)** blues et rhythm and blues et **(iii)** folklore rural.

« Le rock 'n' roll – si l'on en croit les manuels scolaires – est né vers 1955 à Memphis (Tennessee), lorsqu'Elvis Presley et quelques autres artistes blancs similaires ont enregistré de la « musique noire », tandis que des Noirs comme Little Richard et surtout Chuck Berry ont adapté leur « rythme » et leur « blues » au goût des jeunes Blancs. »

(...) Le rock 'n' roll est une musique du Sud américain : au Tennessee et au Kentucky, à partir de 1800, on assiste à la première éruption d'un proto-rock, une vague d'« expression » religieuse – consignée dans nos livres d'histoire comme le « Grand Réveil » des réunions de camp (...) ». (*R. Pedant, Les aventures de la musique américaine*, dans : *Musicien* (Paris) n° 13 (1989) : nov., p. 20).

Remarque, -- Bibl. st. : J. Koenot, « *Rock against Religion* », dans : *Streven* (1983), 406/418 ;

-- WJ Matt, *Le Rock' n' Roll (Instrument de révolution et de subversion culturelle)*, Sherbrooke (Québec) 1981;

-- J.-P. Régimbal, *O.S.T. et autres, Le Rock' n' Roll (Viol de la conscience par les messages subliminaux)*, Sherbrooke (Québec), 1983.-

(voir aussi sur ce site web, texte 35)

Au passage : la vie et la mort d'Elvis Presley illustrent parfaitement ce que les Grecs anciens appelaient « l'harmonie des contraires ».

CF288

J.-P. Régimbal, *Le Rock n'Roll (Viol...)*, 47, résume comme suit. -

(1) Le « roi » du rock 'n' roll exerçait invariablement l'emprise d'une idole sur tous ceux qui l'admiraient. Il est véritablement l'initiateur de toute la

révolution rock. Mais, de par sa personnalité unique, il incarnait la révolte de la jeunesse contre la famille, la religion et la nation.

Avec une grande détermination, il s'est lancé dans le démantèlement de tous les « tabous », principalement ceux que la jeunesse rebelle abhorrait le plus farouchement : les tabous sexuels.

(2) Mais il devint victime de sa propre célébrité, et en même temps de sa dépendance à la drogue.

(i) Après avoir constaté le brillant résultat de sa révolution éthique et politique (lire : sociale),

(ii) il est mort alors qu'il n'avait que quarante ans.

Note – Comparons cela avec l'exemple de J.-P. Sartre (cf. 176), qui, dans son sillage, a également semé la toxicomanie et le suicide. Sartre a peut-être été impressionné par cette grande penseuse flamande, qu'il considérait comme une « métaphysicienne d'une grande profondeur », mais les résultats observés chez une partie de ses « résidents et admirateurs » témoignent du contraire.

32.5. La musique rock en tant que « mouvement » (288/289)

(1) J. Koenot, « *Le rocher contre la religion* »,

(i) pose comme hypothèse que la musique rock « n'est pas séparée de la tendance générale à la musicalité, qui se manifeste dans tous les domaines de la culture contemporaine » (ac, 406).

(ii) « Cette tendance peut être considérée comme l'expression d'une vision du monde très répandue, mais souvent tacite, que nous appellerons « la métaphysique du mouvement » (ibid.). – « Le nom que cette musique s'est donné, « rock-n-roll », en dit long : (a) se balancer/rocker, (b) trembler/sauter » (ac, 409). »

(2) J.-P. Regimbal, *Le Rock' n' Roll (Viol ...)*, est beaucoup plus précis.

1.a. En 1951/1952, Richard Little, un jeune chanteur du Midwest des États-Unis, a commencé à modifier le « rythme » du Rhythm and Blues, caractéristique de la population noire du Sud américain.

Note – Le « beat » est la répétition continue des « temps » définis, se mêlant aux rythmes syncopés.

1.b. Le « rythme » est la caractéristique typique de la musique rock.

i. Hard rock. -- le rythme exacerbe les pulsions sexuelles.

ii. Acid rock. -- Ici, le « beat » influence le cerveau et le système nerveux de telle sorte que l'individu devient susceptible à la consommation de drogues.

iii. Punk rock.

CF 289

Note – À l'origine, en Angleterre, « punk » signifiait « prostituée ». Plus tard, aux États-Unis, il a pris le sens de « pourrir ». – Le rythme, ici, attise l'envie d'attaquer.

2.a. 1954 : à l'automne , le thème musical de *Bill Haley « Rock Around the Clock »* devient instantanément célèbre grâce au film *Blackboard Jungle* .

2.b. Cependant, c'est un disc-jockey (DJ, présentateur) de la station de radio de Cleveland qui a inventé le terme rock 'n' roll pour nommer le tout nouveau rythme.

Mais ce que les gens ignorent généralement, c'est que ce terme désigne les deux mouvements du corps humain dans l'auto-indulgence érotique. -- « Rock 'n' Roll » vient du langage courant des ghettos américains.

Note – Reggae. – *C. Brown* (Ipswich), *Lettres : Reggae Runnings*, dans : *iD* (Londres), n° 75 (novembre 1989), écrit à la rédaction : « L'influence américaine – notamment en ce qui concerne le rap aux États-Unis – a commencé bien plus tôt (que ce qu'indiquait un article précédent). Au cours de la seconde moitié des années 1950. Autrement dit, à l'époque de l'essor des Beatniks. »

Un anarchiste. - Jerry Rubin - à propos du rock 'n' roll.

(i) Dans son succès commercial *Do It*, *Rubin* écrit : « Elvis Presley a réveillé nos corps. Oui, il l'a complètement transformé.

Le Hard Rock animal – dont le secret réside dans l'énergie (cf. 286) du « beat » – pénètre au plus profond de nos corps. – Immédiatement, toutes les pulsions – refoulées et inhibées comme elles l'étaient – remontaient à la surface grâce à ce rythme irrésistible.

Les sièges à l'arrière des voitures étaient les lieux de rassemblement d'une révolution sexuelle (cf. 220 ; 234), tandis que la radio de la voiture était l'instrument de diffusion de cette subversion culturelle.

Le véritable nom du début de la révolution était « rock » ; nous avons une nouvelle politique mêlée à un « style de vie » psychédélique (*note* : affirmation de la consommation de drogues).

Notre mode de vie, notre « acide » (*note* : autre nom pour « drogue »), notre « bizarre » (*note* : **(i) Des vêtements** excentriques, **(ii)** alternatifs, notre musique rock, -- voilà la vraie révolution. --

(ii) Ailleurs, dans *Do It* , il écrit : « En combinant jeunesse, musique, sexe, drogues et révolte, nous avons préparé un mélange difficile à battre ».

Remarque : On constate que les figures authentiques — les « faits » — du « mouvement » — pour reprendre les termes de Jan Koenot — ne mâchent pas leurs mots.

CF290

32.6. « Musique pop » (290)

-- Avant d'expliquer brièvement le concept – et la réalité qui lui correspond – de la « musique pop », un petit mot sur le terme « outsider » --

M. Van Nierop, Nieuwe woorden (Verklarend en verhalend woordenboek van Modern taalgebruik), Heidelberg, 1975, 268ff. dit ce qui suit.

Dans un certain usage de la langue anglaise, il existe un système de « dominant/défavori ». Le « dominant » est celui qui réussit tout ; le « défavori » est celui qui enchaîne les échecs, tel une pierre qui roule.

Autrement dit, les deux termes relèvent de l'analyse du destin. « Vous avez ces chiens qui semblent n'être que misère et peur soumise : la queue entre les pattes, les oreilles comme les feuilles d'un saule pleureur et des yeux d'une tristesse infinie. Est-ce de cette image que provient l'appellation de « défavorisé » pour désigner les personnes irrémédiablement désavantagées ? » (Oc, 268).

Chris Schraepen, dans son article « The Sound of the City » de Charlie Gillett (ouvrage de référence sur l'histoire de la musique pop), publié dans *De Nieuwe Gids* (Gand) le 4 mars 1988, écrit :

« C'est précisément cette situation de marginalisation sociale dans laquelle (et à partir de laquelle) la musique pop a grandi et continue de grandir qui constitue l'un de ses plus grands atouts. » – Ainsi, le « lieu » social de la musique pop est déjà largement délimité.

Note – M. de Kuiper , trad., *Charlie Gillett, The Sound of the City* (ouvrage de référence sur l'histoire de la musique pop), Amsterdam, Loeb, est comparé par Schraepen, en termes de grande valeur informative, à *Ed Ward/ Geoffrey Stokes/ Kan Keller, Rock of Ages (The Rolling Stone History of Rock 'n' Roll)* , Rolling Stone Press.

Note : Cela devient fastidieux, mais cela a une valeur probante : « Gillett a été particulièrement frappé par les parallèles (...) entre a. l'essor de la musique populaire – telle que nous la connaissons aujourd'hui – au début des années cinquante et b. les changements sociétaux dans le monde culturel et social occidental ». (Ac).

Remarque – Chacun peut désormais constater que, par exemple, le titre « Actualités Pop » dans n'importe quel journal est si vaste qu'il englobe tous les genres musicaux.

Cela devient tout ce qu'on peut entendre en discothèque et sur quoi on peut danser. Ainsi, le terme « chanson folk » ou, plus simplement, « folk » englobe tout ce qui, dans le cadre de la musique pop, s'inspire du folklore.

Joan Baez n'était-elle pas surnommée « la diva de la chanson folk » à l'époque ? — Voilà qui ne nous donne pas un aperçu de l'atmosphère de l'ère Beatnik.

CF291

32.7. Beatnik et Batman(ia) (291/292)

« Batman (littéralement : homme-chauve-souris) 1989 (...) dans une « Babylone » postmoderne (*note* : Babylone était jadis, dans l'Antiquité, la capitale de la Chaldée, admirée dans tout le monde antique), au bord de l'effondrement. Où le pouvoir politique s'écroule ; où la société s'enlise dans la frivolité ; où l'anarchie (*note* : absence de but) s'enracine au service du crime organisé. » Ainsi M. Danthe, *Tel le phénix, dans : Journal de Genève* (09.09.1989).

« Babylone » est ici un symbole endiste (cf. 265), comme dans l'Apocalypse (Révélation concernant la fin des temps) de saint Jean, le dernier livre de la Bible. – C'est là que Danthe, excellent journaliste, situe Batman.

(i) En 1939, Bob Kane, un dessinateur de dix-neuf ans (notez son âge), fait ses débuts dans le magazine de bandes dessinées *Detective Comics* avec... une BD. La Columbia, la société de production cinématographique, le remarque. Elle recherche un héros (un symbole d'héroïsme) utile à l'effort de guerre américain. Batman se voit donc attribuer un adversaire japonais, le Dr Daka, « le dangereux ». Résultat : un succès immédiat.

Note : Sous la pression d'un certain public, Bob Kane crée littéralement un hors-la-loi – un hors-la-loi – qui combat le « crime » par tous les moyens, même illégaux. Ce à quoi la censure américaine – cette censure tant décriée – répond : le personnage de Batman revient à cautionner ce qui est à la fois immoral et illégal.

Le point culminant de cette situation : 1954. Le Dr Frederic Wertham, dans son ouvrage **La Séduction des Innocents**, explique comment la folie Batman « corrompt la jeunesse américaine ». Les plus jeunes dégénèrent, selon lui, et deviennent de futurs criminels. Ou bien ils sont incités à nourrir des fantasmes homosexuels. Les mères américaines se mobilisent alors pour une cause nationale.

(ii) 1966. – Nouvelle vague Batman . – Batman se voit attribuer deux rôles féminins. Il doit désormais affronter pas moins de quatre adversaires : le Joker, Catwoman (l'un des nouveaux personnages féminins), l'Homme-Mystère et le Pingouin. Mais le succès se limite aux jeunes. L'engouement s'estompe rapidement.

(iii) 1970 : le mythe est introduit dans l'univers de Batman (avec des personnages comme Ra's Al Ghul, par exemple, mais aussi l'apprenti sorcier, Man-Bat).

1980 : Frank Miller, **The Dark Knight Returns** : Batman, selon cette œuvre, se situe au-dessus du bien et du mal, à l'instar du héros de Nietzsche, « Jenseits von Gut und Böse » (Par-delà le bien et le mal), tout en restant au service de la lutte contre le « mal ». Plus précisément : il « fait le sale boulot ».

CF292

News Week écrit : « Le magazine Comic Book semble désormais cibler les adultes, non pas tant par le biais d'une pornographie excessive, mais à la suite d'une perversion confuse, anxieuse et paranoïaque (...) ».

Le New York Times et USA Today parlent de « romans graphiques et intelligents destinés à la génération MTV ». (*Note* : MTV = Music Television).

Note – Si l'on privilégie les genres littéraires classiques, alors la ballade, avec son « réalisme » apparent (la surface de la réalité) – mais aussi avec sa nature transrationnelle (mythe, « religion ») et sa criminalité (meurtre, sexe), est un « modèle » possible pour comprendre quelque chose comme le genre Batman actuel.

Le « chevalier sombre » vit entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres. À l'instar de l'Apocalypse de Jean, il incarne la fin des temps.

Interprétation alternative possible . –

Le film, qui a engrangé près de deux cents millions de dollars en un seul mois – sans parler de l'immense campagne promotionnelle (T-shirts, casquettes, broches, sacs à main, pendentifs, bracelets, jouets, vêtements, chansons) – semble, aux yeux de certains, rousseauiste (cf. p. 222) : l'homme, en tant qu'individu, est excellent. C'est la « société » – un thème fréquemment employé par nos critiques sociaux – qui conduit ce parfait petit individu au « mal ».

Application : L'Américain moyen, convaincu de son « excellence », se perçoit toujours, au fond de lui, comme une « victime » des « forces du mal » au sein de sa société. Il ne considère plus la « société établie » comme capable de redressement. Il la juge corrompue jusqu'à la moelle. – Songez aux policiers impuissants que nous voyons quotidiennement à la télévision : leurs gouvernements, de concert avec les pouvoirs politiques en place, les contraignent régulièrement à combattre le crime par la contre-criminalité.

Remarque : Ce rousseauisme naïf ressemble au chrétien classique qui, se considérant excellent, désigne le diable comme le seul facteur le conduisant au « mal ». Chez Rousseau, la « société » remplace le « diable ».

Conclusion. – Le pessimisme culturel de Batman correspond parfaitement à l'état d'esprit fondamentalement pessimiste des Beatniks.

Note – Au passage : Miller est d'avis que le réalisme fonctionne mieux lorsqu'on représente le monde tel qu'il est « réellement », de façon « réaliste ». D'accord. Mais le « réalisme » de Miller est un « réalisme fantastique », presque une ballade.

32.8. Beatniks et Pop Art (293/296)

Reprenons brièvement là où nous en étions : « En 1966, les réalisateurs ont fait de Batman une incarnation frénétique du Pop Art, une forme d'art qui – depuis 1955 (en même temps que le phénomène Beatnik) – conquérirait l'Amérique à l'époque (...) ». (*M. Danthe*, « *Tel le phénix* », dans : *Journal de Genève* (09.09.1989).

Le terme. – Tout comme la musique pop (cf. 290), le Pop Art est l'abréviation, notamment aux États-Unis, d'« art populaire ». Il désigne une forme très particulière d'art plastique, en Angleterre et en Amérique, qui assemble des ensembles – que sont par exemple des peintures – avec des fragments, des vestiges. De plus, bien que « réaliste » (fidèle à la réalité) dans ses « fragments » (cf. 266 : Fragmentarisme ; 278 : Lyotard), le résultat final est néanmoins une sorte de réalisme fantastique. Rauschenberg et Andy Warhol sont des figures emblématiques du Pop Art.

Rue de la bibliothèque : *P. Casparie, Edie (Sedgewick) et Andy (Warhol) et les années soixante argentées*, dans : *Streven* 1983 (août - sept.), 1003/1011.

Ce petit article bien ficelé esquisse, à l'aide de quelques figures turbulentes du Pop Art — Edie Sedgewick, issue d'une riche famille américaine, et le célèbre Andy Warhol (1929/1987), le « pape du Pop Art » — une image basée sur des exemples de ce que pourrait être le « style de vie » du Pop Art.

Note : « Style de vie » est un terme à la mode. Il désigne **(i)** un mode de vie, **(ii)** mais avec une connotation typiquement postmoderne, voire dandynique. *Sarnia Saoumi*, qui a présenté « *Ma philosophie de A à B* » de Warhol, affirme : « Andy Warhol possédait un don exceptionnel pour l'humour, c'est-à-dire une capacité hors du commun à trouver toute chose ridicule. Il était animé d'un cynisme prononcé (cf. 110 ; 210 ; 232 ; 286). Et pourtant, il faisait également preuve d'un grand raffinement. » Difficile de mieux caractériser le dandy.

Par ailleurs, un conservateur de musée (MoMA) affirme que les idées de Warhol peuvent être situées « au sein du postmodernisme ». -- Ceux qui le connaissaient bien affirment que son cercle était principalement composé de mannequins, de stars du rock 'n' roll et de jeunes plus ou moins « désintégrés ».

L'Op Art, contraction d'« art optique », est un nouveau courant artistique apparu dans les années 1950 en France, en Italie et ailleurs. Il exploite les effets d'optique tirés de la matière (lignes, plans, volumes, couleurs) – une illusion d'optique artistique ; pensez aux tissus moirés et à leurs reflets particuliers. Ainsi, par exemple, pour les personnes ayant un œil sensible, les œuvres d'Op Art donnent l'impression d'être en mouvement.

CF294

32.9. Beatniks et littérature (294/296)

— Qu'ils aient lu, écrit eux-mêmes ou exercé une influence, la littérature fait partie intégrante du phénomène Beatnik.

A.-- Hermann Hesse (1877/1962). -

H. Hesse a reçu le prix Nobel en 1946. Parmi les écrivains européens, il est le plus lu par les jeunes aux États-Unis, au Japon, en Australie et en Amérique du Sud.

Volker Michels, dans un ouvrage sur la Hesse, explique ceci :

(i) rejeter les normes de la « majorité » (comprendre : l'ordre « bourgeois » établi) ;

(ii) « Je ne fais que ce que je décide moi-même ». – Cette double « hypothèse » domine l'œuvre de Hesse. L'individualisme postmoderne est ici à l'œuvre.

1.1. Hesse est issu d'une famille piétiste-protestante, où son père était pasteur-missionnaire. Ses parents considéraient comme « normal » qu'il suive la même « vocation ». Mais il refusa même d'entreprendre les études nécessaires.

1.2. L'influence du romantisme allemand est palpable partout. Or, le romantisme, tout en s'inscrivant dans la lignée de la modernité, constitue néanmoins une réaction contre le rationalisme des Lumières.

2.1. 1920+ : Hesse découvre la psychanalyse ; C.G. Jung (qui est en partie oriental) l'intéresse particulièrement.

2.2. Ses parents, missionnaires, connaissaient bien l'Orient. Mais en 1911, Hesse entreprit lui-même un voyage en Inde. Son œuvre *Siddharta* (1922) témoigne de son orientalisme.

Note – Parmi ses nombreuses œuvres, * *Le Loup des steppes* * (1927) se distingue : dans un style vaporeux et aérien, il dépeint les tourments

intérieurs d'un personnage tiraillé entre, d'une part, la crise des valeurs dans le monde bourgeois et, d'autre part, la vie d'artiste. Le « héros » du livre se perçoit comme « schizophrène ». On y retrouve des accents de l'Enfer de Dante, tout en étant résolument contemporain : c'est comme si Hesse souhaitait que les « déracinés » (dont il fait partie, comme tant d'autres) « luttent de toutes leurs forces dans l'« enfer » d'un monde obscurci des âmes ».

Conclusion : un exemple de contre-culture émergente.

B.-- « La génération beat » .

Rue de la bibliothèque : D. Coussy et al., *Les littératures de langue anglaise depuis 1945* (Gr.-Bret/ Et. -Un./ Commonwealth), Paris, 1988, 189/191 (*Les 'beats'*). -- Révolte contre « l'élitisme » (« mentalité de tour d'ivoire ») de l'art (conceptions) « académiques » (= établies), -- contre la culture occidentale dans son ensemble. C'est le résumé.

CF295

Des écrivains comme Walt Whitman (1819/1892) ont servi de modèles à cet égard :

a. De même qu'un Américain le fait plus facilement qu'un Européen, les écrivains de la Beat Generation sont « anti-intellectualistes » (la raison critique, voire simplement explicative, est paralysée) ;

b. une fois de plus typiquement américain : ils s'appuient, presque aveuglément, sur la conscience de soi comme source de perspicacité, caractéristique de l'Américain « démocrate » ;

c. nouveaux : avec une attitude socialement critique, ils rejettent la société établie ;

d. nouveau : ils s'abandonnent à toutes sortes d'« expériences » (les « curiositas », curiosité) ;

e. nouveau : ils sont fans de musique jazz ;

f. nouveau : ils élargissent leur vision du monde au mysticisme oriental (orientalisme).

On y voit, dans le style américain, l'équivalent d'un Hermann Hesse.

« **Beat Generation** » , forgée par Jack Kerouac, est devenue un emblème qui s'est répandu aux États-Unis, puis dans tout le monde anglo-saxon. Pour certains, comprendre l'univers de la Beat Generation, c'est ne pas oublier que « voitures, alcool et drogues, sexe, discussions » forment un ensemble d'éléments qui contribuent à façonner leur pensée et leurs actions.

(1) *Hack Kerouac* (1922/1969).

Son ouvrage « *Sur la route* » (1957) est l'une des œuvres les plus lues.
Personnage principal : un Américain,

(i) indifférent à la prospérité économique des années 1950 aux États-Unis ; déterminé à échapper à « l'atmosphère léthargique » de sa petite ville,

(ii) passionné par la « créativité ». — Comprend : le jazz, l'art, le langage

Structure narrative . *Sur la route* ne suit pas une séquence ordonnée : il n'y a ni prologue, ni nœud narratif, ni résolution. Le seul lien, la seule suite d'événements, est celle du temps qui passe – les choses s'enchaînent simplement. Le « héros » de l'histoire « roule, tel une pierre qui tombe, d'un incident à l'autre », dans une succession décousue (fragmentarisme ; cf. 293). Ceci n'est pas sans rappeler l'« Enfer » de Hesse.

(2) *Allen Ginsberg* (1926/1997).

Si *Sur la route* était un roman, *Howl et autres poèmes* de Ginsberg est un recueil de poèmes. Une sorte de bréviaire beatnik. Toute une génération de « flâneurs » (cf. 246 : Guys/Baudelaire), les beatniks, voyait dans *Howl* et autres poèmes leur « Bible », en Ginsberg leur « prophète ».

Mais l'Américain établi voyait en lui un « fauteur de troubles » qui, par son manque de moralité, méritait un procès. Ce qui n'affecta en rien son succès. — Nous traduisons — du mieux que nous pouvons — un fragment qualifié de « digne de Whitman ».

CF296

« J'ai vu les meilleurs esprits de ma génération détruits par la folie, – affamés, hystériques et nus, – errant à l'aube dans les États noirs, en quête d'une rage frénétique, – tels des hipsters (*note* : un amateur de jazz était parfois appelé « hipster » dans ces milieux) avec une tête d'ange, – inspirés par le lien ancien et céleste avec la dynamo céleste dans les rouages de la nuit (...) ». (*Howl*, *City Lights Books* , 1956, 9).

32.9. Beatniks et toxicomanie (296/ 298)

Ce qui devient de plus en plus évident chaque jour, depuis le tournant postmoderne dans la pensée et le comportement, notamment chez de nombreux jeunes, c'est la toxicomanie. Prenons l'exemple d'un magazine

comme *Autrement*, n° 106 (avril 1989, série Mutations), intitulé « *L'esprit des drogues* ».

*autrement**, des thérapeutes, des éthologues, des psychanalystes, des médecins, des historiens, des philosophes, des juristes et des écrivains tentent d'apporter un éclairage sur ce que **l'on peut qualifier de l'une des plus grandes catastrophes culturelles.**

Les Beats s'adonnaient effectivement à des « voyages » débridés et frivoles (des errances exploratoires et... alimentées par la consommation de drogues). Parfois aussi, ces voyages étaient présentés comme des « expérimentations cliniques ». Avec certains — cela est clair —, c'était différent : holistique, et donc orienté vers la totalité du réel, ils voulaient explorer d'« autres royaumes de la réalité ».

Remarque – À l'exception d'un très faible pourcentage, ces expériences médicamenteuses se terminent de façon catastrophique : qu'elles soient volontairement futiles, expérimentales sur le plan clinique ou exploratoires sur le plan méthodologique, le résultat reste généralement identique.

On parle souvent de drogues douces, censées ne pas engendrer de dépendance physique et psychologique avec tout ce que cela implique – le cannabis et ses dérivés (haschich, marijuana) – mais dès lors qu'on dépasse le cadre d'un usage strictement médical (par exemple, sans surveillance médicale extrêmement rigoureuse), nombre de ces drogues « douces » se transforment en drogues « dures », comme l'expérience le démontre. – Rappelons-nous la mort prématurée du « roi du rock 'n' roll » (cf. 288).

William Burroughs (1914/1997) - 1953 : *Junkie*. -- Cette œuvre, que les spécialistes de la littérature classent comme « le nouveau roman », dissèque, de manière crue, les expériences terrifiantes d'un toxicomane.

De plus, il semble que les drogues « dévorent » leurs consommateurs sans aucune compensation.

CF297

Note -- Quelqu'un a fait l'observation suivante : « Burroughs surpasse les surréalistes (cf. 249) là où il confronte la morale établie, en particulier dans la sphère sexuelle, avec son anti-modèle, qui est la pure perversité ».

Note – Encore une fois : la prose débridée à laquelle il se livre n'est pas, pour Burroughs, une échappatoire à la « réalité » (quelle que soit sa conception de ce terme, bien sûr). Au contraire : il y éprouve une forme de « libération ».

Il semble que, chez un certain nombre de postmodernistes du moins, se complaire dans la décadence et la « boue » laissées par des siècles de culture soit à la fois une forme de « **delectatio morosa** » (se perdre dans quelque chose avec convoitise) et une forme de libération. – On retrouve ce phénomène chez un grand nombre d'écrivains et d'artistes reconnus, en général, – même chez certains lauréats du prix Nobel.

Note – 1959 : *Le Festin nu* . – Il s'agit d'une œuvre plus tardive de Burroughs , composée de textes « épisodiques » (contenant des « histoires » libres et autonomes) – séparés les uns des autres, sans ordre ni schéma, – sans point de vue commun (la science distincte de la bande dessinée, l'humour et le sexe, etc.). Cf. cf. 295 : fragmentarisme.

Note – « Si la police ne fait rien, nous allons nous-mêmes expulser ces toxicomanes et ces dealers (*note* : vendeurs de drogue ou autres) ! » – C'est ce qu'ont décidé environ un millier d'habitants du quartier de Klarendal, dans la ville d'Arnhem, dans l'est des Pays-Bas, au cours de l'année 1989.

Et ils ont envahi les rues en masse, ont brisé les vitres de cinq maisons de trafiquants de drogue et ont réduit en miettes l'un des « lieux d'injection ».

La raison : un enfant dans la rue avait trouvé une seringue à héroïne et s'était blessé. « Le risque que le petit contracte le sida est bien réel. » C'est ce qu'on pouvait lire dans les journaux.

Conclusion. – Le dirigeant, les forces de l'ordre de toutes sortes, – impuissants. Conséquence : une « municipalité silencieuse » réagit comme Batman (cf. 292). Elle combat par des moyens illégaux là où « la loi » est cruellement défaillante.

L'anarchiste Jerry Rubin a raison : « en combinant jeunesse, drogue, musique, sexe et révolte, nous avons concocté un cocktail difficile à vaincre » (cf. 289), à moins que Batman !

Les Américains, qui prétendent connaître le système planétaire de la drogue, affirment que « les périphéries, les terroristes urbains, les mouvements de libération, les trafiquants d'armes, les subversifs de toutes sortes, les groupes politiques de gauche et de droite, et les hauts fonctionnaires (avec la connaissance de leurs gouvernements) se nourrissent des narcodollars, qui circulent par milliards ».

CF298

Les narcodollars, qui se chiffrent en milliards. Ça a commencé

(1) en Asie du Sud-Est, dans les... tristement célèbres années cinquante (toujours à la même époque),

(2) s'est poursuivie en Amérique centrale, dans les années soixante-dix ;

(3) maintenant il est en plein essor en Colombie et dans ses environs.

Cf. X, *Liban (sous influence)*, dans : *The Economist* (30.09.1989), 58. -

C'est curieux :

a. Cela a commencé par un rejet du système établi ;

b. Cela culmine dans l'une des manifestations les plus marquantes du système établi : le monde financier international. Une fois encore : l'harmonie des contraires. Contre-culture et culture simultanément.

Conclusion : si, au sens platonicien, une hypothèse — en l'occurrence l'ensemble des présuppositions d'un Burroughs — révèle sa véritable portée — sa « valeur » lorsqu'on la « concrétise » dans la vie quotidienne, alors, pour Burroughs, elle devient hautement discutable.

32.10. Beatniks et néo-sacralisme (298/300)-

Le « néo-sacralisme » signifie que celui qui, se connectant consciemment ou inconsciemment à des religions archaïques ou classiques (qui reposent sur le sacré (le consacré, le saint)), croit vivre, de manière contemporaine, une sorte d'expérience sacrée transrationnelle.

Si l'expansion de la conscience inhérente aux expériences sous l'influence de drogues était déjà l'un des nombreux visages de l'holisme, du néo-sacralisme dans ses formes orientalisantes, il en existe très certainement une autre forme.

Beats et néo-sacralités.

Parmi les figures de proue de la Beat Generation, on trouve Gary Snyder (1930/...). Ce « gourou » était un ethnologue (cf. 19) qui admirait les cultures

amérindiennes, adhéraient à l'orientalisme et, en un mot, prenait la « religion », au sens archaïque et classique, très au sérieux.

Ce qui ne l'empêcha pas — signe du multiculturalisme postmoderne — d'être également attiré par l'anarchisme de certains mouvements ouvriers. — Son « ethnopoétique » est bien connue, notamment grâce à son ouvrage * *Myths and Texts* * (1960), une anthologie de poésie amérindienne.

Les poètes de Black Mountain (cf. 279 ; 285), autour de Charles Olson (1910/1970), avec son anthologie *Projective Verse* (1950), avaient déjà initié cette « ethnopoétique » : les poètes du vers projectif veulent être holistiques, ils rejettent donc l'approche unilatérale et purement rationnelle de la réalité, ainsi que les traditions bibliques et – en tant que primitivistes (cf. 26) – puisent leur inspiration dans (i) les traditions amérindiennes – notamment celles des Mayas (un peuple d'Amérique centrale) et (ii) les traditions chinoises.

CF299

Note – Nous avons déjà évoqué cette série de rejets – ni de la Bible ni du rationalisme éclairé – : cf. 262 (Alfred Weber), 262 (Nazisme), – dans un sens différent : 268 (Lyotard). – Tandis que certains rejettent la Bible, d'autres s'en inspirent : tel Allen Ginsberg (cf. 295), mentionné précédemment, qui pense pouvoir concilier d'une manière ou d'une autre le mysticisme juif et le bouddhisme.

Rosicrucianisation (Orientalisme).

Rue de la bibliothèque : Vlad. Grigorieff, *Mythologies du monde entier*, Allier (Marabout), 1987. -- Le bouddhisme, sous la forme du bouddhisme zen, était l'une des attractions des années 1950.

Dans l'Inde ancienne, les plus anciens textes sacrés, les Védas, datent de 1500 à 500 avant notre ère. Le fondateur du bouddhisme, au sein de l'hindouisme, fut Siddhartha Gautama, surnommé « Bouddha » (l'Éveillé). Il vécut entre 600 (contemporain, donc, de Thalès de Milet (624/545), fondateur du courant philosophique grec) et 500 avant notre ère.

Le bouddhisme ultérieur comprenait essentiellement trois types : le bouddhisme Hinayana, plus ancien (plutôt ascétique et strict), le bouddhisme Mahayana, plus récent (qui, là encore, était plus proche des

religions populaires), et le bouddhisme Vajrana établi au Tibet (qui était fortement imprégné de magie).

A.-- Probablement au cours du premier siècle après J.-C., certainement au cours du deuxième, le bouddhisme indien — Hinayana et Mahayana — s'est infiltré en Corée et au Japon via la Chine.

B -- En Chine, il rencontre le taoïsme chinois (cf. 60, 148 et suiv.).

Note – Le penseur Lao-Tseu (littéralement : « Vieux Maître ») a développé le taoïsme en un système religieux.

C.-- Un mélange de pensée et de vie religieuses indiennes et chinoises apparaît en Chine, puis plus tard en Corée et au Japon.

Au cœur de cela se trouvait un type de méditation (« chan », également « shan » ou « chen »), appelée « zen » au Japon.

Par ailleurs, « chan » signifie à la fois « esprit » et « univers ». Nous avons vu l'an dernier comment, chez Platon, l'homme, en tant qu'esprit, est un « microcosme » (le reflet et la participation au cosmos). L'esprit, en méditation, s'étend, par l'approfondissement ou d'autres techniques, à l'ensemble du cosmos (cf. 178 : Tantrisme). Il devient ainsi transrationnel (cf. 9 (Théosophies) ; 24). – Ceci conduit, par l'expansion de la conscience, à une nouvelle forme d'holisme.

CF300

Note : Grâce aux travaux de Daisetz Teitaro Suzuki (1870-1966) (et d'autres, bien sûr), le zen est devenu populaire auprès des Occidentaux en quête d'une forme d'expansion de la conscience, que l'on appelle en Orient « éveil ». – Note : Le bouddhisme mahayana, ou « Grand Véhicule », au Japon, s'est développé en trois branches principales, dont le zen.

32.11. Beatniks et anarchisme (300/304)

L'anarchisme (cf. 289 : Rubin) est une forme de socialisme, en ce qu'il cherche à corriger en profondeur le libéralisme, tout comme les socialistes. On a beaucoup écrit à ce sujet.

Un livre doit être mentionné ici : *Jan Moolaert, De vervloekte staat (Anarchisme in Frankrijk, Nederland en België 1890/1914)*, epo, 1981.

N'oublions pas que des pays comme l'Espagne et l'Italie ont connu les anarchistes les plus fervents.

Les anarchistes préconisent deux méthodes :

a. les syndicalistes révolutionnaires, qui souhaitent parvenir à une révolution complète de la « société » principalement par le biais des syndicats ;

b. le terroriste, qui cherche à éveiller « les masses » et à les mobiliser en vue d'une révolution par ce qu'on appelle la « propagande par le fait » (c'est-à-dire une attaque, par exemple).

Note – L'anarchisme n'est pas nécessairement un mouvement ouvrier : à Liège, par exemple, il l'est, mais à Malines, par exemple, il existait un « noyau » anarchiste (comme on l'appelle) parmi... les fabricants de meubles.

Un certain nombre d'artistes ont soutenu l'anarchisme : James Ensor, Henry van de Velde, Octave Van Rijsselberghe, Octave Maus, Edmond Picard, entre autres, étaient plus ou moins « misarchiques » (comme le dit Nietzsche : « misarchie » signifie « mépris de l'autorité ». C'est l'une des hypothèses, encore aujourd'hui, des libertariens et des anti-autoritaires).

Les anarchistes français avaient pour devise : « ni maître ni dieu » (même l'autorité de Dieu pesait trop lourd sur eux, comme une « justification » aux abus commis par les croyants).

Naturellement, comme le suggère le titre de l'ouvrage de *Moulaert, De staat* (cf. 65 et suiv.) vaut, en anarchiste — tout comme en libéral, soit dit en passant —, des « malédictions ».

L'hostilité viscérale envers l'étatisation (l'étatisme), si chère aux pays socialistes, est en quelque sorte partagée par nombre de capitalistes. Ceci révèle une différence majeure avec le socialisme classique, qui confond souvent socialisation et étatisation.

CF301

Note - Parmi les précurseurs modernes de l'anarchisme actuel, on peut citer *William Godwin, Enquête sur la justice politique* (1795).

Mais les vrais fondateurs sont *Max Stirner* (= Kaspar Schmidt (1806/1856 ; * *Der Einzige und sein Eigentum**, son œuvre est plutôt nietzschéenne), M.A. Bakounine (1814/1876 ; qui fit éclater l'Internationale Socialiste en 1872),

PJ Proudhon (1809/1865) Qu'est-ce que la propriété ?, -- un ouvrage dans lequel Proudhon répond : « la propriété est un vol ».

Sergueï Netchaïev, avec son Catéchisme révolutionnaire, dans lequel la Pandestruction (Propagande par l'action) occupait une place centrale, devint le chef des nihilistes russes.

Note – Après la Seconde Guerre mondiale (1939-1945), on assiste à une résurgence de l'anarchisme du XIXe siècle, d'abord aux États-Unis, puis en Europe et ailleurs. Ce mouvement est à la fois anticapitaliste et anticomuniste. L'individu et les petites communautés y occupent une place centrale. Les gauchistes (Nouvelle Gauche) et les libertariens en sont des exemples. Murray Rothbard, libertarien américain et professeur d'économie à l'Université de Las Vegas, a acquis une certaine notoriété aux États-Unis.

Le pionnier du libertarianisme est Ludwig von Mises, économiste autrichien et partisan du libéralisme radical. Cf. G. Sorman, **Les vrais penseurs de notre temps**, Paris, 1989, p. 253-262 (Murray Rothbard, **L'État, c'est le vol !**, où il est mentionné (cf. p. 260) qu'Ayn Rand, la romancière (avec ses entrepreneurs nietzschéens engagés dans une lutte apocalyptique contre les « forces du mal » bureaucratiques), est considérée comme une pionnière.

Note – Le caractère « de gauche » d'une certaine intelligentsia (avant-garde).

Rue de la bibliothèque : Paul Hollander, *<i>Pèlerins politiques (Voyages d'intellectuels occidentaux en Union soviétique, en Chine et à Cuba, 1928/1978)</i>*, Oxford University Press, New York/Oxford, 1981.

Il est indéniable que, suite à l'effondrement brutal des pays du bloc de l'Est en quête d'une forme de libéralisme (politique et économique) et à la tragédie de la place Tian'men en Chine (cf. p. 70 ; 54), nombre d'artistes et d'intellectuels ont pris conscience de ce que l'on pourrait appeler « l'utopisme de gauche » de certains intellectuels et artistes. L' **ouvrage en question traite de l'aveuglement critique de nombreuses figures d'avant-garde à l'égard des pays socialistes, qu'elles glorifient comme « l'idéal », malgré les rapports contraires.**

Exemples : GB Shaw (1856/1950 ; écrivain irlandais), lauréat du prix Nobel de littérature en 1925 ; -- Bertolt Brecht (1998/1956 ; écrivain allemand) ; -- Pablo Neruda (1904/1973 ; écrivain chilien), lauréat du prix Nobel de littérature en 1971 ; -- Jean-Paul Sartre (1905/1980 ; écrivain et penseur existentialiste (cf. 176), qui a combiné l'existentialisme avec le marxisme).

L'auteur démontre avec brio combien de figures d'avant-garde – nous disons « nombreuses » – issues des mondes de l'art, des sciences et des affaires intellectuelles manquent de contact élémentaire avec la (dure) réalité dès qu'il s'agit de leur « utopie ».

Même lorsqu'ils visitent ces pays, ils ne parviennent pas à voir les aspects clairement négatifs de ces systèmes politiques, comme s'ils possédaient la capacité « positive » de ne pas « voir » ce que le bon sens, inhérent aux gens ordinaires, « voit » clairement, à savoir le mensonge odieux de ces systèmes .

Le livre propose une explication en deux parties :

a. Les figures d'avant-garde privilégient leur critique de la culture – souvent sous la forme d'une « critique de la société » – ce qui engendre un besoin compulsif de pays utopiques. Elles tombent dans ce que les psychologues appellent la projection : elles « perçoivent » leur « état idéal » (pensons à l'erreur de Platon à cet égard) comme réalisé ou réalisable dans des pays qui sont, en réalité, tout le contraire.

b. Leur rationalisme, attaché aux formes organisées de la société — von Hayek parlait de « constructivisme » (cf. 77 ; 97) — voit une sorte d'idéal dans le caractère hyper-organisé de la bureaucratie des pays socialistes. — Eh bien, les Beatniks s'inscrivent pleinement dans cette tradition de gauche.

Note – Voir maintenant cf. 169 : la même tendance se retrouve chez de nombreuses figures d'avant-garde allemandes concernant le nazisme – des intellectuels et des artistes qui se croient détenteurs du monopole de la raison, mais qui sont totalement dépourvus du contact élémentaire avec la réalité inhérent au bon sens.

En ce sens limité, Lyotard a raison : le « grand » récit marxiste est si aveuglant que ces figures d'avant-garde, pour ainsi dire, occultent ou suppriment tous les petits récits qui le contredisent. Cf. 270 (falsification) ; 269 (le récit marxiste).

Ger Groot écrit à juste titre dans * *Les intellectuels se laissent tromper* *, dans *Streven* 1989, 1043/1044, que ce phénomène est « très inquiétant ».

CF303

Remarque : Nous venons d'évoquer Platon et son « état idéal ». Cependant, on observe généralement une distinction radiale :

a. Platon a, comme « hypothèse », une « idée » ou une autre — ici celle de la -société (idéale) polis (dans le style grec antique) — dont il savait bien qu'une fois réalisée dans un « phénomène » (un donné visible et tangible), elle ne serait plus « idéale ».

b. Platon a même clairement indiqué, concernant son modèle élaboré de société, qu'il ne voyait pratiquement nulle part les conditions (idéales) de sa réalisation. – Une différence fondamentale et double avec les utopistes, que nous venons d'évoquer : ces derniers croyaient sincèrement que la société idéale, « autre », commençait déjà à se dessiner en Chine, en Union soviétique, à Cuba ou ailleurs.

Beatniks et anarchisme.

L'anarchisme se distingue du socialisme ordinaire en ce qu'il ne souhaite en aucun cas subordonner l'individu ou les communautés de base, par exemple, à « l'État maudit ». Même si une certaine dose de « collectivisme » est présente dans l'anarchisme (pensons aux communes).

Mais l'anarchisme est bien plus une tendance diffuse qu'un mouvement distinct et organisé.

Une citation plus longue, cependant, de *M. Bakounine, Confessions*, Paris, 1974, reproduite dans *H. Arvon, Le gauchisme*, Paris, 1977-2, 99, montre la ressemblance spirituelle avec, par exemple, l'élément d'expérience vécue (cf. 282 : expérience vécue sans inhibition, rendue directement) de la Beat Generation.

Le texte cité traite de Bakounine et de la Révolution française de 1848, qui a renversé la monarchie constitutionnelle et instauré la Seconde République (24 février 1848). – Selon Arvon, Bakounine fut le premier à introduire le concept de « célébration » (« fête »).

Ceci est quelque peu comparable à un « happening » ou à un « événement », tel que les beatniks le comprenaient à la fin des années cinquante, à savoir un jeu dans lequel la protestation est exprimée contre « l'establishment », Cfr Arvon , oc, 102/104 (*Le Happening*).

Or, Bakounine était vitaliste : « l'énergie » (cf. 286 ; // de Sade 215 ; 289 : Rubin), source et force inhérente à la « vie », était conçue par lui de la manière la plus instinctive possible comme le pendant de la sagesse imaginaire usée et étrangère à la vie, par exemple, des sciences arides (spécialisées), si centrales dans le rationalisme des Lumières de Descartes ou de Locke (cf. 190 : « Irrationalisme », 198).

CF304

La révolution comme célébration.

Bakounine se trouvait à Paris lorsque la Révolution éclata en 1848. Dans ses *Confessions* , qu'il rédigea plus tard à la demande du tsar russe dans la prison de Saint-Petersbourg (= Leningrad), il déclare ce qui suit.

« Monsieur, je ne saurais vous donner un compte rendu précis du mois que j'ai passé à Paris, car ce fut un mois d'ivresse. Non seulement moi, mais tous les autres aussi ; nous étions hors de nous : certains saisis d'une peur folle, d'autres d'une extase tout aussi folle, d'attentes irresponsables... C'était une fête sans commencement ni fin. »

Par exemple, je voyais tout le monde, et pourtant, d'une certaine manière, je ne voyais personne. Chaque individu, après tout, se perdait dans cette même foule chaotique et errante. Je parlais à tout le monde, mais sans me souvenir de mes propres mots ni de ceux des autres. Notre attention, après tout, était constamment attirée, comme aspirée, par les événements toujours nouveaux, *les points d'intérêt*, *les bribes* d'informations inattendues. C'était comme si l'univers tout entier était sens dessus dessous .

Ce qui était incroyable est devenu banal ; ce qui semblait impossible est soudain devenu une réelle possibilité. Ce qui était auparavant considéré comme une habitude, une possibilité, est soudainement devenu injustifiable.

En un mot : à ce moment « historique », l'état d'esprit était celui d'un messenger venu nous annoncer : « Dieu vient d'être chassé du ciel et la république y est proclamée. » Nul n'aurait douté de cette chose ; personne n'aurait été surpris.

Remarque – On constate que, sur un autre plan, moins violent – celui de la vie occidentale démocratiquement libre –, les événements ont une structure très similaire : à la fois célébration (festivités, jeux) et protestation contre l'ordre établi.

Note – L'expérience vécue à l'état pur – qualifiée de « phénoménologie » – présente des caractéristiques utopiques : ce à quoi Bakounine, comme transporté dans un autre monde, ne pense pas (la pensée étant rationaliste), c'est qu'une fois la Révolution de 1848 victorieuse, la vie quotidienne, aride et dépourvue de couleurs et de sensations, devait se poursuivre ; surtout... il oublie que les révolutionnaires devaient faire au moins aussi bien, voire mieux, que la monarchie constitutionnelle. Mais cette « expérience vécue » ne s'en préoccupe pas.

CF305

32.11. Postface. (305/313)

Les hippies et les yippies (à comprendre : depuis 1968 également les hippies politiquement engagés) sont, dans les années soixante, les successeurs de l'avant-garde postmoderne, inaugurée par les Beatniks.

Nous n'allons pas nous attarder sur ce point maintenant, car le phénomène hippie n'est que la manifestation du phénomène beatnik. -- Nous aborderons toutefois brièvement un seul aspect.

(1). -- L'« ouverture » postmoderne.

Inclusion ; « pluralisme », « éclectisme ». – G.J. Demaix, *Les esclaves du diable* (Paris, 1970, p. 29-30), décrit les besoins d'inclusion des premiers postmodernistes. Il cite notamment Kenneth Keniston, professeur de psychologie à l'université de Yale.

(a) Les hippies, ou yippies respectivement, présentent une caractéristique commune : l'ouverture ou l'inclusion postmoderne.

Note – Autre nom : inclusivisme. – « La nécessité de s'ouvrir à autrui – que ce soit individuellement ou collectivement – est l'un des attraits de la génération postmoderne. Les jeunes souhaitent que leurs personnalités et leurs mouvements s'ouvrent à toutes les idées, à toutes les contradictions. »

Psychologiquement parlant, cette attitude implique un véritable effort pour accepter les moindres sentiments, les propos et les impulsions de ceux qui sont différents.

Au lieu d'« analyser » ces données avec suspicion ou, du moins, avec distance, et de les supprimer ou de les réprimer immédiatement, les postmodernes veulent les laisser émerger et les « intégrer » (« faire la synthèse »).

Selon Keniston, il s'agit là d'une sorte d'aversion exprimée pour le rejet ou l'exclusion — *note* : exclusivisme — de tout aspect de la personnalité ou des possibilités de la personne « différente ».

Note – Relisez maintenant le cf. 1 (ontologie) : le concept d'« être », au sens strictement ontologique – et non au sens superficiel et courant avec lequel on le confond souvent –, consiste en l'inclusion radicale de tout ce qui est, même de loin, « quelque chose », aussi négatif ou simplement « différent » que cela puisse paraître. L'inclusion radicale de la jeunesse postmoderne est, en réalité, une véritable attitude ontologique. Du moins dans sa phase initiale.

(b). -- Examinons maintenant dans quelle mesure ces postmodernes réalisent aussi concrètement ce prélude.

CF306

(je).-- **Le besoin d'inclusion** dont il est question ici est la capacité d'entrer en contact, voire de faire preuve d'empathie – pensons à la méthode de compréhension globale (cf. 54 ; 60) – avec ceux qui, de prime abord, apparaissent comme des « étrangers ». Il s'agit de s'identifier à eux, voire de s'identifier à eux, afin de parvenir à une coopération, qu'il s'agisse du paysan vietnamien, des Américains pauvres, des personnes démunies ou des personnes handicapées du monde entier.

Conséquence. a. Dans l'État où vivent ces jeunes, cela se manifeste par un fort esprit démocratique, qui laisse une place ouverte à chacun au sein de leur propre société.

b. Extérieurement, cela se manifeste par un nouvel internationalisme postmoderne, qui laisse une place à tous les peuples avec leurs cultures.

En un mot : multiculturalisme. Cf. cf. 36. Voir aussi cf. 112 (Hérodote). – Ce qui est décisif, ce n'est pas d'où l'on vient, mais plutôt le type de relation que l'on souhaite (ou que l'on désire clairement) nouer avec ses semblables.

Modèles applicables. — Les hippies ou yippies, par exemple, ne s'intéressaient pas à l'origine nationale d'une idée.

Le pragmatisme américain (Ch. S. Peirce (1839/1914), W. James (1842/1910), -- Variantes : le fonctionnalisme de John Dewey (1859/1952) et l'humanisme de F.C. Schiller (1864/1937)), --

L'existentialisme français (J.-P. Sartre (1904/1980), M. Merleau-Ponty (1906/1961), -- G. Marcel (1889/1973)), --

Communisme slave du Sud (Josip Broz, dit « Tito » (1892/1980 ; pp. 20.06.1948 exclu du communisme communiste), qui a affaibli - démocratisé - le communisme originel par l'introduction de l'autogestion ouvrière en 1950, selon laquelle chaque unité de production est gérée - non pas par l'État mais - par les travailleurs eux-mêmes), mysticisme indien (cf. 299), bouddhisme zen du Japon (cf. 299).

Toutes ces « hypothèses » méritent une attention empreinte de compassion. – Demainx y ajoute la dimension antiraciste : tous les « piliers » (formes de groupe qui s'isolent le plus radicalement possible de ceux qui sont différents), fondés sur des différences raciales, sont démantelés.

Par exemple, ce qui suscitait souvent l'horreur dans l'Amérique établie, la cohabitation intime de deux personnes de races différentes (que ce soit ou non confirmé par le mariage), malgré les complications sociales, est néanmoins considérée comme « naturelle » ou « normale ».

Conclusion : le hippie/yippie se considère comme un membre de l'humanité planétaire.

Cf307

(ii) – En réalité, **la volonté d'accueil** des hippies/yippies est davantage tournée vers ce qui est différent, voire inhabituel, que vers ce qui leur était familier, à savoir leurs propres parents et leur famille ou les valeurs de l'Amérique établie. C'est ce qu'on appelle le « fossé des générations ». En fait, cela revient souvent à bien plus qu'à rejeter l'exclusivisme des parents, de la famille et de l'establishment – ce qui est fondamentalement douloureux, mais dans une certaine mesure justifiable.

Il s'agit souvent d'une nouvelle forme de compartimentage, d'un repli sur soi dans le milieu branché et désinvolte des hippies/yippies. C'est une faille dans l'inclusion, car elle devient alors une exclusion postmoderne. – Le professeur Deniston, soit dit en passant, souligne très fortement cette faille.

Conclusion. — W. Welsch, *Unsere postmoderne Moderne*, Weinheim, 1988-2, 4, affirme : « La postmodernité est comprise comme le système d'une "pluralité" radicale (multiplicité). Le postmodernisme est la défense de l'idée de "pluralité". »

On constate que les Beatniks et, dans leur sillage, les Hippies/Yippies étaient tous deux d'avant-garde, ce qui était révolutionnaire.

(2).-- « Nihilisme » postmoderne .

(un).-- La Tradition — ontologique ou non — a invariablement supposé qu'un texte ou une œuvre d'art, s'il voulait être un texte authentique ou une œuvre d'art authentique (ce qui dépend du texte — de l'auteur ou de l'artiste) et, immédiatement, d'une manière ou d'une autre, jugeable et compréhensible par d'autres êtres humains (communicable, « communicable »), recèle à la fois un certain nombre de présuppositions qui existent déjà d'avance et qui sont, immédiatement, décelables par l'analyse, et présente un certain nombre de règles (concernant le texte ou l'œuvre d'art) qui existent déjà d'avance et qui sont, immédiatement, détectables par une analyse analogue.

Même ce qui est radicalement nouveau, qu'il s'agisse d'un texte ou d'une œuvre d'art, recèle ses propres présuppositions, qui étaient déjà à l'œuvre avant sa création – sous la forme de règles concernant le texte ou l'œuvre d'art – présuppositions qui, si nouvelles soient-elles, peuvent néanmoins être rendues compréhensibles à partir de ce qui existait ou était pensé auparavant (même si cela ne peut se faire – notre compréhension humaine sur terre est radicalement limitée – que rétrospectivement), ne serait-ce que partiellement.

(b).-- Le postmodernisme de J.- Fr. Lyotard (cf. 267/278)., -

(je) L'actualisme radical. -- « L'actualisme » signifie le fait de considérer la réalité comme constituée uniquement d'événements « réels ».

Rien n'est stable, immuable. Tout est singulièrement concret. Et donc pure fugacité. — Écoutons Lyotard lui-même.

Un écrivain ou un artiste postmoderne procède exactement comme un philosophe : le texte qu'il compose – l'œuvre qu'il crée – ne sont, par essence, pas régis par des règles prédéterminées ; ils ne peuvent pas non plus être jugés à l'aune de présuppositions figées ou connues concernant (l'essence d') un texte ou d'une œuvre. Car, avec le texte qui se dessine ou avec l'œuvre qui se développe, les présuppositions et leurs règles émergent.

Modèle applicable . -- H. Bertens/ Th. D'haen, **Het Postmodernisme in de literatuur**, *Am*, 1988, 19, en donne un exemple : la « performance » ou, en néerlandais correct, l'improvisation absolue.

L'improvisation désigne, par exemple, une action – un discours ou une manifestation – exécutée sur le champ, sans réflexion ni préparation. On peut, par exemple, improviser un petit poème.

En fait, la « performance » est une exécution improvisée d'un projet. Cette exécution donne forme (mise en forme, stylisation) à l'« élément » — une idée ou un projet — à réaliser, mais les présuppositions et les règles d'exécution doivent également être « mises en œuvre ».

Selon Bertens/D'haen : « La "performance" est un jeu qui, dans l'acte même de jouer, crée et modifie ses propres règles. »

Le happening en est peut-être une application. Mais les romans « absurdes » d'Alain Robbe-Grillet, les créations spontanées caractéristiques du Living Theatre et le Body'Art peuvent également en être des exemples.

« De plus, les “performances” ne sont pas, par définition, dépourvues de “signification” (par *exemple* : un message plus profond). Mais cette signification est toujours éphémère et subordonnée à l'ici et maintenant. » (Oc, 20). L'intention n'est pas de créer des œuvres d'art ou des textes universellement valables et immuables.

Non : des actions concrètes singulières, fugaces et éphémères – de préférence radicalement nouvelles et irrépétibles ; voici l'improvisation absolue. La « performance » était, dans une certaine mesure, à la mode dans les années soixante.

On le voit immédiatement : un différentialisme, l'accent mis sur l'irréductible dans tout ce qui existe — sur la différence — est en partie à l'œuvre ici.

(ii) Nihilisme ontologique. – « Nihil » signifie « rien » en latin classique. L'« impresario » désigne ce qui ne peut être produit, présenté ou démontré.

CF309

Le néant, comme le disent Bertens/D'haen, oc, 35, est le « contenu » de l'improvisation absolue.

La littérature postmoderne est donc constamment en conflit avec elle-même : elle représente « quelque chose » afin de représenter que précisément cela (*note* : représenter) est impossible.

Il s'agit là, bien sûr, d'une figure de style – un objet de rhétorique classique – : le « rien » est, mis à part le sujet ou la signification de l'action qui doit encore être trouvée dans l'improvisation absolue, certainement quelque chose de général qui impose un accord général (cf. 270 : un grand récit, par exemple) ou qui signifie l'autorité, au nom de laquelle (cf. 278) on peut affirmer quelque chose.

Note – En platonisme, on appellerait cela l'idée, ce qui est général en chaque individu, si différent soit-il (et donc une propriété commune, la base d'une « collection »), ainsi que ce qui, dans chaque phénomène singulier, est par exemple « supérieur » (et inspire donc la crainte).

Lyotard défend ici une autre forme de nominalisme radical (cf. 118). Que, du point de vue des idées, il ne soit « rien » — au sens que nous venons d'évoquer — constitue une forme de nihilisme.

Inférence harmonique . Les données factuelles de l'expérience humaine ne peuvent être comparées (*remarque* : « Comparer » (à ne pas confondre avec « évaluer ») devient : ils diffèrent trop radicalement l'un de l'autre pour cela.

Ils ne peuvent pas non plus être comparés à un idéal (= l'idée en tant que norme), car la «différence» entre un idéal (inexistant, non prouvé, et

certainement pas généralement accepté) et ce qu'il est censé normaliser, le phénomène (un fait donné), est trop grande.

Ou encore : si l'on applique la méthode comparative – ce qui est absurde –, c'est uniquement pour démontrer que la différence est absolue. Il n'y a que des « événements », des « faits », des choses actuelles, dont l'apparence est aussi fugace que leur disparition dans le « néant ». Ils émergent du néant. Ils y retournent aussitôt. Et ce, de façon totalement capricieuse.

(iii). « L'éclectisme », la pensée inclusionniste, n'est pas du vrai postmodernisme. – Bertens/D'haen citent Lyotard : « L'éclectisme est la valeur zéro concernant la culture contemporaine.

CF310

On écoute du reggae, on regarde attentivement un western, on déjeune chez McDonald's et on dîne dans un restaurant du quartier, on se promène dans Tokyo avec du parfum parisien et des vêtements rétro à Hong Kong. Le savoir (cf. 275) est un divertissement télévisuel. Il est facile de trouver un public pour les œuvres éclectiques. L'« art », en devenant kitsch (*note* : art de mauvais goût), contribue à perpétuer la confusion des goûts qui règne chez ceux qui le maîtrisent.

Artistes, galeristes, critiques et public travaillent ensemble à « tout ce qui fonctionne ». De fait, notre époque est immédiatement une impasse. (*J.-Pr. Lyotard, Répondre à la question : « Qu'est-ce que le postmodernisme ? »*, dans : *Ihab Hassan/Sally Hassan* , dir., *Innovation/Renovation (Nouvelles perspectives sur les sciences humaines)*, Madison (Wis.), 1983 334f).

Conséquence : Lyotard, se basant sur son hypothèse, exclut une grande partie du postmodernisme d'avant-garde du véritable postmodernisme !

La littérature postmoderne se doit de thématiser l'absence de légitimation (*notamment* la justification des grands récits), tant par sa forme que par son contenu. Autrement dit, elle doit être imprégnée du doute ontologique caractéristique de l'ère postmoderne. Si elle ignore ce doute et se contente de créer une réalité alternative (comme dans la science-fiction, la fantasy, le spectacle vivant ou les textes centrés uniquement sur la forme), alors elle n'est pas véritablement postmoderne.

Pour Lyotard, le postmodernisme n'implique donc certainement pas – comme il le dit lui-même – un « tout est permis » (oc., 36). Il ne reste que des « petits récits », sans aucun ancrage ontologique, c'est-à-dire surgissant de nulle part et disparaissant dans le néant. Cf. cf. p. 272 et suiv. Voilà le « grand » récit de Lyotard. Car il les compare entre eux et avec son idéal de postmodernisme.

Remarque : « *Non datur scientia de individuo* ».

Le singulier ne peut être représenté dans une science qui pense de manière purement universelle. — *Ch. Lahr, Logique*, Paris, 1933-1927, p. 537, titre une telle remarque.

Avec l'adage de la scolastique (800/1450), Lyotard et tous les nominalistes ont raison, dans ce sens restreint : les choses individuelles sont dotées de caractéristiques telles qu'elles diffèrent les unes des autres à un point tel qu'une science purement universelle de celles-ci est impossible. En ce sens, la science tente de « représenter » quelque part le singulier, qui n'est pas « représentable ». « *Omne individuum ineffabile* » (Tout ce qui est singulier est ineffable (au sens que nous venons d'évoquer)).

CF311

Il peut en effet être « indiqué » (cf. WDM (Première année) 242 ; 336 et suiv. : induction). -- Les phénomènes, en toute réalité, sont

(1) synchrone

- a.** indénombrable (un ensemble infini en principe) et
- b.** complexe (un système dont les caractéristiques et les circonstances sont floues, et

(2) diachroniquement sujette à des changements incessants. – Une science « exhaustive » est donc impossible. À l'instar de Socrate et de Platon : ne retenir que des échantillons inductifs (de petites histoires), mais appliquer également la méthode hypothétique aux données induites (soumettre ces petites histoires à une méthode).

Ce faisant, généralement avec le Zénon éléate (cf. 50 et suiv.), établissant que plus d'une hypothèse (= inclusion ou pluralité) a de sérieux arguments en sa faveur (raisonnement dialectique ou rhétorique, dans le langage d'Aristote – non apodictique).

Voici le fondement d'un inclusivisme traditionnel, sans nihilisme ontologique à la Lyotard.

Note – Lyotard estime que l'inclusivisme – qu'il appelle « éclectisme » – est insuffisant pour parvenir à un « véritable » postmodernisme.

a) Ce qu'il qualifie d'« éclectisme » (cf. p. 309 et suiv. ci-dessus) est en réalité une caricature, qui existe certes, mais ne reflète pas pleinement la réalité. Autrement dit, le raisonnement inductif de Lyotard est, à cet égard, insuffisant.

b) Au nom de quoi – cf. 277 (la question principale que Lyotard pose toujours à ses interlocuteurs) – Lyotard exclut-il, du concept de « postmodernisme », par exemple, l'inclusivisme de la contre-culture qui recherche des alternatives, au moins partiellement ? Au nom de son point de vue personnel (grand récit), à partir duquel il établit des comparaisons, il porte des jugements (y compris des jugements de valeur).

(c) Les « performances » de la Contre-culture ne sont peut-être pas de véritables improvisations postmodernistes absolues au sens de Lyotard, mais ce sont aussi des « performances » au sens non lyotardien. Ou bien n'existe-t-il aucune alternative au lyotardisme ? Un peu plus d'inclusivisme ne ferait pas de mal à Lyotard non plus.

(3) - La méthode néognostique.

L'inclusivisme est une bonne chose. Mais il doit composer avec la contradiction (cf. 36 : conflit de nature contradictoire). Autrement dit : l'équivalence absolue (cf. 266 ; 278 ; 281) est intenable dans de nombreux cas.

Il est indispensable de trouver une méthode de sélection si l'on veut bâtir une société plus ou moins consensuelle et « harmonieuse » (pensons à Habermas). Les néo-gnostiques américains se sont confrontés à ce problème à leur manière.

CF312

La question, ou plutôt le postulat, est la suivante : « Il existe désormais, tout simplement, une pluralité, avec inclusion inhérente. » Mais le postulat englobe aussi des contradictions. « Une chose ne peut être simultanément vraie et fausse du même point de vue. »

Question posée : « Quelle méthode existe-t-il pour trouver une issue ? »
Voici comment les néo-gnostiques de Princeton répondent à cette question.

Bibl. st . : *R. Ruyer, La Gnose de Princeton (Des savants à la recherche d'une religion)*, Paris, Arth. Fayard, 1974. – En 1969, l'expression « Gnose de Princeton » fit son apparition. Ce sont les opposants qui forgèrent le terme. Les partisans, quant à eux, ne le trouvèrent pas si déplaisant et, avec beaucoup d'humour, se l'approprièrent. – Nous n'entrerons pas davantage dans ce débat, car la nature exacte de cette Gnose n'est pas immédiatement évidente.

Le jeu de cartes d'Éleusis.

Oc,12s. -- Les néo-gnostiques rejetaient même tout « cérémonial » intellectuel (comprendre : un modèle de comportement ou « paradigme » (cadre de pensée) standardisé, préexistant et fixe).

Raison : chaque individu « s'initie lui-même ». Au moment opportun, il réinvente la règle (ou le paradigme). De cet « original » (pour reprendre les termes des théoriciens du modèle) existe un « modèle » : un membre de cette Gnose a inventé un jeu de cartes où l'on n'a pas besoin d'appliquer astucieusement la « règle » existante pour gagner, mais de la deviner (en langage peircien : l'abduire, la poser comme une hypothèse). Ce jeu s'appelle « Éleusis ».

Structure.

1. Il y a toujours un Maître du Jeu (chaque joueur est Maître du Jeu à tour de rôle). Le Maître du Jeu introduit une « règle » secrète ; il la note sur un papier pour la révéler à la fin de la partie et la vérifier. Cette règle détermine la disposition des cartes sur la table.

2. Le maître du jeu pose alors une carte sur la table. Le joueur qui connaît la règle secrète peut accepter ou refuser la carte jouée par un autre joueur : s'il l'accepte, il la place à droite de la précédente ; sinon, à gauche. Celui qui devine la règle – plus ou moins – (raisonnement abductif) se débarrasse naturellement de ses cartes plus rapidement que les autres.

Remarque : Il existe bien sûr aussi des phases de jeu et des méthodes de notation (système de points).

CF313

L'original.

Dans le monde universitaire, comme parmi les chercheurs, ce jeu de cartes a connu un vif succès. Pourquoi ? Grâce à son analogie avec la méthode de recherche scientifique spécialisée, dans laquelle (outre l'induction et la déduction) l'abduction – la conjecture de la préposition, ici symbolisée par la règle du jeu dont on ignore – du moins, on n'en a pas une connaissance exhaustive – joue un rôle clé.

Comparaison. – Ruyer remarque qu'à première vue, le système des néo-agnostiques ressemble à celui des hippies. Pourtant, une différence fondamentale subsiste : il existe un processus de sélection. Ceux qui devinent mal perdent. Ceux qui devinent juste gagnent.

Il en va de même pour la recherche : l'hypothèse correcte finit par prévaloir, du moins à long terme. – Cela ressemble, dit Ruyer, à ce que les biologistes appellent la « sélection naturelle ». C'est exact, à la différence que, généralement, au sein d'une société intellectuellement douée et adaptable, le processus de sélection est beaucoup plus rapide.

Application : s'il existe deux hypothèses contradictoires, alors, au fil du temps, l'une des deux apparaîtra comme irréaliste à l'issue de l'enquête et de l'analyse.

En d'autres termes : l'équivalence absolue n'existe pas ; cependant, il en existe une relative (et, par exemple, provisoire) : en tant qu'hypothèse pure, toutes les opinions sont également valables ; cependant, à l'issue d'un ou plusieurs tests, il s'avère que l'une a plus de valeur que l'autre — du moins dans un certain nombre de cas.

Contrairement à ce que Lyotard insinue (cf. 277), à savoir que les opinions ne sont ni comparables ni vérifiables en raison des écarts qui les séparent, il apparaît – dans une perspective plus optimiste – qu'un certain nombre d'entre elles ne sont effectivement pas équivalentes. Du moins, à l'issue d'une étude menée à cet effet.

Linguisticisme (nominalisme).

Bertens/D'haen, Het Postmod., 131, affirment que la logique, la connexion causale, le développement linéaire et l'ordre chronologique – pour le postmodernisme (tel qu'ils le défendent) – ne sont « plus acceptables ».

Le récit d'un événement (histoire) s'articule entièrement autour de cet « événement » dans le langage, qui en découle (fort degré de narrativisme).

Nous en avons relevé un exemple dans la société : l'utopisme de gauche ou de droite (cf. p. 301 et suiv.). Les figures d'avant-garde peuvent se complaire dans « ce qu'elles disent ou entendent dire à ce sujet », sans se soucier d'un véritable examen critique.

CF314

33 : Médecine New Age et médecine traditionnelle (314/327)

Commençons par un échantillon médiocre : W. Schmidbauer, *De la magie à la psychothérapie*, Haarlem, 1973 (Dt : *Psychotherapie (Ihr Weg von der Magie zur Wissenschaft)*, Munich, 1971).

L'auteur évoque, cf. p. 41 et suiv., « les offices extatiques de notre époque » : « Il ne faut pas sous-estimer la valeur thérapeutique de ces pratiques » (cf. p. 41). Ce faisant, il mentionne qu'environ 40 % de la population nominale catholique de Rio de Janeiro (neuf millions d'habitants) sont spirites et que le nombre d'adeptes de la Macumba et du Candomblé représente probablement un pourcentage encore plus élevé.

En Allemagne, le nouveau culte de la sorcellerie se mêle aux adeptes du New Age, au mouvement féministe, au néo-paganisme et au mouvement écologiste. Tous ces mouvements partagent les mêmes fondements.

Note : D'un point de vue platonicien : hypothèse. – « Elles se renforcent et se fertilisent mutuellement, et y gagnent ainsi en force. » C'est ainsi qu'Argante, prêtresse wiccane (une forme de sorcellerie moderne ou plutôt postmoderne), estime avoir fondé la scène des sorcières américaine et allemande. (*Gisela Graichen, Les « Nouvelles Sorcières » (Conversations avec des Sorcières)*, Baarn, De Kern/Anvers, De Standaard, 1987, p. 22).

Nous commençons ainsi à décrire la nouvelle ère, le Nouvel Âge. Nous l'avons brièvement abordé (cf. 11, dans l'interprétation paulinienne, comme signe que les « éléments du cosmos » (comprendre : les entités supérieures qui gouvernent notre monde vécu) supplantent la foi biblique établie et le rationalisme éclairé, lui aussi bien établi). Voir également cf. 24 (méthode transrationnelle), cf. 76 (princetongnosie ; voir aussi cf. 311 et suiv. (jeu de cartes d'Éleusis)), cf. 178 (tantrisme), cf. 209 (holisme concernant la matière) et cf. 250 (holisme), dont certains aspects ont également été discutés.

Conclusion : un phénomène complexe mais fascinant qui commence à imprégner la vie quotidienne. Dans *le magazine Intuitions* (Bruxelles), 6 (1990 : janv./févr.), CB 6/22, on peut lire : « Emploi. -- JH (jeune homme), 29a (29 ans), dynamique et motivé, tendance New Age, recherche un emploi. Expérience en diététique, travail physique. -- Tél. : 02-215. 83.17 ».

Certes, le magazine *Intuitions Magazine* est de tendance New Age, mais il n'en demeure pas moins révélateur d'une mentalité émergente au sein d'une partie de notre population.

CF315

33.1. L'hypothèse de la nouvelle ère (315/ 319)

Quelles sont les présuppositions qui caractérisent le New Age ? AY Mohr. trad., Peter Russell, *Evolution (Sommes-nous à l'aube d'une ère nouvelle ?)*, dans : *Intuitions Magazine* 5 (1989 : nov.-déc.), 8/10, tente de caractériser le New Age à partir des propos de P. Russell. Les quatre thèmes principaux, récurrents dans le temps, sont :

1.1. L'humanité possède plus – et plus grandes – possibilités (« potentialités », « potentiels ») qu'elle ne le réalise sur la base de présuppositions bibliques et rationnelles éclairées ;

1.2. L'humanité est capable de s'améliorer.

2.1 . L'environnement et l'humanité forment ensemble un seul et même système, un tout cohérent.

2.2 . L'humanité maltraite, oui, abuse, d'elle-même et de son environnement.

Ces axiomes se concrétisent alors dans des domaines comme le développement personnel et l'éducation, la médecine et la nutrition (pensez aux diététiques alternatives), l'économie (agriculture alternative, préoccupations industrielles, pratiques commerciales), l'architecture (pensez au logement), la religion (magie, mysticisme), la sexualité (pensez aux diverses formes d'érotisme orientalisant), l'art, les loisirs, etc., qui sont autant de domaines de la culture auxquels l'« hypothèse » s'applique.

Nous abordons actuellement l'un de ces domaines, la guérison, de manière très superficielle et unilatérale. À titre d'exemple de ce que peut être le Nouvel Âge.

(I).-- Exemples.

Fernanda Pivano, Beat (Hippie/Yibpie)/ (De l'Underground (cf 285) à la Contre-Culture (cf 284), Paris, Chr. Bourgois, 1977, 32, évoque un phénomène très étrange.

Les années 1920 aux États-Unis furent marquées par un intérêt exceptionnel pour le cannabis (chanvre indien ; au Brésil : la « drogue des pauvres » ; en Égypte : le haschisch ; dans les pays occidentaux : la marijuana), notamment parmi les musiciens de jazz noirs (cf. 286). Chacun sait qu'après la Seconde Guerre mondiale (1939-1945), la marijuana était aussi répandue que le Coca-Cola.

Parmi les écrivains contemporains, les plus célèbres expérimentateurs avec le cannabis étaient Hermann Hesse (cf. 294), Aldous Huxley, George Andrews, Henri Michaux, Paul Bowles, Alexander Trocchi, Allen Ginsberg (cf. 295), Simon Vinkenoog, William Burroughs (cf. 296) ».

CF316

Une liste vraiment impressionnante. Pivano ajoute que la consommation de drogues — du moins chez les consommateurs les plus avertis — n'était pas envisagée comme une forme d'addiction, mais comme un moyen d'élargir ses horizons. Ce que les Grecs archaïques appelaient « mnèmosunè memoria », « se souvenir », correspondait précisément à cette notion.

Conformément à leur « hypothèse », les adeptes du New Age estiment que la « conscience » éclairée par la Bible recèle des « possibilités plus nombreuses et plus vastes » qu'on ne le pense généralement. Toujours conformément à cette « hypothèse », nombre d'entre eux – et bien d'autres personnes – trouvent que la médecine conventionnelle, aussi responsable et source d'amélioration de la vie soit-elle, recèle des « possibilités plus nombreuses et plus vastes ». C'est dans cet esprit que nous lisons aujourd'hui un ouvrage récemment paru.

(II). -- Les chamans comme consommateurs de drogues.

Pour mettre les choses en contexte. -- Lisez, par exemple, un petit livre « charmant » comme Gary Doore, **La voie des chamans**, *Paris, J'ai lu*, New Age, 1989 (/ / Am. : **Shaman's Path**), et vous vous rendrez vite compte que quelque chose comme le chamanisme — à l'origine un phénomène purement sibérien (cf. 61) — doit intéresser les adeptes du New Age.

Ce livret de réflexion est un recueil de textes de spécialistes. Le terme néo-chamanisme révèle que l'archaïque est en train d'être « réinstauré » : ce qui est utile est débarrassé de ce qui est inutilisable et actualisé (ce que les Grecs anciens appelaient « catharsis », purification).

Un exemple bibliographique : Yvo Perez Barreto, *Sarita (Le chemin des chamans)*, Paris, Éd. du Rocher, 1990 (/ /Sp. : *Sarita entre los brujos*). -

Le scénario : Sarita, une belle Péruvienne de quatorze ans, est déjà assez avancée dans ses « techniques de transport » – basées sur la concoction qu'elle prépare à partir d'un cactus, le San Pedro (« Saint Pierre », car il détient la clé du paradis) – dont le nom scientifique est *Trichocereus* (contenant de la mescaline).

Barreto apprend à les connaître, avec les joies et les peurs intenses que lui inspire la drogue. Cela le conduit à entreprendre une étude approfondie des guérisseurs et magiciens consommateurs de drogues en Amérique du Sud (notamment au Pérou et au Brésil). Il se laisse alors séduire, et plus particulièrement par l'ayahuasca, « le cordon de la mort » (scientifiquement : quelques espèces de *Banisteriopsis*), une liane aux propriétés psychoactives.

CF317

Note – (1) Pour une meilleure compréhension, il est conseillé de lire, par exemple, *Scott Cunningham, *The Magical Herbal Garden **, Amsterdam, Schors, 1984 (/ / Am. : **Magical Herbalism* (*The Secret Craft of the Wise ** (1982)). L'ouvrage en question – oc., 123/169 (**Magical Herbarium **) – nous donne une liste de cent dix-sept plantes (principalement des fleurs ou, comme on dit encore, des « herbes » (en français, « simples »)), ainsi qu'une petite liste – oc., 191/196 (Herbes périssables et onguents volants).

Un premier petit exemple . -- « Tournesol (*Helianthus annuus*). »

Sexe : chaud (*note* : les personnes sensibles ressentent en plus une chaleur au niveau des organes génitaux).

Planète : Soleil (*note* : il s'agit de l'aspect astrologique : si l'on considère cette plante en lien avec le soleil, elle émet davantage d'énergie).

Élément : feu (*note* : depuis le penseur grec antique Empédocle d'Akragas (Lat. : *Agrigentum*) (-483/ -423), une liste de quatre « éléments »

(mieux : états d'agrégation) circule - feu, air, eau, terre, - chez Empédocle non sans lien avec des divinités).

Partie utilisée : graine.

Principaux pouvoirs : protection, fertilité.

Utilisations spécifiques : Les fleurs d'hélianthème qui poussent dans le jardin apportent les « bénédictions » du Soleil ; les femmes qui souhaitent concevoir consomment souvent les graines pendant la lune croissante.

Cunningham s'arrête littéralement là.

Relisez maintenant cf. 9 et suivants et vous verrez que Cunningham s'intéresse aux « éléments du monde » tels que Paul les conçoit (sous la forme de l'astrologie).

Selon Paul : celui qui agit ainsi sera peut-être aidé par une ou plusieurs personnes.

(1) forces (énergies),
(2) êtres (entités, -- divinités, esprits de la nature, âmes) et
(3) processus (par exemple, fertilité, bonheur du jardin),
mais tombe aussitôt sous l'emprise de ces mêmes « éléments » de notre cosmos.

Pour le grand Apôtre, le problème commence avec ce dernier aspect, qui, selon lui, ne peut être résolu que par Jésus, dans le -contexte de la Trinité (cf. 268) – la base de notre grande histoire.

Deuxième petit exemple. -- Oc, 194 Jusquiame noire (*Hyoscyamus niger*). -

Il était utilisé pour invoquer des « entités maléfiques » ; également pour promouvoir la « clairvoyance » (manticisme).

Autres applications : par le biais de contre-enchantements (anti-imagination, « exorcisme »), où l'on travaille avec cette herbe, on brise (= défait) les malédictions magiques précédentes ; -- par enchantement, en utilisant l'herbe, « attirer » (provoquer) l'amour érotique d'une femme.

Cunningham lui-même définit : « Les herbes pernicieuses sont des herbes qui causent la mort. (...) Elles étaient autrefois utilisées dans les ouvrages magiques. » (ock 191).

Saint Paul soulignerait sans aucun doute ici l'emprise inévitable des « éléments cosmiques ». Si, par exemple, on invoque des « êtres maléfiques » — un esprit de colère de la nature, une diablesse, voire Satan, chef des éléments de ce monde —, il sera très difficile de convaincre saint Paul que l'on n'est pas soumis à l'influence des forces (énergies, êtres, processus) du mal.

Note – Le terme « vliegzaal » signifie « onguent de sortie de corps ». Les sorcières, dont nous assistons à la renaissance, s'enduisaient par exemple d'une décoction contenant, parmi les plantes, du basilic (*Ocimum basilicum*), des graines de tournesol, de la potentille (*Potentilla canadensis*), du persil (*Petroselinum sativum*) et du calamus (*Acorus calamus*).

Selon Cunningham, ces « huiles du sabbat » sont désormais utilisées comme de simples « huiles d'onction ».

Remarque : Quiconque souhaite en savoir plus sur les expériences hors du corps devrait lire, par exemple, *Janet Lee Mitchell, *Uittochtsservaringen (Watke betekenis hebben deze Ervaringen voor onze uitzicht op dood?)**, Naarden, Strenght, 1985 (// Eng.: *Out-of-Body Experiences* (1981)), un ouvrage qui examine le phénomène et ses causes associées comme le plus précisément possible.

Comme le note Carlo Ginzburg dans **De Benandanti (Hekserij en vruchtsruten in de XVI-de en de XVIIde eeuw*)*, *Amsterdam*, B. Bakker, 1986, les Benandanti (1575+ dans la région du Frioul, Italie du Nord) utilisaient une méthode analogue : le corps reste immobile pendant des heures, tandis que « l'esprit » (l'âme) part et « voyage » vers un point précis. (ici : pour combattre les méchantes sorcières).

Ginzburg accepte l'hypothèse selon laquelle, dans le cas des Benandanti, le retrait

(i) même si seul « l'esprit » y participe,

(ii) était complètement « réel » (au sens transrationnel, bien sûr).

Si l'on sait à quel point le Deutéronome 18:9-14 (Interdiction de la divination et de la sorcellerie) a trouvé un écho, il n'est pas difficile de deviner le jugement de saint Paul sur de telles questions.

Note – Comme le dit Y. Pérez Barreto, Sarita , 156, c'est un secret de polichinelle que, par exemple, les grandes entreprises pharmaceutiques américaines ont beaucoup appris des guérisseurs et des magiciens :

Merk, Squibb et Davison BV fabriquaient des antibiotiques, des contraceptifs, des hormones — bref : toutes sortes de produits basés sur ce que ces peuples primitifs savaient — des produits ayant une valeur pharmaceutique généralement reconnue.

CF319

Rue de la bibliothèque : R. Evans Schultes/Hofmann, *Sur les plantes des dieux*, Utr./Antw., Het Spectrum, 1983, un ouvrage très solide ; -- 86/91 (Herbes de sorcellerie : belladone (Atropa), jusquiame (Hyaryamus), mandragore (Mandragora)) ; -- 92/101 (Cannabis : le nectar du plaisir) ; -- 120/127 (Ayahuasca (Banisteriopsis) : liane de l'âme) ; -- San Pedro (Trichocereus) : cactus des quatre vents) edm) ; --

D. Martinetz/ K. Lohs, *Gift (Magie und Realität/ Nutzen und Verderben)*, Leipzig, 1985 (ce que sont les toxines et leurs effets, -- substances inorganiques, végétales, animales).

Analyse. – Examinons maintenant un ou plusieurs aspects de Sarita.

En guise d'introduction. -- Le sous-titre « *Le chemin des chamans* » est clarifié, oc,75. Les chamans sibériens utilisaient l'Amanita muscaria, l'amanite tue-mouches, comme « drogue à mouches » (agent hors du corps).

Ils observèrent comment leurs rennes mangeaient le champignon vénéneux sans en mourir. L'Amanita muscaria est un hallucinogène (provoquant des hallucinations, ou plus précisément des visions, ou du moins les facilitant), qui traverse l'organisme du renne sans être affecté et est excrété intact dans l'urine. Les Sibériens, chamans ou non, ingèrent cette urine, ce qui favoriserait leur clairvoyance.

33.2. Analyse (A).- Consommation de drogues (319/320)

La consommation de drogues comme source de perceptions altérées, voire déformées.

Vous connaissez peut-être le terme « ASC » (États modifiés de conscience).

Sarita, quatorze ans, et l'auteur « expérimentent » autour et surtout avec le San Pedro. Ils se retrouvent dans une sorte de « centre psychédélique ».

Rien de plus. Comment ? Pourquoi ? Parce qu'ils avancent sans but précis, sans intention claire ni objectif (ni résolution de problème).

Conséquence : au lieu de contrôler leur consommation de drogue, ils en sont contrôlés.

Le public connaît sans doute mieux les personnes hypersensibles (clairvoyantes) qui perçoivent toutes sortes de choses imperceptibles pour la plupart des gens, sauf après un effort prolongé. Ces hypersensibles se distinguent par la disproportion entre le stimulus (mineur) – une personne, un objet, un mot – et la réaction (importante).

Eh bien, les toxicomanes favorisent de tels déséquilibres.

CF320

Modèle d'application. Oc., 229. -- « Graziela s'est approchée de moi et m'a tendu une petite boule de glace à la cuillère. -- « C'est de la vanille, comme tu l'aimes », a-t-elle dit, -- avec tant de tendresse que j'ai ouvert la bouche comme si on me donnait l'Eucharistie ou quelque chose de ce genre. La petite boule de glace était froide et épaisse. »

Alors qu'elle glissait dans la gorge et l'œsophage, la sensation était lente et abondante. La descente semblait interminable. La masse glaçait tout autour d'elle.

Puis, enfin, lorsque cette expérience glaciale atteignit mon estomac, je fus instantanément paralysé, immobile comme une statue, complètement figé par une cuillerée de glace à la vanille.

Sans bouger la tête — cette maudite gorgée avait même figé mes traits — , je dis à Sarita : « Je ne peux plus bouger. » (...); --

Voyez ce que la mixture préparée par Sarita a produit. Les psychiatres doivent certainement observer de telles « perceptions » (appelées « hallucinations ») chez certains patients. On les rencontre au quotidien, notamment chez les personnes hypersensibles au travail.

Oc, 231. -- « Le serveur revint avec la soupe (...). Une simple cuillerée nous réchauffa (de nos frissons). Nous nous sentîmes alors satisfaits comme si nous venions de terminer un grand banquet (...). »

Le soir même, ils tombent sur une soupe chaude : même disproportion, mais au lieu de refroidir, elle réchauffe : le toxicomane ne réagit pas proportionnellement à quelque chose de petit, d'infime. On peut appeler cela la perception altérée, voire déformée, par l'intoxication.

33.3. Analyse (B). Usage de drogues comme moyen de contact (320/322)

— La consommation de drogues comme contact intentionnel avec les éléments du cosmos.

Alors que Sarita et Barreto agissaient auparavant sans but précis, les guérisseurs et magiciens péruviens, et plus généralement amazoniens, procèdent avec une détermination sans faille. En tant que véritables initiés (dont l'« initiation » est une étape cruciale), ils souhaitent aider les gens : établir des diagnostics, concevoir des thérapies, et transformer leur destin. L'effet de la drogue est immédiat, fondamentalement différent et mieux maîtrisé.

Modèle d'application. -- Oc., 160. -- Don Manuel Cordoba, guérisseur expérimenté, prend de l'ayahuasca amaranti. -- « Au cours de ces intoxications et de ces rêves que j'ai vécus en ingérant de l'ayahuasca amaranti, j'ai "vu" des choses qui m'ont peu à peu paru "plus agréables". -- Par exemple, il y a le chant des vipères féroces, -- un chant magique utilisé pour contrôler les vipères et les créatures venimeuses ressemblant à des serpents. Toutes les créatures rampantes ont leur propre "prière". »

CF321

Mais il faut chanter cette « prière », comme on vous l'enseigne. Plus précisément : au cours de ces « ivresses », de « grosses vipères » apparaissent devant vous, de « grandes créatures venimeuses ressemblant à des serpents ». Elles se mettent à chanter. Une image qui restera gravée à jamais dans votre mémoire.

Note – La « vision » mantique, par exemple de « grandes » vipères, désigne des êtres surnaturels qui, bien que n'étant pas des vipères, prennent l'apparence de vipères afin d'appliquer la méthode « identificative » (ils s'identifient aux vipères).

De ce fait, ce qu'ils enseignent — par exemple, la chanson — est perçu par les vipères et les personnes qu'elles ont attaquées comme étant

« véritable » la méthode de la vipère et, par conséquent, impressionnant et efficace. Il s'agit d'une forme de rhétorique magique.

Lorsque Don Manuel Cordoba chante alors le chant enseigné par ces « grandes divinités » qui gouvernent le monde des vipères — un type d'éléments du cosmos de Paul — reproduisant aussi fidèlement que possible ce que ces « grands » du monde des vipères lui ont enseigné, à titre initiatique, alors les âmes animales l'écoutent. Sinon, non.

Note – cf. 233 (Pan comme maître mythique de la masturbation) nous a donné un autre exemple de ce que les éléments du cosmos révèlent pour « montrer ». La pudeur et l'éthique sexuelle bibliques et des Lumières modernes ne sont généralement pas encore inhérentes à ces « êtres de la nature ».

Note – Il est certain que Don Manuel pouvait efficacement aider les gens de cette manière. Ainsi, le renversement de leur destin est un fait indéniable, même pour les sceptiques et les rationalistes (cf. 9:24 : Sceptique/Rationnel, Transrationnel), à travers lequel se manifeste quelque chose de transrationnel, aussi ambigu soit-il.

Analyse (B). -- La consommation de drogues comme contact orienté vers un but -

Un deuxième petit exemple. -- Oc,209/211. -- Dona Susana, également magicienne/guérisseuse qui, soit dit en passant, voulait initier Barreto, explique le même phénomène différemment.

Elle aussi chantait ce que les Latins appelaient autrefois des « chants carmin », des chants magiques. Mais par là, elle invoquait délibérément « la mère des plantes ». Très honnête, Dona Susana confessait que chaque chaman emploie des méthodes individuelles pour transmettre son savoir-faire à un apprenti.

Mais elle affirmait avec force que, pour ce qui était de ses dons, ils provenaient directement des révélations de « la mère de toutes les plantes ».

CF322

Note : Pour ceux qui connaissent un peu ce monde, il est dit que les déesses, êtres féminins surnaturels, possèdent le pouvoir de contrôler le

monde végétal (et tout ce qui s'y rattache). Le fait qu'elles exercent ce contrôle montre que nous avons affaire à des éléments cosmiques fondamentaux.

Note – Les « Nouvelles Sorcières » en prennent parfois une conscience très aiguë. Comme l'affirme *Ir. Christoph K.*, 43 ans (nom de sorcière « Belladonna »), dans : *G. Graichen, Les « Nouvelles Sorcières »* ; 135 :

« Si le culte de la sorcellerie est une religion féminine, alors je vénère en la femme une partie importante et magnifique de la nature. Les femmes ont – contrairement aux hommes – quelque chose de fascinant. »

Qu'est-ce que ce « fascinosum » exactement ? Argante, 30 ans, « prêtresse » du culte Wicca, déclare, *oc.*, 119 : « (Travailler avec des hommes, dans une association de sorcellerie, est toujours difficile) car je connais très peu d'hommes capables d'appartenir à ce cercle. Si l'un d'eux persévère dans sa formation et est initié, alors il sait aussi comment se comporter au sein du cercle. (...) »

J'ai vécu quelques expériences négatives. Au début, mon énergie était très tournée vers l'extérieur (*en* dehors de mon corps physique). J'étais merveilleusement heureuse en compagnie de ces personnes.

Et, dans ces groupes, le vampirisme énergétique est loin d'être rare : le fait que d'autres cherchent à « saper » mon énergie. Cela m'est souvent arrivé avec des hommes, pour qu'ils aient l'impression d'appartenir à un groupe – un groupe qui n'a pas su développer sa part de féminité.

Pour eux, il est tout simplement beaucoup plus facile d'aspirer cette énergie chez une femme qui possède une bonne énergie féminine.

Conclusion : les femmes, si elles sont douées pour l'occultisme, possèdent une énergie – occulte ou surnaturelle – bien supérieure à celle des hommes. Nombre d'hommes versés dans l'occultisme comprennent rapidement que priver les femmes de cette énergie intense et pénétrante est un moyen facile d'affirmer leur pouvoir dans ce domaine.

Transposons maintenant cela au domaine des éléments du cosmos : là aussi, les déesses sont bien plus chargées d'énergie que les êtres masculins.

Si l'on sait que, pour réussir dans ce domaine, l'énergie est déterminante, on comprend alors que les femmes expérimentées développent une peur

viscérale des exploiters masculins ; qu'elles se réfugient derrière des figures féminines protectrices. Cela n'a rien à voir avec le mépris des hommes, mais plutôt avec un instinct de survie élémentaire.

Voilà qui met fin à la « fascination » pour les êtres féminins, terrestres ou extraterrestres.

CF323

33.4. Analyse (C). Utilisation de drogues comme méthode préliminaire (323)

Il arrive aussi que l'usage de drogues — l'application des énergies végétales comme substrat de manucure — se réduise à une phase.

Ainsi en est-il du guérisseur Juan, qui préfère s'en passer. – Oc, 193s. – Juan est un guérisseur en état de transe : il entre en « transe » (« transitio », transition). – Au crépuscule, Juan s'assit au milieu des patients. Vêtu d'un linceul blanc. Après quelques minutes, il fut pris de tremblements, – d'abord à peine perceptibles, – puis plus rapides et plus violents.

Cela dura environ huit à dix minutes. Soudain, tout s'arrêta. Une voix, très différente de celle de Juan, s'éleva de sous le voile blanc. — Non seulement les esprits des plantes, mais aussi une entité quelconque pénétra en Juan de cette manière.

Parfois, dans des cas difficiles à analyser, une « entité » (= être surnaturel) apparaissait après l'autre, chacune spécialisée dans un aspect précis du problème.

Note – Ceci est typique de ce que le théologien religieux Usener a décrit par le terme « Funktionsgötter » (divinités – comprendre les êtres surnaturels – qui jouent exactement une « fonction » ou un rôle).

Note – Encore une fois : les êtres surnaturels jouent un rôle primordial ; ils constituent les éléments du cosmos de Paul. Mais la consommation de drogues s'estompe nettement ici : « Juan se distinguait aussi des autres guérisseurs que j'ai connus, car il prenait très rarement des extraits de plantes, des infusions des plantes par lesquelles il voulait rencontrer « l'esprit » » (Oc., 196).

« Ce ne sont pas des extraits ! » précisa-t-il, presque agacé. « C'est le sang des plantes, un sang qui ressemble au nôtre, à la seule différence de couleur... »

Au début, j'en prenais tous les jours, mais maintenant je n'en ai plus besoin. J'invoque les esprits des plantes et ils viennent, -- sans drogue." (Ibid.).

Explication. – Lorsque nous résumons maintenant les parties (A), (B) et (C) de l'analyse, nous sommes confrontés à une sorte de gamma, un différentiel :

a. d'une approche non -orientée vers un but à une approche orientée vers un but,

b . de la consommation de drogues à l'abstinence. Et ce qui compte, c'est la manucure, c'est-à-dire la faculté de clairvoyance, et non les sensations associées aux drogues.

Incidentement: *M. Denning/ O. Philips, *La visualisation créatrice**, Paris, J'ai lu, New Age, 1989, est un livret qui correspond à ce que nous avons brièvement analysé ici : notre cerveau contient plus et plus grand que ce que nous en faisons réel.

CF324

33.5. Un jugement de valeur (324/327)

— Nous avons lu quelques points clés de *Sarita de Barreto* . — Quelle est la valeur informative de ce livre ? On peut le déterminer par comparaison.

Prenons par exemple l'ouvrage de *Theo Ott, *Der magische Pfeil (Magie et Médecine)**, Zurich/Freib. i.Br., Atlantis, 1979. Quiconque lira ce rapport d'une étude analogue sur la médecine traditionnelle, menée par des Allemands, sera frappé par la grande similitude des conclusions. Ceci prouve que l'approche de Barreto possède bel et bien une valeur informative.

Note – Typologie. – Ott, oc., 49 et suiv., 63, précise. – Dans plusieurs cas, on distingue trois types.

Celui qui est malade ou confronté au destin se tourne

(a) à la curandera, la guérisseuse : elle établit invariablement le « diagnostic » selon lequel le client est « déraillé » ; son « traitement » consiste en des massages ;

(b) on se tourne alors vers le végétaliste, le botaniste : il applique des herbes et des plantes sous forme de jus, en se concentrant principalement sur l'organe affecté ;

(c) Enfin, on se tourne vers le brujo, le sorcier (voir ci-dessus), considéré comme le véritable guérisseur, car il est en contact avec les êtres invisibles.

Ce qui frappe Ott et son équipe, c'est la méthode *verstehende* (cf. 54) :

i. les proches parents — par exemple les parents et les membres de la famille — sont impliqués autant que possible dans le processus de traitement, apparemment pour le rendre plus supportable pour ces personnes (« On n'est jamais seul face à la maladie ou au besoin en Amazonie ») ;

ii. La guérisseuse, qui masse, le fait avec une profonde compassion, de sorte que la personne souffrante, par ces caresses maternelles, sort de son isolement ; le guérisseur traditionnel et le sorcier travaillent de la même manière : ils prennent le temps d'écouter leurs clients et font preuve d'empathie à leur égard. Ce qui fait cruellement défaut à la médecine moderne (comme le souligne Ott). Tout cela s'inscrit, bien sûr, dans l'esprit de la postmodernité et, plus particulièrement, de la nouvelle ère.

Note – Le terme « flèche magique » signifie ce qui suit : le brujo tient un petit objet (pierre, manche de stylo, haricot, dent) dans sa bouche et aspire une partie du corps : le *tsentsak*, ou la cause du malheur, est absorbé par cet objet et ainsi éloigné de la personne touchée. Ensuite, l'objet est recraché, jeté au loin ou détruit. – Cette pratique existe également ailleurs, notamment en Afrique de l'Ouest.

CF325

Addendum . — *G. Sciuto, éd., Jean Raillon, Alchimiste des plantes*, Paris, J. Grancher, 1983 — l'ouvrage est une série d'entretiens avec le célèbre herboriste Raillon, qui a reçu une « pommade » (son « secret ») de ses grands-parents, lesquels l'avaient reçue de gitans (en signe d'une immense gratitude) — raconte la suite. — Oc, 64/66 (*Un exemple frappant*).

En 1904, en Namibie (Afrique du Sud-Ouest allemande), les colonisateurs allemands réprimèrent un soulèvement indigène. Après les affrontements, un guerrier hottentot fut transféré, parmi de nombreux autres, à la clinique

de Nababis (Marienthal). Il était couvert de blessures. La balle fut immédiatement extraite. Mais les plaies ne se refermèrent pas, l'hémorragie externe persista et les anticoagulants administrés restèrent sans effet. Son cas semblait désespéré.

Le Hottentot comprend qu'on l'abandonne à son sort. Il demande si l'on permettra au sorcier de sa tribu de prendre soin de lui. Son « dernier souhait » est exaucé avec bienveillance.

Le guérisseur africain saupoudre les plaies d'une poudre grise. Médecins et infirmiers réagissent avec amusement, indifférence ou curiosité. Le guérisseur admet volontiers qu'il s'agit de la racine broyée d'une plante indigène, mais refuse d'en révéler le nom. Un instant, le doute s'installe.

Mais le lendemain, la plaie commence à se refermer. Quelques jours plus tard, le Hottentot se lève et se promène dans les jardins de la clinique. Stupeur générale ! Mais le sorcier ne révèle pas le nom de la plante. Aussitôt, un Blanc mobilise un chien policier, qui suit la piste du vieil homme.

Ainsi fut découverte la plante, que les indigènes appellent « griffe du diable » (*Harpagophytum*). Des échantillons furent envoyés en Prusse (actuel Bangladesh). Des tests scientifiques confirmèrent les propriétés cicatrisantes de cette plante, qui ne poussait qu'en bordure du désert namibien, et révélèrent d'autres vertus médicinales (analgésiques, hypocholestérolémiantes, hypouricémiantes, etc.).

Médecine alternative. -- Après cette brève exploration du domaine de la médecine archaïque-primitive, nous comprenons mieux l'une des sous-hypothèses du Nouvel Âge (cf. 315 : possibilités ; l'homme/la nature comme un seul système).

CF326

-- **Rue de la bibliothèque :** *I. Dorren, Alternative naturelle (Encyclopédie moderne) de l'homéopathie et autres thérapies alternatives*, Amsterdam, Sijthoff, 1987 (un ouvrage qui met en évidence l'expansion qu'a connue le mouvement alternatif entre-temps) ;

-- *P. Jochems, La médecine au marché noir (Résistance aux sourciers, aux magnétiseurs et aux médiums)*, Kapellen, 1986 (le conflit culturel) ;

-- *J. Mandorla/P. Simpère, Le guide des guérisseurs et autres thérapeutes (Leurs techniques, leurs résultats. Bonnes et mauvaises*

adresses), Paris, Lebaud, 1986 (avec oc, 128/131 (*L'illusion philippine*), un exemple de tromperie (illusionnisme au lieu de véritable guérison)).

Conclusion : Les adeptes du New Age ont une attitude inclusive (cf. 305) et un sens du multiculturalisme. De ce fait, ils représentent une forme de postmodernité.

Phytothérapie/aromathérapie/cuisine à base de plantes.

Un chiffre mérite d'être cité : le Dr Jean Valnet, pionnier en France. *Dr J. Valnet, Phytothérapie (Traitement de maladies par les plantes)* , Paris, Maloine, 1972-1 ; 1983-84 (une véritable mine d'or) ;

identifiant. *Aromathérapie (Traitement des maladies par les essences des plantes)* , Paris, Maloine , 1964-1 ; 1984-9 (l'auteur traite ici des huiles essentielles ou volatiles) ;

id., *Se soigner par les légumes, les fruits et les céréales* , Paris, Maloine, 1967-1 ; 1985-9 (à nouveau écrit avec le même sens scientifique élevé). -

Valnet met en garde contre les charlatans qui s'aventurent dans ce domaine avec des compétences bien trop limitées. Ce n'est pas sans raison : il faut savoir que certaines doses d'huiles essentielles peuvent induire un état comateux.

Cosmétiques. -- Il suffit d'ouvrir les magazines féminins et, en particulier, les revues professionnelles destinées aux esthéticiennes pour rencontrer immédiatement les plantes, sous une forme ou une autre.

Bibl, st. *B. Hlava et al., Beauty from Herbs, Zutphen, Thieme, 1982* (cent soixante-quatorze plantes sont décrites (description, identification de l'origine, distribution, récolte, préparation, ingrédients actifs, utilisations cosmétiques et autres)) ;

Dr. K. Tolkiehn, Le Grand Livre des Cosmétiques Naturels (Tout sur les cosmétiques sains, les soins de la peau et du corps) , Sassenheim, 1988 (un très beau livre, écrit par un chimiste).

Note -- *G. Hodson, Les fées au travail et au jeu* , Paris, Adyar, 1966, nous apprend comment un vrai voyant voit « les éléments du cosmos ».

CF327

Deux types de foi biblique.

Il n'y a pas que des gens comme Hodson qui « voient » et « rencontrent » des esprits de la nature de toutes sortes (ils sont nombreux et extrêmement variés).

Prenons le récit romantique d' *Ursula Burkhard*, **Karlik (Ontmoetingen met een natuurwezen*)*, Zeist, Vrij Geestesleven (Steinerian), 1987 (// Dt : **Karlik (Begegnungen met einem Elementarwesen *)*, Weissenseifen, 1986). « Karlik » est le mot russe pour « nain », le nom de l'un des personnages principaux de ce beau petit livre. « Elementarwesen » est traduit ici par « être élémentaire » (oc 9), -- peut-être mieux : « être lié à un élément ».

Les « éléments » ici sont ceux de l'Empédocène (qui donne les salamandres (esprits du feu), les sylphes (esprits de l'air), les ondines (esprits de l'eau) et les gnomes (esprits de la terre)).

Note --- Sous la forme d'une autobiographie d'une jeune Allemande née aveugle, ce livret nous permet de comprendre ce que les adeptes du Nouvel Âge entendent par « l'homme et la nature comme un seul -système ».

Dès le départ, le New Age adresse un message d'espoir aux personnes handicapées, à l'instar du « voyant aveugle » Tirésias (du latin Tiresias) de la mythologie grecque antique (qui joue un rôle prémonitoire dans la vie d'Œdipe), et également à Ursula Burkhard : aveugle (biologiquement parlant) – et donc handicapée –, elle « voit » clairement « l'autre monde », comme elle le nomme. Le New Age affirme en effet que l'âme humaine recèle des possibilités plus nombreuses et plus grandes.

« Enfant, j'aimais jouer avec les nains et les elfes. Je les connaissais et les comprenais. (...) Quand j'étais encore petit, les adultes m'écoutaient patiemment. (...) Plus tard, ils ont essayé de me dissuader de croire à cet « autre monde » (...). Pour « prouver » que ce n'était « pas vrai », ils disaient : « Il n'y a rien sur les nains et les elfes dans la Bible. Et croire en quelque chose qui n'est pas dans la Bible est un péché. » – Mais je ne « croyais » pas à l'existence de ces êtres : je ressentais leur présence. C'est ainsi que j'ai commencé à souffrir du premier grand problème de ma vie (...) ». (oc, 21).

Ce n'est que plus tard qu'Ursula Burkhard se remet de la pression de son environnement biblique (cf. 35) :

(i) dans la classe la plus élevée, elle a lu le Faust de Goethe ;

(ii) Dans les cours de littérature vieil-anglaise, elle a découvert les moines irlandais qui, bien que profondément chrétiens, vivaient « fortement liés à la nature ». C'était un autre type de foi biblique : « Je pouvais trouver un lien avec cela », dit U. Burkhard (oc, 23).

Note : **Le résidu sacré**. Les voyants nous disent de ne pas manger le dernier morceau de notre assiette ; une masse noire chargée négativement l'entoure. « On ne saurait commettre une plus grande folie. »

CF328

34. Fragments de presse concernant le « Nouvel Âge » (328/337)

Après la définition (cf. 315) — l'humanité et l'environnement (cosmos) constituent un seul système ; l'humanité elle-même est susceptible d'amélioration parce qu'elle possède des « possibilités » plus nombreuses et plus grandes — arrêtons-nous un instant sur un autre type de caractérisation : les extraits de presse.

On pourrait lire, par exemple : « Le New Age, la “Nouvelle Ère”, l'Ère du Verseau, un dérivé des Beatniks (cf. 282) et des Hippies (cf. 305), présente, dans une certaine mesure, la mentalité de l'Underground (cf. 285) et de la Contre-culture (cf. 284). Le New Age, par exemple, affiche son propre pluralisme inclusif, ce qui lui confère des caractéristiques clairement postmodernes. » On rencontre ce genre de caractérisation dans de nombreux magazines.

Autre caractéristique : aux États-Unis, le mouvement New Age connaît un succès retentissant, dont profitent les éditeurs et autres acteurs du secteur : Windham Hill en est un exemple. Il existe même une NAPRA (New Age Publishing and Retailing Alliance).

Selon Marilyn McGuire, porte-parole, depuis 1985, les revenus issus des publications — qui s'élèvent à environ un milliard de dollars, voire plus — ont augmenté d'environ 20 à 30 % par an.

Thèmes : médecine alternative (cf. 314 et suiv.) et soins de santé, expression corporelle, parapsychologie et occultisme (pensez au Triangle des Bermudes, avec les accidents mystérieux ou aux dieux comme cosmonautes), la triade « Jésus/Krishna/Bouddha » (notez l'équation), cultures celtiques et précolombiennes, religions orientales.

Lisez, par exemple, Cosmo(politan) pour la femme du monde 1988 : novembre, 50 : « Lors des cocktails, le sujet de conversation se tourne à plusieurs reprises vers les auras et le tarot (*note* : également « tarok », un jeu de cartes magique).

Et il est tout à fait convenable de sortir un pendule de sa poche après le dîner. Il existe des dizaines d'ateliers (*ou plutôt de studios* dédiés aux activités expérimentales) et de centres New Age où l'on peut apprendre à développer ses capacités paranormales latentes.

Le paranormal est-il devenu « normal » ? Et qu'est-ce que le paranormal ? C'est à ces questions que le magazine féminin – pp. 50/75 – tente d'apporter une réponse journalistique en six courts chapitres.

Pourtant, nous nous tournons vers les pays voisins. – Ainsi parle iD, un magazine de la contre-culture. L'article « *La marchandisation du Nouvel Âge* », paru dans iD (*Idées, Mode, Clubs, Musique, Personnalités*), Londres, n° 73 (septembre 1989), p. 20 et suivantes, commence ainsi.

CF329

(1) « Voici l'aube de l'ère du Verseau. » C'est ainsi que la chanson sonnait autrefois — dans les années soixante branchées et « joyeuses ». — Mais qui aurait cru que « l'ère de l'harmonie et de la compréhension » s'affirmerait de cette manière au milieu des années quatre-vingt matérialistes et difficiles ?

Oui : l'ère du Verseau – le Nouvel Âge – gagne de plus en plus de terrain, recrute des adeptes et est sur le point de devenir l'un des grands slogans des années 90 – aux côtés de tout ce qui est qualifié d'écologique.

(2) Mais que signifie exactement « Nouvelle Ère » ? Les astrologues estiment que la Terre change de signe zodiacal, passant des Poissons au Verseau. De tels changements sont rares (environ une fois tous les deux mille ans). Selon eux, ils annoncent une évolution de la conscience sur Terre. Par exemple, le Verseau symbolise l'harmonie, la paix et la compréhension.

L'ère du Verseau annonce donc une période métaphysique (*note* : Comprendre : conscience « suprasensorielle », « transrationnelle » (cf. 9 ; 24) – la révolution spirituelle – dans. –

(3) Les partisans voient cela se refléter dans les phénomènes suivants :

a.1. mouvements alternatifs dans les sciences spécialisées, -- médecine, psychologie, politique, -- sciences de l'éducation (note : alternativisme).

a.2. intérêt croissant pour tout ce qui est « spirituel » (note : sacré, religieux) (note : néosacralisation) ;

b.1. croyance en « l'interconnexion » des choses dans un contexte global, voire englobant tout ;

b.2. situant chaque chose et chaque être au sein d'un vaste système cosmique (note : holisme - cf. 314 (209 ; 250)).

Note – Il est remarquable qu'une forme de pensée comme l'astrologie, si ostracisée par les religions bibliques et si méprisée par les véritables rationalistes éclairés, connaisse un tel succès planétaire.

Il y a sans doute plus que de la mode ou de l'idéologie dans cette pensée non biblique et irrationnelle. Peut-être saint Paul affirmerait-il avec force que les « éléments du cosmos » (cf. 8, question 10) l'emportent-ils sur le christianisme et le rationalisme.

Prenons un magazine jeunesse français. -- *Marie-Odile Briet, Qui sont les New-Agers ?*, dans : 20 ans (Paris), n° 41 (1990 : janvier), 61.

CF 330

Aux États-Unis, le mouvement New Age, qui touche déjà 10 % de la population, recrute au sein d'un centre culturel bien défini. Les adeptes du New Age sont majoritairement des jeunes (20-35 ans ; voir aussi 177 (Le Grand Bleu) : 15-25 ans), devenus riches, saturés de prospérité matérielle, mais conscients que l'argent seul ne constitue pas le nirvana (terme bouddhiste *désignant* une béatitude étrangère à la vie).

Les adeptes du New Age sont avant tout d'anciens yuppies convertis (cf. 82). — Santa Barbara, ville californienne, est complètement « envahie » par eux : restaurants de restauration rapide végétariens, librairies et boutiques vendant des cassettes audio spécialisées poussent comme des champignons.

En France, le nombre de personnes qui, en tant qu'adeptes du New Age, entreprennent des « stages de développement spirituel » (à noter : des cours qui dispensent une sorte de développement religieux, ou plutôt sacré (néosacré)) est estimé à environ deux cent mille.

De ce côté-ci de l'Atlantique, le mouvement est plus intellectuel : des penseurs comme Elisabeth Badinter ou Michel Cazenave (France Cu, Océaniques) écrivent dans des revues spécialisées ; pourtant, le mouvement s'adresse continuellement à un public très diversifié.

Les adeptes du New Age sont-ils des « Babas réhabilités » ? Il est vrai que, ici et là, un peu de *patsjoeli* (*note* : parfum des hippies/yippies) flotte dans l'air — que les plus démunis de la contre-culture des années soixante-dix se sont jetés sur ce mouvement, mais ils ne constituent pas, du moins, la majorité (...).

Note – Cette caractérisation est davantage sociologique. Et maintenant, un aperçu des soins de beauté (féminins).

Psychologies (Paris), n° 76 (1990 : mai), 8, qui avait clairement remporté la Nouvelle Ère, on lit ce qui suit.

Les femmes ne se contentent plus d'être maquillées dans un institut de beauté traditionnel ; elles désirent bien plus qu'un simple soin du visage. Elles rêvent d'un espace magique, chaleureux et apaisant.

Pour une fois, se débarrasser de son « armure quotidienne » et apparaître à la fois « en pleine forme » et soignée.

Dans cet esprit, *l'institut de formation holistique à la beauté et à la santé* (ifhobsa, 39 bis, avenue Lénine, 92200 Nanterre) enseigne.

Outre l'étude de la beauté, les médecines douces (*note* : médecines alternatives) (cf. 326), ainsi que la connaissance de soi (par la caractérologie, la morphologie, l'astrologie, la graphologie, etc.) sont abordées. Objectif : former des esthéticiennes capables de mettre en pratique les principes de la théorie holistique. Le psychologique et le physique interagissent : si l'humeur est mauvaise, la peau ne peut être belle. – Le titre de ce texte publicitaire est : « *L'Esthéticienne nouvelle génération* ».

CF331

Note : Dans ce contexte, un nouveau terme est parfois introduit : « cosmétologie ». Bon à savoir.

Note -- P. Overman , Rapport : Jane Fikkert (*Une esthéticienne exceptionnelle*) , dans : *Esthéticienne* (Journal professionnel des soins de beauté et des cosmétiques), n° 6/7 (15.06.1989), 14/15, nous donne un petit exemple d'holisme en esthétique.

Jane Fikkert, à Amsterdam Sud-Est, est, en plus d'être esthéticienne, également « spécialisée » en « drainage lymphatique » (application de la lymphologie), en Zen Shiatsu (massage par points de pression) et en massage de polarité (fondateur : le médecin américain R. Stone ; axiome : polarité ou équilibre (harmonie)).

La « cohésion » (l'axiome holistique) est le principe de Fikkert : « J'essaie de percevoir les liens entre tous les types de massages : la singularisation : "Chaque être humain est unique" (note : individuel). C'est ce qui rend les gens si intéressants. » De plus, Jan est « alternative » : elle utilise des préparations, des huiles et autres produits du Dr Hauschka, qui travaille avec des extraits de plantes (et est également anthroposophe, steinerienne : les plantes, par exemple, sont cueillies au lever du soleil dans des réserves naturelles protégées ; elles ne sont pas issues de la vivisection).

Le monde des affaires.

-- AG, *Le manager et l'intuition* , dans : *Psychologies* (Paris), No 76 (1990 : mai), 48. -

a.1. Un jeune chimiste, Albert Méglin, est embauché dans une usine de pesticides renommée, -- en 1926 (...). En 1945, il la quitte, après qu'elle ait obtenu des résultats brillants grâce à lui. « Parce que j'ai commencé à me rendre compte que les pesticides allaient tuer la terre ».

a.2. Il fonde Acier-Tor, une aciérie. En peu de temps, elle atteint un chiffre d'affaires annuel de soixante-quatorze millions de francs français. -- 1984 : Méglin publie *Le monde à l'envers* (Le Rocher). L'Académie française décerne un prix au livre.

Déclarations : i. L'humanité traverse une crise culturelle ; **ii** . La solution :

a. une conscience des vraies valeurs,

b . L'individu doit s'intégrer à l'harmonie cosmique.

b . Comment expliquer que Méglin, cadre dirigeant, devienne un adepte du New Age ? « Jodjana, une princesse indonésienne, également amie proche d'Albert Einstein, m'a appris... »

(a) m'ouvrir au monde et

(b) développer mes capacités intuitives. » Ainsi Méglin lui-même.

(3.1)

Depuis, il donne des conférences gratuites, non seulement sur les méthodes qui ont fait de lui un homme d'affaires prospère, mais aussi sur la manière dont la philosophie New Age peut être intégrée au processus de travail.

Entre-temps, son ouvrage **L'audace de connaître** (Le Rocher) fut publié. Il affirme lui-même que le texte a été écrit sous inspiration (*à noter* : l'écriture médiumnique bien connue).

Entre-temps, il a également fondé l'Université populaire de Paris (aujourd'hui : Université européenne de Paris). Son but est de permettre à chaque être humain (communisme New Age) de développer ses propres capacités intuitives et... « d'entrer en contact avec la conscience cosmique ».

Remarque – Lorsque nous nous rappelons l'« hypothèse » du Nouvel Âge, nous constatons que, là aussi, dans le monde des affaires,

(i) l'homme et le cosmos forment un seul système et

(ii) L'homme semble perfectible, car il développe des « capacités autres et plus grandes ». Nous sommes loin du pessimisme culturel si répandu chez les modernistes et (une partie des) postmodernistes.

Un jugement rationaliste éclairé.

L'Événement (Paris) se prononce Rationalisme éclairé. -- M. de Pracontal, *L'art et la manière de magnétiser les gogos*, dans : *L'Événement* , n° 260 (26.10.1989), est accompagné d'une brève digression : PR, *L'irrationnel, fils de pub* , ac, 82/84. -

Note – « Gogo » signifie a. simplet, b. personne naïve. « Pub » signifie « rhétorique », publicité, propagande. Ces termes péjoratifs trahissent déjà une écriture non pas calme et objective, mais émotionnelle et partielle – contrairement aux principes de la pensée des Lumières, bien entendu.

Mais nous écoutons. -- « *Édition Alchimie du Nouvel Âge* ».

Que les vrais cartésiens (cf. 192 et suiv.) le veuillent ou non : les chemins de l'étranger et de l'au-delà sont jonchés de best-sellers :

1,3 million *Les prédictions de Nostradamus* (Rocher), 403 000 *la Vie après la vie du Dr Raymond Moody* (réédité 35 fois par Robert Laffont),

300 000 exemplaires *du Troisième Œil* de Lobsang Rampa (J'ai lu). En France, ce secteur compte plus de trois cents éditeurs pour distribuer ce matériel de lecture : près d'une centaine de librairies spécialisées et deux cents librairies non spécialisées, mais avec un rayon bien fourni d'« ésotérisme ».

Autre extrait : D.-A. Grisons, *L'issue de secours du sacré* , dans : *L'Événement* , n° 260 (26.10.1989), donne une explication possible.

CF333

« Puisque les gens ne croient plus en rien, ils croient en tout. » C'est ce qu'écrivait G.K. Chesterton (1874/1936 ; écrivain catholique anglais).

La résurgence actuelle de l'irrationnel confirme peut-être la véracité de cette affirmation. Croyances en tous genres – rêves et fantasmes ! –, on ne peut s'empêcher de penser que nous vivons dans le passé.

C'est comme si la modernité n'avait pas été capable de s'affirmer. Dieu, la science et Marx sont morts, mais le « diable » revient à toute vitesse ! La crise des idéologies a frappé une fois de plus. (Ac, 104).

Note – « Issue de secours », ou sortie de secours du sacré, est le titre : le « sacré » n'est pas suffisamment pris en compte ni par le rationalisme éclairé ni par les Églises en voie de sécularisation ; la sortie de secours, c'est le New Age. Telle est l'interprétation rationaliste ici.

Un mouvement parallèle. –

Ce que nous évoquons ici n'est pas du New Age au sens strict. Il y a trop de tradition en lui pour cela. Mais c'est néanmoins aussi une échappatoire au sacré. O. Pigetti, **L'incroyable retour du surnaturel**, dans : **Marie France**, janvier 1990, p. 60-63. – Voici ce qu'affirme l'auteur.

« Dix millions de Français croient aux sciences occultes ! Y compris des chrétiens fervents, au grand dam du clergé. Les sorciers de toutes sortes ont du travail en abondance. (...) « Trente mille diseurs de bonne aventure »,

disent certains. « Soixante mille », disent d'autres. (...) Les compter avec précision est impossible. »

L'auteur présente un modèle effroyable, effroyable pour la France. – « Été 1985. – Des policiers descendent en force dans les caves du ministère de la Défense, encerclés par des soldats enragés. Une découverte pitoyable ! Dans un couloir faiblement éclairé, des fumées de cendres et d'encens, des figurines transpercées d'aiguilles, des coulures de bougies, des déchets d'abattage de moutons en décomposition, un autel improvisé ! (...) Une messe noire célébrée au cœur même du ministère de la Défense ! (...) »

L'affaire Greenpeace n'est pas si loin derrière nous. Un magicien appelé à la rescousse identifie Charles Hernu, alors ministre de la Défense, comme la victime (...).

Note -- Franchement : qu'il y en ait trente ou soixante mille, ces milliers de lanceurs de sorts sont une sorte de « clergé » qui constitue le côté « occulte » (sombre) de notre culture.

CF334

Un autre témoignage.

-- A. Ober/J.-Y. Casoha, *La France ensorcelée*, dans : VSD (Paris), 31.08.1989, 44/51. -

Les sorciers (les magiciens) sont parmi nous. Ils veillent sur notre santé, nos amours, notre avenir, notre vie. Magiciens, marabouts (à noter : magiciens islamiques), devins, exorcistes : jamais ils n'ont été aussi nombreux ; jamais leurs affaires n'ont prospéré comme aujourd'hui.

Le but est de porter malheur à la récolte d'un agriculteur, de se venger de son chef de service (note : deux exemples typiques de tirage au sort), de s'assurer un contrat ou de gagner l'amour d'un voisin : le Français d'aujourd'hui n'hésite pas à consulter des « sorcières » ou ose même se faire apprenti en « magie », il ose en effet « tirer au sort », célébrer des messes noires et organiser d'autres cérémonies (...).

Les auteurs expliquent ce rôle : « Le magicien d'aujourd'hui remplace à la fois le psychothérapeute et le prêtre. À ce titre, il/elle est confident(e). Il/Elle est le dernier refuge. Il/Elle représente, avant tout, la dimension magique, dont l'absence rend notre fin de siècle si désespérée. »

Note – Tout ceci n'est pas du New Age, mais un héritage traditionnel. Pourtant, on peut établir un parallèle : « Ce qui est nouveau, cependant – comme le soulignent *Ed. Brasey*, **Les sorciers** et *Ed. Ramsey* – c'est que les femmes ne sont plus seulement majoritairement issues des “classes défavorisées”, mais aussi des artistes, des acteurs, des journalistes, des écrivains, des spécialistes de la publicité, des politiciens, des chefs d'entreprise, des financiers. La moitié sont des hommes, l'autre moitié des femmes, de plus en plus jeunes. Immédiatement, la raison a également changé : moins de problèmes sentimentaux, plus de soucis professionnels. »

Note : Les auteurs attirent l'attention sur une redéfinition :

(1) Au XIXe siècle - par exemple à Littré - le « magicien » était décrit comme « celui qui est considéré comme ayant fait un pacte avec le diable » ;

(2) Aujourd'hui, cent ans plus tard, — par exemple chez Robert —, « magicien » désigne « celui qui pratique la magie » et « magie » désigne « la capacité de transcender le cours ordinaire de la nature par des méthodes occultes ».

Note -- *Ph. Alfonsi/ P. Pesnot*, **L'Œil du sorcier**, Paris, 1973, est l'un des meilleurs ouvrages sur ce sujet, sérieux et avant tout informatif (et non principalement accusateur).

CF335

Explication : Nouvelle Ère, – Nouvel Occultisme (fondé sur la Nouvelle Magie). – Ce ne sont pas des choses identiques. Pourtant, elles évoluent en parallèle. – L'essence de la magie est « occulte », c'est-à-dire hors de portée des méthodes ordinaires (qu'elles soient rationnelles ou ecclésiastiques).

Quelle est donc l'essence de la magie ?

(1) Ceci a été abordé quelque peu cf 3 (Magie afro-négre et puritanisme).

(2) Il a été discuté, en particulier, cf. 119, où la structure de l'autodétermination était le thème : l'une des significations archaïques du mot grec ancien « fisis », nature, est « pouvoir magique ».

Le pouvoir magique est :

(i) être confronté à une situation cynique (cf. 73 (Machiavélisme) ; 209 (Réductionnisme, sadien ou non) ; 232 (raison cynique))

(ii) afin de pouvoir y faire face (en réalisant sa propre identité, en l'affirmant de manière indépendante et, si nécessaire, au détriment du reste de la réalité).

Il est clair que la modernité se mue peu à peu en un parti cynique. Dès lors, il est naturel que la magie traditionnelle, qui connaît ce problème depuis longtemps, renaisse – précisément parce que la modernité lui en offre les conditions – grâce à ce cynisme.

En résumé : dans un monde de plus en plus cynique, qui veut survivre, il n'y a qu'une seule issue à long terme : recourir à la magie. Tout en utilisant tous les moyens « naturels » (ordinaires, non occultes) pour assurer sa survie. – Tel est le spectacle que propose la Nouvelle Magie. Du moins pour ceux qui sont prêts à ouvrir les yeux.

Appl. modèle. -- *Fernanda Pivano, Beat/Hippie/ Yippie (De l'Underground à la Contre-Culture)*, Paris, Chr. Bourgois, 1977, 66/70 (*Allen Ginsberg : mantra à Denver*) (Il Giorno). -- Nous citons simplement. -

épousé un lama tibétain (*note : sage du Tibet et de Mongolie ; pensez au dalaï-lama*), *Cho. gyam Trungpa Tulku Rimpoche*.

Dans son entourage, des âmes sœurs viennent pratiquer la méditation et entreprendre des études bouddhistes.

En mai 1972 (cf. 295), Allen Ginsberg lui rendit visite. Au cours de l'année 1968, des troubles, survenus pendant la Convention démocrate, provoquèrent une onde de choc à Chicago. Durant ces troubles, Ginsberg avait déjà appliqué des résultats similaires issus de ses recherches : il avait obtenu des « preuves » suffisantes quant à la possibilité d'influencer les réactions imprévues et incontrôlées des masses lors des manifestations.

CF336

Modèle appliqué . – Un jour, des jeunes manifestants furent particulièrement incités par la violence soudaine de la police. Ils furent alors pris de peur (...). Le poète fredonna la syllabe sacrée « om » pendant sept heures et demie (*note : également « aum »*).

Résultat : il parvint à calmer plusieurs groupes, dont le nombre, soit dit en passant, augmenta progressivement. La presse s'empara de l'affaire. Une

plainte fut déposée contre les « conspirateurs de Chicago ». Ginsberg témoigna : il expliqua alors en quoi consistait son « fredonnement ». Sur quoi les jurés eux-mêmes, durant la pause entre deux interrogatoires, tentèrent de l'imiter : ils « fredonnèrent » assis par terre, jambes croisées, en position du lotus, ni plus ni moins.

Note : L'auteur évoque la magie, une magie actualisée, inscrite dans un cadre contre-culturel et postmoderne. On constate immédiatement que le New Age est bel et bien un prolongement de la culture beatnik et hippie. Et que le « renouveau » de la sorcellerie traditionnelle s'inscrit également dans ce prolongement, quoique différemment. C'est tout simplement la postmodernité.

Le « pouvoir » particulier de la magie.

Les rationalistes du courant éclairé considèrent la magie comme naïve, une étape enfantine, etc. La question de savoir si les magiciens et les sorcières sont réellement si « naïfs », « enfantins » ou même « puérils » devient claire lorsque l'esprit éclairé s'informe un peu mieux avant de porter un jugement rationnel.

Les gens de la Bible considèrent la magie comme « démoniaque ». Là encore, des informations plus complètes et plus précises ne seraient pas superflues. Il ne faut pas voir le diable là où il n'est pas forcément présent. – Mais la magie possède un certain pouvoir.

Appl. modèle . RP Trilles, *Chez les Fang (Quinze années de séjour au Congo français)*, DDB, Lille, 1912, 174/197 (*Le Ngil*). -

Les Fang sont un type de Noirs bantous d'Afrique de l'Ouest (Cameroun, Gabon). Le Ngil n'est pas « le féticheur », l'« homme » (ou la « femme » du peuple), appartenant à la religion publique et respecté de tous (cf. 14 ; 33), mais le « magicien noir » ou sorcier, en marge de la société – dans la jungle – , méprisé mais aussi craint.

Oc, années 190. — « Chaque Ngil a le droit, ou plutôt le devoir, de choisir ou plutôt de former un successeur. Il adopte généralement un enfant d'une dizaine d'années et lui inculque ses idées préconçues. »

CF337

Les premiers secrets magiques, l'apprentissage d'une voix grave et caverneuse, les voyages à ses côtés, le fait de le précéder comme écuyer avec la clochette du magicien. Cette première période dure jusqu'à la dix-huitième année.

Ces enfants vivent constamment avec de « mauvais exemples » sous les yeux, au milieu de la décrépitude la plus répugnante.

Résultat : ils sont corrompus jusqu'à la moelle en très peu de temps. Ils ont vécu toutes les horreurs imaginables ; ils sont prêts à commettre n'importe quel crime.

Remarque : Il ne s'agit en aucun cas d'une « étape naïve » ou d'une pensée enfantine. Les personnes pratiquant une religion publique sont régulièrement confrontées à ce genre de situation : elles aussi vivent donc dans ce milieu cynique. Par conséquent, elles ne sont pas naïves non plus.

Et maintenant, l'impuissance des Églises établies. Citons Trilles : « Souvent, ils venaient à la mission, attirés par un camarade, par l'appel de l'inconnu. Parfois, ils y restaient jusqu'au baptême, trompant leurs maîtres par un déguisement profond. Ils repartaient toujours dans un état pire qu'à leur arrivée. La formation chrétienne n'avait aucune influence sur eux. »

En résumé : malgré tous les moyens surnaturels de grâce, l'Église – la toute-puissante Église – échoue à « convertir » ces enfants formés par des moyens purement naturels et surnaturels, ou du moins à les améliorer quelque peu. « La formation chrétienne n'a eu aucune emprise sur eux. » Telle est la conclusion d'un expert.

Trilles est un expert. Il a traité la question en profondeur. Peut-être saint Paul aura-t-il finalement raison lorsqu'il parle des « éléments du monde » dans un tel contexte (cf. 8 et suiv.). Mais comment se fait-il alors que le ou les démons puissent se former si complètement que l'Église semble impuissante face à eux ? Ne s'agirait-il pas de la même « force » qui, malgré tout, permet à la modernité, au New Age et à la nouvelle magie de se développer avec autant de vigueur ?

Un aspect. -- Le New Age ne peut être dissocié de l'« érotisme alternatif » ou « sacré » (cf. 178 : le tantrisme, par exemple).

Mais la Nouvelle Magie ne peut pas non plus être dissociée de la « magie sexuelle » : pensez à *Lynn V. Andrews, *Medicine Woman**, Katwijk, Servire, 1987 (// *Medicine Woman*, San Francisco, Harper and Row, 1981), en particulier oc, 181 et suiv. ; 200 et suiv. -- Qu'on le veuille ou non, cela aussi est postmoderne.

CF338

35. Holisme(s) (338/341)

Ce terme était à l'origine plus courant dans les pays anglo-saxons.

(1) Une première signification se lit comme suit :

Théorie selon laquelle le tout (= totalité, -- ensemble, système) -- en grec ancien : 'holon' -- en tant qu'ensemble, en particulier tout ce qui vit, présente des caractéristiques qui ne se retrouvent pas dans ses parties constitutives ; (*P. Foulquie/ R. Saint-Jean, Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, 1969-2,323).

En résumé : le tout est plus que la somme de ses parties ou éléments. C'est ce que défend la théorie de la forme en psychologie. L'organicisme des romantiques affirmait une idée analogue au siècle dernier.

(2) Une seconde signification .

Paul Kurtz, Décision et condition de l'homme, Seattle, Presses de l'Université de Washington, 1965, p. 65/84 (*Réductionnisme, holisme et logique de la conduction*).

« Un tout désigne tout individu ou contexte qui maintient une unité intégrée de ses sous-systèmes. » Un tout désigne tout élément donné singulier ou tout contexte singulier, dans la mesure où il maintient une unité intégrée de ses sous-systèmes. – Kurtz définit l'holisme en termes de théorie des systèmes (modèles) (original).

Note -- Kurtz semble définir à un stade antérieur au postmodernisme, qui met l'accent sur les divisions dans la réalité, notamment au sein de la culture (en particulier dans la version lyotardienne ; voir cf. 277 (écart entre les spécialisations) ; voir aussi cf. 307 (La postmodernité comme pluralité radicale)).

Il s'agit du fameux Differenti(al)isme ou pensée différentielle (opposé à l'Asimilisme, qui met l'accent sur les similitudes et l'unité, mais aussi à

l'Analogisme, qui tente de voir simultanément la différence (écart) et la similitude (cohésion)).

Nous avons vu, cf. 278, qu'une différenciation absolue est intenable (il existe toujours des points de contact, même entre les hypo- ou sous-systèmes d'un (hyper- ou super)système qui comprend des sous-systèmes (fortement) contradictoires).

Dans une perspective postmoderne, un système est « un système de sous-systèmes divers » ; ainsi, le « grand récit » (système) lyotardien offre une vision globale de tous les « petits » récits (contradictaires). En d'autres termes : une vision inclusive de données exclusives !

Autrement dit, même après le différentialisme, la théorie des systèmes reste tenable.

CF339

Holisme méthodologique.

Si nous voulons comprendre l'holisme du Nouvel Âge et de la nouvelle magie, nous devons compléter la triple étape méthodologique. - Cf. cf 11, 24, - 193 (Descartes); 201 (Locke);

(1) Première méthode : le scepticisme. Le sceptique s'en tient à ce qui est immédiatement donné (Husserl : le phénomène, vécu intérieurement ; béhaviorisme : le phénomène comme comportement observé de l'extérieur). On accède ainsi à une première tranche de la réalité totale.

(2) Seconde méthode : la rationalité , sous la forme de la scientologie moderne, telle que Descartes et Locke l'ont conçue, et, de ce fait, des sciences spécialisées modernes. On accède ainsi à une seconde tranche de la réalité totale.

(3) Troisième méthode : la transrationalité. Celle-ci prend en compte le cosmos total avec lequel l'humanité forme un système (cf. 316).

Remarque : Il est clair que la rationalité est plus holistique que le scepticisme, et la transrationalité l'est encore plus. Autrement dit : plus inclusive.

Appl. modèle. -- *JV-Manevy, Nouveau : la médecine holistique* , dans : Vital (Paris), n° 106 (1989 : juillet). - Voyez ce qui est écrit là-bas. -

(1) « Au printemps dernier, la médecine holistique a fait la une des journaux, notamment au *Congrès de la médecine douce* à Lausanne (Mednat), ainsi qu'au Salon de la médecine douce à Porte-de-Versailles (Paris).

Parallèlement, la première clinique holistique a ouvert ses portes dans le château de Cambous (près de Montpellier).

(2) a. Les guérisseurs, les magiciens, les charlatans, les praticiens ésotériques (cf. 333) exploitent les lacunes apparentes de la médecine établie.

b. Préoccupés par cette résurgence de l'« obscurantisme » (*note* : rétrogradation), les vrais médecins se tournent vers un élargissement de la formation médicale : ils deviennent homéopathes, acupuncteurs, mésothérapeutes, ostéopathes, naturopathes, phytothérapeutes et aromathérapeutes (cf. 326) ; ils utilisent la musique, la lumière et les couleurs comme thérapie ; ils apprennent la nouvelle diététique.

(2) Cette médecine est qualifiée d'« holistique » dans la mesure où elle combine à la fois la médecine scientifique traditionnelle et les méthodes de guérison douces (alternatives, « naturelles »). « Une médecine qui réconcilierait la science et l'empirisme (notez bien : l'expérience pré-scientifique), le rationnel et l'irrationnel, le scientifique et le magicien. » Oui, c'est bien ce qu'elle dit ! Descartes et Locke ont dû se retourner dans leurs tombes ce printemps-là !

CF340

Incidentement: *Berkeley Holistic Center* , Hrsg., *Das Buch der ganzheitlichen Gesundheit* , Berne, 1982.

Holisme ontologique.

En considérant le tout comme une « hypothèse » (au sens platonicien du terme), on parvient à la totalité du réel (cf. 1 : ontologie) lui-même. En l'occurrence : l'humanité constituant un seul et même système avec le cosmos.

Modèle appliqué. -- Hans Bouma/Frits Wiegel, *Holisme (Correspondance sur une vision du monde différente)*, caractérise cette « dialectique » :

La réalité est **(a)** totalité et **(b)** « dynamisme » (changement). En bref : tout (totalité, holon) est connecté de manière dynamique (mobilisme). Héraclite d'Éphèse (-535/-465) l'enseignait déjà.

L'organicisme du siècle dernier prônait également une approche similaire. – Le contre-modèle s'appelle le réductionnisme : on « réduit » (simplifie, limite) la « réalité » à ce que le rationalisme établi en conçoit.

Conséquences : crise environnementale, tensions liées aux armements modernes, crise des riches et des pauvres, crise au sein de notre individualité fracturée.

Le modèle : l'antique volonté de survivre (cf. 335). Qui ne pense pas ici à **Shall We Survive* de Moreno* ? Exemples :

a. l'éthique des peuples illettrés et le mysticisme oriental ; la tradition judéo-chrétienne ;

b. la « Nouvelle Physique », qui, en plus des sciences dures, tente également d'intégrer des connaissances plus douces.

Exemple bibliographique : Rol. de Miller, *Les noces avec la terre (La mutation du Nouvel Âge)*, *L'Île sur la Sorgue*, Éd. Scribe, 1982 (une série de penseurs du Nouvel Âge, chacun consacrant un chapitre à un aspect de la « nature » dans le courant du Nouvel Âge).

M. Ambacher, *Les philosophies de la nature*, Paris, PUF, 1974, notamment oc, 79/122 (*Les caractéristiques des philosophies de la nature au cours des temps modernes*), où il apparaît que le romantisme (allemand) y défendait des concepts clairement définis (pensons à Schelling, par exemple, mais aussi, dans une certaine mesure, à Hegel et Bergson) : aussi ouverte à la critique soit-elle, une physique émerge ici qui offre un correctif au rationalisme des Lumières.

Note -- Le Rolfing (une méthode datant d'Ida Rolf) se situe — à Cambous, par exemple — dans une perspective physique : par le massage et autres techniques similaires, le patient est ramené à son centre (équilibre) dans le cadre de la gravité terrestre.

La psychologie transpersonnelle de Stanislas Grof.

-- Un exemple d'holisme ! E. Pigani, Entretien : *Stanislas Grof, La dimension spirituelle de la psychologie*, dans : *Psychologie (L'harmonie du corps et de l'esprit)*, n° 65 (1989 : mai), 22/25. --

À Prague, sa ville natale, en 1956, le Dr St. Grof, à l'aise dans la psychanalyse freudienne, a commencé des recherches sur les drogues psychédéliques (cf. 296). 1967/1973 : poursuite de ces recherches en tant que chef de la recherche psychiatrique à l'hôpital Spring Grove (Baltimore, États-Unis).

Il rejoint un petit groupe de psychologues professionnels (suivant Abraham Maslow) et fonde avec eux l'Association pour la psychologie transpersonnelle.

Le terme « transpersonnel ».

(i) « Personne » ici est, dans un sens très restrictif (pas comme les personalistes, par exemple), le « je » (« ego »), dans la mesure où il vit dans le monde étroit de l'activité quotidienne ou unilatéralement rationnelle.

Le « transpersonnel » désigne tout ce qui transcende ce point de vue individuel limité. Un holisme méthodique, donc.

(ii) - « Transpersonnel » évolue progressivement vers quelque chose de plus et de différent que la simple psychologie, la psychiatrie et la psychothérapie : la perspective transpersonnelle est inclusive.

Elle intègre, par exemple, la physique quantique (M. Planck) et la théorie de la relativité (Einstein), la biologie moléculaire et la génétique, les sciences de l'information et de la communication, la parapsychologie et l'étude du mysticisme, et bien sûr, l'écologie. L'holisme ontologique, donc.

Grof affirme : « Tout comme les mystiques, nous pouvons atteindre des niveaux de conscience exceptionnels, sans pour autant être considérés comme "anormaux" ».

En effet : dans les années 1960, la psychologie humaniste a rejoint un mouvement tout entier, notamment en Californie, qui inclut la dimension « spirituelle » de l'âme.

De l'humanisme, il est devenu transhumaniste : l'ASC (États de conscience modifiés ; cf. 319), afin de commencer à intéresser les psychologues humanistes aux systèmes de yoga, au bouddhisme, au

soufisme (note : un mysticisme islamique) et à la kabbale (note : un système de pensée mystique et magique juif).

Conclusion : La psychologie transpersonnelle devient ainsi une science unifiée. Voici le paradigme holistique (hypothèse) de Grof et al.

(i) le faux encyclopédisme est exclu (accumulation de toutes les informations spécialisées possibles) ;

(ii) une attitude différente et inclusive envers cette masse de données. Une approche globale et pluraliste situe les spécialisations au sein d'un holon, d'un tout.

En effet : Platon a déjà tenté de situer l'échantillonnage inductif quelque part dans un tout, sa dialectique !

36. Néo-sacratisme(s) (342/350)

Commençons par un parallèle historique. – « Toute la vie est souffrance. La douleur (de la vie) est sans fin. – Mais « ta d'hetera », « ces autres choses » – quelles qu'elles soient – sont plus précieuses que la vie : elles dissimulent les ténèbres enveloppantes sous des nuages, – une réalité innommable qui donne « lumière » au monde. – Il est clair que nous la désirons d'un désir maladif. » (Euripide de Salamine (485-406 ; troisième grand tragédien)).

Dodds, l'expert, résume l'idée centrale d'Euripide par ces mots, affirmant qu'« Euripide – au sens large – est un poète profondément religieux ».

En effet, plus on le lit à la lumière du New Age, voire de la Nouvelle Magie, plus on perçoit une atmosphère néo-sacrée. Le succès de ce grand poète prouve d'ailleurs qu'il a anticipé le néo-sacralisme qui lui a succédé.

Il avait traversé la période du protosophisme sceptique (cf. p. 117 et suiv.), mais quelque chose en lui, au plus profond de lui, l'orienta vers une religiosité assez vague, ainsi que vers les nouveaux mystères émergents (une forme de religion fondée sur la magie et l'initiation). Il ne demeura donc pas un sophiste déraciné.

H. De Dijn, **Religion et Vérité **, dans : **Tijdschr.v.filosofie ** (Louvain), 51 (1989) : 3 (sept.), sur 415, passe brièvement en revue quelques positions — ou plutôt : interprétations — concernant Dieu(la divinité).

La personne religieuse traditionnelle postule avant tout que — si l'on prend au sérieux la science, la « rationalité », etc. — Dieu (ou la divinité) se situe en dehors et au-dessus de ce que la science peut appréhender.

L'athée — pensez à Russell — voit une simple contradiction entre l'acceptation de la divinité et la « science », ou plutôt la Science avec un grand S. Ce que De Dijn appelle l'holisme fusionne ce que la science appréhende et ce qu'est la divinité.

« Ce qui ressemble à une sorte de négation de la religion », déclare De Dijn. Avec Wittgenstein et d'autres différentalistes, De Dijn estime que ce que la science appréhende et ce qu'est la divinité sont si éloignés qu'ils sont... « incomparables ». Ni contradictoires, ni « prolongements l'un de l'autre », affirme De Dijn. Différents. Profondément.

36.1. Le néo-sacralisme contemporain (342/345)

-- Ce terme désigne un ensemble de néo-sacralismes.

Un premier échantillon. -- Catherine Mantil, *Tout nouveau, tout beau ?* dans : *Psychologies* (Paris), n° 76 (1990 : mai), 30/31.

CF343

Déclaration:

(i) les valeurs matérialistes caractéristiques de notre société, résumées par « la primauté de la rentabilité économique » (cf. 78 et suiv.), ont détruit le sacré, -- l'ont réduit à une pratique religieuse qui arrive à une impasse » ;

(ii) Un véritable changement de paradigme, c'est-à-dire une modification des postulats fondamentaux, est en cours. De nouvelles valeurs technologiques, économiques et sociales émergent et s'inscrivent dans le cadre de la pensée dite du Nouvel Âge.

« Avant tout, le New Age est une célébration du sacré dans la vie quotidienne ; en même temps, le New Age est une approche de la nature et de Dieu (...) ». (Ac, 30).

Note – Ce que De Dijn appelle « holisme » concernant la divinité serait plus justement qualifié d'« asimilisme ». Mantil, holiste, ne se contente pas d'identifier Dieu à ce que la science appréhende, même si l'humanité et le

cosmos (et la divinité) constituent un seul et même système. Et cela n'est pas pour autant « athée ».

Un deuxième échantillon. -- Eliane Caro, *La spiritualité est de redactie*, dans : *Psychologies* (Paris), n° 76 (1990 : mai), 28/29. -

Caro commence par une observation : les théoriciens de la culture — et notamment les sociologues — collent l'étiquette de « renaissance des religions » au New Age.

Argumentation:

a. Les trois grands monothéismes (cf. 47), dans leurs versions fondamentalistes ou intégristes – l'islam, le judaïsme, l'intégrisme catholique – connaissent un renouveau ;

b. Le New Age se situe dans la même sphère. -- Caro critique cela.

1.1 . Il est vrai que certains courants du Nouvel Âge s'inspirent d'une ou plusieurs de ces trois Traditions ;

1.2 . Il est également vrai que le dépassement du rationalisme éclairé (dans le contexte des sciences spécialisées, par exemple, dont la portée est limitée) est commun à ces traditions et au Nouvel Âge. – Mais il existe aussi des différences.

2.1 . Les **trois monothéismes** présentent une conception autoritaire du sacré : le croyant n'atteint Dieu que **par l'intermédiaire d'intermédiaires**, le clergé (l'imam, le rabbin, le prêtre). Le New Age est néosacré : chaque individu entre en contact direct avec le sacré (communisme dans le domaine sacré ; à cela s'ajoutent les potentialités humaines (cf. 315)). **Dans les Traditions, la foi prime sur l'expérience individuelle ; dans le New Age, l'expérience individuelle prime sur la foi.**

2.2 . Immédiatement, les monothéistes traditionnels codifièrent la religion, l'établissant dans un système de dogmes. –

CF344

Certes, dans ce cadre autoritaire et dogmatique, il existe des mystiques qui prétendent contacter Dieu (la Divinité) directement (cf. 341 : Grof).

Ils s'affranchissent des rigidités des Traditions. En ces maîtres spirituels, les adeptes du Nouvel Âge voient des « maîtres spirituels » non pas autoritaires, mais dotés d'un charisme exceptionnel, capables de nous guider. Caro fait référence à *J. Brosse, Les maîtres spirituels* (Bordas).

De plus, le Nouvel Âge élargit l'accès au sacré : l'astrologie, le yi king (un système magique chinois), la numérologie (arithmologie), la cartomancie (lecture de cartes), la réincarnation, etc., ne sont pas exclus, du moins en principe.

Note – Nous retrouvons ici l'analyse du destin inhérente à ces techniques et systèmes : le New Age vise à rendre les problèmes de la vie solubles et ainsi à améliorer son destin, de manière concrète. C'est ce qui fait cruellement défaut aux trois grands monothéismes, trop abstraits et déconnectés de la réalité .

Note – Canalisation. – *E. Picani, dans son ouvrage *Les médiums du Nouvel Âge** (Paris, L'Âge du Verseau), affirme que des « entités cosmiques » – à l'instar des éléments du cosmos de Paul – entrent en contact avec des hommes et des femmes ordinaires par l'intermédiaire de médiums, appelés « canaux » aux États-Unis. Il s'agit de canaux de communication et d'interaction entre des entités invisibles et l'humanité terrestre. Nous en avons déjà vu un exemple : cf. p. 332 (écrit sous inspiration).

Exemples archaïques :

cf. 321 (Cordoue est un canal) ; ibid. (Susane est un canal) ; 323 (Juan est un canal).

L'Ère du Verseau et ses orientations, Le Hiérarque d'Elisabeth Warnon se présente également comme littéralement inspiré par une entité extraterrestre. -- Depuis que Shirley MacLaine a introduit certains de ces « canaux » à la télévision américaine en 1986, on a assisté à une véritable explosion du channeling aux États-Unis.

Note - Il s'agit de la solution aux problèmes de la vie - analyse du destin, amélioration du destin - : tout comme le chaman/la chamane du passé, un canal traite - de manière holistique - l'individu **(i)** comme un corps animé, **(ii)** dans un contexte social, **(iii)** situé dans le cosmos.

2.3 . Œcuménisme planétaire – Le Nouvel Âge élargit également le sacré aux religions en dehors des trois monothéismes : les religions afro-négatives, afro-brésiliennes (le vaudou, par exemple), –

Les religions orientales sont également considérées comme des portes d'accès au sacré, chose que les monothéismes traditionnels ne pouvaient tolérer (cf. 327).

CF345

Explication complémentaire . -- Erik Pigeni, *New Age : l'homme, la terre, le cosmos (L'unité retrouvée)* , dans : *Psychologies* , n° 76 (1090 : mai), 27/29, est un historique. -- Il précise cependant le sacré dans le New Age.

(1) Contrairement aux hippies/yippies, le mouvement New Age ne s'inspire pas des religions orientales, par exemple pour vivre en marge de la société – ce qui revient à fuir le monde – mais pour œuvrer à la construction d'une humanité nouvelle. Ceci se réalise, entre autres, au sein de « petites communautés » qui diffèrent fondamentalement des « communes » hippies/yippies.

(2) Contrairement aux sectes et leurs « gourous » (maîtres spirituels) qui perpétuent la méthode autoritaire et dogmatique traditionnelle, le New Age n'est pas élitiste : chacun peut explorer directement les réalités transrationnelles, guidé par une tradition ou non, avec ou sans maître. Sans cadre fondamentaliste ou intégriste rigide.

36.2. Deux types de religion « naturelle » (345/)

(i) Les canaux, les médias, (ii) les entités cosmiques, — ils posent sans aucun doute de sérieux problèmes. C'était le cas par le passé. C'est encore le cas aujourd'hui. — L'ouvrage de K. Leese, **Recht und Grenze der natürlichen Religion **, Zurich, 1954, demeure, à ce jour, la meilleure étude sur ce sujet.

La religion naturelle.

Thomas d'Aquin (1225/1274 ; figure de proue de la Haute Scolastique ; Grand Maître reconnu par le Vatican), écrit dans sa *Somme théologique* (1:2,2) : « Saint Paul , dans sa *Lettre aux Romains* (1:19), dit : l'existence de Dieu et tout ce que l'entendement naturel (« per rationem naturalem ») peut connaître de Dieu n'appartient pas aux points spécifiques de la foi (surnaturelle), mais à la phase (« praeambula ») qui la précède. »

Le premier concile du Vatican (1869-1870) et le serment antimoderniste de Pie X (1910 ; cf. 240) confirment pleinement cette proposition médiévale : l'homme, du moins en principe, est capable de connaître Dieu uniquement sur la base de ses dons naturels et surnaturels. En principe.

De plus : la théologie catholique traditionnelle reste ferme : la lumière naturelle de la raison peut apporter la preuve de

- 1.1. L'existence de Dieu,
- 1.2. le fait qu'il a créé l'univers ;
- 2.1. la liberté de la volonté humaine, «
- 2.2 . L'immortalité de l'âme humaine.

Conséquence : Le sacréalisme du Nouvel Âge est possible, en principe.

CF346

Note -- A. Gelin, *Les lignes principales de l'Ancien Testament*, Anvers, Patmos, 1962, environ 33 et suiv. (*Jér. 31:31/34*), pourrait également être interprété en faveur de la religion du Nouvel Âge.

« Alors (*remarque* : dans ce temps à venir), ils n'auront plus besoin de se considérer les uns comme des disciples, ni de se dire : « Connaissez Yahvé ». Non, alors tous me connaîtront (Yahvé) (*remarque* : « connaître » s'entend ici comme « avoir une relation intime avec »), petits et grands. Ainsi parle Yahvé. Car alors je leur pardonnerai leur transgression, et je ne me souviendrai plus de leur péché. » Ceci est le texte de l'Ancien Testament.

Note – Les Réformateurs – Luther et Calvin – partent de la même hypothèse. Ils nuancent cependant cette thèse de deux manières :

(i) en fait, la raison humaine ne possède pas « la pleine mesure » de sa lumière naturelle ;

(ii) conséquence : un surnaturalisme qui met fortement l'accent sur la foi surnaturelle, le pur don de Dieu ou la « grâce » : seule la foi (surnaturelle) - sola fide - voit clairement ce que la raison (naturelle et surnaturelle) devrait/pourrait voir.

(UN) La religion naturelle.

C'était l'hypothèse, la thèse, des penseurs de l'ancienne Stoa grecque (fondée par Zénon de Kition (= Citium) (-336/-264), -- avec Héraclite d'Éphèse (-535/-465 ; « le patriarche de la Stoa » (selon Leese) comme prédécesseur).

Déclarations :

Les phénomènes de l'univers (la nature) ont pour présupposé commun le « logos » (compréhension de l'univers, esprit cosmique) – conçu soit comme divin, soit comme un Être suprême.

Le Logos est une intelligence omniprésente qui rend toute chose sensible (intelligible, susceptible d'intelligibilité, ouverte à l'investigation) (informative). Il est le fondateur de la morale et du droit (éthique et politique). Ce dernier est appelé « droit naturel ».

Cette conception stoïcienne est rétablie par les humanistes - Th. More (+1535), J. Bodin (+1595) :

- a.** ils se détachent du dogmatisme autoritaire et rigide des Églises ;
- b.** ils adhèrent à une religion naturelle (la providence divine ; l'immortalité de l'âme ; la rétribution post-mortem).

Thomas More, le saint catholique, est le premier : dans son *Utopie* (1516). – Cette vision humaniste est, en partie réinterprétée, adoptée par le rationalisme des Lumières (à l'exception de Sade et autres).

CF347

(B). La religion de la nature.

Leese, oc, 41/43, examine un autre type de religion fondé sur le raisonnement naturel. — On pourrait l'appeler la religion vitale-mystique.

(i) Ici aussi, on échappe à l'emprise des dogmatismes et des églises rigides et autoritaires, tels que les humanistes rationalistes et les penseurs des Lumières.

(ii) Mais, au lieu de l'intellect/de la raison, des lois, des concepts, qu'ils soient innés ou non, et des vérités générales incluses, le sacré est atteint par l'intuition inspirée et le sentiment vivant, situés au sein de l'individu, qui est confronté au cosmos et à l'histoire culturelle vivante.

J.G. Herder (1744/1603, opposant à l'Illuminateur I. Kant), notamment pendant la période de Bückeburg (1771/1776) - cf. *Horst Stephan, Herder in Bückeburg* , Tübingen, 1903, 118/157 - et *Fr. ED. Schleiermacher* (1768/1834), dans son **Reden über die Religion ** (1759), montre les débuts d'une religion de la nature post-rationaliste.

Note : Le romantisme joue ici un rôle déterminant. Par ailleurs, Leese (cf. 305) affirme que la nature comme médiatrice de la révélation divine a été redécouverte par les romantiques allemands (après la période du Sturm und Drang).

Nature .

(1) La « nature » a été interprétée de manière moderne par Galilée, Newton, Kant et d'autres. Elle est l'objet des sciences naturelles, qui se veulent aussi exactes que possible et les représentent autant que possible par des formules mathématiques (physique mathématique), qu'elles soient ou non vérifiées par l'expérience (cf. 193 : scientifique).

(2) La « nature » est interprétée d'une manière romantique-vitaliste et mystique par les adeptes de la religion de la nature.

Les phénomènes auxquels il est fait référence sont – selon Leese

a. tout ce qui découle de la vie instinctive, tout ce qui est intuitivement perceptible, tout ce qui procure une jouissance intacte (subjective) et

b. tout ce que la vie – concept central du romantisme – offre chez l'homme et dans le cosmos en termes de « splendeur et de beauté débordantes », considérées comme des manifestations du divin, voire de Dieu.

Résultat :

a. chez l'homme : la corporéité, la sexualité, le goût de vivre, le sentiment, -- l'esprit (au sens large) au lieu de la « raison » (conçue de manière rationaliste et étroite),

b. dans le cosmos : la terre, avec ses paysages, -- substances inorganiques, plantes, animaux, humains ; le cosmos, via le firmament, avec le soleil et la lune et avec les corps célestes de toutes sortes.

Note -- Philosophiquement, cela devient une philosophie de la nature différente (Schelling ouvrant la voie ; cf. 347 (Ambacher)).

CF348

Le témoignage de Max Planck (1858/1947).

Th. Ott, dans son ouvrage **Der magische Pfeil** (Zurich, 1979, p. 166), cite ce physicien allemand, célèbre pour sa théorie quantique, qui a véritablement révolutionné la physique. Prix Nobel de physique 1918.

Voici ce que déclare ce physicien mathématicien : « En tant que physicien, et plus largement en tant que personne ayant consacré toute sa

vie au domaine objectif de la science, dans la mesure où elle étudie la matière, je me tiens avec certitude au-dessus de tout soupçon : on ne peut me qualifier de simple fanatique ou de fasciste. » Fort de cette perspective, et suite à mes recherches atomiques, j'affirme ce qui suit.

(1) La matière en soi n'existe pas ! Toute matière provient simplement d'une force (énergie) qui provoque la vibration des particules atomiques et leur donne une cohésion au sein du plus petit système solaire qu'est l'atome.

(2) Or, dans l'univers, on n'a trouvé ni force dotée de compréhension et de raison, ni force éternelle et abstraite. L'humanité n'est donc jamais parvenue à inventer une « machine à mouvement perpétuel » (*note* : un dispositif qui se meut de façon autonome, sans intervention extérieure).

(3)1. Conséquence : il faut placer devant cette puissance un esprit conscient, doté de compréhension et de raison. Cet « esprit » est l'« Urgrund », le présupposé fondamental, de toute matière.

(3)2. La matière visible et périssable n'est pas l'actuel, le vrai, le réel. Car sans cet esprit – comme nous l'avons vu –, cette matière n'existe tout simplement pas. L'esprit invisible et immortel est le vrai.

(4)1. Mais l'esprit en soi est impossible : tout esprit est l'esprit d'un être. Par conséquent, nous sommes contraints de privilégier les êtres spirituels (« Geistwesen ! »).

(4)2. Or, les êtres dotés d'esprit ne peuvent exister par eux-mêmes (soutenus par leurs propres capacités) : ils doivent être créés. – C'est pourquoi je n'ai pas honte d'appeler le Créateur mystérieux par le nom que les anciens peuples de la terre, depuis des millénaires, lui donnaient : Dieu (*Max-Planck-Gesellschaft, Forschungsberichte und Meldungen* , PRI 17/8 du 11.08.78, Munich, 1978).

Voici l'une des nombreuses « preuves » possibles (au sens très large, bien sûr) d'une pensée étayée par la lumière naturelle de la raison.

Fondement, depuis saint Paul (et les stoïciens, oui, Héraclite), des religions naturelles, dont le Nouvel Âge est en train d'établir à nouveau une.

Deo Trino et uno Mariaque mediatrici gratias maximas
(21.05.1990).

Postface. — WB Kristensen, *Collected Contributions to the Knowledge of Ancient Religions*, Amsterdam, 1947, 272/275 (*Les dieux démoniaques de la totalité*), nous offre peut-être une perspective fondamentale sur le néosacralisme.

« Totalité », au sens sacré, signifie « harmonie des contraires » (informatif : vrai/faux ; éthique-politique : bien/mal, juste/injuste ; - destin-analytique : salut/malchance, vie/mort, santé/maladie, chance/erreur de calcul).

Appl. mod. -- Le dieu suprême babylonien Anu (Anu) était une divinité fondatrice de l'univers : il était la « cause » (Söderblom) du destin pur et simple ; il accordait à la fois le bien et le mal.

Résultat : il était insondable, imprévisible – au-delà de toute « rationalité » sur terre ; « *mysterium-tremendum en fascinans* », terrifiant et digne de confiance.

Selon Kristensen, expert en la matière, la plupart des cultures païennes antiques privilégiaient une telle divinité : Zeus chez les Grecs, Fortuna chez les Romains, Varuna en Inde, et même Ahura Mazda en Iran. Ces divinités présentent une « nature démoniaque », c'est-à-dire qu'elles sont à la fois bonnes et mauvaises, à l'image de l'arbre de la connaissance dans le livre de la Genèse. Même le Yahvé de Job illustre cette harmonie des contraires. Ainsi s'exprime Kristensen.

Conséquence : De tels « éléments du cosmos » ne sont nullement consciencieux au sens biblique ou rationnel des Lumières. Par leurs actions, ils nient les lois éthico-politiques qu'ils prescrivent eux-mêmes à l'humanité terrestre. – Voilà la thèse des anciens théologiens mythiques.

Il est clair que la Bible et le rationalisme partagent cette intuition. D'où leur méfiance mutuelle à l'égard des éléments du cosmos. Une méfiance que nombre de penseurs du Nouvel Âge ne semblent pas partager. Néanmoins, Christina Stanley Hole, dans **Fairy**, paru dans **Encyclopædia Britannica**, Chicago, 1967, vol. 9, p. 39-40 (un article sur les esprits de la nature), évoque « l'harmonie des contraires » dans le folklore.

Conclusion . Tout ce qui n'est pas Trinité (cf. 268;317) est « de principe, soupçonné d'harmonie des contraires.

Note bibliographique

-- Concernant le New Age : S. Crossman/ Ed. Fenwick, *Le Nouvel Âge* , Paris, 1981 ; -- M. Ferguson, *Les enfants du Verseau* , Paris, 1981 ; - J. Exel, *Bible et astrologie* , Paris, 1986 ; -

-- D. Ulansy, *Les mystères de Mithra* , dans : Pour la science (Paris), n° 48 (1990 : février), 96/104 (sur le Nouvel Âge dans l'Antiquité tardive) ; -- M. Eliade, *Occultisme, sorcellerie et modes culturels*, Paris, 1976 ; -- id., *Méhistophélès et l'androgynie* , Paris, 1962.

CF350

36.3. Le Nouvel Âge et la méthode hypothétique (350. -

La méthode hypothétique est la possibilité par excellence à la disposition de l'homme. Certains -penseurs du Nouvel Âge l'utilisent.

(I), -- Dr Margaret Millard, *Cas tirés de la pratique d'un astrologue médical* , Amsterdam, Schors, 144. -- L'introduction, oc,7/9, par JM Addey, considère l'astrologie actuelle à la croisée des chemins.

a. L'hypothèse traditionnelle (règles astrologiques établies) améliorée. -- Le Dr Millard, cardiologue pédiatrique, privilégie la tradition, potentiellement améliorée, et la confronte à la médecine scientifique rigoureuse et établie (cf. 339), en collaboration active avec l'ensemble du personnel médical de la clinique. Autrement dit : la méthode réductionniste (cf. 2v.).

b. Recherche fondamentale. -- Addey, quant à lui, avec un groupe d'astrologues, estime que trop de doutes et de distorsions gâchent l'astrologie traditionnelle ;

Conséquence : nous repartons de zéro, sans rien prendre pour acquis, et vérifions la validité de toutes les hypothèses. Autrement dit : une recherche fondamentale approfondie (la méthode rétrograde). Addey : « une réévaluation radicale et une recherche fondamentale » (oc,8).

(II),-- Gina Covina, *Le Livre Ouija* , Londres, R. Hale, 1979. -- Cette Américaine, avec ses collègues penseurs, poursuit la tradition spiritualiste remontant aux Paléophythagoriciens (oc, 94f.), mais avec « un scepticisme ouvert d'esprit, un optimisme critique » (oc, 20).

Pour elle, la méthode hypothétique a sa propre application : elle se rend compte que les « entités » contactées (dont l'identité est invariablement douteuse) forment une « harmonie des contraires ».

Sa thèse : « Attention ! Les entités que vous invoquez vous prendront en fonction de vos préconceptions individuelles ; elles vous induiront peut-être en erreur si vos préconceptions, conscientes, mais surtout inconscientes, ne correspondent pas à la réalité objective (ou si elles ne correspondent pas aux préconceptions de Dieu (oc, 22)).

Avant de nous interroger sur l'origine des réponses de la planche Ouija, nous devons nous demander d'où viennent nos questions. (...) Vos motivations, vos attentes se refléteront dans les réponses ! (Oc, 21). Vos « présuppositions cachées » (vos idées préconçues que vous ignorez vous-même) constituent le grand danger, le point faible où les entités (hautes ou basses) vous mèneront durant votre « canalisation ».

Recherche fondamentale, oui, mais maintenant au niveau individuel et psychologique.

CF351

Voici ce que dit notre voyant : Plantes médicinales : Selon saint Paul, les esprits qui les contrôlent appartiennent aux éléments. Les plantes peuvent avoir des vertus curatives, mais si l'on utilise des extraits de plantes pour exacerber son érotisme, on est alors contrôlé, voire possédé, par ces êtres. Ils existent ; ne soyez pas naïfs.